Henry Brock
Toronto. 1901


OCT
16
1987

L'Instantané

SUPPLEMENT ILLUSTRE DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

3 Année. N 49 | 2 semestre | 3 Novembre 1900

EXPOSITION DE 1900



273. — LA FÊTE DES VENDANGES

M. Silvain, de la Comédie-Française, proclamant le ban des vendanges

Cliché de M. Bouët. Gravure de Ruckert.



274. — LA FÊTE DES VENDANGES — LE CHAR DES VINS DE BOURGOGNE



275. — LE CHAR DES VINS D'ALGÉRIE



276. — LA FÊTE DES VENDANGES — LE CHAR DES VINS D'ESPAGNE

Cl. de M. de Briey. Gr. de Reymond.



277. — LE CHAR DU JAPON



278. — LA FÊTE DES VENDANGES — LE CHAR DE BACCHUS

Cl. de M. de Briey. Gr. de Reymond.

FÊTE DE L'AUTOMOBILE



Cl. de M. Bouët.

279. — LA VOITURE DE LA GAGNANTE



Cl. J. M. Rouët

280. — LA DISTRIBUTION DES RÉCOMPENSES

Gr. de G. de Résener.



281. — UNE GORGE SUR LE YANGTSÉ



282. — UNE CHAISE A PORTEURS



283. — U



NE DE PÉKIN



284. — METZ — RÉGIMENT D'INFANTERIE REMETTANT SES DRAPEAUX CHEZ LE GÉNÉRAL

Cl. de M. de Briey. Gr. de Reymond.



285. — METZ — ESCADRON DE UHLANS

Gr. de Reymond.

Cl. de M. de Briey.



286. — EMPLACEMENT DE L'ANCIEN CHARNIER DE ST-GERVAIS
(Quartier de l'Hôtel de Ville)

Gr. de G. de Résener.

NOS GRAVURES

273 à 278. — **Exposition de 1900. — La fête des Vendanges.** — Sous le clair soleil et malgré le vent un peu vif, c'était presque un temps de vendanges qui favorisait la fête du 16 octobre; c'en était assez pour rendre la foule joyeuse, et le spectacle qui lui a été offert méritait, d'ailleurs, les nombreux applaudissements soulevés d'un bout à l'autre du passage du cortège, du Château d'Eau du Champ-de-Mars au palais du Trocadéro.

Bien avant une heure, les figurants et les chars arrivaient de toutes parts au Champ-de-Mars, car il fallait partir à l'heure par cette courte journée d'automne. A la porte Rapp, c'est le plus amusant spectacle : séance tenante, on recrute les figurants destinés au cortège, et, sans perdre de temps, l'enrôlement conclu, on les dirige par petites cohortes vers la grande tente qui a été aménagée pour l'habillement des comparses.

Bien curieuse cette vaste tente, dressée sous la grande galerie du Château d'Eau. Quel fouillis de costumes, d'attributs, de grappes fausses ou vraies! car, résultat merveilleux d'une année exceptionnelle, il en coûte presque meilleur marché d'avoir comme accessoires du vrai raisin.

Deux heures sonnent : les chars sont presque tous là, groupés sur la déclivité des rampes du Château d'Eau; d'un côté les étrangers et la tête du cortège; de l'autre, le groupe français, très gai déjà, et dont les figurants du cru ne cessent de danser.

Un roulement de tambour se fait entendre; la musique du 104ᵉ attaque une marche entraînante; le cortège va se mettre en marche; monté sur un tonneau, un joyeux vigneron commence le ban des vendanges : c'est M. Silvain, qu'on applaudit à tout rompre quand il dit de sa voix chaleureuse :

« Aux vendanges, vendangeurs de France! Dieu donna la vigne à la Gaule; et dans les veines de nos soldats, de nos ouvriers, de nos laboureurs, de nos artistes, de nos poètes, on dirait que le sang même, le

sang pur de la vigne a coulé! Pays du vin, pays de la gaieté et des enthousiasmes! Voyez, dans les couleurs de ses vins, regardez bien, il semble que nous retrouvons les couleurs mêmes de notre France : vin blanc, vin rouge et vin bleu populaire; vendangeurs, ce sont bien les trois couleurs du drapeau! »

Et les applaudissements redoublent quand il jette ce dernier cri :

« En attendant, par ces derniers beaux jours, fêtons la vigne, fêtons le travail, célébrons et buvons, ô vendangeurs, les vins de la terre, les vins de tous les coteaux, et aux vendanges, vendangeurs français, les vins de France!

« Aux vendanges, vendangeurs! »

Et la fête commence.

Voici le tambour de ville, en costume traditionnel; les tonneaux d'arrosage enrubannés et traînés par des bourriquots; Silène sur son âne, entouré de bacchantes; les trompettes d'*Aïda*, embouchées par des guerriers grecs et romains; Bacchus en civière, entouré de vendangeurs; d'autres civières avec des paniers de raisin, puis des faunes et prêtres mythologiques.

C'est le cortège des vins étrangers qui ouvre la marche. Un char s'avance, précédé de deux reîtres Renaissance à cheval; c'est celui de l'Allemagne.

Voici le cortège de la Bosnie, très joli et très chatoyant; celui du Japon, où se groupent de délicieuses mousmés; puis, enfin, le char des autres pays vinicoles, Italie, Espagne, etc.

C'est maintenant le tour de nos vignobles : après une rustique fanfare, s'avance un groupe de *messiers*, puis vingt-cinq tonneliers en costume de travail et roulant des futailles. Voici le char de l'Algérie, entouré de spahis et d'indigènes du Trocadéro. Le char qui vient ensuite représente les vins d'Anjou, Saumur, etc.; cet autre, les vins du Midi : douze tambourinaires l'escortent et à chaque instant une joyeuse farandole se déroule devant le public charmé.

Mais voici les deux gloires du vieux vin de France : le char du Bordelais, garni de figurantes et portant à sa proue le vaisseau de la Ville de Bordeaux, entraîne avec lui une longue théorie de porteurs et porteuses de paniers qui distribuent du vrai raisin. Le char de la Bourgogne le suit; les vrais vignerons et les vigneronnes authentiques chantent avec vigueur des couplets salés fort en honneur après boire.

Pour couronner le tout, c'est la glorification du champagne : sur un char agréablement orné, ce sont, non pas les vendangeuses

du vieux terroir, mais bien plutôt de jeunes personnes très modernes qui n'ont jamais vendangé que sur le boulevard.

Le cortège est triomphalement terminé par le char de l'Apothéose du Vin, avec ses trois couleurs qui sont aussi les trois couleurs de la France ; il soulève d'unanimes applaudissements.

279, 280. — **La fête automobile du « Sport universel illustre ».** — La troisième fête automobile donnée, le 20 octobre, par notre confrère le *Sport universel illustré*, avait attiré, autour de Longchamps, tout ce que Paris compte de chauffeurs du monde commercial et mondain.

Les différentes parties du programme comportant des épreuves d'adresse et de direction ont toutes été très réussies, et les gracieuses voiturettes (au nombre de plus de 70), fleuries avec un grand cachet, étaient conduites par d'élégantes chauffeuses qui ont toutes remporté de fort beaux prix, consistant en bannières fleuries, tambourins aux couleurs variées et guirlandes très enrubannées.

Cette fête s'est terminée par un déjeuner offert par les organisateurs à leurs invités, au nombre d'environ 150.

281 à 283. — **En Chine. — Une gorge sur le Yangtsé. — Une chaise à porteurs. — Une rue de Pékin.**

284, 285. — **En Alsace-Lorraine. — Metz. — Régiment d'infanterie remettant ses drapeaux chez le général. — Escadron de uhlans.**

286. — **Le charnier Saint-Gervais.** — Dans le IVe arrondissement, derrière l'Hôtel de Ville, s'élève l'église Saint-Gervais-Saint-Protais. C'est une des plus anciennes églises de Paris. Le poète Fortunat, qui écrivait sous Childebert et Chilpéric, en fait mention. Elle fut d'ailleurs plusieurs fois reconstruite. Une inscription, rappelant qu'elle fut dédiée en 1420 par l'évêque d'Agrence, figure encore dans le chœur.

Le portail actuel fut construit par Debrosse, l'architecte du Luxembourg; Louis XIII en posa la première pierre en 1616. Tout le reste de l'église est du style gothique, sauf les étages supérieurs de la tour qui sont du dix-septième siècle.

Un grand nombre d'hommes célèbres ont été inhumés dans l'église des deux frères martyrs : Scarron, le peintre Philippe de

Champagne, Du Cange, Prosper Jolyot de Crébillon ; trois chanceliers de France : Michel Le Tellier, Louis Boucherat et Charles Voysin ; l'archevêque de Reims Le Tellier, fils du chancelier. On n'y voit plus maintenant que le mausolée du chancelier Le Tellier.

Autour de l'église était situé le charnier, qui, à l'origine, signifiait le cimetière, et non pas seulement le cimetière du commun ou la fosse commune, puisque Villon dit, dans son *Grand Testament :*

> Quand je considère ces têtes
> Entassées en ces charniers,
> Tous furent maîtres des requêtes,
> Au moins de la chambre aux deniers

Le charnier pouvait être aussi une galerie qui faisait le tour de l'église et où, aux grandes fêtes, on donnait la communion aux fidèles.

Le directeur-gérant : P. Mainguet. Paris. Typ. Plon-Nourrit et Cie. — 1587.

LE FRIQUET

(*Suite*)

VIII

Quand Baugé et le Friquet, qui étaient allés ensemble à Saint-Séverin s'en revinrent, M. Schlemmer anxieux les attendait dans l'avenue.

Il espérait un peu que le vicomte tiendrait à remercier au débotté la bienfaitrice de sa petite protégée.

Il fut déçu dans son attente et laissa voir sa déception avec une sincérité qui ne lui était pas habituelle et témoignait d'un sérieux emballement.

Le Friquet se réjouit infiniment de la déconvenue du banquier. Elle l'exécrait comme juif, et plus encore comme individu.

Ce poussah graisseux et suintant la dégoûtait. Elle le méprisait pour sa race, pour sa cupidité, pour le mensonge flagrant de sa vie.

Un jour elle avait dit à Baugé :

— Vous savez qu'il est dreyfusard, l' patron ?...

Le sculpteur avait répondu :

— Il a une tête à l'être... mais je ne crois pas qu'il le soit... il s'est fait inscrire un des premiers à *La Patrie Française*... il lit *Le Gaulois* et *L'Echo de Paris*...

— Ah! ouat!... au salon, qu'il les lit!... mais l'Anglais est abonné à *L'Aurore* et au *Siècle*...

— Eh bien, qu'est-ce que ça fait?...

— Ça fait qu'y n' défait même pas la bande... et qu' tous les jours quand m'sieu Schlemmer va donner son coup d'œil à l'écurie, il lui glisse les deux canards sans avoir l'air...

— Tu crois?...

— Oh! Oui!... ils ont du vice tous les deux, allez!...

Baugé tutoyait le Friquet. Il s'était mis à la tutoyer le premier jour et quand elle était devenue une demoiselle il avait continué.

— J'en suis sûre, répéta la petite d'un ton pénétré qui donna envie de rire au sculpteur — ils sont capables de tout!...

Le Friquet, pour l'instant, s'amusait de voir le banquier très contrarié.

Elle s'amusa moins en devinant à la fenêtre de sa chambre Mme Schlemmer qui se dissimulait derrière un rideau, inquiète aussi de M. de Ganges. Et tout de suite, elle s'en fut en courant la rassurer.

— Il arrivait demain, mais sa mère n'allait pas bien. Il avait donné à la vieille Annette de mauvaises nouvelles.

Et le Friquet raconta à Mme Schlemmer que la bonne femme ne voulait absolument pas la reconnaître, et répétait tout le temps en faisant de grands bras :

— Hélas!... est-y possible!... qu' ce p'tit bout de rien du tout soit devenu la belle demoiselle que v'là!... C'est-y bié sûr qu' vous n' vous jouez point d' moi?...

Le Friquet était ravie. Elle se regarda dans la glace et dit :

— Il ne me reconnaîtra peut-être pas, lui non plus!...

Mme Schlemmer examina la petite et murmura :

— C'est très probable...

Puis, changeant de ton :

— Il faudra retourner demain à Saint-Séverin pour avoir des nouvelles de Mme de Ganges, Friquette!...

— Oui, madame...

Et la petite ajouta, sans avoir l'air d'y toucher :

— Parce que, si sa mère est malade, il ne pourra pas venir le jour de son arrivée...

Le Friquet avait envie depuis le matin de dire à la jeune femme ce que Baugé lui avait raconté des projets de M. de Ganges au sujet d'Hourville. Elle savait lui faire plaisir, mais elle n'avait pas osé lancer ainsi sa « révélation » à brûle-pourpoint. Elle craignait que Mme Schlemmer n'eût de l'ennui de se voir devinée.

Satisfaite d'avoir fait naître l'occasion qu'elle cherchait, elle se mit à regarder dans le vague et attendit.

— Iseult!... — appelait sous la fenêtre la voix graillonneuse du banquier qui voulait apprendre à sa femme les nouvelles que Baugé rapportait de Saint-Séverin.

Mme Schlemmer ne répondit pas, mais se tournant vers Friquette elle interrogea, répétant les derniers mots que venait de prononcer l'enfant :

— Venir dans la journée?... venir où?...

— Bé dame!... ici!...

— Je vous ai déjà dit, ma petite Friquette — murmura Iseult, d'un ton las — que M. de Ganges ne vient pas à Hourville...

Tranquillement, la petite affirma :

— Ben, il y viendra!...

— Pourquoi dites-vous ça?...

— Pac' que j' le sais, tiens!...

Et comme la jeune femme faisait un geste agacé, elle déclara :

— Y l'a écrit à M. Baugé, qu'y viendrait, ainsi!...

— Vraiment?... — dit Iseult dont le beau visage sérieux s'éclaira — bien vraiment?...

— Bien vraiment!...

Et le Friquet, qui avait toujours de la peine à retenir le premier mouvement, conclut toute joyeuse du bonheur qu'elle donnait :

— Ça vous fait plaisir, hein ?...

Mme Schlemmer rougit et, voulant justifier sa joie :

— Oui... — dit-elle — ça me fait plaisir, parce que les Ganges, comme bien d'autres, avaient mis à l'index ma maison... Je me souviens trop de la façon... pittoresque dont vous m'avez un jour avertie du retour de M. Schlemmer, pour avoir besoin de vous apprendre que j'ai épousé un israélite d'origine...

Le Friquet fit un mouvement de tête affirmant qu'elle apercevait effectivement la race du banquier et Iseult continua .

— Mon mari a beau être catholique, ça ne désarme pas certains préjugés, certaines haines...

— Naturellement !... — approuva Friquette — c'est pas pac' qu'on est baptisé qu'on n'est plus juif...

— Mais pourtant...

Avec sa franchise habituelle, la petite précisa sa pensée et défendit sa façon de voir :

— Mais si, il est toujours juif !... Ça n'a rien à voir tous les deux, la religion et l'espèce... c'est des choses qui se ressemblent pas...

Et jugeant, à l'air gêné de Mme Schlemmer, qu'elle ne comprenait pas comme elle la détermination des espèces, elle appuya son dire d'un exemple :

— Si on baptise un nègre ?... est-ce que ça l' change de couleur ?... Est-ce qu'y n'est plus noir pac' qu'il est baptisé ?... ben, vous d'vez bien voir que l' baptême a pas changé l' type de monsieur vot' mari et qu'il est pareil à ceux qui sont restés you... juifs...

Elle lut une contrariété dans les yeux de la jeune femme. Alors elle s'excusa gentiment d'avoir trop parlé :

— J' vous d'mande pardon, madame, d'avoir dit

ça!... si y avait eu du monde, j' l'aurais pas dit, vous savez bien?...

— Il n'y a pas de quoi me demander pardon — dit Mme Schlemmer pensive — ce que vous venez de dire, tout le monde le pense!... vous êtes de ceux qui l'avouent, voilà tout!... Donc j'ai eu — comme je vous le racontais tout à l'heure, le froissement, le chagrin même, de voir que tous ceux que j'avais connus m'évitaient et fuyaient ma maison... Ma mère était très liée avec Mme de Ganges... quand je me suis mariée, je lui ai fait une visite qu'elle ne m'a jamais rendue... Lorsque M. Schlemmer a racheté Hourville, je lui en ai fait une autre parce que mon mari l'a exigé formellement... cette fois, elle m'a envoyé une carte par la poste, une carte d'elle seulement, pas même une de son fils pour M. Schlemmer... On a tenu à indiquer formellement qu'il n'existe pas pour le monde et qu'on ne peut se commettre avec lui...

Comme le Friquet ne disait rien, Iseult continua, se montant peu à peu :

— Elle le prend vraiment de trop haut, Mme de Ganges!... elle n'a pas à me juger... de quel droit?...

— Du droit que, puisqu'elle a pas fait la même chose, elle peut attraper ceux qui la font...

— Quelle même chose?... — demanda Mme Schlemmer, qui ne comprenait pas un mot.

Le Friquet était lancée, elle répondit carrément :

— Ben, elle a pas épousé d' juif, Mme de Ganges!... J' pense pas qu'elle a été si gironde qu' vous, pac' que ça m' paraît impossible... mais l'a dû êtr' rud'ment chic aussi quand elle était jeune... elle a p't'-êtr' été r'luquée aussi par des youpins... on n' sait pas, s' pas?...

— C'est vrai!... — dit la jeune femme d'un accent qui sonna douloureux à l'oreille de la petite — vous avez raison, Friquette... et Mme de Ganges aussi...

Le Friquet vit qu'elle avait chagriné Mme Schlem-

mer et elle s'en attrista très fort. D'un bond, elle fut se pelotonner à terre devant elle et affirma la voix émue et les larmes aux yeux :

— Non!... j'ai pas raison, madame!... j'ai parlé comme une moule... personne n'a l' droit d' se mêler d' vos affaires ni de rien vous r'procher... moi surtout... je n' voudrais pas qu' vous puissiez croire que j' vous chine... faudrait pas croire ça... j' vous aime, allez!...

Et comme Iseult ébauchait un geste de doute, elle cria presque, chagrine et dépitée :

— Si, que j' vous aime... vous n' me croyez pas!... ben j' vais tout vous dire... C'est vrai qu'au commencement j' vous étais très r'connaissante d' m'avoir prise... et c'était tout... pac' qu'y m' semblait qu' c'était pas du tout pour moi qu' vous m' preniez, mais seulement pour faire plaisir à m'sieu d' Ganges... et puis après, vous avez été si tell'ment bonne que j' vous ai aimée pour ça... et puis aussi pac' que...

Elle allait dire : « pac' que j' vois qu' vous l'aimez, lui qu' j'aime tant!... » mais elle s'arrêta brusquement, pensant que ce serait ce qu'elle appelait volontiers la grande gaffe.

Elle coupa l'énumération des motifs de son affection et conclut, ardente et sincère :

— Enfin, j' vous aime, quoi!... et si j' peux jamais vous l' prouver, vous n'avez qu'à m'essayer... je n' vous dis qu' ça...

La jeune femme sourit :

— Merci, mon petit Friquet...

Elle semblait écouter quelque chose. Alors l'enfant dit en riant :

— Ah! non!... l'a fini d' beugler, m'sieu Schlemmer!... l'a r'noncé...

Elle alla à la fenêtre et raconta, en écrasant son petit nez sur le carreau :

— L'est toujours là, par exemple!... l'est avec l' curé... qui doit lui faire des compliments, pour changer... Ah!... c'est un miel!...

— Vous n'aimez pas M. le curé, n'est-ce pas, Friquette?...

— Oh!... on n' peut pas dire... y m'indiffère... y m' fait pas l'effet d'un prêtre, v'là tout!...

Elle avait continué d'aller à la messe à Saint-Séverin. Et, pour l'Assomption, — anniversaire du jour où le Mafflu l'avait trouvée — elle était allée se confesser à l'abbé Guislain et communier dans son église.

La raison pour laquelle le curé d'Hourville ne lui «faisait pas l'effet d'un prêtre», c'était son intimité extrême avec M. Schlemmer. Elle les apercevait souvent, comme en ce moment, ayant l'air de comploter on ne savait quoi qui devait être vilain.

Elle regardait toujours par la fenêtre. Et tout à coup elle annonça, étonnée, tandis que le sable criait sous des roues :

— Oh! oh!... môssieu Charley qui conduit lui-même la victoria... mais qu'est-c' qui arrive?... Tiens!... il en est aussi, celui-là?... c'en est un blond!...

— Ah!... — fit Mme Schlemmer avec ennui — il faut que je descende, c'est M. Tripoly... J'ai reçu ce matin une lettre de sa femme qui ne vient pas...

— J' comprends ça!...

Iseult se tourna très surprise vers le Friquet. Il était invraisemblable que la petite fût au courant de ce qu'on appelait l'aventure Villiers-Tripoly. Alors que signifiait cette exclamation qui approuvait l'abstention de Mme Tripoly? Elle demanda :

— Vous comprenez ça?... pourquoi?...

— Pac' que — répondit le Friquet, convaincue — quand on a un mari pareil et qu'on a la veine qu'y s' tricote, j' comprends qu'on n'aie pas l'idée d' se tricoter avec lui!...

Puis, comme Mme Schlemmer se levait, elle s'exclama, presque en colère :

— Oh!... vous allez pas descendre pour le r'cevoir, c't' affreux-là?...

La jeune femme se mit à rire et répondit dans un langage plus abandonné que de coutume :

— Faut bien!...

Le Friquet affirma, têtue :

— Non!... faut pas!...

IX

Le lendemain, au moment du déjeuner, le cocher des Ganges vint en promenant les chevaux apporter une lettre à Baugé.

Et comme Mme Schlemmer rentrait à cheval avec le Friquet, le sculpteur s'en fut à leur rencontre et dit, marchant à côté d'elles :

— Je viens de recevoir un mot de Ganges... il est revenu ce matin... il me dit qu'il aura l'honneur de vous présenter tantôt ses hommages, madame...

Comme la veille, Baugé remarqua la rougeur de la jeune femme. Elle tourna vers lui un visage heureux et répondit avec franchise :

— Je serai très heureuse de le voir...

Friquette acheva en riant :

— Et d' lui montrer que l' Friquet n'a pas dépéri!... Vous n' savez pas, m'sieu Baugé... nous v'nons d' la gare du p'tit ch'min d' fer... nous nous sommes pesées... d'vinez un peu c' que j' pèse...

— Mais... je ne sais pas trop... quarante-cinq kilos...

— Cinquante-quatre!... faut-y qu' j'aie des os, hein?... car, à m' voir j' suis grosse comm' deux liards d' beurre!... cent huit livres, que j' pèse!... à quinze ans... c'est honteux!...

— Tu fais trop de gymnastique... tu es tout le temps sur tes barres ou pendue à ton trapèze... c'est ridicule... tu devrais oublier tout ça...

— Non!... faut pas qu' j'oublie!... — fit la petite devenue sérieuse tout à coup — faut pas qu' j'oublie jamais...

Dans l'allée des écuries, ils apercevaient M. Schlemmer qui semblait interroger les hommes et s'irriter de leurs réponses.

En entendant le pas des chevaux, il accourut vers sa femme et le Friquet qui arrivaient devant le perron et demanda :

— C'est singulier!... vous n'avez pas rencontré le cocher des Ganges?... il m'a semblé le voir il n'y a qu'un instant...

Baugé, qui se promenait dans l'avenue, avait pris lui-même la lettre, de sorte que l'homme n'était pas venu jusqu'au château. Il allait répondre à M. Schlemmer et lui expliquer comme quoi il avait pu voir le cocher des Ganges, mais le Friquet, qui avait quitté son étrier et s'apprêtait à sauter à terre, lui envoya dans le dos un coup de pied qui le fit se retourner.

Puis la petite que le banquier ne pouvait plus voir parce que son cheval la masquait, fit à Baugé une grimace comique, en posant son doigt sur ses lèvres avancées, pour lui indiquer qu'il ne fallait pas parler. Et ce fut elle qui répondit :

— Au fait!... mais oui, nous l'avons vu, l' cocher qui promenait ses canassons...

— Parfaitement — fit M. Schlemmer — il tenait un cheval en main... je croyais l'avoir vu tourner dans l'avenue...

— Oh!... Il n'a pas tourné... mais il a dû passer devant l'entrée... nous l'avons rencontré au bout du grand clos...

Le banquier ne s'obstina pas. Il murmura :

— C'est prodigieux, ces effets d'optique!... de la fenêtre de mon cabinet, j'aurais juré qu'il était dans l'avenue...

Il suivit sa femme qui montait chez elle, tandis que le Friquet rejoignait Baugé sur la terrasse et lui expliquait :

— J'ai dit ça pour pas qu'y sache qu' vous avez reçu une lettre et que m'sieu d' Ganges vient aujourd'hui... Si y l' savait, y s' cramponnerait, vous pensez... et si y pouvait pas être là ça serait une de ces veines!... Vous n' trouvez pas?...

— Je trouve toujours que c'est une veine quand M. Schlemmer n'est pas là — fit Baugé avec conviction — mais c'est égal, tu en as un aplomb!...

La petite s'approcha, gentille :

— Ne m' croyez pas menteuse pour le plaisir, dites, m'sieu Baugé?... si j' sais êtr' ficelle comme ça, c'est qu' j'ai appris au cirque pour éviter des coups... ou seul'ment les attrapages de m'sieu Jacobson... et alors, quand ça peut servir, je r'prends mes manières de cirque, comme disait l' Mafflu...

— Mais je le sais bien... je sais que tu es un très bon Friquet...

— Oui... j' crois qu'ici c'est vous qui m' gobez l' plus!... moi aussi, m'sieu Baugé, je...

— Allons!... va t'habiller... tu ne seras pas prête pour le déjeuner...

— J'ai bien l' temps!... on sera en r'tard d'au moins un quart d'heure comme toujours depuis qu'y a...

Elle acheva d'un ton pompeux, en enflant ses joues et sa voix :

— Rolande!...

— Tu ne m'as pas l'air de la gober beaucoup, toi, Mme de Villiers-Neaufle?...

— Elle se gobe assez elle-même... elle a pas besoin

que j' la gobe aussi... ça serait trop!... Elle vous plaît, à vous, cette femme-là?...

— Pas précisément... — fit Baugé qui se mit à rire.

— A la bonne heure!... je m' disais qu' c'était pas possible qu' vous vous montiez l' cou pour cette vieille poseuse... Ah! Mme de Vertancourt était bien tanante, mais c'était rien en comparaison d' celle-là!... vous n' trouvez pas?... vous aimez mieux Mme de Villiers-Neaufle?...

— Ma foi, oui!...

— Oh!... pourquoi ça?...

— Parce qu'elle ne me dit pas que j'ai « beaucoup de talent »... Et puis, Mme de Vertancourt est la femme de Vertancourt, un inoffensif et honorable imbécile, qu'il est mal de ridiculiser... tandis que « Rolande » est la femme de M. de Villiers-Neaufle, un imbécile solennel et agressif, et un assez malpropre individu... et...

— Ah!... — interrompit la petite intéressée — qu'est-ce qu'il a fait, M. de Villiers-Neaufle?...

— Il a... Ah! fiche-moi la paix!... on te dira ça plus tard... quand tu seras moins gosse...

— Pourquoi pas tout d' suite?...

— Veux-tu te sauver t'habiller...

— Oui...

Elle fit quelques pas, puis, revenant vers le sculpteur, elle lui dit d'un ton confidentiel :

— Et c'est pas seulement qu'elle est rasoir, et poseuse, et tout ça, Mme de Villiers-Neaufle... mais j' crois qu' c'est une poison...

— Pourquoi?...

— J' vous l' dirai plus tard...

— Quand ça?...

— Oh!... c'est pas quand vous serez moins gosse, c'est quand j' serai bouchonnée... ou bien à un aut' moment!...

Dix minutes après, à l'instant même où sonnait le second coup du déjeuner, le Friquet « bouchonnée » et vêtue d'une robe de mousseline, dégringolait l'escalier avec des airs de grand papillon blanc, et se précipitant sur Mme Schlemmer qui entrait dans le salon, lui disait tout bas et très vite :

— Méfiance!... on a commandé l' mail et l' landau... on va à Fontaine-Henry...

En effet, dès que l'on fut à table, M. Schlemmer s'adressant à Mme de Villiers-Neaufle assise à sa droite, proposa :

— Si cela vous plaît, nous irons tantôt visiter Fontaine-Henry?... c'est un peu loin... mais cela vaut le voyage... c'est un des beaux châteaux historiques de France... je suis sûr que vous serez contente de l'avoir vu...

— Vous connaissez les propriétaires?... — demanda M. Tripoly.

Pour ce juif mis à l'index à la suite de deux vols retentissants, la seule chose intéressante dans un château était son propriétaire, c'est-à-dire le monsieur qui pouvait à son gré en ouvrir ou en fermer la porte, à lui, le Tripoly des courses et des sucres.

Il constatait, avec une rage qui verdissait peu à peu son teint de bonbon fondant, que depuis sa dernière aventure — celle des courses — les Villiers-Neaufle eux-mêmes ne parvenaient plus à l'imposer à leurs relations comme jadis. Daniel Tripoly était tombé de très haut. Le philanthrope important, représentatif et creux qu'était M. de Villiers-Neaufle lui semblait, par sa situation exceptionnelle, de taille à satisfaire toutes ses aspirations mondaines.

Il avait compté qu'il pouvait sans se gêner voler cet argent des gogos et que, somme toute, le marquis y trouvait indirectement son profit. Mais il avait compté sans son hôte français qui toujours jusque-là s'était

laissé plumer en silence, et qui, cette fois, avait poussé des cris de putois.

Certes, ce juif levantin était heureux d'avoir une maîtresse très belle et très élégante, mais il n'eût pas donné de sa beauté le prix qu'il donnait de ses relations.

Ce qu'il avait voulu s'assurer avant toute chose, c'était ces relations de «faubourg» dont les juifs sont si avides, ne comprenant pas que les salons aristocratiques perdent toute leur valeur de ce fait qu'ils sont entrés dedans.

A ces marchés-là le juif, contrairement à l'usage reçu, est toujours volé. La marchandise qu'il achète — le plus souvent très cher — est avariée puisqu'elle est à vendre.

Dans ce cercle vicieux où le youtre le plus malin est enfermé sans s'en rendre compte, Tripoly avait jusqu'à présent assez agréablement évolué. Et tout à coup, pour une mauvaise petite histoire de rien du tout, il était expulsé — ou presque — de chez tous ces sans-le-sou qui avaient — trouvait-il — tout intérêt à le ménager.

Il était, pour l'instant, à la recherche de relations nouvelles, moins difficiles ou plus besogneuses encore que les anciennes.

Quand il eut compris, à l'air penaud du banquier, que les Schlemmer étaient consignés à la porte de ce beau château et qu'on allait tout bonnement le visiter en touristes comme de simples Cooks, il tourna un œil furieux vers Rolande qui baissa le nez.

Elle connaissait bien l'étrange ami qu'elle s'était choisi! Elle savait que si les conditions auxquelles il était « l'ami » n'étaient pas exactement remplies, le pacte serait rompu et la rétribution supprimée.

Alors, c'était la culbute, ou, tout au moins, la déchéance mondaine. Un changement de train coïncidant

avec la disparition de M. Tripoly affirmerait publiquement et de façon formelle « d'où venait l'argent » disparu.

M. de Villiers-Neaufle, au contraire de sa femme, avait relevé la tête en pressentant le danger, sans toutefois cesser de manger avec soin l'excellent déjeuner des Schlemmer.

Il mangeait avec cette même grâce, apparemment insoucieuse, qui lui faisait porter haut des cornes productrices et quasiment historiques.

Le marquis poussait au suprême degré l'art des nuances. Il savait être infâme avec élégance et gourmand avec distinction.

Comme il ne faisait jamais rien qui ne fût raisonné et utile, c'était dans un but déterminé qu'il avait accepté l'invitation des Schlemmer.

On parlait d'un siège, bientôt vacant dans le pays, par suite de la retraite d'un député qui en avait assez du parlementarisme actuel. Et, tout de suite, Villiers-Neaufle s'était décidé à venir prendre le vent. Il savait qu'aux yeux de certains il continuait à représenter les grands principes de la révolution de Juillet, lors même qu'il ne les représentait plus de façon officielle.

Il savait aussi que son élection ne serait possible qu'à la condition d'y intéresser Tripoly. C'est dans ce but unique qu'avait été combiné le déplacement à Hourville. Si ce déplacement représentait pour le juif levantin, irritable et méchant, une nouvelle déception, ce serait vraiment déplorable.

M. de Villiers-Neaufle glissa un regard luisant vers Tripoly mécontent. Le froid amené jadis par la découverte du plongeon de Rolande n'avait pas longtemps duré.

Avec sa vision toujours nette et pratique des choses usuelles, le marquis avait eu vite fait le bilan de ce que

lui coûterait l'affirmation publique de son honorabilité. Et, s'étant décidé à garder la situation équivoque et fructueuse qui lui était faite, il avait jugé sagement que le mieux était de soupçonner cette situation moins que jamais.

Un seul savait qu'il avait eu connaissance de « l'affaire Villiers-Tripoly ». Et ce seul était Barentin, un être odieux mais un cœur d'or, qui jamais — étant donné qu'il avait reçu une confidence de cette nature — ne se laisserait aller à blaguer les intéressés.

La seule trace restée de cette confidence était un malaise duquel — si cuirassé fût-il d'ailleurs — le mari de Rolande ne pouvait se défendre en présence de Barentin. Mais Barentin n'était pas — bien entendu — en relations avec les Schlemmer, et tout marchait donc à Hourville pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Tandis que chacun pensait à ses petites affaires et suivait son idée, le banquier qui suivait également la sienne continua :

— A quelle heure partirons-nous?... J'ai commandé les voitures pour deux heures parce que nous avons vingt kilomètres à faire... Pensez-vous que c'est bien Iseult?... ou trouvez-vous que c'est trop tôt?...

Mme Schlemmer n'écoutait pas un mot de ce qu'on disait et semblait partie très loin, dans quelque rêve. Un rêve assez doux, car son visage habituellement grave, s'éclairait prêt à sourire.

En entendant son nom, elle posa sur le banquier un regard vague et s'apprêtait à répondre au hasard, lorsque, brusquement, le Friquet s'écria :

— Bien sûr qu'elle n'ira pas à Fontaine-Henry, madame Schlemmer!... elle a tell'ment mal à la tête que c' matin, à ch'val, c'est tout juste si nous avons pu marcher ainsi...

— C'est vrai... — dit la jeune femme saisissant la

perche que lui tendait le Friquet — j'ai très mal à la tête et je préfère me reposer...

Le banquier la regarda :

— Vous avez mal à la tête?... on ne le dirait pas!... vous êtes fraîche comme une rose... et je suis sûr que le grand air vous ferait du bien...

— Y lui en a pas fait c' matin, toujours!... — dit encore le Friquet.

Le petit Barfleur, étonné de voir parler sa voisine qui, pour ne pas être forcée de causer, lui disait toujours que « les petites filles doivent se taire à table », se tourna vers l'enfant :

— C'est pas possible!... vous avez été changée en route ce matin pour une demoiselle qui parle?... qu'est-ce qu'il y a donc?...

Le Friquet considérait le petit Barfleur comme une portion insignifiante du mobilier d'Hourville. Elle répondit sans se gêner :

— Ben, si on vous l' demande, vous direz qu' vous n'en savez rien!...

M. Schlemmer, — qui trouvait que sa femme ornait beaucoup le mail et qui était heureux de parader pour les baigneurs de Saint-Séverin et des autres petites plages que l'on devait traverser en allant à Fontaine-Henry — n'osa pas cependant insister pour qu'elle vint quand même. Iseult n'avait pas une santé très solide et tout ce monde la fatiguait. Si par hasard elle allait tomber malade pour l'ouverture de la chasse à courre, il se trouverait dans un grand embarras. Le prince de Galles avait formellement promis de venir à Hourville à cette époque, et il ferait vraisemblablement un nez infect s'il ne trouvait pas Iseult pour le recevoir.

Il regardait sa femme comme la portion la plus fragile, mais aussi la plus utile de son luxe et, comme telle, il lui fallait la ménager. Donc, après réflexion, il abonda dans son sens :

— Vous avez raison, au fait!... vous vous fatiguez beaucoup!... il vaut mieux vous reposer cet après-midi...

— Par où passe-t-on pour aller à Fontaine-Henry?... — demanda Villiers-Neaufle, désireux de savoir s'il traverserait des coins de la circonscription possible.

— Le chemin est d'aller par les terres, mais nous ferons des crochets... je veux vous faire voir toutes nos petites plages... nous ferons le cercle complet... Je vais vous conduire par Ouistreham, Lion et Luc, et je vous ramènerai par Langrune, Saint-Aubin et Courseulles... le vrai tour du propriétaire...

— Fichtre!... — dit Baugé — vous avez de belles propriétés!...

M. Schlemmer se mit à rire :

— C'est une façon de parler!... bien que ce soit réalisable... en Normandie, tout est à vendre... ou à louer... Mais je disais ça parce qu'à force d'habiter un pays on finit par en être... on finit même — si au-dessus de ces choses-là que l'on soit — par désirer d'y être quelque chose...

Il se tourna vers Villiers-Neaufle comme vers le seul capable de le comprendre et acheva :

— Vous savez qu'il est question de la retraite de Préauville?...

Le marquis ne broncha pas.

— Ah! — fit-il, d'un ton indifférent — je ne savais pas!... est-ce qu'il est malade?...

— Préauville?... non du tout!... écœuré seulement... Je crois, entre nous, qu'il n'a pas eu à la Chambre les succès de parole qu'il y espérait... alors il lâche... C'est un très brave homme, mais ce n'est pas un aigle, Préauville!...

Il répétait à chaque instant ce nom de Préauville, pour bien montrer qu'il ne le faisait précéder ni de monsieur, ni du titre de comte et faire croire, en appe-

lant ainsi par son nom tout court un homme qui n'était ni illustre, ni même connu, à une liaison qui en réalité se bornait à une visite non rendue.

M. Schlemmer continua :

— En voyant que Préauville va lâcher... j'ai eu un instant, figurez-vous, l'idée de me présenter à sa place... et puis, tout réfléchi, j'ai renoncé à poser ma candidature...

— C'était pourtant bien le moment!... — balbutia Baugé si drôlement que Vauban — qui pourtant vivait de Schlemmer — ne put s'empêcher de rire.

Ce vieux garçon, qui avait l'air d'une fille, partageait ses loisirs entre le prince de Galles et le banquier. C'était lui qui avait négocié les conditions de la visite que ferait à Hourville Son Altesse et il avait touché pour ce une honnête récompense.

Le marquis de Vauban vivait de commissions inscrites au grand livre de la Juiverie. Il rendait aux juifs — et principalement à Schlemmer — mille et un de ces petits services qui ne sauraient se payer trop cher.

C'était à lui qu'on s'adressait pour acheter les chevaux, choisir les bibelots, découvrir les domestiques chics, commander les ameublements, combiner les menus, dresser les listes d'invitations, inventer des clous pour les fêtes, s'assurer (au meilleur compte possible) le concours des acteurs et servir de témoin dans les duels.

Sébastien de Vauban — car le marquis portait jusqu'au prénom de son magnifique ancêtre — avait été, en arrivant à Hourville, très embêté d'y rencontrer Baugé. Plus jeune que lui d'une dizaine d'années au moins, le sculpteur l'avait connu au temps lointain où il s'appelait tout bonnement Jules Pilou.

Pendant deux jours le complaisant de Schlemmer avait vécu dans des transes. Puis, convaincu qu'après

trente années il n'était pas reconnu, il avait recommencé de couler en paix sa vie imbécile.

S'il eût mieux compris le caractère de Baugé, il se fût rassuré dès la première minute. Le sculpteur, évidemment, le trouvait plus méprisable encore que les juifs par lesquels il se faisait entretenir sous un faux nom, mais il détestait bien trop ces juifs pour les vouloir détromper quant à la qualité de la marchandise. Il lui semblait trop rigolo de les voir payer très cher l'honneur d'asseoir à leur table Jules Pilou, pour qu'il fût jamais tenté de leur révéler le véritable état civil du marquis Sébastien de Vauban.

Et puis, si le descendant approximatif du grand homme l'écœurait, il le trouvait, au fond, de même acabit que le petit Barfleur, qu'Hector d'Hourville et surtout que la raison sociale Villiers-Neaufle and Cᵉ. Jules Pilou, après tout, était un petit bourgeois qui avait voulu se grimper par la fréquentation des gens qu'il croyait chics, tandis que les autres étaient du monde et n'avaient pas, Hector excepté, formellement besoin des juifs pour manger.

Baugé, qui était de la même province que les Villiers-Neaufle et savait qu'ils avaient une centaine de mille francs de rentes en terres et en valeurs de premier choix, ne leur pardonnait pas ce qu'il appelait l'abomination de leur vie.

D'autre part, le sculpteur constatait avec joie que, sauf le petit Barfleur, qui passait à Barfleur plus de temps qu'à Paris et pouvait à la rigueur être classé comme provincial, tous ceux que M. Schlemmer appelait dédaigneusement « des hobereaux » n'avaient jamais consenti à mettre le pied à Hourville.

Ni les fêtes données; ni les invitations aux chasses superbes, dans ce pays de chasseurs enragés; ni le mariage avec une fille de la société normande, rien n'avait pu déterminer ces provinciaux à se galvauder chez des juifs. Et Baugé se disait que le monde de province est

encore honorable parce qu'il sait être pauvre et prend son parti de s'ennuyer.

La voix de M. de Villiers-Neaufle le sortit de ses réflexions. Le marquis insistait — sans avoir l'air — près de M. Schlemmer, pour savoir si vraiment il était bien décidé à ne pas se présenter à la députation. Le banquier affirma :

— J'ai renoncé définitivement... Si j'avais échoué, comme c'était possible après tout, je me serais fait une bile de tous les diables...

M. de Villiers-Neaufle demanda encore :

— Est-ce très cher une élection par ici?...

— Oh! non!... — dit Schlemmer — je connais bien le pays et je suis sûr qu'avec cinquante mille francs on en verrait la farce...

Tripoly fit la grimace et s'écria, convaincu :

— Et vous trouvez que c'est rien, cinquante mille francs?...

— Cinquante mille francs, c'est beaucoup d'argent!... affirma gravement M. de Villiers-Neaufle.

— J' vous crois!... — fit Tripoly — j' vous crois, qu' c'est beaucoup d'argent!...

La marquise jeta sur son affreux ami un regard de blâme. Il avait dit : « J' vous crois!... » et elle détestait ces vulgarités de langage.

Mais cupide, mesquinement avare, navré de se voir menacé dans cet argent auquel il tenait plus qu'à tout, le juif levantin était dans un de ces accès de ladrerie intense au cours desquels il se fichait de la belle Rolande comme de Colin-Tampon.

Il eût, à ces instants-là, donné pour un louis elle et tous les Roncevaux du monde, avec Villiers-Neaufle par-dessus le marché.

Sur un imperceptible signe de son mari, Mme de Villiers-Neaufle s'écria, indifférente, comme si elle disait une chose en l'air :

— Est-ce que vous croyez que si Agénor se présenait il aurait une chance ?...

— Mais oui... mais certainement !... — répondit le banquier, ravi à la pensée des tournées électorales où il remorquerait ce marquis authentique et haut coté — certainement !... vous avez toutes les chances...

Le Friquet regardait, écoutait, ne perdait pas un mot, pas un geste des convives. Elle avait vu le signe de M. de Villiers-Neaufle à sa femme et surpris un clignement d'œil de Rolande à M. Tripoly. Et, tout à l'heure, elle avait reçu un demi-coup de pied envoyé par Vauban et destiné tout entier à faire taire le petit Barfleur qui commençait à parler de Déroulède.

Le déjeuner finissait. Mme Schlemmer allait se lever. Alors le Friquet demanda, pour la vraisemblance :

— Vous avez toujours bien mal, n'est-ce pas ?...

Elle plissait le front pour demander ça d'un air douloureux. La jeune femme répondit :

— Oui... j'ai toujours mal !...

Et lorsque, dans la longue galerie où d'habitude elle servait le café avec Friquette, Mme Schlemmer voulut s'approcher de la table, la petite l'en empêcha et, la poussant sur un divan :

— Voulez-vous bien ne pas toucher à ça !... et rester tranquille... à vous reposer... c'est m'sieu Baugé qui va faire la jeune fille...

Elle s'élança d'une glissade vers le sculpteur :

— M'sieu Baugé... voul'-vous m'aider à servir le café ?... Mme Schlemmer est trop fatiguée...

— Tu en as, toi, du vice !... — dit le sculpteur, quand ils furent tous les deux isolés au milieu de la grande pièce. Ah !... il n'y a pas à dire, tu excelles à monter le bateau !...

L'enfant eut un geste de mépris et, indiquant de l'épaule tous les hôtes d'Hourville, elle affirma :

— C'est bien ça qu'y faut pour eux... Non, mais r'gardez-moi ces hures!... si c'est pas effrayant!...

Puis, montrant Mme de Villiers-Neaufle, qui chuchotait dans un coin avec Tripoly, et M. Schlemmer en grande conférence avec Villiers-Neaufle et Vauban, elle conclut :

— On n' dirait pas des invités... on dirait des complices!...

X

— Ouf!... — s'écria le Friquet, debout devant la grande baie.

Elle regarda le mail qui démarrait d'un à-coup, les chevaux trop et pas assez retenus et dit, gouailleuse :

— L'est pas encore le dernier cri en fait d' guides, m'sieu Charley!...

Car, lorsque le banquier disait à ses hôtes qu'il allait les conduire visiter Fontaine-Henry, il ne voulait pas insinuer qu'il les conduirait lui-même. Sous prétexte qu'il aimait à causer librement sans avoir à surveiller, l'attelage, il remettait toujours les guides à Charley.

Ayant commencé sur le tard à s'occuper de chevaux, M. Schlemmer n'avait jamais pu apprendre ni à les connaître, ni à les mener. Très difficilement il parvenait à conduire sans accident. Il était un grand cheval bai que l'on appelait à l'écurie *Le Gouvernail*, parce qu'il était le seul avec qui « le patron » n'accrochait pas les bornes en tournant sous la voûte de l'hôtel d'Angleterre, à Caen.

Mme Schlemmer, assise dans un grand fauteuil à dos droit — un des sièges insupportables seuls tolérés par le banquier qui tenait au style — demanda, en se renversant pour apercevoir le Friquet :

— Eh bien?... ils sont partis?...

— Oui!... — cria joyeusement l'enfant qui abandonna la fenêtre.

Iseult avait une robe de crêpe de Chine étonnamment souple, à peine rosé, dont le ton délicat se fondait avec celui de sa peau, à tel point qu'une sorte de nuage de mousseline de l'Inde, enroulé autour du cou, déterminait seul l'endroit où commençait le corsage.

Le Friquet était venue se planter devant la jeune femme et la regardait avec une admiration affectueuse et ravie. A la fin, elle dit :

— Vous êtes belle!... belle!... belle!...

— C'est vrai!... — dit Baugé, qui n'était pas prodigue de compliments — c'est très vrai!...

Lui non plus n'allait pas visiter Fontaine-Henry. Outre son travail et son désir de voir M. de Ganges, il n'eût pour rien dans le monde consenti à regarder une belle chose en compagnie des juifs et des snobs dont les réflexions banales et stupides l'horripilaient. Il dit, se levant du canapé où il achevait de prendre un café, exécrable d'ailleurs :

— Voulez-vous être assez bonne pour m'envoyer chercher avant qu'Hubert ne s'en aille?... je serai sur mon échafaudage...

Il ajouta à demi-voix, en montrant à Mme Schlemmer le Friquet, déjà retournée à sa baie, qui fouillait la campagne d'un œil inquiet :

— Elle le guette... elle ne tient pas en place!...

— Oui... — dit la jeune femme en souriant — elle ne pense qu'à ça depuis ce matin!...

Le sculpteur traça dans l'air avec son pouce une silhouette imaginaire, et dit en quittant le salon pour se rendre à son travail :

— C'est vraiment joli et élégant!... chaque mouvement que donne cette petite est curieux et d'allure très noble toujours!...

Le Friquet ne l'entendit pas. Elle avait changé de

position au moins trois fois pendant que Beaugé parlait.

Tantôt elle collait son petit museau contre la vitre, tantôt elle se rejetait en arrière en secouant ses cheveux qui l'agaçaient.

Très calme en apparence, les mains allongées sur ses genoux, la tête appuyée contre le dossier inhospitalier du fauteuil, Mme Schlemmer silencieusement s'énervait. La pendule marquait trois heures et elle n'avait pas encore bougé, mais elle éprouvait une lassitude extrême et, en même temps, un besoin de changer de place et de remuer comme le Friquet.

A la fin, la petite qui ne cessait pas de faire la navette d'une fenêtre à l'autre demanda :

— J' vous agace, s'pas ?... j' suis comme un pois dans un' marmite !... j' sais bien que j' suis embêtante !... mais c'est plus fort que moi, j' peux pas rester tranquille, voyez-vous ?... Vous n' pouvez pas comprendre ça ?...

Iseult comprenait au contraire très bien ce besoin d'agitation qui trompait l'attente. Désireuse de pouvoir, elle aussi, dégourdir ses jambes et détendre ses nerfs, mais gênée pour ce faire par la présence de la petite fille, elle proposa :

— Voulez-vous aller dans l'avenue ?... vous en mourez d'envie, je le vois bien ?...

— Oh ! oui !... — dit le Friquet — oh !... j' vous en réponds !...

Et, réfléchissant, elle demanda :

— Mais si y vient par le canal ?...

— Comment ça, par le canal ?... il n'a pas la clef de la petite porte...

— Tiens !... c'est vrai !... — s'écria l'enfant qui se souvint — y a qu' les amis, qui l'ont, la clef !...

— Il n'y a que les amis !... — répéta Mme Schlemmer attristée.

Elle savait bien qu'il n'était pas un ami, ce grand garçon nonchalant à qui avait tant rêvé sa jeunesse! Tout ce qu'elle pouvait espérer, c'est qu'il ne fût pas un ennemi...

Et tandis que Friquette, ravie d'aller au-devant de M. de Ganges, sautait sur un chapeau et se sauvait en courant dans l'avenue, Iseult, ne pensant plus à remuer pour tromper son attente, fermait les yeux et revivait le passé.

Elle se revoyait toute petite fille, arpentant d'un air sérieux la cour de l'hôtel d'Angleterre, sa main dans la main d'un joli petit garçon très doux et bien habillé.

Elle apercevait nettement le petit garçon qui avait des cheveux frisés, de gros mollets et de grands cols anglais, qu'il ne cassait jamais en jouant.

Elle se souvenait d'avoir couru aussi avec lui un jour qu'ils s'étaient cachés, aux courses de Caen, sous la tribune du pesage. Là, ils s'étaient unis pour battre Hector qui était plus fort que chacun.

Mais toujours, ce qui revenait devant ses yeux, c'était la promenade lente, pendant que les parents causaient dans la cour de l'hôtel à côté des breacks remplis de paquets.

Et puis des années passaient, vagues, sans autre souvenir que celui d'un collégien en uniforme de Stanislas, entrevu un soir dans le bureau de l'hôtel, et qu'elle avait pris pour un aspirant de marine, tandis qu'il la saluait gauchement, ne la reconnaissant pas.

Après cela était survenue la ruine complète de ses parents, la vente d'Hourville, et son mariage avec M. Schlemmer.

Elle avait demandé des nouvelles du petit de Ganges à Mme d'Hourville, qui lui avait appris qu'il faisait son service militaire à Tours dans un régiment de cuirassiers.

Et lorsque, ses trois ans finis, Hubert était rentré à Ganges, Mme d'Hourville était morte et Iseult avait quitté le pays, sans penser y revenir jamais.

Lorsque le banquier s'était décidé à racheter Hourville, il avait exigé que sa femme fît une visite — avec lui — à Mme de Ganges. Mais sa porte leur était restée fermée. Et ayant, pour tout potage, reçu par la poste une carte de la vicomtesse, M. Schlemmer s'était vu forcé de renoncer aux relations qu'il souhaitait pardessus toutes.

Plusieurs fois Iseult s'était trouvée chez Stiffler, le pâtissier de la rue Saint-Jean en même temps que M. de Ganges, ou dans le bureau de l'hôtel d'Angleterre. Jamais il n'avait eu l'air de reconnaître la petite fille de jadis.

Et peut-être même à cause du soin qu'il mettait à l'éviter, elle avait souhaité passionnément qu'un incident quelconque le contraignît de sortir de sa réserve hostile.

Elle le trouvait plus sympathique, plus élégant et plus chic que tous les hommes qu'elle recevait à Paris. Elle l'apercevait quelquefois avec des gens qui, eux non plus, ne voulaient pas venir chez elle; quelquefois avec des cocottes jolies, se cachant suffisamment pour sauvegarder les apparences, mais pas assez pour échapper à sa clairvoyance énervée.

En somme, lorsqu'elle regardait en elle avec sincérité, Mme Schlemmer était forcée de reconnaître que depuis qu'elle était femme, elle n'avait jamais cessé de penser à Hubert. Il avait tenu — bien malgré elle — la première place dans sa vie privée de joie. Il s'était emparé, — sans le savoir, — de tout ce qu'elle avait, sinon de cœur, du moins de sentimentalité.

Pendant que la jeune femme rêvassait, triste et désemparée, appréhendant maintenant ce qu'elle avait

si fort désiré, le Friquet, lasse d'aller et venir, avait fini par se coucher sur la belle mousse qui formait un tapis très doux sous les grands châtaigniers de l'avenue.

Il faisait une chaude journée de septembre, un de ces jours parfumés d'automne où les insectes sortent en masse croyant revenu le printemps. D'abord, la petite s'amusa avec les feuilles tombées et les moustiques siffleurs qui volaient autour d'elle, l'enveloppant dans un cercle qui se resserrait jusqu'à la toucher. Mais à la fin, elle les écarta en secouant sa crinière blonde, parce qu'ils l'empêchaient d'écouter les pas qu'elle guettait, attentive.

Puis une bête à bon Dieu vint en ronflant se cogner contre sa joue et retomber sur sa main, les ailes refermées, en boule, promenant son petit dos bombé d'un brun luisant et pointillé de jaune. Et le Friquet, qui était myope, posa son nez presque sur l'insecte, constata que les bêtes à bon Dieu marron et jaune étaient beaucoup plus distinguées que les noir et rouge, se mit à compter les petits points jaunes et regarder comment ils étaient placés et, finalement, s'endormit sur la petite bête.

Elle s'éveilla brusquement comme si quelque chose l'eût touchée et sans avoir pourtant rien entendu. A quelques pas, M. de Ganges arrêté la regardait, surpris.

D'un bond, le Friquet fut sur ses pieds, se frottant les yeux, essayant de remettre en ordre la broussaille dorée de ses cheveux où s'étaient piquées des feuilles jaunies. Et comme le vicomte ôtait son chapeau et ébauchait un respecteux salut, elle se mit à rire de toutes ses dents en disant :

— Oh!... vous n'allez pas faire des guirlandes pour l' Friquet, s'pas?...

Elle s'avançait vers lui câline, mais de cette câlinerie candide de petite fille qui ne peut pas éveiller le moindre soupçon de coquetterie.

Hubert avait fait un mouvement de surprise si marqué et sa figure exprimait une telle stupéfaction, que la petite se mit à rire en disant :

— Vous n' voulez pas me r'connaître?... c'est pourtant bien moi l' Friquet qu' vous avez tirée d' misère... et qui vous aime bien, allez!...

D'un mouvement souple elle s'inclinait sur la main du jeune homme pour l'embrasser comme autrefois, mais il secoua l'étreinte en disant, gêné :

— Mademoiselle!... Voyons, mademoiselle!...

La petite recula les larmes aux yeux et, sa nature violente reprenant le dessus, elle cria, s'emportant presque :

— Mad'moiselle!... v'là qu' vous m'appelez mad'-moiselle, à présent!... Alors, pac' que j'ai grandi et que j' suis plus en loques, j' peux plus vous r'mercier ni rien...

Hubert prit dans ses mains les petites pattes solides de l'enfant et dit en riant :

— Si... c'est bien le Friquet d'autrefois!... et qui me traite comme il traitait le directeur du Grand Cirque Américain...

— Pardon!... — fit la petite — c'est que, voyez-vous, ça m' boul'verse d' vous r'voir... mais ça m' fait rud'ment plaisir aussi!...

Et les larmes qu'elle avait retenues tant qu'elle était en colère, roulèrent énormes et pressées sans laisser de trace sur ses joues roses.

Un peu ému, M. de Ganges attira à lui l'enfant et, entourant de son bras les petites épaules solides, il dit affectueusement :

— Mon petit Friquet!...

La petite écuyère leva sur lui ses grands yeux clairs où roulaient toujours des larmes, et dit de cette voix grave qui contrastait si fort avec son visage frais et rond :

— Oh! oui, vot' Friquet!... c'est bien vrai, allez, que j' suis vot' Friquet!...

Ne sachant que répondre, Hubert demanda :

— Est-ce que Mme Schlemmer est chez elle?...

Friquette revit la jeune femme assise dans la longue galerie, droite et anxieuse dans le grand fauteuil revêche, et elle se reprocha d'avoir retardé si peu que ce fût la visite attendue. Elle répondit vivement :

— Oui, elle est là!... elle vous attend!...

Et comme Ganges — à qui le genre de pose et d'attitude qu'il s'était choisi, interdisait toute agitation et imposait un flegme le plus britannique possible — continuait à marcher de son même pas régulier, en balançant sa canne du même mouvement rythmé et agaçant, la petite le saisit par le bras et se mit à courir presque, en disant :

— Hop!... hop!... dépêchons-nous vite... y a si longtemps qu'elle attend!...

Hubert avait peine à suivre le train et il s'essoufflait un peu tandis que le Friquet continuait, la voix aussi posée que si elle eût été assise :

— C'est qu' vous avez pas idée de c' que nous avons fait pour rester à la maison!... Tous les rasoirs sont au mail à Fontaine-Henry... c'est moi qui ai eu l'idée de dire que Mme Schlemmer avait mal à la tête... parc' que m'sieu Baugé nous avait prévenues c' matin qu' vous viendriez...

Désireux de savoir qui était en ce moment à Hourville — où sa mère affirmait que devait être une série de rastas — Hubert demanda, cherchant à se mettre au diapason :

— Qui est-ce, les rasoirs?...

— C'est m'sieu d' Vauban, m'sieu d' Barfleur, les Velliers-Neaufle et un affreux youtre qui s'appelle...

— Tripoly!...

— Comment l' savez-vous, qu'il est là?...

— Je ne le sais pas, je le devine...

— Pac' que?...

— Parce que... c'est trop compliqué à vous expliquer, ma petite Friquette...

— Ah!... — fit l'enfant d'un air réfléchi.

Puis elle acheva :

— Il y a aussi M. d'Hourville... mais lui, y reste toujours!...

— Et ça va bien pour vous, Friquet?...

— Très bien... au commencement, l' premier jour, y a bien eu deux ou trois p' tites choses... j' me suis battue avec l' piqueur...

— Je sais, je sais!... — dit en riant Hubert qui avait connu l'histoire par une lettre enthousiaste de Baugé — et à part ça?...

— A part ça, rien!... Mme Schlemmer est bonne comme tout pour moi... elle m'emmène avec elle... vous voyez comme elle m'habille...

Le Friquet s'arrêta au milieu de l'avenue, prit des deux mains et du bout des doigts la mousseline de sa jupe qu'elle tira — comme les clowns tirent, en les ouvrant, leurs poches — et dit, sincère :

— J' peux pas croire que c'est moi, ainsi!...

Puis elle reprit sa course, entraînant Ganges qui demandait en riant :

— Alors, tout est parfait?...

— Ma foi, presque!... y aurait pas m'sieu Schlemmer que ça l' serait!...

— Ah!... Comment est-il, M. Schlemmer?...

— Ben, l'est youtre, vous savez bien?...

— Je sais... mais à part ça?...

— A part ça, quoi?... qu'est-ce que vous voulez qu'il y ait?... c'est tout, ça!...

— Est-ce qu'il est mal pour vous?...

— Oh! non!... Oh! pas du tout!... au contraire!... — s'écria le Friquet qui ,depuis quelques jours, s'inquié-

tait de trouver M. Schlemmer aimable beaucoup trop.

Il la suivait à l'écurie, à l'office lorsqu'elle arrangeait le dessert et donnait les provisions — Mme Schlemmer lui ayant remis toutes ses clefs et confié le soin de différentes choses en l'absence du maître d'hôtel qui faisait ses vingt-huit jours. La veille, le banquier était monté à minuit dans sa chambre, pour la prier de promener un cheval nouveau qu'il désirait « mettre en femme » pour sa nièce de Schildgrün qui allait venir chasser... Certes, il n'avait rien fait d'extraordinaire!... il avait été aussi correct qu'au salon, mais le Friquet lui trouvait tout de même un drôle d'air.

Si l'enfant était admirablement pure, elle n'était pas innocente du tout. Ce qu'elle voyait autour d'elle depuis sa toute petite enfance avait suffi à lui apprendre bien des choses. Avec une étonnante délicatesse, le bon Mafflu l'avait mise en garde et lui avait fait comprendre tout ce qu'elle devait savoir — sans plus — pour se protéger elle-même. Elle se souvenait d'avoir vu bien souvent à des hommes qui venaient aux écuries à Caen, à Neuilly, à Nancy ou ailleurs, poursuivre dans les coins les écuyères, le regard qu'elle avait vu la veille à M. Schlemmer. Et Friquette, quelque effort qu'elle fît pour se considérer toujours comme « un Friquet », se rendait compte qu'elle était devenue une femme, très femme en dépit de sa drôlichonnerie et de son argot.

Suivant toujours son idée, elle conclut :

— S'il pouvait seul'ment s'en aller fumer une souche, m'sieu Schlemmer!... alors on serait joliment heureux à Hourville!...

Hubert allait répondre, mais la petite lui saisit le bras en disant à demi-voix :

— Méfiance!... v'là un larbin!...

Un valet de pied s'approchait pour introduire Hubert, mais le Friquet l'éloigna sans se gêner :

— C'est bon!... je vais conduire M. le vicomte!...

Et elle se tourna vers Ganges, expliquant :

— J'avais exprès pas sonné la cloche d' la première grille... y s'est abattu sur nous tout d' même... C'est pire que des mouches...

Elle se mit à courir à travers les grandes salles et arriva, suivie d'Hubert, à la galerie où Mme Schlemmer attendait.

La jeune femme ne semblait pas avoir fait un mouvement. Depuis plus d'une heure, elle vivait dans son rêve.

Le Friquet souleva la portière et cria sans façon :

— Madame!... le v'là!... j' vas prévenir m'sieu Baugé!...

Tandis que Friquette s'en allait faire un long tour dans les jardins et manger pas mal de pêches avant d'avertir le sculpteur, Hubert, très ému, était entré dans la longue pièce au bout de laquelle, fine et blanche, Mme Schlemmer lui apparaissait. En l'apercevant, elle se leva toute droite, puis, faisant quelques pas, lui tendit la main.

Il n'osa même pas, lui pourri d'aplomb — comme disait Baugé — baiser cette main flexible et fraîche, qu'il retint à peine dans la sienne. Depuis des années, l'idée fixe de se trouver en présence de cette femme le hantait.

Mais, très maître de lui, très mondain, très apparemment à l'aise, il s'assit en disant :

— Il y a bien longtemps, madame, que je désirais vous présenter mes hommages... et je sais au Friquet un gré infini du grand bonheur qu'elle me vaut...

Très pâle et bien moins mondaine, Mme Schlemmer balbutia d'une voix blanche, qui semblait venir de très loin :

— Moi aussi, je suis reconnaissante au Friquet...

Lorsque le soir, à table le banquier apprit que M. de Ganges était venu à Hourville, il retira si brusquement de sa bouche la coupe de champagne qu'il buvait, que le vin se répandit sur son beau plastron luisant comme une glace.

Et le petit Barfleur, non moins stupéfait, s'écria assez maladroitement :

— Hubert est venu?... non!... pas possible!...

— Quelle voiture avait-il?... — demanda le banquier, tant pour masquer sa trop grande joie par une question indifférente que pour savoir dans quelle voiture un homme chic faisait ses visites :

— L'avait son landau à baleines!... — répondit le Friquet se souvenant d'avoir vu un parapluie dans les mains du jeune homme lorsqu'elle marchait près de lui dans l'avenue.

Voyant que M. Schlemmer la regardait la bouche ouverte et l'œil ahuri, elle concéda :

— Son pépin, si vous aimez mieux?...

— Il était à pied!... — dit Baugé pensant qu'on n'en sortirait jamais avec les explications du Friquet.

— A pied!... — répéta le banquier saisi — à pied!...

— Dame!... il n'y a qu'un kilomètre à peine de Saint-Séverin ici...

M. Schlemmer savait bien que son château n'était pas éloigné « du voisin de la mer », mais cette visite faite à pied heurtait sa conception du chic. Il réfléchit un instant et dit :

— J'irai le voir demain... à pied aussi!...

GYP.

(*A suivre.*)

LETTRES DE CORBARA

(*Suite et fin*)

XV

Corbara, 19 septembre 1880.

Je commence aujourd'hui même, ma chère Fille unique, mon sixième mois d'exil. Comme les jours s'en vont! Comme la vie s'avance rapide et courte! Comme nous trépassons! Est-ce donc la peine de tant s'agiter et de tant s'attrister sur cette terre! Il fait bon s'élever au-dessus de cette petite vanité que nous nommons notre vie et se perdre dans le Seul et Unique pour lequel notre âme est réservée. Cela s'appelle mourir. Heureux ceux qui savent mourir en esprit avant de mourir réellement!

Ayez cette science suprême, ma chère Fille unique. Oubliez-vous et anéantissez-vous dans ce Christ qui, le premier, s'est oublié et humainement anéanti pour nous. Voilà, mon Enfant, la grande folie évangélique; quiconque n'y livre point son âme et sa vie n'est qu'un païen. Il pourra être un sage de l'école stoïque ou socratique, il ne sera pas un chrétien. Nous autres, nous ne valons quelque chose que par le sacrifice, l'abnégation, la douleur, le martyre. Sans ces divines choses, toute notre sagesse n'est que fumée, tous nos efforts sont stériles. La raison est bien simple : nous ne valons

devant Dieu que par le Christ. Or, le Christ ne vaut que par sa mort et sa croix.

L'heure est venue pour vous, chère Enfant, d'être une femme selon le Christ. Elle a même sonné depuis longtemps. Il n'y a plus de minutes à perdre, il y a des jours perdus à retrouver. Allons! du courage et de l'élan! Il faut des soldats à toute épreuve, allant au feu comme à une fête, donnant leur vie gaiement comme s'ils en avaient mille à offrir. Je suis effrayé du peu de temps qui nous reste à vivre quand je songe à ce que Dieu me demande et à ce que je voudrais faire et à ce qui serait à faire. Ne voyez-vous pas tous ces naufragés qui s'engloutissent?

N'êtes-vous pas épouvantée de ces multitudes qui ne connaissent plus le Christ et qui meurent sans espoir, sans foi, sans amour? Est-ce lugubre, ce spectacle de désolation!

Quand je parle au plus intime de moi-même à Celui pour lequel je souffre et auquel je voudrais donner la gloire et l'adoration de ce monde qui le méconnaît, je me laisse aller à des angoisses atroces. O Dieu qui as tant aimé les hommes, pourquoi, lui dis-je, pourquoi les laisses-tu mourir? N'as-tu pas à ton service des légions d'apôtres? Envoie-les donc à ces égarés. Si nos souffrances sont nécessaires pour compléter les tiennes, eh bien, envoie-nous à notre calvaire. Il est doux de mourir pour toi, si, en mourant, nous attirons à toi ceux qui doivent t'aimer.

Je vis ainsi, ma Fille, dans la flamme intérieure de cet apostolat qui est ma seule ambition, et je me sens heureux, malgré tout, car je sais que la part qui m'est échue, dans le lot de la destinée, est la bonne.

Je crie avec Paul, le grand apôtre : « Dieu me garde de me glorifier si ce n'est dans la croix du Christ! » Plus j'étudie Celui en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu, plus je me sens vivre. Il a dompté tout en moi : mon esprit indépendant, mon cœur ardent, mon caractère d'une sauvage personnalité, et si j'obéis à d'autres hommes, c'est qu'il m'a dit de le faire. C'est le suprême des sacrifices.

Nous, les esclaves volontaires, nous qui ne blasphémons pas, qui ne nous révoltons pas, qui ne maudissons pas… nous sommes immolés. Le monde nous méconnaît, mais Dieu nous voit; et l'Esprit du Christ, qui nous *asservit*, nous rend témoignage au plus secret endroit de la conscience. Ce témoignage nous suffit. Allons, ma chère Enfant, je vous le dis et redis encore, hâtez-vous, montez au plus haut sommet. Ne croyez pas que les aspirations éthérées qui vous visitent suffisent à la rude vertu et à la pleine transformation de votre cœur. Ce sont là des phénomènes où l'imagination et la sensibilité, qui tiennent en vous une si large place, ont plus de part que la *volonté* et l'*Esprit*. La volonté et l'Esprit! Quand cela sera pris en vous, savez-vous à quoi vous le reconnaîtrez? Aux actes réels de sacrifice intérieur ou extérieur, quand vous accepterez les peines de chaque jour, quand vous saurez vous priver d'une joie, quand vous ne désirerez rien… si ce n'est souffrir et vous dévouer… Alors vous pourrez dire : « Ma volonté et mon esprit tressaillent dans le Dieu vivant. »

Je vois que vous vous mettez avec cœur à toutes les petites occupations de votre vie nouvelle. C'est bien; il faut un aliment à votre activité et ce qui vous absorbe dans l'ordre de ces travaux est excellent pour vous. Travaillez, travaillez! Je suis à l'œuvre aussi, et il faut que vous demandiez au Christ pour moi les belles clartés d'en haut et les chaudes inspirations.

Je suis content que vous ayez vu la petite M… Cette âme m'est chère; il y a l'étoffe d'une mère à grande envergure, mais il est nécessaire que le Christ la captive. Quand elle sera sous la main de Celui qui sauve tout, il n'est pas une vertu dont cette âme ne soit capable. Dites-lui que je la prends au nombre de mes enfants très chères et qu'elle est de ma famille.

Adieu, ma douce Fille unique; que mes pauvres enseignements vous soient une lumière ardente. Méditez-les, vivez-en… Mais non, regardez plus haut, vers Celui qui est notre seul Maître et en dehors duquel rien n'est plus rien, rien n'est divin, rien n'est éternel.

Je suis avec vous dans le Christ et je vous bénis avec une tendresse que les épreuves centuplent.

. . . .
. . . .

XVI

Corbara, 10 octobre 1880

Ma chère Fille unique,

Aujourd'hui, à dix heures, il y aura vingt-quatre ans que j'ai revêtu la cuirasse blanche... presque un quart de siècle. Ce regard en arrière m'épouvante. O Christ, qu'ai-je fait pour toi? Si je mourais demain, n'aurais-je pas les mains vides en paraissant devant toi? Je mets ma tête dans mes mains et je voudrais pouvoir, au moins, être un martyr de Celui qui a été le Maître souverain de ma vie.

Malgré tout, je crois et j'aime! Je crois au Bien; j'aime le Christ qui, dans mon indignité, m'a appelé et aimé. Je le bénis des épreuves qu'il m'envoie. Je voudrais souffrir plus encore : le sacrifice seul peut sauver ce monde...

. . . .

XVII

Corbara, 7 novembre 1880.

Ma chère Fille unique,

Un télégramme de Paris m'a annoncé, vendredi soir, que les deux couvents de la grande ville n'existaient plus. C'est triste. Que vont devenir les dispersés? Quels sont les desseins de Dieu sur cette légion d'apôtres jetés maintenant comme une poussière aux quatre vents? Quelle est la part de la justice et de la miséri-

corde dans cette rude épreuve? L'arbre ne sera-t-il qu'émondé ou bien frappé à la racine?

Il nous faut des hommes de Dieu, des hommes de vertu héroïque; nous ne convertirons cette génération incrédule que par une sainteté lumineuse.

Me voici toujours dans ma tombe, ignorant l'heure où il en faudra sortir. Je l'attends sans trouble et sans impatience, m'efforçant de faire la volonté de Dieu. Il m'a jeté ici; Il m'en tirera quand et comme il Lui plaira. Je continue mon travail sur le Christ. Quelle œuvre j'ai entreprise! Plus j'avance et plus elle s'étend; mais je ne le regrette pas, et ce commerce plus intime avec le Crucifié me fait un bien infini...

XVIII

Corbara, 14 novembre 1880.

Mon Enfant,

Comme je suis attristé en voyant cette guerre politico-religieuse qui décime les moines, emporte dans la même fosse Dominicains et Jésuites, robes blanches et robes noires!

J'adore les desseins de Dieu, ils sont impénétrables. Est-ce un châtiment qui nous accable? Est-ce une épreuve qui nous épure? Est-ce, à la fois, le châtiment et l'épreuve? Pourquoi la puissance est-elle donnée à cette heure aux ennemis du Christ? Les destructions qu'ils opèrent sont-elles donc commandées ou permises de Dieu?

Je me frappe la poitrine, le premier, et je me dis que, si j'avais été une âme moins humaine, un apôtre moins zélé..., j'aurais peut-être, par ma parole, empêché quelque chose de ce qui arrive.

Que Dieu frappe les coupables et qu'il nous pardonne! Qu'il pardonne même à ceux qui nous persécutent! Hommes de Dieu, notre route est celle du Calvaire. Nous n'avons à attendre ici-bas que la lutte; res-

tons dans l'épreuve doux comme des agneaux, à l'image du Christ, et n'affectons point des airs de violence. C'est parce que les chrétiens sont tombés martyrs, trois siècles durant, que les chrétiens ont vaincu le monde. Il faut recommencer à *tendre le cou*. Arrière les faux batailleurs; ils nous compromettent, ils ne savent pas de quel esprit ils sont.

Je suis navré de voir combien l'esprit de l'Evangile est peu compris de ceux qui en portent l'image de bronze sur leur poitrine. La croix n'est pas une épée, c'est tout le contraire. Ceux qui l'adorent doivent se souvenir que la croix est faite pour les *crucifiés*: malheur à ceux qui en voudraient faire un glaive!

Je continue sur mon rocher ma vie tranquille. Il n'y a plus de couvents dominicains en France. Les couleurs blanches et noires, hélas! ne flottent plus que sur le mont Sant'Angelo. Etrange!

Au milieu de toutes mes épreuves, je suis dans la paix persistante. Je prie et j'offre à Dieu la douleur que, seul, il connaît. Voilà tout mon rôle. Notre parole est une immense infirmité. Je rougis de cet air agité par nos stériles efforts. Il n'y a de bon, d'efficace et de vrai, je le répète toujours, que la vertu des immolés, ensevelis avec le Christ. Et encore faut-il que cette vertu soit unie à la sienne, car tout est misérable — même le sacrifice douloureux de l'homme — s'il n'est sanctifié par l'Esprit de Dieu.

Je vis en communion toujours plus ardente avec le Christ. Le travail auquel je me suis appliqué par une sorte d'attrait étrange me rend plus présente cette figure de l'Homme Idéal que Dieu s'est créée dans l'unité de personne. Tout en moi tressaille en ce commerce ineffable. Ce n'est pas l'esprit seulement, ni la raison, ni la volonté tendue, ni l'imagination, ni l'activité qui s'émeut et s'exalte, c'est l'âme même. — Je veux dire ce point indivisible où toutes les énergies se recueillent et qui est comme la racine de notre être en Dieu.

Je laisse couler tranquillement les jours d'exil, sans plus m'occuper de leur terme que si j'en avais fini avec

les choses de ce monde. La vie n'est bonne qu'immolée au Christ, elle n'a de prix qu'à la condition d'être l'apprentissage de la mort. Elle n'est belle que dans l'oubli total. Quand on a compris le mystère du Crucifié, on ne doit plus chercher autre chose que de mourir avec Lui. Toute destinée qui n'a pas son calvaire est un châtiment de Dieu. Il faut plaindre les satisfaits et il faut dire : « Bienheureux ceux qui souffrent. » L'Evangile est une folie divine. Oh! pourquoi les apôtres de Dieu sont-ils si rares? Le monde meurt dans la nuit et le froid de l'âme; pourquoi ne sommes-nous point là pour l'éclairer et le réchauffer?

Je vous écris ces choses, ma chère Fille unique, comme elles me viennent à l'âme : Puissent-elles trouver le chemin de la vôtre! Lisez cela, non pas avec vos impressions ni avec votre cœur; lisez cela avec l'âme même. C'est bien plus profond que le cœur et c'est divin.

Si je ne réponds pas à certaines questions que vous me posez sur les *grands sujets délicats* qui divisent aujourd'hui les esprits, c'est que les choses que j'aurais à dire ne doivent plus s'écrire.

Adieu, chère Fille unique. Je vous bénis.

XIX

Corbara, 7 décembre 1880

Ma chère Fille unique,

Vous me demandez une étoile du ciel. Tenez, voici toute une constellation. Mettez-vous à la fenêtre, au couchant, le soir, vers neuf heures; dans la direction nord-nord-ouest, comme disent les marins, vous apercevrez la mystérieuse voie lactée. Cherchez là-dedans, dans cette forêt lumineuse, vous verrez six étoiles en forme de *croix* que je vais disposer ici pour que vous les reconnaissiez bien.



A cette saison, cette belle constellation se couche à l'endroit même où, pendant l'été, le soleil tombe dans la mer. Chaque nuit, avant de m'endormir, debout à ma fenêtre, je regarde longtemps cette figure de mystère et je ne lis jamais, dans ces six yeux étincelants, que deux mots : la mort et l'amour. Je vous défie, ma pauvre chère Fille, d'y lire autre chose. Regardez donc et comprenez. Tout le sens de la vie est là, toute la loi de notre destinée est là, tout le secret de l'éternité est là. Tout le mystère du Christ est là. Heureux ceux qui ont des yeux pour voir et un cœur pour entendre !

La saison d'hiver est un printemps ici. Les champs sont verts, l'air est tiède, la mer toute bleue. En plein décembre, jusqu'à dix heures et plus, je suis à ma fenêtre, regardant le ciel, comme je le ferais en France, aux jours d'été. Et cependant, malgré la tiédeur de l'air, il n'y a aucune mollesse dans ce climat corse, rien qui rappelle Cannes, Nice, Naples. Tout est vigoureux. On se sent sur un sol de granit. Le soleil darde avec force ses beaux rayons, le vent secoue rudement son aile ; la mer a des reflets d'acier. Sa grâce toute bleue semble protégée par une cuirasse métallique. Je travaille sans trêve et sans humaine ambition. La science divine porte avec elle sa récompense ; on peut en vivre sans songer aux joies de l'évangélisation. Il faut montrer à Dieu qu'il nous suffit, lui seul, et que si nous ambitionnons de porter au monde sa lumière, ce n'est que pour sa gloire divine, pour l'achèvement de l'œuvre du Christ, pour le salut des âmes, et point du tout pour notre vaine satisfaction personnelle...

. . . .

XX

Corbara, 4 janvier 1881.

Ma chère Fille unique,

Le Christ vous appelle, il vous fait signe. Son étoile luit au-dessus de vous. Imitez ces Mages qui n'hésitèrent point à marcher à sa lumière et à venir de loin adorer son berceau! Votre heure a sonné depuis longtemps.

Ayez, mon Enfant si chère, cette foi qui met en nous le Christ, qui nous arrache à notre propre personnalité et qui nous livre pleinement à la personnalité christique. Alors, on est véritablement un être nouveau; alors vraiment on a cessé de vivre, on est mort et enseveli; alors vraiment, comme le disait saint Paul, non pas en figure, mais en réalité supérieure, alors ce n'est plus nous qui vivons, c'est le Christ qui vit en nous. Son Esprit est là, personnel, actif, indomptable, lumineux, pénétrant, ardent, dévorant, suave, incompressible; il nous mène, il nous transforme, il nous inspire, il nous soutient. Il faut avoir expérimenté ces phénomènes supra-terrestres pour en connaître le prix.

Rien d'humain n'en saurait donner une idée; l'amour d'ici-bas n'est qu'un symbole grossier des réalités vivantes dont l'âme est le témoin sous le contact de l'esprit. Ceux qui ont bu à cette coupe enivrante ne peuvent plus connaître d'autre ivresse : ce sont les prédestinés. Quand le Christ s'est révélé vraiment, l'homme est foudroyé par cette révélation comme Paul sur le chemin de Damas.

Beaucoup croient connaître le Christ parmi ceux qui disent son nom; ils n'en ont vu que les formules creuses, les rites sacramentels, la lettre morte. Aussi n'en portent-ils point en eux l'Esprit rayonnant. Aussi ne gagnent-ils pas une âme à ce Dieu dont ils ne montrent que la statue morte. Ils en parlent comme on

parle d'un être disparu, mais non point comme on parle d'un être vivant. C'est glacé, c'est tiède, c'est pâle, c'est stérile, c'est faux. Et voilà pourquoi, ma pauvre Fille unique, le Christ meurt dans notre génération, voilà pourquoi le flot tumultueux de la race humaine ne le connaît plus. Voilà pourquoi la religion s'en va de partout. Oh! comme j'ai froid, comme j'ai des angoisses sans nom lorsque je regarde mourir, dans l'âme du pays, le Dieu qui est ma vie, à moi, et sans lequel nous ne réussirons qu'à creuser sous nos pas un abîme de corruption et de désespoir!

Est-il écrit là-Haut que notre siècle finira sans avoir tressailli de nouveau devant le Christ méconnu qui seul sauve, éclaire et ennoblit? Peut-être. Les desseins de Dieu sont insondables. Le grand drame de la religion, dans l'humanité, se déroule sur de longs siècles... et nous, les acteurs, nous ne vivons que quelques jours.

Je suis exaspéré quand je vois des hommes politiques se servir de l'autel comme d'un marche-pied, de la croix comme d'une épée, de la religion comme d'un instrument de succès électoral. C'est une des misères de notre temps. Qu'ils fassent donc, ces gens-là, de la politique pure, et qu'ils laissent tranquille mon Dieu. Je comprends fort bien qu'on soit monarchiste, impérialiste, républicain, mais je ne veux pas qu'on se serve du Christ pour le mêler à nos discordes de parti.

La seule chose permise est ceci : Le Christ n'est opposé à rien de ce qui est honnête, juste, vrai, beau, parfait en quoi que ce soit. Au contraire, il est un agent divin de progrès en toutes choses.

Cela dit, libre aux hommes de se faire les partisans de tel ou tel régime.

Ce dégagement de la politique et de la religion sera lent à s'accomplir, mais la force des choses l'amènera à son heure. C'est alors que l'évangélisation de notre monde incroyant pourra s'inaugurer avec quelque succès.

Pour le moment, chère Fille unique, je dors mon sommeil de Dieu et je recueille dans *mes rêves éveillés* les leçons qui viennent d'un monde plus haut. Je

ne perds point mon temps; je ne m'oublie ni dans la paresse spirituelle, ni dans un mystérieux transcendant, comme finiront par le croire quelques-uns. Je me sacrifie, je me concentre, je me livre à l'action de Dieu. Je sais, hélas! que des âmes périssent en foule et que j'en pourrais peut-être sauver quelques-unes. Cette pensée est mon plus cruel supplice... Mais ce qui a été fait, Dieu l'a voulu. Donc devant Lui, pour Lui, tout est bien... et pour moi, tout est pour le mieux.

C'est ici que j'ai fait avec le Christ mon pacte dernier d'alliance; c'est ici qu'au milieu de ma vie, reprenant dans ma conscience tout mon passé, mesurant les jours à venir dans ma foi d'apôtre, c'est ici qu'en face de Dieu, en proie à sa justice et à sa bonté, secoué, brisé, torturé, mais relevé, consolé, éclairé, c'est ici, chère petite Fille, que je me suis préparé à être un humble ouvrier de Dieu.

Tenez, je vous renvoie les deux lettres de S... et de son amie. Voilà du bon grain! Comme il faudrait que ce bon grain germât! Je sens dans ces âmes-là l'Esprit du Christ. Oh! il n'est pas mort, notre Dieu. Il n'est qu'enchaîné et endormi. Réveillons-le.

Je vous bénis, ma Fille bien chère, et je ne cesse de prier pour vous.

XXI

Corbara, 11 janvier 1881.

Ma chère Fille unique,

C'est bien vous qui avez écrit à ma mère une lettre qui l'a émue? Soyez bénie par cette femme d'une foi si robuste et d'un cœur si vaillant, d'une tendresse si chaude et d'une résignation si ferme. Elle a rudement souffert en sa longue vie, mais sa foi l'a toujours tenue au-dessus de l'épreuve. Ce que j'ai de meilleur vient d'elle, car le meilleur dans l'homme n'est pas ce qu'il a conquis à la pointe de son épée, c'est ce qu'il a reçu. Notre volonté, notre activité ne peut que mettre en

œuvre les dons divins ; elle ne crée rien. Et même nous ne saurions pas vouloir si l'Esprit venant du Christ ne nous soufflait à toute heure cette énergie que rien ne lasse et cet élan joyeux qui fait trouver une âpre joie jusque dans le labeur et le sacrifice.

Le P. Mercier a aussi écrit à ma chère mère une lettre bien affectueuse. Je l'en remercierai.

Il est arrivé au Touvet, au nid maternel, une caisse de bonbons avec ma carte. Je soupçonne que le rédacteur en chef de l'*Année dominicaine* n'est, pas plus que vous, étranger à cet envoi délicat. Si je me trompe, cela prouvera au *noir* publiciste que nos divergences d'idées n'iront jamais jusqu'au cœur.

Et puis, les milieux, les situations pèsent lourdement sur nos pauvres cerveaux humains. L'homme a beau s'affranchir mentalement de la tyrannie de *l'ambiance ;* il en subit toujours plus ou moins, en fait, les influences fatales. C'est triste, mais c'est comme ça.

Je tiens, ma chère Fille unique, à vous expliquer une fois pour toutes ce qu'il y a dans mon individualité de *politique*, de *moderne*, ce qui effarouche les bons vieux conservateurs comme le père de votre petite V..., ce qui scandalise d'autres braves gens, ce qui met en fureur certains pharisiens, ce qui trouble des âmes charmantes comme l'âme de la gracieuse petite fille dont vous m'avez envoyé la lettre tout étincelante d'esprit.

Je ne suis point un homme de parti. Je ne suis point un homme politique. Je suis, ou plutôt, je tâche d'être un homme de Dieu, un apôtre.

Ma préoccupation souveraine est de vivre de la vie du Christ, de garder en moi son esprit vivifiant, de veiller sur le vase fragile qui le contient. Au fond, je ne travaille que pour cela.

D'une nature affamée de ce qui ne passe pas, avide de toutes les clartés comme de tous les soleils, éprise de l'Idéal divin, vivante à l'excès, je trouve dans l'expérience intime de l'Esprit de Dieu, qui me remue et me remplit, le sens vrai de ma destinée, et je ne demande rien ni à la gloire humaine, ni à l'amour humain, ni à cette terre où je suis à l'étroit.

Mais, comme j'ai l'âme expansive, je veux répandre cette vie supérieure, et c'est pourquoi je suis né apôtre.

Ceux qui m'intéressent dans la grande famille humaine, ce sont les déshérités, les pauvres qui ont perdu le seul vrai bien : Dieu et le Christ. Voilà pourquoi je me sens ému par l'innombrable peuple des incroyants. C'est vers eux que je regarde, c'est pour eux que je souffre, ce sont eux que je voudrais évangéliser. Les autres m'intéressent moins. Ils ont leurs pasteurs, eux, ils ont déjà les biens célestes, eux, mais cette multitude sans Dieu, sans Christ, sans espérance... on la délaisse. Personne pour lui parler; pas un cœur d'apôtre pour lui dire les mots qui sauvent, parce que ce sont les mots de la miséricorde et du pardon. Rien. Ils blasphèment; on les anathématise. Ils nous montrent le poing fermé comme des furieux; on leur montre le sabre. Ils réclament au moins leur part dans les biens et les affaires de ce monde; on les trouve imbéciles, corrompus, indignes, et on leur sert sans trêve ce joli régal.

Voilà le fait, ma chère Enfant.

Or, quand on veut aller vers les incroyants, lettrés ou illettrés, bourgeois ou peuple, pour parler de religion, le premier obstacle qu'on rencontre est celui-ci : la politique et la science. « Oh! pardon, vous disent-ils, vous venez me parler d'une religion qui est contraire à la liberté politique, à la République, à la démocratie, au progrès, à la science; nous ne vous écouterons même pas. »

Que doit faire en ce cas l'homme de Dieu? S'il est indépendant et s'il est bon, s'il est vraiment apôtre et s'il ne cherche point à plaire aux hommes, il doit franchement résoudre cette question préalable et tâcher de persuader à ces incroyants qu'ils se trompent. Il doit leur prouver que la religion catholique non seulement n'est pas en antagonisme *de fond* avec la science vraie, la liberté politique, la forme républicaine, la démocratie, le progrès social, mais au contraire que, seule, elle a le secret de conduire à bien toutes ces grandes forces.

C'est là, mon Enfant, ce que j'ai fait, ce que je ferai

encore, ce que je tâcherai de mieux faire à l'avenir que dans le passé.

Et comme la meilleure démonstration est celle de la vie et non celle des mots, je n'ai pas seulement parlé, j'ai dit : « Regardez-moi. Voilà un homme moderne, plus moderne que vous peut-être, ayant le culte de la science, le culte de la liberté politique; voilà un républicain, voilà un démocrate, voilà un progressiste... et un croyant, un apôtre du Christ. »

Comprenez-vous mon mouvement?

« Mais, direz-vous, en agissant ainsi, vous n'atteindrez pas les incroyants légitimistes, les conservateurs. »

Ma chère Enfant, c'est vrai, cela peut être vrai. Mais je ne puis éviter la conséquence et me dérober à l'inconvénient. Nous ne sommes pas destinés à atteindre tous les hommes. « Qui trop embrasse, mal étreint. » Nous sommes, nous, apôtres, envoyés à des groupes déterminés. Mais songez donc à la primitive Eglise! Quand l'Evangile commença à se répandre, à conquérir les âmes au Christ, le monde était partagé — religieusement parlant — en deux classes : il y avait les juifs et les païens. Savez-vous comment l'Esprit de Dieu souffla sur les apôtres? Il se choisit les évangélistes des *incirconcis* dont saint Paul est le modèle et les évangélistes des *circoncis* dont Pierre est le type. Pierre convertissait les Juifs, et il ménageait leurs préjugés relativement à la loi mosaïque. Paul allait aux païens, et il ne craignait pas de proclamer la déchéance absolue du judaïsme. On traitait Paul d'*apostat*, on lui tendait toutes sortes de pièges, on lui suscita tous les obstacles, tandis que les chrétiens judaïsants faisaient leur tranquille apostolat.

Paul ne convertit que peu de juifs, mais il jeta le Christ en plein paganisme. Nul n'a été plus apôtre que lui.

Aujourd'hui, ma Fille, et sans vouloir comparer les petits aux géants, il y a dans notre pays deux classes d'hommes : les réactionnaires, partisans des vieux régimes, et les démocrates républicains auxquels le mouvement appartient. Il faut convertir les uns et

les autres. Eh bien, je dirai comme Paul : « Je suis l'apôtre des nouveaux incirconcis. » Comme Paul, je souffrirai pour mon peuple, mais on aura beau faire, on ne comprimera pas la force divine dont je me sens l'indigne, mais indomptable serviteur.

Avez-vous compris? Dites cela à tout venant et, si les nouveaux circoncis se scandalisent, j'en suis désolé..., mais je n'y puis rien. Adieu, ma Fille unique. Vous connaîtrez mieux désormais le travail secret de l'Esprit dans l'âme de votre père. Il vous bénit.

XXII

Le Touvet, 24 janvier 1881.

Ma pauvre Fille unique,

Je ne puis écrire. Mon cœur étouffe. Ma douleur est infinie.

Nul sacrifice ne m'est épargné. Ma pauvre mère est morte sans que je sois là pour l'aider à sa dernière heure, fermer ses yeux, entendre le mot suprême de sa tendresse héroïque.

Elle est morte. Je ne l'ai pas vue, même dans sa bière. Je ne suis arrivé que dimanche et, dès le samedi, elle était ensevelie.

La destinée a des heures effrayantes. La main de Dieu pèse sur moi. Je suis broyé.

La vaillante femme est morte de mes épreuves. Mon exil l'a tuée. Elle a écrit un mot d'angoisse au P. Mercier, à la date du 11 janvier, à mon insu. A la suite de cette lettre, admirable de délicatesse et de douleur contenue, le P. Chocarne a écrit au Maître Général qui me donne une permission de quinze jours.

Mais je n'avais pas reçu sa lettre avant de partir. C'est une dépêche alarmante qui a précipité mon départ.

Hélas! je devais arriver quand tout était fini. La maison vide, le nid froid!

Oh! non, ma morte le réchauffait encore, et j'ai voulu

coucher dans le lit où, la veille encore, ma mère reposait en m'attendant.

Adieu. Je ne puis vous écrire, je ne pourrais vous parler. Les larmes m'étouffent.

Ah! comme j'aimais ma pauvre mère!

Qu'elle vous bénisse, ma Fille unique, dans sa tendresse divinisée, et qu'elle m'aide dans les crises qui m'attendent!

XXIII

Le Touvet, 26 janvier 1881.

Ma pauvre chère Fille unique,

Je ne puis vous parler encore de ma morte. Je reste anéanti sous la main terrible de Dieu. Mon cœur est brisé. J'avais le culte de ma mère. Je suis atteint aux dernières fibres. Dieu seul frappe de ces coups. Je suis en agonie avec le Christ que j'aime et qui ne m'épargne aucun sacrifice. Les hommes épargneront-ils maintenant la victime que Dieu même a frappée? Peu m'importe! Après ce coup, tout m'est indifférent.

Dieu! j'étais bien resté, non pas seulement le fils, mais l'*enfant* de ma mère.

Qu'est-ce que le Christ veut de moi?

La vaillante femme, elle est morte debout, sans agonie.

Elle a crié : « Dieu ne voudra donc pas que je revoie mon fils! » et d'une voix forte, elle a ajouté, après un moment de silence : « Eh bien! j'ai tant souffert... Que sa volonté soit faite! » Elle est tombée foudroyée.

Ma pauvre mère héroïque!... n'avoir pu même l'embrasser morte.

Rien. Rien. Rien. Sa tombe couverte de neige, je vais m'y agenouiller et pleurer sur elle, et parler en sanglotant.

Vous ne m'avez jamais vu pleurer, ma pauvre Fille; par moments, les sanglots m'étouffent.

Mais je sens ma mère, son âme indomptable vivre en moi.

Que cette morte bien-aimée vous bénisse!

Adieu.

XXIV

Le Touvet, 28 janvier 1881.

Ma pauvre Enfant unique,

Je ne puis que souffrir et prier en silence, vivre dans l'intime de l'âme avec ma morte bien-aimée. Je la retrouve au plus profond de moi et je la sens revivre là.

Mon chagrin m'absorbe. J'en vis, j'en voudrais mourir. Dieu m'a touché à cette fibre que — seul — Il connaît, et dont les froissements sont le plus atroce des martyres. Que m'importe la douleur à présent! Corbara et le reste! Je n'ai souffert que de ce coup de Dieu. Les autres, frappés par les hommes, comparés à celui-là, ne sont rien.

Je n'ai appelé personne auprès de moi. Mes amis, — ceux qui l'ont pu, ceux qui l'ont voulu, — sont venus d'eux-mêmes.

Je ne demande rien. Les douleurs comme la mienne ne se consolent pas, et il me faudra, — malgré ma foi indomptable, — malgré mon énergie, — du temps et du temps pour reprendre mon équilibre.

Le Christ est à la fois un Dieu terrible et doux. Ses agonies sont inexprimables et Il me les fait partager.

Que Dieu vous garde! Oh! remerciez M. T... d'avoir fait prier pour ma morte.

Je ne quitterai le Touvet qu'après avoir réglé toutes les petites affaires de ma mère, et j'attends une lettre de Rome pour être fixé sur mon sort.

Tout m'est indifférent. Rien ne peut accroître ma douleur. Le grand coup de Dieu est frappé; qu'est-ce que les hommes y peuvent ajouter? Que le Christ soit béni de tout et que l'âme de ma mère vive en moi!

Je vous bénis.

XXV

Le Touvet, 31 janvier 1881.

Non, ma Fille unique, je ne puis écrire... ni écrire ni parler.

Les cœurs brisés sont muets. Ce coup qui me renverse comme si j'eusse été foudroyé ne me permet qu'un recueillement profond, une concentration absolue dans le Dieu qui m'éprouve et qui me rend sensible... la présence de l'âme maternelle.

Je vis avec ma morte, je recueille ses souvenirs, je ranime ses vertus, je me nourris d'elle.

Pauvre grande âme héroïque! mes tempêtes l'ont brisée.

Mais je suis fort quand même, j'ai une âme de plus. Mes épreuves ne sauraient l'atteindre maintenant et elle me revêtira comme d'une cuirasse contre les coups de la destinée. Rien ne m'épouvante aujourd'hui. Mon cœur a reçu le coup suprême. Rien ne tient à nos fibres secrètes comme la mère. Qu'elle me garde et me soutienne!

Je n'ai encore rien reçu de Rome J'attends le mot qui doit déterminer mon sort immédiat. Je ne désire rien et je ne suis attaché à rien... ni à vivre, ni à mourir. Que la main de Dieu me conduise!

Pourvu que le Christ soit glorifié par moi, je suis fier!

Adieu, ma Fille unique. Que l'âme de ma mère soit avec vous!

XXVI

Le Touvet, 2 février 1881.

Ma Fille unique,

J'ai reçu une lettre de Rome. Rien n'est changé à ma situation. Le Maître Général m'ordonne de retour-

ner à Corbara. Aussitôt que j'aurai réglé mes affaires, je partirai donc et j'irai m'ensevelir de nouveau avec ma chère morte. Que le Christ soit glorifié dans ma souffrance! Mon deuil m'enveloppe tout entier, et ce qui m'arrive ne saurait ajouter à ma douleur! L'*humain* lui-même est muet. Il va, il marche automatiquement. Le grand coup de la mort l'a pour ainsi dire terrassé.

Dieu veut de moi l'héroïsme; Il me donnera d'être fort contre tout.

Ma vaillante mère verra, sans effroi, du sein de Dieu où elle repose, mes tempêtes, et elle sera près de ma barque menacée.

C'était une si courageuse femme. Hélas! son courage n'a pas suffi à la soutenir. Quand elle m'a vu enveloppé par tant d'ennemis acharnés, elle a eu des angoisses dont je ne me doutais pas.

Ma pauvre mère bien-aimée, voyez-vous maintenant, de là-Haut, votre fils? Comprenez-vous ce que Dieu veut de lui? Eh bien! si mes grands désirs d'apostolat ne sont qu'une illusion, je demande à Dieu de m'enfermer dans la même tombe que ma mère, ou bien de me laisser enseveli dans ce granit de Corbara.

O ma pauvre Fille unique, que je souffre! Mais il ne faut pas me plaindre. Il faut m'aimer et prier, il faut obtenir du Christ pour moi son amour infini; cela console de tout.

XXVII

Le Touvet, 5 février 1881.

Ma chère Fille unique,

Ma douleur s'est réveillée hier, atroce. J'ai fait exhumer ma mère. J'ai fait ouvrir sa bière. J'ai voulu la revoir... malgré la mort. Je l'ai revue. Je suis tombé en sanglotant sur ce front que j'ai embrassé et que j'aurais voulu réchauffer de mon amour.

Pauvre mère chérie! Elle reposera dans un coin de

erre qu'on ne touchera pas. Une grosse pierre couchée a recouvrira. Et, quand je reviendrai ici, je retrouverai au moins quelque chose de ceux que j'ai aimés et à qui e dois le meilleur de moi.

Je ne repartirai pas avant que la tombe de ma norte ne soit scellée. Il me faudra attendre la fin du nois. Il m'est doux d'être ici, dans ce nid encore chaud le la tendresse maternelle.

Dieu me soutient dans mon accablement. Je vis de lui, de sa présence vivante et puis de l'âme de ma mère...

. . . .

XXVIII

Le Touvet, 20 février 1881.

Hier, mon Enfant, le 19, un mois après la mort de ma mère, la pierre froide a scellé sa tombe. Je vous eusse voulue ici.

Dans deux ou trois jours mes devoirs de filiale affection seront remplis. Je partirai. J'irai où ma destinée me pousse. Il y a du sombre dans ma vie, mais seulement dans ce qui se voit. Le dedans est éclairé de la lumière du Christ. Je regarde de plus en plus en Haut.

Ce qui me préoccupe sur la terre, ce sont les âmes à sauver. C'est là mon premier intérêt de vivre.

A... me quitte aujourd'hui. Il a été bon et délicat pour moi. Dans une semaine, j'aurai quitté cette tombe et je serai sur la route de l'exil.

Dieu donne aux hommes le pouvoir de faire cela. Je respecte les hommes; j'adore Dieu. Que m'importe, pourvu que ma vocation apostolique en soit plus forte et plus féconde.

Ne rêvez pas trop lugubre, ma pauvre petite Fille unique. Que mes sacrifices adoucissent les vôtres! Adieu et que ma mère soit avec vous — avec sa forte tendresse — comme avec moi.

XXIX

Le Touvet, 1881.

Ma Fille unique,

Voici un petit médaillon que portait ma mère. Je crois que les figures dessinées à l'intérieur sont composées des cheveux de ma pauvre sœur Laure.

Gardez ce souvenir.

Le P. Mercier y joindra le porte-plume de ma morte.

Adieu. Soyez bénie par elle comme par moi.

XXX

Marseille, 27 février 1881.

Mon Enfant,

Je quitte demain, à neuf heures, la patrie.

Je vais à mon devoir. Je suis soutenu de Dieu. L'âme de ma mère est vivante en moi. La destinée est rude; qu'importe, si Dieu veut que nous le glorifiions par notre martyre?

Je reçois votre lettre. Ayez du courage, ayez la paix.

La vie passe et il ne reste de nos jours terrestres que d'avoir souffert pour une cause sainte.

De Corse, je vous écrirai plus longuement.

Adieu. Je vous bénis avec tendresse, et je suis à vous dans le Christ, ma chère Fille unique. Que ma mère vous couvre de son aile!

XXXI

Corbara, 3 mars 1881.

Ma chère Fille unique,

Me voilà de nouveau enseveli. Que le Christ garde ma tombe. Je m'y étends à côté de lui, tranquille, ne demandant rien que de le glorifier en moi.

Il me semble que ma mère est là. Le mont Sant'-Angelo me fait l'effet d'être son mausolée. Pauvre

mère héroïque, elle ne souffre plus de ma rude destinée. Au contraire, elle me fortifie maintenant et elle me console.

J'ai fait un voyage douloureux. En quittant Marseille, le mal de mer m'a pris; mon cœur s'est soulevé. Je me suis jeté sur ma couchette et, vingt-deux heures durant, j'ai été à la merci de ma pauvre machine, horriblement secouée.

Mais les douleurs physiques ne sont rien.

Les Pères m'ont fait le plus fraternel accueil. Ils semblent avoir pitié de moi. Mais je n'aime pas à être plaint. Si cruelle que soit ma destinée, je ne l'échangerais pas contre une autre, puisque c'est celle que Dieu m'impose.

En avant donc et en haut toujours. Le crucifiement est la loi de ceux qui veulent être au Christ. Je vais au crucifiement.

Dans le calme effrayant de ma solitude, toutes mes douleurs me ressaisissent à la fois et ce cauchemar atroce que je subis depuis la mort de ma mère m'étreint sans pitié.

Il faut savourer la souffrance. Peut-être est-ce ainsi que nous sauverons quelques-unes de ces victimes sans nombre qui, aujourd'hui, se perdent et que notre parole n'avait pas touchées.

Je vais reprendre, sans retard, ma vie de prière et d'étude. La douleur qui mugit au dedans de moi comme une mer houleuse n'empêchera rien; au contraire, elle fécondera tout.

Que le Christ vous garde comme je le lui demande et que ma mère vous bénisse mieux encore que je ne le fais, ma pauvre fille unique!

. . . .

XXXII

Corbara, 29 mars 1881.

Ma chère Fille unique,

Je suis désolé de tout ce que vous me dites de la

pauvre Mme Meynard de France. Je prie tendrement pour elle, je sais qu'elle vous aimait.

Il faut espérer qu'elle traversera cette crise terrible, mais qu'est-ce que la vie? Vaut-elle la peine de la regretter ou de la prolonger? Quand les âmes sont comme des fruits mûrs, Dieu les cueille. Soyons à la merci de Celui qui nous a créés et nous gouverne. N'ayons qu'un but : accomplir grandement notre humble tâche. On ne fait point ici-bas tout ce qu'on rêve. Les plus grands, les meilleurs n'apportent à l'œuvre qu'une pierre et ils ont rêvé tout un édifice.

Dieu se contente de notre peu et c'est pourquoi il ne faut pas, nous autres, en faire fi. Vous vous affligez, ma Fille, de ne pouvoir être utile à ceux que vous aimez. Quelle illusion! Vous ne savez donc pas que le grand moyen d'être utile à un être cher, c'est de se sanctifier pour lui? Et qui vous empêche donc de vous sanctifier? Ma mère, ma pauvre morte bien-aimée, comment m'a-t-elle été utile, elle? Sans doute elle m'a donné la vie; sans doute elle m'a gardé sous son aile, couvé, réchauffé, jusqu'à la huitième année, mais après?... J'ai toujours vécu loin d'elle, je ne l'ai pas vue plus de deux mois par an, jusqu'à la seizième année. Une fois moine, quelques jours à peine, d'un an à l'autre. Et pourtant, est-ce qu'un être m'a été plus utile que celui-là? Comment? par sa vertu, par sa prière constante, par ses cris jetés sans trêve vers Dieu pour moi, par ses effluves de tendresse invisible qui passaient comme un courant magnétique ininterrompu à travers mes fibres les plus intimes.

Voilà, ma Fille unique, voilà le secret d'être divinement utile à ceux qu'on aime. Souvenez-vous-en.

Ma petite Fille, n'écrivez jamais de phrases comme celle-ci : « Je ne crois à la *sincérité* de rien, au *désintéressement* de personne. »

C'est mauvais. La vérité *vraie*, Jésus l'a dite comme Il sait la dire, Lui, en plein rayonnement et en douceur infinie.

« Pourquoi m'appelles-tu *bon?* Personne n'est *bon*, si ce n'est Dieu. »

Evidemment la *transparence* totale ou la sincérité n'est qu'en Dieu qui est toute lumière. Le désintéressement *absolu* n'est qu'en Dieu qui est par lui-même et n'a besoin de personne. Mais, à mesure que le Christ relève une âme de bonne volonté, il la rend transparente et désintéressée. Cette âme, naturellement opaque et égoïste, s'éclaire et s'oublie elle-même. En cela consiste le travail profond de l'Evangile vivant. Pratiquez-le, ma Fille unique, et vous ne le nierez point ni en vous, ni dans les autres. Croyez les autres *bons*, c'est déjà une manière de les améliorer. Le scepticisme est hideux. J'en ai la répulsion totale. Il sent le cadavre; je veux des vivants. Il y a beaucoup de faiblesse dans l'homme et c'est une raison pour en avoir pitié. Il y a beaucoup de perfidie quelquefois, et c'est une raison pour lui pardonner. Après tout, le Christ n'a-t-il pas agi de la sorte et de quel droit serions-nous plus sévères que le Christ?

. . . .
. . . .

XXXIII

Corbara, 19 avril 1881.

Oui, ma chère Fille unique, parlons du Christ. Cet Etre est ma vie. Toutes mes facultés, toutes mes forces, toutes mes ambitions sont suspendues à Lui. Mes convictions, ma vie morale, mon existence terrestre et mon éternité, mes affections et mes idées, Il tient tout. Pourquoi, au lieu de vous en écrire, ne puis-je pas vous en parler vraiment, à pleine voix?

Vous me demandez quelques réflexions sur ses dernières paroles. Les voici : mais que pouvons-nous dire qui vaille, nous autres? Il n'y a qu'un Maître, c'est Lui. Le meilleur est de recueillir son enseignement non pas dans sa tête, mais dans son cœur surtout, et d'en faire la loi de sa vie. Alors on comprend l'éternelle vérité cachée sous la formule, et c'est à la clarté de la vertu qu'on pénètre dans les profondeurs du vrai.

La parole des mourants! J'en ai le culte. Elle nous

enseigne toujours à bien vivre. Que ne nous enseigneront pas celles de ce moment divin dont la mort n'a point obscurci l'âme aux heures terribles de l'agonie?

J'aime à voir, dans ces sept paroles de Jésus en croix, une sorte d'abrégé de *la science de la vie.*

Les trois premières nous expriment, sous trois formules différentes, *l'œuvre de la vie.*

Voyez-vous, mon Enfant, l'œuvre de la vie, pour quiconque est vraiment disciple du Christ, c'est la *bonté absolue.*

Pourquoi sommes-nous ici-bas? Pour être bons. La bonté contient tout et rien autre ne la contient. Or, la bonté se résume en trois actes principaux :

1° Le pardon des ennemis. Et c'est pourquoi le mot du Christ sur la croix est celui-ci : *Père, pardonnez-leur; ils ne savent ce qu'ils font.* Quiconque ne pardonne pas n'est point du Christ. Depuis le Calvaire, il n'est plus permis de se venger, d'exercer des représailles, d'être inexorable. Ceux qui se vengent, ceux qui restent implacables, ceux qui versent le sang, ceux-là sont des païens. Il faut être bon envers tous, et le premier acte de la bonté, je vous le répète, c'est de pardonner à ceux qui vous ont fait du mal, qui vous dénigrent, qui vous méconnaissent, qui vous poursuivent, qui vous oppriment, qui vous tourmentent, qui vous délaissent, qui vous crucifient, qui vous insultent, blessé à mort, qui vous ouvrent le côté d'un coup de lance, qui vous tuent.

Combien, ma pauvre Fille, même sous l'habit de religieux et de religieuse, combien sont encore des païens!

Et dire que, parmi les chrétiens, il en est qui voudraient *verser le sang* pour sauver le Christ. Ce n'est point avec l'épée qu'on sauve le Christ, c'est avec la Croix; ce n'est point en tuant les autres, c'est en mourant soi-même; ce n'est point par les supplices, c'est par les sacrifices.

2° Le second acte de la bonté, c'est d'ouvrir aux autres le chemin du Paradis, c'est de les mener à Dieu. Voilà pourquoi Jésus dit à son compagnon de supplice

ce mot ineffable : *Aujourd'hui, tu seras avec moi en Paradis.*

Le pardon est un acte négatif; ce n'est pas assez de ne point maudire : il faut bénir. Or, ma Fille unique, bénir, c'est faire le bien après l'avoir souhaité, et le bien total, c'est Dieu. Conséquemment, bénir, c'est donner Dieu... quand on l'a. Le Christ l'avait, lui, en plénitude, puisqu'il était Dieu même sous la forme du Crucifié. Et il put dire en vérité : « Aujourd'hui même tu seras avec moi en Paradis. » Nous autres, disciples de Dieu, nous préparons du dehors les pauvres larrons à la pénitence, nous les stimulons à la patience et au bien, nous leur annonçons le Christ qui les sauve, et c'est par là seulement que nous accomplissons l'œuvre de la bonté infinie.

3° Le troisième acte de la bonté, c'est de créer entre les âmes des liens profonds qui les unissent. L'Etre bon rapproche toujours, tandis que l'être mauvais divise les hommes. L'Etre bon aime, l'être mauvais hait. L'amour est un ciment, la haine un dissolvant.

Je me plais à voir, dans cette scène si touchante, par laquelle le Christ fait de Marie la mère adoptive de Jean et de Jean le fils adoptif de Marie, une application adorable de cette loi du rapprochement par laquelle le Christ a établi entre les hommes des liens nouveaux si doux et si profonds. Partout où vous verrez un véritable disciple du Christ, vous verrez aussi un principe d'union entre les âmes. Et de même que le Christ lui-même est toute la raison d'aimer entre la Vierge et Jean, de même il reste encore la raison divine de l'union de ceux qui s'aiment en Lui. Quel bien plus profond, plus élevé et plus doux que celui-là! Développez vous-même, chère Enfant, les pensées que je vous suggère. Les paroles du Christ sont infinies; on peut les commenter sans les épuiser; plus on creuse, plus elles sont riches.

Sachez maintenant quelle est la *loi de la vie.*

La première loi de notre vie humaine, c'est de souffrir. Pas de vie féconde sans douleur. Eh bien, connaissez-vous la formule de la douleur *absolue,* si j'ose

ainsi dire? Elle est dans ces mots : « Mon Dieu! » *Mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné?*

Oui, la plus terrible douleur que puisse endurer l'âme d'un juste — je ne dis pas, entendez bien — l'âme d'une brute — ni d'un homme brute, ni d'un coquin, — je dis : l'âme supérieure d'un juste, c'est l'abandon de Dieu. Tout perdu : soit! Je me console si Dieu demeure; mais que vais-je devenir si Dieu s'en va!

Dieu ne s'en va pas. Il ne saurait s'en aller de l'âme d'un juste, me direz-vous. Oui, — dans le fond, vous avez raison, mais l'âme d'un juste peut perdre le *sentiment* de ce Dieu pour lequel elle vit et qu'elle ne *sent* plus.

Voilà l'heure effroyable que le *Juste* par excellence a connue et voulu connaître. Voilà ce qui Lui a fait crier cette parole qui me donne le frisson de l'agonie : *Mon Dieu, mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné?*

Il n'y a là ni désespoir, ni rien d'outrageant pour l'Humanité sainte du Christ; il y a la perte momentanée du *sentiment de Dieu.*

Voilà, mon Enfant, la plus inexprimable douleur qui puisse visiter l'âme d'un saint.

L'homme animal ne saurait la comprendre, le philosophe la soupçonne à peine. L'âme dont Dieu est toute la vie peut seule s'en faire une idée.

La seconde *loi de la vie* est dans ce mot : *sitio.* J'ai soif!

Ce mot ne traduit pas simplement, vous le pensez bien, l'état physique du Crucifié dont le sang brûlé demande de l'eau. Il exprime une autre soif : laquelle? La soif de l'âme, la soif ardente de voir s'accomplir l'œuvre pour laquelle il a vécu et souffert, et pour laquelle il meurt.

Rien ne se fait sans cette soif qui dévore. Les plus grandes âmes sont celles qui ont le plus soif... soif de vérité, soif d'amour, soif de bonté, soif de Dieu enfin. Jésus ne pouvait pas, lui Dieu, lui Homme parfait, avoir cette soif-là, mais il pouvait avoir celle de donner à tous la vérité de l'amour et la bonté infinie. Telle fut, en

effet, mon Enfant, pour la conscience chrétienne, l'interprétation splendide de ce mot : « J'ai soif! » qui ébranla le Calvaire et le monde.

Cette parole fait songer à Celui qui, dans d'autres circonstances, disait : « Si tu savais qui te demande à boire, toi-même tu lui eusses demandé à boire et il t'aurait donné l'eau de la vie éternelle. »

La troisième loi de la vie, ma chère Fille, c'est le labeur, le travail. Il faut *tout* faire pour accomplir son œuvre, tout, sans rien excepter. Il faut pouvoir dire, quand le moment suprême arrive : *Tout est consommé.*

Jésus seul a pu dire, en vérité absolue, ce mot sans limites. Nous, nous ne pouvons pas le prononcer, car nous ne faisons jamais qu'*en partie* ce qu'il faudrait faire. Mais Jésus est l'idéal et sa vie est vraiment achevée. Il n'a dit que ce qu'il devait dire, il n'a fait que ce qu'il devait faire. Tout est parfait. Notre vie, à nous, n'est qu'ébauchée. Mais, du moins, nous connaissons la loi, et il faut nous rapprocher le plus possible du terme qu'elle nous marque.

Un dernier mot, chère Fille unique. Vous connaissez *l'œuvre de la vie, la loi de la vie;* apprenez maintenant la *fin suprême de la vie.*

O Père, *je remets mon esprit entre tes mains.*

Dieu Père, voilà la fin de la vie. Se remettre en Lui : voilà le moyen de sortir de ce monde. Les brutes vont à la terre. Les hommes animalisés vont au néant qu'ils n'atteindront pas : les hommes sans Dieu, mais fiers de leurs facultés, veulent rester en eux-mêmes. Nous, par le Christ, nous allons à Dieu,.

Pauvre chère Enfant, notre sort n'est-il pas le plus beau? Oui, soyez à Dieu, et que ces froides pages où j'ai jeté ces lignes hiéroglyphiques vous aident à être au Christ sans mesure. Aimons-Le et soyons ses disciples; vivons comme il nous a appris à vivre dans sa mort. Je vous bénis, je vous aime saintement.

A vous.

. . . .

. . . .

XXXIV

Corbara, 19 juillet 1881.

Ma chère Enfant,

Vous avez prié plus grandement pour moi le jour de la Saint-Henri. Voici la Sainte-Marie-Magdeleine. Je prierai, moi aussi, pour vous d'un plus grand cœur, si c'est possible.

Que mes vœux s'accomplissent en vous!

Vous ne trouverez ni la paix, ni la force en dehors de l'abandon total, absolu au Christ. C'est rude, c'est héroïque, cela demande une grâce et une fidélité à toute épreuve; mais mieux vaut ces douleurs inénarrables du sacrifice que les douleurs désespérantes des cœurs désabusés.

Le sacrifice a ses ivresses. Quand il vous torture, on devient meilleur, on entrevoit l'éternelle vie. Les joies terrestres sont vaines; de quelque nom qu'on les nomme, elles ne valent pas une once de peine; elles ne rassasient pas, elles nous affament ; elles nous donnent, à nous vivants, le sentiment de l'éternelle mort.

Tout cela me pénètre de plus en plus à mesure que l'exil s'allonge. Je me produis l'effet d'un homme qui descend un à un les degrés de sa tombe, mais à mesure que la nuit se fait derrière lui, une clarté d'outre-monde luit par devant; et plus je me vois anéanti humainement, plus je me sens être en Dieu.

Atroce drame que celui de la destinée! Il est tout entrecoupé de nos sanglots.

On ne peut pas regarder dans cet abîme où la justice et la miséricorde de Dieu décrètent notre vie : ça donne le vertige.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le Christ est notre modèle, et qu'en marchant derrière lui, torturé comme lui, n'ayant d'autre volonté que la sienne, on est sûr de rendre gloire à Dieu, de faire le bien aux hommes, de s'honorer soi-même et d'attendre l'Eternelle vie.

Je voudrais vous voir sans réserve dans cet Esprit.

Une seule chose m'attache désormais à la vie, une seule : aider quelques âmes à échapper au déluge et à monter dans l'arche.

Là est le fil qui me tient à la terre.

Tout le reste a été brisé par Dieu.

Si je travaille avec une certaine passion, c'est pour connaître cette vérité dont la vue totale sera la joie de nos vies divinisées, et c'est aussi pour pouvoir mieux la communiquer à ces âmes qui me sont chères et qui en ont faim, pour pouvoir mieux la défendre dans ce monde ennemi où elle rencontre et suscite des luttes acharnées.

Après cela, rien.

Voilà, ma pauvre Fille unique, l'œuvre divine dans l'âme humaine. Que de force il faut pour mener à bien sa destinée! pour ne rien trahir, ne rien fausser, pour ne pas se diminuer et manquer à Dieu.

L'homme n'y suffit pas. Toute sa force n'est qu'en Dieu. S'il sait s'abandonner à Lui, s'anéantir en Lui, ne vouloir que sa volonté maîtresse, alors il a le secret de tout vaincre; mais, s'il se croit quelque chose de lui-même, s'il s'applaudit en son énergie native, en ses combinaisons, en ses lumières, en sa petite sagesse, il est tôt ou tard brisé, rejeté, dédaigné.

Que l'Esprit du Christ vous entraîne, mon Enfant, dans cette direction idéale, — quelle que soit et quelle que doive être votre vie extérieure.

Il faut vous soigner sérieusement. Pendant ces grandes chaleurs, il est très facile d'être atteint. Ne buvez pas trop froid, ne vous fatiguez pas en courses au soleil, sinon vous aurez sûrement à souffrir et vous n'avez pas le droit, ma Fille unique, ni le temps d'être malade. J'espère que votre fatigue n'aura ni durée, ni gravité, mais, encore une fois, ne jouez point avec le feu.

Moi, je me laisse griller courageusement sur mon rocher. Pas une goutte de *rosée*... je ne dis pas de pluie, je dis de rosée, sur cette pauvre Corse. Les nuits sont aussi sèches que le jour. Ici, les étoiles n'ont pas de larmes : ce sont des yeux de feu qui vous regardent sans pleurer.

Mais j'ai un grand ami qui me protège. Ce brave mont Sant'Angelo me verse une eau limpide et fraîche dans laquelle je vais me baigner deux fois par jour. C'est de l'eau de source : on la recueille dans une baignoire en ciment et je me rafraîchis ainsi grâce à mon doux compagnon qui me prodigue tout ce qu'il a de meilleur.

Je travaille ainsi comme au printemps et mes recherches vont leur train.

Adieu, ma Fille unique. Je dirai la messe à votre intention le 22, et c'est dans le Christ que je vous vois, que je vous veux, que je vous bénis.

XXXV

Corbara, août 1881.

Ma chère Fille unique,

Je viens de vous télégraphier ce qui me semble le plus sage de faire.

Puisque vous ne croyez pas devoir rester à Nantes, qui vous désire tant et dont la porte s'ouvre à vous si grande, il ne vous reste qu'à accepter la Russie, cette situation se présentant avec de grands avantages! Cette solution ne compromet rien; elle sauvegarde l'avenir.

Je crois donc, ma chère Fille unique, que vous agirez avec sagesse et que Dieu vous bénira.

Je ne vous dirai qu'une chose : c'est que le temps est court. Notre vie n'est qu'un souffle. Le sacrifice seul compte et il nous donne la paix des morts. — *La paix des morts*, vous entendez. Nul n'est plus tranquille qu'eux.

La terre se fendrait, ils ne se réveilleraient pas. Leur sommeil est définitif. Rien ne rouvrira plus leur paupière rigide et nul rayon n'ouvrira plus leur prunelle pétrifiée, vitrée.

Mais les morts vivent dans le Dieu qui a reçu leur souffle et, sous ce sommeil effrayant, il y a toute une

vie éveillée dans le Christ qui est inconnue des hommes et qui fait de ces ensevelis les citoyens de l'Eternité.

Adieu, mon Enfant. Je vous bénis tendrement.

Que la force de Dieu vous assiste!

XXXVI

Corbara, 1881.

La situation nouvelle qui s'ouvre devant vous, ma chère Fille unique, me semble pleine de ressources et d'avenir. Remercions Dieu.

Appliquez-vous donc à être à la hauteur de votre tâche. Ne cherchez dans aucun sentiment, dans aucune affection humaine la force morale dont vous aurez besoin. La force morale, je vous l'ai dit souvent, n'est que dans le Christ et le Christ est avec ceux qui croient en Lui.

Tout ce qui est terrestre, passionné, personnel, égoïste est condamné à périr : la loi est fatale. Rien ne vit que ce qui est dans l'ordre et par conséquent dans le sacrifice, dans la vertu.

Soyez telle que ma Foi ne cesse de vous rêver. Cherchez votre vie de cœur, non dans des relations qui n'aboutissent à rien, mais dans l'obéissance totale à la conscience. Le sacrifice nourrit ceux qui l'embrassent et toutes les affections humaines ne sont qu'une illusion et une vanité quand Dieu n'en est pas la sanction supérieure.

Marchez dans cette voie, ma chère Fille unique. Elle vous rapprochera toujours de ma destinée douloureuse; il n'y a d'union possible entre les âmes que dans l'identité du même Esprit.

Que le Christ vous donne le courage du bien, qu'il vous assiste dans votre vie nouvelle.

Je prie pour vous, chère Enfant; je demande sans cesse au Christ qu'il fasse de vous une âme héroïquement chrétienne.

Adieu. Je vous bénis.

XXXVII

Paris, 20 octobre 1881, 28, rue Saint-Guillaume.

Mon Enfant,

Je demande avec une foi profonde au Christ de vous donner sa force et sa paix! Vous en avez besoin pour accomplir en ce moment tout votre devoir et nulle créature humaine, sachez-le bien, ne peut vous assister efficacement dans cette œuvre parfois héroïque.

Dieu m'a renvoyé brusquement dans la patrie au moment où il vous ouvrait la porte d'un exil lointain!... Chère Enfant, la seule joie de ce monde est dans l'union à la volonté ineffable de Dieu.

J'ai emporté Corbara dans mon esprit. Au milieu de ce monde que je dois évangéliser, j'habiterai le rocher où le Christ m'a fait mourir en lui. Je n'attends rien des hommes. Je n'ai que l'ambition de les sauver, moins encore par la parole que par les sacrifices. Tout apôtre vrai doit être crucifié.

J'aurai mon calvaire et j'y marche avec sérénité et vaillance. Au mois de janvier, j'irai prier sur la tombe de ma mère. Puis, sur la demande que j'ai faite, je partirai pour l'Allemagne, afin d'y achever les travaux commencés sur la Divinité de Jésus-Christ et, l'automne prochain, je m'embarquerai pour la Terre-Sainte. Je me suis volontairement condamné au silence et au travail solitaire.

La vie est rapide; l'œuvre sainte à accomplir est immense. Qu'au moins, à la venue du Sauveur, nous soyons trouvés debout, la lampe allumée, l'outil du travail en main.

Je suis heureux que Mlle T... vous aime. N'oubliez pas que vous agirez efficacement sur les êtres qui vous ont tout confié en répandant l'odeur divine de vos sacrifices et de vos vertus et en vous effaçant toujours devant le Dieu auquel vous avez voué votre vie et pour lequel vous êtes résolue à vivre.

Que le Christ vous bénisse et encore une fois qu'il vous donne son énergie divine et sa paix!

R. P. DIDON.

LA FAUTE D'AUTRUI

(*Suite*)

XVI

— Chère madame, vous ne pouvez me refuser!... Puisque vous êtes devenue Parisienne, il faut l'être courageusement jusqu'au bout et amener Liane à mon bal... Je tiens absolument à l'avoir...

C'était Antoinette Arthuise qui, avec sa séduisante amabilité, insistait ainsi auprès de Mme de Kergoz tout récemment arrivée de Bretagne, juste au moment où s'ouvrait l'ère des réceptions du carnaval. Et dépaysée à Paris, où elle venait sur le désir de son fils, elle eût voulu au moins se dérober à cette invitation de Mme Arthuise qui l'effrayait fort ; elle, depuis tant d'années retirée du monde.

Ce lui avait déjà été une grosse épreuve de s'aventurer ainsi au « jour » d'Antoinette, où elle savait devoir rencontrer bon nombre de visiteurs.

De fait, bien que cet après-midi-là fût réservé aux intimes, le salon, grand comme un hall, était rempli de groupes causeurs, réunis en vertu d'affinités diverses, avec cette liberté qui donnait un charme très particulier aux réceptions de Mme Arthuise.

Elle avait fait asseoir Mme de Kergoz un peu à l'écart, la devinant effarouchée dans son austérité par l'élégance et la désinvolture de ces femmes du monde,

par l'aisance de leurs manières avec les hommes, par l'allure générale de la conversation, alerte, qui touchait à tous les sujets avec une hardiesse spirituelle.

Mais ce n'étaient pas seulement ces brillantes Parisiennes, ni l'écho de leurs propos non moins parisiens, qui choquaient Mme de Kergoz : c'était aussi le luxe raffiné du hall tendu de soieries anciennes d'un rose mourant, c'était la profusion de bibelots précieux, harmonieusement dispersés sur les tables, dans les vitrines, sur les socles drapés, pêle-mêle avec les fleurs et les plantes vertes dont les palmes abritaient dans un coin du salon la table du lunch, où luisait l'éclair d'argent du samovar...

Et l'idée d'introduire Liane dans un semblable milieu, si différent du simple et majestueux Kergoz, blessait ses sentiments intimes de mère étroitement chrétienne qui, en sa conscience, considérait le bal comme une source de tentations.

Aussi se défendait-elle de son mieux contre l'insistance aimable d'Antoinette, n'osant pourtant articuler un refus péremptoire, car elle savait que Pierre, le chef de famille, n'était point contraire au très vif désir de Mme Arthuise, de marier Liane à son frère. Et en désespoir de cause, elle usa d'un dernier argument qui n'était, d'ailleurs, pas un prétexte créé pour la circonstance :

— C'est que Liane n'a pas de robe de bal... Et vraiment je me connais si peu à toutes ces questions de toilette, que je crois plus prudent de renoncer à conduire ma fille parmi toutes vos jeunes amies...

Elle se trompait fort, si elle croyait vraiment ainsi échapper à Antoinette qui, étant donné son but, ne demandait pas mieux que d'enlever, à l'inexpérience de la vieille dame, le soin de la toilette de Liane, ce dont, très gracieuse, elle fit aussitôt la proposition, au grand embarras de Mme de Kergoz.

— Vous êtes mille fois bonne, chère madame... Mais accepter serait d'une telle indiscrétion... Pierre, tu entends?...

Non, Pierre n'entendait pas, bien qu'il fût en ce mo-

ment silencieux. Il regardait vers l'autre extrémité du salon où était assise Thérèse Erlennes, causant avec Hennebert et un grand garçon aux allures de clubman, qui était un critique très spirituel. Tous trois avaient l'air de trouver un vif plaisir à leur conversation; une conversation d'esprits déliés, souples, habitués à remuer les idées avec une sceptique indépendance de pensée. Pierre, retenu auprès de sa mère et d'Antoinette Arthuise, ne pouvait entendre que des fragments de leurs paroles, mais il voyait que la causerie amusait Thérèse qui ripostait alertement aux opinions paradoxales du critique, les disséquant avec une finesse de femme très intelligente que toute idée neuve attire.

Et il éprouvait une sorte d'irritation impatiente à la voir ainsi, libre d'esprit, souriante et animée, si souverainement élégante; d'une élégance à elle, qui la faisait différente des autres femmes présentes, sans qu'il pût en démêler le pourquoi, car elle était habillée de couleur sombre ; et il était trop peu connaisseur pour discerner le mérite de la jupe de drap noir unie, moulant les hanches, de la blouse de velours, ourlée au cou et au poignet d'un vieux point de Venise, de la petite toque, de velours aussi, piquée de roses blanches et d'une aigrette de houx... Mais en la voyant ainsi, en l'écoutant, il éprouvait de nouveau l'impression aiguë et décevante, sentie déjà plus d'une fois à la Bourboule, qu'elle était très loin de lui, insaisissable et trop complexe pour sa simplicité; en même temps, si attirante qu'elle éveillait en lui, plus vif après chaque rencontre, le besoin de la revoir encore et encore, alors que toute sa raison lui criait de la fuir.

Par hasard, il l'avait rencontrée, le lendemain même de son arrivée à Paris. C'était un dimanche; il traversait la place du Châtelet au moment où le flot des dilettantes entrait à Colonne pour y entendre *la Damnation de Faust*. Elle descendait de voiture avec Antoinette Arthuise et c'était elle qui l'avait aperçu, l'appelant par son exclamation de surprise :

— Comment! Monsieur de Kergoz ici?

Tout de suite, il l'avait reconnue, bien qu'elle lui semblât une autre Thérèse dans l'élégance sobre de sa toilette d'hiver qui la faisait paraître vraiment une femme, non plus une jeune fille comme dans ses robes claires d'été, mais non moins séduisante, hélas! arrêtant sur lui la double étoile de son regard inoublié, et si fraîche de visage, sous la froide caresse du vent qui rosait la peau mate!...

Ils avaient échangé quelques brèves paroles, entrecoupées par le mouvement des arrivants parmi lesquels Antoinette et elle retrouvaient des visages connus et saluaient. Puis, prête à prendre congé, elle lui avait demandé, avec un sourire d'adieu :

— Vous n'entrez pas avec nous? Berlioz ne vous tente pas?

Berlioz, non... Mais elle!... Et cependant pourquoi l'eût-il suivie?... Pour être loin d'elle, sûrement perdu dans cette foule, avec la conviction amère qu'elle ne songeait nullement à sa présence... Et il l'avait quittée, enfermé dans sa courtoisie sérieuse, un peu froide, bien qu'un imperceptible frémissement l'eût secoué tandis qu'il serrait une seconde dans la sienne la main qu'elle lui avait tendue. Alors il l'avait vue s'éloigner, disparaître parmi ces hommes et ces femmes avec qui elle pouvait se trouver en communion d'idées, de goûts, de curiosités, tous se mouvant dans une atmosphère qui n'était pas la sienne, à lui... Et tout le reste de l'après-midi, il avait été absorbé par le sentiment de l'inutile folie de ce séjour à Paris où il était pour elle autant que pour Liane.

Puis il avait, un peu plus tard, dîné avec elle chez Antoinette qui les avait placés l'un près de l'autre, et enfin il avait retrouvé la Thérèse de la Bourboule, celle-là même qui se montrait si affectueuse pour sa petite Liane et causait si simplement avec Mme de Kergoz. Il avait alors eu quelques moments très bons... mais si courts!... Le dîner fini, tout le reste de la soirée, elle lui avait échappé, recherchée dans ce petit cercle d'artistes, de gens d'esprit qu'Antoinette avait réunis ce soir-là chez elle.

Il l'avait vue vive, intéressée, curieuse d'idées, telle enfin qu'elle ne se montrait guère quand elle causait avec lui. Quoi d'étonnant?... Ne l'avait-il pas entendue prétendre en riant un jour qu'elle était ce que la faisaient ses interlocuteurs?... Pourtant, par instants, il avait l'impression de quelque chose de factice, comme un besoin de s'étourdir, dans son animation ; d'une sorte de fièvre dans l'éclat de ses yeux et de son sourire.

Et de nouveau, ce jour-là, tandis qu'il la regardait causer sous la lumière d'une haute lampe, il était ressaisi de l'idée que sa gaieté n'était pas sincère. Même plus, tout à coup, elle paraissait étrangère à ce que disaient les deux hommes près d'elle...

Quelqu'un demandait :

— Que devient donc Philippe de Gardannes, cet hiver?

Hennebert se mit à rire :

— Il devient vertueux. Il ne fait plus de folies... On ne lui connaît aucune passion avouée, autre que celle de la sculpture à laquelle il se livre d'ailleurs, en apparence du moins, corps et âme. Ce qui moralement ne paraît pas lui être très favorable, car jamais il n'a été plus sombre ni plus nerveux!... Mais cette fièvre de travail aura eu au moins pour résultat de lui faire faire des progrès prodigieux!... S'il s'était toujours donné à la sculpture, comme cet hiver, il serait bien plus qu'un amateur étonnant... Il s'occupe en ce moment d'une statue de femme qui est remarquable...

— Est-ce la belle Mme de Gardannes qui la lui a inspirée?...

— Elle? Mais le talent de son mari n'existe pas même à ses yeux!... L'autre jour, elle m'a très sérieusement exprimé le regret de lui voir dépenser tant d'heures à un métier de pauvre diable. C'est joli, n'est-ce pas, comme manifestation de sens artistique!...

Des visiteuses sortaient... La conversation dévia. Une chaise se trouvait soudain libre près de Thérèse... Devina-t-elle le silencieux désir de Kergoz?... Il vit

qu'elle lui faisait signe de s'approcher pour l'occuper et il obéit, envahi par une joie irraisonnée.

— Monsieur de Kergoz, venez donc me parler un peu de ma petite amie Liane. Elle est maintenant installée à Paris, n'est-ce pas? Et vous? qu'y devenez-vous? Pas grand'chose d'agréable, si j'en juge à vous voir! Vous broyez du noir!

— En ai-je donc l'air?

— Oui, un peu...

— Dites plutôt que je me sens dépaysé. Et puis la vie oisive que je mène m'est à charge, et presque me donne des remords. Je me produis l'effet d'un homme qui se serait déchargé sans motif sérieux du soin de veiller sur les autres, sur ceux qui lui étaient confiés. Ma vraie place est en Bretagne!

Elle le regarda avec une sympathie d'amie, devinant sa secrète amertume ; et, comme à la Bourboule, l'enveloppant de la lumière de son sourire, elle dit :

— Il ne faut pas être misanthrope... Ce qui serait tout à fait sage... puis-je vous le déclarer sans paraître me mêler de ce qui ne me regarde pas?

— Vous seriez, au contraire, infiniment bonne, en me faisant l'honneur de vous intéresser à mon très humble personnage!

— Eh bien, alors, je m'aventure... Donc, la vraie sagesse serait, au lieu de regarder derrière vous, vers votre Bretagne, de prendre, dans notre vie parisienne, tout ce qui s'y trouve de bon, de meilleur ; ce qui en fait un régal délicieux pour l'esprit et lui donne cette saveur qu'on n'oublie pas quand on l'a une fois goûtée.

Mais il secoua la tête.

— Je suis trop vieux pour me civiliser ainsi. Je ne connais rien aux choses de l'art ; l'esprit de la plupart des pièces qu'on joue, des conférences qu'on fait, des romans qu'on écrit, me déplaît radicalement et blesse des opinions et des croyances auxquelles je suis très attaché, que je ne saurais modifier, car elles sont pour moi la vérité même.

— Mais ce n'est pas une raison pour ne pas vous

intéresser aux façons de voir et de penser différentes de la vôtre!

— Je ne puis pas... Je le voudrais, mais mon esprit manque de souplesse... Je suis un peu comme ces vieux arbres qui ont poussé d'un seul jet, sans entraves, et que l'on n'arriverait pas à faire dévier de leur direction naturelle.

Elle savait qu'il jugeait juste et comprenait qu'il souffrait de n'être pas à l'unisson avec le milieu où il se trouvait jeté, et auquel, à bien des égards, il était moralement supérieur. Parce qu'elle l'estimait vraiment, elle reprit, très sincère :

— Vous vous calomniez... Essayez plutôt de suivre mon conseil d'amie... Goûtez un peu... rien que pour le connaître, au dilettantisme qui vous apprendra à tout comprendre, à vous intéresser à tout librement... Ce qui est une des plus exquises jouissances données à nos humbles intelligences... Oh! je sais bien que c'est vous demander là d'adorer ce que vous avez brûlé! Je sais bien que vous condamnez le dilettantisme comme démoralisateur malsain, coupable, etc.! Je vous ai entendu en parler à la Bourboule... Je reconnais qu'il est peut-être un peu tout cela. Mais je crois aussi qu'il n'est pas fort dangereux pour les esprits solidement trempés ; et il a ce mérite incomparable d'offrir à ses fidèles un horizon très large où la pensée peut pleinement ouvrir ses ailes!

— Si large peut-être qu'elle en est éblouie et ne voit plus toujours bien clairement le vrai chemin...

— Ah! le vrai chemin!... Qui le trouve sans hésiter, même parmi ceux qui ne sont pas des dilettantes? J'envie les gens qui n'hésitent jamais sur ce qu'ils doivent faire. Tout me semble si compliqué, à moi! Même en ne cherchant que le bien, on arrive parfois à se tromper si cruellement... Il est difficile de vivre...

Elle avait un léger sourire sur les lèvres ; mais quelque chose d'obscurément douloureux dans son exclamation en faisait presque un cri d'angoisse... Il n'eut pas le temps de lui répondre. Sa mère, d'un signe, l'avertissait qu'elle l'attendait. Elle s'était levée,

voulant profiter, pour se retirer, de ce que le salon s'était désempli. Cérémonieuse, elle prit congé de Thérèse prête aussi à partir, car l'heure avançait, mais que retenaient pourtant les protestations d'Antoinette :

— Oh! chère, ne vous sauvez pas encore! Vous vous faites toujours si rare que je veux jouir de vous, pour une fois que je vous tiens! D'ailleurs, avant de vous laisser fuir, je veux vous arracher la promesse de venir à mon bal... Liane, parmi beaucoup d'autres, ne me pardonnerait pas de ne pas vous avoir ce soir-là!

Ce qui était vrai pour Liane l'était peut-être tout autant pour Pierre. Avec sa courtoisie d'un autre temps, il effleurait des lèvres la main de Thérèse ; et ses traits sévères s'éclairaient un peu parce qu'elle lui disait amicalement :

— Venez me voir quand vous aurez un instant à perdre, puisque mon atelier ne vous fait pas peur... Je veux absolument essayer de vous réconcilier avec le Paris intellectuel et artiste...

Il dut écourter son remerciement pour suivre sa mère, qu'Antoinette reconduisait.

Quand Mme Arthuise rentra dans le salon redevenu désert, une lueur de malicieuse gaieté pointait dans ses yeux, qui se dirigèrent vers la place où elle avait laissé Thérèse. Mais la jeune femme était debout devant la cheminée, présentant, d'un mouvement machinal, son pied à la flamme. Tout à coup, comme elle eût laisser tomber un masque fatigant, elle avait perdu son air d'animation souriante. Sur le visage, flottait une expression de lassitude presque douloureuse. Mme Arthuise la considéra une seconde, puis appela :

— Thérèse! Thérèse!... Où êtes-vous?... Partie à la suite de votre adorateur?

Elle eut un tressaillement et regarda la jeune femme, surprise.

— Antoinette, est-ce à moi que vous parlez? Que racontez-vous là?

— Chère, je ne raconte rien du tout, je constate... Voyons, ne restez pas ainsi debout... Puisque nous avons une minute de solitude, laissez-moi en profiter ;

je ne vous ai pas encore eue aujourd'hui. Tandis que, par amour fraternel, je me faisais la proie de cette bonne Mme de Kergoz, vous ravissiez d'aise le grave Pierre, en causant avec lui... Et c'était vraiment de toute justice... Vous lui deviez bien cela, car s'il est à se morfondre à Paris, c'est à cause de vous!

Thérèse eut un léger haussement d'épaules. Pierre de Kergoz comptait si peu dans sa vie qu'elle avait oublié l'impression, éprouvée un instant à la Bourboule, de n'être plus une indifférente pour lui.

— M. de Kergoz est ici pour Liane.

— Officiellement, oui, et dans une certaine mesure, peut-être, en effet. Mais dans la sincérité de sa scrupuleuse conscience, il n'oserait dire qu'il a abandonné sa Bretagne et ses Bretons, avec la seule pensée de l'avenir de Liane... Et, si vous vouliez vous donner la peine de l'encourager un brin seulement, l'été prochain, vous seriez châtelaine de Kergoz, ma belle amie.

— Antoinette, quelle imagination! et comme vous vous doutez peu du triste cadeau que vous feriez, en ma personne, à ce pauvre Pierre de Kergoz!... Que dirait sa mère, si elle vous entendait lui souhaiter une belle-fille aussi peu digne de sa noble famille? Une artiste! les seigneurs de Kergoz frémiraient dans leurs tombes devant une telle mésalliance!

— Une mésalliance! C'est vous, Thérèse, une femme si bien de son temps, qui osez parler comme dans un roman de Sandeau? Croyez-en ma clairvoyance, les ombres des seigneurs pourraient frémir à leur aise, mais Kergoz n'en aurait cure s'il fallait, à ce prix, vous conquérir! Voyons, chérie, vous qui êtes pour le moins aussi sincère que lui, vous savez bien que vous lui avez fait une forte impression?...

— Soit... j'admets l'impression, sinon le qualificatif dont vous l'accompagnez...... Et après?... Quand il en serait ainsi?

— Est-ce que Kergoz vous déplaît?

— Certes non; j'ai même beaucoup d'estime pour lui, bien que son esprit manque d'air et de lumière...

Mais ce n'est pas encore lui, probablement, qui m'i
pirera le goût de faire don de ma précieuse personn
— Et ce goût... Thérèse, ne me fermez pas si
rouchement votre porte; vous savez bien que ce n'
pas la curiosité qui me fait parler... Ce goût, vous
l'avez pas?

— Non, fit-elle brièvement, les yeux attachés
les braises mourantes du foyer.

— Bien; mais vous l'aurez...

— Je ne crois pas.

Elle s'arrêta ; puis, avec cet accent d'ironie, qui la
sait toujours douter si elle raillait ou non, elle achev

— Au temps de ma jeunesse, l'amour était pour n
le fruit défendu... J'ai été assez sage pour ne pas
mordre, et, en récompense de ma sagesse, j'ai per
le désir d'en connaître la saveur, et pour toujou
C'est pourquoi ceux qui disent que la vertu est toujo
récompensée ont parfaitement raison.

— Thérèse, vous parlez comme un docte morali
mais un moraliste qui serait cependant aussi ignor
de la vie qu'un enfant... Et vous le savez bien... Est
qu'une femme comme vous, vivant dans une atm
phère comme celle où nous nous mouvons, vous
moi, peut demeurer dans sa tour d'ivoire, éternellem
enfermée dans une insensibilité de nonne? Pre
garde, si vous traitez dédaigneusement le dieu Amo
il se vengera et vous vous éprendrez de quelque m
vais diable que vous adorerez!

Thérèse eut un geste indifférent, tandis que l'én
matique sourire courait de nouveau sur sa bouche.

— Peut-être! Mais c'est peu probable... V
m'avez reproché bien des fois d'être d'un scepticis
navrant. Or, les moralistes, au nombre desquels v
me faites l'honneur de me placer, enseignent que
scepticisme tue l'amour... Selon toute vraisemblan
Antoinette, ma destinée sera de continuer mon c
min toute seule, comme je l'ai commencé. Je v
assure que je me sens la force de le faire... Et p
somme toute, c'est si vite fini la vie! et si peu de ch
quand on la regarde bien en face, qu'on la juge ai

avec détachement... La difficulté est seulement, non pas d'arriver à cet état de détachement, mais de s'y maintenir.

— Thérèse, voici maintenant que vous vous exprimez comme *l'Imitation* elle-même.

— A moins que ce ne soit comme Schopenhauer. Ma chère, je m'explique tout simplement avec une expérience de « vieille femme », comme dit Liane, qui est, en effet, très grande... Les années se chargent de nous rendre sages, bon gré mal gré... Entre autres bienfaits, elles nous font voir la vanité de notre soif d'aimer et d'être aimée !

— Est-ce un bienfait ? Thérèse.

Elle ne répondit pas tout de suite ; mais avec son même sourire, elle dit :

— Les gens raisonnables ou désabusés déclarent que oui, et j'imagine que je dois penser comme eux...

Antoinette laissa échapper une exclamation impatiente :

— Oh ! Thérèse ! Thérèse ! ne soyez donc pas ainsi insaisissable et ne raillez pas ce que vous ne connaissez pas !

Si Mme Arthuise eût regardé son amie, elle eût vu passer un éclair dans le mystère de ses yeux...

— Ce que je ne connais pas ? répéta la voix chaude de Thérèse. Mais je vous assure que je sens aussi bien que la femme la plus éprise ce que c'est d'avoir un seul être dans sa pensée, dans son âme, dans sa vie, dans tout soi... Je comprends que ce peut être une torture de toutes les minutes d'être séparée de lui, de ne pouvoir rien quand on se sent appelée par lui et que chaque battement de votre propre cœur vous jette vers lui, quand on a soif de son amour comme il a soif du vôtre...

Elle s'arrêta court, mordant ses lèvres, coupables de laisser échapper de telles paroles ; et soudain, railleuse, elle acheva :

— Pour savoir tout cela, j'ai assez pratiqué les romanciers contemporains et regardé autour de moi...

Antoinette la contempla une seconde, une réponse

sur les lèvres. Mais tout à coup, il lui venait l'intuit
que l'âme close de son amie renfermait le secret
quelque poignante épreuve qui ne voulait pas être
nétrée ; et, très délicate, sans insister, elle dit, d'un
de badinage :

— Décidément, Thérèse, vous êtes très renseig
malgré votre détachement des faiblesses sentin
tales! N'importe, il est assez bizarre que ce soit
dont l'aventure conjugale a si mal tourné, qui vous
pitre sur ce sujet!... Enfin! je vous préviens que
vais continuer à faire des vœux pour que vous déc
vriez à Kergoz un charme inconnu et ne le renvo
pas tristement sur ses terres, tout seul, si, comm
l'espère, il finit par vous offrir de vous y emmener
dame et maîtresse... Mon Dieu, il est évident
j'aurais mieux aimé avoir à plaider la cause d'un
tendant plus fait pour vous charmer, tel que Phil
de Gardannes, par exemple... Ah! si lui n'était
empêtré de Nora, comme je deviendrais son a
contre vous, pour peu qu'il l'eût souhaité!

Thérèse rattachait sa veste de fourrure, se dispo
à partir, et Mme Arthuise n'aperçut pas la flan
triste qui s'allumait de nouveau dans l'ombre de
regard; elle s'étonna seulement de l'accent don
jeune femme répondait :

— Antoinette, n'ayez pas de regret... vos pe
seraient perdues, même si vous m'ameniez M. de
dannes libre de tout lien conjugal, n'ayant même
été le mari de la belle Nora.

— Lui aussi, alors, est englobé dans la réprobat
Après tout, je ne sais pourquoi je m'en étonne.
n'avez, en effet, pas l'air de le priser autrement..
à quoi je ne m'attendais pas, étant donné sa v
intellectuelle... Je ne dis pas morale! Somme t
de la famille, il n'y a que Suzette qui vous ait conc
Il est vrai qu'elle vous a bien conquise!...

— Oui, c'est une délicieuse petite créature,
pour éveiller l'envie des solitaires comme moi...

Thérèse ne dit pas combien souvent il lui arr
de traverser les Champs-Elysées à l'heure où y j

Suzette, pour recevoir, au passage, le baiser caressant de l'enfant ; et elle laissa Mme Arthuise poursuivre :

— Donc, vous fuyez Nora, ce que je comprends, la connaissant... Quant à son mari, vous le tenez de même fermement à distance, refusant même de le recevoir...

Thérèse fit un léger mouvement. Antoinette s'interrompit, une idée nouvelle éclose dans son esprit. Elle hésita une seconde, puis, toujours spontanée, elle avoua :

— Ecoutez, Thérèse, je ne veux pas être indiscrète, mais pour toute sorte de raisons que vous devinez, sachant mon affection pour vous, laissez-moi vous adresser une question... Est-ce que vous avez eu à vous plaindre de Philippe de Gardannes ?

— Me plaindre de lui ? Oh ! non... Seulement, Antoinette, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, je suis très raisonnable et je pense qu'il est mieux que je ne reçoive pas M. de Gardannes.

— Vous avez raison ; vous êtes sage, infiniment sage, bien plus encore que je ne m'en serais jamais doutée... J'avoue, en toute humilité, que je ne suis pas à la hauteur et que j'aurais été charmée de voir cet après-midi apparaître M. de Gardannes, ce qui m'aurait procuré quelques instants de très agréable causerie !... Maintenant, il ne viendra plus, il est trop tard... Pourtant, on sonne. Entendez-vous ?...

Sans doute parce qu'elle était enveloppée dans sa fourrure, une tache rose était montée aux joues de Thérèse. Mais elle ne répondit pas aux paroles de son amie. D'ailleurs, déjà un bruit d'étoffe soyeuse s'entendait dans la pièce voisine; une nouvelle visiteuse entrait, une pure mondaine, brillante et banale. Alors Thérèse, déjà debout, prit congé sans qu'Antoinette essayât de la retenir, voulant lui épargner le bavardage de perruche de la jeune femme, qui s'installait frileusement près du feu.

La lueur rose de son visage était tombée. Lentement, elle descendait l'escalier de son pas souple, si calme d'apparence, que personne, la rencontrant ainsi,

n'eût soupçonné qu'un regret lui brûlait l'âme, de qu'*il* n'était pas venu...

Car, c'était ainsi seulement qu'il lui était donné le voir, dans les rencontres amenées par les hasa de cette vie mondaine à laquelle elle se donnait si p puisqu'elle ne prononçait jamais devant lui un mot pût ressembler à un rendez-vous ni ne consentait à qu'il vînt chez elle, connaissant toute l'étendue danger qui les menaçait de jour en jour plus étro ment.

De chacune de leurs rencontres, une dizaine de leur commun séjour en Auvergne, n'avait-elle pas porté, plus aiguë chaque fois, la conscience que c'é une illusion insensée d'avoir espéré qu'elle pour être réellement une simple amie pour lui ? Et si avait un pauvre cœur de femme qui étouffait d l'impitoyable prison où elle l'enfermait, elle était in pable aussi de s'exposer volontairement à un p auquel jamais elle ne se fût pardonné d'avoir combé.

Mais elle savait que, fatalement, ils marchaient, et lui, vers une crise qui, sans doute, déciderait de l deux existences. Elle se sentait aimée par lui autan plus qu'autrefois... Et cette muette certitude la p trait toute d'un bonheur souverain dont elle avait ensemble l'ivresse et la peur.

XVII

La destinée, ce jour-là, était pour elle. Comme allait atteindre la porte du vestibule, un homme vrait en entrant, Gardannes lui-même.

Elle s'arrêta, un sursaut au cœur, dans la pénon

Lui aussi, au premier regard, l'avait reconnue. I tant, il murmura :

— C'est bien vous, n'est-ce pas?... Je ne rêve que je vous vois?... Ainsi, quelques minutes enco je vous manquais...

Il avait gardé sa main. Elle se dégagea et dit doucement :

— Vous venez si tard! Antoinette n'espérait plus vous voir... moi non plus...

— Parce que je savais que vous ne vous aventuriez d'ordinaire chez votre amie qu'aux heures où la cohue est finie dans son salon; et je ne voulais pas perdre cette faible chance de vous apercevoir un moment...

Il s'arrêta, puis, suppliant, il demanda :

— Puisque ce pauvre bonheur m'échappe, soyez bonne; laissez-moi vous accompagner un peu, si vous rentrez à pied... Il y a si longtemps que je ne vous ai vue sans étrangers entre nous! mon amie...

Elle hésita, craintive devant le désir fou qui palpitait en elle de lui donner cette joie de marcher un instant auprès d'elle.

— Est-ce sage? murmura-t-elle.

Tout de suite, le mot le fit cabrer.

— Sage!... Ah! Dieu, laissez la sagesse! Forcément nous ne pouvons ni l'un ni l'autre l'oublier... Soyez-moi indulgente!... Comment voulez-vous que j'aie le courage que vous me demandez, si vous me refusez la charité de puiser un peu de force auprès de vous! A un pauvre qui meurt de soif vous ne refuseriez pas quelques gouttes d'eau!

Elle fit un léger mouvement pour l'interrompre et dit d'un ton de prière :

— Ne parlez pas ainsi, si vous voulez que nous puissions avoir quelques instants ensemble... Venez, accompagnez-moi un peu...

Ils sortirent. L'avenue Kléber était presque déserte. De rares passants y mettaient des silhouettes noires qui se mouvaient, rapides, sur l'asphalte glacé. Et ce ciel d'hiver aussi était froid, malgré la flambée d'étoiles qui constellaient son immensité sombre. Dans la chaussée, quelques voitures montaient et descendaient, pointillant la nuit des feux de leurs lanternes colorées...

Ils firent quelques pas sans un mot. L'âme de tous deux était pleine de pensées qu'ils ne voulaient ni ne pouvaient se dire Lui, sentait contre son bras le frô-

lement de la manche de loutre, et ce léger contact, qui lui prouvait la présence chère, éveillait en tout son être une jouissance aiguë, mais aussi le désir inutile et fou de retenir à jamais près de lui, sans souci de rien ni de personne, cette femme qu'il aimait désespérément...

Ce fut elle qui demanda, avec cette douceur pénétrante d'accent qu'elle avait pour lui seul :

— A quoi pensez-vous?... Pourquoi ne me parlez-vous pas?

— Parce qu'il me semble que je rêve et j'ai peur, en parlant, de dissiper mon rêve... Enfin je vous vois *seule!* Depuis cet été, voici la seconde fois seulement que cette joie m'est donnée... La première, c'était cet après-midi où je vous ai rencontrée dans l'avenue du Bois... Vous vouliez revenir à pied et laisser Mme Arthuise rentrer en voiture... Vous m'avez permis, comme aujourd'hui, de marcher un instant près de vous... Il y a de cela près de deux mois maintenant... Vous en souvenez-vous?

Elle répéta :

— Oui, je m'en souviens...

Mais il ne devait pas savoir que, comme lui, elle enfermait un infini de joie dans ces fugitifs rapprochements dont le hasard leur faisait l'aumône. Et, avec effort, elle poursuivit :

— Depuis ce jour-là, nous avons eu quelques bons moments de causerie.

— Oui... dans le monde! sous des regards curieux, parmi des gens à qui votre présence était précieuse et qui vous entouraient, vous absorbaient, faisaient moins nombreux encore les rares moments où, sans que votre volonté, votre inflexible volonté y fût pour rien, nous étions rapprochés... Et voici plus de cinq semaines que je n'ai pas même cette ombre de bonheur... Vous n'êtes pas une vraie amie... Vous vous faites trop rare... Et j'ai tant besoin de vous!

Elle dit un peu amèrement :

— Nous ne sommes pas des amis comme les autres! Il faut presque toujours que nous nous contentions de nous savoir de loin tout dévoués l'un à l'autre.

— Ah! Dieu, je ne l'ignore pas!... Ma Suzette est plus heureuse que moi. Il lui est donné de vous voir! Je vous en prie, allez souvent la surprendre dans sa promenade. Quand elle me dit le soir vous avoir rencontrée, quand je sais que vos lèvres ont touché son petit visage, je vous sens moins lointaine, mon amie.

« Mon amie! » Dits par lui, avec cet accent de sourde passion, les deux mots avaient la caresse frémissante d'un mot d'amour. Oh! ce fantôme d'amitié, qu'elle essayait de maintenir désespérément dressé entre eux! Comme il était vain, mensonger! et comme tous deux en avaient conscience...

Mais elle devait être forte pour elle et lui; et parce qu'elle avait peur, tout à coup, de la complicité troublante de cette obscure solitude autour d'eux, elle tenta de lui parler de sujets indifférents auxquels ils étaient étrangers.

Il l'arrêta tout de suite.

— Laissez toutes ces choses que vous me diriez devant le premier venu! Ne gaspillez pas ainsi à plaisir nos misérables instants de réunion. Rejetons de côté les apparences menteuses et, pendant ces quelques minutes, soyez pour moi la vraie Thérèse...

Et, si bas qu'elle devina plus qu'elle n'entendit, il acheva :

— La Thérèse qui est la mienne... Ah! vous ne pouvez savoir combien, en ce moment, je voudrais immobiliser le temps! Comme c'est peu une volonté!

Elle murmura, découragée :

— A quoi bon souhaiter l'impossible?

Et de nouveau, ils firent quelques pas en silence. Ce fut lui, cette fois, qui reprit :

— Parlez-moi, que j'entende votre voix... Dites-moi de votre vie le plus que vous pourrez... Je sais déjà...

Et il lui énumérait de menus faits trahissant en lui un tel souci d'elle, qu'une joie poignante l'étreignit toute. Mais de cette joie aussi elle ne devait rien dire... Et seulement de sa voix chaude, dont il adorait la caresse, elle lui répondait, le questionnait aussi avec une

délicatesse de femme aimante, qui, indifférente à sa propre épreuve, ne songe qu'à l'être cher... Un instant, du moins, elle voulait lui enlever la conscience de son mal qu'il supportait en révolté... Et sachant quelle âme vibrante d'artiste il avait, elle dit :

— Parlez-moi de votre travail et de votre œuvre... Je serais si heureuse qu'elle vous intéressât assez pour vous arracher à vous-même !

— Alors, mon amie, soyez heureuse ; elle me donne vraiment quelques heures d'oubli... Seulement, après ces heures apaisantes, quand je reprends conscience de la réalité, elle me paraît plus rude encore !... Et puis, lorsque je ne suis plus dominé par la fièvre du travail, que je juge ce travail de sang-froid, il me paraît d'une telle monstrueuse inutilité ! A quoi servira, en somme, que j'aie tant et tant donné de minutes à cette œuvre ? Que j'aie jeté vraiment dans ce marbre quelque chose de moi-même ?

Ce qu'il disait là, elle aussi l'avait pensé déjà, après avoir passé des jours et encore des jours, ignorante de tout ce qui n'était pas sa toile, dans une fougue de création où frémissait toute la passion latente en elle... Et elle savait le danger de ce pessimisme sombre dont elle avait peur pour lui, toute prête déjà à le combattre.

Il continuait, et dans la nuit montait son accent tourmenté :

— Il y a des minutes où je me prends à envier ceux qui, en se dépensant, se sentent utiles et usent leurs forces avec la conscience bienfaisante que leur action n'est pas vaine... Si je n'étais lâche, au lieu d'essayer de m'arracher à moi-même par des occupations de dilettante, je me lancerais, par exemple, à corps perdu dans la phalange de ceux qui s'inquiètent, non seulement en paroles, mais en actes, de la situation faite par notre société à de pauvres diables comme celui-ci....

Et il désignait un homme déguenillé qui approchait, leur marmottant une demande d'aumône.

— Ainsi, ma vie gâchée, quant à mon propre bonheur, serait peut-être utile à quelques-uns... Du moins, je pourrais en avoir l'illusion ; m'efforçant d'ou-

blier que les faits sont là pour me prouver que les meilleures intentions du monde arrivent très souvent à déplacer seulement le mal existant... ou même à en créer un nouveau...

— Non, pas *très souvent*... Quelquefois, oui, parce que le bon et le mauvais se frôlent sans cesse... mais il y a toujours un peu de bien qui ressort de nos efforts... Et c'est à ce bien, fût-il même insignifiant, qu'il faut penser... Je sais, comme vous, que la plupart de nos œuvres sont vaines... Oui, l'idéal serait de ne jamais vivre pour soi... Mais nous sommes de pauvres créatures si faibles!... Nous n'avons pas le droit d'être trop ambitieux et nous devons nous contenter de chercher, dans notre petite sphère, à répandre le plus de bonheur possible autour de nous, surtout à ne faire souffrir personne par notre faute!... Oh! ne pas faire souffrir surtout!

— Oui... mais combien de nous sont capables d'avoir un tel *credo!* Il faut une âme comme la vôtre, mon amie, pour s'y réfugier. A moi, il ne suffit pas!... Il est trop élevé pour ma faiblesse...

Ils atteignaient le rond-point de l'Arc-de-Triomphe dont la monumentale silhouette était noyée d'ombre. Ils le traversèrent en silence, meurtris tous deux par la conscience de leurs vies manquées. Instinctivement, il avait eu peur qu'elle ne voulût maintenant poursuivre sa route, seule. Mais elle ne semblait pas y songer. Elle marchait près de lui, si près, que par instants il sentait contre son bras le frôlement de la veste de fourrure; seulement, il ne rencontrait plus son regard qui se perdait dans la nuit... La tête un peu baissée, elle songeait. Soudain, elle demanda :

— Vous ne voyagez pas, cet hiver?

— Non!... Pourquoi?...

Lentement, elle fit :

— Parce que ce serait peut-être le meilleur...

— Pour qui?... Pour vous?...

Elle eut un mouvement d'épaules.

— Oh! non, pas pour moi... Ne parlons jamais de moi!

Il murmura :

— Chère! chère! ma bien chère! et dévouée, et vaillante!

Puis plus haut, retrouvant son âpreté amère, il reprit :

— Le seul voyage, à cette heure, qui pourrait m'être salutaire, ce serait une rude, une périlleuse, une téméraire équipée d'explorateur dans une région vraiment dangereuse... Alors, il en arriverait comme autrefois, pendant mon séjour dans la prairie... Les difficultés matérielles m'enlèveraient de force à moi-même... Oui, ce serait peut-être sage, comme vous dites, d'agir de la sorte, mais c'est une sagesse que je suis incapable d'avoir... Je ne peux, je ne *veux* pas partir... Me le proposer en ce moment, c'est comme si l'on me proposait de m'amputer le cœur même. Et vous le savez bien, *vous, vous!*

La même joie désespérée la fit frissonner toute, de se sentir ainsi aimée. Mais en même temps la conscience l'étreignait du mal involontaire qu'elle lui faisait et, ardemment, elle dit :

— Mon pauvre ami, combien vous seriez plus heureux si vous pouviez m'oublier!

— Vous oublier!... Est-ce que cela me serait possible? Le jour où je vous oublierai, c'est qu'il n'y aura plus un atome de vie en moi! Si lointaine, si insaisissable, si perdue pour moi que vous soyez, vous êtes mienne, que vous le vouliez ou non!... Et je ne fais tort ainsi à personne. Ce que je vous offre, je ne puis le donner qu'à vous... C'est votre bien!

Elle ne répondit pas. Elle savait bien qu'il disait vrai. Elle ne prenait à personne ce qu'il lui donnait, le meilleur de lui-même. Tout lien, même de vague sympathie, était si absolument rompu entre Nora et lui, ils avaient si entièrement repris leur indépendance l'un et l'autre, que lui se considérait, en toute sincérité, comme absolument libre de disposer de lui-même, dans son orgueilleux dédain de toute loi... Mais s'il n'en reconnaissait pas d'autre à cette heure que la volonté de l'aimée, elle ne pouvait oublier le lien, même illusoire, qui l'attachait en dépit de lui-même à

Nora, pas plus qu'elle n'oubliait tout ce qui, dans le passé, les avait séparés, les séparait éternellement...

Ils avaient descendu l'avenue Friedland, obscure entre sa double rangée d'hôtels; maintenant, ils allaient entrer dans une zone plus éclairée, où ils marcheraient à travers le coudoiement proche des passants.

Elle s'arrêta. Il comprit qu'elle allait le quitter. C'était fini, la douceur de l'avoir ainsi à lui dans cette ombre qui semblait les isoler du reste du monde. Il allait falloir recommencer à vivre des jours sans la voir, tenter encore des folies pour essayer de l'apercevoir seulement! Cela avec la conscience que, quoi qu'il fît, elle était aussi perdue pour lui que si elle eût été morte... Ainsi qu'elle le lui avait dit un jour en Auvergne, rien ne les rapprocherait et il savait qu'éternellement, il en serait ainsi... Peut-être lui eut-elle été moins désespérément chère, s'il ne l'eût jugée incapable d'oublier tout ce qui se dressait entre eux, alors même que d'âme, elle était toute sienne... Mais quelle soif il avait d'elle, de sa présence de toutes les minutes, une soif qu'exaspérait chaque jour vécu loin d'elle!...

Il pria :

— Laissez-moi vous ramener jusque chez vous...

— Non... Il vaut mieux que nous nous séparions ici pour n'être pas rencontrés ensemble.

Il n'osa insister et demanda seulement :

— Quand vous reverrai-je?

Un geste de lassitude découragée lui échappa.

— Je ne sais pas...

Une seconde, elle laissa les yeux de Philippe plonger dans les siens avec une avidité douloureuse. Puis ils se quittèrent sans même s'être serré la main, tant ce geste banal leur apparaissait vain, après leur muette communion d'âme.

Lui resta à la regarder s'éloigner dans la nuit, de son allure ferme et souple, sans se retourner. Il ne savait pas que, sous sa voilette, protégée par la nuit, elle avait les yeux pleins de larmes.

HENRI ARDEL.

(*A suivre.*)

PHILOSOPHIE DE L'EXPOSITION

I

Nous achevions de dîner, le général de V... et moi, dans le grand salon du restaurant allemand à l'Exposition. L'aveuglante clarté des girandoles électriques faisait ressortir avec un reflet presque dur, un éclat presque brutal, le luxe massif de cette salle où l'odeur chaude des mets choisis se mêlait aux fumets des vins capiteux, à l'arome pénétrant et frais des guirlandes de roses et des touffes d'iris qui paraient les surtouts.

Assis aux petites tables — les hommes en frac, les femmes en toilette de soirée — rien que des Parisiens et des Parisiennes. Seul, assis dans un angle, un grand Bavarois roux, aux mains poilues et qui de ses dents d'ogre mordait avec sensualité dans la chair croquante et givrée d'une pyramide de fraises glacées grosses comme des œufs, faisait tache. De temps en temps dîneurs et dîneuses coulaient vers ce solitaire un coup d'œil oblique et souriaient. On les sentait pleins de compassion pour ce rustre qui, dans son accoutrement de civilisé, nous apparaissait, au général de V... et à moi, plus hirsute et plus fauve encore que si nous l'eussions rencontré par un crépuscule d'hiver, enveloppé d'une peau de bique et chaussé de grosses bottes, dans l'un de ses bois. Et lui, tranquille, sûr de sa force, pro-

menait avec une morgue de grand féodal, sur nous tous qui devions lui apparaître, avec nos gaietés nerveuses et nos élégances mièvres, à la fois bien faibles et bien puérils, un lent regard dédaigneux et farouche.

Et j'entendis le général de V... murmurer sous ses fines moustaches blanches :

— Il n'y a que des Français pour se conduire avec cette insouciance et cette légèreté! Ils mettent à la mode la cuisine et les crus de leurs vainqueurs. Ce Bavarois là-bas qui se dandine en nous narguant n'a pas tort!... Il voit bien que la plupart des couples qui sont ici et qui, si je mets à part deux ou trois demoiselles et quelques messieurs d'origine visiblement douteuse, appartiennent à l'élite de la société parisienne, ont nettement tous les caractères des dégénérés... Il pense à son drapeau qui flotte au-dessus de nous dans le ciel, à son empereur dont nous admirions ensemble tantôt le masque volontaire, et à tout le peuple allemand si vivant, si fécond, si laborieux; et tout en buvant notre champagne il se demande s'il doit nous plaindre ou nous mépriser...

Dans la bouche d'un autre, ces réflexions m'eussent certainement indigné et j'aurais sans peine trouvé, pour défendre les snobs attablés autour de nous, des arguments victorieux. Mais le général de V... inspire à ceux qui le connaissent la plus haute estime et le plus profond respect. Son âme ardente et son esprit clair lui font envisager les êtres et les choses tantôt sous un angle rigoureux, tantôt à travers ses antipathies ou ses préférences : mais son analyse subtile et savante corrige toujours les écarts de son exaltation. Il y a en lui du poète mais du savant aussi. Et il aime la France par toutes les fibres de son être tendre et viril, généreux et brave. Nul plus que lui n'a souffert durant ces deux dernières années de tous nos déchirements et de toutes nos hontes, et combien de fois

l'ai-je entendu regretter tout haut de n'avoir plus vingt ans et son galon de sous-lieutenant « pour avoir le droit de faire une belle folie » !

Je l'écoutais donc avec respect, pensant qu'il pouvait, qu'il devait m'instruire ; et lorsqu'en quelques mots je vous aurai retracé sa carrière, vous penserez avec moi que j'avais raison.

En juillet 1870, lorsque la guerre fut déclarée, le général de V... entrait dans sa trente-sixième année. Il commandait un escadron de cuirassiers. A Reischoffen il eut la cuisse traversée d'un coup de sabre et n'en resta pas moins dix-huit heures à cheval, sans autre pansement que celui qu'il se fit lui-même en nouant son mouchoir autour de sa blessure. Le lendemain, le général Girard qui commandait sa brigade voulut l'envoyer à l'ambulance ; il refusa. Le 31 août, devant Sedan, tandis que les chasseurs du général Margueritte chargeaient sur les pentes du calvaire d'Illy, obéissant à des ordres formels, de V... maintenait immobile et rangée en bataille, sous une grêle de balles et d'obus, la ligne de ses hommes qui rayait d'une écharpe étincelante la morne étendue verte du plateau de Floing. Et le soir, désarmé, n'ayant même pas eu la consolation de pousser son cheval ivre de poudre contre les masses sombres en tête desquelles marchait le prince Frédéric-Charles, le pauvre officier enveloppé de son manteau blanc s'étendait pour pleurer sur la terre boueuse de la presqu'île d'Iges. Puis ce furent les ignominies du premier convoi ; les officiers séparés de leurs hommes dont les poings se tendaient vers la calèche impériale roulant de l'autre côté du fleuve sur le chemin de Bouillon. Transporté en Silésie, de V... s'évade. Il voit la fin de la guerre, les horreurs de la Commune et, nommé lieutenant-colonel, se jure de ne plus vivre que pour relever, venger son pays.

Noble rêve, dont le temps n'a fait, hélas ! qu'une

décevante illusion! Après les événements de 1875, de V... comprit qu'aux mains des hommes nouveaux qui la dirigeaient, la France allait pour bien des années abdiquer toute idée de revanche. Il en conçut un profond chagrin et, tout petit garçon alors, je lui entendis souvent répéter cette phrase amère dont le sens terrible m'a longtemps échappé :

— Je ne rencontre jamais sans rougir un de mes camarades de promotion, tant il me semble que nous sommes d'une génération de faillis...

Pour s'étourdir, bien plus que par ambition, de V... prit part à toutes nos expéditions coloniales, dans le Sud-Oranais, en Tunisie et au Tonkin. En 1895 enfin, il commandait dans l'Est une division de cavalerie lorsque son neveu Raoul de V..., un jeune et brillant capitaine d'artillerie, fut tué par un accident de cheval sur la route de Fontainebleau. Ce fut pour le pauvre général un coup terrible. Il n'avait plus de famille et plus d'héritier. Il se dit avec désespoir que l'heure tant souhaitée qui verrait frissonner tous les drapeaux et se dresser toutes les baïonnettes sur la ligne du Rhin ne sonnerait jamais. Un morne découragement s'empara de cet homme jusque-là si viril! Il donna sa démission et se mit à voyager à travers l'Europe. Depuis cette époque, chaque année, pendant les quelques semaines qu'il passe à Paris, je le retrouve plus triste et plus inquiet. C'est avec un accent de colère jalouse que cet homme à la fois lucide et passionné constate le développement continu de toutes les nations. Et je l'écoute me répéter :

— Lorsque j'étais aux colonies, pour un Français qui venait s'y installer, je voyais quinze Anglais et dix Allemands se disputer les meilleures concessions, ouvrir des comptoirs, cultiver les terres. Je me disais que le bonheur, la prospérité, la gloire nous avaient rendus casaniers... Mais les jeunes gens, pensais-je, tous ceux

qui sont nés depuis la guerre, doivent avoir plus d'audace et plus d'ambition que leurs pères. Ils doivent rêver d'une France plus grande et plus riche que celle que nous avons laissé mutiler... et le jour n'est pas loin où j'aurai la joie de voir reprendre aux étrangers, pour les donner à nos colons, toutes ces concessions si fertiles, si admirablement exploitées, et que nous avons payées de notre sang, hélas!... Les années succèdent aux années... Et les colons français sont aussi rares qu'autrefois. En revanche, le nombre des fonctionnaires qui coûtent cher et ne produisent rien a presque décuplé. Voilà un premier point noir.

Au cours de mes voyages, j'ai visité tous les grands ports du monde. J'y ai cherché nos bateaux marchands pour les dénombrer et me faire une idée approximative de notre activité commerciale. J'aurais aimé, c'est un des mes travers de vieux polytechnicien, pouvoir calculer sur des bases à peu près sérieuses, avec des chiffres contrôlés par moi, à quoi correspond notre coefficient d'expansion. Si j'en juge d'après ce que j'ai vu, il correspond à zéro! Les autres nations peuplent les mers de leurs pavillons. Elles sont représentées dans tous les ports du monde par de véritables flottes. Et nous, c'est à peine si de loin en loin nous pouvons montrer un pauvre voilier isolé, presque perdu au milieu de l'immense agglomération des vapeurs anglais, allemands, russes, belges et suédois. Et voilà un second point noir.

Enfin, lorsque je revins en France, que je repris langue avec ceux que j'y avais laissés, que je pus me renseigner auprès de ceux qui, par leurs études ou leur métier, connaissent le mieux l'état de mon pays, j'appris avec douleur que nous étions en pleine décroissance vitale et que nous succombions lentement sous les charges d'une centralisation meurtrière qui fait de chaque grande ville un foyer d'infection où se dévelop-

pent : dans l'ordre social, le fonctionnarisme qui tue l'initiative et l'indépendance de l'homme; dans l'ordre animal : la tuberculose et l'alcoolisme. Le fond de la race est déjà touché. Nous donnons des signes certains et fréquents d'épuisement... Et je me reporte à cinquante ans en arrière, je me revois assis en philosophie sur les bancs du lycée Louis-le-Grand, et j'entends notre professeur d'histoire, le père Grivel, un émule de Duruy, nous dire de sa voix claironnante, avec une petite flamme d'orgueil au fond de ses prunelles grises :

— Messieurs, il n'y a que la France! Par son activité, sa force et son génie, elle s'est placée pour jamais au premier rang de toutes les nations. Si vous parcourez le monde, à l'accueil qui vous sera fait partout où vous direz : « Je suis Français, » vous pourrez juger de votre supériorité, connaître tout ce qui s'attache de gloire et d'orgueil au nom de la France...

Et je me demande, moi qui l'ai parcouru, le monde! je me demande avec angoisse si le pauvre homme se moquait ou si c'est nous autres, Français, qui avons fait faillite à notre destinée... Pourtant je ne peux pas, je ne veux pas désespérer!...

II

Les dîneurs, autour de nous, savouraient béatement l'arome de leurs cigares. Un gai tapage nous assourdissait, des rires énervés de femmes étourdies par la chaleur et la mousse des vins vibraient avec quelque chose d'aigu qui faisait mal. Un petit Parisien célèbre par ses prodigalités, parfois bien stupides, contemplait d'un air morne les six bouteilles d'*extra dry* que ses compagnons venaient de vider, tandis que lui-même portait à ses lèvres, d'une main lasse, un verre d'eau minérale. Ce jeune homme épuisé, lugubre, ses compagnons

apoplectiques et bruyants, c'étaient cinq ou six des plus beaux noms de France... Et je ne pouvais les regarder sans un peu de pitié mêlée à beaucoup de colère. Le général à ce moment me toucha le bras :

— Si nous sortions ?... on étouffe ici !

Je suivis le vieillard qui redressait fièrement sa taille toujours mince de beau cavalier. Dehors, le spectacle était enivrant, presque surnaturel. Un ciel d'argent mat où le crépuscule mettait des reflets nacrés s'étendait pur et nu jusqu'à l'horizon. Et sur cette pâleur ineffable les dômes, les clochetons, les minarets, les coupoles, les tours, le féerique entassement des palais, noyés d'ombre à leurs pieds, se détachaient avec une netteté presque blessante. Des oriflammes planaient lourdement dans l'air mort. Une paix triste et comme faite d'un abus de joie flottait avec la poussière et mêlait je ne sais quoi d'accablant à la mélancolie du soir silencieux. Seule, au milieu de cette mort des choses la Seine continuait de vivre. Son eau souple aux petites vagues miroitantes venait effleurer les rives d'une nonchalante et fraîche caresse; des bateaux passaient dans un grand remous d'ombre où tremblaient des lueurs mourantes, avec un bruissement si doux qu'il évoquait l'idée d'une traîne de femme glissant sur le fleuve, et la légère écume qu'ils semaient, par franges, derrière eux, complétait l'illusion. Pas un feu ne brillait encore, si ce n'est au loin l'incandescence bleue des globes électriques dont l'atmosphère encore imprégnée de lumière buvait la clarté précieuse, irisée comme une eau de perles. L'heure était à la fois si belle et si voluptueuse que je sentis mon cœur se fondre dans ma poitrine... Mon compagnon devina l'émoi qui m'agitait. Sa voix saccadée et brève monta dans le silence et toutes ses paroles m'entrèrent dans l'âme douloureusement :

— Trop de nerfs et pas assez de sang. Vous voilà

bien tous, les hommes de trente ans!... Vous sentez, vous n'agissez pas... C'est de cette sensibilité malade et de cette impuissance que la France va peut-être mourir... Et pourtant, si vous mesuriez la force encore prodigieuse de votre vitalité, vous auriez l'orgueil de vouloir vivre pour autre chose que pour des sensualités!...

Je me sentis touché par cette apostrophe et je protestai :

— Vous êtes sévère, mon général!... Les sensations, pour un artiste, c'est son pain quotidien...

— Du pain de luxe!... tout le monde ne peut pas en manger.

— D'accord... mais vous n'êtes guère plus indulgent pour ceux qui se nourrissent de pain bis que pour les autres! et malgré tout le respect que je vous porte, je ne puis vous laisser dire sur les hommes de mon âge des choses aussi dures et aussi injustes. La France est entrée depuis longtemps déjà dans une période d'éclipse? Qui donc, plus que nous, l'a cruellement senti? Et par quel ironique et cruel détour d'esprit arrivez-vous à nous rendre responsables d'un état de choses que nous ne subissons ni sans dégoût, ni sans révolte? Nous n'avons pas choisi l'heure de notre naissance. Le temps nous manquera peut-être pour déblayer les ruines au milieu desquelles nous avons grandi et retrouver sous la poussière qui les couvre les assises séculaires de notre race. Mais on ne pourra pas nous accuser d'avoir vécu sans idéal, et les plus sévères devront reconnaître que nous valions mieux que notre destinée. Nous payons pour nos aînés. Nous liquidons leurs dettes. Nous expions leurs fautes. On nous traite tantôt de malades, tantôt d'impuissants. On n'oublie qu'une chose, c'est que nous sommes des fils de vaincus. Un cauchemar d'épouvante et de sang, voilà le fond de notre enfance. Et nous avons grandi à travers toutes

les convulsions d'une société qui se désagrège. Quelle éducation nous a-t-on donnée? A-t-on fait de nous des hommes de combat bons pour l'âpre lutte des intérêts sur tous les points du globe? Nous a-t-on donné le goût de l'initiative, la passion de l'indépendance, la religion de l'énergie? Pas du tout. Quels que fussent nos goûts et nos aptitudes, nous avons tous reçu la même éducation littéraire. On a fait de nous des bacheliers, des candidats à une petite place, — petits appointements, petite vie, petite famille, petite retraite. — Mal élevés, mal instruits, nous nous trouvons, par la faute de nos pères, relégués au troisième plan, derrière l'Allemand, derrière l'Anglais, et vous nous reprochez notre pessimisme et notre inaction! « Jeunes gens sans enthousiasme et citoyens sans foi, » dites-vous!... S'enthousiasmer, pour quoi? Croire, en qui? Si nous regardons autour de nous dans la société contemporaine, qu'est-ce que nous apercevons, en haut? une anarchie visible, une faiblesse tyrannique, une médiocrité navrante. Nous avons pour ministres tous les professeurs de philosophie qui ont mal tourné; des petits journalistes dont Girardin n'aurait pas voulu pour noircir ses bottes s'exercent sans pudeur au métier d'homme d'Etat, tandis qu'en bas c'est, tour à tour, le désordre et la violence d'une foule à laquelle ses maîtres ont arraché tout idéal et qui ne veut plus lutter que pour la conquête de l'argent... Ajoutez à tout cela le sentiment, si démoralisant! qu'on est d'une race au déclin... Pas un rayon de gloire depuis trente ans, et sur tout ce qu'il y a de pur, de noble et d'héroïque, des flots de boue et des flots de boue... Nous sentons que tous les dangers nous menacent à la fois, et que les pires viennent de nous-mêmes, de notre anarchie et de notre émiettement. Pourtant nous avons de l'honneur, de l'orgueil et de l'ambition. Combien donneraient avec joie les belles heures qui

leur restent à vivre pour accomplir le grand œuvre de résurrection pour lequel il semblait que nous étions nés! Mais nous avons perdu la foi. Nos âmes sans respect ne se soutiennent plus que par un semblant d'ardeur tout artificielle. Nous sommes las et découragés avant d'avoir agi. Alors, que faire?...

Tandis que je parlais, mon compagnon me regardait avec étonnement. Lorsque j'eus fini, il me prit la main. Une expression tendre adoucit son dur œil bleu et je l'écoutai murmurer avec une sorte de compassion :

— Tout à l'heure vous me reprochiez ma sévérité. Avouez que je n'ai rien dit qui soit aussi grave contre vous que vos propres paroles. Si je vous ai bien compris, votre défense se résume en ceci :

— Oui, nous sommes faibles; oui, nous sommes malades; mais notre faiblesse, nos malaises ne sont que des résultats. Vous devez nous plaindre parce que nous souffrons. Vous ne devez pas nous condamner parce que nous ne sommes pas responsables...

Tout cela, mon cher enfant, ce sont des subtilités de psychologue auxquelles je ne comprends pas grand'-chose, sinon que vous en tirez habilement parti pour justifier votre conduite — et par cela même elles me sont suspectes. Sachez donc, puisque vous paraissez l'ignorer, que chaque génération d'hommes apporte au monde avec elle sa diathèse sociale. Est-ce une raison pour qu'elle en subisse avec une résignation morbide toutes les conséquences? Personne ne choisit ni l'heure ni les conditions de la naissance, c'est entendu! et j'avoue qu'à envisager les choses d'un certain point de vue, c'est un fâcheux accident que de sortir du néant pour entrer dans le chaos. Mais c'est d'un intellectualisme à la fois bien bas et bien puéril que d'ergoter vainement sur des faits accomplis et irréparables. Vous êtes nés. Voilà un premier fait. J'ajoute avec vous :

dans les pires conditions ; en voilà un second. Rien ne pourra faire que cela ne soit pas. Mais le fait seul que vous existez vous crée des devoirs dont le plus impérieux et le plus difficile consiste en ceci : vous accepter vous-mêmes, c'est-à-dire : accepter du même coup les conditions de votre naissance, qui tiennent toutes dans le passé, et les forces, bonnes ou mauvaises, que ce passé met en vous. Ainsi vous en arriverez à ne plus vous considérer que comme un trait d'union entre ce qui a été et ce qui sera. Et du jour où vous envisagerez les choses sous cet aspect, vous vous sentirez bien plus forts, car, en même temps, vous découvrirez que vous êtes non pas les victimes mais les associés de toutes nos fautes à nous vos aînés, et vous comprendrez que nous vous avons créés bien plus pour les réparer que pour en souffrir.

Oui, mon cher enfant, tous ceux qui naissent depuis la guerre sont, à nos yeux, les ouvriers de la réparation nationale. J'avoue que leur tâche est lourde ! Refaire la France, la France décérébrée par 89, la France mutilée par 71, c'est une œuvre à laquelle tout le génie et tout le sang d'une génération composée d'hommes exceptionnels ne suffirait peut-être pas. Mais ce qui m'indigne, c'est que vous n'ayez rien tenté, ni en action, ni même en pensée, pour reprendre le rang qu'ont occupé nos pères. Ce qui m'indigne encore davantage, c'est qu'au rebours de ce que nous attendions, vous ayez été les apôtres souriants de l'indifférence, les apologistes du renoncement, les dévots de l'oubli. Et s'il est vrai que les artistes incarnent dans leurs œuvres les sensibilités éparses de leur temps, laissez-moi vous dire que je connais peu d'âges plus glacés et plus égoïstes que le vôtre. Vous êtes revenus de tout sans avoir jamais cru à quoi que ce soit. Votre nihilisme a l'amertume et la laideur de la stérilité. Vous ne savez même plus pleurer. Vous n'avez même pas connu la

désespérance sublime des romantiques dont les sanglots ne faisaient que traduire l'épuisement douloureux d'une race que Napoléon avait pour ainsi dire vidée de toutes ses énergies. Il y a de la torpeur dans vos lassitudes et comme une secrète lâcheté sous l'élégant repos de votre détachement. Et puis, beaucoup d'entre vous n'ont-ils pas été trop souvent de ces tristes êtres qui rient de tout pour s'épargner l'effort de comprendre et s'affranchir du poids de souffrances et de sacrifices qu'une grande passion — que ce soit l'amour, l'ambition ou la foi — jette dans l'âme humaine? Et tandis qu'en bonne logique vous auriez dû vous saturer d'enthousiasme et développer en vous tous les sentiments qui engendrent l'audace et la virilité, vous vous êtes plu à ne cultiver que la portion moyenne et toutes les particularités ingrates de vos esprits. L'ironie est l'arme des faibles : vous en avez abusé jusqu'à vous blesser vous-mêmes, et, par un singulier illogisme qui montre à plein votre puérilité, il se trouve que vous adorez la Force! Dans vos œuvres, dans vos essais, on vante sans cesse la grande Allemagne et la grande Angleterre; vous faites de l'énergie et de la volonté les deux plus hautes facultés de l'homme. Jamais Napoléon n'a été aussi loué, aussi adulé! Et plus vous vous enfoncez dans la veulerie, l'à quoi bon, plus vous admirez, chez les autres, l'activité, le courage et l'ambition.

Il en résulte ceci : que rejetés au second plan par la force d'événements passés, vous vous êtes de vous-mêmes reportés au troisième, et que vous avez perdu la notion vraie de votre valeur. Certes, l'Allemagne et l'Angleterre sont grandes par elles-mêmes, mais si vous leur retiriez tout ce que vous ajoutez dans votre ignorance et votre snobisme, vous souririez de votre candeur.

Hélas! je le confesse, moi aussi j'ai éprouvé, vis-

à-vis de nos rivaux, ce sentiment de crainte admirative qui met dans le cœur de tous les Français un frisson d'angoisse, quand j'ai vu, aux quatre coins du monde, l'Anglais triomphant planter avec orgueil son drapeau; quand j'ai vu l'Allemand si lourd, mais si tenace, si laborieux, si patient, couvrir de ses produits les marchés de l'univers; se faire navigateur, marchand, colon; mettre sa science d'ingénieur ou son expérience de soldat au service des peuples naissants et, par une prodigieuse dépense de travail, de diplomatie et de volonté, se préparer des relais sur toutes les routes, s'ouvrir des comptoirs chez tous les peuples... J'ai douté! J'ai cru à la déchéance de notre race... Mais ici, au milieu de cette Babel que cent palais couronnent de leurs dômes, j'ai vu la face rayonnante de mon pays retenir les yeux éblouis de ceux qui croyaient nous vaincre par le labeur de leurs ouvriers plus sûrement encore qu'ils ne l'avaient fait par le nombre et l'application de leurs soldats. Je suis venu ici chaque jour depuis quatre mois, poussé par la même curiosité qui naguère m'avait conduit à courir le monde, et à chaque pas j'ai pu constater la supériorité du génie français. Sans lui tout ne serait que confusion, laideur et brutalité. Ceux qui ont la force nous empruntent la grâce et la délicatesse. Ceux qui ont la grâce et la délicatesse apprennent de nous cette mesure dans la finesse et cette fermeté dans la douceur qui les sauve de la mièvrerie et de la puérilité. Il n'y a que nous qui sachions encore allier l'élégance avec la grandeur, la noblesse avec la beauté. S'ils n'avaient vécu dans nos musées et nos ateliers, nos facultés et nos laboratoires, les artistes et les savants étrangers pourraient-ils apporter ici leur part de merveilles? C'est que nous possédons un sens rare, qui ne s'acquiert point comme les autres par l'étude et l'application : celui de la perfection. Et si nous cessions tout à coup d'exister, il

n'y aurait plus dans le monde ni harmonie parfaite ni beauté vraie. Malgré toutes nos erreurs, nous sommes restés grands. Notre esprit inventif crée chaque jour mille choses qui répondent aux besoins des hommes toujours avides de bien-être et qui font la richesse des industries étrangères ; car si nous semons sans cesse, nous laissons bien souvent à d'autres le soin de récolter. Combien sont riches qui ne le sont que de nos dépouilles ? Idées, outils, produits, au fond des galeries du Champ-de-Mars, sous les vitrines éblouissantes des Invalides, dans les Palais de la rue des Nations, forment un entassement magnifique dont le visiteur abusé par les étiquettes ne distingue pas toujours nettement le caractère purement français... Je pourrais vous conduire devant tel chef-d'œuvre de mécanique, orgueil de l'industrie américaine, et vous montrer ensuite, perdu au fond de la galerie réservée aux exposants français, le mécanisme type dont la machine américaine n'est qu'une adroite reproduction. Seulement ici l'ingénieur français semble ne s'être attaché qu'à résoudre avec élégance un problème de mécanique considéré comme insoluble avant lui, tandis que là le plagiaire américain ne s'est visiblement préoccupé que d'*utiliser* la solution fournie par le savant. Aussi son appareil se vend-il dans le monde entier. Il passe même pour l'avoir inventé. L'utilitaire détrousse le savant et recueille à sa place toute la gloire et tout le profit.

La vérité plate et vraie, c'est que nous manquons totalement de cet esprit pratique grâce auquel l'Amérique, l'Angleterre et l'Allemagne nous infligent de si coûteuses défaites commerciales et industrielles. Notre faiblesse est faite bien plus d'une incurie profonde que d'une réelle infériorité. Mais cette incurie elle-même ne saurait être raisonnablement expliquée par un épuisement de la race dont jusqu'à présent nous ne donnons qu'un signe certain : la dépopulation

que tant de causes meurtrières expliquent par ailleurs. Non, notre incurie découle totalement de cette manie de tutelle dont la plupart des Français sont atteints. Ils attendent tout de l'Etat et ne veulent rien faire que l'Etat ne réglemente, ne protège, ne subventionne ou ne garantisse. On voit même, chez nous, des gens se plaindre de la mauvaise administration des affaires publiques, de l'accroissement extrême de la dette, de mille autres choses encore; nous assurer en gémissant que la banqueroute est proche et témoigner ainsi du peu de confiance qu'ils ont dans l'avenir et dans les ressources de l'Etat; ne vouloir, en fin de compte, charger que l'Etat du soin de leur fortune; si bien qu'ils refusent au commerce et à l'industrie des capitaux qui dans les mains du Trésor ne produisent qu'un maigre intérêt, inférieur de quatre, cinq ou six pour cent à celui qu'ils auraient produit dans une entreprise habilement conduite... Et les pauvres gens se croient très avisés!

A l'heure où je vous parle, essayez, à Paris, de trouver de l'argent pour exploiter ce que dans l'argot spécial aux hommes d'affaires on nomme : « une idée. » Votre Balzac eût été seul capable de représenter dans une fiction toutes les impossibilités, tous les mauvais vouloirs, tous les refus auxquels se heurteraient les parrains de l'idée... Tandis qu'à Londres ou à New-York, ils trouveraient tout de suite des appuis et des conseils! En huit jours, je suppose bien entendu l'« idée » viable et sérieuse, un syndicat se formerait, les capitaux seraient trouvés, l'« idée » serait devenue, je parle sans jeu de mots, une action.

C'est qu'ils sont pratiques et nous ne le sommes pas! Pas plus dans l'ordre financier que dans l'ordre commercial ou dans l'ordre politique. Pris individuellement, chacun de nous possède un bon cerveau, voit juste et se meut suivant les réalités qui le pressent. Ce sont

les métaphysiciens, les humanitaires et les théoriciens de tout acabit qui nous égarent par leur idéologie, leur sensibilité niaise et leur indélicatesse. Le culte qu'ils rendent aux abstractions ne leur fait point oublier la douceur des choses concrètes : ils descendent du pouvoir les mains pleines. Nous les supportons cependant, ou pour mieux dire nous les tolérons, comme on fait de mauvais domestiques, avec un sentiment d'indulgence mêlé à beaucoup de mépris et à l'appréhension des nouveaux visages.

Au fond de tous nos malaises la même veulerie se retrouve, qu'il faut guérir sous peine d'impuissance et de mort, car cela dure depuis trop longtemps. Voici près de cent ans que le citoyen français est *administré!* aussi a-t-il peu à peu perdu toutes les belles qualités de primesaut, d'indépendance et d'initiative qui, jointes à son génie créateur, à son activité laborieuse et à sa bravoure, avaient fait de lui le vainqueur et l'éducateur des peuples... Que faut-il faire? vous demandiez-vous tout à l'heure avec découragement. Je vous réponds : Brisez tous ces liens dont Napoléon a emmailloté la France et sous la tension desquels elle râle; reconstituez les provinces; supprimez toute intervention, tout contrôle de l'Etat qui ne soient pas commandés par la sécurité publique, et dans ce corps où le sang ne circule plus qu'avec peine vous verrez de nouveau s'épanouir la force et la vie. La vigueur engendre l'activité, la confiance en soi qui rend audacieux et assure le succès. Vous tous qui vous défendez de ne vivre que pour des sensations, vous avez de belles et de bonnes raisons d'agir : de la France de 1900, si laborieuse encore qu'elle décourage l'effort obstiné de ses rivales, mais empoisonnée d'alcool, mais peu à peu privée de ses paysans qu'un courant centralisateur de plus en plus fort entraîne vers les villes, mais stérile au point que notre population

demeure stationnaire tandis que celle de l'Allemagne s'accroît dans des proportions effrayantes, faites une France sobre aux terres cultivées (1), aux femmes fécondes. Et pour vous sauver de l'anarchie où vous vous débattez, comprenez et faites comprendre que rien ne se fonde que sur l'ordre, le travail et l'autorité. Malheur aux familles comme aux nations qui n'ont pas de chef et qui subissent tour à tour les tyrannies et les représailles de chaque parti... La besogne est rude et veut des hommes décidés à ne rien marchander : ni leur intelligence, ni leur volonté, ni leur sang. Puissiez-vous être un d'entre eux, fût-ce le plus humble! Et quel bienfait ce serait pour l'humanité si la France pouvait renaître, sortir de la crise où s'épuisent ses dernières forces, comme on voit de certains malades qui, l'âme affermie par la douleur, le corps purifié par la fièvre et les sueurs, sortent vivifiés de leur lit de torture et d'angoisse; si l'agonie enfin pouvait se changer en résurrection!...

Mille et mille feux peuplaient maintenant la nuit où se mêlaient des rumeurs de foule et des accords d'orchestre, et j'écoutais avidement le vieillard me crier son espoir, l'espoir qu'il mettait dans ces jeunes hommes que je voyais passer auprès de nous, les yeux emplis par le rayonnement de l'énorme fête, insouciants et gais, tout au plaisir de vivre par une belle soirée, et du rang desquels sortiront peut-être un jour et l'Epée qui doit vaincre et la Pensée qui doit la guider.

(1) Dans la région de l'Est, actuellement, la grande culture devient impossible; les fermiers, ne pouvant plus trouver les bras nécessaires au travail des champs, abandonnent la culture pour l'élevage des troupeaux.

GEORGE BONNAMOUR.

Août 1900.

LE LIVRE DE RAISON

ET LA

CORRESPONDANCE D'UN ÉMIGRÉ

FRANC-COMTOIS

I

Chateaubriand dit, dans ses *Mélanges historiques*, que la Révolution mit au pillage les archives pour en charger les canons de ses armées et qu'ainsi les titres de gloire de la vieille France contribuèrent à la gloire de la France nouvelle.

Chateaubriand ne voit les choses qu'en poète et de son œil d'aigle; elles se sont passées d'une façon bien moins épique. La plus large part dans la ruine des archives revient à l'insouciance plus qu'au parti pris de destruction, et l'épicerie a fait avec les parchemins beaucoup plus de cornets que l'arsenal n'en a confectionné de gargousses. La Révolution avait produit une telle rupture dans la vie nationale, le passé avait été si profondément déraciné que les titres de ce passé ne semblaient plus désormais qu'une valeur négligeable. Il n'a rien moins fallu, pour ramener à la saine appréciation des choses, que les protestations de nos grands historiens de la Restauration et la création par le plus grand d'entre eux de l'Ecole des chartes.

Un exemple, entre mille, de la façon dont étaient traitées les archives, et je prendrai cet exemple en

Franche-Comté. La ville de Salins comptait, parmi ses plus anciennes familles, celle des Patornay; elle avait eu, dès le quinzième siècle, un conseiller de Charles le Téméraire, plus tard, avocat fiscal au parlement de Dôle. De ses descendants, l'un avait été coadjuteur de l'archevêque de Besançon, d'autres avaient rempli les premières charges de la province. L'abbé Guillaume, dans son nobiliaire, renvoie souvent aux archives des Patornay. Or, ces archives, qu'on croyait perdues, viennent d'être en grande partie retrouvées à Poligny, chez un brocanteur qui les avait rachetées à un marchand de marée. Bon nombre de parchemins sont encore mouchetés d'écailles de poisson.

Dans le fouillis de ces archives, dont on peut imaginer le classement, il nous a été donné de retrouver, dans un pêle-mêle de titres et de correspondances, un document d'un intérêt particulier. C'est une sorte de *Livre de raison* établi pendant l'émigration par Frédéric-François Patornay du Fied. Quelques indications généalogiques sont indispensables à l'intelligence de ce document.

II

La famille Patornay s'était divisée en deux branches : l'une restée à Salins, son pays d'origine ; l'autre établie dans la terre du Fied (bailliage de Poligny), qu'elle avait achetée au dix-septième siècle. La branche de Salins avait été exclusivement d'épée; celle du Fied était restée parlementaire. Au dernier siècle, cette branche du Fied n'était plus représentée que par le dernier de ses membres, Charles-Emmanuel, resté sans alliance. Cet aîné, très attaché à son nom et voulant que ce nom fût continué aussi dignement que possible, par un testament mystique en date du 20 sep-

tembre 1756, institua pour son légataire universel Frédéric-François Patornay, capitaine au régiment de Champagne, le dernier représentant de la branche de Salins, son cousin au onzième degré. Cette institution était faite avec substitution de tous ses biens immeubles au fils aîné de son légataire.

En 1790, Frédéric dut émigrer, ses biens furent vendus nationalement, et c'est de l'émigration, à Romont, en Gruyère, où il passa tout le temps de son exil, qu'il rédigea le *Livre de raison* et qu'il reçut les lettres qui font l'objet de cette étude. Ce livre, à notre grand regret, est surtout un état de fortune détaillé où les renseignements historiques et de famille ne sont qu'à l'état d'indices et dont il n'a été possible de fixer la trame qu'à l'aide de la correspondance et de souvenirs patiemment recueillis. Nulle part, notamment, ne se trouvent indiqués les motifs qui lui firent une obligation d'émigrer, quand, d'un autre côté, rien dans ses antécédents ne semblait expliquer une pareille détermination. Ce n'est, en effet, que par exception qu'on émigra en Franche-Comté. La vieille aristocratie comtoise n'avait pas assumé les mêmes haines populaires que la grande aristocratie française. Nos gentilshommes asservis, avant la conquête, par le Parlement et, depuis cette conquête, par les intendants, n'étaient plus, au dix-huitième siècle, ainsi que le proclamaient fièrement ces intendants, que les premiers habitants de leur commune. Ne participant plus, depuis longtemps, au pouvoir politique et n'exerçant que de la façon la plus humaine ce qui subsistait de droits féodaux, ils n'avaient aucune responsabilité dans les misères qui, exaspérant les rancunes du peuple, avaient déchaîné contre les vices élégants les vices féroces et mis aux prises les passions amollies avec les passions brutales. Aussi nos gentilshommes les plus notables avaient-ils, pendant les années sanglantes, continué de vivre modestement

dans leurs terres, n'ayant presque rien changé à leurs habitudes, recevant de chacun les mêmes égards que par le passé, sans être inquiétés autrement que par quelques perquisitions qui restaient le plus souvent sans suite (1). Il se rencontra toutefois une classe où l'émigration eut une certaine faveur; ce fut celle des anoblis : ils étaient devenus des gens nobles de par le bon plaisir royal, mais ils n'étaient pas gentilshommes, et là était pour eux le ver rongeur. Les rois de France semblaient ne guérir leurs sujets de la roture que comme ils guérissaient des écrouelles, à condition qu'il en resterait la marque. Aussi semblait-il à ces anoblis que l'émigration, comme plus tard leur démission en 1830, effacerait la couture. Pourquoi donc, dans les conditions que nous venons d'indiquer, Frédéric Patornay, qui n'avait pas de virginité à refaire à son nom, s'était-il vu contraint d'émigrer? Cette détermination nous a été, à la longue, clairement expli-

(1) La princesse de Lauraguais était restée, la Révolution venue, en Franche-Comté, dans son château d'Arlay. En 1793, elle voulut se retirer dans ses terres d'Artois. Les paysans l'entourèrent et, lui rappelant qu'elle était leur providence, la supplièrent de rester au milieu d'eux, l'assurant qu'ils sauraient la sauvegarder de tout danger. La princesse crut devoir quitter Arlay, fut arrêtée à son arrivée en Artois, ramenée à Paris et déférée au Tribunal révolutionnaire. Lorsqu'elle vit ce tribunal présidé par Dumas qui, étant avocat au bailliage de Poligny, l'avait bassement sollicitée de l'employer à l'administration de ses biens, la princesse se crut sauvée. Elle adjura Dumas de se souvenir que, devenue Française par son mariage, elle n'avait pas quitté la France, même pour voir sa famille; elle lui rappela que, dans les temps de disette, elle avait versé par milliers les boisseaux de blé sur tous les marchés de sa région; que, en conséquence, on ne pouvait l'accuser d'être une ennemie du peuple Dumas répondit à cette adjuration par un arrêt qui condamnait la princesse à la peine de mort, et, le lendemain, elle portait sa tête sur l'échafaud. Mme de Lauraguais était l'arrière-grand'mère du prince Auguste d'Arenberg.

Nous aurons l'occasion de retrouver Dumas au cours de cette étude.

quée par une série de faits reliés les uns aux autres et dont le premier nous a été fourni par un certificat d'amnistie délivré, le 21 décembre 1806, par Fouché, ministre de la police, à Jacques-Alexis-François, fils aîné de notre Patornay.

Ce certificat d'amnistie était le dernier épisode de la longue odyssée de Jacques. Ce ne sera pas une digression que d'en exposer, ci-après, les péripéties, puisqu'elles ont eu une répercussion sur la vie de Frédéric, qu'elles sont consignées dans la correspondance qu'il échangea avec son fils et qu'elles se rattachent étroitement à notre sujet.

III

Jacques, que son père destinait à continuer les traditions parlementaires de la famille, avait été envoyé à l'Université de Besançon. Ses lettres sont pleines de doléances sur l'invincible répugnance que lui inspire l'étude du droit et des affaires. Il supplie son père de l'autoriser à embrasser la carrière militaire. Le père mit à l'enrôlement de son fils une condition, c'est qu'il fût préalablement inscrit au tableau des avocats. A peine ses derniers examens étaient-ils passés et Jacques avait-il revêtu l'uniforme, que la Révolution éclatait. Les actes d'insubordination des soldats contre leurs chefs, qui accompagnèrent les premiers soulèvements, produisirent sur les jeunes officiers une impression indignée. Pour eux, la patrie se personnifiait dans le roi et ces révolutionnaires, qui s'acharnaient à la destruction de la royauté, ne pouvaient être que des rebelles. Par une aberration qu'explique seul le trouble que les bouleversements de chaque jour apportaient dans les âmes, pour cette jeunesse, qui ne pensait pas autrement que la haute aristocratie, pour les grandes dames

surtout, rester en France avec la famille royale, afin de partager ses dangers et de la défendre, passait pour une faiblesse, presque pour une trahison. Avec les illusions de son âge, — il avait dix-neuf ans — sans prendre conseil de sa famille ni se demander s'il n'allait pas la compromettre, Jacques, subissant l'entraînement de son milieu, quitta Besançon, le 1er juin 1791, pour rejoindre l'armée des princes.

Il était, nous dit-on, plein de souvenirs sur cette époque et affirmait n'avoir pas longtemps conservé des illusions sur les chances que pouvaient avoir les entreprises de l'émigration. Il rencontra, écrivait-il à son père, mais c'étaient de rares exceptions, de jeunes émigrés qui ne s'endormaient pas, comme la masse de leurs frères d'armes, dans d'irrémédiables chimères, celle notamment de croire que la Révolution n'était qu'une émeute de séditieux et attendant, comme le paysan d'Horace, que le ruisseau se fût écoulé. Ils étaient, ces clairvoyants, pénétrés de la profondeur du danger et de la folie qu'il y avait à espérer que, à l'aide d'une politique intransigeante et de stratégies aussi surannées que désastreuses, on parviendrait à effleurer le monstre. Jacques cite à son père le nom du plus autorisé de ses jeunes amis; c'était un compatriote, son ancien camarade à l'Ecole de droit, Courvoisier, qui, là, se révélait le politique d'intelligence et de trempe supérieures qu'il sera un jour.

Un des étonnements de Patornay, arrivant de sa province, avait été l'état d'esprit où il voyait cette haute noblesse de l'armée de Condé. Elle avait déserté son pays par haine des idées qui le tyrannisaient, et elle demeurait française quand même, subissant à son insu l'influence qu'elle était allée combattre. Il n'y avait pas jusqu'aux chansons que, à Paris, chaque jour voyait éclore (*la Marseillaise*, *le Chant du Départ*, *la Carmagnole*), qui ne pénétrassent dans le camp des

émigrés. On commençait par mettre des paroles royalistes sur des airs jacobins, puis, comme les couplets originaux avaient plus de verve, la première répulsion atténuée, on les chantait entre soi sans y plus rien changer, et on les apprenait même aux officiers allemands, tout ébahis de tant de liberté d'esprit. A portée du camp, il y avait nombre de grandes dames qui étaient venues rejoindre leurs maris. Les dangers de toutes sortes, les privations, les menaces de l'avenir ne parvenaient pas à mettre un peu de sérieux parmi ces exilés qui semblaient vouloir défier l'adversité en faisant parade de légèreté et d'insouciance. Patornay restera, jusqu'à son dernier jour, l'homme de tels débuts, et lorsque, dans sa vieillesse, il revenait à ses souvenirs de l'émigration, il était prudent de s'assurer que tous ses auditeurs avaient au moins l'âge canonique.

Une radieuse apparition, que Jacques avait eue à Worms et dont il s'efforce d'exprimer le charme à son père, était celle de la princesse de Monaco, maîtresse du prince de Condé. Grande et svelte, d'une crânerie souveraine, elle semblait faire à tout la même fête qu'au danger et vouloir, à force d'héroïque bonne grâce, se faire pardonner d'avoir devancé l'heure où elle pourrait porter légitimement le nom de Condé. A l'impression d'aurore que laissaient l'incomparable éclat de son teint et la lueur de ses magnifiques cheveux blonds, on lui aurait donné trente ans, et elle en avait cinquante. Au camp, où elle était adorée, on se répétait, avec une variante, le vers de Boileau :

Et chacun pour Chimène a les yeux de Rodrigue.

On savait les immenses sacrifices qu'elle avait faits à son prince, si de tels actes consentis d'un tel élan pouvaient s'appeler des sacrifices. Toute sa fortune y avait passé, et un jour que la solde manquait, pour y

faire face, elle avait vendu ses diamants et son argenterie. « Il fallait la voir, disait Jacques, rompre de ses fines et nobles mains le pain de munition, puis, quand ce pain venait à manquer, prendre sa part d'une marmitée de pommes de terre vidée à même sur la table. Ce sommaire repas terminé, la princesse, en lavant, avec sa grâce de déesse, le bout de ses doigts dans son verre, disait qu'on ne dînait pas mieux autrefois à Chantilly.

Robespierre mort et la France délivrée d'une terreur inouïe, Patornay crut entrevoir la pacification immédiate; mais Courvoisier mettait en garde son ami contre les illusions des gascons de la politique, comme il appelait les émigrés butés. Quant à lui, il ne voulait voir là qu'une nouvelle phase de la crise; les thermidoriens purs ne lui semblaient que des valets qui avaient pris le sceptre de leurs maîtres après les avoir assassinés. A l'ère des grands criminels succédait celle des intrigants et des filous, et ce n'est pas à de telles mains qu'il serait possible de rétablir, sur un terrain bouleversé et sanglant, un gouvernement réparateur.

Jacques avait fait brillamment toutes les campagnes de l'armée des princes jusqu'au combat d'Ober-Kamlach (13 août 1796), où il fut grièvement blessé, après s'être conduit de façon à obtenir le brevet de sous-lieutenant et une diminution de quatre ans sur le temps qui lui restait à parcourir pour obtenir la croix de Saint-Louis. La gravité de sa blessure le mettant dans l'impossibilité de suivre l'armée, Condé l'autorisa à demeurer en Russie. Il avait été recueilli et soigné dans son château par une princesse russe, veuve et admirablement belle. Lorsque Jacques fut suffisamment rétabli, elle le donna d'abord comme précepteur, puis bientôt comme beau-père à ses enfants. Les lunes de miel, en Russie, n'ont pas plus qu'ailleurs trente-six quartiers comme un baron saxon. Le second quar-

tier était à peine entamé par Jacques que la princesse se révélait la plus indomptable des furies. Orthodoxe exemplaire, elle répondait exactement au portrait que Célimène fait d'Arsinoé :

> Elle est à bien prier exacte au dernier point,
> Mais elle bat ses gens et ne les paie point.

Elle voulut traiter son mari comme elle traitait ses gens; Patornay répondit à ses algarades de façon à la bien convaincre qu'il était non pas un serf, mais un maître. Comme il voyait que la démonstration serait souvent à recommencer, et que ses traditions de famille ne l'avaient pas préparé aux émotions d'un pareil intérieur, un beau matin, il alla reprendre dans une mansarde la pauvre défroque avec laquelle il était arrivé, puis il prit ses jambes à son cou et ne s'arrêta pas avant d'avoir franchi la frontière.

Patornay trouva un refuge à Hambourg, auprès d'un de ses anciens compagnons d'armes qui avait eu la bonne fortune d'être accueilli par Rivarol et qui avait été admis dans cette sorte d'atelier littéraire que le maître était parvenu à grouper autour de lui et qu'il employait à la composition de son *Dictionnaire de la langue française*. Patornay avait agréé de prime abord à Rivarol, qui l'accepta comme collaborateur. C'était la vie étroite, mais assurée, et dans un incomparable milieu. Non seulement cette vie avec Rivarol était un continuel enchantement de l'esprit, mais le jeune émigré vit là, avec les grands d'Espagne de la politique et des lettres, les derniers survivants des salons du dix-huitième siècle, les plus beaux débris de l'ancien monde. Il arrivait à Rivarol de se détendre dans la vie privée de son rôle de défenseur des principes primordiaux de la société et du lien religieux des empires. Séparé de sa femme, il avait emmené à Hambourg une bonne et jolie fille, appelée Manette, qui ne savait pas lire et

que son protecteur maintenait soigneusement dans son ignorance. Il lui avait adressé à ce sujet une épître qui se terminait par ces deux vers :

> Ayez toujours pour moi du goût comme un beau fruit,
> Et de l'esprit comme une rose.

Lorsqu'il se reportait à ses années de Hambourg, le plus aimable des souvenirs de Jacques n'était pas le Dictionnaire. Pour ignorante qu'elle fût, Manette n'était rien moins que sotte et Rivarol lui avait donné barre sur lui par les fréquentes distractions qu'il se permettait dans le grand monde et qui toutes n'étaient pas exclusivement littéraires. Est-il téméraire, dès lors, de supposer que, étant donné le doux souvenir reconnaissant que lui avait gardé Patornay, Manette n'ait pas eu que pour Rivarol

> ... du goût comme un beau fruit,
> Et de l'esprit comme une rose ?

Jacques écrivait souvent à son père, d'abord pour lui adresser ce qu'il pouvait prélever sur son maigre gain, ensuite pour lui alléger, en essayant de le faire sourire, le poids de ses épreuves. Dans ces lettres, il n'était pas question que de politique; il lui arrivait de raconter, sur le grand monde qu'il entrevoyait, de bonnes histoires, meilleures que je ne puis dire ici. Le père, qui, si bon chrétien qu'il fût, restait encore un peu de son siècle, se scandalisait moins de ces drôleries que des tendances libérales qui, chez son fils, le suffoquaient. Je trouve rapporté là un mot de Rivarol, que je crois inédit, et qui, par la soudaineté de la réplique, est bien de lui. Jacques, accompagnant au théâtre le maître, celui-ci fut impertinemment dévisagé par un jeune freluquet d'émigré. « Qu'avez-vous à me regarder ainsi? lui demanda Rivarol. — Un chien regarde bien un

évêque, » répondit l'autre. A quoi Rivarol riposta : « Qui vous a dit que j'étais un évêque ? »

En 1806, nous le rappelons, Patornay obtenait un certificat d'amnistie. Reprendre du service dans l'armée française, il y aurait été irrésistiblement poussé par sa vocation de soldat et son admiration pour les campagnes qui avaient conduit nos armées d'Italie à Awerstaedt. Mais il lui était interdit, à lui, soldat de l'armée de Condé, de se battre contre ceux qui, la veille, étaient ses compagnons d'armes. Encore fallait-il vivre : il était avocat; il fut nommé juge au tribunal de Livourne, puis procureur impérial à Pérouse. La Restauration le fit chevalier de Saint-Louis, capitaine de cavalerie; il prit sa retraite à Arbois, où il mourut en 1854.

Patornay avait été un cavalier accompli, agréable de sa personne, l'esprit très fin, très orné, avec cet air de race et cette aisance qui, disait-on, le rendaient charmant dans la bonne compagnie, exquis dans la mauvaise. Un des étonnements de son monde était le parti pris qu'il mettait à décliner toutes les propositions de mariage, et il en avait rencontré de nature à ébranler le célibataire le plus endurci. On n'apprit le secret de ses résistances qu'en 1826; il n'avait plus à en faire de mystère : il venait d'être informé, par l'ambassade de Russie, qu'enfin il était veuf. Il avait cinquante-six ans, et l'expérience qu'il avait faite du mariage lui suffisait.

Après cette longue digression sur le fils, revenons au père.

IV

L'enrôlement de son fils dans l'armée de Condé n'aurait pas suffi à compromettre Frédéric au point de l'obliger à émigrer, s'il n'avait été victime d'une trahison. Il avait quelque temps conservé à son service le

régisseur de Charles-Emmanuel; mais poussé à bout par ses rapines, il dut le casser aux gages en dédaignant de lui faire rendre gorge. Le misérable resta au Fied, et, en raison de sa tare, fut tout désigné comme chef du parti sans-culotte. Il s'acharna contre son ancien maître, dénonça l'enrôlement de Jacques à l'armée des princes et établit, à l'aide de témoignages subornés, une correspondance entre le père et le fils. Patornay avait essayé de se défendre, mais entre un traître de valet et un homme d'honneur, sa victime, le choix du comité révolutionnaire ne pouvait être douteux.

Patornay dut fuir avec sa femme, laissant sa fille, âgée de dix-neuf ans, qu'il confiait à une sœur à lui, religieuse à Salins. Frédéric était à peine sorti de son château, que naturellement son ex-régisseur et dénonciateur y rentrait, moins pressé de profaner la chapelle que de forcer la porte du caveau où il ne restait plus une bouteille quand on apposa les scellés. Il avait de plus fait main basse sur tout ce qui, dans le mobilier, était transportable. Il se payait ainsi à lui-même ses trente deniers.

Nous l'avons dit, *le Livre de raison* contient peu de renseignements personnels, mais il fournit des indications curieuses sur l'état d'esprit de l'auteur, qui ne pensait pas autrement que tous ses compagnons d'exil. Ils étaient partis, ne voulant d'abord voir dans la Révolution qu'une échauffourée dont on aurait bientôt raison. Puis la crise s'aggravant et se perpétuant, le retour au pays se trouva indéfiniment ajourné; mais ils n'en continuèrent pas moins à considérer comme non avenue l'effroyable convulsion qui a détruit et extrait tout à coup du corps social l'ensemble des institutions qui tenaient à tous ses organes.

En ce qui concerne Frédéric, il tient pour certain que, lorsqu'il rentrera dans sa terre du Fied, il retrou-

vera, par le fait, l'exercice de la haute et basse justice avec le droit d'avoir un signe patibulaire ; qu'il rentrera dans tous ses cens et redevances qu'il détaille minutieusement à son fils, jusqu'à une poule par feu. Ce signe patibulaire n'était guère, depuis plus d'un siècle, qu'un inoffensif symbole, et l'ensemble de ces cens et redevances, paternellement perçus, ne représentait qu'un impôt et des fermages bien modérés. Dans ses instructions à ce même fils, il lui fait un état des biens qui sont substitués en sa faveur par Charles-Emmanuel, sans paraître se douter que toutes les substitutions ont été annulées dans le passé et prohibées dans l'avenir par les lois révolutionnaires, comme elles le seront plus tard par le Code civil.

En sa qualité de seigneur du château du Fied, plusieurs chapelles étaient à sa nomination. « Ces chapelles, écrit-il, ne peuvent plus être possédées par mon frère qui s'est marié ; on peut y nommer le chevalier (son second frère), en disant le petit office avec permission de posséder cette chapelle sans se lier, si ce n'est pas son inclination, en prenant simplement la tonsure ; il pourrait même continuer à servir le roi, en demandant la permission à la cour de Rome. Mais il serait toujours obligé à dire le petit office... » Et cela est écrit en 1794 ! Et plus loin il ajoute : « Je serais d'avis que l'on fît baptiser les enfants mâles à Poligny ; étant bourgeois, ils ont part à la familiarité qui est bonne ; en y joignant un canonicat que l'on peut obtenir, ce serait un sort agréable pour un enfant. »

Ces rêves-là sont allés rejoindre celui de ses cens et redevances, ses droits de haute et basse justice et son signe patibulaire. Mais ce qui montre combien de tels préjugés étaient enracinés, c'est qu'ils persistent même après la Restauration. En 1816, il écrit : « Il faudra que je demande au diocésain, en ce qui concerne les chapelles à ma nomination, s'il ne serait pas possible d'ob-

tenir, pour me dédommager des pertes que j'ai subies pendant la Révolution, que les fonds de ces chapelles, venant des biens de mes auteurs, me soient rendus, à charge par moi et mes successeurs de remplir exactement et en conscience les fondations en autant de messes que le diocésain décidera. » Etait-il vraiment si excessif de prétendre que les émigrés n'avaient rien appris et rien oublié ?

Il est permis de sourire à de pareilles illusions; mais, où le sourire s'arrête, c'est devant la grandeur d'âme avec laquelle Patornay supporte les indicibles misères de l'émigration. Ils se sont vus réduits, sa femme et lui, aux derniers travaux manuels pour s'assurer le pain de chaque jour; ils se sont vus cent fois sur le point de mourir de faim et de froid, et pas une plainte, pas un mot de révolte; il ne fait allusion à ces affreuses extrémités que pour consigner la reconnaissance qu'il doit à ceux qui les ont secourus. « Je recommande à mes enfants, écrit-il, et surtout à mes héritiers, M. le chanoine Grand de Poligny, qui ne nous a jamais quittés, Madame et moi, pendant notre exil; qui nous a rendu des services très importants, jusqu'à nous faire avoir des charités en argent, sans être sollicité par nous. Je les prie de lui rendre tous les services possibles, ne le laissant manquer de rien, ni dans le besoin. Je puis assurer et affirmer que nous lui devons la vie. » Je constate ici que les misères qui semblent les plus déprimantes, lorsqu'elles sont imméritées, ne parviennent ni à atteindre les caractères, ni à effacer les traces de l'éducation première. Patornay en a été réduit à recevoir l'aumône et ce n'est qu'avec un sentiment d'inconsciente dignité et de gratitude qu'il en fait l'aveu à son héritier et que, lui parlant de sa femme et de lui, il continue à dire en gentilhomme de race : « *Madame* et moi. » Il pouvait s'appliquer le mot d'un fier Comtois : « Le malheur m'a plus moulu que ployé. »

Rien ne lui fut épargné. S'il y avait un souvenir dans lequel il pouvait se reposer des misères de l'heure présente, c'était celui de son château du Fied. Il y revient constamment dans son livre, en vante les aisances et dépendances, la belle allure; il se délecte à en entretenir son fils aîné, à lui indiquer les réparations, les appropriations à y faire... Et il ne devait plus y rentrer. En 1800, il apprenait que son pauvre château venait d'être la proie des flammes, qu'il n'en restait plus pierre sur pierre. En 1803, il était rayé de la liste des émigrés; la patrie lui était rouverte, mais combien il avait rêvé différent son retour au pays! Il en était réduit à se mettre en location, au chef-lieu de son canton, et c'est sous un toit d'emprunt qu'il rendra le dernier soupir. Il savait toutefois que, par la mort, il retrouverait ce que ses derniers jours lui avaient refusé et qu'il dormirait son dernier sommeil dans sa chère église du Fied.

V

J'ai dit que, en partant pour l'émigration, Patornay laissait en Comté une fille, Angélique, alors âgée de dix-neuf ans, qu'il avait confiée à l'une de ses sœurs, religieuse à Salins. Il laissait en outre auprès d'elle une vieille bonne, à leur service depuis quarante ans, le type des serviteurs du bon vieux temps, qui étaient de la famille, ne faisaient rien sans bougonner, mais étaient attachés à leurs maîtres jusqu'à l'entier sacrifice d'eux-mêmes. Jacques, dans toutes ses lettres à son père, n'a garde d'oublier la Pierrine, « de peur, ajoute-t-il, qu'elle ne se fâche. »

Angélique, comme son frère aîné, eut ses épreuves et son roman, mais autrement heureux. A peine était-elle installée avec la Pierrine au couvent de sa tante, qu'elles en étaient chassées en même temps que tout le per-

sonnel, et étaient réduites à s'installer dans une pauvre chambre, vivant du travail de leurs mains. Angélique, plus prévoyante que ses parents, avait pris, en quittant le Fied, ce qui était possible à elle et à la Pierrine de porter d'argenterie, partant à pied pour Salins. Ce mince trésor était sa réserve et elle était résolue à tout endurer avant de l'entamer. L'occasion pour laquelle elle la réservait ne tarda pas à se présenter. Un de leurs amis, qui venait de Suisse, ayant informé Angélique de l'état d'extrême misère où en étaient réduits, à Romont, son père et sa mère, la courageuse fille, faisant un paquet de quelques hardes et de son trésor, partit au secours des siens, à pied et seule, la vieille Pierrine n'étant plus de force à entreprendre pareil voyage. Sur le premier plateau du Jura, un voyageur, dépassant en voiture cette jeune fille, et frappé de l'air de distinction qu'elle conservait sous ses pauvres habits, lui offrit dans sa voiture une place qu'elle accepta. Chemin faisant, il s'informa du but de son voyage; Angélique ne fit pas de mystère de la détresse de sa famille, mais cela fut dit avec tant de simple dignité, que le brave homme lui fut sincèrement acquis. Il lui confessa qu'il avait donné, au début, dans tous les excès de la Révolution, mais qu'il ne voulait plus de sa part de responsabilité dans les victimes qu'elle faisait. Il se fit un devoir de conduire Mlle de Patornay jusqu'à Romont.

Angélique avait encore, dans ce voyage en Suisse, un autre but que le secours à porter à ses parents; elle avait à entretenir son père des moyens de sauvegarder quelques épaves de leur fortune. En raison de la qualité d'émigré de Patornay, la Nation, par la confiscation, était devenue non seulement propriétaire de tous ses biens, mais elle était encore bénéficiaire de toutes ses créances. Une partie de ses débiteurs, touchés du malheur de leur créancier, ne voulurent pas

dénoncer leurs dettes à la Nation, se réservant de s'acquitter envers lui quand des jours meilleurs seraient revenus. Mais, tant que la confiscation était maintenue, ils ne pouvaient payer ni capital, ni intérêts, de crainte que, leurs dettes arrivant à être révélées, ils n'encourussent, en outre du risque de payer deux fois, celui autrement grave d'une accusation de complicité avec les ennemis du peuple.

D'autres se montrèrent impitoyables dans leur parti pris de profiter de la situation pour parvenir à se libérer. Ils obsédèrent Mlle de Patornay de sollicitations, puis de menaces, pour l'amener à accepter le règlement de leurs dettes, et, ce règlement, ils l'offraient en assignats qui, à ce moment, avaient perdu les quatre-vingt-dix-neuf pour cent de leur valeur et n'avaient plus cours forcé entre particuliers. Il allait de soi que ces intègres payeurs étaient de féroces amis du peuple et en mesure d'employer, pour obtenir quittance, des arguments sans réplique. Angélique objectait bien qu'elle était mineure, que son père, mort civil, était dans l'incapacité de donner aucun pouvoir; mais quelle résistance pouvait opposer une pauvre jeune fille sans protection à des industriels aussi solidement résolus? Voilà de quelles tristesses Mlle de Patornay avait à entretenir ses parents et sur quoi elle avait à leur demander conseil.

De retour à Salins auprès de sa tante et de la fidèle Pierrine, Angélique vit se produire un événement qui, lui assurant un avenir aussi heureux qu'honorable, sauvait du même coup sa famille de la misère. Avant l'émigration, les Patornay avaient vécu dans une étroite intimité avec la famille Gagneur. Les Gagneur appartenaient à la haute bourgeoisie de Poligny, confinant à la noblesse, y jouissaient d'une large fortune et d'une considération qui leur avait valu les charges les plus importantes du pays.

En 1793, cette famille n'était plus représentée que par François-Marie Gagneur, avocat au Parlement, âgé de trente-deux ans, et par sa mère, gravement atteinte dans sa santé. Se sentant mourir, elle avoua à son fils qu'elle s'en irait en pleine sécurité sur son avenir, si elle était assurée qu'il épouserait Angélique de Patornay, dont elle avait apprécié toute la fermeté d'âme. Gagneur adoucit les derniers instants de sa mère en lui avouant que le vœu qu'elle lui exprimait n'était que la confirmation du choix qu'il avait fait lui-même.

Lorsque Gagneur vint demander à sœur de Patornay la main de sa nièce, il le fit dans des termes qui permirent à Angélique de mettre cette main dans celle de son fiancé, sans penser à faire une objection de la détresse où se trouvaient elle et les siens. Le mariage religieux fut célébré clandestinement à Salins et la voiture qui ramena Mme Gagneur à Poligny croisa, au moment de la descendre dans l'hôtel qui devenait le sien, une autre voiture qui emmenait, garrotté, en compagnie d'un prêtre, le second de ses frères, Jean-Antoine.

M. Gagneur put sauver la tête de son beau-frère, grâce à une si étrange intervention, qu'elle mérite d'être rappelée. Gagneur, qui était sincèrement royaliste et ne s'en cachait pas, avait eu comme camarade chez les Oratoriens et, plus tard, comme confrère au bailliage de Poligny, René Dumas, bénédictin défroqué, qui devint, en sa qualité d'ami de Marat et de Robespierre, président du tribunal révolutionnaire et l'exécuteur forcené de leurs hautes œuvres. Gagneur avait exercé de tout temps de l'influence sur Dumas par la fermeté et l'autorité de son caractère, et, quelque répugnance que lui inspirât une telle compromission, Gagneur ne rompit pas avec son camarade, en raison des victimes qu'il espérait pouvoir lui arracher. Il ob-

tint, en effet, de Dumas, l'élargissement de Jean-Antoine de Patornay et put, jusqu'à la veille de Thermidor, lutter avec ce fauve et lui enlever quelques proies.

Nous ne résistons pas à relater ici un trait qui, indiquant de quelles fantaisies sinistres Dumas était capable, achève de le peindre.

Gagneur, à la veille de Thermidor, avait cédé aux instances d'amis qui avaient un des leurs sur le point de comparaître devant le tribunal révolutionnaire et il avait fait à nouveau le voyage de Paris pour tenter de fléchir Dumas. Lorsque Gagneur se présenta chez le président, il fut reçu par Mme Dumas, qui le pria d'attendre, son mari ne devant pas tarder à rentrer. Gagneur ayant demandé des nouvelles de sa famille à Mme Dumas, elle ne lui répondit que par des sanglots; le père de la malheureuse femme venait d'être arrêté, et la prison, alors, c'était l'échafaud. « Comment, s'écria Gagneur, votre père est arrêté et votre mari, qui peut tout, tolère cela? Puisqu'il va rentrer, je vais feindre de ne rien savoir et essayerai de le faire rougir de sa lâcheté. » Dumas rentré et les compliments échangés, Gagneur redemanda des nouvelles de sa famille à Mme Dumas, qui fut reprise par les larmes et avoua l'arrestation de son père. Aux reproches solidement motivés de Gagneur, Dumas répondit : « Dis-moi, cher ami, aimes-tu le bordeaux? » Gagneur s'indigna d'une aussi inconvenante plaisanterie. Dumas insista : « Je ne répondrai pas à tes reproches avant que tu n'aies répondu toi-même à ma question; aimes-tu le bordeaux? — Eh bien, oui, repartit Gagneur, impatienté, je l'aime quand il est bon, et après? — Après, dit Dumas, figure-toi que mon gredin de beau-père avait du bordeaux parfait et qu'il le buvait chaque semaine, avec des prêtres réfractaires. Je l'ai fait arrêter, je bois à tous mes repas de son bordeaux et je le ferai relâcher

si j'arrive à épuiser la provision avant qu'il ne soit guillotiné. Quant à toi, mon ami, tiens-toi pour dit que tu as suffisamment abusé de notre camaraderie et que, si tu y reviens, tu auras le sort de mon beau-père. Donc, reprends le coche ce soir et que je n'entende plus parler de toi. »

Le 9 thermidor arriva à temps pour couper à Dumas le goût du vin et sauver du même coup le beau-père et ce qui restait de la provision de bordeaux (1).

Un lettré de mes amis a eu communication de la correspondance de Dumas, et, si résolu qu'il eût été à en tirer parti, il a été terrassé autant par l'ennui que par le dégoût. Sombre, bilieux, dépravé, les vices honteux avaient devancé en Dumas les vices féroces. Il avait un frère, beau comme le jour, plein de talent et d'honneur; lui était d'une laideur qui révélait son âme; et le peuple, qui ne recule pas devant le mot grossier, quand il frappe juste, appelait l'aîné *le Beau Dumas;* quant au cadet, pour rendre la répulsion que produisait sa face verdâtre, on l'appelait *Dumas la Charogne.* Dumas se savait décoré de ce joli surnom, il sentait de plus qu'il était incurablement un raté : cela ne se pardonne ni à Dieu ni aux hommes. Sans la Révolution, Dumas serait demeuré le plus haineux des cuistres; la Terreur lui a permis d'assouvir ses rancunes, elle en a fait un tigre (2).

(1) Désiré Monnier, dans ses *Souvenirs d'un octogénaire*, a relaté, en le dénaturant complètement, cet épisode que je tiens, tel que je viens de le raconter, du dernier survivant des enfants de M. Gagneur.

(2) Le beau Dumas, qui était devenu administrateur du Jura, s'opposa avec une telle énergie à l'exécution des mesures proposées par les commissaires de la Convention, qu'il parvint à les intimider. Il soutint la lutte jusqu'au jour où un décret, que son frère avait provoqué, l'ayant mis en accusation, il dut échapper par la fuite au sort qui l'attendait. Rentré en France après Thermidor, il ne consentit pas à revenir dans son pays. Il se retira en

Rendons hommage, en terminant, à la carrière politique de M. Gagneur, qui fut d'une rare unité. Ses convictions monarchiques et sagement libérales le tinrent à l'écart des affaires tant que dura l'Empire. En 1814, l'arrondissement de Poligny l'élut à la députation : considérant les tendances de retour à l'ancien régime de la Chambre introuvable et plus tard du Pavillon de Marsan comme le plus grave péril de la monarchie, il resta constamment le défenseur de la sage et nationale politique de Richelieu et de Decazes. En 1825, l'arrondissement de Poligny inclinant à l'ultra-royalisme (on ne l'accusera pas d'avoir piétiné sur place), Gagneur, ne se sentant plus en communication avec ses commettants, résigna son mandat. Il demeura membre du conseil général et adjoint au maire, dernières fonctions qu'il résigna en 1830. Il mourut en 1848.

Le nom de Patornay, qui s'était éteint, en 1854, avec Jacques, a été relevé et il est aujourd'hui très honorablement porté par la famille du général Gagneur, petit-fils et filleul de Frédéric-François.

Bresse où il mourut de chagrin, en 1795, à l'âge de trente-huit ans.

Puisqu'il devait succomber à la torture que lui infligeait le monstrueux déshonneur de son nom, on se prend à regretter qu'il ait échappé à la proscription ; il méritait de mourir comme Chénier.

CHARLES BAILLE.

CHRONIQUE MUSICALE

Opéra-Comique. — Reprise du *Rêve,* drame lyrique en quatre actes, d'après le roman d'E. Zola, poème de Louis Gallet, musique de M. Alfred Bruneau.

Bibliographie.

Quand le drame lyrique de M. Bruneau fut représenté pour la première fois, en juin 1891, il apparut au monde musical que c'était là un événement artistique considérable, dont les conséquences immédiates n'étaient rien moins, disaient les plus enthousiastes, qu'une rénovation complète du théâtre et de la symphonie dramatique. Nous allions savoir ce que c'était que la hardiesse musicale, l'orientation vers la vérité, l'affranchissement des conventions anciennes et l'expression des réalités vécues. Les cloches du *Rêve* sonnaient le glas du vieux dogme lyrique en même temps que le baptême d'un art nouveau. Pour fêter l'entrée dans la vie du théâtre musical futur, un journal organisa même un banquet où l'on but, au dessert, à son avenir triomphal. Ceci se passait à un moment où la situation de nos scènes lyriques, vis-à-vis de l'art vrai, expliquait, jusqu'à un certain point, cette exaltation étrange et cette retentissante publicité. A l'Opéra, comme à l'Opéra-Comique, les classiques étaient négligés ou sacrifiés en des interprétations inférieures; le répertoire moderne,

sur lequel Ambroise Thomas, Gounod et Meyerbeer régnaient en maîtres, ne se composait guère que de pâles copies de leurs œuvres; le tonnerre wagnérien grondait bien à l'horizon, mais, en dehors des salles de concert, la foule ne connaissait, pour ainsi dire, rien de *Tristan et Yseult*, ni de *l'Anneau de Niebelung*, ni des *Maîtres Chanteurs*, ni même de *Lohengrin*. Les seules œuvres récemment représentées, dans lesquelles on pût relever des traces de modernisme, étaient *le Roi d'Ys* et *Sigurd*. Encore ces partitions, fortement appuyées sur les principes essentiels de l'opéra, n'apparaissaient-elles modernes que par des détails purement musicaux. M. Bruneau arrivait, très jeune, au théâtre, avec un ouvrage dans lequel il s'était efforcé d'appliquer les principes d'unité symphonique et de rigoureuse subordination au drame découverts par le génie de Wagner : il bénéficia de la situation. Tout ce qu'on attendait de l'évolution prochaine de la scène lyrique semblait annoncé dans *le Rêve*. *Le Rêve* fut donc accueilli comme un signe précurseur de la ruine définitive des antiques recettes de l'opéra. En bonne stratégie, on l'utilisa comme machine de guerre pour battre les murs de cette citadelle branlante, et M. Bruneau connut la gloire enviable d'annoncer que les temps étaient proches.

Plus de neuf ans ont passé depuis ces événements. Et les temps se sont accomplis ou à peu près ; du moins l'évolution musicale s'est dessinée : nous avons appris à connaître non seulement Wagner, aujourd'hui entré dans la gloire définitive, mais ses disciples. L'Opéra nous a donné *Samson et Dalila*, *la Walkyrie* et *les Maîtres Chanteurs*, sans parler de *Messidor;* l'Opéra-Comique a représenté *Falstaff* et *Werther*, *l'Attaque du Moulin* et *Fervaal*, sans parler de *Louise;* le public a repris goût aux ouvrages de Gluck qui ne haïssait, lui non plus, ni la hardiesse musicale,

ni la vérité, ni la vie. La musique qui semblait obscure est devenue claire; celle qui paraissait claire est devenue plate. De toute façon notre point de vue a changé.

Je ne veux pas dire par là que *le Rêve* ait perdu quoi que ce soit de sa valeur propre au cours de ces neuf années. Au contraire, la récente reprise faite par l'Opéra-Comique de la partition de M. Bruneau affirme son indéniable vitalité. Et même, elle apparaît plus forte à se présenter ainsi, non plus dans une atmosphère de bataille, mais au rang qui lui est dû dans la série des œuvres modernes où s'affirme une originalité volontaire et une sérieuse passion d'art. Je ne prétends donc pas que le temps ait déclassé l'ouvrage : il en a simplement remis au point la signification. La révolution dont *le Rêve* fut un des pronostics les plus évidents ne sort pas du *Rêve;* les admirateurs excessifs de cette partition purent seuls le croire au moment même de son apparition. En réalité, cette révolution date de Richard Wagner; la partition de M. Bruneau fut la première tentative *franche* d'un accommodement du wagnérisme au tempérament français. Elle eut le mérite, très réel, de s'affirmer telle à un moment où aucun ouvrage de Wagner n'était connu. Sa hardiesse en parut plus grande et l'admiration qu'elle suscita put aller jusqu'à supprimer, en sa faveur, la relation de cause à effet. Les années écoulées l'ont rétablie. En 1891, le public français ignorait l'art véritable de Wagner et les tentatives analogues à celle de M. Bruneau, alors en voie d'exécution. Il fut excusable de faire honneur de toute la nouveauté de cet art à la première œuvre qui faisait présager son complet épanouissement. Il le put d'autant mieux que le temps, en remettant les choses au point, a confirmé les termes de son jugement sur le mérite intrinsèque du *Rêve.* Et, sans doute, M. Bruneau éprouve une légitime satisfaction à constater aujour-

d'lui que son œuvre a dû autant à elle-même qu'aux circonstances.

Sans doute *le Rêve* ne diffère pas très sensiblement, sous le rapport du *dosage* wagnérien, de *Werther*, par exemple, qui fut donné peu de temps après. M. Bruneau laisse une part aussi large que possible à la voix chantante et, sinon à l'air, du moins à l'*arioso*, tout comme M. Massenet. Il montre peut-être un peu plus de rigueur que le musicien dont il fut l'élève dans la façon dont il incorpore ses thèmes caractéristiques au dialogue. Mais le développement musical proprement dit est loin de nous présenter la logique et la continuité qu'on admire chez Wagner et que Wagner seul jusqu'à présent a réussi à douer d'une merveilleuse unité. La musique du *Rêve* se laisse assez aisément ramener à des épisodes reliés les uns aux autres par l'emploi des mêmes motifs. Ce fait est tout à fait caractéristique du wagnérisme français, qui, suivant les tendances particulières à notre esprit, tend à établir dans un ouvrage, en dehors des divisions principales, certaines divisions secondaires, de nature à assurer à l'auditeur des points de repère et des haltes. L'esprit germanique semble volontiers se passer d'un tel mode de jalonnement. La seule construction de la phrase allemande suffirait à prouver des aptitudes spéciales à embrasser le sens de périodes qui nous sembleraient démesurées. Aussi, en adoptant le principe du style wagnérien, la plupart des musiciens français en ont-ils singulièrement tempéré l'application. La *mélodie continue* prend volontiers chez eux la forme de *mélodies continuelles*, plus ou moins achevées, plus ou moins étroitement enchaînées les unes aux autres, plus ou moins habilement enchevêtrées. Mais on n'y trouve guère ce développement soutenu des phrases mères, non point reliées entre elles, mais jaillissant les unes des autres, riches en brisures imprévues d'où s'échappent de

nouveaux flots symphoniques et qui bondissent d'un sens à l'autre, par le rythme, par l'harmonie, par l'instrumentation, en progressions d'une aisance souveraine. On n'y trouve aussi qu'exceptionnellement des motifs types d'un caractère purement instrumental. La plupart des phrases essentielles de nos opéras modernes sont destinées à paraître au moment de leur plus grande expression *dans la voix*. Chez Wagner, c'est le contraire : le point culminant d'une scène, d'un drame, est marqué, dans la plupart des cas, par une expansion symphonique extraordinaire et la voix prend alors ce qu'elle peut de la mélodie qui couronne la crête du flot sonore. Toutes ces différences contribuent à distinguer notre wagnérisme de celui de Wagner : elles tiennent peut-être, au fond, à ce qu'un instinct secret, irréductible, nous conduit à envisager le théâtre, même chanté, comme une action. Chez nous, c'est la musique qui se fait drame. De là l'importance prise, malgré tout, par le personnage, par la personnalité de l'acteur, par la voix. Chez Wagner, c'est le drame qui se fait musique. Du lever à la chute du rideau, la symphonie commande. Tout est submergé dans ses ondes impérieuses.

Mais revenons au *Rêve* et entrons maintenant dans le détail de l'œuvre.

Le roman d'Emile Zola, dont l'excellent Louis Gallet a extrait la substance d'un livret de drame lyrique, était bien fait pour séduire un compositeur. Il met en œuvre en un décor charmant quelques-uns des motifs poétiques dont l'art musical peut s'emparer le plus aisément et avec le plus de puissance : un amour chaste et pur, né du songe d'une enfance à peine éveillée aux réalités, en lutte avec une profonde, une inquiète et douloureuse tendresse paternelle; il nous montre, en une série de scènes touchantes et fortes, la chute navrante de ce songe dans la vie, à laquelle il ne se heurte que pour se briser. Il contient enfin cette pensée pro-

fondément humaine et consolante que nous ne saurions qu'effleurer nos plus beaux rêves, mais qu'ils nous suivent dans la mort, et que, renaissant en eux, c'est par eux que s'accomplit notre réalité définitive. Je n'ai pas, au reste, à analyser ce roman que presque tout le monde a lu : je m'en tiens au poème lyrique qu'en a tiré Louis Gallet dont l'habileté professionnelle trouva rarement une meilleure occasion de s'exercer.

L'ouvrage comprend huit tableaux : le librettiste n'a pu moins faire pour approprier aux exigences de la scène les multiples épisodes d'un ouvrage non conçu dans la forme théâtrale et qui se meut en toute liberté de temps et de lieu. De la sorte, le drame se déploie avec une lenteur qui n'est pas sans causer quelque tort à toute sa première partie. L'intérêt scénique proprement dit est assez long à s'établir et les jolis tableaux, inspirés du roman, n'ont pas, au théâtre, assez de consistance pour tenir lieu d'une exposition franche et intéressante. On sait que dans ces sortes d'adaptations les auteurs comptent, d'ordinaire, que le public partagera leur enthousiasme pour l'œuvre dont ils se sont inspirés, au point de combler les vides forcés de la représentation par le souvenir de la lecture. J'ai souvent tenté d'expliquer en quoi ils se faisaient illusion. Devant la rampe, l'auditeur de meilleure volonté ne tient compte que de ses sensations immédiates. Heureusement, jusqu'à un certain point, la musique peut suppléer à de telles lacunes. Sa puissance d'évocation lui permet de réveiller, aux détails près, les impressions suggérées par des développements littéraires souvent fort étendus. Ainsi les deux premiers tableaux du *Rêve*, assez languissants comme action, paraissent néanmoins très remplis et se déroulent, malgré la brièveté des paroles, selon un rythme à peu près identique à celui de l'exposition du roman. La musique, ici, dessine les personnages en traits caractéristiques, comme elle

seule peut le faire quand elle est maniée par un artiste pénétré de son sujet; en même temps elle fait flotter autour d'eux l'atmosphère requise de douceur et de quiétude : l'expression de ces scènes est parfaite de naturel et de fraîcheur.

Quand le drame se noue, la symphonie prend un caractère plus âpre : jusqu'alors assez tempérée et d'allure plutôt gracieuse, même dans l'expression d'un mysticisme, qui n'a rien, d'ailleurs, que d'enfantin, elle accélère ses rythmes, broie la ligne mélodique en soudaines violences et multiplie les dissonances à tout propos. Il faut même avouer que quelques-unes d'entre elles paraissent hors de propos et sont, en tout cas franchement désagréables. M. Bruneau qui, depuis s'est donné tort à lui-même en écrivant beaucoup plus sagement ses récentes partitions, était alors, en quelque sorte, en proie à la hantise du néologisme harmonique. La musique du *Rêve* en fourmille et je dois à la vérité de déclarer que tous ne sont pas heureux. Ce n'est pas chez Wagner, certes, que M. Bruneau a pu trouver le modèle de telles audaces : presque toutes les combinaisons d'accords de l'auteur de *Tristan* sont réductibles en dernière analyse, à la pratique habituelle ou pour mieux dire à la langue normale. Au contraire, bien des juxtapositions de notes assemblées par M. Bruneau ne se peuvent justifier que par l'arbitraire, et si l'auteur du *Rêve* ne s'était arrêté à temps dans cette voie dangereuse, il eût inutilement gâté bien des pages de son œuvre. Heureusement pour lui et pour nous, cette préoccupation de hardiesse à tout prix ne suffit pas encore à enlever aux plus belles scènes du *Rêve* leurs qualités naturelles de mouvement et d'expression. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'elles y ajoutent : je crois au contraire que la musique de M. Bruneau eût gagné en force *musicale* ce qu'elle aurait pu perdre en violence harmonique.

Les scènes qui ont le plus *porté*, comme on dit, lors de la récente reprise de l'ouvrage, sont celles qui naguère avaient décidé de son succès. Elles se trouvent au troisième acte et au quatrième : l'entrevue de Félicien et d'Angélique d'abord, après le refus de Jean d'Hautecœur, puis celle de l'évêque et de son fils, ont produit, comme autrefois, la plus forte impression. Ce sont à mon gré les meilleures de la partition, du moins celles dans lesquelles s'affirme le plus nettement la personnalité de M. Bruneau, son souci d'expression juste et de vérité, et la puissance communicative de son émotion quand retentit un cri d'humanité véritable. Dans les scènes épisodiques ou dans les passages de demi-teinte, l'auteur du *Rêve* apparaît toujours sous un aspect moins favorable. Non pas que son sentiment le trahisse, ou qu'il me semble moins apte à traduire, dans leur essence, les ténuités d'un poème que ses élans passionnés. Je serais plutôt tenté de rechercher la cause de cette infériorité relative dans la langue musicale qu'il s'est forgée. Elle n'est assurément dépourvue ni de nuances ni de variété. Elle se prête avec une souplesse parfaite à toutes les nécessités de l'action. Mais si elle possède des aptitudes égales à l'expression de tous les modes poétiques, elle n'agit pas d'une manière aussi persuasive à tous les moments. Sa rudesse native, qui s'exalte si facilement en farouches éclats dans les situations violentes, trouve un emploi moins heureux dans les situations tendres ou reposées. Elle ne contredit jamais le sentiment, mais parfois la sensation qui, on l'avouera, joue bien un certain rôle en musique. Bref, elle manque rarement d'éloquence mais souvent de fluidité. C'en est assez pour expliquer que M. Bruneau me semble plus à l'aise dans la force que dans la grâce.

Toutefois, ceci n'explique rien qu'en principe et d'une manière en quelque sorte théorique. Dans le fait, si

nous rassemblons nos souvenirs de théâtre, ou que nous feuilletions la partition du *Rêve*, nous trouvons de suite un certain nombre de vivantes exceptions à cette critique qu'on aurait tort de regarder comme une règle. Je songe surtout au moment du troisième acte où Angélique, sur le point de fuir avec Félicien, entend chanter ses *voix*, voyant pour ainsi dire s'animer autour d'elle, et pleurer son départ, tout le décor familier de son innocence. La réalisation musicale est, à cet endroit, d'une limpidité ravissante, d'une douceur parfaite. La partition ne contînt-elle que cette seule page de charme, elle suffirait à tempérer le jugement qu'on pourrait porter sur la saveur un peu âcre de l'ensemble et pour nous empêcher de trop promptement généraliser à ce propos.

Au point de vue technique, on peut encore reprocher à M. Bruneau certains partis pris, certaines insistances, fatigantes à la longue, comme la doublure trop fréquente de la basse et de la partie supérieure, le groupement des harmonies dans le grave, et la monotonie de certaines cadences mineures qui, revenant sans cesse, finissent par imprimer aux périodes une lourdeur fâcheuse. Mais ce sont là des impressions de musicien. Je prie de croire qu'elles ne prévalent pas dans ma pensée sur celles, qu'à un point de vue plus élevé, un artiste doit ressentir devant une œuvre dont les défauts sont emportés par les plus généreuses qualités, avant tout la conviction et la franchise. On a trop peu souvent l'occasion de rendre hommage à ces vertus essentielles pour la perdre au profit de chicanes de détail. L'œuvre de M. Bruneau appartient à cette catégorie de productions, trop rares, par lesquelles s'affirme une volonté et un tempérament. Après avoir subi l'épreuve du silence, elle nous réapparaît dans toute sa vigueur, dans toute sa rudesse, si l'on veut, mais aussi dans toute sa vivante poésie, dans toute sa vibrante humanité. N'en

demandons pas davantage et rendons pleine justice à celui qui a osé l'écrire au moment où elle fut écrite.

Il y a peu de choses à dire de la nouvelle interprétation du *Rêve*. De même que les peuples heureux, les comédiens excellents n'ont pas d'histoire. Ceux de la troupe de M. Carré sont des meilleurs, et quand je vous aurai appris que M. Bouvet, dans le rôle de Jean d'Hautecœur, Mlle Guiraudon dans celui d'Angélique, M. Beyle et Mme Deschamps-Jehen sont égaux à eux-mêmes et dignes de l'ouvrage, j'aurai tout dit. Vous ne serez pas surpris, non plus, de savoir que la mise en scène du *Rêve* est d'une exactitude et d'un goût minutieux qui soutiennent dignement la réputation de metteur en scène de M. Carré, ni que l'orchestre est excellent sous la direction de M. Luigini. Il faut aussi rendre hommage à la justesse des chœurs, lesquels, d'ailleurs, ne jouent dans l'ouvrage qu'un rôle effacé.

Il se fait en ce moment un mouvement de réparation autour du nom d'un artiste qui ne jouit de son vivant que d'une réputation très limitée. Ch.-Valentin Alkan n'est guère connu, jusqu'à présent, que des rares pianistes en état d'aborder ses difficiles compositions. M. Delaborde et M. I. Philipp ont entrepris, sous les auspices de la maison d'édition Costallat et Cie, de rééditer un choix de ses œuvres, susceptible de donner une idée de son talent original et de populariser, dans la mesure du possible, les productions éminemment intéressantes qu'il a laissées. Alkan vécut très solitaire, écrivant beaucoup et dépensant, en des pages d'une ampleur vraiment étonnante, tous les trésors d'une virtuosité comparable à celle de Liszt ou de Rubinstein. Les pianistes ne pourront que gagner à se familiariser avec des compositions que César Frank admirait d'une foi sincère et que Bülow plaçait très haut. Et nous pourrons aussi gagner quelque chose à les entendre

jouer de temps à autre, car si ces œuvres sont de celles dans lesquelles la virtuosité tient une place prépondérante, la valeur musicale n'en est pas moins très appréciable et les beautés réelles n'y font point défaut, malgré des idées souvent sommaires ou vieillies.

Je signale aussi chez les mêmes éditeurs l'apparition d'un petit volume de Jadassohn (édition Breitkopf) sur l'étude des *Formes musicales*. Les traductions d'ouvrages de ce genre manquent un peu chez nous. On ne peut donc que se féliciter de voir celui-ci mis à la portée des musiciens français par M. W. Montillet. Il est, à coup sûr, assez succinct et ne contient pas les détails que nécessiteraient certaines démonstrations. Mais il est clair, bien composé, et contient en somme, sur des points importants, ce qu'il importe de savoir d'essentiel; j'ajoute, ce que l'on sait trop peu chez nous, en général.

Paul DUKAS.

CHRONIQUE

La rentrée du Parlement. — Le budget. — Pour l'électeur. — Phraséologie politique. — Clichés et lieux communs. — Les réalités. — La question financière. — L'impôt sur le revenu. — La situation économique. — L'industrie française. — La défense républicaine.

Nous les reverrons le 6 novembre, messieurs les sénateurs et messieurs les députés. Sept semaines à peine leur restent pour voter le budget de 1901. Mais ce n'est pas cette préoccupation qui les rappelle, et ce n'est pas non plus un tel souci qui presse le gouvernement. Au vrai, le gouvernement n'était pas pressé du tout; si docile que soit sa majorité, il se trouve plus heureux et plus tranquille quand le Parlement est en vacances, et cette majorité même ne tient pas outre mesure à sa fonction législative, puisque aussi bien elle ne légifère pas, ni à son droit de contrôle, puisqu'elle l'a abdiqué, moyennant des faveurs variées et répétées, entre les mains du ministère. Mais enfin il faut bien faire semblant de travailler, et de travailler en commun; la fiction constitutionnelle rendait peut-être aussi nécessaire cette convocation. Quelles conversations ont-ils eues, ces élus, avec leurs électeurs? De quoi leur ont-ils parlé? En retour, quelles impressions rapportent-ils? Ils ont sans doute fait entendre ces mots

de « défense républicaine » et d'« action républicaine », vides de sens, mais sonores et faciles au développement; d'autres mots encore, avec quoi c'est une longue habitude de duper les naïfs : cléricalisme, biens de mainmorte, etc., et, comme M. Bourgeois et M. Barthou, ils auront anathématisé le nationalisme; ce dernier s'est pourtant souvenu qu'il fit partie — hélas! — du ministère Méline; il a associé dans le même anathème le nationalisme et le collectivisme. Le grotesque et scolastique appareil d'une politique ivre de verbalisme a été de nouveau mis en mouvement par ces illustres docteurs et par d'autres plus obscurs, habiles tous à étourdir par le bruit de paroles creuses et vaines. Mais ils n'ont rien dit d'un problème sérieux, d'un danger certain; leur transcendant esprit ne s'arrête pas à d'aussi mesquines réalités; d'ailleurs il n'est pas bon d'y faire descendre non plus l'esprit des électeurs, et l'on s'accorde à ne se point embarrasser de la situation financière. On ne parle pas des impôts au peuple qui les paye et qui chaque année les voit grossir; on se borne à le divertir de jongleries oratoires et de spéculations abstraites. Ni le gaspillage des deniers publics et la mauvaise répartition des crédits, ni le prix croissant de l'existence ne sont des sujets auxquels s'attarde un ministre d'hier ou un ministre de demain, ou même un ministre d'aujourd'hui. La Chambre n'en a cure. Un budget se vote, maintenant, bien après l'ouverture de l'exercice, au milieu de l'indifférence générale; la discussion en est à chaque instant coupée par des questions et des interpellations étrangères; le gouvernement accepte quelques petites réductions et quelques relèvements de crédits; pour le reste, il s'en tire avec des promesses qui ne trompent personne; tout s'arrange, et le formidable budget de la France prend tous les ans un peu plus d'embonpoint. Du reste, pour duper plus sûrement l'électeur et

l'empêcher de voir clair dans une affaire qui l'intéresse au premier chef, on a inventé les divers projets d'impôt sur le revenu; on l'amuse avec cette nouvelle matière à discours et ce nouveau mirage. Cet espoir d'un impôt sur le revenu lui fait prendre patience et le détourne d'examiner de près le présent. Le grand nombre en attend on ne sait quel chimérique allégement, comme si tout impôt frappé sur le riche parce qu'il est riche ne devait pas, en fin de compte, atteindre le pauvre.

La question financière est ainsi escamotée, et l'on esquive de même la question économique. Elle est grave pourtant. De l'une non plus que de l'autre, un socialiste-collectiviste ne se trouverait embarrassé; il dirait seulement — M. Millerand le dit — : « La faute est au régime social. » Il tient le remède : c'est la suppression de la propriété individuelle, c'est la socialisation des moyens de production et des grandes entreprises. Et si lui-même il reconnaît que les temps ne sont pas encore venus, à sa façon il les prépare, et par lui la crise économique s'aggrave. Qu'il ne s'émeuve pas d'un tel résultat, on le conçoit aisément; mais ceux qui ne partagent ni sa doctrine ni la foi dont il fait montre seraient coupables de n'y pas chercher un autre remède que le sien. La situation faite à l'industrie en France est chaque jour plus précaire et ses charges sont de plus en plus lourdes. Elle a aidé, sans illusion du reste, à la préparation et au succès de l'Exposition et n'en attend que de maigres profits. Des lois nouvelles et des mesures arbitraires ont augmenté ses frais généraux et gêné sa production, en même temps que les grèves rendaient la main-d'œuvre plus incertaine et plus coûteuse. Que l'on ajoute à ces embarras le renchérissement des matières premières et les déplacements de clientèle qu'a pu amener l'Expo-

sition, et je crois que l'on se fera une juste idée d'une situation préjudiciable, non seulement aux industriels, mais au pays lui-même dont elle diminue la richesse et aux ouvriers dont le travail et le salaire s'accroissent avec les facilités de production et diminuent avec elles.

On ne peut contester l'importance pour un Etat d'avoir des finances bien réglées et une industrie prospère et sûre du lendemain, et l'on ne niera pas non plus que ces questions ont sous n'importe quelle forme de gouvernement une égale importance. Il est donc permis d'être républicain et d'y arrêter son attention. C'est de quoi ne s'avisent pourtant guère les politiciens qui, vivant de la République, ont fait d'on ne sait quelle défense républicaine, qui n'est qu'une garde montée autour de leurs privilèges et prébendes, une espèce de *Chiboleth*. Ils s'en tiennent à une phraséologie vague et redondante et n'y admettent de précision que dans l'insolence et la négation. Mais peut-être M. le président du conseil, ministre de l'intérieur et des cultes, s'apprête-t-il, à l'heure où j'écris, à entretenir le pays de ces grands intérêts si nets et si définis. On en serait heureusement surpris.

CLAYEURES.

27 octobre.

Le directeur-gérant : P. MAINGUET. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie — 1587

L'Instantané

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

3e Année. N° 50 | 2e semestre | 10 Novembre 1900

LE SENAT

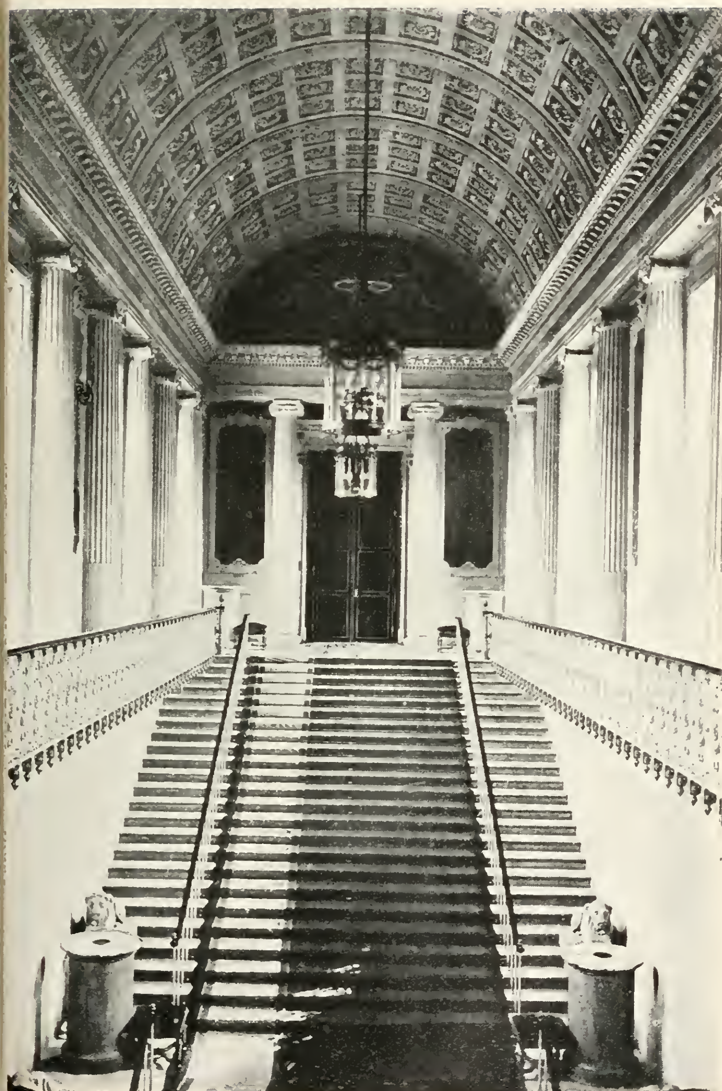


287. — ENTRÉE DU PALAIS DU SÉNAT

Cliché de Fiorillo. Gravure de Ruckert.



288. — FAÇADE SUR LE JARDIN DU LUXEMBOURG



289. — ESCALIER D'HONNEUR

Cl. de M. Tardieu. Gr. de G. de Résener.



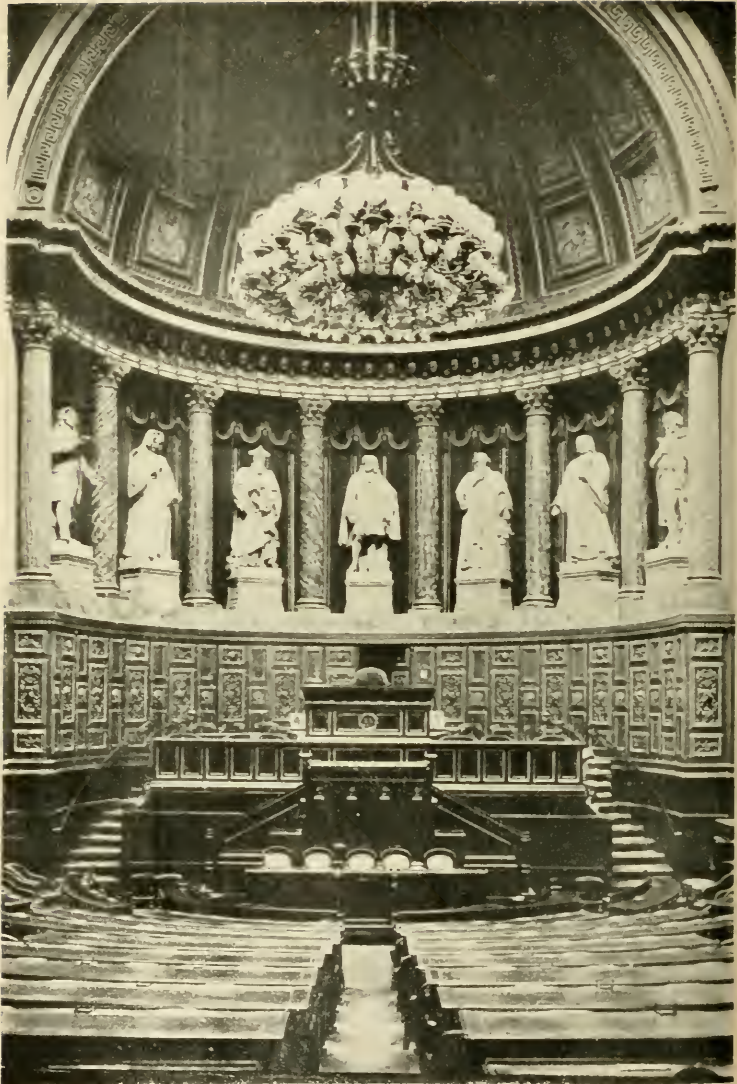
290. — INTÉRIEUR DE LA CHAPELLE

Cl. de M. Tardieu. Gr. de G. de Résener.



291. — GALERIE DES BUSTES

Cl. de M. Tardieu. Gr. de Ruckert.



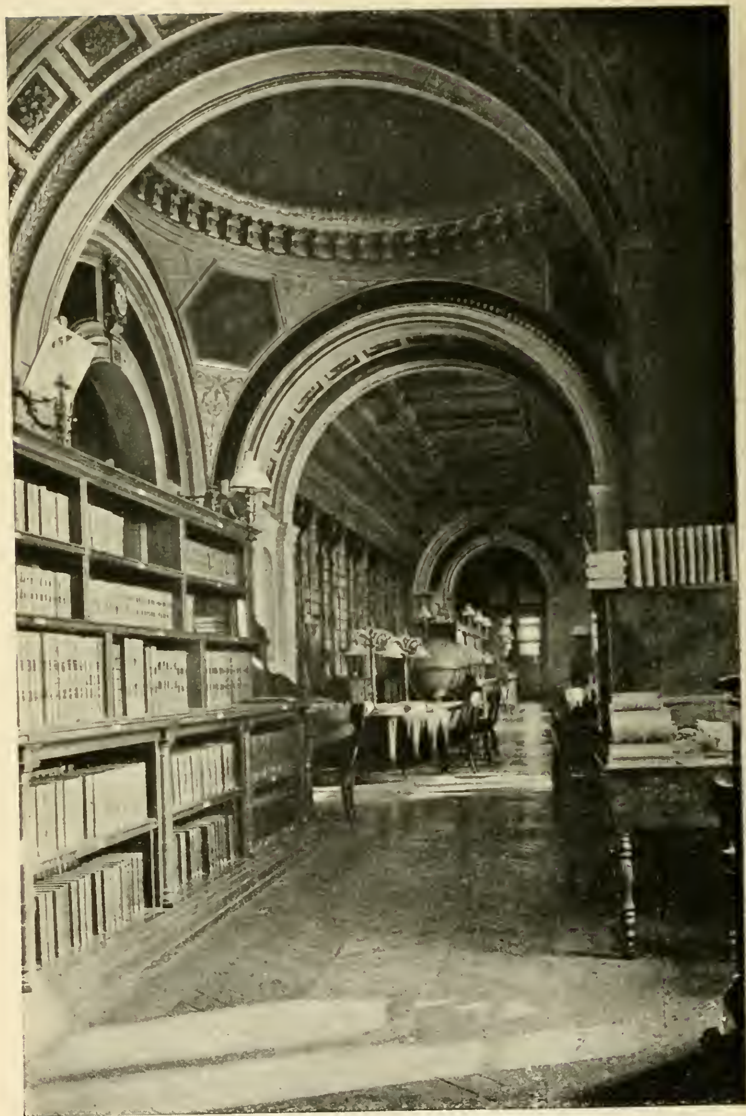
292. — LA SALLE DES SÉANCES

Cl. de M. Tardieu. Gr. de G. de Résener.



293. — CHAMBRE A COUCHER DE MARIE DE MÉDICIS

Cl. de M. Tardieu. Gr. de G. de Résener.



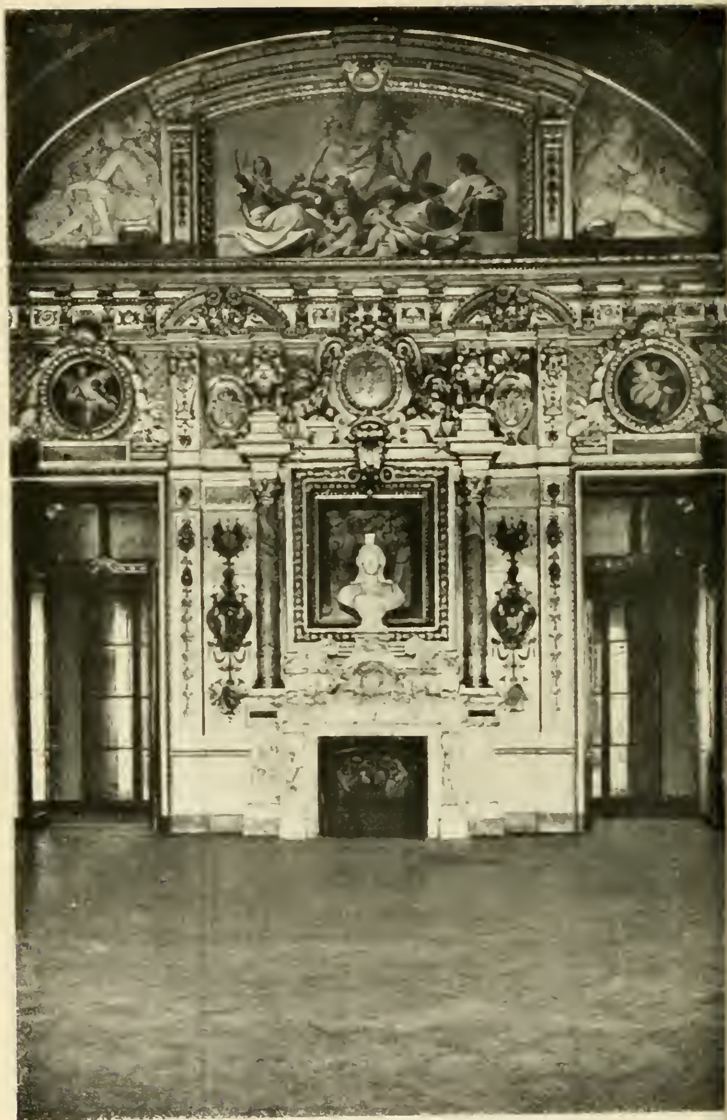
294. — LA BIBLIOTHÈQUE

Cl. de M.! Tardieu. Gr. de Reymond.



295. — SALLE DES PAS-PERDUS

Cl. de M. Tardieu. Gr. de G. de Résener.



296. — CHEMINÉE DE LA SALLE DES PAS-PERDUS

Cl. de M. Tardieu. Gr. de G. de Résener.



297. — APOTHÉOSE DE NAPOLÉON Ier

(Plafond de la salle des Pas-Perdus)

Cl. de M. Tardieu. Gr. de G. de Résener.

y présenta au Directoire le traité de Campo-Formio. A la suite du 18 Brumaire, le *palais Directorial* fut, jusqu'en 1800, le *palais du Consulat*. Sous l'Empire, il devint le palais du Sénat, et plus tard celui de la Pairie. En 1815, le maréchal Ney y fut détenu (la porte, ouverte sur l'escalier par lequel on le conduisait à l'audience, conserve encore le guichet en fer qu'on y fit alors pratiquer). Sous Louis-Philippe, ce fut au Luxembourg que furent jugés les ministres de Charles X, en 1830, et le prince Louis-Napoléon Bonaparte, après le débarquement de Boulogne, en 1840.

Le palais, affecté de nouveau aux réunions du Sénat en 1852, siège provisoire de la préfecture de la Seine après l'incendie de l'Hôtel de Ville en 1871, est redevenu le palais du Sénat en 1879.

DESCRIPTION DU PALAIS

Le Luxembourg, qui a la forme d'un quadrilatère avec pavillons centraux et pavillons d'angle, a conservé à peu près intactes ses deux façades principales. Celle du nord (par laquelle on entre), donnant rue de Vaugirard, vis-à-vis la rue de Tournon, a 89 m. 30 de longueur; celle du sud, 89 m. 84.

Dans la cour d'honneur, de chaque côté du perron central, sont les statues de *Montesquieu* et *Pasquier*, par Foyatier et Nanteuil.

On entre par la porte située au fond de la cour à gauche. — Dans le vestibule à droite, statue de *l'Ange gardien*, par Husson.

1er étage. — Galerie des Bustes : Bustes d'anciens pairs, de sénateurs et d'hommes politiques.

Salle des Séances, ornée de magnifiques boiseries. De chaque côté du grand hémicycle, où siègent les sénateurs, *Saint Louis*, par Dumont, et *Charlemagne*, par Etex. Dans l'hémicycle, derrière la tribune du Président, statues de *Turgot*, de *D'Aguesseau, L'Hôpital, Colbert, Molé, Malesherbes* et *Portalis*. A gauche et à droite de cet hémicycle, peintures par Blondel (*les Pairs offrant la couronne à Philippe le Long, et les Etats de Tours décernant le titre de Père du peuple à Louis XII*). Aux pendentifs, médaillons de Charles V, de Louis XII, de Louis XIV et de Napoléon. — Salle du Trône (aujourd'hui des Pas-Perdus), richement décorée : à la voûte, *Apothéose de Napoléon Ier*, par Alaux, *la Paix* et *la Guerre*, par Brune; aux extrémités, peintures remarquables, par Lehmann (*la France, sous les Mérovin-*

giens et les Carlovingiens, nait à la foi et à l'indépendance; la France sous les Capétiens, les Valois et les Bourbons). — Salon de Napoléon Ier (aujourd'hui la buvette) : plafond, figures allégoriques, par Decaisne, médaillon du roi de Rome; à droite, *Charlemagne*, le *Duc de Guise et le président de Harlay, Louis XIV*; à gauche, *Saint Louis* (par Flandrin), *Charles IX et le chancelier de L'Hôpital, Louis XIII et Richelieu*. — Salle de commissions : au plafond, dont une partie est masquée, *l'Aurore et les Saisons*, par Jadin. — Escalier d'honneur, bâti par Chalgrin, et orné de douze tapisseries des Gobelins et de Beauvais. — Salon Romain : vues de Rome peintes en grisaille sur des panneaux de drap. — Salle de commissions : au plafond, *la Force, la Justice et la Loi*, par Picot. — Salle de commissions : au plafond, *Saint Louis, des savants et les fondateurs de la Bibliothèque nationale*. — A droite, *Bibliothèque* dont la coupole centrale est décorée d'une peinture (malheureusement très noircie) de Delacroix (*les Limbes de l'Enfer de Dante*). — Salon de Jeanne Hachette : *Jeanne Hachette*, statue par Bonnassieux; *Jules César*, statue antique.

Rez-de-chaussée. — *Ancienne salle du Livre d'or* ou chambre à coucher de Marie de Médicis, entièrement revêtue d'arabesques et de dorures formant une charmante ornementation. Elle se compose d'une petite galerie (neuf panneaux à glaces avec médaillons peints, dit-on, par Van Thulden et Van Huden; au plafond, *Apothéose de Marie de Médicis*, par Van Hoeck) et d'une salle carrée (boiseries ornées d'arabesques attribuées à Jean d'Udine; au plafond, attribué à Van Hoeck : *Marie de Médicis rétablissant en France la paix et l'unité du gouvernement*, médaillons (portraits et Amours). — Chapelle (1844) décorée de peintures par E. Gigoux (paroi en face des fenêtres) et Vauchelet (à la voûte); derrière l'autel, *les Vingt-quatre Vieillards de l'Apocalypse*, par A. de Pujol. — Sous l'orgue, *groupe d'anges* sculpté par Jaley. (PARIS 1900, *Guides Joanne, Hachette et Cie.*)

LE SÉNAT CORPS POLITIQUE

Le Sénat, assemblée politique, se compose de trois cents membres, âgés au moins de quarante ans, élus pour neuf ans par le suffrage restreint et renouvelables par tiers tous les trois ans.

Le Sénat compte encore un certain nombre de sénateurs à vie, élus soit par l'Assemblée nationale, soit par le Sénat

jusqu'en 1884. MM. le duc d'Audiffret-Pasquier, Bérenger, Magnin, le général Billot, Wallon, Emile Deschanel, Berthelot, de Marcère, etc., sont sénateurs inamovibles. Parmi les personnalités connues à d'autres titres qui font partie du Sénat, on peut citer : MM. Constans, le docteur Cornil, le baron de Courcel, de Freycinet, Mazeau, le général Mercier, Mézières, le docteur Pozzi, Alfred Rambaud, etc.

MM. Waldeck-Rousseau, président du conseil, ministre de l'intérieur et des cultes, Monis, ministre de la justice, et Jean Dupuy, ministre de l'agriculture, font partie du Sénat.

M. Fallières, sénateur du Lot-et-Garonne, a succédé comme président de cette assemblée à M. Emile Loubet, sénateur de la Drôme, élu président de la République.

Le directeur-gérant : P. Maingcet. PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie — 1607.

LE FRIQUET

(*Suite*)

XI

Très souvent le vicomte de Ganges revint à Hourville. D'abord, il fit de courtes et correctes visites; puis, peu à peu, il resta plus longtemps ou fut retenu à dîner.

Quelquefois aussi, il rencontrait à cheval Mme Schlemmer et le Friquet, se promenait avec elles, les ramenait et déjeunait à Hourville.

Mme de Ganges, très souffrante, ne recevait personne et ne quittait presque pas son lit.

Le Friquet avait cru d'abord que cette maladie était un prétexte pour éviter les relations et, prenant à deux mains son courage, elle avait demandé à Hubert :

— C'est-y vrai, dites, que vot' maman est malade?... C'est-y pour de bon, ou bien seul'ment pour ici, qu'elle l'est?...

Et le vicomte avait répondu si tristement, que la petite comprit bien qu'il disait vrai :

— Hélas, non!... Ma pauvre maman n'est pas malade « seulement pour ici »!... elle est perdue, je le sais bien!... tout ce que l'on peut faire, c'est prolonger sa

vie le plus longtemps qu'on le pourra et l'empêcher de trop souffrir...

C'était la vicomtesse qui poussait son fils à venir souvent à Hourville, heureuse — maintenant qu'elle avait pris tant bien que mal son parti de le laisser s'enjuiver — de voir que ces visites lui étaient un grand plaisir.

Les Villiers-Neaufle prolongeaient leur séjour à Hourville. Ils se cramponnaient — disait le Friquet — parce que — toujours sans avoir l'air — ils voulaient allonger la ficelle jusqu'à l'arrivée du prince de Galles, pour profiter de cette occasion de le rencontrer. Et M. Tripoly — tout en annonçant chaque jour son départ — semblait céder aux instances du banquier et s'incrustait comme ses amis.

Un soir, le Friquet était sortie comme à l'ordinaire après avoir servi le café, pour se promener un peu dans le parc. M. de Ganges avait dîné à Hourville et aussi quelques baigneurs, boursiers ou rastas. En tout une vingtaine de personnes.

A table, le Friquet qui ne gobait pas beaucoup madame de Villiers-Neaufle, avait dû reconnaître avec Baugé que, ce soir-là, elle était étonnante de jeunesse et éblouissante de fraîcheur. Elle avait dépassé de plusieurs années la cinquantaine et elle paraissait avoir trente ans.

Sa belle taille, un peu lourde mais bien prise, se dressait d'un grand jet harmonieux et magnifique. Du corsage de satin vert d'eau — de ce vert qui assomme les fraîcheurs les plus résistantes — les épaules sortaient d'un blanc de lait et d'une chair moirée qui semblait toute neuve.

Les cheveux, fins et drus, étaient relevés en une masse luisante qui casquait la petite tête insolente, bien plantée sur le cou un peu gros mais très long.

Et le Friquet — cédant aux instances du sculpteur,

qui lui démontrait que Rolande était encore vraiment belle et appétissante — avait formulé ainsi son admiration :

— L'est épatante, c'est convenu!...

Puis, après un instant de réflexion, elle avait conclu :

— N'empêche pas qu' c'est une rude rosse!...

— Oh! oh!... — fit Baugé surpris de cette violence, parce qu'habituellement la petite n'était pas malveillante sans raison — oh! oh!... qu'est-ce qu'elle t'a donc fait?...

— A moi, rien!... mais l'est sal'ment méchante tout d' même, allez!... elle chine tout l' monde... même Mme Schlemmer chez qui elle est... vous trouvez ça chic, vous?...

— Je ne trouve pas ça chic du tout!... seulement je dis qu'il faut être rempli d'indulgence pour les belles personnes... et puis, comment le sais-tu, qu'elle chine Mme Schlemmer?...

— Pac' que j' l'entends, donc!...

— Où ça, l'entends-tu?...

— Dans l' jardin... ou sur la terrasse... Vous savez bien qu'y a jamais qu'elle et son juif qui sortent l' soir... tous les autres restent au salon...

— Pourquoi dis-tu «son» juif?... — demanda le sculpteur désireux de savoir quel était au juste le degré de perspicacité du Friquet.

— J' dis son juif, pac' que... Bah!... si vous croyez que j' vois pas tous les micmacs qu'y font?...

— Quels micmacs?...

— Ben... Ah! vous m' faites monter à l'arbre!... vous l' savez aussi bien qu' moi... et même mieux...

— En vérité, mon Friquet, je ne me doute pas des micmacs dont tu as pu t'apercevoir...

— Comment, vous avez pas r'marqué qu' tous les soirs y sortent, Rolande et l' juif?...

— Non...

— Ben alors, c'est qu' vous n' voyez rien de rien!... car ça crève l'œil!... quand vous êtes dans l' billard avec l' patron, m'sieu d' Vauban, m'sieur d' Villiers-Neaufle, et qu' vous causez avec Mme Schlemmer et m'sieu d' Ganges... y s' défilent... d'abord sur la terrasse, et puis dans les allées... et alors j' les entends qui complotent et qui débinent...

Le dîner, en finissant, avait interrompu les explications du Friquet. Elle avait aidé Mme Schlemmer à servir le café, puis s'était glissée dehors.

Descendant l'escalier de la terrasse, elle tourna autour du château pour prendre l'allée qui menait jusqu'à l'Orne et se promener au bord de l'eau. C'était sa promenade préférée les soirs de lune. Mais le temps était très sombre et la petite, après avoir fait quelques pas, tourna dans une autre allée fleurie du jardin français.

Le silence était profond. De temps à autre un éclat de voix s'entendait, une silhouette apparaissait dans la porte violemment éclairée de la salle de billard. Les feux rouges des cigares luisaient parfois sur la terrasse puis disparaissaient dans la nuit.

Le Friquet sortit du jardin et, entrant dans le parc, suivit une allée moussue où il semblait que l'on glissait sur du velours. Elle ne s'entendait pas marcher, mais souvent le petit bruissement d'une feuille qu'effleurait la mousseline de sa jupe lui tenait compagnie et lui donnait l'expression que quelque chose, au milieu de ce lourd silence, vivait.

La petite allait vite. Elle allait toujours vite. C'était l'habitude prise quand jadis on l'envoyait faire des commissions pour le cirque et qu'on lui tirait les oreilles lorsqu'elle ne rentrait pas assez tôt.

Soudain elle s'arrêta court, en entendant très près d'elle une sorte de froissement qu'elle définit ainsi dans sa pensée :

— Tiens!... on dirait du satin qui craque!...

Le bruit d'un baiser la fit sourire et elle dit :

— Parfaitement!... du satin et un baiser... c'est Rolande et l'Youpin!...

Elle n'eut que le temps de s'effacer pour les laisser passer devant elle, les devinant dans la nuit noire parce qu'elle les savait là, alors qu'eux la frôlèrent sans se douter de sa présence.

Ils passèrent silencieux sur la mousse, tandis que le Friquet se disait :

— Comme ils sont loin du château, ce soir!... jamais y n' vont loin comme ça!... Allons bon!... les v'là qui s'arrêtent pour se sucer la pomme!...

Mais à ce moment, Mme de Villiers-Neaufle parla :

— On ne voit plus aucune lumière... je ne sais pas où nous sommes?...

— Je le sais, moi!... — affirma M. Tripoly — c'est à gauche qu'il faut tourner pour trouver la chapelle...

Le Friquet s'étonna :

— La chapelle?... qu'est-ce qu'ils lui veulent, à la chapelle?... Y peuvent pas laisser la chapelle tranquille, à c't' heure!...

La voix de Rolande reprit :

— C'est très loin!... c'est absurde!... vous avez vraiment des fantaisies...

— Des fantaisies!... Ah!... elle est sévère, celle-là!... des fantaisies!... quand depuis quinze jours que nous sommes ici je vous ai aperçue pour tout régal pendant cinq minutes... le soir... à deux pas du château!...

— Eh bien?...

— Eh bien, si ça vous suffit, à vous qui êtes une sorte de banquise, ça ne me suffit pas, à moi qui ne suis ni un glaçon ni un morceau de bois!...

— Vous savez ce qui avait été convenu?...

— Parfaitement!... Vous m'avez imposé des condi-

tions que j'ai été assez bête pour accepter!... mais il n'a pas été stipulé dans ces conditions que je serais forcé de dîner à côté de vous à moitié nue et belle à allumer Vauban lui-même, qui, pourtant, ne prend pas feu facilement...

— Allons donc!... vous ne savez ce que vous dites!...

— Si vous croyez que je ne l'ai pas vu?...

— Où voulez-vous en venir?... Prétendez-vous que je dine dans ma chambre... ou en robe montante?...

— Sans être en robe montante, vous pourriez n'être pas provocante à ce point...

Et grossier, il ajouta :

— D'autant que c'est dirigé contre moi, ces provocations!... on voit bien qu'il y a une élection sous roche!...

Elle demanda, le ton hautain, la voix sifflante :

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire?...

— Je veux dire ce que je dis!... Votre mari crève d'envie de se présenter dans ce pays-ci, n'est-ce pas?...

— Et après?...

— Après?... eh bien, mais...

Et il acheva dans un ricanement :

— Faut d' la bonne galette!... comme dirait le Friquet...

— Oh!... si vous parlez sur ce ton, je vous laisse!...

La robe de satin frôla de nouveau Friquette, puis s'arrêta brusquement. Et la petite comprit que Tripoly retenait Mme de Villiers-Neaufle. Déjà il répondait, insolemment gouailleur.

— Comme vous prenez facilement la mouche!... Je croyais que depuis que ma femme avait eu l'idée... plutôt fâcheuse, je n'en disconviens pas, d'indiquer que nos relations lui étaient connues et de les apprendre à un tas de gens par la même occasion, nous avions résolu de jouer cartes sur table...

— Et alors?...

— Et alors, je pensais qu'il était inutile d'envelopper de velours les paroles... utiles que nous avons à nous dire...

— Il commence à faire frais... rentrons...

— Pas avant d'avoir fait le... pèlerinage que vous m'avez promis...

— . . . .

— Je ne comprends pas, ma chère Rolande, quel plaisir vous trouvez à tergiverser ainsi, puisque vous savez fort bien que vous ferez quand même ce que je souhaite?...

— Ça n'est pas sûr!... et d'ailleurs, elle est fermée, cette chapelle!...

— Non!... hier encore j'ai causé avec le Friquet qui venait de nettoyer, de changer les fleurs, d'arranger des lampes et un tas d'histoires... elle s'en allait... nous sommes revenus ensemble au château... je me souviens très bien que je lui ai fait observer qu'elle oubliait de fermer la porte... et qu'elle m'a répondu qu'on ne la fermait jamais...

Le Friquet écoutait, se disant :

— La chapelle!... ce youtre de malheur va entrer dans ma chapelle!...

Car elle s'était habituée à considérer comme sienne la vieille petite chapelle romane que personne autre qu'elle ne soignait.

Seul vestige de l'ancien château d'Hourville — brûlé au quinzième siècle et reconstruit à une autre place quelques années plus tard — la petite chapelle se dressait isolée dans un coin du parc. Il y avait des années qu'on n'y disait plus la messe, mais une lampe y brûlait sans cesse — depuis que le Friquet faisait le ménage, — devant la Vierge de bois.

La vieille statue, peinte jadis et aujourd'hui sans couleur et criblée de trous de vers, représentait la

Vierge debout sur la crête d'une vague, tenant au bout de ses bras allongés l'enfant qu'elle semblait tendre à des mains invisibles.

Sur la vague — encore teintée de verdâtre — se déroulait un ruban de bois peint en blanc où se lisait en vieilles lettres baroques et difficiles à épeler :

« *Sainte Marie de la mer, priez pour nous, pauvres pêcheurs !...* »

« Pêcheurs » était écrit avec un énorme accent circonflexe. La plupart des marins d'Hourville, et même de Saint-Séverin, venaient, avant d'aller à la morue, brûler un cierge à la Vierge de la mer. Des *ex-voto* naïfs, accrochés aux murs verdis, attestaient que les vœux des marins avaient été souvent exaucés.

M. Tripoly entraînait Mme de Villiers-Neaufle. Et le Friquet, qui avait relevé sa jupe pour empêcher le petit bruissement de la mousseline contre les feuilles, marchait paisiblement à quelques mètres derrière eux.

Comme ils ralentissaient, la petite les dépassa et se mit à courir à toutes jambes. Elle venait de penser que la chapelle était située au milieu d'une sorte de rond-point relativement découvert. Au-dessus de ce rond-point on apercevait une échappée de ciel. L'obscurité ne serait plus assez profonde pour qu'on ne distinguât pas une forme blanche si elle passait dans la petite clairière en même temps que Rolande et Tripoly. Alors, prenant de l'avance afin de traverser l'espace éclairé avant qu'ils ne fussent à portée de voir, elle ouvrit doucement la porte de la chapelle et la repoussa dès qu'elle fut entrée.

Puis elle alla souffler la lampe, en demandant pardon à la sainte Vierge de se permettre cette familiarité et, revenant se plaquer à l'endroit où s'ouvrait le battant de la porte, elle attendit.

En approchant du mur, son pied avait heurté un objet. Elle le ramassa et se souvint :

— Tiens!... c'est la petite lampe que j'ai oubliée l'autre jour...

C'était une de ces lampes appelées trotteuses dont se servent les domestiques pour faire le service. Au bout d'un manche à bascule est un plateau de cuivre surmonté d'un verre étroit et long.

Le Friquet avait apporté et oublié la lampe dans la chapelle, un soir où Mme de Vertancourt s'était obstinée à venir après le dîner voir les *ex-voto*.

L'enfant attendait, collée au mur, et se demandait inquiète :

— Ah çà!... est-ce qu'ils auraient changé d'idée?... ou bien est-ce qu'y sont perdus?...

Tout à coup, M. Tripoly s'écria, en poussant la porte qui vint frapper le Friquet :

— Là!... qu'est-ce que je disais?... ça n'est même pas fermé au loquet, ainsi!...

Il trébucha contre un banc et jura :

— Sacré n. d. D.!...

Le Friquet étouffait de colère :

— Sale juif!... sale juif!... qui vient jurer ici!...

Elle murmura presque sa pensée. Son cœur battait de rage à grands coups sourds. Mme de Villiers-Neaufle perçut vaguement un souffle. Elle demanda, effarée :

— Qu'est-ce qu'il y a?...

Tripoly répondit :

— Qu'est-ce que vous voulez qu'il y ait?... asseyez-vous donc?...

Elle s'engouffra dans le banc avec un craquement de soie, et il s'assit près d'elle en balbutiant :

— Rolande!... ma belle Rolande!...

Le Friquet entendit un baiser et ce baiser, dans sa chapelle, l'exaspéra. Elle eut envie de crier à ces gens tout le mépris et tout le dégoût qu'ils lui inspiraient. Mais à l'instant de crier, elle se dit :

— Y vont r'connaître ma voix!... mauvaise affaire!...

Et une idée lui vint qu'elle jugea admirable. S'étant assurée que la porte était grande ouverte, elle prit doucement le verre de la petite lampe posée à ses pieds et l'appuya contre ses lèvres, en hurlant de tous ses poumons :

— A bas les youpins!...

Ce fut un son abominable, rauque, une sorte de beuglement de bête inconnue et parlante, un cri réellement terrifiant.

Bien souvent, au cirque, elle s'était amusée à « faire le lion » dans des verres de lampes. Elle venait de s'apercevoir que, en parlant, on obtenait un résultat plus remarquable encore.

Au hurlement du Friquet, un cri épouvanté de Rolande avait répondu, tandis que M. Tripoly, éperdu, bafouillait, la langue collée au palais par la peur :

— Qui... qui... est-ce qui est là?...

Mais la petite était déjà loin. Dès qu'elle avait eu poussé son cri, elle s'était élancée dehors et courait de toutes ses jambes vers le château.

Quand elle entra dans le salon, rose et souriante, Vauban, qui aimait à parler pour ne rien dire, s'écria :

— Ah!... voilà Mlle Friquette qui daigne revenir parmi nous!...

Et comme l'enfant s'asseyait, agacée que l'on eût remarqué sa rentrée, Vauban continua :

— Avez-vous fait une promenade intéressante, mademoiselle Friquette?...

— Oui! — fit-elle énervée de plus en plus — très intéressante!...

— Ah!... racontez-nous ça?...

Vauban ne comprenait pas que la petite saltimbanque ne préférât pas sa société à la solitude du parc. Si peu que le Friquet comptât à ses yeux, il était in-

consciemment froissé de ce lâchage de quelques minutes.

M. de Villiers-Neaufle eut la malheureuse idée d'appuyer sur la chanterelle.

Autant que sa veulerie mondaine et sa philanthropie roublarde l'autorisaient à détester quelque chose, le marquis détestait le Friquet. Plusieurs fois, exprès ou pas, la petite lui avait décoché quelques-uns de ces mots féroces et inoubliables qu'elle disait par malice ou par candeur. Et puis, elle avait, — quand elle ne disait rien — une façon pénétrante de regarder Rolande, Tripoly, et lui-même, qui déconcertait ses combinaisons diplomatiques.

Apercevant le Friquet perchée, rouge et vexée, sur une chaise trop haute, il joignit ses instances à celles de Vauban. Il n'était pas mauvais — pensait-il — de gêner à son tour cette petite gêneuse. Donc il insista en disant, aimable et protecteur :

— Voyons, mademoiselle Friquette, ne nous privez pas d'un grand plaisir ?... Contez-nous votre promenade... Ça sera certainement instructif et amusant...

Le Friquet secoua sa toison d'or et répondit, narquoise, avec, cette fois, une lueur mauvaise dans ses yeux clairs :

— C' que j' vous dirais n'apprendrait rien à personne... et vous, pour sûr ça n' vous amuserait pas !...

XII

M. de Villiers-Neaufle sortait rarement le matin. Il travaillait au tome second de son grand ouvrage sur *les Origines et les causes de la démoralisation en France*, et c'était le matin qu'il se sentait l'esprit frais et les idées claires.

Un jour que, fatigué, il s'en était allé respirer quel-

ques instants avant le déjeuner dans les avenues, il rencontra M. Schlemmer et lui dit d'un ton confidentiel :

— Je viens de rencontrer une femme à cheval, qui est idéalement faite... est-ce que c'est une voisine?...

— Une voisine?... — fit le banquier qui ne trouvait jamais idéalement faites les femmes qui ne voulaient pas le recevoir — une voisine?... je ne vois pas ça!... Comment est-elle?...

— Sa figure, je ne l'ai pas vue... car quand je dis rencontré, c'est une façon de parler... elle est passée devant moi et je l'ai suivie ensuite un instant... elle est merveilleusement bâtie!... et souple, et onduleuse...

— Fichtre!... — dit le banquier — je ne vous ai jamais vu vous emballer de la sorte!... elle doit être vraiment remarquable, cette femme-là!...

Il savait que les femmes n'étaient pas beaucoup le fait du savant philanthrope qu'il avait l'honneur d'héberger. M. de Villiers-Neaufle passait — à tort ou à raison — pour entretenir, avec quelques sommités féminines du parti, un commerce d'esprit sans plus. On avait beaucoup parlé dans un temps de sa liaison avec la belle Mme de Morteville, mais tous — amis ou ennemis — affirmaient que c'était une « liaison blanche ».

Tandis qu'il songeait à la réputation — peut-être usurpée — de chasteté du marquis, le galop d'un cheval le fit se retourner et il aperçut le Friquet qui arrivait sur Némorin. Quand Mme Schlemmer ne montait pas, c'était elle qui promenait le cheval, impossible lorsqu'il avait un jour d'écurie.

La petite salua légèrement les deux hommes. Et M. de Villiers-Neaufle murmura, suffoqué :

— Comment!... c'était le Friquet!... Ah! par exemple!...

— Elle est bien bonne!... — cria le banquier en se tapant sur les cuisses.

M. de Villiers-Neaufle étendit sa main un peu molle vers la silhouette qui s'éloignait et affirma :

— Eh bien, on dira tout ce qu'on voudra, ça a beau être le Friquet, c'est superbe!...

— C'est vrai!... — fit le banquier pensif.

Plusieurs fois déjà il avait senti, près de la petite écuyère, le frisson qu'il connaissait bien et auquel il n'avait pas l'habitude de résister.

Il ne ressemblait en rien au noble ami de Tripoly. Les femmes, c'était tout à fait son affaire, et la liaison blanche devait être pour lui lettre close.

L'admiration qu'inspirait le Friquet à un homme chic, à un de ces « gentils » qu'il s'avouait malgré tout être d'une race supérieure à la sienne, rallumait de plus belle des désirs déjà éveillés, faisait renaître des projets encore indécis.

Et il traduisit sa pensée par cette exclamation, qui peignait clairement le caractère de son envie et la délicatesse de son esprit :

— Chicment pomponnée, elle ferait un effet bœuf, cette petite!... la voyez-vous dans une avant-scène avec une robe de cent louis et une botte d'orchidées?... Pensez-vous qu'elle épaterait le Tout-Paris, cette gamine-là? C'est ça, qui serait un fameux pétard!...

— Eh bien, qu'est-ce qui empêche de le faire, ce pétard?... — demanda avec bienveillance le philanthrope oublieux, pour l'instant, des origines et des causes de la démoralisation en France.

Et M. Schlemmer répéta, heureux de voir abonder dans son sens un homme aussi distingué :

— Au fait, pourquoi ne pas le faire, ce pétard?......

Une fausse honte l'empêchait d'avouer que le Friquet ne faciliterait pas le lancement du pétard.

Si vaniteux qu'il fût, le banquier comprenait vaguement l'aversion qu'il inspirait à la petite écuyère, sans toutefois en vouloir discerner le véritable motif.

Baptisé, M. Schlemmer se persuadait, — ou du moins paraissait se persuader, — qu'il était un «gentil» au même titre que les autres. Il affectait de ne pas comprendre que la haine qu'il éprouvait pour ces gentils de malheur suffisait à le différencier d'eux. Et il répétait volontiers — comme s'il eût parlé de choses étrangères à lui — que la guerre à Israël n'était que la guerre au capital dissimulée sous l'étiquette antisémite.

A l'instant où M. Schlemmer et le marquis traversaient la cour d'honneur, le Friquet la traversait également, venant des écuries.

M. de Villiers-Neaufle posa sur elle un regard faux et mauvais.

Il avait l'enfant en horreur. Souvent il surprenait son œil narquois allant de Rolande à Tripoly et de Tripoly à lui-même, et cet œil le troublait fort.

En ce moment, il examinait le corps amorphe du banquier et la silhouette de statue de la petite écuyère. Et il se réjouissait, le philanthrope chrétien, de la vengeance que lui réservait la rencontre du Juif ignoble et de l'enfant qu'il savait très pure.

Il s'arrêta, et lui qui jamais n'avait adressé la parole à cette petite fille mal élevée — qui parlait argot et se permettait de soupçonner les mystères malpropres de son intérieur — il lui fit un profond salut, en disant, courtois :

— Imaginez-vous, mademoiselle, que je ne vous avais pas reconnue!... Je demandais à M. Schlemmer qui était la belle amazone que je venais de rencontrer...

Ce changement de façons dérouta le Friquet sans la déconcerter. L'hommage inattendu de celui qu'elle considérait comme une canaille décorative la surprit, et elle se demanda :

— Qu'est-ce que j' peux donc pour lui, qu'il est si poli qu' ça?...

Elle s'inclina, gracieuse, sans rien dire, et grimpa l'escalier sans se retourner tandis que M. Schlemmer, qui venait d'ouvrir une des lettres posées sur la grande table du vestibule, poussait un juron éclatant :

— Nom de nom de nom!...

Et devenait si rouge que la petite pensa :

— Y va avoir l'attaque, sûr!...

Au déjeuner, elle apprit le désastre.

Le prince de Galles ne venait pas! Il s'était laissé empaumer. Il faisait l'ouverture de la chasse à courre chez les Rothschwein.

Le Friquet riait. Elle dit à demi-voix à Baugé :

— Vous allez voir qu'y va arriver des dépêches pour les Villiers-Neaufle et l' youpin!... Quelle joie d' les voir filer!...

Le youpin — comme elle disait — la regardait à la dérobée.

Bien que le hurlement, poussé la veille dans la petite chapelle de Notre-Dame de la Mer, n'eut presque rien d'humain, il avait deviné que le Friquet y était pour quelque chose. Ce formidable « A bas les youpins!... » lui restait dans l'oreille et il se disait, ignorant le concours du verre de lampe :

— Elle a dû faire crier ça par un marin, à qui elle aura donné la pièce...

M. Tripoly ignorait que tous les marins de la côte eussent volontiers poussé ce cri pour rien.

Quoiqu'ils apportassent pas mal de bien-être aux gens de la mer, les juifs étaient détestés. Ils dépensaient, certes, mais ils dépensaient de mauvaise grâce. Le chrétien le plus gêné marchandait moins que le juif le plus millionnaire.

Somme toute, les villas louées par des juifs ne rapportaient guère plus que les autres. La population ne gagnait pas grand'chose à leur présence et le paysage y perdait beaucoup.

Depuis trois mois, le Friquet avait travaillé de toutes ses forces à ancrer cette idée dans les cerveaux paresseux et têtus. Elle allait à pied et à cheval répétant dans les petites boutiques, aux cabines, aux loueurs de voitures, enfin partout :

— Dommage qu'y ait tant d' juifs à Saint-Séverin! ça éloigne beaucoup les aut' baigneurs... c'est vraiment bien malheureux!...

Au début, les Normands avaient trouvé ce propos stupide. Puis, en jetant un coup d'œil sur le petit journal de la côte, l'instituteur qui, par hasard, était un brave homme sans aucune prétention à l'intellectualité, avait dit :

— C'est pourtant vrai, que c'est tous des étrangers!...

Le fait est que les listes de baigneurs ressemblaient aux comptes rendus des five o'clock du *Figaro*.

Après le déjeuner, M. de Villiers-Neaufle déclara qu'il allait marcher un peu dans la campagne avant de se mettre au travail, et le banquier, effondré du lâchage princier, ne lui offrit pas de l'accompagner.

Le Friquet dit à Mme Schlemmer :

— J' parie qu'y va au télégraphe pour se faire envoyer une nouvelle inquiétante!...

Puis elle ajouta, ravie :

— Vous n'en serez pas fâchée, hein, d'être débarrassée des raseurs?...

La jeune femme fit un geste de soulagement.

Hubert de Ganges emmenait sa mère à Paris avant les premiers froids de l'automne. Cette année son départ était un peu avancé.

Et Iseult — qui entrevoyait une interminable saison de chasse — était navrée de la séparation.

Pour la première fois depuis l'affreux mariage qui avait gâché sa vie, elle goûtait un peu de bonheur.

Heureuse de l'amour d'Hubert, décidée à se donner

à lui, elle attendait anxieusement le retour à la liberté relative de Paris.

En épousant le banquier juif, Iseult d'Hourville s'était promis d'être une femme soumise et fidèle. Et pendant près de quinze ans elle avait tenu parole, passant à travers les admirations, les hommages et les déclarations formelles, sans que même une pensée de défaillance l'eût effleurée.

Elle jugeait qu'elle avait fait avec M. Schlemmer un contrat qui réglait ses devoirs aussi bien que ses droits.

Par contrat de mariage le banquier reconnaissait à Mlle d'Hourville quatre millions en toute propriété, plus un douaire de cent mille francs de rentes s'il mourait le premier.

Avant de se vendre, pour assurer l'avenir de son exigeante famille, Iseult avait beaucoup hésité et beaucoup réfléchi. Elle s'était dit que la façon de rendre moins odieux le marché conclu, c'était d'en exécuter scrupuleusement les conditions, si dures qu'elles fussent.

M. Schlemmer achetait sa beauté, son élégance et ses relations. De celles-là, elle n'avait pas répondu et, dans l'avenir, le banquier jugea qu'elle s'était montrée très sage.

Si horrible qu'eût été son dégoût des devoirs du mariage, Iseult les avait docilement remplis. Puis, elle s'était laissé conduire de fête en fête, traîner de plage en plage, sans observations et sans apparent ennui. Pendant des années M. Schlemmer avait promené partout sa beauté et l'avait exploitée de toutes les manières.

Aujourd'hui, la manière réclame seule persistait. Le mari s'était peu à peu lassé de l'exquise femme, qu'il trouvait soumise sans entrain et dont la beauté trop pure ne pouvait pas le retenir bien longtemps. Il était retourné aux filles célèbres et chères, pour la plus grande tranquillité d'Iseult réservée à la réclame seulement.

Et comme Dieu, exauçant les prières de la jeune femme, ne lui avait pas donné d'enfants, elle pouvait presque se figurer que ces quelques années de vie conjugale étaient un rêve.

Sa terreur, une terreur douloureuse, c'était l'enfant!...

L'idée d'avoir un enfant de cet homme qu'elle exécrait silencieusement de toutes ses forces ; un enfant qui, étant de sa chair à elle serait aussi de sa chair à lui, l'épouvantait.

Son adoration des enfants et son respect de la race, lui faisaient entrevoir la monstruositié de l'accouplement qu'elle acceptait.

Souvent elle s'était éveillée le cœur battant et les tempes moites, à l'abominable vision d'un petit être jaune, à l'échine courbée, au sang vicié.

Elle jugeait que si elle avait le droit de disposer honteusement d'elle-même, en vouant un enfant à la honte elle outrepasserait son droit.

Même en laissant de côté le point de vue physique — qui pourtant avait son importance — même en ayant un enfant conditionné à peu près comme un chrétien, elle trahissait cet être sorti d'elle en lui imposant une origine abominable et dont il aurait le droit de lui demander compte un jour.

Depuis que ce cauchemar s'était définitivement éloigné d'elle, Mme Schlemmer avait végété tranquille, engourdie, se laissant gruger par sa famille et traîner partout où il plaisait à son mari de la traîner. Elle ne demandait plus rien à la vie dont elle n'attendait plus rien.

L'amour d'Hubert l'avait transformée, emportant au passage toutes les résolutions et toutes les promesses. Ce qu'elle avait cru pouvoir faire, elle l'avait cru par ignorance, parce qu'elle ne savait rien de ce qu'elle apprenait aujourd'hui.

D'ailleurs, pourvu qu'elle restât la femme jolie, chic, la femme-réclame ; pourvu que toute sa personne extérieure appartînt évidemment à la banque Schlemmer, qu'importait le don d'elle-même dont le banquier ne se souciait plus.

La rupture s'était faite sans explications, sans froissements d'aucune sorte.

Un beau jour, Iseult — qui depuis longtemps s'apercevait de l'indifférence de son mari — avait appris sa liaison très affichée avec une cocotte célèbre.

Et le lendemain, se promenant au Bois avec M. Schlemmer, elle lui avait dit en montrant la demoiselle qu'ils venaient de croiser :

— Mes compliments!... elle est très jolie!...

Certes, elle ne se doutait pas que cette réflexion allait la libérer à tout jamais! Elle l'avait faite tout bonnement pour montrer qu'elle n'était pas dupe et sans aucune idée de derrière la tête. Ce n'était même pas un reproche.

Que M. Schlemmer aimât ici ou là lui importait peu. Ses amours ne la gênaient que lorsqu'elle en était l'objet.

Mais lui, déconcerté de ce qu'il considérait comme une attaque, ou tout au moins comme un signe de mécontentement narquois, n'osa plus faire valoir les droits dont il ne se souciait d'ailleurs plus guère.

Dès que Mme Schlemmer fut débarrassée de ses invités, montés chacun chez soi sous un prétexte quelconque, et qu'elle eut vu le Friquet se lancer à la poursuite de M. de Villiers-Neaufle qui allait « promener son mal de tête », elle-même sortit du château et descendit au bord de la rivière. Là, elle se mit à marcher rapidement jusqu'à ce qu'elle fût en vue du château de Ganges.

Chaque jour, lorsqu'elle pouvait s'échapper, elle fai-

sait ainsi. Hubert, prévenu qu'elle accourrait au premier instant de liberté, l'attendait toujours jusqu'à cinq heures.

Assis près d'une fenêtre, il lisait, levant continuellement les yeux pour apercevoir la robe claire.

Il arrivait joyeux, semblable à un collégien échappé, et tous les deux rentraient alors dans le parc d'Houville, où ils passaient des heures à marcher la main dans la main et les yeux dans les yeux comme des amoureux de vingt ans.

Ce jour-là, Gauges avait remarqué tout de suite le calme inaccoutumé de Mme Schlemmer.

Depuis quelques jours elle s'attristait à l'idée du départ prochain d'Hubert. C'était une séparation d'au moins un mois et peut-être de deux.

Quand Iseult expliqua, interrompue par les baisers fous qui lui fermaient à chaque instant les lèvres, que le prince ne viendrait pas et que, sans doute, elle allait pouvoir si bon lui semblait rentrer à Paris, le jeune homme eut un accès de joie enfantine et charmante qui finit par égayer aussi le sérieux visage de Mme Schlemmer. Enfin, il allait donc avoir à lui toute la femme qu'il aimait! Et tout à coup, il demanda :

— Vous ne croyez pas que le Friquet se doute de quelque chose ?...

— Mais si, je le crois!... — répondit Iseult très tranquille — elle ne m'a jamais rien dit, mais j'ai vu à mille riens qu'elle sait à quoi s'en tenir... elle est fine comme une petite mouche et, de plus, elle nous adore tous les deux...

— Alors elle sait...

— Elle sait que pendant votre absence j'attendais anxieusement des nouvelles... qui ne venaient pas!... dès qu'elle apprenait quelque chose, elle venait me le dire et ensemble nous parlions de vous... Elle sait que je vous aime et elle devine que vous m'aimez... elle

sait, en somme, tout ce qui est jusqu'ici, mais il ne faudra pas qu'elle sache davantage...

Hubert se pencha, écoutant :

Mme Schlemmer demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a ?...

— J'ai cru entendre marcher...

La jeune femme se mit à rire.

— Le Friquet est occupée pour l'instant à filer Villers-Neaufle au télégraphe... c'est-à-dire, elle le file pour savoir s'il va au télégraphe... alors ne vous imaginez pas qu'elle nous épie...

— Ah! Dieu!... je n'ai pas cette idée, je vous assure!... non!... mais voici plusieurs fois que je rencontre en m'en allant, quand nous nous sommes promenés ensemble dans ce coin où soi-disant personne ne passe...

— M. Schlemmer ?... — interrogea Iseult inquiète.

— Non... votre cocher anglais... qui, soit dit en passant, m'a l'air d'une jolie canaille...

— Quel intérêt aurait-il à nous espionner ?...

— Dame!... je ne sais pas, mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il nous espionne...

Ils étaient arrivés au bout du parc, à la lisière qui bordait les champs. Il sortit sa tête du fourré, se pencha pour apercevoir la route qui menait au village et sur laquelle on entendait au loin résonner un pas, et dit en revenant vers Mme Schlemmer :

— Parfaitement!... aujourd'hui encore, c'est lui!...

XIII

Lorsque M. de Villiers-Neaufle était sorti pour faire sa promenade hygiénique destinée à le délasser de ses travaux, le Friquet, qui guettait, s'était lancée à sa poursuite.

Elle le filait de loin, se dissimulant chaque fois qu'il s'arrêtait pour parler aux paysans, comme il faisait tout le long de la route. Il estimait que jamais il ne faut perdre une minute du temps précieux que Dieu a réservé à chacun sur terre, et il profitait de cette promenade pour poser les premiers jalons de la popularité qu'il cherchait.

Le marquis allait gravement, portant beau la tête inexpressive et distinguée qu'il était parvenu à imposer à un certain public spécial comme « tête connue ».

A force de ténacité et de vouloir, il s'était bâti une personnalité approximative.

Quant à sa notoriété — qui était réelle — il la devait à Rolande et surtout à la vengeance très fin de siècle de la petite Tripoly.

A deux cents mètres du château, comme M. de Villiers-Neaufle passait devant le presbytère, le curé en sortit. Il avait salué et déjà se dirigeait vers l'église, lorsque, pressant le pas, le marquis le rejoignit. Pour éviter d'être aperçue par les deux hommes qui s'arrêtaient pour causer, le Friquet se jeta brusquement dans une sorte de ruelle qui longeait le jardin du presbytère.

Cette ruelle menait à l'église et au cimetière, mais elle était si étroite que jamais personne n'y passait. On s'accrochait, en y marchant, aux palissades de bois qui bordaient d'un côté le cimetière et de l'autre le jardin du curé.

De ce côté, la palissade toute fleurie de volubilis et de pois-fleurs, embaumait l'air et riait aux yeux.

Le Friquet respirait la muraille de fleurs où elle s'était accotée, écoutant les voix des causeurs. Ne les entendant plus, elle allait reprendre sa poursuite, lorsque, tout à coup, à deux pas d'elle, dans le petit jardin, surgirent le curé et M. de Villiers-Neaufle. Et ils vinrent s'asseoir sur un banc adossé à la palissade, tour-

nant le dos au Friquet qui, rapidement, s'était baissée pour ne pas être vue.

— Comme c'est regrettable, monsieur le marquis — disait l'abbé Moulard, l'air navré et la voix aimable — comme c'est regrettable, toutes ces querelles de religion!...

Puis, changeant de ton, il cria :

— Eh bien, Marianne!... et ce cidre?...

La servante arrivait, courant de toutes ses vieilles jambes. Elle attira une petite table rustique qui gisait renversée sous la charmille et posa dessus des verres et une cruche de grès.

— Figurez-vous, monsieur le marquis — continuait l'abbé Moulard qui était lancé — que jamais je n'ai pu obtenir que les gens du pays aient de bons procédés pour notre respectable châtelain... et pourtant il est catholique, lui!... et bon catholique, j'en puis témoigner!... Ah!... si c'était un juif comme ce Tripoly qui est là en ce moment, je comprendrais ça!...

Il vit la figure pincée de M. de Villiers-Neaufle, et acheva :

— Et encore!...

Puis, curieux comme une vieille fille, il questionna quand même :

— Est-ce que notre bon M. Schlemmer est en relations d'affaires avec lui?... dans ce cas, sa visite au château s'expliquerait?... mais sans cela l'intimité avec un individu de cette sorte compromet bien inutilement la bonne renommée d'une maison...

Cette fois, les sourcils du marquis se haussèrent dans une expression méprisante. Alors, bien vite, l'abbé corrigea :

— Et pourtant...

M. de Villiers-Neaufle articula lentement :

— Je ne pense pas comme vous sur ce point, monsieur le curé... Je considère qu'un homme ne compro-

met pas le bon renom d'une maison mais, qu'au contraire, le bon renom de la maison élève celui qui y est accueilli... D'ailleurs, je n'admets pas ces distinctions entre les hommes!... chacun ne vaut que par ses propres mérites!...

— Vous avez raison, monsieur le marquis, vous avez raison!... et c'est vous qui êtes le plus chrétien de nous deux... c'est vous qui avez la conception la plus haute des devoirs de l'homme envers son semblable... Mais, dites-moi?... ne vous semble-t-il pas un peu injuste que M. Tripoly soit comte, alors que ce bon M. Schlemmer, une des lumières de la finance, ne l'est pas?... Comment s'y est-il pris, savez-vous, M. Tripoly, pour avoir son titre?...

Le marquis répondit en souriant :

— En vérité, je n'en sais rien!...

— Ah!... Voyez-vous ça!... j'espérais que vous me donneriez la recette?... Chaque fois que je vois notre saint évêque qui est, lui, un fervent de notre bon châtelain, je pousse une pointe dans cette direction...

— Eh bien?... — demanda le marquis toujours désireux de s'instruire.

— Eh bien, chaque fois il me promet que ce sera fait, qu'il s'en occupe activement... mais, soit dit entre nous, je crois qu'il n'obtiendra rien avant d'être lui-même cardinal...

Le Friquet s'amusait beaucoup. Tapie contre la haie, sa tête futée disparaissant à moitié sous les fleurs, elle riait en pensant à cet évêque qui « s'occupait activement » de faire titrer un juif par le pape, tandis que le juif faisait agir sur ce même pape, afin d'obtenir pour l'évêque le chapeau de cardinal.

Sa jugeotte d'enfant intelligente et saine lui faisait sauter aux yeux la monstruosité de cette combinaison.

Que de fois elle avait entendu parler de ce fameux chapeau, aussi bien que du titre de comte, après le

dîner, les jours où il n'y avait pas d'invités et où Hector d'Hourville était à se promener à Saint-Séverin. Ces jours-là, M. Schlemmer et le curé jouaient au billard et causaient sans s'occuper du Friquet qui allait et venait, arrangeant les fleurs et époussetant les bibelots.

Infiniment fine, d'esprit délié, d'intelligence droite et solide, la petite écuyère qui comprenait et devinait tout, avait un sens profond du ridicule.

Un youtre comte romain!...

Elle ignorait que c'était chose courante, et cette pensée que le chef de l'Eglise catholique donnait un titre à un youpin, lui apparaissait d'un comique intense. C'était, pensait-elle pour se donner un exemple, comme si un magistrat avait l'idée d'adopter l'assassin qu'il vient de condamner à mort.

Tout à coup, elle dressa l'oreille.

Encore plus onctueux, le curé d'Hourville s'était penché vers M. de Villiers-Neaufle et lui demandait d'un ton confidentiel :

— Et que vous semble, monsieur le marquis, de la fréquence des visites de M. de Ganges au château?...

Mais le marquis s'excusa de ne pas répondre. Là-dessus il n'avait pas d'opinion. Ses idées n'allaient qu'à ce qui pouvait l'intéresser ou le servir. Et si la question juive le passionnait parce que son bien-être dépendait en quelque sorte d'elle, les amours d'Hubert et d'Iseult le laissaient complètement froid.

Il indiqua donc, en quelques paroles évasives, que les affaires des uns ne regardaient pas les autres et, voyant qu'il faisait fausse route, l'abbé Moulard tourna la question en disant :

— D'ailleurs, laissons faire, monsieur le marquis, Dieu saura toujours reconnaître les siens!...

Cette affirmation ne parut point satisfaire outre mesure le philanthrope chrétien. Et il se disposait à re-

prendre sa promenade, lorsque le curé ne put s'empêcher de dire encore :

— Seulement, Mme Schlemmer et M. de Ganges commettent des imprudences... ils se promènent seuls presque chaque jour... tout à fait seuls, sans même cette petite saltimbanque que Mme Schlemmer emmène presque toujours avec elle... et qu'elle eût aussi bien fait, soit dit entre parenthèses, de laisser à son cirque et à ses tours... ces promenades ont ému un brave serviteur dévoué à sa maîtresse, Charley, le cocher anglais... cet homme — qui appartient cependant à la religion réformée — a une âme vraiment supérieure à sa condition... il est venu me conter ce qu'il a découvert et ce qu'il importerait que d'autres ne découvrent pas... C'est, paraît-il, au bord de l'Orne... que les rendez-vous ont lieu... et ensuite on se promène dans le chemin de halage ou dans le bas du parc... C'est vraiment regrettable...

— Oh!... — fit le marquis impatienté — chacun est libre de disposer de sa vie, et pourvu qu'on évite le scandale, le reste importe peu...

L'abbé Moulard opina dans le sens qu'il fallait :

— Oui... vous avez raison, monsieur le marquis... vous avez raison...

Cette fois, M. de Villiers-Neaufle s'en allait pour tout de bon. L'abbé l'agaçait avec ses « vous avez raison, monsieur le marquis ». Il aimait la contradiction polie qui lui permettait de placer quelques aphorismes ou d'émettre ses théories de philanthrope mondain.

Il reprit son chemin sur la route poussiéreuse, et le Friquet reprit sa course derrière lui. En entrant dans Saint-Séverin, au lieu de se diriger vers la plage, il enfila la grande rue et la petite se mit à gambader en disant :

— Il va au télégraphe!... il y va!...

Elle jugea inutile de l'attendre lorsqu'il entra dans

la petite maison blanche de la poste. Elle était fixée. D'ailleurs, un baigneur, une sorte de gommeux de petite plage, la suivait depuis un instant se rapprochant parfois et lui murmurant à demi-voix, presque à l'oreille, des propositions et des compliments. A la fin, comme il s'exclamait, regardant sa taille d'un air sincèrement admiratif :

— Joliment faite!...

Elle répondit, convaincue et crispée, un : « J' vous crois!... » qui interloqua le suiveur.

Une autre fois elle se fût fâchée de ce genre de manœuvre. Habituellement ces choses l'horripilaient. Aujourd'hui elle se sentait pénétrée d'un malaise qui aveulissait sa pensée et même ses mouvements. Et puis — et cela lui semblait fou — elle éprouvait une espèce de joie vulgaire à constater qu'elle était jolie, qu'il fallait que ce fût vrai puisqu'on le lui disait très souvent.

En s'interrogeant, comme elle avait coutume de le faire, elle était bien forcée de reconnaître que ce malaise était venu de ce qu'avait raconté le curé d'Hourville, tandis qu'elle écoutait, blottie derrière la haie fleurie du petit jardin.

En apprenant que Mme Schlemmer et M. de Ganges se rencontraient chaque jour en cachette d'elle, elle avait senti au cœur une sorte de pincement douloureux dont elle restait troublée incroyablement.

Il lui semblait tout simple que Mme Schlemmer aimât M. de Ganges. Elle l'aimait bien, elle, le Friquet!... mais pourquoi l'écarter d'eux à cause de cela?... jamais elle n'avait eu l'idée de se cacher de Mme Schlemmer pour causer ou se promener avec lui!... Pourquoi eux se cachaient-ils d'elle?... Comment donc Mme Schlemmer aimait-elle le vicomte?... Car, dans la conception que la petite, très avertie, avait de l'amour, le sentiment existait avant tout. Et si, très

avertie, elle connaissait le danger, du moins n'imaginait-elle pas que ce danger pût menacer Mme Schlemmer.

Il ne lui était pas venu à l'esprit que jamais la jeune femme qu'elle considérait comme une créature admirable pût tromper son mari tout comme une écuyère de cirque.

Mais les insinuations du curé avaient porté leurs fruits! Aujourd'hui le Friquet n'était pas loin de considérer qu'Iseult et Hubert s'entendaient contre elle et s'aimaient... plus qu'il ne fallait... plus qu'ils ne devaient s'aimer. Certes, M. Schlemmer était un bien vilain homme! Juif, dreyfusard, se plaisant — elle l'avait entendu souvent s'en vanter — à dépouiller ceux qu'il appelait des imbéciles et qu'elle pensait être tout bonnement des honnêtes gens, mais il était le mari, on ne devait pas le tromper.

Le respect du mariage était parmi les principes que le Mafflu se plaisait jadis à incruster dans l'âme malléable de l'enfant. Et cette petite âme avait, en se solidifiant, gardé scrupuleusement les principes reçus.

Elle refoula les larmes rageuses qui lui montaient aux yeux, et, cherchant à se persuader qu'elle s'inquiétait à tort, elle se dit :

— C'est pas vrai, j' suis sûre, tous ces racontars-là!... c'est Charley qui est allé potiner chez l' curé!... il en veut à Mme Schlemmer depuis l' jour où j' l'ai battu d'vant elle et où elle lui a dit qu' si y me r'touchait on l' flanquerait dehors!... C'est un sale merle!... il a pas pardonné!...

Mais son trouble persistait. Et, comme elle passait devant l'église, elle eut l'idée d'y entrer pour se calmer.

GYP.

(*A suivre.*)

L'ART PAÏEN

ET LES AMES CHRÉTIENNES

A madame Madeleine Saint-René Taillandier.

La Sincérité religieuse de Chateaubriand, par M. l'abbé Bertrin (1 vol., Paris, Victor Lecoffre, 1900). — L'Apologie du Christianisme par la beauté. — Comment nous jugeons les œuvres de l'art païen, après avoir connu la civilisation chrétienne.

I

M. l'abbé Bertrin a récemment entrepris de venger Chateaubriand des malices de Sainte-Beuve, et consciencieusement, scrupuleusement, il s'arrête à chacune de ces malices, montrant qu'elles ne reposent sur aucune base dans la réalité. Il y aura toujours de l'incomplet dans le jugement d'un homme sur un autre homme; peut-être est-il nécessaire d'aimer une personne pour lui rendre justice, car, sans aimer, on ne sort guère de soi-même afin de pénétrer la pensée d'autrui; si l'on ne pénètre la pensée du prochain, n'est-il pas bien difficile d'être équitable à son égard? Que sera-ce donc lorsque les aspirations latentes, les intuitions profondes et le travail inconscient du sentiment entreront en jeu? Certes, il faut un peu d'amour pour illuminer cet inconnaissable.

Sainte-Beuve n'aimait pas beaucoup Chateaubriand; on devine que sa plus grande joie est de le prendre sous un jour désavantageux; chaque défaillance est notée avec un soin jaloux; la moindre apparence de contradiction est interprétée et commentée avec une complaisance extrême. Puisque les saints eux-mêmes trouvent leur *avocat du diable*, ne nous étonnons pas si Chateaubriand a le sien. Malheureusement pour sa cause, l'ouvrage de Sainte-Beuve que possèdent toutes les mémoires est sans contredit des plus séduisants. Nul n'a mieux évoqué l'ombre discrète du petit salon médiocrement éclairé de Mme de Beaumont, où Chateaubriand rencontrait Joubert et Fontanes, et nul n'a mieux parlé de cette exquise et farouche Lucile que son frère appelait un génie funèbre; à ce propos, Sainte-Beuve, servi par les souvenirs d'Angélique Arnauld et de Jacqueline Pascal, a laissé des lignes ravissantes sur les sœurs des grands hommes. L'auteur du *Génie du Christianisme* ne ressemblait pas aux solitaires de Port-Royal, et il faut croire que cela constitue un grief aux yeux de leur historien?

II

Avant que parût le livre profondément étudié de M. l'abbé Bertrin, beaucoup de ceux que ne laissait pas indifférents l'attrait des fines et malicieuses pages de Sainte-Beuve avaient bien l'impression qu'il ne fallait pourtant pas juger Chateaubriand d'après elles; ce sont les choses qu'on dit sans y penser ou sans avoir l'air d'y penser qui jettent les clartés les plus vives sur l'état d'un esprit. Or, incontestablement, certains traits de Sainte-Beuve nous mettent en garde contre sa partialité, sans réfutation aucune et par la simple force de notre raisonnement. De ce que Chateaubriand ne

défend pas le Christianisme à la manière de Pascal ou de Bossuet, ressort-il qu'il faille lui disputer son aptitude à le défendre? Il parlait à son siècle, et son siècle le comprit : le plus enthousiaste des apôtres demanderait-il autre chose que d'être compris de ceux auxquels il s'adresse? Pourquoi lui contester ce droit qu'a tout homme de ne pas être moins cherché dans ses aspirations que dans ses défaillances? Sainte-Beuve note lui-même une vive émotion religieuse dans la fameuse lettre à Fontanes, et il nous cite la phrase magique de Chateaubriand où la lune est représentée « comme une blanche vestale qui vient pleurer sur le cercueil d'une compagne. Bientôt elle répandit dans les bois ce grand secret de mélancolie qu'elle aime à raconter aux vieux chênes et aux rivages antiques des mers »...

S'il voulait nous laisser sans défiance, Sainte-Beuve ne devrait pas ajouter un peu plus loin « après cette nuit de poésie et de prière, *et encore plus enchantée que bénie* ». Ces cinq petits mots malins sont légèrement imprudents; ils dénotent comme un parti pris d'excommunier du Christianisme certaines beautés et certaines grâces, et nous sommes assez disposés à donner tort aux partis pris. Sont-ce les souvenirs de Port-Royal qui gênent ici l'historien des solitaires? Nous lui concéderons que Chateaubriand n'était pas janséniste, et que si belle qu'elle soit — Emerson le dit de Platon — son œuvre reste entachée de littérature, et qu'on adresserait plus difficilement le même reproche à Pascal ou à Bossuet; mais nous lui dirons aussi que tout le Christianisme ne tient pas dans le dix-septième siècle, que Dante et que les poètes franciscains regardaient la nature autrement qu'Arnauld et Nicole, et qu'il est bien permis à Chateaubriand d'être chrétien en la contemplant avec les yeux du dix-neuvième siècle. M. l'abbé Bertrin apporte à ce raisonnement le témoignage de documents minutieusement étudiés, fouillés, commen-

tés. Nous jugerons donc avec le compétent défenseur de Chateaubriand que celui-ci fut un chrétien sincère, quoique imparfait, et cela n'a rien pour nous causer un trop violent étonnement.

III

Chateaubriand fut de son époque. Il convenait à cette époque d'entreprendre l'apologie du Christianisme par la beauté. « Montrer la beauté de Dieu dans le Christianisme, » ce fut le programme résumé par Joubert dans une lettre à Mme de Beaumont. Tous les personnages de ce petit cercle d'élite avaient connu le dix-huitième siècle et le temps où les grandes dames jouaient aux laitières et où des laiteries se déguisaient en temples grecs. Ils avaient du goût pour l'antiquité. Joubert était chrétien et platonicien. Lucile, la douloureuse et mystérieuse Lucile, parmi les ouragans de Bretagne, avait respiré des souffles hellènes quand, se promenant avec Joubert dans le calme d'une belle nuit, elle murmurait : « C'est la couleur de l'Olympe. » Et Chateaubriand résolut de montrer la supériorité de la beauté chrétienne sur la beauté païenne. D'aucuns pourront en sourire ; il n'en est pas moins vrai qu'il ne faillit pas à sa tâche et que certains livres sont les événements d'une vie, mais que le *Génie du Christianisme* fut un événement du siècle. Personne n'osera prétendre que si, selon Sainte-Beuve, l'*Iphigénie* de Racine semble avoir reçu quelques gouttes du baptême de Fénelon, elle n'apparaisse par cela même supérieure à sa sœur antique. Les filles de Racine s'élèvent au-dessus des filles d'Euripide. « Shakespeare est plus grand que Sophocle, déclare Schopenhauer ; auprès de l'*Iphigénie* de Gœthe, on pourrait trouver celle d'Euripide presque grossière et commune. » La

psychologie de nos héroïnes a des nuances que ne soupçonnèrent jamais les personnages aux nobles draperies qui s'abritaient du glorieux soleil d'Attique à l'ombre des Propylées de marbre ou du grêle feuillage des oliviers. Les dieux païens sont morts, et ce n'est même plus vers eux que monte la fumée de l'encens brûlé par quelques pèlerins au seuil de leurs sanctuaires. Le culte de la Beauté porte la marque d'une âme nouvelle ; Chateaubriand eut raison de chercher cette marque dans les œuvres nées sous l'influence du Christianisme, et nous croyons fermement qu'elle se retrouve jusque dans les hommages adressés par les modernes aux créations du génie antique.

IV

Oui, le Paganisme est bien mort, et Henri Heine pouvait évoquer les fantômes des dieux d'Hellas dans les nuages qui glissaient sur l'azur du ciel. Chateaubriand qui vit au-dessus de l'Acropole les ailes noires des corneilles se glacer de rose aux reflets du jour naissant, Renan lui-même qui salua Pallas-Athéné d'une invocation non moins harmonieuse que les proportions des temples antiques, aucun de ceux qui pleurèrent ou chantèrent les ruines illustres, ne nous a rapporté sans mélange le parfum des classiques asphodèles. Leur pensée arrêtée un instant au sommet des Acropoles ou suspendue au fronton du Parthénon n'était en réalité qu'une voyageuse, et c'est sous l'empire d'influences inconnues à la Grèce que, devant cet «Idéal cristallisé en marbre pentélique », elle a donné l'essor à son rêve de beauté. Au bas du tableau où il a peint en traits de lumière le paysage hellène, Chateaubriand, comme une signature de sa foi, de sa race et de son âme, jette une phrase de méditation austère : « Je passerai à mon tour,

d'autres hommes aussi fugitifs que moi viendront faire les mêmes réflexions sur les mêmes ruines. Notre vie et notre cœur sont entre les mains de Dieu : laissons-le disposer de l'une comme de l'autre. »

Ce ne sont pas les mêmes réflexions que Renan fit en réalité sur les mêmes ruines. Mais il tient à rester l'enfant du dix-neuvième siècle qui s'adresse à la sereine Pallas. Il ne croit plus à la déesse qu'il adore. Il lui fait sentir sa propre supériorité. Car il a mesuré ce front de marbre, et, ce front calme, il le sait étroit. Il avoue qu'il en coûte de suivre la raison toute nue et, que, pour se conformer à son culte, il faut arracher des fibres de notre cœur. Peut-être les fibres auquelles se rattachent les *raisons du cœur* invoquées par Pascal sont-elles comprises dans ce nombre? « Raison et bon sens ne suffisent pas! — Le monde est plus grand que tu ne crois! Si tu avais vu les neiges du pôle et les mystères du ciel austral, ton front, ô déesse toujours calme, ne serait pas si serein; ta tête, plus large, embrasserait divers genres de beauté. » — Raison et bon sens ne suffisent pas. Sans le Christianisme, qui donc aurait formulé cette phrase? Cette petite île de la raison abstraite que les puissances mystérieuses de l'âme entourent, pareilles aux flots d'un océan, qui donc en aurait si justement et si facilement marqué les limites? D'où vient à l'adorant sa supériorité sur sa déesse? Le sanglot infini des lointains océans s'efface-t-il de sa mémoire parce que, sous le ciel d'Attique, il a contemplé le sourire innombrable des flots marins? Et l'ombre du « laid petit juif » qui portait à l'Aréopage une parole plus vivante que la Minerve de Phidias n'a pas été sans émouvoir la pensée même de M. Renan. Le génie humain n'écartera jamais tout à fait maintenant ce qui le trouble. Des vagues de l'Infini lavent sans cesse les plages de cet îlot de la raison. Et même, en lisant la Prière sur l'Acropole, il semble

que le « laid petit juif » passe tout vivant à côté des phrases merveilleuses dont l'enchanteur tisse un linceul de pourpre à l'intention de sa déesse morte. C'est bien au Christianisme que Renan doit son âme trop vaste pour être remplie par le seul culte de Pallas-Athéné. La grande parole du « laid petit juif » a fait éclater les temples de marbre, les statues des dieux et le moule des âmes. L'âme humaine s'est élargie, agrandie, infinisée. Comme une marée mystérieuse et sublime, elle a tout rempli, tout comblé, tout envahi. Elle a jeté ses mélancolies profondes dans les formules légères d'un Horace. Elle a doué Prométhée de son immense espérance. Elle a fait vivre pour tous la plus haute doctrine de Platon. Elle a saisi bien des rêves naufragés enlizés dans les sables, afin de les faire voguer librement sur la plénitude de ses eaux vers le port délicieux de l'Eternité.

V

Nous regardons avec nos yeux, nous jugeons avec notre esprit, nous sentons avec notre cœur. Nous dotons de nos tendresses les stèles exquises des jeunes mortes de l'antiquité païenne. Keats lui-même n'est pas tout à fait grec en chantant son *Urne grecque.* Ou plutôt, en taillant son ode comme une autre urne grecque irréprochable, il laisse glisser sur les parois une ou deux larmes qui n'ont rien d'antique, et qui demeurent, toutes fraîches et toutes brillantes, dans la ciselure du bas-relief. « Les mélodies qu'on entend sont douces, mais plus douces celles qu'on n'entend pas. » Ces vers n'évoqueraient-ils pas Dante plutôt qu'Homère ? et puisque nous citons leurs deux noms, il est à rappeler ici que l'un et l'autre nous ont laissé des descriptions d'art. En nous confiant la joie de leurs yeux, ne nous ont-ils pas donné quelque secret de leur

âme? Homère prend un plaisir extrême à nous détailler les splendeurs d'un bouclier idéal, et tout le monde sait avec quelle complaisance il s'étend sur l'œuvre d'Héphaïstos. Il s'amuse, il se délecte, et, par une heureuse fortune, il nous donne en raccourci le tableau complet de la vie grecque, non pas exclusivement celle des camps et des villes assiégées, non pas les exploits des dieux et des héros, mais il nous montre des noces paisibles, une plaidoirie à l'agora, la terre noire du labour retournée par la charrue, la vendange à travers les souples festons de la vigne, un berger jouant de la flûte et conduisant son troupeau. Grâce à cette fantaisie, nous avons une image de la vie quotidienne des petites cités et des champs cultivés de la Grèce. Ce n'est pas tout : Homère ne se préoccupe guère, il est vrai, de savoir si quelque artiste fameux, pareil aux ouvriers de Samos « habiles à travailler le métal », serait en mesure d'exécuter le merveilleux bouclier; il nous présente le rêve qui charme son imagination. Pourtant il faut avouer que, de près ou de loin, les œuvres d'art d'une époque sont toujours un peu parentes d'un tel rêve; les maîtres de Samos s'efforçaient sans doute d'exprimer dans l'or l'attitude de la vie, et la Grèce entonna peut-être un chant de victoire le jour où son orgueil caressa délicieusement des objets analogues aux gobelets de Vaphio.

Ce n'est pas l'attitude de la vie que cherche Dante; il s'arrête devant l'attitude d'un sentiment. Songez à l'Annonciation sculptée dans le Purgatoire par les prodigieux tercets de celui qui fut appelé le plus sculpteur des poètes. Elle pourrait décorer le portail d'une cathédrale. Nous avons en elle aussi le rêve d'un chef-d'œuvre appartenant à cet art de rêve et de sentiment où la forme défaille parfois par excès de l'un et de l'autre, mais avec un charme de plus, comme celui d'une voix qui défaille en murmurant des mots trop

précieux. Dante est par excellence le poète de la vie intérieure, et l'art du moyen âge est un art de vie intérieure. Les vers d'Homère étincellent comme du marbre au soleil; les pages de Dante semblent composées d'éclairs et de rayons. Les éclairs nous révèlent des abîmes de douleur et les rayons un infini de joie. Joie mystérieuse et subtile qui ne se rapporte plus à de beaux festins et à de belles batailles, mais à quelque chose de réellement divin. La pitié fléchit ce cou de madone; la tendresse inspire ce geste d'enfant; l'humble adoration se manifeste dans le prosternement de cet ange et de ce saint, et c'est comme dans l'Annonciation représentée par Dante en son *Purgatoire:* l'ange y apparaît *intagliato in un atto soave*, sculpté dans une attitude suave; rien n'égale le charme de cet art médiéval où la suavité des attitudes semble avoir fixé et gardé la suavité des oraisons. Une méditation fut à l'origine de chacune de ces œuvres. Quelque vertu du cœur de saint François ou de sainte Claire doit s'être extériorisée en elles.

VI

Les anciens ont pu dresser un autel à la Pitié, car le Paganisme ne l'avait jamais vue marchant sur terre et conversant avec les enfants des hommes. Ces belles statues grecques auxquelles Eschyle reproche de n'avoir pas d'yeux ignorent toute émotion de tendresse humaine. Dans l'*Hippolyte* d'Euripide, la déesse Artémis avoue son impuissance à répandre des larmes, et la sérénité de tous ces beaux visages de marbre est faite de cette souveraine ignorance. Ils sont sereins, parce qu'ils n'ont pas soupçonné les pleurs; nous avons rencontré des figures sereines, parce qu'elles les ont expérimentés, et, depuis que l'Evangile a dit : « Bien-

heureux ceux qui pleurent! » nous connaissons le pouvoir de la sérénité véritable. Dante, pour nous dépeindre une jeune dame, déclare : « Il semblait que toute la pitié fût en elle. » La beauté du sentiment arrête d'abord sa pensée, et c'est à l'âme que vont ses yeux aigus et subtils qui nuançaient la perle sur un front blanc et contemplaient au loin le tremblement de la mer. Cette beauté du sentiment, le christianisme l'a fait régner sur le monde ancien. Elle ne se fane pas : il est toujours beau de s'asseoir sur les bords du fleuve de Babylone, de suspendre sa harpe aux branches d'un saule et de pleurer au souvenir de Sion. Nous devons mieux que jamais savoir aimer Cassandre et Antigone. La phrase du chœur antique au sujet de la première : « Le principe divin demeure dans une âme asservie, » s'est pour nous approfondie, intensifiée, généralisée. Et lorsque la seconde proclame la souveraineté des lois divines devant la rigueur des lois humaines, c'est bien tout le christianisme de notre âme qui surgit à sa voix et qui lui répond avec un élan passionné. Cassandre et Antigone, les victimes de la force brutale et les princesses de la destinée tragique, celles qui méprisent la force et qui commandent au destin! Jamais elles ne furent tant ni si bien aimées! Les chœurs d'Argos et de Thèbes ne comprirent que vaguement la beauté de leur attitude.

Un rayon divin passe à travers le génie pour briller à nos yeux, mais le prisme a-t-il dénombré toutes les nuances du rayon qui le pénètre? Platon lui-même ne le supposait pas (1). Il nous était donné de découvrir ou d'illuminer chez les anciens des beautés qui leur furent inconnues ou leur demeurèrent obscures, soit en communiquant à leurs œuvres du trop-plein de nos émotions douloureuses et joyeuses, soit en augmentant

(1) *Ion* ou *de l'Iliade*.

et en exaltant dans ces œuvres la portée d'une phrase, d'un mot, d'un geste. Les hommes qui vivaient dans la claire et harmonieuse petite cité d'Athènes éprouvaient-ils ce que nous éprouvons en écoutant le gémissement des Euménides, la lamentation des vieilles déesses? Peut-être faut-il comme nous avoir vu la chute des empires successifs et le flot répété des invasions pour tressaillir à cette plainte qui nous paraît s'élever du cœur même de la terre, des profondeurs du sol antique effleuré par la trace fugitive des peuples. Pourtant les choses divines subsistent et ne vieillissent pas.

Ils avaient, ces anciens, des subtilités que nous ne saurions plus comprendre; leurs subtilités à eux, si différentes de nos propres subtilités. Eussions-nous jamais trouvé toutes les ressources de leur architecture : l'*entasis* ou renflement des colonnes, la convexité du stylobate, l'inclinaison des frontons, ingénieux raffinements de la plus raffinée des simplicités, qui font l'indicible harmonie et le suprême achèvement du style dorique? Notre oreille serait paresseuse à noter les transitions infiniment délicates de leur musique. Notre musique les eût troublés, affolés, exaspérés (1). Et, s'il faut en croire André Chénier citant Porphyre, la révélation de l'absolue beauté poétique qui força Solon et Platon à brûler leurs poèmes eut lieu par le moyen de trois vers de l'*Iliade*. Or, ces trois vers contiennent une magnifique image qu'ils traduisent à l'oreille par l'habile arrangement des sons; mais est-ce bien là que nous irions chercher une révélation de beauté absolue, quand nous avons seulement à tourner quelques pages pour lire l'incomparable scène d'Achille et de Priam, des supplications et de l'attendrissement? Dans l'*Ion*, Socrate énumérant des passages de l'*Iliade*, choisis parmi

(1) V. *les Époques de la musique*, par M. Camille Bellaigue.

ceux qu'il estime les plus beaux, ne mentionne pas spécialement les supplications du vieillard suivies de l'attendrissement du héros. Sans doute les anciens aimaient avant tout les beaux rythmes et les beaux combats et les beaux festins. Sans doute leurs rhapsodes les faisaient pleurer en leur chantant la douleur de Priam et l'émoi d'Achille; mais tiraient-ils tout ce que nous tirons du fragment unique? y voyaient-ils tout ce que nous y voyons? Nous avons en y songeant l'impression d'être sur un des sommets de l'absolue beauté poétique, artistique et humaine, et ce tableau de deux ennemis arrivant à mêler leurs larmes pénètre l'âme à je ne sais quelles profondeurs... Concluons : le plaisir, l'amusement d'imagination ou d'esprit que donnaient au Grec de jadis les beaux raisonnements et les belles histoires, n'a rien de commun avec l'ardeur de nos enthousiasmes, avec l'intensité de nos émotions.

VII

L'heure où tombe le soir...

Dans l'île heureuse de Schérie, Ulysse attendait le déclin du soleil pour s'embarquer et faire voile vers Ithaque, la patrie!

Il l'attendait impatiemment, malgré le charme du festin, la joie des convives, les chants de Démodocos, la mélancolie de Nausicaa : « Tel le laboureur, désirant son repas du soir lorsque, durant tout le jour, ses deux bœufs noirs ont traîné la forte charrue, se réjouit au déclin du soleil et, les genoux accablés de fatigue, regagne son foyer. »

Heure de trêve, de repos et de paix même chez les très vieux hommes que célèbrent les poètes primitifs! Nous sommes émus par les beaux vers grecs, et le cœur tressaille à la pensée de tous ces laboureurs qui,

dans la solitude des campagnes, se sont réjouis au déclin des jours, lesquels ont décliné tant de fois! « L'heure qui blesse d'amour le nouveau pèlerin et ranime le regret dans le cœur de celui qui navigue le jour où à leurs doux amis ils ont dit adieu, alors que la cloche semble pleurer le jour près de mourir. »

Ici la tendresse déborde; elle inonde notre âme; un jour d'adieu, Dante a pleuré au son d'une cloche qui tintait l'*Angelus*. Où? Comment? Pourquoi? Mystère! En vers immortels, il a fixé le précieux souvenir. Et ces deux passages consacrés à la même heure nous semblent devoir illustrer singulièrement la différence existant entre l'âme païenne et l'âme chrétienne, entre l'art païen et l'art chrétien. Ils évoquent admirablement le trajet que nous avons parcouru. Cette tendresse humaine que nous croyons deviner chez Homère est-elle un reflet, une projection de notre âme chrétienne? Je ne sais, mais le cœur fond réellement à la pensée de tous ceux qui furent des pèlerins mélancoliques et dans l'âme desquels se ranima le regret à l'heure où la cloche semble pleurer le jour près de mourir, heure qui s'est renouvelée tant de fois!

Art païen, art chrétien. Le temple restreint et calme, la cathédrale vibrante d'amour et frémissante d'une soif d'infini. La rêvons-nous cette tendresse humaine, dans le beau passage d'Homère? Comme la phrase de Dante vibre et frémit! L'art païen, réalisant pleinement son idéal, parfaitement adéquat à ce qu'il a l'intention d'exprimer, atteignant son but sans trouble et sans effort! Ah! combien gagne-t-il à être trempé de nos larmes comme *l'Urne grecque* de Keats, et dominé par notre science, comme la Pallas-Athéné de M. Renan. « Raison et bon sens ne suffisent pas, » a dit une voix sur l'Acropole.

L'art chrétien s'élance à la poursuite d'un idéal hors

d'atteinte; il veut exprimer l'ineffable; il se trouble devant la splendeur d'un but qui n'est pas de ce monde. Son idéal est plus haut, son message plus précieux, son but plus admirable. Si parfois comme Virgile il s'arrête au seuil du paradis, il n'en a pas moins conduit Dante à la céleste Béatrice; c'est l'amour divin, supérieur à la raison, qui sert alors de guide au mystérieux pèlerin d'outre-tombe, et beaucoup de ces œuvres d'art nous émeuvent, parce qu'elles ont dépassé Virgile et qu'elles portent le sceau mystérieux de Béatrice.

Les païens surent créer de belles œuvres; le soleil de l'art se lève toujours au même Orient; le vent qui souffle le génie souffle toujours du même point, mais ne faut-il pas être chrétien pour comprendre entièrement la signification des œuvres païennes elles-mêmes, et goûter profondément la beauté? Toute beauté et toute vérité sont d'essence mystérieuse; elles peuvent contenir des trésors inconnus que les siècles seront lentement amenés à découvrir. L'expansion de notre âme agrandit nos compréhensions et développe nos facultés. Nous n'avons pas fini d'explorer cette âme et ces œuvres. La fleur participe au mystère de la racine. Gardons-nous de l'oublier; en balbutiant les premières notions du christianisme, nous apprenons le sens divin que nous prêterons aux mots d'Eschyle et de Platon. L'humanité tout entière pâlira sur la méditation de certaines idées dont, pendant la durée d'une planète, elle ne touchera jamais le fond et n'épuisera jamais le contenu. Grâce au christianisme, des vérités resplendissent, plus durables que les étoiles et, comme les étoiles, brûlantes encore du souffle de Dieu.

LUCIE FÉLIX-FAURE.

LA FAUTE D'AUTRUI

(*Suite*)

XVIII

Liane, debout devant la glace, regardait, très attentive, la femme de chambre qui, sous la direction de Marthe, finissait d'attacher le corsage décolleté qu'elle allait porter pour la première fois... Un vrai corsage virginal, tout ennuagé de tulle blanc comme la robe même qui tombait soyeusement souple, dessinant d'une ligne discrète la forme jeune et fine de Liane... Ainsi l'avait choisie Mme Arthuise avec un soin tout maternel.

Et vraiment, il semblait à Liane que jamais elle ne s'était vue charmante comme ce soir-là... Presque jolie! pensait-elle, sans oser trop s'abandonner à cette séduisante idée qu'elle jugeait trop frivole, dans sa conscience de petite fille pieuse. Puis aussi, elle avait peur d'une désillusion tout à l'heure, quand elle entrerait dans ce bal où allaient être de brillantes Parisiennes. Et un peu anxieuse, elle examinait encore la blanche petite personne que la glace reflétait, se demandant tout bas, avec un battement de cœur qui envoyait une ondée rose à ses joues, comment *il* allait la trouver, lui pour qui, seul, elle désirait être jolie. Dans un besoin naïf d'être tranquillisée, elle demanda, se tournant vers Marthe, qui avait mis toute son attention au service de sa petite sœur :

— Crois-tu que je sois bien ainsi?... Il me semble qu'hier l'essayeuse n'avait pas arrangé de cette façon les plis du corsage dans la ceinture? Je crois que c'était mieux...

Marthe sourit. Elle, qui se refusait au monde, trouvait cependant tout naturel que ce fût chose grave que de se soumettre pour la première fois à son jugement.

— Tout me paraît pourtant bien en place, Liane. Du reste, Mlle Thérèse va nous le dire, puisque tu as eu la hardiesse de lui demander qu'elle vienne te donner son approbation avant le bal!

— Est-ce que tu penses que j'ai eu tort? fit Liane, inquiète. Elle m'aura peut-être trouvée très indiscrète?

Le doux visage de Marthe s'éclaira encore.

— J'espère que non. Elle te gâte toujours!... Je pense qu'elle ne tardera pas à arriver. Voici qu'il est près de dix heures et demie. Prends tes gants et va voir Pierre. Il est plus mondain que nous tous et nous dira si, dans notre inexpérience, nous n'avons pas commis de faute contre la mode!

Liane prit les gants et l'éventail que lui présentait la femme de chambre. Marthe avait passé dans l'appartement de sa mère, qui finissait de s'habiller avec un soin résigné. C'était un véritable devoir qu'elle allait remplir ce soir-là. Alors Liane, toute seule, contempla une dernière fois son image avec des yeux curieux, depuis la pointe de son soulier de satin qu'elle avait un peu avancé pour mieux voir son ensemble, jusqu'à la mousse blonde de ses cheveux. La lumière crue de la lampe, dépouillée de son abat-jour, ruisselait sur la peau fraîche autant qu'un pétale de fleur, sur les épaules rondes dans leur finesse juvénile, sur les bras joliment menus... Et, soudain rassurée, elle pensa, souriant à cette vision blanche :

— Décidément, je crois que je ne suis pas trop mal! Pourvu que Mlle Thérèse le trouve ainsi!

Et elle entra dans le salon, au moment même où le timbre d'arrivée résonnait. Pierre feuilletait une revue qu'il jeta de côté à l'apparition de Liane, avec un affectueux :

— Voyons, mademoiselle, allez-vous faire honneur à la famille de Kergoz ?

— Juges-en, Pierre... Et s'il y a quelque chose qui ne te paraît pas bien, dis-le...

Pierre enveloppa d'un regard de tendresse la petite créature qui l'interrogeait de ses prunelles limpides... Mais il n'eut pas le temps de donner son opinion. La porte s'ouvrait et le domestique annonçait :

— Mademoiselle Erlennes.

Elle entrait, souriante, enveloppée de sa longue pelisse soyeuse, demandant à Liane, accourue à sa rencontre :

— Je ne suis pas en retard ?... Je ne vous ai pas fait attendre ?

— Oh ! non ; maman n'est même pas encore prête entièrement, parce que c'est moi qui, jusqu'ici, ai absorbé les soins de toute la maison !

Elle s'arrêta ; puis, se campant toute droite devant Thérèse, elle pria, de sa jolie manière d'enfant :

— Maintenant, regardez-moi très sévèrement ! Et ne me laissez pas partir si je ne suis pas comme je dois être...

— Je vous regarde très sévèrement, Liane, et il me semble que nous ne pourrions désirer vous voir autrement... Ne trouvez-vous pas ? monsieur de Kergoz.

Liane se rapprocha et plus bas demanda, hésitante, les joues toutes roses :

— Et vous croyez que, même les plus difficiles... — je parle des messieurs !... — pourront me trouver un peu... gentille ?...

Thérèse devina à qui pensait l'enfant, et le parfum de ce jeune amour monta vers elle comme une senteur de fleur fraîche. Affectueusement, elle dit :

— Je crois que les plus difficiles penseront de vous, eux aussi, des choses dont votre modestie s'accommoderait mal... Un peu trop bien coiffée, tout au plus... Je puis toucher ?

Et vite, elle rejetait sa pelisse, sans prendre garde à l'exclamation admirative qu'elle arrachait à Liane, ainsi.

— Oh! que vous êtes belle! Plus encore, si c'est possible, que les autres jours... Laissez-moi vous regarder!...

Elle portait une robe d'un jaune très doux qui l'habillait d'or pâle ; une robe dont le reflet semblait baigner le visage d'une lumière blonde, avivait l'éclat de la peau, des larges prunelles, au fond desquelles flambait toujours, maintenant, une espèce de fièvre ; montant jusqu'au front entièrement dégagé. Seules, les tempes étaient un peu voilées d'une ombre inattendue, par la caresse des cheveux tordus ensuite très haut sur le sommet de la tête, qui dégageaient l'élégance fière de la nuque, du col un peu long, qu'une ligne souple rattachait aux épaules, superbes et fines dans leur pâleur laiteuse...

Et elle avait ainsi une telle séduction de femme, que Pierre tressaillit d'une obscure colère où il entrait une sorte de révolte, parce qu'elle était trop désirable et belle, plus redoutable en sa simplicité qu'elle ne l'eût été par une coquetterie savante...

Debout devant Liane qu'elle dominait de toute la tête, elle rendait leur grâce capricieuse aux cheveux blonds, arrangeant d'un effleurement du doigt les fameux plis du corsage, avec un souci affectueux de grande sœur; et il ressentit presque un soulagement quand sa mère entra, prête à partir, l'arrachant à sa contemplation aiguë...

La voiture, d'ailleurs, était annoncée. Mais Mme de Kergoz, poliment, demandait à Thérèse qui l'embarrassait toujours un peu :

— Ne voulez-vous pas, mademoiselle, nous faire le plaisir d'accepter une place dans notre voiture?

— Merci infiniment, madame. La mienne m'attend...

— Eh bien, renvoyez-la, pria Liane. Ce sera bien plus gai d'arriver ensemble!

Mme de Kergoz insistait avec son amabilité cérémonieuse, quoique Thérèse, qu'elle voyait pour la première fois décolletée, l'effarouchât presque autant qu'elle troublait son fils. Et la jeune femme consentit.

— Très volontiers, si vraiment je ne vous dérange pas... Monsieur de Kergoz, je vous demanderais de vouloir bien me remettre ma pelisse.

Il prit la longue mante imprégnée du parfum de violette que la jeune femme portait toujours et la posa sur ses épaules, les nerfs secoués d'un obscur frémissement.

Quelques minutes plus tard, il lui était donné de la voir comme en Auvergne, assise auprès de sa mère, devant sa petite sœur. Dans l'ombre de la voiture, il ne distinguait pas ses traits, mais seulement la ligne élégante de la tête, la tache blanche du visage et l'éclair des yeux, les doigts gantés sortant de la pelisse entr'ouverte dont il sentait le frôlement soyeux. Il entendait sa voix grave répondre au bavardage de Liane, aux rares paroles de Mme de Kergoz absorbée par l'ennui de cette soirée dans le monde... Et, en lui, l'austère travailleur, montait une ivresse inconnue.

Un désir bouleversa tout son être : être aimé de cette femme! posséder non seulement son âme si fièrement gardée, mais aussi sa forme charmante... Et l'adorer toujours, infiniment, sans que personne pût la lui ravir!

Mais aussitôt il se raidit dans une conviction brutale :

— Je ne suis rien pour elle... Si je lui demandais de devenir ma femme, elle me trouverait d'une audace stupide! Et elle aurait raison! Nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre, tout nous sépare...

Oui, tout, c'était vrai, les goûts, le genre de vie, les idées, le milieu social... C'était là un rêve insensé qu'il faisait au déclin de sa maturité... Et pourtant, une seconde, il s'y abandonna dans l'obscurité tentatrice de la nuit. Il l'aperçut, *elle*, en de fugitives images, à Kergoz, dans les grandes pièces majestueuses, sur la terrasse dominant les horizons de sa terre bretonne, amenée par lui qui se fût trouvé heureux qu'elle lui permît seulement de l'aimer...

La voiture s'arrêta dans la nappe de clarté que versaient les lampadaires et, suivant la file des équipages,

pénétra dans la cour de l'hôtel Arthuise... Pierre, brusquement, fut rejeté dans la réalité des choses. Pourtant il n'avait pas tout rêvé. Thérèse était vraiment près de lui. Il la voyait lentement monter, à ses côtés, l'escalier bordé d'une profusion d'arbustes, leurs pas rythmés par les accents sonores de l'orchestre tzigane. Mais ils entraient...

Une rumeur de fête, une odeur chaude de fleurs les enveloppa... Pierre eut dans les yeux une vision de foule parée, d'épaules nues, de diamants scintillants sur les étoffes claires, d'innombrables habits noirs. Puis, devant lui, il aperçut Hennebert, qui, arrêté comme eux dans le vestiaire encombré, enlevait à Thérèse sa mante, et, avec une adresse d'homme habitué à servir les femmes, soulevait la dentelle un peu froissée d'une épaulette; et finalement, lui offrait son bras pour pénétrer parmi les couples qui tournoyaient... Mais elle refusa et entra seule avec son aisance de femme habituée à ne compter que sur elle, dans la lumière de sa robe d'or pâle, indifférente à tous ces regards qui s'attachaient à elle ; sans que personne pût soupçonner qu'elle cherchait obscurément celui-là seul pour la joie de qui elle était venue. Et Pierre, qui la suivait, ne vit pas non plus la flamme qui, une seconde, illumina la tête altière de Gardannes, quand ses yeux tombèrent sur elle... D'ailleurs il ne s'appartenait pas; il devait conduire sa mère, à travers le flot des danseurs que Liane contemplait avec des yeux éblouis, jusqu'à Antoinette Arthuise, qui recevait à l'entrée du hall, habillée avec ce goût original et hardi dont elle avait le secret.

A leur vue, elle laissa échapper une exclamation de plaisir et, d'un coup d'œil, effleura tout l'ensemble de la jeune fille ; puis, se penchant pour un baiser, elle murmura, satisfaite :

— Très bien, chérie, tout à fait bien! Maintenant, nous allons vous présenter des danseurs!

— Pas avant que je n'aie obtenu ma part de richesses, une part très large! fit Henri d'Orioles qui s'inclinait avec un sourire charmé devant cette petite

fille toute blanche dont les yeux purs lui souhaitaient la bienvenue.

Prenant le carnet, il y griffonnait son nom ; puis, comme l'orchestre reprenait une valse, il enlaça la taille menue, sollicitant l'honneur de la première danse de Liane. Mme Arthuise conduisait Mme de Kergoz vers un groupe où elle devait se trouver agréablement. Pierre, abandonné à lui-même, alla se confondre dans la foule des habits noirs massés à l'entrée des salons. Et l'heure qui alors commença pour lui fut une des plus pénibles qu'il eût connues depuis son arrivée à Paris.

Isolé parmi ces étrangers, il entendait répéter que le bal était superbe ; et, si peu mondain qu'il fût, il voyait bien que l'éloge était mérité. Il comprenait aisément que ce fût, pour la plupart, un régal des yeux que le spectacle de tant de jolies femmes, savamment parées, dont les hommes, d'ailleurs, détaillaient la beauté avec une hardiesse de regards et de mots qui le stupéfiait, parfois même le révoltait, — lui, resté chevaleresque !

Mais la splendeur de ce décor de fête, cette musique capiteuse dont la fougue, tour à tour endiablée et caressante, jetait une griserie dans l'air saturé d'odeurs de fleurs, tous ces couples qui le frôlaient, dont les visages souriaient, dont les propos lui arrivaient au passage, tout éveillait en lui le désir nostalgique de son tranquille Kergoz, et des grands souffles purs du large... De son Kergoz qu'il regrettait, en cet instant, aussi ardemment que le faisait sa mère, perdue comme lui dans ce monde d'étrangers où ils étaient sans attache...

Si encore il avait pu jouir d'*elle*, Thérèse ! Mais, comme toujours, elle lui échappait dès qu'ils n'étaient plus seule à seul, trop entourée et recherchée. De loin, il apercevait la clarté de sa robe d'or pâle dont le rayonnement vraiment l'enveloppait. Il la voyait causer, très sobre de gestes, sourire de cet étrange sourire, si charmeur dans son ironie mélancolique ; répondre, sans un atome de coquetterie, sans rien livrer

de son intimité morale, aux paroles, aux hommages, aux saluts de tous ces hommes qui subissaient son indéfinissable séduction de femme n'étant, et ne voulant être à personne... Et Pierre devinait que, comme lui, ce soir-là, ils la trouvaient mieux que belle, désespérément attirante et insaisissable dans son charme d'exquise fleur humaine, dans le mystère de son âme close, avec ses yeux de vie ardente...

Mais il n'était pas le seul que torturait secrètement ce trop grand succès de la jeune femme. Secoué d'impatience jalouse, Philippe de Gardannes, lui aussi, attendait la minute où il pourrait enfin l'enlever à ces indifférents et l'avoir à lui seul. Il était arrivé les nerfs tendus, tout vibrant encore d'une ridicule scène faite par Nora. Au moment de partir, mécontente de sa toilette et ne se jugeant pas en beauté, elle avait été prise, constatant un défaut dans sa robe, d'une de ces puériles colères d'enfant gâtée dont elle était coutumière et qui se traduisaient par des larmes, des reproches tombant dru sur la femme de chambre, et, finalement, par une crise nerveuse dont elle sortait remplie d'inquiétudes pour sa santé. Mais ce soir, Philippe, las d'attendre la fin de la scène, était parti exaspéré, dominé par l'invincible besoin d'aller oublier un instant la chaîne détestée dans la seule vue de l'aimée...

Oui, la vue... Tout juste, il avait pu obtenir la douceur de son regard et quelques paroles depuis qu'il était là, tant elle était entourée. Et la conscience de toutes les minutes qu'il perdait ainsi lui devenait peu à peu si intolérable que, brusquement, incapable de supporter l'attente davantage, il se rapprocha et demanda, usant du prétexte banal :

— Voulez-vous me permettre de vous conduire au buffet ?

Tout de suite elle fit « oui », et posa sa main gantée sur le bras de Gardannes, si correct d'attitude, que nul ne pouvait savoir qu'il l'emportait enfin comme une proie adorée. Lentement, mais avec une inflexible volonté, il l'entraînait hors de la cohue des danseurs...

Tournant la tête vers elle, il l'enveloppa d'un regard qui la prenait toute et murmura :

— Enfin! enfin!... Vous aviez donc juré de ne pas m'accorder une minute ce soir!

Tout de suite, elle lui avait deviné une âme d'orage; et sûrement, maintenant, elle voyait qu'elle ne s'était pas trompée. Alors elle demanda, avec une douceur apaisante :

— Qu'avez-vous? mon ami.

Il eut un sourire amer :

— L'angoisse de ma solitude, comme la plus faible des créatures. J'avais besoin de vous pour oublier le monde entier. Je ne veux plus savoir qu'une chose, c'est que vous êtes là ; loin de tous ces autres qui vous enlevaient à moi et à qui vous vous prêtez sans pitié pour moi!

— Vous n'allez pas, je suppose, me faire une scène de reproche? dit-elle, essayant de sourire.

— Si vous saviez ce que je donnerais pour avoir le droit de vous en faire une! Mais soyez sans crainte, je n'ignore pas plus que vous que je n'ai pas le droit d'être jaloux de tous ceux qui vous approchent, qui vous parlent, qui vous regardent, que votre robe frôle...

Elle eut un frémissement qu'il sentit dans le bras nu qui reposait sur le sien et il s'arrêta. Presque suppliante, elle murmurait :

— Ne dites pas de ces paroles qui ne servent qu'à nous faire mal à tous deux...

— Est-ce que quelque chose peut encore vous faire mal? fit-il avec un orgueilleux geste d'épaules. Moi, j'ai enduré de telles misères que, désormais, je me sens de force à supporter toutes les douleurs! Et pourtant, voyez comme j'étais fait pour goûter facilement le bonheur ; en ce moment, j'oublie tout ce qui m'a torturé, tout ce que je regrette avec des larmes de sang dans le passé et dans l'avenir... J'oublie tout dès que vous voulez bien me le permettre...

Ils étaient arrivés à l'extrémité des pièces qu'Antoinette avait ouvertes à ses invités et les couples y

étaient rares, car l'orchestre n'y arrivait plus que comme une lointaine rumeur. Mais des accords plus éclatants apportèrent jusqu'à eux le rythme berceur d'une valse. Un étrange sourire passa sur les traits de Gardannes.

— Entendez-vous cette valse?... Elle est jolie... Accordez-la-moi.

Un choc au cœur la fit tressaillir à la seule idée d'être enveloppée par son étreinte; et, fuyant l'éclair suppliant et impérieux qui s'était allumé au fond de ses yeux, elle dit, avec un effort pour sourire :

— Je ne danse plus!... Je suis trop vieille. Il faut laisser la danse aux jeunes...

— Aux jeunes! Mais regardez-vous dans n'importe quelle glace et osez ensuite répéter encore un pareil mensonge! Je vous en supplie, ne me refusez pas une faveur que tant d'indifférents ont obtenue, dont je jouirai sous le regard de n'importe quel curieux!

Il l'enlaçait déjà. Elle ne résista plus, tout à coup vaincue. Et sans un mot il l'emporta ainsi que dans un vol puissant et doux, que rythmait le chant lointain de la valse tzigane, la pensée vide de tout ce qui n'était pas elle. Il ne savait plus qu'une chose, c'est que, pour la première fois, depuis le temps de leur jeune amour, son bras l'enveloppait; que sous son regard, presque sous ses lèvres, était le visage adoré. En lui, la passion montait comme un feu dévorant dont elle sentait peut-être la flamme, car l'expression de son visage avait changé. Elle avait un air de rêve. Sur la peau très blanche, une lueur rose marbrait les pommettes ; mais elle se laissait toujours emporter, muette, les paupières abaissées.

— Thérèse, murmura-t-il, laissez-moi voir vos yeux... Donnez-moi votre regard, j'en ai soif!...

Instinctivement, elle obéit et les yeux apparurent avec la même expression de rêve qu'avait prise le visage... Leur regard semblait venir de très loin, de ce monde mystérieux où l'âme se dilate dans l'amour, et il s'attacha à celui de Gardannes, avec un charme attirant d'abîme.

D'un mouvement lent, ils valsaient toujours, n'en ayant même pas conscience... Tout bas, dans une plainte passionnée, il reprit :

— Je ne peux plus vivre sans vous... Je ne peux plus! Je vous adore, Thérèse!... Il me faut *vous*, mon unique amour, toujours, à toute heure!...

Elle tressaillit violemment et s'arrêta net, devenue pâle comme une cire. Seules, les lèvres gardaient leur éclat de fleurs de sang.

D'une voix sans timbre, elle pria :

— Taisez-vous... Ne dites pas de folies!

Il obéit... Mais ses yeux répétèrent son aveu.

Elle passa la main sur son visage pour fuir ce regard qui la brûlait. Puis elle resta immobile. D'un geste machinal, elle tourmentait les plumes de son éventail. Elle était si blanche, qu'il s'effraya... Alors, il dit :

— Prenez mon bras et venez vous asseoir un instant... N'ayez pas peur, je ne vous dirai plus ce que vous ne voulez pas entendre...

Mais elle secoua la tête et fit sourdement :

— A quoi bon, maintenant?... Il est trop tard...

Pourtant, elle posa la main sur son bras et se laissa emmener dans la bibliothèque solitaire où quelques joueurs de whist s'étaient réfugiés. Elle resta debout, quoiqu'elle se sentît épuisée. Lui la regardait avec un amour désespéré.

Il interrogea très bas :

— Ce que je vous ai avoué... vous le saviez?

Elle inclina lentement la tête.

— Oui... Mais j'espérais que vous auriez pitié de nous et que vous ne le diriez pas, puisque ce serait la fin...

— La fin... Vous pouvez dire cela ainsi, résolument!... La fin de quoi?... Soit, je suis un homme de faiblesse et de passion... Oui, c'est pour moi une torture de toutes les minutes de vivre sans vous voir, mais je ne vous demande rien... que le droit de vous voir et de vous entendre comme le font les indifférents... Pourtant, je ne veux pas vous tromper... Si les désirs n'étaient que des chimères, tout à l'heure, pen-

dant cette valse, je vous aurais emportée pour vous garder à jamais, réalisant enfin le rêve qui m'a obsédé tant de fois depuis que je vous ai retrouvée...

De nouveau, elle répéta :

— Taisez-vous... Ah! je vous en supplie, taisez-vous!...

Et il y avait dans sa voix une telle autorité qu'elle le domina. Entre eux, un lourd silence s'abattit... Lui comme elle sentaient qu'ils étaient arrivés à l'une de ces heures décisives où les destinées se font...

Elle redit, du même accent d'angoisse sombre :

— Oh! pourquoi avez-vous parlé?...

— Parce qu'il m'était impossible de jouer plus longtemps ce personnage menteur d'ami que vous m'avez imposé... Je sais bien que c'est fou de vous avoir crié mon inutile rêve... Mais je ne pouvais plus résister au désir de vous avouer enfin que vous êtes toujours pour moi l'adorée... J'ai essayé de travailler comme vous le vouliez pour vous fuir, pour tromper cette soif de votre constante présence qui me dévore, ce regret de toutes les minutes de vous avoir perdue! Et mon énergie s'est usée dans cette lutte incessante. Je ne suis ni un saint, ni un héros, pas même un résigné... Je ressemble à ces malheureux qui exhalent leur misère même sans espoir d'être consolés, seulement parce qu'ils souffrent trop pour garder la force ni l'orgueil de la taire... Je ne sais plus qu'une chose : c'est que je ne peux pas, je ne veux pas vous perdre!

Il parlait d'un ton bas et violent, sans faire pourtant un mouvement vers elle, maîtrisant par un suprême effort le désir, qui grondait en lui, de chercher les belles lèvres vivantes, toujours muettes. Elle demeurait immobile ; mais tous les mots dits par la voix chère tombaient dans son cœur même où il n'y avait plus que le sentiment de cet amour qui criait vers elle et la torturait divinement... Et la tentation l'envahissait toute de s'abandonner au flot de la passion qui passait en torrent sur elle, de s'y perdre pour donner à cet homme un infini de joie où il oublierait le passé cruel...

Un bruit de voix résonna soudain... Des couples avaient découvert la solitude de la bibliothèque et y pénétraient... Thérèse tressaillit, brusquement arrachée au charme mortel. Un lent soupir s'échappa de ses lèvres frémissantes. Elle eut autour d'elle un regard pesant de créature brusquement réveillée... Puis, de la même voix sans inflexion, elle dit avec effort :

— Il doit être tard... Il faut que je parte!

Lui la contemplait avec la même passion douloureuse et révoltée... Mais la présence étrangère avait dissipé l'ivresse pour lui aussi... Il n'essaya pas un mot pour la retenir et, simplement, lui offrit son bras. De nouveau, elle traversa les salons, appuyée sur lui. Mais leurs lèvres demeuraient fermées ; elle avançait, tout son cœur broyé par la conscience qu'il fallait leur séparation si elle ne voulait arriver à une chute dont elle avait l'horreur. Il l'accompagna jusqu'au vestiaire et l'enveloppa de son manteau. Puis, tout bas, il murmura, réussissant une dernière fois, avec son inflexible volonté, à s'isoler près d'elle :

— Pardonnez-moi de vous avoir laissé voir ma faiblesse...

— Oui, je vous pardonne le mal que vous nous avez fait à tous deux, ce soir...

Il ne sut pas qu'elle pensait, avec toute sa faiblesse de femme adorée : « Et de ce mal, je vous remercie!... » Il remarqua seulement son étrange accent. Il le lui avait entendu une fois déjà autrefois quand il lui avait dit l'adieu sans retour... Et une terreur de l'avoir perdue le bouleversa.

— Thérèse, jurez-moi que je vous reverrai...

Elle arrêta sur lui ses yeux devenus très graves où pleurait une angoisse désespérée.

— Nous nous reverrons quand j'aurai la force d'être sage pour vous et pour moi... Il ne faut pas qu'il y ait de honte entre nous... Ce serait plus affreux que tout à supporter! ...

Seule, elle descendit, n'ayant pas permis qu'il vînt la mettre en voiture.

Les mots d'aveu, redoutables et délicieux, bourdon-

naient sans relâche dans sa pensée, la faisant frémir toute, tandis que la voiture l'emportait, son visage brûlant abandonné au vent glacial d'hiver, avec un espoir d'y calmer sa fièvre...

XIX

Quatre jours plus tard, Thérèse recevait un mot tout vibrant d'allégresse griffonné par Liane, lui annonçant ses fiançailles avec Henri d'Orioles.

« J'aurais voulu aller tout de suite vous les dire, finissait l'enfant, et puis, maman ne peut m'accompagner chez vous aujourd'hui. Mais il me faut seulement de cœur vous murmurer que je suis heureuse, heureuse! heureuse! autant que je pouvais le désirer!... Tout bas, je vous confie une chose exquise, à vous qui avez bien voulu être ma confidente cet été : je crois bien que mon rêve, celui d'être aimée comme dans les histoires... mon rêve va se réaliser... Et c'est tellement bon! bien meilleur encore que je ne l'imaginais!

« Ma grande amie chérie (vous me permettez de vous appeler ainsi, dites?), si je regrette tant de ne pouvoir vous embrasser aujourd'hui même, c'est qu'il me semble que, dans mes baisers, quelque chose de mon bonheur aurait été à vous, qui méritez plus que personne d'avoir très large votre part de joie. Si par un hasard bienfaisant vous passiez de notre côté, donnez à votre petite Liane, en venant la voir, le plaisir de vous redire tout cela... Ce n'est pas trop indiscret, n'est-ce pas, de vous adresser une pareille demande?... »

Thérèse lisait ces lignes près de sa mère qui, depuis quelque temps, se prenait à vouloir sa présence autant qu'elle réclamait la solitude quelques mois auparavant ; comme si, à mesure que le corps s'usait davantage, le cœur retrouvait sa tendresse et la pensée se dégageait des ombres qui l'avaient voilée pendant de longs mois.

Depuis le matin, Thérèse peignait sans relâche, prise d'une espèce de soif de travail absorbant, continuel... Mais maintenant, le jour lui manquait; car c'était encore le temps des rapides crépuscules d'hiver. Et elle avait même dû se rapprocher de la fenêtre pour lire le mot de Liane qui éveillait en elle une complexe impression. Oui, Liane avait raison de se dire heureuse! Comme la destinée était indulgente et bonne pour certains êtres, alors qu'elle en brisait d'autres si impitoyablement!

— Qu'y a-t-il? Thérèse, interrogea la voix faible de Mme Erlennes.

— Liane de Kergoz m'annonce ses fiançailles. Veux-tu que je te lise son mot? Il est si plein de joie jeune qu'il est bienfaisant à entendre.

Mme Erlennes inclina la tête; sa faiblesse grandissante dont rien ne pouvait plus triompher la rendait volontiers silencieuse. Les paupières abaissées, elle écouta les lignes que lisait Thérèse. Quand la jeune femme se tut, elle murmura :

— Cette enfant a raison, Thérèse... Tu mérites bien d'avoir enfin ta part de bonheur, toi qui as été la plus dévouée des filles.

D'un geste léger, elle l'appelait. Thérèse se laissa glisser à genoux auprès de la chaise longue, de ce mouvement qui lui était familier. Oh! quelle ironie de s'entendre souhaiter le bonheur au moment même où elle traversait des jours de tempête, plus redoutables encore qu'aucun de ceux qu'elle eût connus! Et un tel besoin d'être soutenue l'étreignit une seconde, qu'elle eut aux lèvres l'aveu de sa détresse...

Mais elle ne le laissa pas échapper et pria seulement tout bas :

— Mère, aime-moi, aime-moi beaucoup! et j'aurai tout le bonheur que je puisse désirer!

Mme Erlennes posa avec effort sa main sur les cheveux de Thérèse; ses yeux étaient pleins de tendresse.

— Il n'est pas suffisant pour une jeune femme d'être aimée par sa vieille mère. Et puis, tu ne m'auras pas longtemps!

Une supplication d'enfant jaillit du pauvre cœur tourmenté de Thérèse.

— Oh! mère, ne me quitte pas! j'ai tant besoin de toi!

De nouveau, les doigts de Mme Erlennes frôlèrent d'une caresse les cheveux de la jeune femme; mais elle ne répondit pas. Si lourdement elle sentait la fatigue de la vie! Et Thérèse le savait bien, comme elle savait la possibilité d'une fin soudaine pour cette pauvre créature qu'elle avait si absolument aimée!... Elle répéta encore :

— J'ai besoin de toi, maman. Tu es l'être qui m'est le plus cher au monde, qui m'a toujours fait oublier tous les autres depuis le temps même où j'étais toute petite!...

— Oui, je me souviens... Toujours, tu t'es sacrifiée pour moi! C'est mon remords... J'aurais dû moins songer à mon vieux chagrin et plus à toi... Oh! pardonner! Pourquoi n'en ai-je pas eu toujours la force ni la volonté? Tous, mon Dieu, nous avons besoin de pardon!...

Sa voix était assourdie et lointaine, une voix d'âme, et, dans l'ombre du jour mourant, le visage creusé prenait une majesté étrange.

— Mère, dit faiblement Thérèse, tu ne pouvais pas agir autrement que tu l'as fait... Moi non plus...

— Peut-être... Enfin je l'ai cru! et j'ai encore besoin de le croire... Mais tu as pris pour toi la part la plus lourde... Et pour cela, je te le dis... parce que je ne sais quand maintenant j'aurai la force de reparler de ces choses... pour cela, Thérèse, je te bénis...

Avec le geste d'autrefois, elle traçait une petite croix sur le front de sa fille devenue femme, comme elle faisait jadis sur le front de Thérèse enfant. Et toutes deux demeurèrent silencieuses, sentant leur mutuelle tendresse. Thérèse était restée agenouillée, le visage caché sur la main amaigrie où elle avait mis ses lèvres; et, de nouveau, se ravivait aiguë, en elle, la tentation de crier sa misère, comme font les petits; de demander secours contre elle-même qui se sentait si faible,

au seul souvenir de *lui*... Folie! Folie! Elle ne devait pas troubler sa mère par l'aveu de son angoisse. Il fallait supporter seule l'épreuve nouvelle de se sentir adorée. Et, pour fuir le danger de prononcer une parole imprudente, elle se redressa brusquement.

La nuit était presque entièrement venue. Dans la pièce obscure, les meubles n'étaient plus que d'indécises silhouettes sur lesquelles une flamme du foyer jetait des lueurs capricieuses. Elle dit, avec une volonté de rentrer dans la réalité des choses :

— Je vais demander de la lumière. Et j'écrirai quelques lignes à Liane.

Il y eut un silence encore. Thérèse avait sonné; et, immobile, elle songeait. La voix de Mme Erlennes s'éleva dans l'ombre :

— Pourquoi ne vas-tu pas voir cette enfant, comme elle t'en prie?...

— Aller voir Liane?... Non, chérie; tu n'étais pas très bien tantôt, je préfère ne pas te quitter.

— Je vais me reposer, dormir... Va, Thérèse; tu n'es pas sortie aujourd'hui, toi qui dis ne pouvoir te passer d'air et de marche...

— Je voulais travailler...

— Oui, mais maintenant il fait nuit... Va embrasser la petite Liane... Je le désire vraiment...

Elle écoutait, surprise de cette insistance, en cherchant le motif. Mais elle le devina, avec un sursaut d'émotion, quand Mme Erlennes, l'attirant, lui dit tout bas :

— Vas-y... Je suis comme cette enfant. Il me semble qu'en t'embrassant, elle te portera bonheur...

— Oh! maman! ma pauvre chère maman!... Ce sont là des illusions... Nous le savons bien!

Mais Mme Erlennes insistait avec sa nervosité de malade et Thérèse comprit qu'il fallait lui céder... Pourquoi, en somme, n'eût-elle pas donné cette preuve d'affection à Liane dont l'amitié juvénile et chaude lui était une douceur?... Et puis, s'intéressant à son jeune bonheur, elle arriverait peut-être à s'oublier elle-même...

Alors, décidée tout à coup, et vite prête à sortir, elle laissa sa mère enveloppée de ce silence qui la reposait seul, et partit à pied avec un espoir que l'âpre bise apaiserait un peu la fièvre qui, depuis le soir du bal, faisait tous ses nerfs si douloureux...

Oh! ce bal!... Quelles choses insensées avaient passé dans son cerveau durant la nuit qui l'avait suivi! tandis qu'elle demeurait la tête abandonnée sur l'oreiller, les yeux grands ouverts dans l'ombre, ne pouvant trouver le sommeil qu'elle appelait pour échapper à la sensation d'être emportée vers un abîme auquel la force lui manquait soudain pour s'arracher... Ainsi que des malheureux se laissent entraîner vers un gouffre, les yeux clos, sans pensée ni résistance, vaincus par la puissance tragique du vertige...

En tout son être, semblait avoir pénétré l'appel passionné de cet homme, le seul qu'elle eût aimé... Et obscurément les mots inoubliables continuaient à lui murmurer la tentation... Pourquoi s'obstiner dans une lutte torturante, quand c'eût été bon! oh! si bon! après tant d'années mornes, de se réfugier dans cet amour qui l'implorait, et d'en savourer l'ardente douceur — comme les altérés boivent à la source d'eau vive... Pourquoi ne pas lui donner, à *lui*, tout le bonheur qu'elle pouvait lui apporter, l'âme et la pensée fermées à tout ce qui n'était pas leur amour?

Avec le jour, elle s'était ressaisie, retrouvant la fière volonté qui ne lui permettait pas de défaillance et lui dictait impérieusement sa conduite... Il ne fallait plus le voir, *lui*, puisqu'elle était si misérablement faible... Et elle ne le verrait plus, sans pitié pour la révolte de son pauvre cœur... Mais si elle acceptait l'inflexible devoir, elle ne pouvait cependant étouffer le regret torturant du bonheur impossible que tout son être appelait...

Et cette lutte de toutes les minutes se poursuivait en elle si meurtrissante, lui enlevant la notion des choses extérieures, qu'elle fut surprise de se trouver tout à coup chez Mme de Kergoz. Enfin elle allait pouvoir un instant se fuir elle-même!

Mais une déception l'attendait. A sa demande, le valet de chambre répondit :

— Ces dames sont sorties. Je crois qu'elles ne peuvent tarder beaucoup à rentrer... Si madame veut attendre un peu.

Elle hésitait ; puis, se décidant, elle entra. Le domestique l'introduisit dans le salon désert qu'éclairait la flambée du foyer, plus que la lampe coiffée d'un abat-jour sombre. Alors il disparut ; elle resta seule dans la paix de cette vaste pièce où les bruits du dehors, — rares dans ce quartier aristocratique, — n'arrivaient que lointains... Et cette paix tomba comme un baume sur sa fièvre... Une telle impression de sérénité et d'ordre émanait de ce décor sévère ! Point de bibelots sur la table, une corbeille contenant des ouvrages de charité et une *Vie des saints*. Seul, sur le piano, un petit portrait de Liane souriait. Sur la cheminée, sous le regard même de Thérèse, il y en avait un autre de Marthe, sérieuse et douce, dans la simplicité monacale de sa robe sombre ; si ressemblant que la jeune femme eut l'impression de sentir sur elle ce regard pur, où nulle passion humaine ne mettrait jamais sa flamme ; et, ardemment, elle envia Marthe de Kergoz !... Pourtant eût-elle accepté de voir écarter d'elle à jamais le mal redoutable et enivrant ?...

Le timbre d'entrée résonnait ; sans doute, Mme de Kergoz et ses filles qui rentraient. La porte s'ouvrit. Thérèse tourna la tête, se levant. Mais ce fut Pierre de Kergoz qui parut, une lumière inaccoutumée sur ses traits durs :

— J'apprends, mademoiselle, que vous êtes assez aimable pour attendre ma mère. Voulez-vous m'accorder l'honneur de vous recevoir en son absence ? Elle ne tardera pas. Elle aura été retenue chez Mme Arthuise avec Liane et Marthe.

— Ce qui est tout naturel en ce moment, fit-elle, se rasseyant avec une sensation de délivrance, parce qu'elle allait être distraite d'elle-même. Je voulais dire tout de suite à Liane combien je suis heureuse pour elle de la nouvelle qu'elle m'a envoyée...

— Je vous en remercie avant qu'elle ait le plaisir de le faire elle-même... Oui, elle est ravie... Nous aussi...

Mais une intense mélancolie dans sa voix contredisait ses dernières paroles.

— Monsieur de Kergoz, à votre accent, on douterait un peu de votre satisfaction!

— Parce que je ne peux pas oublier que ma petite Liane est vraiment perdue pour nous! Il y a quelques mois, je n'aurais pas cru pouvoir être égoïste à ce point... L'air de Paris est décidément mauvais! Il est grand temps que j'aille me retremper dans ma solitude de Kergoz.

— Est-ce que vous allez partir?

— Oui, à la fin de la semaine prochaine, mais seul. Ma mère et mes sœurs resteront à Paris.

Elle eut l'intuition des jours pénibles qu'il passerait là-bas dans son isolement, car elle savait que Liane était sa joie; et une pitié pour lui traversa son âme. Elle demanda instinctivement :

— Pourquoi partez-vous?

— Pourquoi? Pour toute sorte de raisons. D'abord, parce qu'il faut que j'aille m'occuper de tout le petit peuple que j'ai moralement négligé depuis que je suis ici. J'ai trop vécu pour moi à Paris. C'était un mal et j'en porte, d'ailleurs, la peine.

Elle leva vers lui un regard un peu surpris, bien qu'elle fût habituée au caractère sérieux que revêtaient aisément ses paroles, et, hésitant un peu, elle dit :

— Est-il indiscret de vous demander ce que vous entendez par là?

— Non, et même il vaut mieux que vous le sachiez pour n'être pas étonnée de me voir demeurer emprisonné dans l'étroit cercle intellectuel qui est le mien. J'ai essayé d'en sortir..., soutenu par une espérance insensée. J'ai audacieusement tenté de briser le moule moral qui m'enfermait et qui m'a fait... ce que je suis. La tentative a échoué. Ce monde nouveau où j'ai voulu pénétrer trop tard m'a donné le vertige, n'arrivant qu'à me faire douter de la vérité d'une conception de la vie qui a été mon refuge et ma force, et

qui le sera encore dans l'avenir. Je me suis arrêté à temps, sachant que je sacrifiais cela à une chimère et que j'étais coupable de le faire... Alors j'ai résolu de retourner en arrière ; mais l'épreuve a été dure et son résultat m'est trop pénible pour que je n'aie pas besoin d'aller me retremper dans l'atmosphère qui a toujours été la mienne. Là je redeviendrai, bon gré mal gré, l'homme d'autrefois... Vous aviez été trop indulgente d'espérer que je pourrais être ce que je souhaitais...

Elle l'avait écouté avec une sympathie grave, devinant qu'il venait de traverser des heures cruelles ; et pour toute souffrance, elle avait une infinie compassion. Puis aussi, elle sentait bien qu'à cause d'elle surtout, il aurait désiré se faire autre. Et, très douce, elle dit :

— J'avais été bien imprudente... Je vous avais, sans le vouloir, donné un mauvais conseil parce que j'avais oublié qu'il faut être familiarisé avec les poisons pour y goûter impunément. A quoi bon, d'ailleurs, y goûter ? C'est vous qui étiez dans le vrai en ne voyant dans la vie qu'un austère devoir à remplir... Vous avez eu raison de fuir ce monde, que vous jugiez justement dangereux... Je comprends pourquoi vous vous êtes fait si rare durant ces dernières semaines...

Il se leva et vint vers elle. Une soudaine émotion bouleversait son habituelle froideur :

— Alors vous supposez que si je me suis privé de paraître chez vous, c'est que je craignais d'y retrouver un milieu qui m'était mauvais?... Non... C'est de *vous* que j'avais peur ! C'est parce que je redoutais la place que vous preniez dans ma vie ! Parce que je savais, mieux que personne, que, pour vous, je ne puis être qu'un indifférent !

— Non pas un indifférent, un ami...

A lui, au moins, elle pouvait donner ce nom sincèrement. Et le souvenir de Gardannes la fit tressaillir toute.

— Un ami, soit... Je vous remercie de me le dire. Je reconnais que vous me faites ainsi un très grand honneur et que je ne puis prétendre à plus... Mais il y a

des rêves qui naissent et demeurent en nous, malgré toute notre raison, alors même que nous ne les ignorons pas irréalisables... qui s'emparent de nous tout entiers... Le mien était de ceux-là. Comprenez-vous qu'il faut que je retourne à Kergoz dont je n'aurais jamais dû sortir, après vous avoir rencontrée cet été?...

Presque une supplication tremblait dans sa voix d'ordinaire si ferme... Elle comprit la muette demande qui montait ainsi vers elle et elle eut un frisson... Elle était donc destinée à devenir une source de tristesse pour tous ceux qui l'aimaient? Si elle n'avait pas d'amour pour Pierre de Kergoz, il lui inspirait, du moins, trop d'estime et de sympathie vraie, pour ne pas regretter le mal qu'elle allait lui faire...

Grave, il se tenait devant elle. Et comme elle restait silencieuse dans l'émotion des mots à prononcer, il interrogea :

— Pourquoi ne me répondez-vous pas?... Vous ai-je offensée malgré tout mon respect?

— Offensée? Oh! non. Je pensais seulement que vous aviez raison d'aller chercher la paix de votre Kergoz... Il me semble que vous y oublierez mieux...

Il avait compris. Son visage se contracta un peu, devenu très pâle. Une exclamation sourde lui échappa:

— Oublier!... Vous n'êtes pas une femme qu'on oublie!

L'autre aussi lui avait dit cela...

— Non, je ne vous oublierai pas... Même si je le voulais, je ne le pourrais pas!

— Pas tout de suite, peut-être... Mais, peu à peu, du moins, vous vous détacherez de moi... Vous comprendrez que je n'étais pas la femme qui pouvait vous rendre heureux... Nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre... Je suis trop... ce que vous blâmez justement... Vous souffririez par moi!

— Moins que je ne vous ferais souffrir par tout ce qui me manque et que je suis incapable d'acquérir. Et je le sais si bien, qu'il a fallu la tentation où m'a jeté ce moment de solitude inattendu auprès de vous, pour

que je vous laissasse lire en moi... Je n'ai ni vos goûts, ni votre intelligence, ni...

— Monsieur de Kergoz...

— Ni tout ce qui fait de vous la femme que vous êtes! Rien enfin de ce qui peut vous plaire. L'existence même que j'aurais eu à vous offrir était tout le contraire de celle que vous devez souhaiter... malgré tous mes efforts pour vous la rendre moins insupportable!... Je n'aurais pu abandonner l'humble monde qui a besoin de moi, alors même que je me serais arrangé pour que nous pussions venir à Paris et y séjourner autant qu'il vous aurait plu. Mais madame votre mère ne vous aurait pas quittée...

Il espérait peut-être qu'elle allait répondre. Comme elle demeurait sans un mot, il acheva avec effort :

— Tout cela était irréalisable, je le comprends... Me pardonnez-vous de vous avoir importunée d'un rêve qui était d'une témérité folle? car je n'étais pas digne de vous...

Une brusque impression emporta Thérèse. Elle ne pouvait plus supporter de voir ainsi s'abaisser à cause d'elle cet homme dont elle avait mesuré la valeur morale... Quoi qu'elle lui assurât, il croirait toujours qu'elle l'avait repoussé parce qu'elle le jugeait comme il le faisait lui-même.

— Monsieur de Kergoz, commença-t-elle, — et sa voix tremblait, — j'ai pour vous une estime si profonde que je veux vous dire une chose que je n'ai dite à personne au monde et que je confie à votre loyauté... Ce n'est pas, mon Dieu! tout ce dont vous parlez qui nous sépare... des misères que cela!... Ce n'est pas même la santé de ma pauvre mère qui ne peut se passer de moi...

Elle eut une hésitation ; sa volonté défaillait. Les yeux rivés sur elle, il attendait. Alors, elle reprit :

— Je ne serai jamais votre femme, ni celle de personne, parce que... quand j'étais jeune, j'ai aimé comme on aime une seule fois dans sa vie, je crois bien... Les circonstances ont été plus puissantes que notre volonté et nous ont séparés... Mais maintenant

je ne peux plus aimer d'amour... Je ne me marierai pas!

Il eut une sorte de cri sourd.

— Parce que vous espérez encore que ce qui a été impossible autrefois peut cesser de l'être dans l'avenir...

— Non... Je n'espère rien... Je sais que rien ne peut me donner à celui qui a gardé mon cœur en entier. Si vieux que nous vivions l'un et l'autre, nous resterons des étrangers... Nos deux existences sont encore plus séparées qu'autrefois... Mais je n'ai pas pu oublier!...

Elle n'acheva pas... Une angoisse la broyait.

Lui, maintenant, la sentait plus lointaine encore, désormais impossible à atteindre... Et pourtant la perdre à jamais était à ce point au-dessus de ses forces, qu'une supplication lui vint :

— Et si je vous priais de vous laisser seulement aimer, de me permettre d'essayer de vous conquérir un peu?... Car vous ne serez pas toujours enfermée dans votre culte du passé...

Elle l'interrompit, frémissante.

— Ah! ne touchez pas au passé! laissez-moi en vivre puisque je n'ai pas le présent!... Peut-être, en effet, arrivera-t-il un temps où j'y penserai d'un cœur calme... Les années sont plus fortes que nous... Mais je n'en suis pas encore là! C'est pourquoi il ne faut pas songer à moi, qui ne suis plus qu'un corps sans âme!...

— Mais peut-être arriverais-je à réveiller l'âme à force de vous aimer?... Je ne vous demanderais rien... Je me contenterais des miettes d'affection que je pourrais recueillir de vous et je vous bénirais de me les donner. Ce serait encore un bonheur que je n'avais pas espéré!

Il y avait dans l'accent de cet homme, en général si froid, une telle profondeur de sentiment, qu'elle tressaillit, troublée dans tout son être. Ce qu'il lui demandait là était insensé! Elle en était sûre... Pourtant où était la sagesse?... Rendre heureux cet homme

qu'elle n'aimait pas, par le don d'elle-même, et mettre ainsi un suprême obstacle entre elle et Philippe. Puis, quand elle se serait arrachée à son pauvre amour, se laisser emmener par cet autre dans le fond de sa Bretagne, où elle vivrait toujours, morte à elle-même, se donnant toute aux humbles, essayant de devenir, comme lui, simple et ferme dans ses croyances, délivrée de son scepticisme tourmenté...

Violemment, elle secoua la tête pour fuir le mirage; ce suicide moral n'eût servi qu'à faire deux victimes.

— Monsieur de Kergoz, vous demandez l'impossible!

— En êtes-vous certaine?... Ecoutez-moi. Je vais partir pour Kergoz... J'y resterai plusieurs semaines... Dites-moi seulement, à mon retour, votre dernière réponse. Si elle est la même encore, je vous donne ma parole de vous laisser désormais oublier, par mon silence, la folie que j'ai commise de vous parler aujourd'hui! Vous consentez, n'est-ce pas?...

Quelques semaines! Quel inconnu enfermait leur mystère, pour elle qui traversait en ce moment une tempête qui rendait sa volonté si fragile! Et dans l'ombre du salon, une espèce de bizarre sourire passa sur sa bouche.

Lentement, elle dit :

— Sans doute dans quelques semaines je penserai comme à cette heure... Comment pourrais-je tout à coup être ainsi transformée? Mais, quoi qu'il arrive dans l'avenir, je me souviendrai toujours, pour vous en remercier, que vous avez souhaité faire de moi votre femme! Et c'est pourquoi...

Sa voix devint suppliante.

— ... Pourquoi je vous demande de me pardonner toutes les tristesses que je vous ai apportées, le regret que je vous cause. Je ne pouvais pas vous l'épargner...

— Je le comprends et je vous suis reconnaissant, dans toute l'âme, de m'avoir confié la vérité...

Reconnaissant, c'était vrai!... Pourtant une jalousie le meurtrissait à l'idée de l'autre qu'elle aimait...

— Oui, *confié*, répétait-elle.

Il comprit.

— Personne autre que moi ne la saura jamais sans votre aveu.

Elle murmura « merci » ! et lui tendit la main. Comme à la Bourboule, il y posa ses lèvres. Puis il l'accompagna en silence. Ni elle ni lui ne pouvaient plus rien se dire ce jour-là...

D'un pas lent, elle traversa la cour silencieuse de l'hôtel. Sa pensée était en haut dans ce salon où il demeurait le regard voilé, ayant encore dans l'oreille son mot d'adieu, respirant le léger parfum de violette qui était tout ce qui lui restait d'elle.

Elle rentra à pied, ainsi qu'elle était venue, avide de ce vent glacial qui lui fouettait le visage, car ses veines lui semblaient charrier du feu. La notion du temps lui échappait tant elle avait la sensation de revenir de loin, — oh ! de bien loin !

Au passage, elle vit une pendule marquer sept heures moins le quart... Si tard !... Sa mère allait être inquiète... elle pressa le pas... Mais, aussitôt rentrée, elle fut rassurée :

— Non, madame n'a pas demandé mademoiselle... Elle dort toujours.

Thérèse pénétra dans le petit salon d'un pas léger, tellement léger que Mme Erlennes ne bougea pas. La tête reposait renversée un peu sur les coussins ; et Thérèse contempla avidement le visage pâle que l'immobilité faisait presque solennel... Sans remuer les lèvres, elle murmurait :

— O ma chérie... comme votre enfant a besoin de vous ! Elle est en péril et elle se sent si lâche, malgré tout son désir de ne pas faire le mal !

Mais l'écho de cette muette supplication n'arrivait pas jusqu'à cette mère que son enfant avait tant aimée. Elle continuait à dormir de son lourd sommeil, sans un mouvement, la bouche entr'ouverte...

Elle dormait encore quand, un moment plus tard, Thérèse revint, ayant enlevé ses vêtements de sortie. Elle n'avait pas bougé ; sa tête était toujours posée de même.

Un mystérieux frémissement secoua soudain Thérèse. A demi-voix, elle appela :

— Mère!

Un besoin éperdu s'emparait d'elle de voir enfin se soulever les paupières toujours abaissées.

Elle répéta de nouveau, instinctivement :

— Maman, ma chérie, je t'en supplie, réveille-toi...

Alors, comme sa mère n'entendait pas, elle lui mit doucement ses lèvres sur la main. Et aussitôt elle se rejeta en arrière, avec un cri sourd, car le léger contact avait glacé sa bouche... Brutalement, elle comprenait pourquoi les yeux ne s'ouvraient plus pour lui répondre...

Henri ARDEL.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

INGRES DE MONTAUBAN[1]

A propos du *Martyre de Saint Symphorien*, une des plus célèbre toiles d'Ingres, Théophile Gautier écrivait cette phrase : « L'art n'a pas pour but de rendre la nature; il s'en sert seulement comme moyen d'expression d'un idéal intime. »

Pour nul autre peut-être cette vérité ne fut plus nécessaire à constater que pour Ingres, parce que nul n'allia un respect plus fervent de la nature avec une plus hautaine indépendance de pensée.

A lire les enseignements de cet admirable peintre, sa correspondance, ses notes, les paroles les plus expressives de sa doctrine, telles que les recueillirent ses élèves, on croirait avoir affaire à un réaliste acharné, intransigeant. A contempler ses œuvres, on se sent transporté dans les plus hautes régions de l'idéal.

(1) Cette étude générale est la première partie d'un grand ouvrage sur Ingres de Montauban, d'après des documents inédits, que termine en ce moment M. Henry Lapauze, et auquel il travaille depuis plusieurs années. Le livre de M. Henry Lapauze paraîtra avec six cents dessins hors texte, choisis entre les cinq mille qu'Ingres de Montauban légua à sa ville natale (*). (Prix en souscription : 1,000 francs l'exemplaire.)

(*) On a souvent fait allusion à la lettre par laquelle Ingres informait la municipalité de Montauban de ses intentions testamentaires. Mais on avait dû jusqu'ici se borner à en citer les dernières

D'où vient ce contraste, qui déconcerte tout d'abord? Y eut-il contradiction dans cette nature? Choc de deux éléments intellectuels en opposition l'un avec l'autre? Discordance entre l'acte et la profession de foi?

lignes d'après le Catalogue Cambon. Cette lettre si importante, nous avons eu naguère l'heureuse fortune d'en retrouver le texte intégral en dépouillant les *Registres des délibérations du conseil municipal de Montauban*. L'an dernier enfin l'autographe original, depuis longtemps considéré comme perdu, est tombé entre nos mains, au cours de nos recherches dans l'invraisemblable fouillis des archives municipales. Il a repris aujourd'hui sa place dans le dossier du Musée Ingres.

Voici la lettre d'Ingres :

« *A Monsieur Crosilhes, maire de Montauban.*

« Le conseil municipal de Montauban, après m'avoir déjà profondément honoré en daignant donner mon nom à une des plus belles rues de la ville, vient de mettre le comble à ses bontés pour moi, en me permettant de voir se réaliser un des plus heureux rêves de ma vie : celui de pouvoir transporter dans le lieu qui m'a vu naître, pour y être conservés, les objets d'art que je possède. Le local que la ville veut bien leur destiner sera comme un sûr asile pour ces bons vieux compagnons qui m'ont tant appris, qui m'apprennent encore chaque jour. J'ai vécu, je vis encore avec eux, et cependant, pour donner à mes chers compatriotes un gage de ma foi et de ma vive gratitude, je n'hésite pas à leur envoyer une première partie de mon offrande pour la placer dans le local qui doit un jour la contenir tout entière.

« Il m'est doux de penser qu'après moi j'aurai comme un dernier pied-à-terre dans ma belle patrie, comme si je pouvais un jour revenir en esprit au milieu de ces chers objets d'art, tous rangés là, comme ils étaient chez moi, et semblant toujours m'attendre ; enfin, je suis heureux de penser que je serai toujours à Montauban, et que là, où par circonstance je n'ai pu vivre, je revivrai éternellement dans le généreux et touchant souvenir de mes compatriotes.

« Veuillez donc bien, Monsieur le Maire, faire agréer à messieurs les membres du Conseil municipal l'assurance de ma reconnaissance profonde, et recevoir pour vous, Monsieur, celle de ma haute considération.

« J. Ingres.

« Paris, ce 18 juillet 1851. »

Manque de sincérité vis-à-vis de soi-même ou vis-à-vis des autres !

Quiconque fut tant soit peu familier avec le tempérament d'homme et d'artiste le plus complet, le plus harmonieux, le plus fier, le plus entêté d'audace et de franchise qui seul ait suivi pendant quatre-vingt-sept ans la même voie, répondra négativement à des questions pareilles.

Pourtant celui qui disait : « Il est aussi impossible de se former l'idée d'une beauté supérieure à celle qu'offre la nature qu'il l'est de concevoir un sixième sens ; » celui qui s'irritait qu'on le louât d'embellir un modèle, criant : « J'ai la prétention d'être le très humble serviteur de mon modèle et de le copier servilement, » celui-là fut aussi le créateur de l'*Œdipe* et de la *Source*, deux types de beauté humaine qui peuvent rivaliser avec la plus pure splendeur de l'antique, et qu'il ne dut certainement jamais voir surgir hors de vêtements modernes, sur la table de son atelier.

Et c'est pourquoi la phrase de Théophile Gautier nous revenait au début de cette étude, comme pour s'y inscrire en épigraphe.

I

Tout artiste a une vision spéciale. Quand il regarde la nature, il ne peut certes jamais y rien découvrir en dehors d'elle, mais il peut la saisir dans le détail ou dans l'ensemble, dans le passager ou dans l'éternel, dans le général ou dans le particulier. Il peut la découvrir tout entière dans un seul objet ou ne percevoir qu'une médiocre partie d'elle-même dans un immense horizon. Sous un de ses aspects les plus déformés il reconstituera l'intention originelle, la figure-type ; ou bien, au contraire, devant quelque rare exemple de

perfection, il ne sera sensible qu'à la défaillance accidentelle qui particularise le sujet, l'empêche de rayonner dans l'idéal, le ramène au niveau vulgaire.

« Pour peindre Achille le plus beau des hommes, n'eussiez-vous qu'un malotru, il faudra qu'il vous serve, » disait Ingres à ses élèves.

Ne suivait-il pas lui-même cette théorie, lorsque, peignant *Le Vœu de Louis XIII* à Florence, et trop pauvre pour se procurer de beaux modèles, il faisait poser un petit mendiant estropié, et tirait de cette navrante image l'adorable Enfant Jésus dont la Vierge soutient à deux mains sur sa toile le corps puéril et divin, si ferme, si fier, si définitif, malgré la réelle enfance de ses formes potelées ?

Pour le disciple qu'eût embarrassé cette rigoureuse doctrine de l'imitation de la nature, marchant de pair avec une application qui en paraissait l'antithèse, c'est à la pensée inconsciente d'Ingres qu'il en devait demander l'explication : « Prenez mes yeux, » disait le maître, sans songer que l'énigme de son génie était dans ces trois mots.

Car il ne les énonçait pas avec leur sens philosophique, faisant d'eux la clef, non seulement de sa propre personnalité en art, mais l'explication de l'infinie variété dans les œuvres humaines. Il ordonnait de voir comme lui, parce qu'il croyait voir le vrai, et qu'en dehors de sa vision, pour ce convaincu jusqu'à l'intolérance et à la frénésie, il n'y avait point de salut artistique.

« Aimez le vrai, parce qu'il est aussi le beau, » écrivait Ingres. « Si vous voulez voir cette jambe laide, je sais bien qu'il y aura matière, mais je vous dirai : « Pre-« nez mes yeux, et vous la trouverez belle. »

Quelle était donc cette beauté aperçue par Ingres dans des membres imparfaits ? Ce ne pouvait être, semble-t-il, qu'une forme de convention aux lignes

poncives, et d'une régularité classique, en divorce complet avec la nature qu'il prétendait observer, — que dis-je? — qu'il prétendait copier « servilement », suivant sa propre expression.

Non, la beauté que le peintre faisait apparaître, même sous la laideur, était bien véritablement tirée de cette laideur même. Elle en était comme une sœur jumelle, cachée sous le même voile, que son génie soulevait. Elle était de la même chair et du même sang. Elle lui ressemblait comme un joli visage ressemble quelquefois à un visage peu séduisant, ou plutôt comme une figure dépourvue de grâce peut se ressembler à elle-même quand, par l'illumination d'un sentiment, elle se transfigure et resplendit.

Comment définir, autrement que par une comparaison de ce genre, un génie qui retrempa l'art français aux plus fraîches sources de la nature, et qui, en même temps, lui donna des modèles d'un style impeccable, dignes d'être placés à côté des immortels chefs-d'œuvre de l'antiquité, — un génie qui, méconnu d'abord, fut également conspué par les romantiques et par les classiques; puis plus tard, porté aux nues, également acclamé, revendiqué par les deux camps, — un peintre qui préconisait les anciens, recommandait de les étudier à genoux, et qui réagit si énergiquement contre l'école de David, copiste de ces mêmes anciens?

*

* *

L'unité et la dualité d'Ingres : voilà ce qui fait de lui une personnalité si originale dans l'histoire de l'art, ce qui le fait se dresser au seuil de notre siècle, comme un évocateur du passé et en même temps comme un initiateur de l'avenir. Il importait de marquer cet exceptionnel caractère, ce rôle non moins exceptionnel dès les premiers mots de cette étude, afin qu'elle en

fût comme éclairée dans le raccourci où nous devons la restreindre.

La beauté, telle qu'Ingres la conçut, d'une conception si forte, si volontaire, si exclusive, était à la fois en lui et hors de lui : trop extérieure, trop puisée dans la nature pour demeurer froide et poncive; trop intérieure, trop fidèle à un idéal, pour devenir tangible, particulière, proche de nous, accessible à une illusion sensuelle.

Il s'inspirait des anciens, mais il s'inspirait plus encore de la nature. Il ne refit pas l'humanité de Phidias et d'Apelles, mais il vit l'humanité comme eux, et aussi comme, après eux, l'avait vue Raphaël, son idole, son vrai maître.

« Ah! comme on m'a trompé! » s'écria-t-il, arrivant pour la première fois en Italie. Il avait vingt-six ans. Elève de David, lauréat du grand prix de Rome, il n'avait eu sous les yeux que des modèles d'après les anciens, dans l'oreille que les préceptes des anciens, et pourtant il ne les connaissait pas. Quand il les vit dans leur domaine, il les reconnut.

On l'avait trompé, car on lui avait montré la nature à travers eux. Maintenant il saisissait leur véritable exemple, leur véritable enseignement, qui était de puiser le beau directement au sein de la réalité.

La nature tâtonne, et produit mille ébauches. De temps à autre seulement elle parfait son œuvre. Mais partout elle en livre quelque indice, elle suggère son intention, elle rappelle ce qu'elle sut créer. Et c'est à cela qu'il faut tendre, c'est cela qu'on ne doit jamais oublier.

Sans négliger l'accent, la disproportion légère et variable à l'infini qui marque l'individu, qui fait de lui un être vivant, qui lui donne sa physionomie propre, il faut atténuer l'écart, élever tout l'être vers son plus beau type, rapprocher toute l'existence de l'existence

universelle telle qu'une pensée sublime semble l'avoir conçue dans sa plus haute expression.

Ce fut l'idéal d'Ingres. Il eut le culte de la grâce, de la noblesse, de la force. Mais il eut aussi, et avant tout, le culte du vrai. « Il faut, disait-il, trouver le secret du beau par le vrai. »

Principe difficile à suivre. La laideur et le mal semblent aussi vrais, plus vrais peut-être que le bien et la beauté. Comment obéir à ce maître, qui ne pouvait supporter rien de vulgaire, et qui pourtant interdisait « de dénaturer un modèle » ? « Prenez mes yeux, » répétera-t-il encore. Ce qu'il prescrivait, il l'accomplissait : voilà l'évidence. Mais nulle recette n'en donnera la faculté à d'autres. C'est le secret du génie.

Ses yeux, qui lui ont fait voir de si divines beautés, ne dénaturaient pas ses modèles. Qu'on en juge par ses portraits, si merveilleux de ressemblance, de vie, de naturel, d'individualité. On ne peut même pas dire qu'il flattait. Pourtant, sous son crayon ou son pinceau, la tête la plus banale prend une noblesse particulière. Cela tient à l'exécution graphique, à la qualité du trait, qui, par son énergie, sa franchise, son éloquence, fait surgir la majesté d'une existence humaine, si humble qu'elle soit, cette majesté que contient toute physionomie, dans les yeux qui connaissent les larmes, sous le front qui se souvient, sur les lèvres qui murmurent leur espérance, entre les mains que d'autres mains joindront un jour pour l'éternelle méditation du tombeau.

Puisque nous parlons de portraits, et puisque nous parlons d'antithèse, qu'y a-t-il dans l'œuvre d'Ingres de plus caractéristique, à ce double point de vue, que les images qu'il nous a léguées de lui-même ?

Commençons par l'étudier ; nous pénétrerons mieux encore l'homme et l'artiste, et nous le suivrons de plus près ensuite dans les manifestations de son génie.

Cette opposition ou — comme nous l'avons vu — cette alliance entre l'idéal et la réalité, qui donne à Ingres, pour ainsi dire, une âme double, semble s'être marquée jusque dans sa personne extérieure.

On a souvent fait observer le contraste qu'offrait le type physique du peintre avec les êtres de son rêve, qu'il se plaisait à reproduire sur là toile.

Ce petit homme courtaud, rudement taillé, aux mains épaisses, aux traits heurtés, lourds et maussades, eut la passion des longs corps sveltes et créa des types de grâce d'une incomparable séduction. Nul n'a prêté à la forme humaine un rythme et un style plus parfaits, sans s'écarter de la vérité. Sous les lignes les moins pures, son œil cherchait et retrouvait toujours l'idéal qu'il portait en lui, et qu'il avait composé en partie par l'observation de la nature, en partie par les nobles traditions de l'antiquité.

Comment un tel homme devait-il se voir et se représenter? Rendrait-il la réalité de son aspect, ou se transfigurerait-il sans même le vouloir, en faisant traverser à son image extérieure les régions noblement déformantes de son être intérieur? A vingt-quatre ans, Ingres, pour la première fois, peignit son propre portrait. Et telle était sur lui la domination de la vie, telles la netteté de sa vision, la conscience de son art, qu'il nous a donné un Ingres brutal, fruste, audacieux, ainsi qu'il apparaissait sous sa robuste enveloppe, dans l'impétueux sentiment de sa précoce puissance.

Aucun arrangement d'attitude ou d'ajustement dans ce portrait, nulle complaisance pour atténuer la nature, nulle mise en scène. Le jeune homme, debout devant son chevalet, tient son crayon à pleine main, dans une étreinte solide, nerveuse : il va jeter sur la toile le trait assuré. L'autre main remonte sur la poitrine, et contribue par un mouvement indéfinissable à la hardiesse de l'ensemble. La tête offre une

énergie presque sauvage. Sur le front plutôt bas, des cheveux noirs se dressent ou retombent, par mèches courtes, drues et rebelles; une tentative de raie se perd dans leur plantation touffue. Les sourcils, d'un modelé volontaire, se rapprochent en un froncement imperceptible; au-dessous étincellent deux yeux noirs qui transpercent le spectateur par un regard de côté, dans la face détournée à peine. Il y a un défi au fond de ce regard, un emportement d'orgueil, une singulière autorité.

Malgré ce qu'il contient d'agressif, et la moue d'une bouche violente, sensuelle, qui fait remonter farouchement le bas du visage, cette physionomie ne déplaît pas : elle impose, non pas la sympathie, mais l'intérêt, la curiosité, une attention qui hantera le souvenir, par sa splendeur de volonté.

Le désordre du costume, avec cette chemise chiffonnée, ce carrick de drap brun à col de velours impatiemment rejeté en arrière, souligne le caractère du personnage, comme aussi la facture d'une vigueur insolite, aux lumières crues, sans demi-teintes.

Quand on sait quel âge avait celui qui exécuta ce portrait magistral, et quel avenir attendait ce jeune homme à la chevelure indisciplinée, aux yeux dévorants, on s'attarde dans une admiration à la fois brutalisée et charmée, devant cette force sûre d'elle-même, prête à resplendir dans la gloire.

La seconde image qu'Ingres nous ait laissée de lui-même est le crayon du Louvre.

Il l'exécuta en 1835, dès son arrivée à Rome, comme Directeur de l'Académie de France, et le dédia à ses élèves. Ceux-ci reçurent des exemplaires de la gravure qui fut exécutée par Calamatta. Sur ce portrait, Ingres a cinquante-cinq ans. Après les luttes de sa jeunesse et de son âge mûr contre l'indifférence, la pauvreté, et aussi contre les difficultés et les résistances

d'un idéal qu'il atteignait par des efforts inouïs, dans les larmes, le doute de soi, les repentirs, les recommencements, le maître, enfin reconnu, en dépit de l'échec relatif du *Martyre de Saint Symphorien*, jouissait de son triomphe.

La hardiesse provocatrice, qui, sur sa physionomie de vingt-quatre ans, semblait défier les obstacles prévus, se change ici en une conscience de sa victoire, en une autorité souveraine. Les yeux n'ont plus leur ombrageux regard de côté : ils se posent pleinement de face, s'appuyant sur le spectateur avec une acuité qui fait s'incliner les fronts. La moue boudeuse de la bouche s'est effacée, quoique demeure le mouvement remontant des lèvres, si fermement liées l'une à l'autre, qui maintient l'énergie de l'expression, dont s'est atténuée la rudesse. La chevelure, aussi, s'est apaisée, assouplie. Mais tout ce qui s'est éteint de belliqueuse exubérance se concentre en profondeur, en réflexion, en volonté. Quelle énergie dans ce bras gauche qui rive à la table un poing nerveux ! Avec quelle tranquille sûreté la main droite tient le crayon qui va faire de cette feuille blanche, où le coude repose, une page précieuse à jamais ! Mais surtout, quelle fierté dans ce front, dans ce regard ! Il y a vraiment là une émanation du génie.

Et c'est avec un étonnement troublé qu'on cherche à surprendre dans ce petit dessin, dans ces quelques traces noires de mine de plomb, le mystère de l'expression par la ligne, l'évocation de la pensée impalpable par une matérialité tellement rudimentaire, par un art tellement dépourvu de moyens.

Un crayon, une fine pointe noire : ce qu'un si simple outil pouvait produire, on le sait vraiment, depuis qu'il fut manié par Ingres. Appelons cet homme le dieu de la ligne. Peut-on le condamner d'avoir dit : « Le dessin comprend les trois quarts et demi de ce qui cons-

titue la peinture; le dessin comprend tout, excepté la teinte, » quand lui-même a su mettre tout dans le dessin, tout ce qu'il voulait qu'on y vît, c'est-à-dire, suivant ses propres termes, « l'expression, la forme intérieure, le plan, le modelé ? »

Convenons avec lui que toutes ces choses sont dans le trait puisqu'il les y a fait tenir, en restant plus vrai que la vérité même. Et quand nous disons « plus vrai », nous voulons exprimer cette sorte de révélation, ce resplendissement de vérité, qui permet de qualifier une œuvre d'art de « criante », qui rend sensible aux yeux profanes une réalité plus intime, contenue sous la réalité apparente, qui éclaire des perceptions demeurées inconscientes, et nous donne l'impression de reconnaître un objet connu, tout en croyant le bien voir pour la première fois. Un portrait dont nous n'avons jamais vu l'original, et dont nous disons : « Il doit être ressemblant, » contient cette essentielle vérité. Subtile magie dégagée par des convenances de rapports, que notre instinct confusément exige, mais que le génie seul peut saisir et fixer. De tels rapports, si multiples, si secrets, qui donc n'aurait cru, avant Ingres, que pour les reproduire par l'image, tous les artifices de la couleur, tous les jeux de la lumière, toutes les ressources du modelé étaient indispensables ?

Ce grand artiste est venu, qui les a résumés tous, ou presque tous, dans la ligne. « La ligne, disait-il, c'est le dessin, c'est tout. » Après la dualité d'Ingres, idéaliste et réaliste à la fois, ce don d'une écriture picturale incomparable est ce qu'il y à de plus saillant, de plus personnel dans son génie.

Venons à son troisième portrait. Il le fit à soixante-dix-huit ans. C'est une peinture à l'huile, qui se trouve dans la galerie des Offices, à Florence.

L'âge, qui a détendu, atténué, amolli les traits de ce visage, y a laissé subsister ce qui ne devait pas tarir

jusqu'à la dernière minute de cette longue vie : la pénétration impérieuse du regard, la fulguration de l'âme, la fierté et, répétons le mot, la volonté. Voilà bien l'homme qui, pendant trois quarts de siècle, n'aura eu qu'un seul but : la réalisation du beau; qu'une seule foi : l'idéal dans la nature; qu'une seule doctrine : la perfection par le vrai; qu'une seule discipline : le travail.

Les années, lourdes d'efforts et chargées d'œuvres, ont empreint sa face d'une véritable majesté. Elles ont épaissi les paupières en approfondissant les prunelles, aminci et comme allongé le nez, flétri les joues en laissant intacte la résolution de la bouche. Elles ont à la fin dompté la rébellion de la chevelure, qui se partage en deux bandeaux lisses, presque féminins. Toutefois leur douceur lustrée couronne un front à la pensée altière, et n'humanise que faiblement cette physionomie imposante. Ce Titan vieilli a escaladé l'Olympe. Il siège parmi les dieux. Mais l'assaut fut rude. Sous sa sérénité dort l'ancienne violence, et la saveur de sa force est encore le dédain.

II

Jean-Auguste-Dominique Ingres naquit à Montauban en 1780.

Son père, fort bien doué pour plusieurs arts, n'excella dans aucun. Les talents de cet homme modeste révélaient des éléments héréditaires, l'économie des générations qui allaient fastueusement se prodiguer dans le génie du fils.

Dès l'enfance, Ingres annonça des dispositions extraordinaires. Il en montrait autant pour la musique que pour la peinture. A huit ans, monté sur un tabouret dans le salon de l'évêque, il chantait à l'admiration des

invités des airs de *La Fausse Magie*, et la légende veut qu'à douze ans, il gagnât son pain en exécutant chaque jour sa partie de violon à l'orchestre du théâtre de Toulouse.

Ce fut à cet âge, que, devant une copie de la *Vierge à la chaise*, il pressentit sa vocation, et tressaillit comme à l'appel d'un dieu : « Atteindre les pieds de Raphaël et les baiser, » ce but de toute sa vie, tel qu'il le définit plus tard, lui apparut.

Il entra dans l'atelier de Vigan, puis du peintre Roques, un brave homme pour lequel il professa, jusqu'à la fin, lui couvert d'honneurs, acclamé, illustre, une reconnaissance et un respect touchants. Pourtant son goût instinctif se révoltait contre les froides copies d'une antiquité de seconde main, travesties et figées, que son maître lui proposait pour modèles. Enfin, après un rapide séjour chez le paysagiste Briant, on le laisse partir pour Paris, où, à seize ans, il entre dans l'atelier de David.

L'école de ce peintre était alors dans tout son éclat. Dégoûtée par le maniérisme du dix-huitième siècle et déjà travaillée par cette fièvre poétique qui devait aboutir à l'explosion du romantisme, la pensée artistique en France se laissait charmer par le culte du noble, du grandiose, du surhumain qu'avait instauré David.

Les falbalas, la poudre, les mouches, les coiffures en forme de navires, les paniers, puis, pour trancher avec tant d'artificiel, la fausse simplicité des bergers et des bergères, venaient de produire un art gracieux, mais d'une affectation écœurante. La nausée en était venue. On en était las, jusqu'à l'injustice. Même ce qu'il y avait d'humanité vivante dans un La Tour, de poignante mélancolie dans un Watteau, de sincère naïveté dans un Greuze, disparaissait sous la fadeur universelle du déguisement et de l'apologue.

Après toutes ces marionnettes, tous ces amours, toutes ces nymphes, une si fastidieuse mythologie, tant de Clitandres et tant de Chloris, on vit tout à coup les ajustements disparaître et surgir de beaux êtres nus, ou noblement drapés, virils de muscles ou délicats avec des chairs fermes, sans nudités bouffies, visages fardés ou tailles pincées dans des corsets.

Rien d'étonnant si on applaudit à outrance, si on prit ces fières créatures pour de véritables hommes et pour de véritables femmes. L'erreur était pardonnable : depuis si longtemps on avait cessé de représenter, d'observer la nature humaine !

Aussi lorsque ce petit échappé de Montauban, ce Dominique Ingres, dont personne ne connaissait le nom rugueux, s'avisa que David et ses disciples ne peignaient que des statues et essayaient vaguement de les animer, qu'il y avait autre chose à tenter, que la source du style devait se trouver dans la nature même, là où les anciens le découvrirent, et non pas exclusivement dans une plastique arrêtée, définitive, une hostilité qu'il devait mettre plus de vingt ans à vaincre s'éleva autour de lui.

A peine Ingres a-t-il saisi un pinceau, à peine a-t-il pris conscience de lui-même, que sa tâche commence. C'est un combat qu'il va livrer. Il le sait. Ne le voit-on pas sur sa physionomie pleine d'une sombre hardiesse, dans son jeune portrait, au musée de Chantilly ?

La peinture de David, c'était la peinture d'Etat, l'art impérial. Ne fallait-il pas une conviction bien ardente, une âme bien fortement trempée, chez un débutant qui s'écriait : « La beauté n'est pas ici, parce que la vérité n'y est pas ? »

Ce cri, Ingres le jeta, lorsque, ayant remporté le prix de Rome, puis attendu quatre ou cinq ans que le gouvernement attribuât les fonds nécessaires à son séjour, il se vit enfin pensionnaire de la Villa Médicis, et

put étudier cette antiquité, cette Renaissance dont on avait déformé devant lui l'inspiration. « Ah! comme ils m'ont trompé! » répétait-il, devant les reliques de l'art grec, ou en parcourant les chambres de Raphaël.

C'est alors qu'il peignit l'*Œdipe* et la *Baigneuse* et qu'on le traita de réaliste, ceux du moins qui daignèrent s'occuper de ses envois au Salon; car de telles œuvres, dont l'Ecole française s'enorgueillit pour toujours, passèrent d'abord presque entièrement inaperçues.

Cette épithète de réaliste, appliquée à Ingres, demande une explication.

Les temps ont changé. Nous rangeons aujourd'hui le maître de Montauban parmi les idéalistes, ou pour mieux dire parmi les classiques. Certains blasphémateurs iraient même jusqu'à l'accuser de s'être enfermé dans une formule, c'est-à-dire d'être poncif à sa manière, ce qu'il reprochait si violemment à David.

Or, ce n'est pas simplement par contraste avec la peinture pompeuse, déclamatoire, convenue et glaciale, contre laquelle il se révolta, qu'Ingres fut un réaliste. Il le fut parce qu'il puisa effectivement son inspiration dans la réalité, parce qu'il mit dans son œuvre le frisson de la vie. Sa froideur apparente vient de ce qu'il ne chercha l'expression que dans la ligne, réduisant la couleur au rôle d'accessoire. L'uniformité qu'on lui reproche, comme s'il se fût servi d'un moule trop fixe, naît de la hauteur de son style.

Mais son dessin, comme son style, tout en atteignant aux cimes de la beauté naturelle, ne s'échappent jamais hors du domaine de la vérité, de l'humanité, ne répètent jamais une forme apprise et se retrempent à toute minute dans la mouvante abondance de la vie.

Nous le montrerons jusque sur les toiles fameuses d'où il semble avoir volontairement exilé l'âme, pour que son éternelle inquiétude, son trouble, sa passion,

ne dérangeassent pas l'harmonieuse noblesse de son enveloppe extérieure, sur ces toiles que son pinceau effleurait avec la netteté aiguë d'un ciseau, et où l'art tient presque plus de la statuaire que de la peinture. Là même nous prouverons qu'en dépit de l'effet superficiel, de ce quelque chose de rigide et d'immuable qui frappe l'œil, l'esprit ne peut méconnaître une soumission consciencieuse à la nature, à la vérité. C'est par la puissance de son vouloir et pour servir une esthétique spéciale que le peintre éliminait le mouvement et la couleur afin de laisser triompher la ligne et l'attitude, c'est-à-dire, ce qui, dans la beauté humaine, émeut le moins les sens, tout en touchant plus vivement la pensée.

« La sérénité, disait-il, est au corps ce que la sagesse est à l'âme. » N'accusons pas de froideur un artiste qui créait dans l'angoisse, l'effervescence et la fougue, avec de torturants scrupules, ces figures d'un calme divin.

*
* *

Pour ne pas faire à Ingres l'injure de paraître le défendre, en prouvant qu'il conçut et peignit la vie, lui, cet Olympien, avec une intensité que ne dépassèrent pas les génies les plus humains, les plus frémissants, les plus troublés, laissons-le se défendre lui-même en nous présentant l'une de ses premières œuvres.

En 1807, à Rome, il peignit le portrait de Mme Devauçay. Allez au Château de Chantilly, où ce portrait est le pendant d'un autre non moins caractéristique, celui du peintre à vingt-quatre ans, que nous avons décrit. Mais, pour le moment, laissez le jeune homme, arrêtez-vous devant la jeune femme. Regardez.

Une âme flotte sur la toile, vous retient, vous captive, avant que votre regard n'ait goûté la perfection

des lignes, la grâce de l'arrangement, le velouté de la couleur. La sensation poignante déconcerte l'admiration suspend l'analyse. On est pris jusqu'aux entrailles, parcouru du frisson sacré. Elle est sœur de la Joconde, cette femme dont nous ignorons si nos yeux la trouvent belle, tant notre cœur s'émeut de ce qui fait palpiter le sien. Son admirable regard nous pénètre, verse en nous le rêve abondant et profond que vainement retient le secret de ces lèvres minces. Fines lèvres de volonté silencieuse, de souriant mystère, dont la piquante discrétion rend plus expressive l'éloquence magnifique des prunelles. Un charme de féminité chaste, de fierté douce, d'élégance sans apprêt, involontaire, sûre d'elle-même, plane sur ce front pur, entre les simples bandeaux de cheveux noirs, sur ce visage calme et pourtant animé d'une flamme incomparable, dans toute cette attitude empreinte d'un naturel plein de dignité.

Sous les sourcils délicats, entre les longues paupières, la profondeur des sombres yeux fascine. Il y a tant de pensée, de sagacité, d'intuition frémissante, de souvenir et de rêverie, dans leur limpidité obscure! Malgré leur suavité placide, un sourd éclat de tendresse, de passion peut-être, transparaît sous leur cristal foncé, comme venu du plus lointain de l'âme. Le contraste entre cette intensité d'expression et la retenue discrète de toute la physionomie, qui ne veut et ne croit rien trahir, dans son indifférence de bon ton, constitue une véritable révélation psychologique, nous apprend tout d'un caractère de femme qui pourtant refuse de se livrer.

Là est le secret de la grande impression que produit ce portrait. C'est là ce qui le rend comparable aux troublantes évocations d'un Léonard de Vinci, d'un Hans Holbein, et de certains primitifs dont le pinceau a saisi et rendu les mystérieuses vibrations de la vie

intérieure. Ingres, cet adorateur de la forme, ce virtuose de la ligne, a atteint, ici, à cette magie souveraine.

Par goût personnel, il ne sépare pas l'expression du geste, et n'admet de pensée que ce qu'en traduit un mouvement harmonieux du corps. Il ne se soucie guère de la quantité d'âme qui peut flotter hors d'une figure, quand cette figure a du style, et l'impalpable ne le touche pas, puisqu'on ne saurait l'envelopper dans de nobles contours. Mais ses portraits, et en particulier celui de Mme Devauçay, nous montrent combien son génie, en apparence exclusif, était au fond peu limité, et par quels soudains coups d'aile il s'élançait au delà de ses régions spéciales jusque dans l'absolu.

Outre une puissance surnaturelle d'expression, Ingres, dans le portrait de Mme Devauçay, se révèle comme un coloriste chaleureux et caressant. Sans doute, nous devons attribuer à une patine heureuse du temps l'atmosphère ambrée, fluide, adorablement lumineuse de cette toile. Mais il faut reconnaître aussi dans la chair à la pulpe vivante des épaules, de la gorge, des bras, dans le chatoyant velours de la robe, dans la soie fauve, si coulante, si souple du châle, dans l'or du petit éventail d'écaille, et même dans la note rouge du fauteuil, une harmonie, une richesse de nuances, auxquelles le coloris du maître se refuse presque toujours comme de parti pris.

Ce serait peut-être exprimer un regret indirect au sujet de la manière dans laquelle Ingres se renferma que de proclamer comme son chef-d'œuvre le portrait de Mme Devauçay. Disons donc que c'est un chef-d'œuvre, tout court, sans modifier le jugement par un déterminatif trop précis.

L'antipathie d'Ingres pour la couleur ne venait pas de l'impuissance. Et quand on dit qu'il n'était pas coloriste, il faut s'entendre.

On ne saurait porter ce jugement sur un artiste qui sentit et rendit la couleur avec un tact très sûr et une remarquable justesse. Voyez, par exemple, la *Grande Odalisque*, la *Chapelle Sixtine*, le portrait de Bertin, ceux de Mme Rivière, de Mme de Senonnes, les deux portraits de Mme Moitessier, celui de Mme de Rothschild — pour ne pas reparler de Mme Devauçay, dont la chaude patine fait réellement exception. Considérez les accessoires, les étoffes, leur merveilleux rendu, le chatoiement délicat des soieries, les doux reflets des métaux et des gemmes, la finesse incroyable des détails, la suave harmonie des teintes : l'auteur d'œuvres pareilles était maître de son pinceau comme de son crayon, maniait les nuances avec autant d'habileté que les lignes, et reproduisait la nature morte avec une amusante précision, un réalisme exquis.

Dans le domaine de la couleur, il est vrai, ces qualités ne sont pas tout. Elles sont même relativement peu de chose. Et, quant aux principales, Ingres se refusait résolument à les cultiver ou à les acquérir, même à leur accorder de l'estime. La couleur possède par elle-même des ressources que le maître de Montauban dédaignait comme de grossiers artifices. Composer une toile pour un effet, choisir un motif aigu ou puissant et le faire dominer dans une symphonie de tons, lui semblait un procédé indigne de l'art. Il trouvait que la nature ne se comporte pas ainsi, ou quand, par hasard, cela lui arrive, elle reste inférieure à elle-même. Voilà pourquoi il condamnait Delacroix.

Se servir de la lumière d'une façon analogue, éblouir l'œil par les surprises du clair-obscur, étourdir la vue, comme un orchestre étourdit l'oreille par les éclats de ses cuivres, en crevant une ombre trop noire de clartés trop vives, passait dans son opinion pour une déloyauté artisque. Voilà pourquoi il ne prisait guère Rembrandt.

Utiliser la couleur comme une matière plastique, peindre ce que l'on appelle « en pleine pâte », avec des rehauts, des surcharges, des glacis, des touches visibles et grumeleuses, lui apparaissait blasphématoire. Voilà pourquoi il ne plaçait pas au premier rang les Vénitiens, — Titien excepté.

Animer la peinture d'une chaleur sensuelle, prodiguer la splendeur criarde des étoffes éclatantes, la lourde somptuosité des brocards, des damas de velours, des orfèvreries, étaler des chairs nues et grasses, avec des reliefs trop voluptueux, des roseurs sanguines, trop ardentes, des plis et des taches trop véridiques, excitaient son indignation et sa répugnance comme une prostitution. Voilà pourquoi il avait Rubens en horreur. Il disait de lui : « Chez ce peintre, il y a du boucher. Il y a, avant tout, de la chair fraîche dans sa pensée, et de l'étal dans sa mise en scène. »

Les préventions artistiques d'Ingres ressemblaient à ces « haines vigoureuses » que prescrit Alceste. Tels étaient la rigueur de ses convictions, les arrêts de sa conscience dans ce qu'il considérait comme le bien et le mal en peinture, que ses fureurs dépassaient l'œuvre, et s'en prenaient à l'homme, même s'il était mort. « Vous êtes mes élèves, disait-il, par conséquent mes amis, et, comme tels, vous ne salueriez pas un de mes ennemis s'il venait à passer dans la rue. Détournez-vous donc de Rubens dans les musées où vous le rencontrerez ; car, si vous l'abordez, pour sûr il vous dira du mal de mes enseignements et de moi. »

Pénétrant, un jour avant l'exposition de 1855, dans la salle spéciale qu'on lui avait réservée, et où le public n'était pas encore admis, il crut deviner que le gardien, au mépris de la consigne, venait de l'ouvrir à Delacroix. « Quelqu'un est entré, s'écria-t-il. Ça sent le soufre ici. »

En sacrifiant la couleur à la ligne, les caresses de la

lumière à l'éloquence de la forme, le plaisir des yeux à la jouissance de la pensée, les sensualités de la palette à l'intellectualité du style, Ingres a réalisé un admirable idéal, formé peut-être autant par l'absence de certaines impressions que par le victorieux emportement de certaines autres.

Son tempérament, si calme dans le coloris, se révèle dans le dessin nerveux et plein de fougue. On voit, par les précieuses ébauches du Musée de Montauban, quelles luttes gigantesques il livrait, son crayon à la main. Quelles recherches! quelle volonté! quelle franche audace d'exécution! puis quels méticuleux recommencements! Il pleurait, se désespérait. « Je ne sais plus dessiner! » se lamentait-il, quand déjà il était chef d'école.

Jamais la couleur ne lui causa ce tourment. Il ne s'en inquiétait point. Elle venait toujours, sûre, sobre et modeste. Elle suivait le dessin en esclave docile, qui doit escorter son maître, et marcher du même pas, mais à distance. Il est sans exemple, affirmait Ingres, qu'un grand dessinateur n'ait pas trouvé la couleur qui convenait exactement au caractère de son dessin. Il disait encore : « J'écrirai sur la porte de mon atelier : *Ecole de dessin*, et je ferai des peintres. » Et ceci : « La couleur ajoute des ornements à la peinture; mais elle n'en est que la dame d'atours. »

Il appliquait, sur une toile toujours de grain très uni, très fin, et un peu pelucheuse pour mieux absorber la couleur, une couche mince, égale, peu nuancée, presque immatérielle. Il traitait la peinture à l'huile comme la fresque. Ses détracteurs s'amusèrent à tirer de son nom cet anagramme : *en gris*. Il justifiait leurs critiques par son enseignement : « Tombez plutôt dans le gris que dans l'ardent, si vous ne pouvez faire juste, si vous ne pouvez trouver le ton tout à fait vrai. »



Ingres eut, d'ailleurs, ce bonheur que son coloris gagnait avec la patine des années. La gamme grise un peu froide s'échauffa, se dora légèrement. Nous avons vu quelle richesse de ton anime le portrait de Mme Devauçay. L'*Œdipe* et la *Baigneuse*, qui furent ses envois de Rome en 1808, ont bénéficié de cette généreuse caresse du temps.

L'*Œdipe* est une immortelle figure, qui incarne la poésie d'un mythe dans la simplicité fraternelle d'un véritable humain. C'est en une semblable alliance que résidait la beauté grecque, un peu dénaturée par les Romains, chez qui prédomina le côté pompeux, avec une plastique déjà conventionnelle et tout à fait pétrifiée chez David, qui restreint à n'être qu'un prétexte le rôle de la nature.

Qu'on étudie l'*Œdipe*, cette création à la fois sereine et vivante, majestueuse et familière, qu'on la compare aux héros du peintre des *Sabines*, on comprendra pourquoi l'auteur d'une œuvre aussi classique fut traité de réaliste et de révolutionnaire.

David mettait sur la toile des êtres dont l'existence individuelle disparaissait sous le type. Il agissait à la façon d'un paysagiste qui, ayant cru découvrir le modèle le plus parfait d'un chêne, représenterait une forêt dont tous les chênes seraient identiques, et l'offrirait à l'admiration publique comme la beauté sylvestre idéale. Telle était son erreur : il négligea la condition la plus essentielle de la vie, qui est la particularité.

Si l'on prenait toutes les feuilles d'un même arbre, qu'on y ajoutât toutes celles qui ont poussé sur ses branches depuis qu'il fut planté, et toutes celles de tous ses congénères depuis le commencement du monde, on n'en trouverait pas deux absolument pareilles. Cepen-

dant toutes reproduisent une forme caractéristique, spéciale, impossible à confondre avec aucune autre. Ainsi procède la nature. Celui qui sacrifie trop le particulier au général, comme David, ou le général au particulier, comme tel représentant de l'école intitulée à tort *naturaliste*, peut créer une œuvre intéressante : il ne fera rien de supérieur, d'immortel.

Ingres évita ces deux écueils. Il se souvint qu'*Œdipe* était un homme dont nous suivons depuis sa naissance jusqu'à sa mort les aventures touchantes ou tragiques. Mais il se souvint aussi que le héros thébain grandit par le recul du temps, le prestige du fabuleux, incarne éternellement l'une des plus vertigineuses conceptions de la philosophie humaine; ce que les anciens appelaient la fatalité, ce que nous allions remettre en honneur sous un autre nom, inconnu du jeune disciple de Raphaël : le déterminisme.

Il a mêlé, avec un rare bonheur, le réel à l'abstrait, l'anecdote au poème, la familiarité de la vie ordinaire à la hauteur épique.

Par la fissure de rochers grandioses, mais d'un pittoresque vraisemblable et qui laissent entrevoir au loin une paisible cité, Œdipe a pénétré dans l'antre du Sphinx. Le voici en face du monstre. Celui-ci, qui représente le côté mythologique de l'épisode, n'a pas dans le tableau l'importance de son rôle légendaire. Ingres a subordonné la fable à la vérité, le surnaturel de la bête à la réalité de l'homme. Le Sphinx ne se laisse voir qu'à mi-corps. On aperçoit sa tête féminine et cruelle, son buste aux seins rigides, ses ailes frémissantes, ses pattes antérieures, dont l'une étend de formidables griffes. Sa croupe de lion se perd dans l'ombre, coupée par le bord de la toile. Au-dessous de lui, entre les pierres, des ossements, un crâne, le pied de sa plus récente victime, témoignent de sa férocité.

Bien que les premiers spectateurs du tableau aient

crié au réalisme brutal devant la fidèle reproduction de ces débris humains, toute la partie romanesque, tragiquement fantastique du sujet est traitée d'une façon très sobre, presque sommaire. Il n'y a là ni mise en scène d'horreur, ni aucune tentative pour nous faire prendre au sérieux le danger que court Œdipe. Nous voyons bien, vers l'entrée de la caverne, un homme qui s'enfuit avec un geste d'effarement. Mais ces détails se réduisent aux indications nécessaires pour préciser l'épisode. Ceux qui, dans une admiration aveugle, déplacent la valeur de ce chef-d'œuvre, et en exagèrent la portée dramatique, nous semblent se méprendre. Pour nous, au contraire, ce que nous admirons, c'est ce goût si sûr d'un peintre qui, s'adressant à des modernes, à des gens avertis, n'essaye pas de leur en faire accroire. Il leur rappelle simplement, en quelques phrases nettes et concises, sans aucun effet théâtral, les circonstances qui vont lui permettre de poser, dans une attitude concordante, une héroïque figure.

C'est à cette figure qu'il a donné toute la splendeur dont son imagination rayonnait. Le reste n'est qu'accessoire. Mais cet accessoire prend une beauté propre, justement par la discrétion d'un art si désintéressé, par l'adaptation directe au thème principal, et par la noblesse de l'ensemble, que n'exclut pas une telle réserve.

Que dire devant Œdipe lui-même ? Le mieux est de garder le silence, de se laisser pénétrer par une beauté si saisissante qu'elle se fixe à fond dans l'âme, s'y incruste, pour ainsi parler. On n'oublie pas l'*Œdipe*. C'est une apparition souveraine, une de ces formes qui dominent l'histoire de l'art et qui paraissent, non la fantaisie géniale d'un cerveau, mais l'éclosion d'un long rêve humain, caressé par des générations.

Tel est le miracle du style. Et pourtant rien n'est plus loin de l'emphase que cette imposante figure. Elle

ne règne que par le charme tout-puissant. L'espèce de respect qu'elle inspire vient de l'émotion de la pensée. Elle ne nous le dicte par aucune prétention.

Un jeune homme, le pied posé au sommet d'une grosse pierre, s'accoude sur son genou. Son buste s'incline, délassé par ce point d'appui, comme après la légère fatigue d'une rapide ascension. Le roc est abrupt en effet, la grotte élevée, si l'on en juge par l'abaissement de l'horizon. Pourtant l'effort ne coûta guère à ce corps si finement mais si robustement musclé, à ces jarrets nerveux dont le dessin s'accuse avec hardiesse. D'ailleurs, dans cette inflexion de la taille, il y a autre chose qu'un besoin de repos. On y remarque un repliement, un tassement de forces. Le héros thébain, sûr de lui-même, a pris tout naturellement cette attitude de sécurité où l'on distingue le calme défi. Ce n'est pas l'arrogance d'un vainqueur pressé d'affirmer son triomphe; c'est la tranquillité attentive d'un être qui joue une partie redoutable, qui se sent certain de la gagner, mais dont le salut serait compromis par une seconde de distraction.

Il s'est campé solidement, sans forfanterie. Sa tête se relève avec fierté. Il regarde son ennemi bien en face. Quelle concentration de pensée sur son visage! La main gauche, d'un geste expressif, souligne sa parole. Et il y a aussi de l'éloquence dans la main droite, qui se détache des javelots inutiles. La chevelure bouclée, abondante, ne dissimule pas l'ample dessin du crâne. Le ferme profil, un peu busqué, la barbe naissante, sont d'une grâce virile, assez âpre, mais bien individuelle. Ce n'est pas un personnage mythique, créé par l'érudition; c'est un être de chair et de sang, ce vigoureux jeune homme, dont l'épaule musclée, la jambe sèche et le jarret fortement accentué révèlent les habitudes athlétiques.

Il y a une intimité naïve dans la façon dont il sou-

lève son manteau, retiré pour sa leste escapade, en sa hâte d'arriver au but. Quelques plis moelleux de l'étoffe rougeâtre, une bordure plus sombre, le contour d'une rustique coiffure, composent tout ce qu'on devine du vêtement d'Œdipe défait et rassemblé sur l'épaule droite. Mais combien ces notations réalistes donnent de vie effective, personnelle, à une image que sa pure beauté risquerait de rendre surhumaine !

C'est par cette alliance du plus hautain idéal avec la plus sincère candeur qu'Ingres a fait un chef-d'œuvre imprévu, ancien par sa noblesse divine, moderne par sa touchante humanité. Les anciens cherchaient le dieu dans tous les hommes ; nous cherchons l'homme dans tous les dieux : l'âme complète d'Ingres embrassait cette double tendance.

En même temps que l'*Œdipe*, Ingres envoyait à Paris sa *Baigneuse*. C'est sa première figure célèbre de femme nue. Elle est vue de dos. Cependant déjà se révèlent ces traits caractéristiques dont le maître ne se départira guère, et qui marquent sa note personnelle dans le concert de beauté féminine créé par l'art de tous les temps.

Il y a désormais la femme d'Ingres, comme il y a la Vénus grecque, la Vierge de Botticelli, la Madone de Raphaël, la Nymphe du Corrège, et la mystique « dame » de Léonard de Vinci. Elle est leur sœur, dans le resplendissement d'une grâce bien à elle. Nous la verrons surgir, parée de toutes ses perfections, dans la *Vénus Anadyomène* et dans la *Source*. Mais déjà, dans la *Baigneuse*, nous reconnaissons ses épaules tombantes, ses formes à la fois pleines et fines, la pulpe délicate et riche en même temps de sa chair lisse, le grain égal, ténu, presque monochrome de sa peau, ses membres arrondis dans leur élégance, et surtout ses jambes nonchalantes dont le mollet, prolongé un peu bas, se fond avec une cheville un peu lourde, — jambes de volup-

tueuse paresse, n'ayant rien de la nerveuse agilité d'une Atalante ou d'une Diane, — grasses tiges d'une fleur épanouie dans un endroit abrité, dans un air immobile et tiède, et qui conviennent à ces calmes créatures de sérail ou de songe qui furent la vision féminine du maître montalbanais.

III

Ingres travaillait avec lenteur, Sa facilité d'exécution était incontestable, et l'on se demande comment un artiste qui menait à bien en quelques heures d'admirables croquis comme le portrait de M. Gatteaux, où le définitif se manifeste sous une apparence d'inachevé, pouvait répandre devant la toile des larmes de désespoir. Cela est vrai cependant. Tous ceux qui l'ont connu témoignent de ses découragements. Sa première femme, compagne incomparable, en était la consolatrice doucement grondeuse.

Ce n'était pas de son Idéal qu'Ingres doutait. Nul, — nous l'avons vu, — ne fut plus ardent, plus intransigeant même, dans sa conviction artistique. Il était donc sûr de voir clair. Mais il ne trouvait jamais son cerveau ni sa main à la hauteur de sa vision.

Et pourtant quelles belles harmonies décoratives forment ses grands tableaux, quelles nobles qualités de style, de grâce, quelle signification élevée et, souvent, quelle vérité scénique! On la trouve, poussée au plus vif, dans une composition qu'Ingres exécuta en 1813 : la *Chapelle Sixtine*.

Il existe deux exemplaires de cette œuvre : l'un où le Saint-Père tient chapelle; l'autre, celui du Louvre, sur lequel on voit un moine franciscain baiser les pieds du pape avant de monter en chaire. Ici Ingres s'est montré non seulement coloriste, mais — pour em-

ployer un vocabulaire tout moderne — impressionniste au plus haut degré. Cette fois il ne transporte pas dans quelque région prestigieuse de la légende ou de l'histoire son rêve de radieuse humanité. Il nous montre une scène qu'il a vue, qu'il a esquissée sur place, et, à notre tour, nous la voyons avec une prodigieuse intensité.

Le ton local du lieu, du jour, des personnages, la lumière chaude, les costumes somptueux, les tentures, les tapis, tout porte un accent de vérité, même pour ceux qui n'ont jamais contemplé l'intérieur de la Sixtine. Les figures des cardinaux sont toutes des portraits, et, comme telles, offrent des physionomies variées, particulières, respirant la vie. Autour et au-dessus de ces hommes en chair et en os, un autre monde palpite d'une existence mystique. Ce sont les fresques de Luca Signorelli, de Ghirlandajo, du Pérugin, et au fond, le *Jugement dernier* de Michel-Ange. Sur ces peintures, Ingres a répandu leur atmosphère propre, leur patine, leur coloris spécial, qui tranche avec la chaude animation des personnages réels. L'effet captive et ravit. C'est l'émotion de la vérité même, ce grave rayonnement des immortels chefs-d'œuvre planant sur les princes de l'Eglise dans le recueillement de ce sanctuaire fameux.

Un si séduisant tableau, malgré l'obscurité relative de l'auteur, ne pouvait manquer d'attirer l'attention au Salon de 1814, où il parut. On le loua, mais sans enthousiasme. On jugea que l'artiste pouvait arriver à quelque chose comme « peintre de genre ». Puis Ingres sentit retomber lourdement sur lui l'indifférence du public. Il devait mettre encore près de dix années à la vaincre.

Ingres travaillait à la *Chapelle Sixtine* quand il se maria. Des amis avaient préparé cette union. Jamais il n'avait vu sa fiancée, lorsque, tout étant décidé, on la

conduisit à Rome. Leur rencontre eut lieu aux portes de la ville, près du tombeau de Néron. C'est là qu'Ingres prit pour la première fois dans la sienne la main qui allait lui être si caressante, si consolante et si douce pendant trente-cinq années. Il trouvait la compagne admirable que tout artiste rêve, et possède si rarement : celle qui partage l'espoir et jamais le doute, qui croit et admire, sourit et patiente, accepte tous les sacrifices pour la gloire de celui qu'elle aime.

Les sacrifices, Mme Ingres ne les compta pas. Et elle eut ce tact, rare chez les femmes, de distinguer les véritables intérêts artistiques de son mari. Elle l'encourageait à marcher dans la voie qu'il préférait, la moins productive pécuniairement, mais la plus hardie, la plus fière. Dans une de leurs heures difficiles, alors que cette noble femme accomplissait elle-même tous les travaux du ménage, taillait et cousait les vêtements de son mari, elle lui conseilla de refuser les propositions d'un riche Anglais, qui leur assurait deux ans de large existence et une rémunération considérable si le peintre voulait le suivre dans sa patrie et y exécuter au crayon les portraits de toute sa famille.

Enervé de la lutte, attristé par les constantes privations de sa compagne, Ingres voulait accepter. Sa femme l'en empêcha. Clairvoyance et abnégation sublimes ! Cette créature modeste, mais de si haut instinct, comprit que la place d'un Ingres était devant son chevalet, dans la solitude altière de son rêve, et non pas en pays étranger, avec une inspiration captive, aux gages d'un amateur.

*

* *

Cependant que de chefs-d'œuvre naissent dans cet humble intérieur encore oublié par la fortune et par le succès !

D'abord la *Grande Odalisque*, cette exquise vision

de charme, de langueur, de secrète et précieuse beauté. Dans un décor moelleux et étroit, parmi le chatoiement des soies fleuries de l'onyx des gemmes, un corps de femme s'allonge comme un bijou dans son écrin. Il a des rondeurs et des reflets de perle. Il est inerte et magnifique comme un joyau de valeur fabuleuse. C'est un trésor captif, une splendide chose sans liberté, sans âme. Et pourtant cette forme incomparable n'est pas marmoréenne et froide, car elle promet la volupté.

Ce n'est pas un artiste insensible aux fascinations de la chair qui a peint des créatures aussi désirables que la *Baigneuse*, les deux *Odalisques*, l'*Angélique*, les femmes du *Bain turc*, les amantes enchantées de *l'Age d'or*. Ingres fut un adorateur de la beauté féminine. Il la décrivit en des traits inimitables, d'un pinceau fervent, avec des tendresses et des émois d'amoureux. Mais ses confessions restent toujours chastes, ses transports toujours contenus. Epris de la ligne et du contour plus que de la substance et de la couleur, il ne tombe jamais dans des matérialisations trop sensuelles. Il semble redouter, pour la grâce harmonieuse de ses figures, les frissons trop passionnés de la vie, l'ardeur du sang, les meurtrissures de l'amour. Il les effleure plus qu'il ne les étreint. Aussi nul trouble ne les agite, nulle fièvre n'altère la soyeuse fraîcheur de leur peau, n'y fait courir des colorations inégales.

On ne comprit guère tout d'abord cette sobre façon d'exprimer la beauté plastique, cette absence de trompe-l'œil, cet éloignement de la réalité criarde, abolie pour mieux laisser resplendir la poétique éloquence de la ligne, la suprématie du style.

Le critique Landon disait, à propos de l'*Odalisque* : « On peut y trouver du charme. Mais, après un moment d'attention, on voit qu'il n'y a dans cette figure ni os, ni muscles, ni sang, ni vie, ni relief, rien enfin de ce qui constitue l'imitation. La carnation est bise et mo-

notone. Les parties sur lesquelles la lumière devrait être dégradée, la reçoivent autant que les parties les plus saillantes; il n'y a même, à proprement parler, aucune partie réellement saillante, tant la lumière est étendue à plat, sans art et sans ménagement. » Ce juge qui réclamait « l'imitation » devant une peinture idéale, possédait au moins assez de discernement pour apercevoir chez l'auteur une méthode personnelle, une volonté bien arrêtée. « Il est évident, ajoute-t-il, que l'artiste a péché sciemment. »

Qui se soucie aujourd'hui de l'opinion de Landon? Tandis que la description enthousiaste de Théophile Gautier s'accorde avec l'admiration dont à jamais on entourera cette belle œuvre.

« Soulevée à demi sur son coude, écrivait-il, noyée dans les coussins, l'Odalisque, tournant la tête vers le spectateur par une flexion pleine de grâce, montre des épaules d'une blancheur dorée, un dos où court dans la chair souple une délicieuse ligne serpentine, des reins et des jambes d'une suavité de forme idéale, des pieds dont la plante n'a jamais foulé que des tapis de Smyrne et les marches d'albâtre oriental des piscines du harem; des pieds dont les doigts, vus par dessous, se recourbent mollement comme des boutons de camélia, et semblent modelés sur quelque ivoire de Phidias retrouvé par miracle. L'autre bras, languissamment abandonné, flotte le long du contour des hanches, retenant de la main un éventail de plume qui s'échappe en s'écartant assez du corps pour laisser voir un sein vierge d'une coupe exquise, sein de Vénus grecque, sculptée par Cléomène pour le temple de Chypre et transportée dans le sérail du padischah.

« Une espèce de turban de cachemire, arrangé avec un goût extrême, et dont les franges retombent derrière la nuque, enveloppe le sommet de la tête, découvrant des cheveux en bandeaux sur lesquels s'enroule

une natte de cheveux en forme de couronne. Des fils et des grappes de perles complètent cette coiffure orientale. Les yeux, dont la prunelle glauque regarde de côté; le nez aux narines roses comme l'intérieur d'un coquillage; la bouche épanouie par un sourire nonchalant; les joues pleines, un peu larges; le menton d'une courbe ronde et voluptueuse, forment un type où l'individualité de l'Orient se mêle à l'idéal de la Grèce.

« C'est bien là, et telle a dû être l'intention du peintre, la beauté esclave dans sa sérénité morne, étalant avec indifférence des trésors qui ne lui appartiennent plus, et se reposant au sortir de son bain, dont les dernières perles sont à peine séchées, à côté de la cassolette qui fume entre le chibouck et la collation de fruits et de conserves, ne prenant pas même la peine de renouer sa ceinture à la massive agrafe de diamants. Quelle élégance abandonnée dans ses longs membres qui filent comme des tiges de fleurs au courant de l'eau! Quelle souplesse dans ses reins moelleux, dont la chair semble avoir des micas de marbre de Paros sous la vapeur rose de la vie qui les colore légèrement! Et quel soin précieux dans tous les accessoires, les bracelets, les chasse-mouches en plumes de paon, les bijoux, la pipe, les draperies, les coussins, les linges fripés çà et là! La Tribune de Florence, le Salon Carré de Paris, la Galerie de Madrid, le Musée de Dresde admettraient ce chef-d'œuvre parmi leurs plus belles toiles. »

Contemporaine de l'*Odalisque* est cette toile admirable dont s'enorgueillit le Musée de Nantes : le portrait de Mme de Senonnes. Moins intéressante par la physionomie que Mme Devauçay, moins pensive et mystérieuse, mais d'une beauté plus éclatante, Mme de Senonnes n'inspira pas moins heureusement le peintre.

Nous sommes là en face d'une des œuvres magistrales d'Ingres. Dans ce portrait, il a déployé toutes

les ressources de son génie, même celles que, de parti pris, il était porté à négliger. Il se servit de sa palette avec moins de parcimonie que d'habitude. Non pas qu'il se décidât à poser sur sa toile des touches plus larges, plus épaisses. Il eut toujours horreur de la peinture grasse. Mais il employa des couleurs plus énergiques, tout en continuant à les appliquer en couches minces et unies. Il sut donner aux chairs un aspect plus vivant, les imprégner d'une tiède animation, les gonfler d'une pulpe savoureuse.

Dans les mains de Mme de Senonnes comme sur son visage, et même aux fermes rondeurs de sa gorge que voile à peine une guimpe transparente, on distingue la chaleur du sang, la moite atmosphère de la peau, l'espèce de respiration d'un épiderme frais et frémissant. Mais aussi quel modèle pour enfiévrer le pinceau d'un artiste! Quelle opulence de charmes, chez cette radieuse Transtévérine, cette élue de l'amour!

Elle n'était qu'une belle fille du peuple, quand le vicomte de Senonnes la vit, l'adora, l'épousa. L'aristocratique famille française à laquelle il appartenait n'accepta jamais sa mésalliance. On tint rigueur à sa femme jusqu'après la mort de celle-ci. L'effigie hérita du dédain dont on avait accablé l'original. Reléguée dans un coin obscur par le vicomte, qui se remaria, puis mourut à son tour, cette toile tomba aux mains du frère aîné, Pierre de La Motte-Baracé, marquis de Senonnes. Il se garda bien de la joindre aux portraits de famille, l'exila dans quelque froid corridor de son château d'Anjou, où s'attristèrent dans l'oubli les magnifiques yeux de l'Italienne.

Quand le marquis mourut, les héritiers se débarrassèrent de ce souvenir gênant. Un brocanteur l'acquit pour cent vingt francs et un guéridon. Par bonheur, le baron de Wismes, membre de la Commission du Musée de Nantes, entra chez le bric-à-brac d'Angers. C'était

en 1853. Il resta pétrifié d'admiration devant la merveille. Et peut-être le laissa-t-il trop voir, car le marchand finaud ne la céda pas à moins de quatre mille francs. Bonne affaire pour lui, meilleure pour la Ville de Nantes, qui, moyennant cette modique somme, s'assura la possession d'un chef-d'œuvre (1).

Ingres n'avait pas tout d'abord voulu représenter Mme de Senonnes dans la position assise où nous la voyons. Hanté par le portrait de Mme Récamier, de David, auquel, d'ailleurs, il avait travaillé sous la direction de son maître, il voulait étendre sur un divan cette indolente créature. Il en fit l'esquisse (2), puis se ravisa. Et définitivement il redressa le buste, mais avec un souple abandon et une grâce nonchalante.

Ce n'est pas une nerveuse, une rêveuse pareille à Mme Devauçay, cette belle inconsciente, qui respire comme son atmosphère naturelle l'ambiance d'un miracle d'amour. Vêtue de somptueux velours, de dentelles précieuses, les doigts chargés de riches bijoux, laissant glisser sur les coussins satinés une écharpe élégante, elle a le calme apaisé d'une rare fleur épanouie sous le climat qui lui convient. Elle est sœur de l'*Odalisque*. Elle trouve que rien n'est doux comme d'être belle et perpétuellement désirée. Elle ne cherche rien au delà. Nulle aspiration troublante, nulle curiosité, nulle inquiétude, nulle pensée peut-être n'avive la grisante langueur de ses larges yeux de velours, ne mélancolise le vague sourire de sa trop petite bouche entr'ouverte.

Dans ce portrait, autant et plus que partout ailleurs, Ingres a rendu tous les détails des accessoires avec un art minutieux, une virtuosité qui tient du prodige. On cite les dessins du châle de Mme de Senonnes comme

(1) *Madame de Senonnes,* par M. Gustave BABIN. — *Gazette des Beaux-Arts* (3e série, t. XV, pp. 21-26).

(2) Musée de Montauban.

le gilet de M. Bertin. Ce serait de la gageure et de la fantasmagorie, si, par un équilibre de tons et un goût absolument sûr, le peintre ne faisait concourir la nature morte à l'expression générale et à la noblesse de l'ensemble.

Derrière Mme de Senonnes, Ingres a mis une glace, où la tête de la jeune femme se reflète vaguement. Dans le cadre de cette glace sont glissées quelques cartes de visite. Sur l'une, légèrement repliée, on lit la plus grande partie de ces deux mots : *Ingres Roma*. C'est la dédicace en même temps que la signature.

Il parait que le peintre ne reçut jamais le payement intégral de cette toile. On peut croire qu'il n'en prit guère souci. Il dut exécuter cette œuvre avec une joie particulière. Elle lui est sortie à la fois de la main, du cerveau et du cœur. N'avait-il pas sous les yeux, dans le fourreau de cette robe empire, et paré des atours à la mode, son rêve de placide grâce féminine, cette suave et tranquille beauté qu'il étendra sur les coussins des harems ou dans les prairies de l'*Age d'or*, qu'il érigera sur l'écume des flots ou dans le creux des rochers primitifs? Le réaliste et l'idéaliste qui se partageaient son âme purent se satisfaire également. Rien d'étonnant s'il se surpassa.

Henry LAPAUZE.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

POÈMES ÉVOCATEURS

VITRAIL ANCIEN

Toi dont j'eusse aimé tout, les pas, la voix, le geste,
Le charme hiératique et la grâce modeste,
Dont l'amour, de l'amour des anges précurseur,
Est un peu d'une mère et beaucoup d'une sœur;
Vierge mélancolique et sereine, qu'attire
L'effort du sacrifice ou l'élan du martyre,
Que j'eusse vénérée avec la foi d'un saint,
Et qui marches, le front d'une auréole ceint;
Toi qui tiens, radieuse et pure, en tes mains calmes,
Quelquefois des rayons et quelquefois des palmes;
Toi dont les mots berceurs, harmonieux, subtils,
Abrégeant aux proscrits la longueur des exils,
Apportent de très loin aux secrètes blessures
Les baumes délicats et les guérisons sûres;
Être qu'à deux genoux les pauvres ont béni,
Et de qui, par moments, le sourire infini
Sur le désert des cœurs tombe comme une manne;
Toi dont tant de pitié consolatrice émane,

Qu'au voyageur qui passe en ton chemin clément
Tu changes la fatigue en éblouissement;
Toi dont la vie effleure un instant notre terre
Pour en illuminer le tragique mystère,
Et que j'attends en vain, et qui sans doute allas
Vers des pieds trop meurtris et des destins trop las,
Et qui vides, avec d'ineffables délices
Les augustes douleurs et les nobles calices,
Je te dois en ce monde où bientôt je mourrai,
D'avoir longtemps souffert et longtemps espéré.
Nul ici-bas, où tout s'apaise et s'atténue,
Ne me dira pourquoi tu n'es jamais venue;
Mais tu restes, au fond de mon triste passé,
Le rêve le plus doux qu'une âme ait caressé.

LA BARQUE

Le grand fleuve infernal m'entraîne vers des bords
Où séjourne la Haine, où la Douleur se fixe;
Et sur ma tête hurle un ouragan prolixe,
Et surgissent au loin de monstrueux Thabors.

L'onde qui vers les lieux de ténèbres m'emporte
Roule entre un double rang de spectres, et j'entends
Sur d'effroyables gonds gémir les deux battants
De je ne sais quelle ample et sépulcrale porte.

Il semble, par moments, qu'un Astre sans pitié,
Jaillissant du chaos nocturne, me fascine,
Et que des arbres d'ombre aient soudain pris racine
Dans la boue et le sang d'un monde châtié.

Grâce! la nuit s'exhale en plaintes infinies,
Et furieusement les ouragans brutaux
De la porte sonore ont poussé les vantaux,
Et j'écoute râler d'obscures agonies.

Grâce! le noir Érèbe aux lugubres remous,
Que n'ont jamais rougi les fantastiques torches,
Disparaît, tortueux, au dédale de porches,
Où mon front est frôlé de vols velus et mous.

Grâce! le vent arrache une strophe étouffée
A quelque lyre en deuil que l'Amour exila.
Il plane de l'angoisse, et l'on sent passer là
L'éternel désespoir d'un lamentable Orphée!...

Mais la proue âpre fend le fleuve aux reflets morts
Dont l'eau se perd, sinistre, aux océans du Vide;
Et sans trêve attirés par la souffrance avide,
Loin du jour et des Dieux s'enfoncent mes remords.

L'IMMOLÉE

Toi dont seuls les ruisseaux ont réfléchi la face,
Dont les malheureux seuls ont entendu les pas ;
Toi qui semais l'Amour et ne t'en doutais pas,
O sainte dont le culte éphémère s'efface ;

Toi qui pour consoler nos âmes tristes, vins
Des pays de souffrance ou des pays de rêve ;
Dont l'apparition révéla, quoique brève,
Les candides vertus et les charmes divins ;

En ce jour automnal qu'un reflet triste moire,
Il me plaît d'évoquer la vierge que tu fus,
Et de fixer au fond des souvenirs confus
Ton image naïve et ta pure mémoire.

Destinée en ce monde impitoyable et laid
A fouler les degrés des trônes ou des temples
Pour les parer de grâce ou les orner d'exemples,
Tu crus qu'un sort plus noble encore t'appelait.

Tu créas le foyer de tendresse infinie
Qui calme les tourments et qui sèche les pleurs.
Où posèrent tes pieds, l'enfant cueille des fleurs ;
Où s'exhala ton chant, l'homme boit l'harmonie.

Tu choisis un aride et lugubre chemin
Sachant vaine la gloire et la beauté fragile,
Et partout tu laissas, sur notre humaine argile,
L'empreinte caressante et fraîche de ta main.

Tel un grand lys baigné de lumière sereine,
Dont rayonne l'odeur comme un mystique encens,
S'épancha ton ivresse en désirs innocents,
Et des pauvres courbés tu fus esclave et reine.

Un soir que de marcher tes pieds étaient trop las,
Vers la patrie où rien ne meurt, où rien ne change,
Ton âme fière ouvrit ses deux ailes d'archange,
Et pour l'éternité d'amour tu t'envolas.

Au rivage lointain que l'extase constelle,
Ta présence a chassé l'ombre, et j'eusse voulu,
A ce labeur auguste indignement élu,
Graver pour toi cet hymne au granit d'une stèle.

ORPHÉE

Un soir, Orphée errant que son angoisse exile,
Solitaire et songeur, loin du plus humble asile
Passait, les yeux perdus au ciel et poursuivant
Dans la rumeur des flots, dans les râles du vent,
Où que gémît un cœur, où que pleurât un rêve,
L'inoubliable Épouse et l'Illusion brève.

Il allait au hasard, morne, et ne savait pas
En quel tragique lieu l'avaient conduit ses pas,
Tant vers l'unique But son âme était poussée,
Et tant sa vision absorbait sa pensée.
Mais de ses doigts tremblants, ailés, mélodieux,
Afin d'apitoyer la sentence des Dieux,
Lui qu'ont voulu les Dieux pour cette épreuve élire,
Il faisait sangloter la fabuleuse Lyre.
Or, c'était, hérissé de rocs, d'écueils épars,
Qui parfois s'étageaient en farouches remparts,
Un stérile désert, un lugubre rivage,
Que hante l'ouragan de sa clameur sauvage,
Que l'horreur de sa marque ineffaçable empreint,
Des hommes redouté, des fauves même craint,
Et dont la majesté garde, rude et sévère,
Épouvantablement des aspects de calvaire.
Des arbres flagellés, courbés, presque rampants,
Tels que de monstrueux et sinistres serpents, [dues,
Semblaient, faits de troncs morts et de branches tor-
Jeter d'âpres défis aux blêmes étendues.
C'était l'heure où, parmi des brouillards froids et roux,
S'effondre le soleil frémissant de courroux,
Et le Poète auguste, et la Lyre bannie,
Contemplaient longuement cette affreuse agonie.
L'Astre mourait terrible, et s'épanouissant
Au livide horizon comme une fleur de sang,
Pareil à quelque torche éclairant un vil bouge,
Souillait l'immensité d'un reflet jaune et rouge,
Et, fuyant ce chaos, l'éclaboussait encor
D'une bave de pourpre et d'une écume d'or

Qui suintaient à travers le couvercle des nues,
Sur l'instrument étrange aux notes ingénues.
Et, devant ce décor de cauchemar, voilà
Que, plus harmonieux, un hymne s'exhala
De l'ample Lyre, ainsi qu'une plainte étouffée;
Et la nuit grandissante enveloppait Orphée;
Et le chantre immortel, sur l'aride chemin,
Épanchant son amour fatal et surhumain,
Car l'homme souffre afin que l'amour resplendisse,
Crut voir la douloureuse image d'Eurydice.
Alors vers le fantôme à jamais poursuivi
Il étendit les bras, transfiguré, ravi;
Et malgré l'élément hargneux, le roc hostile,
Et l'effroi qu'ici-bas l'obscurité distille,
Malgré l'épreuve atroce et l'épique tourment,
Et le pardon des Dieux imploré vainement,
Et la mer lamentable aux présages funèbres,
Hagard, il s'enfonça dans les pâles ténèbres.

Léonce DEPONT.

SOUVENIRS D'IMÊRINA

FEUX DE PAILLE

19 novembre 1896.

C'est demain la fête du Fandroana, la fête du Bain de la Reine, qui marque le premier jour de l'année malgache. Et voilà qu'à sept heures du soir, au coucher du soleil, dans Tananarive, silencieuse et obscure d'ordinaire à cette heure, s'allument d'innombrables lumières et s'élèvent des cris de joie. Et bientôt, de tous côtés, dans la rizière, dans la montagne, et jusque sur les plus lointains sommets, les mêmes lumières brillent comme des étoiles d'or, trouant l'obscurité bleue, auréolées par la brume légère qui monte des rizières endormies. Et les mêmes cris joyeux montent, grandissent, se mêlent en une immense clameur. Le spectacle est saisissant, de cette illumination imprévue qui se prolonge sous nos yeux jusqu'à plus de quatre-vingts kilomètres, et qu'on devine la même encore par delà le rempart des montagnes, jusqu'aux confins de l'Imêrina.

A nos pieds, près d'Andrainarivo, nous distinguons, à la lueur de torches de paille, des rondes d'enfants, et les paroles des chœurs se distinguent aussi, parmi la grande clameur lointaine : chants licencieux, brûlants de passion, dont le rythme monotone obsède et énerve, dans la langueur du soir lourd...

Rapidement, les feux s'éteignent, les torches de paille consumées. Tananarive et la plaine retombent au silence et à la nuit. Mais alors la lune, qui, par miracle, se lève ce soir dans un ciel admirablement pur, nous donne une autre illumination, une vision de féerie, tandis que, des rizières pâles, monte sans fin, mélancolique et très doux, le chœur immense des grenouilles.

LA MORT D'ABED

30 novembre 1896.

Abed, mon petit ben Abed, est mort, — mort à l'hôpital de Tananarive, d'une fièvre mauvaise contractée dans la grande forêt. Nul n'était meilleur soldat que lui; nul ne savait, comme lui, danser au son des flûtes de roseau et des petits bidons, qui résonnent comme des derboukas; et, par les longues journées de repos forcé, dans les postes perdus, ou le soir, sous les étoiles tremblantes, quand il imitait la danse souple et lente des femmes d'Afrique, — de *leur* Afrique, — sous un déguisement improvisé, plus d'un s'y serait trompé, à voir son joli sourire découvrant une double rangée de perles, ses yeux larges ombragés de longs cils... Alors tous ceux qu'il provoquait du regard appliquaient sur son front ou sur ses joues des *voamena*, jusqu'à ce que, s'agenouillant devant moi, les yeux baissés, et me couvrant les genoux de son écharpe de soie, je lui misse au front une rangée de douros. Et quand, sous les étoiles d'argent, ou dans l'ombre lourde des gourbis, ben Abed ainsi dansait, c'était une vision qui surgissait, du doux pays lointain; et, tout en regardant leur camarade, et en scandant de leurs battements de mains le rythme de ses danses, c'était les vraies almées que voyaient mes turcos, les belles créatures bénies de Dieu, qui, par les nuits transparentes et douces comme celle-ci, dansent au son des

derboukas et des flûtes aigres, dans Tigditt ou Bab-ali...

Il ne dansera plus, ben Abed... Dans une filanzana, comme pour un voyage, des bourjanes l'ont emporté, étendu souriant dans un lamba blanc. Devant le convoi, deux turcos sachant les prières des morts psalmodiaient tout le long du chemin, — et la compagnie suivait, tristement. Après deux heures de marche, nous sommes arrivés à Ambohipo, sur les bord de l'Ikopa. On l'a couché dans une fosse creusée dès l'aube par les camarades, dans le jardin des Pères; les tolbas ont dit les prières dernières, et tous les soldats ont tenu leurs mains jointes devant leur visage, comme des livres ouverts, et jeté une poignée de terre sur le corps. Mais nulles femmes n'étaient là pour pousser les you-you d'épouvante, et nuls pauvres n'ont mangé les galettes d'orge et les figues, au milieu des tombes...

Entre une femme sénégalaise et un conducteur somali, près des petits soldats français, ben Abed repose pour toujours, chez les Pères d'Ambohipo. Il repose en terre chrétienne, et c'est pour la France qu'il est mort. Mais Allah le lui pardonnera, parce qu'il s'est bien battu. Il lui ouvrira son Paradis, « qui se trouve à l'ombre des sabres, » — et ben Abed, éternellement, sur des tapis de fleurs d'or, au bruit des harmonies célestes, verra danser les Houri.

LA VILLE BLEUE

Novembre 1896.

« La Ville bleue, » telle est la poétique signification du mot Ambohimanga.

La Ville sainte couronne, véritable nid d'aigle, une montagne escarpée que recouvre, de la base au sommet, une antique et sombre forêt. Au point culminant seul se dresse, à nu, un énorme rocher d'où la vue embrasse, vers le sud, un merveilleux panorama. La montagne,

de ce côté, tombe à pic sur la plaine, et l'on n'en peut mesurer la hauteur du regard sans une sensation de vertige. A la vesprée, les vieux viennent s'asseoir sur ce vénérable rocher, observatoire des premiers rois, d'où ils s'exerçaient à tirer dans la plaine si profonde à leurs pieds, appuyant le canon de leur fusil sur une pierre en biseau visible encore au milieu du rocher. Et ils contemplent, ces vieux, avec un œil d'envie, la Ville-Reine, Tananarive, — colonie militaire, il y a quatre-vingt-dix ans, des rois d'Ambohimanga, — et qui maintenant étale orgueilleusement, sur la colline aride, ses palais et ses innombrables maisons. Mais si Tananarive est la capitale moderne de l'Imêrina, Ambohimanga, elle, est la ville sainte, berceau de la dynastie actuelle et lieu de sépulture des rois, la ville mystérieuse et vénérée fermée naguère encore aux Vazahas; elle est, comme toutes les villes saintes, un foyer de fanatisme. C'est, aujourd'hui encore, la ville des sorciers, des fétiches et des idoles, et c'est en distribuant des galettes de terre sainte que les premiers entraînent de pauvres diables à la révolte.

Le Rova se trouve dans la partie la plus élevée de la ville. Il est entouré d'une haute muraille noircie par les ans, et toute moussue. Cette enceinte renferme une cour ombragée d'arbres centenaires et deux cases décorées pompeusement du nom de palais. L'une, assez grande, moderne et sans cachet, ornée à l'intérieur d'affreuses peintures, est le palais de la Reine, où descend Sa Majesté quand elle vient à Ambohimanga manger le bœuf du Fandroana. L'autre, petite, avec un toit élevé couvert d'ardoises de bois en forme d'écailles de poisson, est le vieux palais d'Andrianampoinimerina, le grand roi, conquérant de Tananarive.

Derrière ces palais, on arrive, par un escalier taillé dans le roc, aux sépultures royales. Rares sont les Malgaches qui ont le droit d'en approcher, et ceux qui le

peuvent ne le font que pieds nus. Il y a là quatre tombeaux qui sont, de la gauche à la droite, ceux de Ranavalo Ier (surmonté d'un aigle d'or), d'Andrianampoinimerina, d'Andriantsimtovianimavalona et d'Andriambelomasina (1).

Le temps, sur cette montagne sainte d'Ambohimanga, a revêtu tous les objets d'une patine sombre; les rochers sont noirs; les pierres, lavées par les pluies, brûlées par les soleils de cent années, s'effritent, rongées de moisissures; les balustrades, les rampes de bois sculpté pourrissent de vétusté, — tandis que, dans la forêt vénérable, les arbres éternellement reverdissent, couvrant de leur ombre auguste la majesté de ces ruines et la mélancolie de cet abandon...

. . . .

EN FORÊT

Janvier 1897.

Sur une petite clairière, en pleine forêt, nous dressons notre camp ce soir, après avoir marché et tiraillé tout le jour.

Il est cinq heures, et la pluie, — la pluie malgache, qui, en cette saison, commence tous les jours vers deux heures de l'après-midi pour ne finir que le lendemain matin, — la pluie tombe cinglante et désespérante. En cinq minutes, comme savent le faire les tirailleurs, les tentes sont dressées et entourées de fossés. Hâtivement, avec l'aide des bourjanes experts en l'art de bâtir les gourbis, on construit, au moyen de grandes palanques provenant de la palissade derrière laquelle les Fahavalos avaient tenté un semblant de résistance, au moyen de branches d'arbres et de bambous, des abris pour la cuisine, pour les vivres déjà mouillés, et pour les mulets. Puis, en prévision d'une attaque de

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, les tombeaux ont été ouverts, et les cendres des rois transportées à Tananarive.

nuit, nous entourons notre petit campement d'un abatis provisoire qui n'a pas la prétention d'être un obstacle, mais qui rendra plus facile la surveillance des sentinelles et plus difficile une surprise.

Les précautions les plus urgentes ainsi prises, nous plaçons les sentinelles, — trois seulement, car nos hommes ont besoin de repos, et ils ne sont que cinquante. Ceux-ci étendent quelques branchages à l'intérieur des tentes pour éviter de se coucher dans la boue, — ils avalent un rata de riz, puis un « kahoua » bien chaud, sinon bien bon, — se roulent tout mouillés dans leurs couvertures trempées, — s'étendent sous la toile, côte à côte avec leur bon fusil, — et s'endorment.

Car, ce pendant, la nuit est venue. Une nuit noire, que la crainte d'une attaque possible fera longue. Le capitaine a donné des ordres précis en prévision de cette éventualité, que les circonstances rendent assez inquiétante, — car, sur trois de ses faces, le camp n'est pas à cent mètres de la lisière de la forêt, — et il a décidé que les officiers prendraient le quart. Et vraiment notre pauvre petit campement, isolé ainsi au milieu de la forêt, battu par la rafale, n'est-il pas comparable à un vaisseau perdu sur l'immensité de l'océan ?

Le capitaine veille de huit heures à onze heures, — et, alors, c'est mon tour.

L'énorme pluie tambourine sur les toiles tendues, et, sous ce frêle abri, nos bons tirailleurs dorment confiants. Les sentinelles, immobiles, écoutent, les oreilles découvertes malgré la pluie fouettante, les bruits du silence nocturne. Elles cherchent à percer, de leur regard pénétrant, le double rideau de la nuit et de l'averse ; mais on n'y voit pas à quatre pas. En tâtonnant du bout de mon bâton, comme un aveugle, je me dirige successivement vers chacune d'elles, enfonçant jusqu'aux chevilles dans la boue.

La première est mon petit Bezli. Je le reconnais à

sa voix, car, m'entendant approcher, il m'appelle tout doucement : « Mon lieutenant, chouf... y en a la mouche comme l' fenar. » Et, en effet, des lucioles volent devant nous, et l'impression est étrange, sous la pluie, de ces éclatantes lumières aériennes. Vraiment, elles brillent tout à fait comme des lanternes fahavalos, et je ne m'étonne pas que Bezli ait voulu tirer sur la première. A part cela, rien de nouveau. Mais le pauvre petit claque des dents. Depuis bientôt une heure qu'il est là, il est transi de froid; et puis, aussi un peu ému. Je lui tends la bouteille de tafia. « Chreb, oulidi, — bois, mon petit. » — Et je le laisse réconforté par la bonne chaleur qui coule dans ses membres.

Je cherche la deuxième sentinelle, en suivant l'abatis circulaire. Celle-là, je la reconnais aussi; c'est Kouider; il a près de deux mètres de haut. Rien de nouveau. Une rasade, et je le quitte. La troisième sentinelle, c'est Laïredj, le cuisinier des officiers. Il prend la faction comme les autres, non sans protester. Il ouvrait la bouche, sans doute pour « clamir » une fois de plus contre cette injustice, quand, soudain, il tombe en garde, prêt à s'élancer. Les branches de l'abatis ont craqué; assurément, quelqu'un vient de le franchir, — et, en effet, une forme apparaît à peu de distance devant nous, assez près pour que nous distinguions... un chien, — un chien fahavalo, aussi affamé que ses maîtres sans doute, que l'odeur de la cuisine a fait sortir de la forêt. « Beni kelb! » dit tout bas Laïredj, dont le cœur a battu plus fort; — et il lance, avec cette injure deux fois méritée, une chose quelconque ramassée à terre au misérable sloughi, qui se sauve en poussant de petits cris plaintifs.

Ma ronde terminée, je reste debout, adossé à un arbre ébranché, sous la pluie que je ne sens plus, et je rêve. Et mes pensées bientôt, comme par un cours naturel, aboutissent là-bas, en France...

Voilà Omar qui relève les sentinelles. Il est minuit.

Minuit. — Sept heures donc, là-bas. La table est mise; dans les assiettes, la soupe odorante fume; un clair feu de bois flambe dans la cheminée... C'est l'heure où l'on se retrouve, après le travail fait, où l'on cause des absents, de nous — l'heure frileuse où commence la douce intimité du foyer...

Tout à coup, un bruit terrible... C'est un arbre de la forêt qui, déraciné par l'eau, s'effondre brusquement; un craquement prolongé, un bruit sourd de chute, et tout retombe au silence. Plusieurs hommes se sont éveillés néanmoins; je les entends qui s'interrogent à voix basse; heureusement il n'y a pas de fausse alerte, car les sentinelles n'ont ni crié ni tiré.

Une heure. Omar, de nouveau, change les sentinelles. C'est à pareille heure qu'il n'y a pas longtemps les Fahavalos se sont jetés sur un camp, et l'ont traversé comme une bande de démons, frappant à coups de haches et de sabres, à travers les toiles, les hommes endormis, faisant d'horribles blessures. Peut-être vont-ils recommencer. L'alerte serait vite donnée, car nos sentinelles connaissent bien cette histoire, et sont attentives. Mais il faut du temps pour sortir des tentes, et se grouper dans les ténèbres...

Maintenant, de grands cris s'élèvent, dans la forêt, comme des cris d'appel. Hommes, femmes, enfants, après l'affaire d'aujourd'hui, après la prise et l'incendie de leurs camps, les voilà tous dispersés et sans gîte, comme des bêtes traquées, — et alors ils se cherchent ainsi dans la nuit, dans cette forêt immense et impénétrable où nous nous égarons en plein jour. Beaucoup manqueront à l'appel : d'abord ceux qui dorment là, dans notre camp, prisonniers ou rendus; — ce sont les plus heureux, ceux-là, car désormais ils mangeront, et ils reverront leurs villages; puis les morts, heureux aussi, ceux-là. Quant à ceux qui, en ce moment, hur-

lent lugubrement dans la nuit, qui vont se rassembler de nouveau, s'enfoncer plus avant dans la forêt, résister encore, — combien de temps continueront-ils leur vie d'effroyable misère pour servir l'ambition ou la haine aveugle de leurs chefs ?

Oui, les morts sont plus heureux... Et je revois, par la pensée, ce cadavre de petite fille que nous avons trouvé, ce soir, au long d'un chemin. Elle avait connu certainement, la pauvre enfant, toutes les misères et toutes les épouvantes, et c'est de faim ou de fatigue qu'elle était morte là. Et voilà que son visage avait pris, dans ce dernier sommeil au bord du sentier, — du sentier de la vie, où ses pieds et son cœur s'étaient meurtris dès l'entrée, — une angélique sérénité ; — et, les yeux au ciel, un bras replié sous la tête, charmante ainsi, elle souriait à la mort libératrice...

Deux heures. C'est fini pour moi. Et sans doute les Fahavalos ne viendront plus maintenant. Je vais réveiller K..., et tâcher de dormir jusqu'au jour.

. . . .

Six heures. C'est le jour, le petit jour gris, lamentable sous la pluie. Sonne, Kaddour, sonne le réveil, et jette le gai refrain à tous les échos.

De très loin, le clairon des Sénégalais nous répond. Et il suffit d'une sonnerie pour se relier d'un poste à l'autre, et ne plus se sentir seuls. Chacun s'éveille, et sort de la tente. On s'étonne de n'avoir pas été attaqués ; on s'en félicite, et, en même temps, on le regrette un peu. Le kahoua est bu ; puis le capitaine désigne les hommes qui partiront avec moi en reconnaissance : ceux qui n'ont pas pris la faction de nuit.

Sept heures. Le rideau se lève, la pluie cesse. Un pâle rayon de soleil encore mouillé filtre à travers les gros paquets de nuages ; les vallées semblent remplies d'ouate, tandis que les pitons se dégagent de la brume. On aperçoit, à la jumelle, sur le Falivahoaka, le cam-

pement des Sénégalais, et, dans le ciel encore ruisselant, montent les petites fumées bleues des feux de cuisine. Alors je rassemble les hommes désignés, et nous partons gaiement pour de nouvelles aventures...

Oh! la belle et libre vie!

A L'HOPITAL DE SOAVINANDRIANA

Février 1897.

Nous commençons à goûter le charme des belles soirées, en cette fin de saison des pluies. Les convalescents en jouissent délicieusement, assis sur les bancs du jardin, ou, quand ils en ont la force, se promenant lentement dans les allées bras dessus bras dessous, sans rien dire presque. Et les malades eux-mêmes, dans les salles tristes, éprouvent une joie à respirer cet air plus pur qui, par les fenêtres ouvertes, leur arrive chargé de parfums.

Cette soirée-ci est particulièrement belle, — une soirée d'Algérie. La lune pleine resplendit, éblouissante, dans le ciel profond. L'air est si transparent, la lumière nocturne si éclatante, que nous lisons, comme en plein jour, les journaux de France arrivés aujourd'hui. Tananarive apparaît, dans le lointain, comme une fantastique et merveilleuse Casbah. Une brise tiède agite mollement les branches des manguiers surchargées de fruits mûrs, et nous apporte les pénétrants parfums des héliotropes et des roses. Seul sur un banc, un Turco chante doucement une chanson plaintive et jolie. D'autres se promènent, deux par deux, se tenant par le petit doigt. Des Comoriens aussi, des Sénégalais, des Haoussas, des Somalis, des Français enfin, par petits groupes, qui se racontent, pour la vingtième fois, les combats auxquels ils ont pris part.

D'Andrainarivo montent, aigus et obsédants, les

chants des petites Malgaches menant la ronde au clair de la lune. Et puis, par intervalles, des plaintes, des cris de douleur s'élèvent des salles : ce sont des blessés amenés aujourd'hui qui se lamentent misérablement, ou qu'on martyrise dans leur chair. « Oh ! la ! la ! Oh ! la ! la ! » Ce cri d'enfant, comme sangloté, emplit le silence de la nuit, — et l'on se sent pris d'une grande pitié.

Au-dessus de nous, un jeune sous-lieutenant se meurt, par cette belle nuit. Il s'éteint doucement, privé de connaissance, — et pourtant, tout en froissant ses couvertures de ses doigts décharnés et crispés, il appelle : « Maman ! Maman ! » Entend-elle, cette mère, par delà les océans, ce cri des entrailles, ou voit-elle, dans un beau rêve, son enfant lui sourire ?

Longuement, sous les étoiles, parmi la douceur et le silence grandissants des choses, nous causons : nous parlons de l'avenir, de la guérison prochaine, du départ tant désiré pour la forêt, où les camarades sont restés et font de bonne besogne. Comme on l'aime, cette vie de fatigues et de dangers, cette vie de plein air et d'aventures, active et libre, — au point de ne la quitter qu'avec des larmes plein les yeux !...

Très tard, nous remontons dans nos chambres ; — des allées et venues d'infirmiers, des chuchotements : c'est notre camarade, le sous-lieutenant, qui vient de passer, — doucement.

MATIN DE DÉCEMBRE

Le village s'est vidé, les hommes partis à la rizière l'angady à l'épaule, les femmes au pâturage menant les bœufs. Seuls restent les enfants et les vieilles, celles-ci pour piler le riz, ceux-là pour apprendre à lire. Et bientôt, du village presque désert, monte sourdement l'éternelle chanson des pilons, avec le chœur bruyant

des écoliers. Les turcos rêvent, assis sous les pêchers roses, en contemplant le large et mélancolique paysage : à leurs pieds, profondément, la rizière triste, où le riz tardivement repiqué pointe à peine, et, devant eux, par delà la plaine inondée, la montagne chauve où s'étagent, comme des ruches, des villages jadis peuplés, maintenant sans habitants et fumants encore. Très lointaine, une cloche d'église tinte clair, tinte sans fin, — et dans l'air pur et léger du matin s'entendent aussi par intervalles les cris des travailleurs et les mugissements des bœufs. Et tout cela est d'un grand calme et d'un grand charme triste...

O messager d'amour, mon fidèle ramier,
Prends ton vol vers Tlemcen, la ville au doux visage.
Dieu te garde, en chemin, des aigles de passage !
A l'heure du Moghreb, tu verras un premier

Minaret, élancé comme un fût de palmier.
C'est Bou-Medin, fameux par son pèlerinage.
Arrête là ton vol, et, dans le blanc village,
Cherche une maison bleue, auprès d'un caroubier.

Si tu vois, accoudée au mur d'une terrasse,
Une vierge qui rêve, et suit d'un long regard
Des oiseaux voyageurs la fugitive trace,

C'est elle ! Remets-lui la lettre de Moktar,
Et tu verras briller ses grands yeux admirables
Comme des sources d'eau vive au milieu des sables !

C'est Moktar, le factionnaire, qui chante sa chanson, adossé à la porte du village. Et voilà que de l'autre côté les petites flûtes lui répondent, graves et tendres, disant la nostalgie du bled et la tristesse des rêves amoureux...

. . . .

Les pilons chantent dans les mortiers...

HENRY VALBET.

CHRONIQUE DRAMATIQUE

Odéon. — *La Guerre en dentelles*, drame en sept tableaux, M. Georges d'Esparbès.

Gymnase. — *La Poigne*, pièce en quatre actes, de M. Jean Jullien.

La saison dramatique est enfin ouverte et c'est à l'Odéon qu'en revient l'honneur. On peut en effet négliger les ouvrages de M. Fabrice Carré, *Une Idée de mari* et *le Droit des époux*, par où débuta la nouvelle direction du théâtre du Gymnase et qui ne fournirent que peu de soirées. Il en est de même de la pièce de Cluny, *les Quatre Coins de Paris*, de MM. Barré et Numès, moins gaie, mais plus grossière, que celles qu'on a l'habitude d'entendre sur cette scène d'ordinaire heureuse. La place est libre donc pour *la Guerre en dentelles*.

***

M. Georges d'Esparbès est l'auteur de cette *Légende de l'Aigle* dont M. Maurice Talmeyr ici même salua naguère l'apparition. M. François Coppée l'appelait alors magnifiquement d'Esparbès-des-Batailles et lui donnait l'accolade devant le front du régiment. Par ces visions de l'épopée impériale M. d'Esparbès entra dans le sublime. Il n'en est plus sorti. De là ce livre, *la*

Guerre en dentelles, poème épique en vingt contes, et sa prochaine œuvre, *le Tumulte*, épopée républicaine. Ne croyez pas d'ailleurs qu'il tende au sublime laborieusement; il est héroïque avec une grâce naïve et presque enfantine, à la façon, je pense, de ce petit tambour d'Arcole dont les historiens ignorent l'existence, mais que le peuple admire; il l'est, lui, sans trêve et sans répit. C'est une âme enthousiaste et charmante, que ravit le vol d'une abeille, qui pâme au parfum d'une fleur, meurt d'amour au bruit soyeux d'une robe et que transportent d'ardeur guerrière les fifres et le claquement des drapeaux. Ce chantre des gloires populaires comme Napoléon et Henri IV (*le Roi*) est aussi un écrivain précieux, habile au choc des mots, prompt à l'image, et de couleur hardie en même temps que recherchée. Il va, dans les sujets qui semblent le moins le comporter, jusqu'à l'afféterie et la mièvrerie; mais il y exprime si heureusement sa nature, il semble, dans ses qualités comme dans leur excès, si également spontané : on ne se peut défendre d'admirer ce jeune soldat, d'un air si brave et si gentil, qui se lance au fracas des batailles pour France et pour sa mie.

Ces vingt contes de *la Guerre en dentelles* n'ont pour ainsi dire fourni que le titre du drame que joue en ce moment l'Odéon. Mais il est naturel pourtant que, voulant donner une idée de la « manière » de M. Georges d'Esparbès, j'y prenne — au hasard — mes citations. Voici dans *Mission* comment s'exprime le vieux Coëtlogon qui donne ses trois fils au maréchal de Belle-Isle et les envoie à la mort :

— Bridi de bibi! s'impatienta Coëtlogon. Bien pressé monsieur le général! Mais nous y v'là; voyez ces gardes...

— Magnifiques. Et c'est là...

Le vieillard entra dans les groupes, dit un mot. Trois hommes interrompirent une partie de cartes et s'avancèrent.

C'étaient trois jeunes gens, clairs, francs, nets, la tête pleine de cheveux dorés, qu'un ruban de catogan liait derrière, fin comme un oiseau noir. Ils vinrent se placer à quatre pas des deux chevaux, avec respect.

— Brelan de gaillards! dit le comte de Coëtlogon, approchez ici qu'on vous voie! Montrez de la hanche, ébrouez-vous, serrez les dents! Un peu de fierté, allons! Car vous allez avoir l'honneur, aujourd'hui, de servir le Roi, l'armée française et votre maison. M. le maréchal de Belle-Isle, qui me veut quelque bien, m'a chargé de lui choisir trois soldats, point trop endormis, pour accomplir des prouesses dont M. le marquis d'Avallon, tout à l'heure, voudra bien vous entretenir. Je vous ai désignés tous trois.

Les gardes frémirent d'orgueil. Pures, baisées seulement des mères, leurs joues, d'émotion jolie, pâlirent. Et le plus blond s'avança...

Et voyez, par un clair matin, l'armée :

Elle débouchait des cantonnements, joyeuse, en tenue de bataille, éclatante comme un jeu de cartes, hardie et parfumée, française. Partout gilets et cols bleus, basques blondes, boutons en fleurs; partout des habits aurore, saumon, lilas, argentins; partout de gais bonjours en manchettes, partout la joie!

Ce portrait encore de Mme de Pompadour :

La marquise avait trente-six ans; elle était jolie encore, d'une grâce fanée qui faisait envie. Veuve de l'amour du roi, elle en était au déclin, hautaine, mais désirable toujours, belle d'une maigreur qu'on sentait élégante, arrangée de tissus de fée, frêles, flottants, où se devinaient, à chaque pas, d'exquises beautés nues : la rondeur d'un sein, des épaules blondes, un bras pâle, à l'effleurt frais, où de chers cous, naguère, s'étaient trouvés bien.

Nous la retrouvons, à l'armée, à la fin de la bataille :

Un carrosse, tout à coup, entra dans la plaine, galopa vers le régiment, s'arrêta, s'ouvrit, et la marquise de Pompadour, blanche comme un lis, apparut aux yeux des blessés...

Elle venait remercier le régiment, polie, un peu de sein découvert, somptueuse et passionnée, toujours belle, et deux femmes soutenaient ses bras. Du tertre où on l'avait conduite, défaillante, dominant toute l'armée, fine comme un oiseau lointain, elle n'eut qu'un geste vers les troupes : sa taille se brisa dans une révérence; et, relevée tout à fait, ses doigts errèrent à sa bouche, y prirent un baiser, un seul...

Par ces citations vous connaissez aussi le milieu, l'atmosphère du drame de M. Georges d'Esparbès; il se passe pendant la guerre de Sept ans, formidable duel engagé avec l'Angleterre qui entraîna toute l'Europe et se poursuivit dans le monde entier, triste guerre qui laissa la France ruinée, sans armée, sans marine, sans alliances, sans colonies. Du reste je ne m'embarrasserai pas de raconter la pièce; le premier soir, elle fut dénommée drame héroïque, mais c'est « spectacle héroïque et galant en sept tableaux » qu'on devrait dire. Pourquoi, amoureux de sa femme, le marquis de Pry s'en cache-t-il comme d'une bassesse indigne d'un homme de qualité? Pourquoi gaspille-t-il en fêtes, en éclats scandaleux, et comme dans l'ivresse perpétuelle d'un défi ou de la folie, le bien de sa femme? Pourquoi, sûre de lui, ne le reprend-elle pas? Pourquoi meurt-elle de tous ces chagrins qu'ils s'infligent on ne sait pour quelles raisons? Un moment l'auteur met en conflit le duc d'Illiers, son fils le marquis de Pry, et le bâtard du marquis le vicomte Olivier. Si différents d'idées et de mœurs, le vieillard, témoin attristé des désordres de l'âge qui suivit le règne de Louis XIV, le marquis, pour qui la vie est une dissipation continuelle, le jeune homme, né hors mariage, élevé dans les bois, lecteur de Jean-Jacques Rousseau, ils pourraient soutenir un drame émouvant et pathétique; ils fournissent tout en gros une scène et quelques belles répliques. Il n'importe, le spectacle a de la couleur et du mouvement; il est chevaleresque et tout orné de beaux sentiments, de

phrases délicates, de mots héroïques; on y respire l'amour, les roses et la poudre. Il est champêtre et animé de gaieté populaire au premier acte; au second tableau, toutes les nuances changeantes des satins et des soies habillent de charmantes comédiennes qui dansent la gavotte et qu'interrompent l'éclat aigu des fifres et le son du canon, et c'est le retour tout fleuri de roses des guerriers vainqueurs, et les grâces contournées et surprenantes du marquis de Pry; c'est au troisième tableau l'entrée de la marquise dans de merveilleux atours, puis plus tard le boudoir de la Floral, l'émeute au camp, la mort de la marquise, la poudrière qui saute! et toujours et partout, dans l'ensemble et dans le détail, juste et soutenu, un luxe de mise en scène et de décor où les acteurs finissent par n'apparaître plus que comme de vivants accessoires.

M. de Max, qui a composé avec beaucoup de soin le personnage du marquis de Pry, y a raffiné sur le raffinement de son héros; il y est maniéré à l'excès, efféminé et déconcertant. Mais on ne peut lui en faire un reproche. Il a voulu faire de ce rôle une création, et je crois que le rôle n'y prêtait pas; il fallait le jouer sans tant de psychologie et d'intentions. Cet excès de conscience fait encore honneur à cet artiste si curieux et si volontaire. Les autres rôles sont tenus par Mmes Valentine Page et Franquet, MM. Coste, Dorival, Dauvillier, etc. Il serait injuste de ne pas faire, dans le succès de *la Guerre en dentelles*, leur part, et une large part, aux décorateurs, MM. Chaperon, Rubé-Moisson, Dumas-Barbedienne, et au costumier M. Paul Steck.

*
* *

La pièce de M. Jean Jullien, *la Poigne*, est loin de la fantaisie héroïque de M. d'Esparbès. Elle n'est guère

moins éloignée de la vérité. C'est une autre convention. Qu'on en juge.

M. Théodore Perraud, pour conserver son indépendance, a rompu avec la tradition de sa famille; il n'est pas entré dans la magistrature et s'est fait inscrire au barreau de Montfresnois, sa ville natale. Il y vit tranquille, au milieu des siens, assez mécontent néanmoins de ce qui se passe et de sentir son impuissance à faire passer dans la pratique ses idées généreuses et ses sentiments humains. Il a d'ailleurs le cœur trop bien placé pour porter envie à qui que ce soit, mais il juge sans indulgence le gouvernement, les Chambres et les gens en place. Justement un ami vient lui proposer la députation; le député en exercice a cessé de plaire; c'est du reste un homme de peu de moralité, comme il arrive : Perraud a toutes les chances. Il refuse. Sans doute il brûle de se rendre utile; il a de nobles ambitions; il a la conscience de sa valeur et le désir de l'affirmer, mais le Palais-Bourbon ne le tente pas; il y serait perdu, noyé, entravé de mille façons; il n'y pourrait rien faire. Il rend plus de services à Montfresnois. Et vous vous dites : c'est là un homme sensé, bon époux, bon père, bon ami, tout à fait un brave homme. Or, voici qu'une crise ministérielle amène au pouvoir le député dont on lui offrait la succession, et le citoyen ministre, pour se débarrasser d'un concurrent possible, lui offre une préfecture. Sa famille, ses amis pensent qu'il refusera. Il accepte. Cet homme cachait bien son jeu. Mais, après ce qu'il a dit tout à l'heure, il ne saurait plus longtemps masquer ce qu'il est. On ne peut le croire assez simple pour ignorer ce qu'est un préfet et pour s'imaginer qu'il va pouvoir, dans ce poste, se rendre utile comme il l'entend et appliquer ses idées, ou, s'il le dit encore, c'est qu'il n'a pas grande opinion des gens qui l'écoutent. Il ne veut être ni magistrat ni député; son indépendance et son initiative lui

paraissent mieux garanties sous un uniforme de préfet.

Il est donc préfet, et naturellement le préfet qu'il doit être d'après l'homme qu'il est en réalité, servile et plat, phraseur, important, autoritaire, tyrannique. On a avancé que M. Jean Jullien avait voulu montrer ce que l'exercice de l'autorité pouvait à la longue amener de trouble moral et d'inconscience professionnelle dans un esprit d'abord généreux et libre. Et c'est bien là des mérites qu'on a pu attribuer à Perraud tant qu'on ne l'a pas connu; mais, à la fin du premier acte, il est connu et jugé. Les six ou sept ans qui séparent ce premier acte du second n'ont fait que le développer dans sa nature vraie, ils ne l'ont pas transformé. Et ce long intervalle montre que l'auteur en juge ainsi; car autrement il aurait, par la vertu d'un entr'acte, escamoté la difficulté essentielle ou méconnu le véritable intérêt de la pièce qu'il voulait faire. C'est ce qu'on ne peut croire.

Quoi qu'il en soit, M. Théodore Perraud, préfet à poigne, entend imposer et maintenir son autorité chez lui. Son fils veut se marier à son gré, épouser une jeune fille, une amie d'enfance, sans fortune, mais honnête, intelligente et courageuse. Il en parle à son père et se heurte à un refus formel et dédaigneux. Il insiste; il se fâche; la colère éclate, terrible, entre les deux hommes. Perraud chasse son fils, — et sa femme meurt.

Cette mort tragique d'une créature que pourtant il aimait n'a pas changé l'âme de Perraud; il est resté impitoyable. Son fils est parti en emmenant celle dont il voulait faire sa femme et qui sera sa compagne. Et voici qu'au milieu des tracas que lui donne une grève menaçante, dans une sorte de crise maladive d'autoritarisme, Perraud apprend qu'il est grand-père et est sollicité de consentir, pour son petit-fils, au mariage de son fils. Peut-être son cœur s'ouvrirait-il, mais dans ces terribles moments, devant les graves responsabilités qui le pressent, il est avant tout homme d'autorité et, de

même qu'il va faire tirer sur les grévistes, il condamne cet enfant et le jette hors de la société. (Il est d'ailleurs assez difficile d'admettre que le jeune Perraud n'ait pas fait à son père des sommations respectueuses; la mort de sa mère à cet égard le libérait.) Mais dans la rue la situation empire; la troupe et les grévistes sont en présence. Des pierres sont lancées sur les soldats. Deux roulements de tambours : le commandant demande un ordre écrit pour le troisième que suivront les coups de feu. Troublé, chancelant, pris de vertige, le préfet hésite. Enfin il donne l'ordre de faire retirer la troupe; en même temps il envoie au ministre sa démission, — et peut-être consentira-t-il à être régulièrement grand-père, heureux aussi de se voir revivre comme administrateur dans un gendre plus souple, plus adroit, plus habile que lui, mais non pas plus préfet et fonctionnaire que ne l'était sans qu'on le sût, et que ne se montra plus tard, en son vrai, M. Théodore Perraud, maintenant amolli par le surmenage et la vieillesse.

Cette pièce inégale et violente, qui prend avec la vraisemblance et la logique des libertés excessives, reste bien en deçà de son ambition. Elle est intéressante et forte, néanmoins. *La Poigne* est très bien jouée par M. Gémier dans le rôle de Théodore Perraud, MM. Arquillière, Janvier, Maxence, Mmes Samary, Henriette Andral, Ryter, Mylo d'Arcylle, etc.

R.-M. FERRY.

LES LIVRES ET LES MOEURS

I. — Portraits de jeunes filles (1).

M. André Lichtenberger est doué d'une souplesse d'esprit merveilleuse. La liste de ses ouvrages en est une preuve authentique. Il est l'auteur d'un gros volume sérieux et bien ordonné sur le socialisme dans ses origines révolutionnaires. Il a écrit des contes héroïques d'un éclat vif et rapide. Il est le père du petit Trott et de la sœur de celui-ci (2), et les jeunes ménages ne sauraient oublier ces deux volumes délicieux où il notait les impressions de la toute première enfance et introduisait dans cette primitive histoire un léger romanesque de mère de famille. Enfin, dans une œuvre élégante et ferme, il nous peignait récemment la décadence et *la Mort de Corinthe* avec une émotion qui confondait notre présent avec ce passé de ruine et de deuil.

Voici qu'il nous donne aujourd'hui quelques *Portraits de jeunes filles* et passe de la fresque historique aux médaillons et aux miniatures. Dans ce nouveau livre nous retrouvons les qualités de finesse et de

(1) *Portraits de jeunes filles*, lettres, dialogues, nouvelles, par André Lichtenberger. (Plon, édit.)

(2) *Mon Petit Trott*, et *la Petite Sœur de Trott*.

grâce qui ont séduit tous les lecteurs de *Mon Petit Trott*. C'est un monde délicat et fermé, celui où il nous introduit. Car les jeunes filles qu'il nous présente appartiennent toutes à ce genre d'*ingénues* qui fleurit encore dans la bonne bourgeoisie. C'est un genre simple et difficile, parce que, faute de le bien connaître, on risque de tomber dans le convenu, et l'aventure est arrivée à de bons écrivains. Ce n'est pas un genre très à la mode. Mme Gyp, MM. Lavedan, Marcel Prévost, Abel Hermant, etc., ont lancé un autre article qui, pendant quelque temps, a fait fureur, et dont on commence à se lasser : c'était celui de la jeune fille hardie et informée, dévergondée même, qui se fait sa vie elle-même et utilise ses avantages dans un but de domination et d'égoïsme, en un mot de jouissance personnelle. Ce type existait-il dans la réalité ? Il se peut, dans un certain monde. En tous cas, il ne fut jamais qu'une exception. Dans *Femmes nouvelles*, MM. Paul et Victor Margueritte en ont esquissé un autre qui est déjà d'une vérité moins rare, et qui pourrait même devenir d'une vérité plus générale : c'est celui de la jeune fille qui joint à un sentiment très profond de sa dignité, et de la dignité du mariage et de la famille, une connaissance déjà un peu avertie de la vie, dont elle désire se servir pour assurer son bonheur selon son goût ; elle est prête à se dévouer de toutes ses forces, mais seulement pour qui saura lui plaire et lui faire sa place qui est importante ; elle veut être une vraie compagne pour celui qu'elle aura choisi, et une compagne vaillante, capable de comprendre les difficultés et d'y faire face, à la condition qu'elle pénètre dans le cerveau comme dans le cœur de son époux, et que celui-ci la mêle à toute sa vie.

Mais, dans le monde de la bourgeoisie française, ce dernier type est encore peu fréquent. On y fait à la jeune fille une place tout enveloppée, tout ouatée de

chaude tendresse. On juge inutile de lui apprendre ce courage devant la vie que d'ailleurs seule apprend bien l'expérience. Plus tard, si elle aime son mari, elle deviendra assez vite une jeune femme capable d'être une aide et un conseil. Mais c'est le mariage qui achève son éducation incomplète. Et peut-être, en effet, y aurait-il quelque avantage à la préparer mieux à cette existence de compagne et de confidente des travaux du mari, de mère et d'éducatrice des enfants, qui doit être la sienne, afin qu'elle n'ait pas la surprise d'une vie conjugale tout à fait différente de celle qu'elle avait imaginée.

M. André Lichtenberger a pris ses types dans le monde de la bourgeoisie riche, où le mariage est spécialement considéré par la jeune fille comme apportant plus de liberté. Il les étudie à différents âges. Il note fort gentiment les petits raisonnements et les petits manèges de ces grandes enfants de quinze ou seize ans qui ne comprennent pas grand'chose et s'imaginent tout comprendre. Et même c'est le passage de l'adolescence à la jeunesse qu'il analyse avec le plus de finesse. Car ses jeunes filles sont parfois légèrement conventionnelles : elles manquent de spontanéité et d'imprévu ; elles parlent comme des livres. Quelques-unes ont de jolies âmes impressionnables; on trouverait *leurs sœurs* dans un recueil de M. Henri Lavedan, — pas l'auteur du *Vieux Marcheur*, mais celui de *Catherine*. Ainsi la petite Hélène qui murmure : « Il me semble que je sais très peu de la vie, que je suis souvent très loin de la réalité, qu'on m'a appris à dire et à répéter un tas de choses que je n'ai pas vérifiées, et que ma pensée n'est pas à moi, mais seulement le reflet de celle des autres. Alors, dès qu'il s'agit de quelque chose d'un peu sérieux, j'ai honte de parler devant le monde; je n'aime pas à redire des phrases toutes faites et je ne suis pas à même de me faire un avis. Et ce

n'est guère qu'en tête à tête ou en causant à voix basse que j'ose laisser voir un peu de ce qui s'agite en moi. Il me semble que j'ai une âme très timide et très défiante parce que j'ignore beaucoup de choses. Ça ne veut pas dire que je suis bête, mais seulement que je suis une jeune fille. »

M. André Lichtenberger agrémente un joli optimisme romanesque d'un léger persiflage qui se formule en petites phrases électriques. Ses conversations de jeunes filles entre elles sont quelquefois charmantes; je dis *quelquefois*, parce que, précisément, il en est d'un peu conventionnelles. *En Quarantaine* est d'un sentiment exquis : c'est une nouvelle qui retrace, et avec quelles délicates nuances! le changement survenu dans l'amitié d'un groupe de jeunes filles par le fait des fiançailles de l'une d'elles. Notre écrivain passe volontiers de la note plaisante à la note émue. Son petit livre nous offre sans cesse ces contrastes d'humeur. Dans la note émue, je citerai *Comme une Violette*, triste et douce résignation d'une poitrinaire qui se sent mourir et voudrait pouvoir évoquer franchement ce dénouement inévitable au lieu d'entendre tout le monde s'accorder à lui prédire une guérison prochaine, — *Laide*, rare aventure d'une jeune fille qui renonce au bonheur dont elle redoute la fragilité à cause de son ingrate figure, comme si l'on ne savait point que le mariage peut être le triomphe des femmes laides, — et encore *le Cahier vert de Nicole* dont je parlerai plus longuement.

Nicole commence d'écrire son cahier vert le jour de sa sortie de couvent. Elle y note son caractère et ses désirs de la vie. « La vie m'apportera-t-elle ce que j'en attends? Je le crois de tout mon cœur, non seulement parce que je le désire, mais parce qu'il est impossible que cela ne soit pas; parce qu'elle ne peut pas refuser ce que l'on demande à dix-huit ans, quand on a le

cœur et l'âme pleins de confiance, d'espérance et de bonne volonté. Oui, la vie est belle. Merci, mon Dieu, de me l'avoir donnée. » Il faut trois mois à la pauvre Nicole pour perdre ses illusions, trois mois et pas davantage. Elle rentrait chez elle, avide de tendresse, et chez elle elle se sent dépaysée, comme une étrangère. Elle vit auprès de sa mère et de sa sœur Marthe, et les découvre aussi lointaines que lorsqu'elle était au couvent. « Bien entendu, — écrit-elle sur son cahier vert, — j'ai été affectueusement reçue, embrassée, complimentée sur ma tournure, sur mes cheveux, pomponnée, fêtée, choyée même. Mais il me semble qu'on m'a traitée à peu près comme des gens bien élevés traitent une étrangère en villégiature chez eux, très poliment, très aimablement, avec une affection un peu bruyante, sans abandon, sans une intimité réelle. Il me serait difficile de trouver des faits précis pour expliquer cette impression : ce sont mille petits riens, un mot inattendu, un petit rire sec, une intonation ironique, un geste, qui tout à coup me font froid à l'âme et me rejettent très loin dans mon isolement. Tous les instants de notre journée sont tellement dévorés par mille obligations mondaines, mille futilités, mille soucis de la minute, qu'il ne nous reste pas un instant pour nous montrer notre cœur. J'aurais voulu faire sentir à maman et à Marthe combien j'étais heureuse de les retrouver, combien je souhaitais de vivre réellement avec elles en communion d'âme et de pensée. Je n'ai jamais pu dire cela comme il aurait fallu. Quand j'ai essayé, je n'ai pas été comprise. On aurait dit que je leur parlais un langage incompréhensible. Je les ai ahuries, gênées, presque suffoquées. J'ai surpris des demi-sourires, des clins d'œil qui signifiaient : « A qui en a-t-elle ? Que veut-elle dire ? » Et alors, cela me glaçait immédiatement, et je me retirais, non par orgueil seulement, quoique j'en aie, et du pire, mais par une sorte de pu-

deur froissée. Il y a tout un monde de sentiments doux et profonds où j'espérais goûter de grandes joies et qu'elles ignorent ; et je leur parais ridicule ou fantasque d'y aspirer. » La famille n'est pas ce qu'elle avait imaginé, et le monde ne l'est pas davantage. L'auteur nous fait soupçonner, plutôt qu'il ne nous raconte, un de ces drames intimes, mystérieux et douloureux, dont le seul pressentiment effarouche l'âme de Nicole. Et lorsqu'elle a vu s'éloigner, sur le renseignement de sa modeste fortune, un jeune homme qui lui plaisait, — lasse de tout, elle se décide brusquement à épouser un vieux monsieur riche qui convoite ses vingt ans et sa beauté. Elle le préfère à un ingénieur sans fortune qui n'est pas de *son monde*, parce qu'elle ne se sent plus capable de faire un effort dans la vie. Pour la dernière fois, elle écrit sur son cahier vert : « Huit années de couvent, sans détruire ma nature emportée et enthousiaste, ont détruit ma faculté d'agir et de lutter. C'est quand j'étais déjà énervée et amollie que l'on m'a jetée dans la vie que j'ai menée. Si j'avais eu une mère, un appui, un guide quelconque, ah ! je serais devenue autre chose ; j'avais tant de bonne volonté et d'espoir souriant ! Tout m'a manqué. Je n'ai vu autour de moi que des exemples abjects, des vices répugnants, des mensonges, des conventions, des préjugés mal déguisés sous des dehors de luxe et d'élégance... Je n'ai pas pu résister à tout cela. Me voilà prête à devenir ce que je vais être... »

M. Lichtenberger a une autre note, je l'ai dit, que ce romanesque ému. Il sait être gentiment ironique. Lisez *Entrevue matrimoniale*. Surtout il excelle dans le portrait. Il y dépense même quelque méchanceté. Mais sa méchanceté est plaisante : elle ressemble à ces jeunes épines qui ne piquent jamais bien fort. Voici, par exemple, le médaillon de Mlle Alice qui ne peut être naturelle. C'est charmant et très juste : « ...Elle fait

des grâces à son chocolat, est en coquetterie avec son papier à lettre, rougit devant les plantes qu'elle arrose, fait des manières avec ses pantoufles. Toute seule, elle se joue sans cesse une raffinée petite comédie. Elle ne saurait prendre une attitude qui ne soit calculée, prononcer un mot qui ne semble préparé, faire un pas qui ne paraisse un fragment de quadrille. Il faut que son visage ait perpétuellement l'air agité, charmé, soucieux, ému, épouvanté, pensif, douloureux, et tout ce que vous pouvez imaginer. Elle se croirait déshonorée si elle avait un mot spontané ou un geste naturel. Il faut qu'elle ait son petit genre. C'est une petite poupée à ressorts; elle voudrait changer le mouvement qu'elle ne pourrait plus. Les mécaniques marcheraient toutes seules. Elle ne saurait pas plus dire bonjour simplement que sauter par-dessus son ombre. A soixante ans passés, elle roucoulera, zézayera, criaillera et bécotera. » Cette Mlle Alice, vous l'avez sûrement rencontrée; il en est de tous les âges; elle fleurit en province comme à Paris : artificielle et agaçante, elle promène dans le monde une âme grimée.

J'encouragerai M. André Lichtenberger à la méchanceté. Il y excellera. Il y excelle déjà, mais il ne sort ses griffes que pour les rentrer aussitôt. Il est vrai qu'un proverbe persan nous enseigne que l'on ne doit jamais frapper une femme, même avec une rose. Et ici, il s'agit de jeunes filles.

II. — La Valse (1).

M. Henri Lavedan appartient davantage, dans cette revue, à mon excellent confrère R.-M. Ferry qu'à moi-même. Mais parfois l'auteur dramatique a oublié de

(1) *La Valse*, par Henri Lavedan. (Calmann-Lévy, édit.)

dialoguer; aujourd'hui il publie un recueil de nouvelles, dont la première, *la Valse*, donne son titre au livre, et qui n'est que pour la moitié sous forme de saynètes. Je me contente de la moitié qui me revient, et je saisis vite cette occasion rare de parler en quelques mots de la prose de M. Henri Lavedan. C'est surtout l'auteur de *Catherine* qui a donné ici : à peine devine-t-on çà et là le père du *Nouveau Jeu*. Dans un style souriant et limpide, nous découvrons ce joli romanesque sentimental dont nous savions que le fringant académicien était affligé pour notre bonheur. Il a besoin de temps à autre de peindre avec optimisme une humanité honorable, afin de se reposer des turpitudes qu'il est bien obligé d'observer d'autre part. Mais il ne perd pas pour autant ses qualités de netteté et de précision dans la façon de poser les personnages et les faits. L'habitude du théâtre a développé chez lui le goût de la clarté et de la simplification. Il entre tout de suite en scène, il ne s'attarde pas à la porte, et en deux phrases il nous présente le petit monde qu'il va faire mouvoir devant nous. Je dois dire cependant qu'il est plus à l'aise dans le dialogue : on sent que là est vraiment sa partie. Les petites préparations du roman ou de la nouvelle l'agacent visiblement et il les raccourcit. La description l'ennuie, et il en use rarement : cependant le vieil hôtel d'Orléans où se passe *la Valse* est un décor brossé avec un soin attentif. Mais il excelle dans le trait, et c'est là une qualité de théâtre. Il écrira négligemment : « La comtesse était une femme trop vertueuse pour prolonger une faute... » Un ministre renversé du pouvoir répliquera à sa femme qui lui demande s'il entrevoit son remplaçant : — « Je ne m'en occupe même pas. Encore quelque imbécile ! » — Et c'est là un bon mot de comédie. Une ancienne coureuse, retraitée en province, se fâchera de l'expression de cocotte employée au sujet de son passé : — « Oh ! Pourquoi ?... Non.

Une lorette. On disait comme ça, alors. » — Il serait plus facile de noter, au sujet de M. Henri Lavedan, les différences essentielles qui séparent les romanciers professionnels des auteurs dramatiques : ceux-ci peuvent écrire de bons romans, et ceux-là faire de bonnes pièces : on découvrira toujours à leurs procédés leur prédilection pour l'une ou l'autre de ces formes d'art. Ce petit recueil, *la Valse*, est, en définitive, plus agréable dans ses nouvelles dialoguées que dans ses récits; mais dans les unes et les autres on retrouve avec plaisir une sensibilité qui ne craint pas la sentimentalité et le romanesque, et qui s'allie à de précieuses habitudes de clarté.

Henry BORDEAUX.

CHRONIQUE

nier poste, le marquis de Lansdowne avait encouru, à l'occasion de la campagne sud-africaine, les plus vives critiques et l'on pensait bien que, lors du remaniement qui devrait suivre les élections, il serait pourvu à son remplacement. Mais on ne s'attendait pas à le voir échanger le portefeuille de la guerre contre celui des relations extérieures. M. Chamberlain, averti sans doute avant de s'embarquer, ne dut pas être parmi les moins surpris. Cette surprise, il faut le dire, a été générale. Mais on comprend cependant que lord Salisbury ne se soit pas soucié de se donner comme successeur et comme voisin immédiat un homme aussi turbulent et de façons aussi vulgaires que M. J. Chamberlain. Il eût fallu que le premier ministre abandonnât complètement la politique pour que M. Chamberlain pût passer des colonies au Foreign Office. Lord Lansdowne, au contraire, est un grand seigneur courtois, apprécié dans toutes les capitales, hautement estimé de l'aristocratie européenne, par son mariage comptant en France des parents, en rapports personnels avec l'empereur allemand. Il est certain que sa situation personnelle rendra bien souvent sa tâche plus facile, et il est visible que sa nomination, alors qu'on avait des raisons de s'attendre à celle de M. Chamberlain, a produit un sentiment de détente. Avant d'échouer aussi déplorablement au ministère de la guerre, le marquis de Lansdowne avait d'ailleurs fourni une carrière brillante dans l'administration, au Canada et aux Indes.

*
* *

Dans son discours du 22 septembre, le président de la République a indiqué la possibilité d'une revision de la Constitution. Un tel aveu venant d'une telle autorité est à retenir, et il est certain qu'au cours de la prochaine session du Parlement, il produira ses consé-

quences. Le pays, auquel s'adressait ce jour-là le président de la République, et le monde politique l'ont entendu. Les efforts d'esprits généreux et clairvoyants qui agissaient dans le même sens y ont trouvé un appui dont il serait difficile d'exagérer l'importance. C'est ainsi que les paroles de M. Loubet donnent une nouvelle force à la campagne revisionniste entreprise par M. de Marcère. L'ancien ministre en a rappelé en ces termes l'origine, l'historique et le but : « Mon opinion sur la nécessité d'une revision de la Constitution date de très loin, du jour — il y a une dizaine d'années — où je me rendis compte que, la Constitution étant mise hors de service, les intérêts du pays étaient désormais livrés aux caprices du hasard, aux appétits déchaînés des partis. Depuis ce temps-là, les choses, en empirant, n'ont fait que confirmer mon opinion. Et c'est à l'aspect d'une anarchie devenue notoire, en constatant que l'état de désordre général de nos affaires ne nous avait même pas permis de relever des insultes comme celles de Fachoda, que nous résolûmes, M. Charles Benoist et moi, d'ouvrir la campagne revisionniste. C'était, il y a trois ans, à Lille. L'idée d'une revision par une Constituante apparut à un très grand nombre de Français comme une issue à une situation inextricable et comme une espérance de salut. Mais que ne peut-on pas dire aujourd'hui ? Ce n'est plus seulement de l'anarchie dans les affaires de l'Etat ; c'est l'Etat lui-même défiguré, et, par le moyen de la Constitution, un pays nouveau substitué à notre pays ; si bien que la France n'est quasi plus chez elle. Elle se trouve dominée par un gouvernement, à forme parlementaire, qui l'opprime et qui l'expulse. Par l'effet d'un faux parlementarisme, elle semble se donner à elle-même les étrivières ; on ajoute la dérision à l'humiliation. Il importe peu que cette œuvre antinationale soit ou ne soit pas consciente ; en politique, les faits seuls comptent. Et le fait actuel est tel :

nous sommes mis en demeure de nous reconquérir ou de périr. Cette situation est si extraordinaire que les mots, pour la dépeindre, paraissent excessifs. Ils ne sont qu'exacts, et l'on peut affirmer que l'immense majorité des Français pensent ce que je dis. De quoi s'agit-il donc? De restaurer la France du haut en bas démantelée, dans l'ordre politique, dans l'ordre social, dans l'ordre religieux, c'est-à-dire dans son intégralité. L'œuvre à accomplir dit à elle seule l'effort à faire. Cet effort, la France en est capable, par le seul moyen d'une consultation libre, sincère et sérieuse, sous la forme d'une Constituante sortie du suffrage universel exprimé par le scrutin de liste, comme ce fut fait en 1848 et en 1871, sans rappeler les États généraux de 1789. Il n'est pas besoin d'explications pour faire comprendre que la Constitution de 1875 ne saurait remplir l'office du redressement national, et qu'un congrès formé par les deux Chambres actuelles ne le voudrait ni ne le pourrait. M. Loubet a donc eu une vue juste quand il a dit au pays qu'il est possible « que la « République modifie quelques-unes de ses institutions ». Seulement, je pense qu'il faudra aller jusqu'au bout et remettre à ce pays les pouvoirs qui lui appartiennent. » On ne peut que souscrire à ces fermes paroles et à l'espoir qu'elles expriment. Mais il ne faudrait pas que l'échéance en fût trop longtemps différée. Le discours de M. Loubet en avancera peut-être l'heure : ce bienfait lui sera compté.

CLAYEURES.

4 novembre.

Le directeur-gérant : P. MAINGUET. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie — 1607

L'Instantané

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

3e Année. No 51 2e semestre 17 Novembre 1900



299. — M. DAGNAN-BOUVERET

Peintre, membre de l'Institut

Communiqué par M. Muenier. Gravure de G. de Résener.



300. — S. A. LE DUC HENRI DE MECKLEMBOURG

Fiancé de la reine des Pays-Bas

Cl. de [illegible]. Gr. de G. de R[illegible].



301. — S. M. WILHELMINE
Reine des Pays-Bas

Cl. de Kameke

Gr. de G. de Résener.



302. — MONUMENT ÉLEVÉ A LA MÉMOIRE DE CARNOT
à Lyon

Cl. de M. Bouët. Gr. de Rousset.



303. — INAUGURATION DU MONUMENT CARNOT, A LYON

Le président de la République quittant l'Hôtel de Ville

Cl. de M. Bouët. Gr. de G. de Résener.

304. — LE MONUMENT INACHEVÉ DU PRÉSIDENT KRUGER, A PRÉTORIA

305. — LA TOMBE DU COLONEL DE VILLEBOIS-MAREUIL, A BOSHOF



306. — LA SORTIE DU SERVICE FUNÈBRE CÉLÉBRÉ EN L'HONNEUR DU COLONEL DE VILLEBOIS-MAREUIL
à Mareuil

Cl. de M. Aulong — Gr. de G. de Résener.



307. — MOUTONS AU PATURAGE



308. — APPEL AUX CHIENS

(Gravure extraite de l'*Annuaire de la photographie de* 1900)

Cl. de M. E. Rougé. Gr. de Van Leer.



309. — INTÉRIEUR D'UN FORT DE TAKOU APRÈS LE BOMBARDEMENT



30. — MONUMENT ÉLEVÉ AUX BRETONS MORTS POUR LA PATRIE

Par la ville de Brest

(Œuvre du statuaire M. Aug. Maillard)

ommuniqué par M. Th. Janvrais. Gr. de Rousset.



311. — LE BARON DE RICHTHOFEN
Secrétaire d'État à l'office des affaires étrangères d'Allemagne
Cl. de Hoffert. Gr. de Rousset.

NOS GRAVURES

299. — **M. Dagnan-Bouveret** vient d'être élu membre de l'Académie des beaux-arts, en remplacement d'Antoine Vollon. Le nouvel académicien est un des artistes sur lesquels l'Ecole française fonde les meilleures espérances. Il est aujourd'hui connu du grand public à l'égal des maîtres les plus réputés. Il y a une vingtaine d'années, la *Noce chez le photographe* lui valut un réel succès de popularité. Depuis, la *Bénédiction des époux*, le *Pain bénit*, le *Pardon en Bretagne*, les *Conscrits*, la *Vaccination*, etc., lui ont mérité l'approbation des plus délicats. Il a fait aussi des portraits exquis, de petit format, qui rappellent les meilleurs de l'Ecole française.

M. Dagnan-Bouveret est né en 1852. Il est membre de la Société nationale des Beaux-Arts.

300, 301. — Les fiançailles de la **reine Wilhelmine** et du **duc Henri de Mecklembourg** sont maintenant officielles.

La jeune reine de Hollande est née le 31 août 1880. Elle est la fille du roi Guillaume III auquel elle succéda en 1890 sous la tutelle de sa mère, la reine Emma, née princesse de Waldeck et Pyrmont. Cette tutelle prit fin en 1898.

Son fiancé, le duc Henri de Mecklembourg, est né à Schvérin le 19 avril 1876. Il est le fils du duc Frédéric-François II et de la grande-duchesse Marie de Mecklembourg; par son père, il est le frère de la grande-duchesse Vladimir et du duc Jean, régent du grand-duché de Mecklembourg-Schvérin. Il est le frère de la grande-duchesse Auguste d'Oldenbourg et l'oncle du grand-duc de Mecklembourg, Frédéric-François IV.

302, 303. — **Monument élevé à la mémoire de Carnot, à Lyon. — Inauguration du monument Carnot à Lyon.** — Le président de la République quittant l'Hôtel de Ville.

304. — **Au Transvaal. — Le monument inachevé du président Kruger, à Prétoria.**

305, 306. — **Le tombeau du colonel de Villebois-Mareuil à Boshof (Etat libre d'Orange). — Sortie du service funèbre célébré à Mareuil pour la mémoire du héros du Transvaal.**

(Sur le colonel de Villebois-Mareuil, voir l'*Instantané* du 3 mars 1900.)

Mareuil (Dordogne) a été le berceau de la famille de Villebois-Mareuil. Les deux frères Hugues et Jean de Mareuil, à la tête de leurs milices communales, prirent une part importante à la bataille de Bouvines, première victoire de la patrie française (27 août 1214). Ils décidèrent même de la journée en se battant comme des lions aux côtés de Philippe-Auguste, en s'emparant du traître Ferrand, comte de Flandre, et en faisant reculer l'empereur Othon IV, qui, grâce à eux, racontent les annales du temps, ne put endurer la vertu des chevaliers de France. Ils reçurent pour récompense de leurs services la seigneurie de Villebois, en pays charentais (aujourd'hui Villebois-Lavalette, à quelques kilomètres de Mareuil) : ainsi prit naissance, au treizième siècle, *cette très illustre et grande maison* de Villebois-Mareuil, dont parlait l'historien Brantôme, et qui a conquis, de nos jours, un dernier reflet de gloire dans la guerre sud-africaine.

Un service funèbre en l'honneur du colonel de Villebois-Mareuil a été célébré dernièrement à Mareuil, dans l'église paroissiale tendue de draperies et pavoisée de drapeaux garnis de crêpe. La famille se trouvait représentée par Mlle Simone de Villebois-Mareuil, la fille du héros; par M. le vicomte de Villebois-Mareuil, son frère, ancien député de la Mayenne, ainsi que par ses cousins MM. le baron de Villebois-Mareuil, le colonel de Malet et Charles de Beaumont. Voici la péroraison de l'oraison funèbre prononcée à cette occasion par M. le chanoine Mathet :

« ... Et maintenant, noble soldat, dormez, dormez en paix, dans ce simple tombeau qu'on vous a élevé là-bas, en un repli de terrain verdoyant de l'Afrique australe. Dormez à l'ombre de la croix qui marque la place où vous êtes tombé. Dormez-y votre dernier sommeil, en attendant la résurrection triomphante. Mais que quiconque passera au ravin de Boshof, prête l'oreille! Il entendra germer de terre cette inscription que je lis sur une autre tombe guerrière et qui irait si bien sur la vôtre : « Arrête, « passant ; tu foules ici les cendres d'un héros : *Sta, viator, heroem* « *calcas!* » et ces paroles dictées par l'Esprit-Saint, et qui expliquent votre vie et votre mort : « Passant, va dire à ton pays que celui-ci

« est mort plutôt que de violer les lois que Dieu a faites à sa « patrie : *Mori magis quam patrias Dei leges prævaricari!* »

Le tombeau du colonel de Villebois-Mareuil a été élevé par les soins du général anglais lord Methuen à Boshof (Etat libre d'Orange).

307, 308. — **Moutons au paturage. — Appel aux chiens.** — Gravures extraites de l'*Annuaire de la photographie de 1900.*

309. — **Expédition de Chine. — Intérieur d'un fort de Takou après le bombardement.**

310. — **Le monument de Brest : aux Bretons morts pour la Patrie!** — On a inauguré récemment, à Brest, un monument de M. Auguste Maillard, érigé à la gloire des marins et soldats bretons morts pour la Patrie.

> La Bretagne en ce jour au pied des croix de pierre
> Tristement s'agenouille et dit une prière
> Pour l'âme de ses gars tombés au champ d'honneur...
> . . . .

a dit un poète breton, M. Hébert.

Et l'on sait avec quelle fougue patriotique, sous le pavillon ou le drapeau, la Bretagne a payé largement sa dette en 1870-71. Sa légion bretonne à Beaune-la-Rolande, ses zouaves pontificaux à Loigny, ses marins au Bourget et à Montretout, ses marsouins à Bazeilles, ses mobilisés à Auvours et au Mans, ses francs-tireurs à Fréteval et à Bretoncelles, ses gardes nationales à Droué et à l'Hay, ses moblots à Champigny, etc., tous ont fait à la Bretagne un grand renom pendant l'année terrible.

Mais les héros bretons sont aussi de tous les temps. Et la Bretagne ne serait pas la Bretagne sans Du Guesclin et Geoffroy de Pontblanc, Beaumanoir et Olivier de Clisson, Montfort et Richemont, Cornic et Bisson, Porcon de la Barbinais et Gesril du Papeu, Cambronne et la Bourdonnais, Fleuriot de Langle et Bouvet, Surcouf et Duguay-Trouin, du Couédic et Primauguet, Charette et Lamoricière, Lariboisière et de Lourmel, de Linois et Bouët-Willaumez, la Tour d'Auvergne et Moreau, Danycan et Villaret-Joyeuse, Francis Garnier et Désilles, Danycan et de Pimodan, Pobéguin et de Mauduit du Plessix.... Nous ne pouvons les citer tous.

Et le ministre de la guerre a bien dit, quand il les a évoqués

à Brest : « ... C'est à la mémoire de ces héros que vous avez élevé ce monument, aux marins, aux soldats, à ceux qui ont laissé un nom illustre comme aux obscurs, aux chefs comme à ceux tombés dans le rang. Il est à la gloire de la Bretagne. Devant lui, je salue nos frères, marins et soldats bretons, noblement tombés au champ d'honneur. » Th. J.

311. — **Le baron de Richthofen**, sous-secrétaire d'Etat à l'Office impérial des affaires étrangères d'Allemagne, est nommé secrétaire d'Etat de ce département en remplacement du comte de Bülow, qui succède au prince de Hohenlohe comme chancelier de l'Empire. Le nouveau ministre passe pour un des plus remarquables parmi les diplomates allemands et son avènement est fort bien accueilli à Berlin où, depuis la promotion du comte de Bülow, il ne faisait aucun doute. Très correct et bon orateur, il a su acquérir au Reichstag l'estime et la sympathie de tous les partis. La nomination de cet administrateur, qui n'est pas un homme politique, à la tête de l'Office impérial de la Wilhelmstrasse, indique assez que le comte de Bülow, contrairement à ce qui s'est passé pour le prince de Hohenlohe, reste l'unique directeur de la politique extérieure de l'Allemagne.

Le baron Oswald de Richthofen est âgé de cinquante-trois ans. Né en 1847 à Jassy, où son père était consul général de Prusse, il a fait les deux guerres d'Autriche en 1866 et de France en 1870; la seconde en qualité d'officier de réserve. Il y reçut la croix de fer à Mars-la-Tour. Après avoir terminé ses études de doctorat en droit à l'université de Strasbourg, il passa en 1873 l'examen de fonctionnaire d'Etat à Colmar et, de 1875 à 1885, fut aide-conseiller, puis conseiller-rapporteur au ministère des affaires étrangères à Berlin. Il a passé presque toute sa carrière à la chancellerie, s'y distinguant notamment par des travaux relatifs aux traités de commerce. Il n'a servi à l'étranger que comme membre allemand de l'administration internationale de la dette égyptienne au Caire. Il a été nommé, en 1896, directeur de la section coloniale aux affaires étrangères, et enfin, au mois de décembre 1897, il fut appelé au poste de sous-secrétaire d'Etat à cet Office.

Le directeur-gérant : P. Mainguet. Paris. Typ. Plon-Nourrit et Cie. — 1632.

LE FRIQUET

(*Suite*)

En s'agenouillant, le Friquet aperçut tout de suite le curé de Saint-Séverin occupé à faire la toilette de son église. Monté sur un escabeau, il essuyait les candélabres, changeait les cierges, époussetait les roses de mousseline blanche qui ornaient les vases du chœur.

Et la petite pensa :

— Y change de l'autre, c'lui-là!... pas d' potins! pas d'insinuations, pas d'intrigues ni d' calculs!... Y s'occupe du bon Dieu, lui, ça lui suffit!...

L'abbé Guislain avait aperçu aussi sa petite paroissienne et, à l'instant où elle quittait l'église, il dégringola de son escabeau et la rejoignit quand elle traversait le cimetière.

Il aimait la franche nature et le caractère honnête du Friquet. Il lui plaisait de l'interroger, de connaître les jolies pensées de cette âme fraîche et bonne.

— Oh! m'sieu l' curé — dit Friquette en le voyant arriver — oh!... vous vous dérangez à cause de moi!... voul'-vous, au contraire, que j' vous aide à nettoyer?...

Le curé expliqua :

— Mais non!... j'allais cesser mes rangements pour

me rendre au château... il faut que j'y aille avant trois heures... je l'ai promis à M. Hubert tout à l'heure...

— Elle ne va pas plus mal, Mme de Ganges?... — demanda la petite, désireuse de s'enquérir du vicomte et cherchant à faire tourner la conversation vers la mère et le fils.

— Non!... seulement elle part demain... et j'ai promis d'aller lui dire adieu ce soir...

— Elle part demain!... — balbutia le Friquet consternée — elle part demain... vous êtes sur?...

— Parfaitement sûr!...

— Et lui?...

— M. Hubert?... Eh bien, mais il part aussi, naturellement!... jamais il ne quitte sa maman!... voyons, Friquet... qu'est-ce qu'il y a?... — demanda le pauvre homme en regardant la petite qui fondait en larmes.

— J' l'aime tant, m'sieu l' curé!... j' l'aime si tellement, si vous saviez!... j' l'aime plus que tout!...

— Que tout?... et Dieu?...

— Dieu!... — murmura le Friquet en baissant son petit nez drôle — Dieu?... Ben, m'sieu l' curé, si j' vous disais que j' l'aime plus que m'sieu d' Ganges, j' mentirais!...

— Mais c'est abominable de parler de la sorte!...

— Vous aimeriez pas mieux que j' mente?...

— Ma foi!... je ne sais pas trop ce que j'aimerais le mieux!... — dit le pauvre prêtre désolé — le choix est si étrange, en vérité... Vous ne comprenez donc pas qu'une jeune fille ne doit pas dire ainsi qu'elle aime un jeune homme?...

— Une jeune fille!... j' suis pas une jeune fille!... j' suis l' Friquet!...

— Oui, le Friquet qui a quinze ans... ou seize... car d'après ce que m'a expliqué le Mafflu, il n'a jamais su exactement si vous aviez dix-huit mois ou deux ans... ou même peut-être plus...

— Ben, tant pis!... Qu'est-ce que vous voulez qu' j'y fasse?...

— Je veux... je veux au moins que vous veilliez sur votre tenue et sur vos paroles... Une jeune fille ne doit aimer avec cette violence qu'un homme de sa famille... ou un homme qu'elle puisse épouser... Or, comme vous ne pouvez pas épouser M. de Ganges...

— Ah!... non!... plutôt pas!... — s'écria le Friquet en riant sous ses larmes — j' vous d'mande pardon, d' rire comme ça, m'sieu l' curé... mais c'est qu' voyez-vous, c'est si drôle!... épouser m'sieu d' Ganges!... Ah! c' que c'est rigolo!... moi qu' le Mafflu a trouvée sur la route avec des moineaux d'ssus moi qu'ont été mes parrains!... moi, l' Friquet!... Oh! là, là!...

Elle s'interrompit de rire et acheva, sérieuse :

— Sans compter que j' suis p't'êtr' l'enfant d' pochards ou d' sales gens!... on n' sait pas, s' pas?... pour m'avoir posée comme ça sus la route, ça d'vait pas êtr' la crème, mes parents!...

Elle se mouchait et s'essuyait les yeux, à la fois désolée et narquoise. L'abbé Guislain, qui ne savait plus trop quelle tête faire, lui prit la main.

— Au revoir, Friquet, je me sauve!... et moi, qui avais promis à M. Hubert que j'allais tout d' suite voir sa maman!... Au revoir, ma petite enfant!...

Le curé de Saint-Séverin s'éloigna à grandes enjambées. Friquette regarda un moment la haute silhouette maigre qui fuyait, se détachant sur le ciel clair. Elle allait retourner sur ses pas et reprendre la route, lorsqu'elle se rappela la conversation surprise tout à l'heure.

« Chaque jour, ils se promènent seuls au bord de l'Orne ou dans le bas du parc... » avait dit le curé d'Hourville. Eh bien, si vraiment ils se promenaient, ça devait être à cette heure-ci!

Et maintenant, elle se souvenait de mille riens ou-

bliés et qui revenaient en masse encombrer sa pauvre tête meurtrie.

Depuis quelque temps, Mme Schlemmer l'envoyait tous les jours faire une course quelconque après le déjeuner, vers deux heures... Un jour à Caen, le lendemain à Luc, ou à Langrune, ou à Lion-sur-Mer... et précisément ces sorties en quelque sorte commandées, coïncidaient exactement avec le retour de M. de Ganges.

Un besoin de savoir la prit. Au lieu de rentrer par la route, elle traversa le village en courant et se mit à dévaler la pente gazonnée qui conduisait à l'Orne.

Là, tournant dans le chemin de halage, elle reprit sa course vers Hourville, et suivit la rivière jusqu'à un coude d'où l'on apercevait la terrasse et les jardins potagers. Ses yeux inquiets fouillèrent le chemin sans rien découvrir, alors elle se dit :

— Ils sont dans le parc!...

Elle avait dépassé la première grille et elle était loin de la seconde. Impatiente, elle escalada le mur avec une agilité de singe et se laissa glisser de l'autre côté. Souple et molle, en boule, elle roula dans l'allée et faillit faire tomber Hubert qui passait au pied du mur.

— Eh bien?... — fit-il stupéfait en voyant rouler la petite — voilà une façon de rentrer qui n'est pas ordinaire!...

Il se penchait vers l'enfant, allongeant la main vers elle pour l'aider à se relever, mais déjà elle était sur ses pieds, rouge et vexée d'avoir été surprise. Et comme il répétait :

— Ce n'est pas ordinaire!...

Elle répliqua :

— Je voulais voir si je suis encore capable de faire des tours!...

Depuis une heure l'image du Mafflu et du cirque la

hantait. Il lui semblait que la vie d'autrefois qui, hier encore apparaissait très lointaine, se trouvait aujourd'hui toute proche et très nette, comme si elle avait cessé la veille et reprenait le lendemain. Et cette vision de la vie passée l'absorbait à tel point que M. de Ganges demanda :

— Vous avez l'air préoccupé, mademoiselle Friquette!... je voudrais bien pourtant vous faire mes adieux... adieux momentanés, car vous allez sans doute rentrer à Paris bientôt, vous aussi?...

Elle murmura toute pâle, tandis que sa main tremblait dans celle d'Hubert.

— Je n' sais pas!... je n' sais rien de c' qu'on fait!...

M. de Ganges trouvait que, positivement, le Friquet paraissait mal à l'aise. Et lui aussi se sentait gêné sans s'expliquer pourquoi. Alors, voulant abréger le temps de la rencontre, il laissa retomber la petite main de l'enfant en disant :

— Au revoir, à bientôt, mademoiselle Friquette!...

Il disait «mademoiselle» pour blaguer, comme il faisait lorsqu'il affectait de prendre avec le Friquet le genre cérémonieux.

La petite s'enfuit sans rien répondre. Puis, au bout de quelques pas, elle s'effondra sur la mousse, et couchée de tout son long, le visage enfoui dans ses bras repliés, elle pleura.

M. Schlemmer avait reçu au courrier de trois heures une lettre anonyme lui dénonçant les promenades de sa femme et de M. de Ganges.

Après s'être mis d'abord en colère, il s'était rendu compte qu'il y avait là un filon à exploiter et, dans l'espoir de pincer les amoureux, s'était précipité dans l'allée qu'indiquait la lettre. Mais arrivé trop tard, comme les carabiniers des *Brigands*, il ne trouva que le Friquet qui sanglotait le nez dans les feuilles mortes.

La petite était allongée dans une pose abandonnée. Son corps svelte, ses formes minces et pleines se dessinaient sous la robe de toile qui collait comme une peau. Et le banquier, arrêté devant elle, se disait que Villiers-Neaufle avait du flair et que la petite écuyère était vraiment un morceau de roi.

Alors, faisant aussi douce que possible sa voix grasse et canaille, il demanda en s'asseyant péniblement à côté de l'enfant :

— Qu'est-ce qui vous fait de la peine, Friquette ? qu'est-ce que je peux faire pour vous ?...

Surprise, le Friquet se dressa d'un bond. Et à la vue du banquier son visage se durcit et ses larmes se séchèrent brusquement.

Un pas faisait craquer les feuilles. M. Schlemmer qui se relevait lentement dit, embarrassé :

— C'est l'homme du télégraphe !...

Et allant, pour se donner une contenance, au-devant d'un bonhomme qui arrivait en soufflant et en traînant les pieds, il demanda :

— Vous avez une dépêche pour moi ?...

Ce fut le Friquet qui répondit :

— Pas pour vous... pour m'sieu d' Villiers-Neaufle !...

— Oui... — répéta le porteur — pour M. de Villiers-Neaufle.

Et comme M. Schlemmer ahuri demandait :

— Comment le saviez-vous ?...

Elle répondit en souriant :

— Pac' que j' sais tout !... j' sais même c' qu'il y a dans la dépêche... à peu près... enfin j' sais qu'après l'avoir reçue, m'sieu d' Villiers-Neaufle s' trottera...

Le banquier s'étonna. Comment la petite écuyère était-elle si au courant des faits et gestes du marquis ?... Est-ce que ce Villiers-Neaufle, avec ses airs corrects et confits, aurait eu l'idée de profiter lui-même des charmes que ce matin il détaillait si complaisam-

ment? Est-ce qu'il avait pris quelque arrangement connu de Friquette?...

Quand le pas traînard du porteur de dépêches se fut éloigné allant vers le château, M. Schlemmer se rapprocha du Friquet et lui dit, plus ému qu'il ne voulait le paraître :

— Je ne sais pas ce que Villiers-Neaufle a pu vous offrir, ni même s'il vous a offert quelque chose, car il est assez jobard pour ne l'avoir pas fait... mais quoi qu'il vous ait promis, ma petite, il ne pourra pas faire la dixième partie de ce que je peux, moi!...

L'enfant le regardait, ouvrant tout grands ses yeux lumineux. Il crut qu'elle jouait l'ignorance et proposa :

— Ça ne peut pas toujours durer, cette situation!... votre intérêt est de vous établir... votre beauté vous donne le droit d'être difficile, je le sais, ma chère petite, aussi je ferai tous les sacrifices nécessaires pour la payer à son prix...

Depuis qu'il roulait dans sa tête le projet de lancer la petite écuyère, M. Schlemmer cherchait à le faire le plus économiquement possible. Et maintenant il comprenait — qu'étant donné la nature de Friquette — c'était l'impossible qu'il avait voulu. Cette petite fille volontaire et violente, qui s'était sauvée de son cirque et qui avait rossé Charley, n'était pas facile à détourner de la ligne qu'elle entendait suivre. Il fallait, pour l'obtenir, l'estimer tout de suite à sa juste valeur sans marchandage ni lésinerie.

Il se retourna vers le Friquet. La petite regardait dans le vide, repartie de nouveau dans son rêve, inconsciente, et en apparence veule à souhait.

Le banquier sentait tout près de lui le corps souple et charmant qui, depuis le matin, le troublait. Il apercevait le profil perdu, la joue ronde, toute rose et qui semblait de velours.

S'abandonnant à l'instinct qui le poussait vers le

Friquet, il la saisit dans ses bras courts et posa brutalement ses grosses lèvres sur le cou blanc qui plia, se dérobant à sa caresse.

En un clin d'œil la petite fut debout, le visage en feu, le regard mauvais, le geste menaçant.

Mais au moment où son petit poing, solide et lourd, s'abattait sur la figure du banquier, elle réfléchit, s'arrêta court, et changeant soudain d'attitude et de visage, demanda, la voix gouailleuse et l'œil narquois :

— Vous n'êtes pas fou ?...

M. Schlemmer répondit tout tremblant, en épongeant son front moite :

— Si !... je suis fou de toi !...

Et comme elle ricanait, il acheva, la voix enrouée :

— Et je t'aurai !...

Elle secoua sa chevelure dorée qui prenait des airs de crinière :

— Jamais !... jamais !... jamais !...

— Je t'aurai de force ou par surprise, mais je t'aurai...

Elle dit redevenue calme, le ton froid, la voix coupante :

— Jamais !... et surtout n'essayez plus de me toucher !... si vous me touchiez encore...

Il questionna, s'efforçant de gouailler à son tour :

— Qu'est-ce tu me ferais, si je te touchais encore ?...

Le Friquet répondit :

— Je vous tuerais !...

Il s'efforçait de rire, alors elle affirma, tenace et féroce :

— Et je n' dis pas ça en l'air, vous savez !...

XIV

Le Friquet quitta Baugé avec chagrin, et le sculpteur vit avec peine partir la fillette qui était, à Hourville, son seul rayon de gaieté.

Les six mois passés parmi ces snobs lui semblaient longs terriblement, et il se fût réjoui du départ des châtelains si Friquette n'avait pas suivi Mme Schlemmer à Paris. Un instant il s'était imaginé que l'on n'emmènerait pas la petite écuyère. Et puis, il avait réfléchi que, dans tous les cas, elle n'était plus assez gosse à présent pour qu'on la laissât en tête à tête avec lui qui n'était pas encore assez vieux pour avoir la garde des jeunes filles.

Le Friquet était une femme et même une très jolie femme, cent fois mieux — au goût du sculpteur — que Mme Schlemmer qui avait plus de beauté que le Friquet, mais qui n'avait pas son charme vivant et fort. Baugé se sépara de la petite avec d'autant plus de regret qu'il remarquait depuis quelque temps en elle une sorte de lassitude et de tristesse.

Du jour au lendemain, sans motif apparent, le Friquet avait changé. Sa gaieté parfois bruyante, sa gaminerie, que l'on jugeait incurable, n'étaient plus les mêmes. Son beau rire se faisait plus rare et sonnait moins clair. La malice de ses yeux s'éteignait.

Souvent, Baugé avait cru deviner que la petite aimait Hubert autrement que comme un protecteur ou un ami, mais après avoir réfléchi, il repoussait cette pensée.

Si l'enfant aimait d'amour M. de Ganges, elle ne ferait pas ainsi naïvement étalage de son adoration.

En remarquant la tristesse du Friquet, il constata

que cette tristesse avait coïncidé avec la privation de voir le vicomte, retenu près de sa mère qui se mourait.

Hubert n'était pas parti comme il le croyait le jour où il avait dit adieu au Friquet et à Iseult. Mais il ne quittait plus Mme de Gauges et, ni le Friquet ni Mme Schlemmer ne l'avaient revu.

Ce furent les châtelains d'Hourville qui partirent les premiers. Le banquier avait déclaré que puisque Son Altesse Royale ouvrait la chasse à courre chez les Rothschwein, il allait se faire inviter chez eux et ne ferait pas officiellement l'ouverture à Hourville. L'équipage chasserait sans lui.

La veille du départ, le Friquet vint dire adieu au sculpteur à l'heure où le jour tombait et où elle était sûre de ne pas le déranger dans son travail. Allongé sur un divan, dans un coin de l'immense remise devenue atelier, Baugé fumait une pipe en songeant qu'on était joliment bien là et qu'il allait lui sembler très doux de ne plus être obligé d'enfiler un habit tous les soirs pour le dîner — usage qu'il jugeait inutile et vain entre tous — lorsqu'il entendit frapper doucement.

Il hésita un instant à répondre, certain qu'il était de voir entrer un raseur.

Mais quand, dans l'encadrement de la porte, il vit se détacher sur le jour finissant la jolie silhouette du Friquet, il se leva vivement et alla vers la petite, qui disait d'une voix douce, un peu émue :

— M'sieu Baugé... c'est moi!... j' veux vous dire adieu et vous r'mercier d' vot' bonté pour moi autrement que d'vant les gêneurs...

— Comment, ma bonté pour toi?... — fit le sculpteur presque ému lui aussi — mais, mon pauvre Friquet, je n'ai pas eu pour toi la moindre bonté... je t'aime beaucoup et...

— J' sais bien!... et c'est d' ça que j' vous r'mercie... vous avez été mon seul ami ici... et même ailleurs...

Baugé allait dire :

— Eh bien?... et Ganges?...

Mais il retint la question qui venait à ses lèvres. Déjà le Friquet avait repris :

— Ça m' fait du chagrin d' vous quitter, allez, m'sieu Baugé!... maintenant que j' vous aurai plus pour tailler que'qu'fois, comme ça, un' p'tite bavette, c'est fini!... j' rigolerai plus avec personne!...

— Mais tu rigoleras encore avec moi, mon petit Friquet... quand vous reviendrez ici, après le grand prix, comme le veut le code des usages chics, tu me retrouveras avec mon ciseau...

— Et vos gargouilles...

— Non... pas mes gargouilles!... elles seront finies, heureusement!... mais M. de Villiers-Neaufle... qui connaît quelque chose aux monuments, a soufflé dans le tuyau du patron de refaire aussi la chapelle... alors, moyennant cinquante mille balles, il me la fait réparer... c'est encore sept ou huit mois de travail... au moins... et après ça, mon petit, fini nous deux, le travail!... je me couche dans un champ et je regarde le ciel en fumant Joséphine, ma vieille pipe!... et en Bourgogne, mon pays!... un chic pays, va, tu peux me croire!... Et tu sais, Friquet, si jamais t'avais des malheurs, des accrocs avec les patrons, accrocs ou n'importe quoi... adresse-toi à moi, veux-tu?... il y aura toujours pour toi, chez ce vieux fou de Baugé, un abri, de l'argent et un conseil d'ami... Est-ce dit?...

— Oui, m'sieu Baugé!... — murmura la petite d'une voix qui s'étouffa dans les larmes, tandis qu'elle se jetait au cou du sculpteur, — oui, vous êtes un ami!... avec l' Mafflu, ça m' fait deux amis!...

Se mouchant avec tapage, elle conclut :

— Et y en a core beaucoup qu'en ont pas autant!...

Baugé se décida à poser une des questions qui lui venaient à l'esprit :

— On dirait, Friquet, que tu ne comptes pas sur l'amitié de Mme Schlemmer?... Cependant elle semble avoir pour toi plus que de l'amitié... de l'affection...

La petite répondit vivement :

— Oh!... Mme Schlemmer est très bonne pour moi, très... mais c'est plus la même chose... et puis... y a pas qu'elle... y a son mari...

— Est-ce qu'il n'est pas bien pour toi, ce youtre?...

Le Friquet regardait ses pieds et ne disait rien. Alors, Baugé cria :

— Il est trop bien! je parie?... ah! la vermine!... Prends bien garde à toi, au moins!... méfie-toi!... ouvre l'œil...

— Soyez tranquille, m'sieu Baugé, j' l'ouvre, allez!... j' l'ouvre tout grand!...

— Est-ce qu'il a essayé de...

— De m'embrasser, oui... mais j' crois pas qu'y r'commence...

— Mais enfin... il faut tout prévoir... s'il recommence, qu'est-ce que tu feras?...

— Ça!... m'sieu Baugé, c'est mon affaire!... allons, adieu, j' vous laisse!... v'là l' premier coup qui sonne... vous avez que l' temps d' vous introduire dans vot' sifflet...

Déjà elle se sauvait, le sculpteur la retint, demandant :

— Si tu disais ça à... à Hubert?...

Le Friquet sauta en l'air.

— A lui?... jamais d' la vie!...

— Eh bien... si tu ne partais pas... si tu parlais à Mme Schlemmer... si tu lui demandais de rester ici?... avec moi?...

— Non... je n' veux pas faire ça!... ça lui ferait d' la peine... et j' l'aime, moi, Mme Schlemmer!... J' sais qu'elle s'embête toute seule et qu' ça l'amuse d' m'avoir... j' lui dois beaucoup... j' voudrais bien

m'acquitter d' tout c' que j' lui dois!... J' voudrais pouvoir faire quelqu' chose pour elle... et puisque tout c' que j' peux, c'est d' rester... ben j' resterai tant qu' ça s' pourra!...

Le lendemain, le Friquet était partie avec les Schlemmer.

Quelques jours après son départ, Mme de Ganges mourait.

Pendant tout l'hiver, Baugé partagea son temps entre son travail et Hubert qu'il voyait chaque jour.

Régulièrement la petite écuyère écrivait au sculpteur qui trouvait dans ses lettres un prétexte à parler d'elle et des Schlemmer. Plusieurs fois il s'aperçut — en causant avec Ganges, préoccupé et distrait, que son ami était renseigné sur toutes ces choses beaucoup mieux et plus souvent que lui. Et il conclut qu'Hubert et Mme Schlemmer étaient en correspondance très suivie. Le hasard lui apprit que cette correspondance était très intime aussi.

De temps à autre, la châtelaine d'Hourville écrivait à Baugé pour savoir si les gens qu'on lui avait laissés le servaient convenablement; si on avait mis à son lit des couvertures d'hiver ; si on pensait à lui donner du thé, des confitures, du café, enfin ce qui avait été remis pour lui au moment du départ.

Un matin d'avril, alors que sur la campagne normande neigeaient des fleurs de pommiers, Baugé, qui était allé faire sa promenade accoutumée, rencontra le facteur et prit son courrier assez volumineux ce jour-là. Au milieu des revues, des journaux et d'un tas de lettres, il aperçut tout de suite l'écriture solide et trapue du Friquet, et une grande enveloppe azurée où s'allongeait l'écriture haute, élégante et quelconque de Mme Schlemmer.

« Cher monsieur Baugé, — disait le Friquet —

depuis quelques jours je monte à cheval avec Mme Schlemmer le matin, au Bois de Boulogne, dans une allée ombreuse, exquise et douce aux pieds des chevaux, qui s'appelle l'allée des Poteaux.

« Je ne sais pas pourquoi je vous explique ces choses que vous savez probablement par cœur, mais qui m'émerveillent parce que, moi, je les ignorais totalement.

« J'ai un cheval difficile et magnifique que je dresse pour Mme Schlemmer qui est fatiguée de Némorin. Un grand beau cheval de pur sang alezan, encore un peu trop effilé, mais qui prendra du gros bien assez vite maintenant qu'il n'est plus à l'entraînement. Je soupçonne Charley de donner à *Mon Ami Pierrot* (il s'appelle *Mon Ami Pierrot*) double ration d'avoine, dans le doux espoir qu'il fera avec moi quelque accident. Ça serait joliment vexant! Mais il n'est pas possible que le cheval ne mange que ses douze litres. Pour m'en assurer, je l'ai monté ces trois derniers jours deux fois : le matin avec Mme Schlemmer, à une bonne allure, et le soir, vers cinq heures, en le galopant tout le temps, à tel point que le groom qui me suit en avait assez. Eh bien, *Mon Ami Pierrot* était, en rentrant, aussi en l'air qu'au départ et il m'a fait hier dans l'avenue du Bois une histoire ridicule. Ce matin, il était comme hier. C'est bien embêtant!... Le croyez-vous, dites, cher monsieur Baugé, que ce sale English est rosse?...

« Je dirais bien à M. Schlemmer ce que je suppose et je lui demanderais de mettre *Mon Ami Pierrot* en pension chez Hawes jusqu'à ce qu'il soit dressé, mais je ne veux pas parler à M. Schlemmer, ni surtout réclamer de lui un service. Tout va très bien parce que, précisément, je ne le vois jamais.

« A Paris, tout est — comme je vous l'ai déjà raconté, je crois, — tout différent d'Hourville. Tant pis si je rabâche, vous me pardonnerez. Nous déjeunons,

Mme Schlemmer et moi à une heure, tandis que M. Schlemmer déjeune à onze heures et demie, parce qu'il va à la Bourse presque chaque jour à pied, c'est sa promenade de santé. Il paraît que pour aller de l'avenue du Bois à la Bourse et arriver à l'heure où il veut arriver, il faut partir avant une heure de la maison. Donc jamais — sauf quelquefois le dimanche — je ne vois le patron à déjeuner.

« Il dîne souvent au cercle. Il ne dîne avec nous que quand il va dans le monde ou au théâtre avec sa femme, ce qui lui arrive très rarement. Mme Schlemmer sort presque tous les soirs. Quelquefois elle m'offre de m'emmener au théâtre, je n'accepte jamais quand M. Schlemmer y va, ni s'il y a des invités. Je n'y vais que quand elle est seule avec M. Hector. Je ne veux pas me trouver avec M. Schlemmer, ni imposer la présence de « la petite saltimbanque », comme ils disent (et ça ne me froisse nullement) aux Villiers-Neaufle, aux Vertancourt et Cie. Et je suis sûre, cher monsieur Baugé, que vous m'approuverez de cela.

« Maintenant, voici autre chose que je veux vous dire aussi et pour quoi vous allez sûrement me gronder.

« Je vous avais parlé d'un monsieur qui vient très souvent aux cinq heures de Mme Schlemmer et qui s'appelle le comte de Tréorec. C'est un Breton qui a, je pense, quarante ou quarante-cinq ans; original, sympathique, plein d'esprit et de belle humeur, enfin tout à fait dans votre genre. J'avais bien remarqué qu'il était très gentil pour moi (je crois même que je vous l'avais dit). Il causait avec moi plus qu'avec personne. Il me questionnait sur ma façon de passer mon temps, sur mes cours... Parce qu'il faut vous dire qu'avec l'argent que me donne Mme Schlemmer pour ma toilette, je paye des cours pour tâcher d'apprendre tout ce que je ne sais pas!... et Dieu sait s'il y en a, des choses!... Pour l'orthographe, ça va bien! ça a tou-

jours bien été! Je la sais avec mon œil! Mais le reste!... Je ne pense pas avoir jamais le placement de toutes les choses que j'apprends, mais je veux être comme tout le monde, puisque j'ai eu la veine de lâcher — au moins pour un temps — le trapèze volant et les cerceaux en papier.

« Donc, j'expliquais tout ça à M. de Tréorec et je m'étonnais de lui voir prendre tant d'intérêt à des choses si peu intéressantes en elles-mêmes.

« J'avais remarqué aussi qu'au lieu de venir, comme au mois de décembre, une fois par semaine à peu près, il était venu d'abord deux fois, puis trois, puis presque tous les jours. Et Mme Schlemmer et M. Hector me taquinaient sur « mon amoureux » et ça me faisait rire.

« Quand nous avons commencé à monter à cheval le matin, il y a à peu près quinze jours, nous rencontrions M. de Tréorec, qui se promenait avec nous et qui paraissait enchanté de moi et de ma façon de monter. Faut dire qu'il monte très chicment!... et qu'il connaît les chevaux comme pas un.

« Et si vous me voyiez à cheval, monsieur Baugé!... avec une pelure de chez un tailleur anglais de la rue de la Paix et un bosselard à huit reflets!... Ce que je suis hurphe, c'est rien de le dire!... Si Mlle Mariquita, vous savez, la youpine du cirque Américain, me rencontrait, elle en ferait éclater son corset!...

« Alors, pour reprendre mon histoire, M. de Tréorec nous rattrapait toujours à l'entrée des Poteaux. Et puis, peu à peu, il est venu d'autres gens se promener avec nous. Il y en avait des jeunes qui causaient avec moi, naturellement. Et je voyais que M. de Tréorec faisait un nez infect, mais je ne savais pas pourquoi.

« Et voilà qu'il y a huit jours... — juste aujourd'hui huit jours — c'était mardi dernier... Mme Schlemmer marchait devant avec M. Hector, je suivais avec M. de Tréorec, qui, tout à coup, me dit d'un ton hargneux :

« — Vous devez être bien malheureuse, mademoiselle Marie... (faut vous dire que depuis que nous sommes à Paris, on m'appelle par mon vrai nom)... de ne pas avoir aujourd'hui l'escadron volant de vos admirateurs...

« Et comme je ne savais pas ce qu'il avait, avec ses gros yeux et son air fâché, et que je ne répondais rien, il a crié :

« — Vous les trouvez charmants, tous ces imbéciles !...

« Cette fois-là, j'allais lui dire de me fiche la paix, mais j'ai vu sa pauvre figure si bouleversée que je suis restée toute bête en face de lui. Alors il m'a dit :

« — J'ai demandé tout à l'heure à Mme Schlemmer l'autorisation de vous parler sérieusement, mademoiselle Marie... Vous me connaissez depuis plus de six mois, j'ai quarante mille francs de rentes, un vieux nom et un vieux titre que je suis heureux de vous offrir en vous demandant d'être ma femme... le voulez-vous ?...

« J'étais baba, vous pensez ?.

« J'ai dit à M. de Tréorec toute ma reconnaissance — qui est infinie — mais on n'épouse pas une enfant trouvée par un clown sur la grande route, sous un vol de friquets... d'où le nom lui reste !...

« Il m'a répondu, tenace et résolu, qu'il n'avait au monde qu'une sœur plus âgée que lui, vieille fille et qui ne voyait que par ses yeux, mais j'ai refusé quand même. Je ne veux pas, je ne dois pas risquer de faire le malheur de ce brave et charmant homme qui a bien voulu aimer — aimer honnêtement — le Friquet et l'élever à lui sans arrière-pensée, sans calcul. Je lui ai dit en toute franchise que je ne l'aimais pas comme il fallait aimer son mari, que je ne pourrais pas l'aimer ainsi. Alors il m'a répondu, et je n'oublierai jamais son visage si anxieux à cette dernière minute :

« — Ecoutez-moi bien, Marie ?... Avant de prendre

une décision qui fera le chagrin de toute ma vie, qu par vous pourrait être la plus heureuse et la meilleure écoutez-moi, je vous en prie?... Si vous ne voulez pa me dire oui, parce que vous ne m'aimez pas, je reste c je vais tâcher de me faire aimer de vous... Si vous vous refusez à moi parce que vous avez pour un autr l'affection que je vous demande, alors je vais partir.. Réfléchissez bien, et répondez en toute sincérité?... ...

. . . .

« Depuis huit jours, je n'ai pas revu M. de Tréorec Je ne le reverrai probablement plus jamais.

« Vous trouvez sûrement que je suis folle. Je croi que je suis, au contraire, la raison même. Car je souf frirai bien moins d'une vie malheureuse pour moi seul que je ne souffrirais de voir que je fais la vie malheu reuse à quelqu'un.

« Et puis, voyez-vous, cher monsieur Baugé, j'ai tou jours pensé — même au milieu des événements heu reux qui ont rempli mon existence depuis un an — que le bonheur du Friquet ne sera pas de ce mond

« Je vous dis ça sans tristesse, comme je le pens parce que ça me paraît la vérité...

« Et sur ce, je vous embrasse de tout mon cœur, s vous le permettez au

« FRIQUET. »

« Donnez-moi des nouvelles de M. de Ganges, voulez vous? »

— Hum!... on a raison de dire que toute la pensé d'une femme est dans le post-scriptum!... — pens Baugé en repliant tristement la lettre de la petit écuyère.

Indifférent et lent il décacheta la belle envelopp azurée de Mme Schlemmer et ouvrit le papier qu'il ap procha soudain de ses yeux d'un air ahuri. Car voici c qu'il lisait, stupide :

« Ce mot à la hâte, mon aimé, pour vous demander encore aujourd'hui comme hier, et comme demain, si vous n'arriverez pas bientôt?... Vous me faisiez espérer qu'après vos six premiers mois de deuil vous viendriez prendre enfin... ce qui est à vous depuis toujours.

« J'ai tant peur, mon Hubert adoré, des événements qui peuvent vous éloigner de moi et m'enlever — avant même qu'il n'ait été mien — ce bonheur si longtemps attendu.

« Ecrivez-moi, mon aimé, dites-moi que vous arriverez bien vite... et répétez encore que vous m'aimez, que vous n'aimez que moi...

« ISEULT.

« *P.-S.* — Le Friquet est une drôle de petite bonne femme. Tréorec l'a demandée en mariage et elle a refusé le monsieur, le titre et l'argent... qui étaient très présentables tous les trois. Il y a déjà quelques jours de cela, j'avais oublié de vous le dire. »

— Elle est un peu étourdie, la belle Mme Schlemmer — pensa Baugé — elle a dû se tromper d'enveloppe, et Ganges a probablement reçu une lettre où on lui explique que les confitures d'abricots sont sur la troisième planche, à droite, dans l'armoire de gauche des provisions... ou quelque chose d'approchant et d'aussi palpitant.

Comme il allait glisser le papier dans l'enveloppe, il se ravisa et le déchira en mille petits morceaux qu'il incrusta du bout de son pied dans la terre molle. Puis il mit dans sa poche l'enveloppe vide et, rentré dans l'atelier, il la posa bien en évidence sur une table.

— Ce pauvre Hubert!... — pensa-t-il — il ne faut pas l'inquiéter! — Si Mme Schlemmer s'est aperçue de sa gaffe, elle a dû l'avertir... mieux vaut lui faire croire qu'elle se trompe encore et qu'elle n'a pas envoyé la lettre du tout...

Effectivement, M. de Ganges vint après le déjeuner.

Soucieux, le visage inquiet, n'osant pas poser de questions et désireux pourtant de s'instruire à des signes révélateurs, il se mit à tourner dans l'atelier comme un ours en cage.

Mais Baugé ne broncha pas. Et voyant qu'Hubert louchait tout à coup sur l'enveloppe qu'il venait d'apercevoir sur le bureau, il dit en riant :

— Ah!... tu regardes l'enveloppe de Mme Schlemmer!... C'est intentionnellement que je dis « l'enveloppe », car ma belle hôtesse a négligé de mettre quoi que ce soit dedans...

Et voyant que le visage d'Hubert se détendait, il ajouta avec bonhomie :

— Elle me disait peut-être des choses charmantes dans cette lettre... la voilà bien, la guigne!... la guigne noire!...

Il reculait devant sa sellette pour juger une chimère ébauchée. Le vicomte se baissa, retirant quelque chose que Baugé foulait sous son pied et dit :

— Tu marches sur ton journal!...

Il ramassa *l'Echo de Paris*, défit la bande et, dépliant le journal, se mit à le parcourir machinalement. Une exclamation étonnée fit retourner le sculpteur qui demanda :

— Est-ce que le ministère est tombé?...

— Non... on parle du Friquet!...

— Du Friquet?... Qu'est-ce qui lui est arrivé?...

— Rien... C'est encore une histoire de cheval!... voilà, tiens...

« Hier, les promeneurs qui rentraient vers six heures dans l'avenue du Bois ont assisté à un curieux spectacle. Une jeune fille d'une grande beauté, que déjà les habitués du Bois ont remarquée depuis quelques semaines, longeait à cheval, suivie d'un groom, l'allée réservée aux cavaliers. Elle montait un superbe cheval que les amateurs ont reconnu pour *Mon Ami Pierrot*,

: même qui courait récemment encore sous les cou-
:urs de l'écurie Schlemmer.

« Effrayé par un automobile, le cheval a commencé ar faire un bond si prodigieux que les hommes de port, nombreux à cette heure dans l'avenue, en sont estés stupéfaits.

« Puis, franchissant d'un autre bond, une large cor-
eille de pétunias, il a continué à étonner le public par es défenses et ses sauts fabuleux à travers les pe-
ouses, les arbustes et les corbeilles de fleurs. La lutte a uré cinq minutes. Toutes les voitures s'étaient arrêtées, a circulation était interrompue. Jamais on n'a vu une emme monter de la sorte. C'est vraiment merveilleux.

« Nous ignorons le nom de la ravissante amazone. 'out ce que nous savons, c'est qu'on la rencontre au ois le matin avec la si jolie Mme Schlemmer. »

— Eh bien... — dit Baugé en riant, — voilà le Fri-
uet célèbre à Paris tout comme à Hourville!...

Ils causèrent longtemps du Friquet, de Mme Schlem-
ıer, de tout ce qui les intéressait tous les deux, et omme M. de Ganges se promenait au grand jour de atelier, regardant les masques des animaux de pierre, Baugé lui dit tout à coup :

— Tu as une sale tête, sais-tu?... tu devrais chan-
ger d'air!... tu restes là à t'acoquiner avec ton cha-
grin!... c'est absurde!... tu finiras par tomber ma-
ade!... Si tu crois que ça ferait plaisir à ta pauvre naman de te voir comme ça!... elle qui avait si fort iorreur des figures de papier mâché...

M. de Ganges ne demandait qu'à se laisser con-
aincre. Il répondit :

— Tu as peut-être raison!... je vais aller passer juelques jours à Paris... j'ai d'ailleurs besoin d'y aller oour mes affaires...

— Va!... — fit le sculpteur — le plus tôt sera le nieux!...

XV

Le Friquet s'aperçut, un beau matin d'avril, en regardant Mme Schlemmer, qu'elle était cent fois plus jolie que d'habitude et qu'elle semblait rayonner.

Les deux femmes suivaient à cheval l'allée qui va des Poteaux au Pré-Catelan où elles allaient boire une tasse de lait.

Car, chose surprenante, Mme Schlemmer avait faim ce matin-là! Et le Friquet, qui ne savait pas garder pour elle ses pensées, dit en se penchant sur l'encolure de son cheval comme pour regarder Iseult par-dessous sa voilette :

— Que vous êtes donc jolie, c' matin, mon Dieu!... vous l'êtes toujours... mais aujourd'hui vous avez une couleur, un éclat, qu' je n' vous ai jamais vus à c' point-là!... Qu'est-ce que vous avez qui vous fait assez plaisir pour vous rendre comme ça, dites, madame?...

Iseult rougit violemment et la petite s'écria, ravie :

— Ah!... voilà qu' vous dev'nez toute rouge, à c't' heure, pac' que j' vous dis qu' vous êtes jolie!... Ah! oui, qu' vous l'êtes!... et rud'ment!...

Taquine, elle se pencha encore, demandant :

— Vous n' voulez pas me l' dire, c' qui vous rend comme ça?... Jouons comme aux p'tits jeux, voulez-vous?... j' questionnerai, vous n' répondrez qu' oui ou non... et faudra que j' devine...

Mme Schlemmer haussa les épaules en riant et, tout de suite, le Friquet commença de l'interroger :

— Est-c' que vous pensez que j' devinerai?...

— Mais non, puisqu'il n'y a rien...

— Ah!... voyons!... n' parlez pas comme ça!...

vous n' devez dire que oui ou non!... Est-ce que c'est quelqu' chose que j' peux d'viner?...

— Non!...

— Nous allons bien voir!... Est-ce que M. Schlemmer se décide à abouler les patars pour ach'ter le ch'val que vous vouliez?...

— Non!...

— Ah!... j' parie que j' sais?...

— . . . .

— C'est pac' que m'sieu Schlemmer va s' trotter à Aix?...

— Non... du moins pas maintenant...

— Ne dites donc qu' oui et non... Est-c' que m'sieu Hector est resté sans jouer?...

— Non!...

— L'a encore joué?...

— Oui!...

— Ah!... Est-c' que vous avez réussi à éviter l' dîner chez les Villiers-Neaufle?...

— Non!...

Vauban qui rejoignait Mme Schlemmer et le Friquet coupa court au petit jeu.

Le Friquet n'osait pas formuler la question qui lui était venue à l'esprit :

— Vous avez des nouvelles de M. de Ganges?...

Mais tout le temps de la promenade elle se répéta, tandis que Mme Schlemmer causait avec Vauban et le petit Barfleur rencontré aussi :

— Elle a des nouvelles de lui!... sûr, elle en a!...

Pendant longtemps la petite, au début du séjour à Paris, avait guetté le matin les lettres pour voir si le vicomte écrivait. Mais jamais elle n'avait aperçu sa chère écriture, sauf une fois, après la mort de sa mère, où il avait répondu par le même courrier aux lettres que Mme Schlemmer et le Friquet lui avaient écrites.

Au déjeuner, la petite écuyère demanda d'un ton

indifférent à Mme Schlemmer qui mangeait comme quatre :

— Est-ce que vous avez eu ces temps-ci des nouvelles de... là-bas... de la mer?...

D'abord interloquée, la jeune femme se remit vite et répondit :

— Mais j'ai eu hier précisément un mot de M. Baugé... je ne vous en avais pas parlé, parce qu'il me disait qu'il vous écrivait en même temps qu'à moi?... les poneys vont à merveille et les chiens prennent toutes les fois... voilà tout ce que je sais...

— Autrefois — pensa le Friquet attristée — elle était plus franche que ça!... nous parlions de lui ensemble... elle ne se cachait pas de moi pour l'aimer...

Les jours suivants, la petite remarqua que Mme Schlemmer changeait ses habitudes. Elle n'emmenait plus le Friquet et s'en excusait, prétextant qu'elle faisait des visites. Elle sortait généralement après le déjeuner, à pied, toujours seule et ne rentrait que tard, presque seulement pour dîner.

Alors l'enfant se dit, convaincue :

— Il est ici!... Elle le voit!... C'est ça qui la rend si contente!...

Et, à partir du moment où cette certitude que M. de Ganges était à Paris et que Mme Schlemmer le voyait chaque jour lui fut bien entrée dans l'esprit, la vie du Friquet devint un martyre.

Chaque fois que la jeune femme lui apparaissait fraîche, l'air heureux, les yeux rieurs, les lèvres entr'ouvertes, elle se disait avec un élan de jalousie féroce :

— Elle l'a vu!... elle vient de l' voir!...

Un matin, Mme Schlemmer ne monta pas à cheval. Elle fit prévenir la petite fille qu'elle ne sortirait pas et le Friquet partit seule sur *Mon Ami Pierrot*.

Comme le cheval était insupportable et qu'elle redoutait les allées très fréquentées, où elle pouvait cau-

ser un accident, elle prit l'allée des Bouleaux et galopa longtemps, pour calmer et *Mon Ami Pierrot* et surtout elle-même.

A l'instant où elle venait rejoindre les Poteaux à la montée de la porte de Boulogne, elle se trouva soudain nez à nez avec M. de Ganges, qui sortait de la petite allée des piétons.

Bien qu'il parût infiniment gêné de rencontrer le Friquet, il s'efforça de prendre un air aimable pour répondre aux questions que la petite écuyère précipitait les unes sur les autres, essayant de cacher son trouble.

— Depuis quand êtes-vous à Paris?...

— Depuis hier au soir...

— Allez-vous y rester quelque temps?...

— Mais oui... je pense... je ne sais pas encore...

Et, après un silence embarrassé, il ajouta :

— J'aurai l'honneur d'aller présenter mes hommages à Mme Schlemmer... aux heures où elle ne reçoit pas!... je suis encore en si grand deuil...

— Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu M. Baugé?...

— Mais... il y a huit... c'est-à-dire... je l'ai vu jeudi dernier... nous avons même parlé de vous... et lu vos succès dans le journal...

— Mes succès?... — interrogea la petite, inquiète — mes succès?... à moi?...

— Mais oui... l'histoire de *Mon Ami Pierrot*, dans l'avenue du Bois...

Le Friquet répéta, stupéfaite :

— Dans l' journal?... Vous avez lu ça dans l' journal?...

Et comme Ganges souriait de sa mine saisie, elle dit:

— Oh!... j' vois bien!... vous vous payez ma fiole!...

Et tristement, elle acheva :

— Une fois d' plus ou d' moins, ça n'est pas une affaire, s' pas?...

Des larmes roulaient dans ses yeux clairs. Elle dit :

— Adieu, monsieur!...

Et s'en alla, tandis que le vicomte la regardait s'éloigner en pensant :

— C'est ma foi vrai, qu'elle est bigrement jolie!... Baugé a eu raison contre nous tous... c'est égal!... c'est rudement embêtant d'être justement tombé sur elle dans cette allée!... on va me savoir à Paris!...

Le Friquet ne parla pas à Mme Schlemmer de sa rencontre. Cela n'eût servi qu'à la faire mentir aussi... A quoi bon?...

Elle se replia sur elle-même, nerveuse par instants, alanguie à d'autres, s'abandonnant à rêver en des poses molles, le corps lassé et le regard perdu.

Sur ces entrefaites l'évêque de Pont-sur-Orne fut nommé archevêque et, comme par hasard, quelques jours après, M. Schlemmer fut fait comte romain.

Dans tous les journaux parurent des filets annonçant que le banquier si connu, Nephtali Schlemmer, avait reçu de Sa Sainteté le titre de comte en récompense des services rendus à l'Eglise.

Le banquier exultait. Trois ou quatre fois le Friquet le rencontra dans l'escalier et comme elle le saluait sans rien dire, un jour il s'arrêta devant elle en disant :

— Eh bien, on ne dit pas même un petit mot de félicitation!... Une récompense perd tout son prix si les amis ne témoignent pas de leur satisfaction à l'ami qui l'a obtenue...

Une récompense!... Lui aussi parlait de récompense, comme s'il croyait vraiment que c'était arrivé!

Le Friquet riait sous cape. Néanmoins elle dit, polie :

— Je vous fais tous mes compliments, monsieur le comte!...

Depuis l'incident du parc, c'était la première fois, non seulement qu'elle adressait la parole au banquier, mais encore qu'elle se trouvait avec lui face à face. Elle

n'en fut nullement embarrassée et se montra aussi gracieuse que si rien de fâcheux ne fût arrivé entre eux. Lui la regardait comme ébloui. Il dit :

— C'est à moi de vous faire tous mes compliments, mademoiselle Friquette, car vous avez considérablement embelli...

Plus que jamais il jugeait que cette superbe petite fille serait une adorable maîtresse, dont le lancement procurerait honneur et joie à celui qui s'en chargerait. Il ne demanderait pas mieux, quant à lui, de faire tous les frais nécessaires. Après tout, elle avait peut-être changé d'avis depuis six mois... Ses idées absurdes pouvaient s'être modifiées...

Le Friquet faisait mine de continuer à monter, mais il l'arrêta d'un geste, demandant :

— Avons-nous un amoureux ?...

Elle haussa les épaules sans répondre et voulut passer. Le banquier étendit la main pour l'arrêter et demanda, en s'efforçant de donner à sa voix éraillée et vulgaire une intonation câline :

— Je parie que vous ne pensez plus à ce que vous m'avez dit à Hourville ?...

Le Friquet leva sa petite tête insolente et répondit, narquoise :

— J'y pense tout l' temps !...

Puis elle ajouta, froide et résolue :

— Alors, c' que vous avez d' mieux à faire, c'est d' me laisser passer sans piper !...

Il murmura, énervé :

— Mais ça n'est pas une vie, ça !...

— C'est vrai !... — fit le Friquet, qui grimpa l'escalier en courant !... c'est vrai, c'est pas une vie !...

Au dégoût qu'elle avait ressenti en tout temps pour le banquier se joignait à présent de la haine.

Tout ce qu'elle savait de ce youtre lui semblait ignoble et bas.

Le hasard, deux mois auparavant, lui avait fait surprendre une conversation entre M. Schlemmer et M. Tripoly. Ils combinaient froidement la ruine d'un malheureux qui, se fiant à eux, leur demandait des conseils et leur confiait des fonds.

La petite écuyère savait que le banquier s'était chargé de conseiller les opérations de bourse qui avaient déterminé la ruine d'un homme et que cette ruine était prévue par lui. Il apparaissait au Friquet comme un monstre, lequel, au cas échéant, ne méritait pas de quartier.

En quelques jours la petite écuyère changea. Ses yeux se ternirent, ses joues pâlirent. Elle évitait le regard de Mme Schlemmer, qui finit par se rendre compte qu'un nuage s'élevait entre elle et sa protégée.

Elle avait appris par M. de Ganges que le Friquet et lui s'étaient rencontrés au Bois, et le silence que la petite avait gardé au sujet de cette rencontre lui faisait craindre que son secret ne fût découvert.

L'enfant qui était chargée de faire les courses et qui sortait, soit avec la voiture, soit à pied, multipliait à présent ses sorties et restait très longtemps dehors.

Elle ne voyait plus guère Mme Schlemmer qu'aux repas, où elle demeurait silencieuse et le visage fermé. Son bel appétit avait disparu avec sa gaieté.

Julie, la femme de chambre, s'inquiétait, et disait que la petite filait un mauvais coton.

Quelquefois le Friquet évitait de donner la main à Mme Schlemmer. Ou bien elle la regardait avec des yeux étrangement douloureux et qui lui faisaient peur.

Enfin, un soir où la jeune femme rentrait après une journée passée avec Hubert, elle aperçut une lettre de la petite écuyère posée en évidence sur sa toilette.

Elle l'ouvrit, le cœur battant, tremblant d'apprendre un malheur. Puis, en la lisant, elle se mit à rire d'elle-

même et de ses craintes, s'en voulant d'avoir été assez naïve pour croire aux bons sentiments de la petite saltimbanque qu'elle avait traitée pendant un an comme son enfant.

En quelques lignes, respectueuses et reconnaissantes, le Friquet remerciait Mme Schlemmer de toutes ses bontés et s'excusait de ne pas s'en montrer plus digne. Mais elle ne pouvait pas résister au penchant qui la ramenait à son ancien métier. Elle priait Mme Schlemmer de dire à M. de Ganges, lorsqu'elle le reverrait, toute sa reconnaissance pour ce que lui aussi avait fait pour elle, et elle souhaitait de trouver un jour l'occasion de reconnaître les bontés qu'ils avaient eues tous les deux pour le Friquet.

La lettre était très bien tournée et très digne. Elle exprimait joliment de jolis sentiments et la jeune femme fut un instant disposée à deviner une partie de la vérité. Elle voulut parler de ses soupçons à Hubert, qui l'arrêta au premier mot, désireux de ne pas troubler les minutes heureuses qu'ils passaient ensemble.

Ils étaient trop amoureux pour songer longtemps à autre chose qu'à leur amour.

Et seul, M. Schlemmer se préoccupa sérieusement de la disparition du Friquet.

GYP.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

EXCURSIONS DANS L'ARIÈGE

I

L'ancien comté de Foix n'a guère été décrit jusqu'à présent que par des écrivains locaux, archéologues pour la plupart, ou géologues, dont les écrits ont une valeur spéciale ; ils ont établi pourtant à l'envi les titres de leur pays à être visité, et le premier de ces titres, c'est qu'il ne ressemble à aucun autre. Encore, pour le comprendre vite et bien, faut-il y entrer par la bonne porte en venant, par exemple, de Luchon et du Comminges. De ce côté ce caractère particulier apparaît dès les premiers pas. Par une matinée de juillet, je viens de suivre, au fond d'une gorge, un torrent descendant d'un haut quartier forestier auquel semblent se ramifier plusieurs vallées à l'ouest et au sud; la Bouigane rencontre le Lez né dans le val d'Aran, et voici vraiment un tableau ariégeois :

Une roche portant une église romane — fortifiée, car au temps où elle fut construite, la Religion, dans les Pyrénées, allait en habit de guerre ; au fond du bassin des cultures; — des couleurs plus vives, un air plus sec, l'aspect méridional, qui persiste à des hauteurs considérables, quelquefois jusqu'au bord des neiges; l'horizon de toutes parts fermé par des forêts. Des pics déchirés émergent de ces grands plis sombres ; la ruine

des monts est plus avancée qu'à l'ouest de la chaîne. Pour achever mon tableau, au sud-est, des bancs de neige étincellent au soleil. Saluons le dominateur de tout le Couserans, le mont Vallier.

C'est ici le Couserans, en effet, non encore le comté de Foix. Quand les législateurs de 1790 eurent l'idée saugrenue de découper le territoire français en quatre-vingt-trois carrés, afin de briser la vie provinciale, laquelle était le fond même de la vie nationale, ils formèrent le département de l'Ariège du pays de Foix, du Couserans, l'une des plus vieilles seigneuries du Midi, et du petit comté de Donézan, un lambeau de la Cerdagne. La grande artère de ce Couserans, c'est le Salat qui reçoit le Lez ; sa grande beauté pittoresque lui vient, par l'ouvrage de la nature, de l'admirable groupement des hauts pics au-devant du mont Vallier; de la cité épiscopale et guerrière de Saint-Lizier par l'ouvrage des hommes. Son originalité historique, c'est d'avoir été pays « constitutionnel » en pleine féodalité ; les rois lui concédèrent des chartes, les seigneurs lui reconnurent des droits ; partout se formèrent des communautés d'ailleurs armées jusqu'aux dents. Le Lez et surtout le Salat sont bordés de ces anciennes petites cités libres.

Ce beau Salat descend presque de la frontière espagnole. Je le rencontre à Seix, débouchant de la gorge de Couflens dans un bassin moutonné de coteaux dont quelques-uns se revêtent de vignes ; les plus élevés ont porté des maisons fortes. Sur le petit mont de Mirabal, une ruine blanche; ce fut un nid féodal, construit en marbre. Sur une autre croupe, trois tours encore flanquées de leurs courtines ; le donjon est debout. C'est le château de la Garde. Quel fut le bâtisseur? Charlemagne. J'espère que vous n'en doutez pas.

Ce n'est pas tout : le grand empereur, son ouvrage achevé, se demanda qui aurait le plus d'intérêt à bien

garder le grand logis hérissé qui commande tout un réseau de vallées fertiles où les Sarrasins ne manqueraient point de venir faire la récolte, étant de grands pillards ; il lui parut que les plus sûrs défenseurs seraient les montagnards eux-mêmes. Les gens de Seix eurent donc un château, en face des tours blanches de Mirabal. On doit penser que ce présent flatteur ne leur causa pas un petit orgueil ; Seix se prétendit « ville royale », dépendant du seul roi de France. Mais il paraît que — beaucoup plus tard — quand fut organisée la première unité administrative française, que déjà « l'Europe nous enviait », les « royaux » de Seix n'accueillirent pas toujours avec enthousiasme les agents de son fisc envoyés par le suprême et lointain seigneur; la main de M. l'intendant et de M. le subdélégué leur parut pesante.

A Seintein, sur le Lez, je trouve une autre « communauté »; ici régna le self-government sans l'assistance ni l'investiture de Charlemagne. Ce gros bourg, au seuil de l'opulente vallée de Biros, est situé à 800 mètres d'altitude, encaissé entre des replis de monts couverts de sapinières et de hêtrées ; les cultures descendent au fond de l'entonnoir. Au-dessus de la forêt, s'étend un vaste plateau herbeux, riche pâturage communal; les gens de Seintein, qui élevaient des bestiaux et recueillaient de grasses moissons, amassaient beaucoup et, par conséquent, avaient beaucoup à défendre. Le témoignage de leur prospérité et aussi de leur indépendance se tient encore solide : au centre d'une enceinte flanquée de quatre tours, une église fortifiée, vraiment une place de guerre. Un seul ouvrage a souffert l'injure du temps, le donjon, situé en dehors et au-dessus de l'enceinte, sur la crête d'une roche. J'ai rencontré un vieillard sur les marches de l'église; je lui ai dit : « A-t-on ici un souvenir des anciens temps? Sait-on si votre ville a été prise et par qui? » Le bonhomme eut un

grand geste qui voulait dire tout simplement : « Aurait-on osé ? »

Et le voilà me racontant que ceux de Seintein n'avaient jamais eu de peine à résister aux bandes de routiers catalans, ni même aux capitaines de Jeanne d'Albret qui, sur l'ordre de leur reine, faisaient des prosélytes à Calvin par le fer et la torche. Tandis qu'il s'exaltait, je reconnus qu'il portait la coiffure particulière des gens de la vallée de Bethmale, voisine de celle de Biros; je n'avais pas pris garde d'abord à ce bonnet écarlate. Ainsi il ne devait pas être originaire de la ville inviolée et n'en prenait pas moins sa part de la vieille gloire ; chez les montagnards, les joies d'orgueil sont solidaires.

Peut-être la vie des temps présents ne vaut-elle point cette rude vie d'autrefois qui trempait fortement les âmes. Elle a la sécurité; a-t-elle plus de liberté effective ? Il n'y a plus de Sarrasins, plus de routiers espagnols, mais il y a des gendarmes. Le maître moderne, l'Etat, ne donne rien gratuitement et il en coûte pour être administrativement protégé dans son champ ou sa maison; le fisc a toujours la griffe aiguë. Justement, revenant à Seix d'où je compte m'élever vers le mont Vallier, j'entends rouler le tambour du village; il annonce la présence de M. le percepteur qui réside au chef-lieu de canton, mais se déplace pour recueillir. Ce fonctionnaire vient au-devant du contribuable et lui fait son petit compliment : « S'il vous plaît, mettez la main à la poche. — Monsieur le percepteur, ma poche est vide. Rien dans le buffet, rien dans l'armoire. — Cela ne me regarde pas. Payez, ou l'on vendra l'armoire et le buffet. »

Le lendemain, avant l'aube, flanqué de deux guides, j'abordais la vallée d'Estours. Nous atteignons le village de ce nom, campé sur une terrasse serrée entre deux murailles de sapins, regardant le pic Fonta, éga-

lement vêtu d'une sapinière. Le jour grandit, nos yeux cessent de se heurter à ces ombres massives au-dessus desquelles commencent à courir des jeux de lumière ; le soleil allume ses feux changeants sur la cime des monts. Nous suivons le torrent à travers des taillis et distinguons à droite une belle combe verte dont le fond est tapissé de pâturages. Jusqu'ici tout est aisé; il va falloir pourtant escalader une première crête. Alors nous nous trouvons en face d'un formidable rempart d'où s'élancent des tours, des pitons, des aiguilles ; ce sont les contreforts du mont Vallier, qui apparaît lui-même avec ses deux têtes blanches et le manteau de neige traînant sur son flanc. Il n'a pas trois mille mètres et ne peut pour l'altitude être comparé aux monts Maudits; dans les Pyrénées ariégeoises mêmes, le Montcalm le dépasse. Mais ce n'est pas la hauteur d'un mont qui fait sa beauté ; c'est le bonheur de sa situation, c'est l'harmonie de sa forme. Les pics les plus fameux seront toujours ceux qui se portent en avant de la chaîne, gigantesques pyramides isolées dont tous les reliefs se détachent : tels le pic du Midi de Bigorre à l'ouest ; à l'orient, le Canigou ; ici, le mont Vallier.

Un défilé s'ouvre, mauvais couloir, conduisant à de maigres pelouses, semées pourtant de cabanes et de troupeaux; une gorge monte sous d'énormes sapins, passage de ténèbres sans la lueur projetée par la chute d'un nouveau torrent, le Bibet, qui, d'un saut furieux, va se joindre à l'Estours. Les guides prennent la direction de l'est : nouvelle crête à franchir. Le chemin a mérité son nom, « les Echelles d'Aula. » Repos gagné largement au bord d'un autre cirque gazonné ; j'y retrouve la sensation d'abord troublante, puis délicieuse que j'ai bien souvent déjà goûtée au cœur des monts. Aucun bruit, si ce n'est un vol de palombes qui, bientôt, ont disparu; à mes pieds les forêts muettes, au-

dessus de ma tête l'air immobile; c'est la volupté du silence.

Les guides me la dérangent. Ces deux solides compagnons, dont l'un à barbe grise et qui fait le métier depuis vingt ans, chuchotent, se consultent et, parlant enfin, ne m'annoncent pas la bonne nouvelle : au-dessus de ce beau cirque d'Aula, plus de sentier. Même pour en sortir, pas d'autre moyen que de gravir, en s'aidant des mains, la pente herbeuse jusqu'à une coupure invisible d'en bas, dans la croûte supérieure du bassin; pour s'élever aux spectacles sublimes de la nature, faut-il donc marcher à quatre pattes? Vraiment l'exercice est rude. Du rebord étroit du cirque, mes yeux plongent dans une sorte de gouffre verdoyant qui dut jadis être un lac. L'effort est récompensé, je vois le mont, je le touche; mais que m'arrive-t-il? Est-ce la fatigue? le vertige qui me menace? Il me semble qu'au-dessus de moi le grand cône blanc vacille.

Enfin voici les neiges. Blancheur perfide qui recouvre surtout des débris; les graviers roulent sous le pied. Nous sommes au col de la Peyre-Blanque hérissé d'éboulis, parfois de gros quartiers de roches affectant des formes fantastiques, des monstres immobiles sous le linceul qui les couvre. N'en croyez jamais les ascensionnistes qui vous disent, une fois revenus en bas, que la marche aérienne a été sans cesse un plaisir! A beau mentir qui vient d'en haut. Mes yeux, décidément un peu troublés, ne me donnent pas la jouissance bien nette du grand tableau qui se déroule vers le sud et l'ouest : les pics d'Orle, la tour de Crabère, le Tuc de Mauberné, inférieur au mont Vallier de quelques mètres à peine. Nous reprenons la terrible marche. Plus qu'une heure, me disent les guides; il y a des heures laborieuses. Une maudite échancrure nous sépare encore de la grande cime et, avant d'achever l'ascension, il faut recommencer la descente. Un bloc formidable se dresse

en travers de la remontée; on passe, mais dessous, par une fissure, en rampant.

A la cime du mont, sur un étroit plateau, a été érigée, vers le milieu du dernier siècle, une croix de pierre, par les soins de l'évêque de Saint-Lizier. Des croyants la plantèrent; les révolutionnaires de l'Ariège, pas plus ceux d'autrefois que ceux d'à présent, ne s'avisèrent ni ne s'aviseront de l'aller déplanter. La foi escalade les pics, l'impiété craint sa peine.

Du pied de cette croix, quel spectacle! Mes yeux embrassent le cadre des monts et plongent au fond des vallées. A l'ouest la masse radieuse des monts Maudits couronnés de leurs glaciers; la chaîne d'Aran, blanche sans neige, les monts de marbre; au sud, un entassement de pics, les *Trois Seigneurs* portant deux lacs; entre le Garie et l'Aréou, une région d'étangs aériens; à l'est, un immense panorama, fermé par le Montcalm. Au nord, les contreforts du Vallier. Des brumes couvrent le bas pays et, à l'ouest encore, ne laissent malheureusement que deviner la plaine de la Garonne.

II

A Saint-Girons, je retrouve le Salat ; il y reçoit le Lez, accourant entre deux escarpements, et le Baup qui vient du sud-est ayant baigné Rimont, siège autrefois d'une richissime abbaye de Prémontrés. Six cents religieux, en robes blanches. Au moyen âge, il y avait trois heureux états : seigneur, moine, routier ; cette dernière façon d'exister étant celle du loup, mauvaise seulement pour le troupeau.

D'un premier pont, à l'entrée de Saint-Girons, on a devant les yeux un haut mamelon hérissé de clochers et de tours : c'est la ruine merveilleuse de Saint-Lizier, la cité épiscopale. Au delà de ce pont un faubourg

presque neuf; quelques maisons d'un autre âge portent à leurs étages supérieurs des galeries où l'on peut prendre le frais les soirs d'été, et d'où l'on découvre la ligne des monts. Mais voici un deuxième pont; tout près, une église, une énorme tour carrée qu'une flèche dentelée surmonte et qui a le pied au bord d'une chute d'eau faisant tourner un moulin. La tour, en bas, présente un porche qui n'a pas pour destination de donner accès à l'église; c'est un passage. J'y suis des lavandières portant sur leur tête des paniers de linge mouillé; sous un des paniers, je découvre un joli minois. Le passage me conduit à de vieilles halles, puis à une place bordée sur l'un de ses côtés d'arcades ogivales; une autre place, bien plus vaste, y fait suite. Au fond s'élève le château, mélange abominable de bâtisses anciennes et modernes. Les arcades, au contraire, sont intéressantes; elles abritent un café : on y boit, on y gasconne. Elles se continuent au delà de la place, au long d'une rue montueuse, nichant d'obscures boutiques. Le dessin de ce vieux quartier suggère la pensée que Saint-Girons — autrefois Bourg-sous-Vic — pourrait bien avoir été une bastide.

Ce qu'est une « bastide » dans le langage du Midi, on le sait : c'est une enceinte quadrangulaire de fortes murailles; à chacun des angles, une tour; au centre, l'église fortifiée, le dernier refuge. Or, cette grosse tour de l'église dédiée à saint Girons, l'apôtre des Vandales, dont la plate-forme qui porte la flèche fut certainement crénelée, a bien l'aspect d'un ouvrage de défense; elle aurait occupé le centre du carré dont un seul côté subsiste. La ville soutint plusieurs sièges dont le plus célèbre eut un dénouement tragi-comique. L'assiégeant était le sir d'Audou, capitaine huguenot de Jeanne d'Albret; il avait des canons : il ouvre une brèche, ses soldats s'y précipitent ; dans la place, plus âme qui vive! Les bons catholiques ont déguerpi nuitamment

et les diables huguenots qui venaient pour violer, saigner, brûler, doivent se contenter de piller des maisons désertes.

Ainsi partout des images de guerre, sauf pourtant sur le chemin qui conduit de Saint-Girons à Saint-Lizier. C'est ici le faubourg agreste ; sous des platanes, le Salat court, bordé de jolies masures, aux toits de tuiles, prolongés en auvents ; de grands figuiers y appuient leur feuillage noir. Plus loin une scierie, puis deux moulins ; quand le flot argenté ne roule pas en cascades artificielles, les roches qui sèment son lit le déchirent encore, il se couronne d'écume. Mais la route va passer sur l'autre rive ; au moment où l'on aborde le pont, tout un côté de la ville épiscopale apparaît sur le petit mont qui la porte, prodigieux entassement de débris, de tous les âges sauf le moderne ; et quel mélange! Un clocher sortant d'un pâté de masures ; une tour ébréchée mais superbe d'allure, flanquée de vieux logis à galeries de bois qui servent de séchoirs ; un coin de rempart disloqué, des arbres s'étant fait jour dans les brèches et de leurs puissantes racines, à présent, retenant les pierres croulantes. Un toit de verdure recouvre la grande ruine; trois édifices encore solides dominent tout ce chaos créé par le temps et la nature : l'église principale avec son curieux clocher en briques, octogonal, à deux étages, couronné d'une plate-forme crénelée; le palais qu'un évêque se fit construire au dix-septième siècle, flanqué de trois tours; au nord, un donjon qui n'a guère que six cents ans d'âge; mais l'église, le palais épiscopal, le donjon reposent sur des assises romaines.

Je franchis le pont en dos d'âne; alors commence la montée douloureuse sur des pierres tranchantes. Je ne foulerai jamais une voie plus authentiquement romaine, car je marche sur le débris de tout un quartier de rempart romain écroulé d'un seul coup, il y a quelque trente

ans. Partout, dans Saint-Lizier, on peut pénétrer par des brèches, mais il n'y a qu'une porte que défend une tour carrée où loge un gardien. On se demande ce qu'il garde. C'est un savetier, il bat son cuir en chantant; dans la rue noire où je m'engage, pas un passant, pas une ombre. Les maisons dont je rase le pied sont muettes; la chanson du savetier qui m'a poursuivi un moment a cessé; plus d'autre bruit. Il est pourtant certain que ces maisons sont habitées, quoique branlantes. Il y en a même qui ne sont plus entières, une de celles-ci ne présentant désormais qu'un haut pan de muraille, une arcade en bois, et à chacun des deux étages, une croisée, mais close. Sur une de ces galeries de bois placées au-devant des logis plus humbles, je vois enfin passer une femme menant un enfant par la main; je n'entends pas son babil. Ici, les vivants, dès le premier âge, doivent avoir le sentiment qu'ils se meuvent dans une ville morte.

Elle essuya tant de meurtrières aventures, elle a été assommée de tant de coups, la pauvre vieille cité romaine! Elle allait être enveloppée par les Visigoths; Lizier, son évêque, la sauva par ses prières. Au temps des Sarrasins, elle avait encore un évêque, mais ce n'était plus un saint : les Sarrasins la saccagèrent. Un comte de Comminges la brûla; les croisés du Nord contre les Albigeois l'emportèrent d'assaut, les huguenots la démantelèrent. *Lugdunum Consoranorum* avait encore tous ses vieux murs flanqués de douze tours et presque tout cela était œuvre romaine. Les hauteurs qui entourent la ville sont remplies de débris romains; l'une porta un temple de Mars, une autre un temple de Jupiter, remplacé au moyen âge par une église fortifiée, au centre d'une enceinte. Les huguenots détruisirent cette bastide religieuse en même temps qu'ils mutilaient Saint-Lizier. Partout dans le Couserans et le comté de Foix, les soldats convertisseurs de Jeanne

d'Albret allaient achevant les ruines commencées par tant de siècles écoulés et tant de guerres. Mais Jeanne d'Albret fut la mère de Henri IV et c'est ce qui lui mérita d'être si plaisamment transfigurée en une bonne reine humaine et sensible par le roman de l'histoire.

Je monte vers le palais des derniers évêques, ceux des temps dits civilisés, parce qu'ils se dénommèrent eux-mêmes; ces prélats, qui tiraient de si beaux avantages de la mitre et de la crosse, se considéraient comme en exil au fond de leur diocèse et voulaient du moins le dédommagement de la vie noble. Mgr Bernard de Marmiesse entreprit de se construire une demeure, et, suivant l'usage et le goût de son siècle, il « fit grand ». Admirez une fois de plus l'instabilité des choses et leur ironie! Ce beau logis épiscopal est à présent une maison de fous. Une route carrossable, ma foi, est épaulée aux remparts; on la suit émerveillé de la végétation intense qui s'est développée dans l'épaisseur de ces vieux murs; des vignes, des lauriers, des myrtes les tapissent et les couronnent, plantes méridionales dont la tête souffre bien un peu de la bise des hivers, mais qui ont leurs pieds en serre chaude. Il semble que le règne de Mgr Bernard rendit un peu de vie à la cité; des gens « de condition » s'y fixèrent dans le voisinage du fastueux prélat. Une importante maison de ce temps a des jardins qui descendent dans les brèches; on y embrasse des yeux le déploiement des monts. Cé serait une heureuse retraite pour un désabusé du boulevard; il y trouverait des sources de pensées vraiment différentes de celles qui le hantèrent devant l'hôtel du Crédit Lyonnais ou le théâtre des Variétés, et il pourrait pour tout de bon y mettre, comme dit Saint-Simon, un intervalle entre sa vie et sa mort.

Le palais de Mgr Bernard fut surtout opulent par ses dimensions presque colossales; il s'appuie au rem-

part romain sur une longueur propre à faire penser que Sa Grandeur entretint un nombre imposant de serviteurs et de clients. Trois tours se dégagent de la masse, je l'ai dit; vues de près, on les reconnaît pour entièrement romaines, sauf la partie supérieure, qui se coiffe de lourdes poivrières en ardoises. On n'entre pas ici comme dans une halle; s'il n'est point aisé d'aborder la maison du sage qui n'a que trop sujet de s'y retrancher, il ne l'est pas davantage de pénétrer dans la maison des fous. Ils sont ici deux cents; au dehors, la politicomanie en fait d'autres. De la longue terrasse qui court au-devant du palais, la vue est admirable sur la vallée du Salat; au midi sur une doulbe ligne de monts, la deuxième formée de crêtes neigeuses, la plus haute cime étant le mont Vallier.

Du palais, je redescends vers la ville, glissant sur le pavé d'un nouveau «raidillon» bordé surtout de masures de bois recouvertes de tuiles; beaucoup sont désertes. Je joins la place de l'Eglise et trouve enfin là quelque couleur vivante. Les maisons qui l'entourent, presque toutes à galerie, paraissent solides; je vois un petit groupe d'hommes qui gasconnent bruyamment comme s'ils allaient entrer en dispute. Une femme tricote sur sa porte, une autre se tient à sa croisée encadrée de plants de tomates grimpant à des ficelles et dont les fruits sont mûrs; la figure brune apparaît entre les pommes rouges. On entend des grelots et des ferrailles : c'est un landau de Saint-Girons qui amène des visiteurs à Saint-Lizier ; ils entrent dans l'église, je les suis. J'ai déjà parlé de son clocher de briques, d'architecture toulousaine, et de son abside édifiée sur une assise antique, la base d'une des douze tours. Le sanctuaire dut être presque entièrement reconstruit après l'incendie allumé par le comte Bernard de Comminges en 1130; il n'a qu'une nef et sa beauté lui vient du cloître qui l'accole au sud. Ce cloître paraît être du

treizième siècle, formé d'arcades portées alternativement par un pilier et par deux colonnettes géminées; pas un des chapiteaux qui ne soit une merveille; toutes les bases sont antiques.

Les visiteurs qui me précédaient sont passés indifférents à ce fin morceau d'art; je les retrouve dans la sacristie, pâmés devant la crosse de saint Lizier que leur exhibe le gardien. C'est avec ce bâton sacré que le saint fit reculer les Visigoths. Un monsieur qui paraît être le personnage de la troupe, et dont le nez crochu ne révèle pas un observateur de la foi catholique, déclare qu'il ferait des folies pour avoir ce « bibelot ».

III

Me voici bien dans le comté de Foix; le caractère méridional qu'on observe déjà dans le Couserans est ici bien plus marqué. Les monts ne dépassent guère mille mètres; leurs flancs portent des blés mûrs, leurs croupes rondes gazonnées ont des teintes chaudes et se dorent au soleil. En arrière, une seconde ligne de hauteurs porte une verdure légère, des hêtres, sans le mélange ordinaire des sapins. Tout ce tableau est riant et animé. Le charme s'en dérange, une muraille rocheuse se hérissant d'aiguilles enveloppe la vallée où court l'Ariège; du fond de ce bassin s'enlève, isolé, un escarpement farouche, le « Rocher de Foix », que trois tours couronnent. Les Ariégeois sont persuadés que le château de Foix est un des beaux monuments du Midi ; ils n'ont pas tort.

Des bâtiments modernes ont été bêtement jetés entre les trois tours célèbres : l'une ronde, attribuée à Gaston Phœbus, les deux autres carrées, toutes trois construites en grès qui ne noircit pas sous l'action des pluies et du temps. Les trois tours blanches pointent

vers le ciel bleu, se détachant sur la haute ceinture sombre qui encadre la petite ville; tous leurs reliefs sont en valeur. On admire la fierté de leur allure et la pureté de leurs lignes. Ce modèle des grands logis féodaux est un ouvrage d'art.

Le château de Foix appartient à la grande histoire que tout le monde est censé connaître. A deux reprises le Nord se rua contre ce rude joyau du Midi; Simon de Montfort mena ses croisés contre le comte Roger Bernard et fut accueilli par une grêle de pierres et de flèches qui mit les orthodoxes en fuite. Le roi de France, Philippe le Hardi, assiégea un autre Roger Bernard qui entra en gaieté, voyant que son puissant suzerain se mettait en tête d'abattre le rocher formidable où sa forteresse était plantée. Le roi n'avait pas la poudre, elle n'était pas encore inventée par un homme d'église ; mais il disposait apparemment de moyens que nous ne connaissons pas, et l'ouvrage devint si sérieux que le comte cessa de rire, prit peur et se rendit. Le château demeura debout ; il n'avait pas encore sa triple couronne et ne portait que les deux tours carrées. Gaston Phœbus ajouta la tour ronde qui acheva la beauté de ce monument de guerre et enrichit le bâtisseur. Le « grand comte » déposa, en effet, dans son château, après sa victoire sur le sire de Comminges qui lui disputait le Béarn, neuf cents prisonniers nobles; ils ne durent pas s'y trouver bien à l'aise, et tous payèrent bonne rançon. Ce brillant chevalier et parfait batailleur était un seigneur positif; Froissard, qui le connut bien, en rend témoignage : « C'était un bon mesnagier. » Gaston Phœbus résida peu en sa haute maison forte; il préférait son château de Mazère, sur le chemin de Foix à Toulouse, et surtout sa résidence d'Orthez dans le Béarn.

Foix est un tout petit chef-lieu de département : sept mille habitants à peine. Vieille est la ville, vieilles

sont les rues, vieilles les maisons, sans caractère; en cheminant, on rencontre une large promenade, décorée d'une horrible statue qui représente l'éducateur Lakanal. Il est entendu que ce fut un précurseur et qu'on lui doit une première diffusion des lumières; on est tenté de s'adresser à ce nouveau bronze officiel et de lui dire : « Vous et vos continuateurs, êtes-vous bien sûrs de votre œuvre? Rendez-nous raison du phénomène en vertu duquel plus l'instruction se répand, plus l'ignorance monte. » Mais à quoi bon perdre son temps? Cette promenade de la Villotte est belle, ennuyeuse et déserte; il vaut mieux regagner le quai de l'Ariège; là, est toute la vie de ce petit peuple fuchséen, bruyant et gai. Ce quai pittoresque, où sont les hôtelleries, se développe au-dessous d'un escarpement dont le versant se couvre de jardins, entourés de petits murs où viennent se briser les torrents d'eau qui roulent du faîte par les pluies d'orage. Le chemin de fer court sur la berge de l'Ariège; la gare est un peu plus loin, en face du château; les trois tours rigides et muettes regardent cette méchante bâtisse tumultueuse qui s'enveloppe de feu et de fumée; c'est le monde féodal et le monde industriel en présence. Du pont jeté sur la rivière, le regard d'abord s'arrête sur de hautes murailles soutenant une terrasse ombragée; c'est le jardin de M. le préfet, dont la demeure fut jadis l'abbaye de Saint-Volusien. Ce satrape est bien logé. Le pont franchi, on se trouve au milieu d'un pâté de masures qui doit avoir été le cœur de la ville primitive blottie au pied du rocher seigneurial, qui fut probablement enveloppé d'une première enceinte.

Au sortir de ce labyrinthe de misère, une place, une église — Saint-Volusien — accolée à un reste de l'abbaye encore habitable. M. le préfet y loge ses bureaux. L'église mutilée par les huguenots n'est elle-même qu'un débris rabistoqué. Une rampe monte à une sorte

d'esplanade plantée d'arbres au-dessus d'un bassin qui reçoit l'eau tombant du rocher; toujours grimpant, on atteint le Palais de Justice, appelé, je ne sais pourquoi, le château des gouverneurs, et qui fut réellement le logis des comtes. Ce qu'il était alors, on est réduit à l'imaginer ; les rebâtissements modernes ont effacé toute trace de son ancienne gloire. Il est certain qu'une deuxième enceinte l'entoura; ces fiers seigneurs y purent vivre en paix et liesse, aimer et festiner à leur aise et, comme l'un des Roger Bernard, y tenir des cours d'amour. Ils étaient là, en pleine sécurité, sous l'ombre de leurs tours blanches, et s'ils se voyaient menacés, montaient à leur nid d'aigle. Un escalier taillé dans le roc leur rendait sans doute l'ascension aisée ; elle l'est moins au touriste, qui va suant, haletant, sur un chemin de calvaire, pavé de cailloux en fer de lance et qui recueille d'abord un grand dégoût pour prix de sa peine. Il arrive, en effet, à une porte moderne, au-dessus de laquelle une inscription fait connaître à quel piteux usage le gouvernement du roi Louis-Philippe avait réduit l'un des plus beaux modèles de l'architecture militaire qui fût dans le royaume. Une prison, s'il vous plaît! Ici on enfermait les voleurs, et avec eux — un demi-siècle après la pompeuse déclaration des droits de l'homme — les prisonniers pour dettes!

Des courtines ont relié l'une à l'autre les deux tours carrées ; plus de vestiges. La première de ces deux aînées de la tour ronde, et qui avant celle-ci fut le donjon, a été attribuée aux Visigoths par des savants plutôt ostrogoths; elle paraît être du onzième siècle; on n'y monte plus, les planchers croulent. Dans la tour du milieu, on est admis par la gardienne à visiter une grande salle de décoration purement gothique — car c'est une femme qui garde l'orgueilleuse ruine ; elle est même jeune, même accorte, seule au milieu de cette

vaste solitude aérienne. Elle pousse devant le visiteur la porte qui donne accès à la tour de Phœbus; il se trouve alors au pied d'un escalier qui d'un côté monte au faîte, de l'autre plonge aux fondements de l'édifice. Dans ces ténèbres profondes étaient les cachots. Le «grand comte» y faisait jeter ceux dont il voulait la vie ou les biens, car ce radieux seigneur Phœbus était une âme déloyale, avide, implacable; mais étant l'un des plus beaux hommes de son temps, brave et magnifique, toujours victorieux, il a violé l'admiration des peuples. Cependant est-il bien sûr qu'en ce château de Foix, du moins, et en cette belle tour sinistre, il eut le loisir de commettre tant de crimes? D'autres savants — sérieux ceux-ci — ont cru, il y a quelque vingt ans, pouvoir affirmer que la tour ronde serait postérieure à l'an 1500; elle aurait été l'œuvre de la comtesse Catherine qui porta en dot à Jean d'Albret le comté de Foix et la Navarre. Nous venons de voir la nuit des cachots; nous retombons dans la nuit de l'histoire.

Est-ce à l'ombre de Gaston, est-ce à l'ombre de Catherine, que je dois porter ma reconnaissance pour l'admirable vue que j'embrasse de la plate-forme du *nouveau* donjon? D'abord la basse vallée de l'Ariège courant vers Pamiers et la plaine, à l'ouest; au midi, des forêts en gradins et, serpentant à travers cette masse sombre, un ruban de lumière, l'Arget dans sa haute vallée; à l'est, le cours supérieur de l'Ariège, deux étages de monts calcinés, des entassements de roches rousses flambant au soleil, un troisième étage de pics, quelques crêtes neigeuses, le Saint-Barthélemy fermant l'horizon (2,400 mètres).

Remontant de Foix à Tarascon, je lie connaissance avec les *pechs* dont la base est presque toujours gazonnée, le flanc assez ordinairement percé de cavernes, la pointe nue — quand elle n'est pas écroulée. Ce sont ici, devant mes yeux qui ont besoin de s'y accou-

tumer, comme des Pyrénées nouvelles, aux arêtes tourmentées, aux tons bien plus chauds. Le premier modèle du Pech découronné, c'est le gros Soudours qui n'a plus de tête et arrondit son énorme ventre ouvert au-dessus de la ville, des deux villes, plutôt, car il y a l'ancienne cité et le faubourg neuf. La cité se groupe sur un escarpement que couronnait un château rasé par Louis XIII. Le sire d'Audou la prit et se donna l'amusement de faire jeter un prêtre du haut des murs; le capitaine Montgeslon la reprit et se livra au même jeu sur soixante bourgeois huguenots. Ces hommes de guerre ont de vives répliques.

IV

On me dit : « Ne manquez point de visiter Ussat; c'est un lieu de curiosités et de souvenirs. » Ce conseil, je le suis naturellement, puisque mon dessein est de remonter la haute vallée de l'Ariège dont la petite station thermale marque le seuil. On ne m'a pas trompé : Ussat est, au moins, un lieu particulier. Dans un vallon rocheux, se creuse un frais bassin de verdure; un joli parc entoure l'établissement des bains; des prairies plantées de peupliers bordent la rive droite de l'Ariège, verte elle-même, de l'émeraude liquide. Ce joli tableau est malheureusement enfermé dans un cadre d'horreur; le chaînon calcaire qui enserre le village est ébréché, percé, troué de toutes parts. L'impression que causent ces énormes bouches noires béantes est de surprise, d'abord, avec une forte envie de recul. Si ce sont là les « curiosités » d'Ussat, on n'en peut imaginer de plus sinistres.

Mais il y a les « souvenirs »; ils sont monstrueux, comme le site qui les évoque. En face de l'Etablissement, sur la rive gauche de l'Ariège, s'ouvre la caverne

principale et « historique » de Lombrives. On croit, sans l'avoir jamais vérifié, qu'elle pourrait bien communiquer avec la *Calbière* de Niaux, de l'autre côté de la montagne, le chaînon tout entier étant percé comme un gigantesque crible; il se peut aussi que le chemin souterrain soit obstrué par des écroulements. La *Calbière* contient deux lacs. Le trou de Lombrives a été fouillé par les géologues; ils y auraient trouvé les restes de l'ours des cavernes et des grands cervidés, mais aussi des ossements humains dont voici l'histoire, — à moins que ce ne soit de la légende dramatique.

Après les deux croisades de Simon de Montfort et du roi Louis VIII, les débris de l'hérésie abattue se sont réfugiés dans les entrailles de la montagne, surtout à Lombrives. Vingt ans ils y vivent, organisés en petite république régionale et souterraine, gouvernés par un évêque *catarhe* (catarhe veut dire pur) ; dans le langage du pays, les grottes sont encore appelées *las gleizos*, les églises. Par malheur, vers 1230, si je ne me trompe, l'Inquisition, installée dans le château de Foix, entreprend une troisième croisade. Ses soldats essaient de pénétrer dans la grotte de Lombrives, leurs capitaines ignorant qu'elle présentait une succession de ressauts infranchissables à moins de longues échelles dont se servaient les proscrits. Ceux-ci, retranchés dans une galerie supérieure, accueillent les assaillants par une si belle volée de pierres que les héros de l'Inquisition détalent en désordre. Mais un ordre infernal arrive du tribunal de Foix : « Qu'on les mure ! »

Tous ceux des « emmurés » qui ne purent gagner une autre issue à travers le mont, seraient ainsi morts de faim. C'est un tableau hideux qui glace le sang. Quelle est pourtant la part de vérité dans ce récit tragique? On me conduit au fond de Lombrives par un chemin que la main des hommes a tracé dans ces ténèbres, une sorte de tunnel creusé dans le roc sur une longueur de

trois mille mètres, à une époque récente et connue. On ne pouvait autrefois parcourir ces trois kilomètres souterrains qu'en rampant; voit-on bien la troupe de l'Inquisition marcher à l'assaut de l'hérésie sur le ventre?... Ce qui reste certain, c'est que, de façon ou d'autre, plusieurs milliers de catarhes furent exterminés dans ces parages; cela suffit à émouvoir et indigner l'humanité moderne, même quand elle n'est pas bien sincère.

Ussat est très fréquenté des baigneurs; ils y apportent de vilains maux. Le laurier poétique n'en défend pas; ici, Lamartine fit une cure, et, après lui, une fameuse héroïne de la tragédie bourgeoise, Mme Lafarge, oubliant dans ce nid de fraîcheur le mari empoisonné. Il paraît que ce crime fut considéré par beaucoup de contemporains comme une simple vivacité conjugale... Je monte en une assez bonne voiture et prends le chemin d'Ax. Il est très riant, le long de l'Ariège, qui reçoit, au bourg des Cabannes, l'Aston descendant au sud de l'étang de Fontargent qui se berce à plus de deux mille mètres, et, dit-on, n'est que rarement glacé; à mesure que la chaîne s'avance vers l'orient, les neiges sont moins abondantes, les étages de végétation se relèvent. Les maisons du bourg se tapissent de lauriers-roses en fleur dont le pied est planté en pleine terre; on descend en quittant les Cabannes dans une sorte de conque, aux bords rocheux; de petites gorges s'enfoncent entre de hauts mamelons dont les parois sont cultivées, dont la croupe se couronne de blés mûrs.

Heureux coin de pays, de couleur méridionale et de terre féconde, mais très restreint. Voici un dernier mamelon qui en marque la limite; il est couvert seulement d'un gazon brûlé et porte la ruine d'une autre forte place de guerre, le château de Lordat; à l'arrière-plan se dresse le Saint-Barthélemy, nu, déchiré, les flancs ouverts de deux énormes trous béants où s'accumulent les neiges qui ne fondent point. Le hameau de Lordat

se blottit sous les débris du château, vers lequel un sentier grimpe à travers les décombres de la première enceinte dont subsiste une tour carrée; de la seconde enceinte, une porte ogivale reste encore debout, au milieu d'un prodigieux chaos de murs éventrés, de morceaux de tours et de bastions; je ne crois pas avoir rencontré jamais si énorme ouvrage féodal. L'ascension est assez laborieuse; on en est payé par la vue qu'on embrasse du sommet : la vallée de l'Ariège, d'Ussat à Ax au midi; la ligne des grands monts dominée par les blancheurs aériennes du Montcalm au sud-ouest; à l'ouest, le sinistre pic de Tabe (c'est l'autre nom du Saint-Barthélemy) avec ses aiguilles rongées, ses lits de neige ou d'herbe morte, couvert d'énormes blocs, membres disloqués du géant de granit.

Nous entrons dans Ax avant le soleil couché. La vieille station thermale fréquentée par les Romains, sept siècles plus tard par les croisés, qui de la mystique et héroïque aventure, rapportaient la lèpre, reçoit encore beaucoup de baigneurs dans les temps modernes; elle est trop connue pour qu'il soit besoin de la décrire. L'Ariège, l'Oriège et la Lauze s'y joignent; les hauteurs qui l'enveloppent ont de riches parures de sapins; c'est donc un beau lieu, mais ces murailles et ces ombres l'enserrent de trop près; c'est aussi un lieu noir : on y voudrait de l'air libre et de la lumière. Les gens d'Ax, apparemment, ne forment pas ce souhait, car ils se sont appliqués à couvrir d'ombrages l'espace étroit que leur mesure le pied des monts; la ville a quatre promenades sous ces voûtes flottantes. D'ailleurs ils jouissent d'un climat presque doux; l'hôtelier m'assure qu'ici, grâce à la chaleur souterraine produite par les sources, les arbres fruitiers donnent deux floraisons et deux cueillettes. N'oublions pas qu'Ax est situé dans le comté de Foix, proche voisin de la Gascogne.

Revenant sur Tarascon, je rencontre deux routes qui bifurquent, l'une étant celle que je suivais trois jours auparavant pour me rendre à Ussat, l'autre qui va me conduire à Vicdessos. Au-dessus même de l'embranchement, une église, de vieux arbres. Ces ombrages se peuplent. J'y vois des moines casqués, la longue épée au flanc, le froc entr'ouvert sur la chemise de maille. Une vision? — Oui, mais point sans objet réel. Ici Charlemagne planta une abbaye militaire. Cinq cents religieux combattirent pour la foi contre les Sarrasins. Je remonte le cours de l'Oriège et ne visiterai pas la *Calbière;* les grottes ne m'attirent pas, la beauté du chemin me retient. Un petit mont se hérisse de deux tours carrées, de style moins pur, mais de presque aussi fière allure que les tours blanches de Foix; le château de Miglos commandait le «pays minier» dont la teinte particulière des roches révèle les approches. Entre des blocs roussâtres, j'entrevois des aiguilles; au-dessus une ligne blanche. C'est encore le Montcalm et ses deux vedettes, le Sauvès, le Pic Rouge de Bassiès.

A Vicdessos, l'Oriège absorbe le torrentelet du Suc; c'est encore un coin de fraîcheur : des prairies, des rideaux de peupliers et de frênes. De ces bocages, on découvre et l'on compte dix rangées de monts; du village un sentier monte au col de Sem et, de là, on atteint la montagne de Rancié (960 mètres) où s'ouvrent les mines exploitées depuis six siècles. Je poursuis mon chemin vers Auzat; Charlemagne me fait encore compagnie. Ce fut un grand empereur, il est partout comme le roi des rois; c'est lui qui édifia la forteresse de Mont-Réal; c'est lui qui couronna d'une tour fantastique le plus haut des trois cônes, blancs comme des pyramides d'ossements, qui dominent Auzat. Ce gros village au fond d'un défilé, fait d'une seule rue étroite et tortueuse, est à neuf cents mètres, et c'est un vilain lieu désolé. On en sort, on respire plus à

l'aise, on se trouve — et bien surpris — au bord d'un cirque cultivé. Tout est contraste en ce pays de froidure sur les hautes cimes, de tiédeur méridionale jusqu'à des altitudes qui seraient stériles et glacées à l'ouest de la chaîne. Au cirque succède un défilé; l'issue en est gardée par un poste de douane. De là les yeux sont attirés vers une échancrure entre deux pics au sud-est et se heurtent à une ligne d'aiguilles blanches et à de grands vallonnements de neige, une haute flèche dominant tout le colossal édifice; c'est la masse du Montcalm, et la Pique d'Essat qui la dépasse. On touche les neiges éternelles. Ces douaniers n'ont pas d'autres perspectives; un myrte tapisse le pied de leur maison.

L'ascension du Montcalm est relativement plus aisée que celle du mont Vallier ; au reste, on a trop dramatisé ces expéditions aériennes, du moins pour les Pyrénées; c'est autre chose dans les Alpes, ainsi que l'ont trop prouvé des catastrophes célèbres. Ici, la montée se fait presque doucement, à cheval, par le val d'Artigue qu'on a gagné en deux heures. On est à mille mètres, au flanc du mont, et l'on s'élève en deux heures, à la pelouse de Pla-Subra, à dix-huit cents mètres; c'est là qu'on doit laisser les chevaux. La pelouse est encadrée d'escarpements assez maussades. Il faut grimper à travers des blocs éboulés, parfois sur une neige peu profonde semée de graviers, jusqu'à un plateau recouvert d'un lit plus épais, et l'effort le plus rude consiste à doubler une arête, vraiment redoutable pour le mauvais ascensionniste que j'ai toujours été, animé de plus de curiosité que de zèle; à mes pieds s'ouvre une « combe » dont je ne vois pas le fond, qu'on pourrait aussi bien appeler un gouffre. La crête escaladée, il ne s'agit plus que de monter laborieusement sur des bancs de neige. Enfin, on atteint la cime après sept heures et beaucoup de peine. Les officiers du génie militaire qui

eurent à faire la triangulation des Pyrénées y élevèrent une petite tour d'abri, en pierres sèches, toute chargée d'inscriptions ; on ne songe guère à les déchiffrer.

Le regard d'abord instinctivement cherche le fond des vallées, humble plancher des vivants, tiède et paré de la douce verdure ; ici, un souffle glacé me coupe le visage : c'est le froid et la nudité de la mort. Comme il arrive presque toujours, une brume couvre le bas pays. Au-dessus de ces plis mouvants, c'est l'étendue de la chaîne dont les reliefs s'élèvent comme les vagues inégales d'une mer immobile, une immense houle pétrifiée. Très près de nous sont les monts d'Aulus, où je distingue surtout un cône en ruine, vacillant au-dessus d'un lac ; assez près encore le mont Vallier et ses puissants contreforts ; au plus loin vers l'ouest, le pic du Midi ; du moins le guide me l'assure ; à l'ouest encore un éblouissement, une beauté sublime, les glaciers des monts Maudits. A l'est, la chaîne semble d'abord s'abaisser, mais bientôt des aiguilles s'élancent au-dessus du moutonnement ; ce sont les hauts pics du Roussillon et de la Cerdagne.

La masse colossale du Montcalm est dominée par la Pique d'Essat, la plus haute pointe des Pyrénées ariégeoises. Je n'y monterai point ; il faut savoir borner ses désirs. Dans quelques jours j'aurai quitté cet attachant pays d'Ariège, la diversité infinie de ses sites, ses ruines légendaires, ses petites cités pittoresques et ses eaux d'émeraude, sa franche lumière, ses belles couleurs chaudes.

PAUL PERRET.

LA FAUTE D'AUTRUI

(Suite et fin)

XX

De la chaise longue où elle était nonchalamment étendue, Nora de Gardannes dirigeait les allées et venues de la femme de chambre qui préparait des malles ; et elle eut un geste d'ennui en se voyant troublée par l'entrée de son mari.

Il s'en aperçut et une expression railleuse contracta sa bouche, une seconde.

— Tranquillisez-vous, Nora, je ne vous dérangerai pas longtemps. Je viens seulement chercher la *Revue* qui, paraît-il, a été, par erreur, apportée dans votre chambre.

— Oui, elle m'embarrasse depuis ce matin. Elle doit être encore là, sur ma table, sous les dentelles. Attendez, ne touchez pas, vous allez chiffonner mes affaires. Sophie va vous la donner.

La femme de chambre dégageait la *Revue* du fouillis vaporeux sous lequel elle était enfouie. Philippe, ironique, demanda :

— Est-ce que vous déménagez ?... En quel honneur dépouillez-vous ainsi vos armoires de leur contenu ?

— Je ne déménage pas, mais je fais faire mes malles.

— Vos malles ?

— Oui, je pense qu'il en est temps, puisque je pars demain soir pour Nice. Vous le savez bien !

— Je savais, en effet, que vous comptiez partir pour Nice, ces jours-ci, mais j'avais oublié le jour que vous aviez choisi, et, d'ailleurs, je ne m'imaginais pas que vous songiez à vous mettre en route avec Suzette souffrante.

— Où avez-vous pris que Suzette est souffrante ?

— Mais il me suffit d'entendre sa grosse toux pour être édifié à ce sujet. Sa gouvernante paraît absolument de mon avis, si vous ne l'êtes point.

Elle haussa les épaules.

— Kate s'affole stupidement dès que Suzette lui semble avoir la moindre chose. L'enfant est enrhumée, il n'est pas étonnant qu'elle tousse ; et ce n'est pas pour un rhume sans importance que je vais changer tous mes projets ! Votre mère et ma famille m'attendent. J'ai beaucoup souffert du froid excessif de cet hiver ; et il est grand temps que j'aille un peu me soigner, car je suis très fatiguée ! Je sais que ma santé vous inquiète fort peu, si celle de Suzette a le don de vous préoccuper. Mais je ne vois pas du tout pourquoi je vous imiterais dans cette indifférence ; et je suis d'autant plus pressée de partir qu'il y a en ce moment une véritable épidémie d'influenza. A aucun prix je ne veux risquer d'être atteinte !

Il la regardait, et au fond de ses yeux il y avait une pitié méprisante, une lueur aussi de la révolte qui frémissait toujours en lui maintenant, de s'être follement lié à cette femme.

— Soyez tranquille, Nora, vous prenez trop de précautions pour n'être pas à l'abri de toute attaque d'influenza. Bien entendu, je ne prétends pas vous retenir ici contre votre gré. Mais je vous préviens seulement que si demain Suzette n'est vraiment pas mieux, je ne permettrai pas qu'elle parte.

Les traits de Nora se contractèrent. La femme de chambre était sortie. Elle et lui restaient en présence pareils à deux adversaires.

— Est-ce que, par hasard, vous croiriez ainsi me retenir à Paris ?

— Oh ! certes non... Je n'ai pas une aussi naïve

illusion! Je me borne à vous avertir d'une chose très simple : c'est que jugeant imprudent de faire faire un long voyage à une enfant... mettons enrhumée, — au point de n'être point sortie depuis une semaine, ce me semble, — je la garderai ici près de moi, à Paris, si vous ne jugez pas à propos de retarder un peu votre départ... J'ajoute que, dans ce cas, vous pourriez vous éloigner sans scrupule, car Kate lui est absolument dévouée et, de plus, est beaucoup plus habituée que vous à la soigner. Fuyez donc l'influenza, si bon vous semble, quoiqu'elle n'existe, surtout à l'état épidémique, que dans votre imagination!

Elle bondit.

— Dans mon imagination! Vous savez aussi bien que moi pourtant que Mme Arthuise en est sérieusement atteinte. C'est vrai qu'elle a été si imprudente! Malgré le mauvais temps, elle a tenu tous les jours à sortir pour aller voir sa chère Thérèse, sous prétexte que Mlle Erlennes ne se remettait pas du tout de la mort subite de sa mère...

Au nom de Thérèse, il avait tressailli ; mais il n'eut pas un mot, laissant sa femme poursuivre :

— Je crois vraiment que Mme Arthuise, non plus, ne s'en remettait pas! Quand elle est venue me voir, il y a dix jours, elle se répandait en détails sur ce funèbre sujet, si bien que j'ai dû lui rappeler que les émotions me sont très mauvaises. J'ai eu les nerfs malades tout l'après-midi après sa visite; sans compter que cette histoire de mort subite m'avait horriblement inquiétée! J'ai tout de suite fait venir le docteur qui m'a, heureusement, certifié que je pouvais me rassurer, n'ayant rien au cœur comme la vieille dame!... Pourquoi me considérez-vous ainsi?... A peu près comme si je disais des choses monstrueuses!

Il eut un sourire de cinglante ironie.

— Monstrueuses! Oh! non... Je ne m'étonne même pas de l'effet produit sur vous par le malheur de Mlle Erlennes...

— Est-ce un malheur, après tout? jeta-t-elle agressive. Mme Erlennes était toujours malade. Ce devait

être fort désagréable et pour elle et pour sa brillante fille, qui se croyait obligée de jouer les Antigones! Ce qui, d'ailleurs, lui réussissait, car vous étiez tous pâmés d'admiration pour elle... Vous, tout le premier. Je m'en suis bien aperçue à la Bourboule... Mais peu m'importait, je ne suis pas jalouse.

— Je vous en remercie...

— Oh! vous n'avez pas à me remercier. C'est pour mon agrément personnel que je ne me donne pas la peine de l'être, parce que j'ai l'horreur des scènes qui s'ensuivent et qui sont trop fatigantes pour moi! Donc, maintenant, admirez autant que l'envie vous en prendra les airs malheureux de cette femme supérieure après avoir admiré ses allures de dévouement. Je n'en aurai cure à Nice, je vous prie de le croire... Et pourtant! Il m'est revenu certaine petite anecdote...

Elle s'interrompit. Une lueur méchante s'allumait dans ses yeux. Lui, les nerfs soudain tendus, l'écoutait, les traits durs... Entendre parler de Thérèse par cette femme lui était odieux!... Il n'eut pas besoin de l'interroger; rageusement, elle finissait :

— On m'a raconté qu'autrefois vous aviez été fortement emballé pour cette belle artiste, au point même de lui offrir votre cœur et votre nom!...

Par un suprême effort de volonté, il resta maître de lui-même.

— Vraiment! On vous a renseignée à ce point? Et peut-on savoir qui?...

— Savoir qui? Non, c'est inutile... quelqu'un qui croyait devoir prudemment m'édifier, ignorant que nous sommes trop étrangers l'un à l'autre pour que je m'agite de pareils racontars et m'inquiète même de ce que vous comptez faire dans l'avenir de votre ancienne passion!

— Nora! gronda-t-il avec un tel sursaut de colère qu'une seconde, elle eut peur.

Mais, tout de suite, elle se ressaisit dans la satisfaction d'avoir enfin obligé à sortir de son orgueilleuse impassibilité cet homme qu'elle détestait de toute l'indifférence qu'elle lui inspirait.

— Eh bien, quoi? fit-elle sans paraître comprendre sa pensée, mais ses lèvres étaient frémissantes. Vous vous offensez que je soupçonne même votre fidélité envers moi? Soyez tranquille, je suis remplie d'indulgence. Il suffit à mon bonheur que vous demeuriez mon prisonnier, en dépit de vos allures indépendantes...

Et elle montrait l'anneau de mariage qui luisait parmi ses bagues.

— ...Bel et bien, nous sommes attachés l'un à l'autre parce qu'il me plaît qu'il en soit ainsi!... Aussi ne comptez pas sur moi pour vous délivrer... Non que je tienne à vous!... Mais les avantages que me procurent votre nom et votre situation dans le monde parisien me sont assez agréables pour que je n'aie jamais l'idée d'y renoncer, — ceci dit en passant, — si odieuse que me soit, comme à vous, la vie en commun!

Elle espérait qu'il allait lui répondre, lui prouver qu'elle l'avait atteint, lui qui prétendait lui avoir échappé... Mais son espoir fut déçu. Droit devant elle, il l'avait écoutée, dédaignant même de l'interrompre. Quand elle s'arrêta, il y eut un silence... Puis, comme elle se taisait encore, haletante dans sa colère, il interrogea, avec une rudesse ironique :

— Vous avez fini, n'est-il pas vrai? Alors, je me retire. Je vous présente tous mes hommages.

Avant que, revenue de sa surprise, elle eût pu chercher contre lui une arme nouvelle, il était sorti, la laissant bouleversée d'une exaspération folle devant son impuissance...

Ah! si elle avait su quelle tempête grondait en lui!... Elle avait été bien imprudente de le braver comme elle venait de le faire, car il en était arrivé à l'un de ces instants de crise morale où se prennent les résolutions sans retour pour les hommes comme lui. Depuis qu'il savait Thérèse rendue toute à elle-même par la mort de sa mère, la tentation le hantait de briser le lien détesté qui l'unissait à Nora. N'avait-il pas le divorce? Nora était à ce point éloignée de lui, qu'il n'y aurait nulle cruauté à la quitter. Elle était protes-

tante, il ne blesserait donc en elle aucune conviction religieuse... Alors pourquoi hésiter?... Il se laisserait condamner et il serait libre!

Tout à l'heure, tandis qu'il l'écoutait parler, presque haineuse, il lui avait tout à coup paru monstrueux que leurs deux vies fussent enchaînées, pussent le rester, alors qu'il était si simple de dénouer la chaîne exécrée. Oh! être libre! libre! libre d'aller à elle, Thérèse, qui, à travers le temps, était demeurée pour lui la *fiancée!* qu'il eût voulu sienne, non pas dans le mystère avilissant des bonheurs volés, mais comme l'élue, qu'aucune honte ne devait effleurer, qui porterait son nom, devenue sa femme... Ce qu'il voulait, c'était le droit, acquis hautement devant tous, de la vie entièrement passée près d'elle, l'ivresse, qui lui pouvait venir d'elle seule, des âmes confondues dans la communion des joies, des pensées, des travaux, des chagrins aussi...

Oh! être libre!...

Soudain l'atmosphère même de cette maison où était Nora lui devenait intolérable. Il sortit, tressaillant au passage d'entendre la grosse toux rauque de Suzette, qui jouait pourtant auprès de son Anglaise, mais sans gaieté.

Dehors, c'était la tristesse d'une journée grise sous les rafales capricieuses d'une aigre brise de mars, un mouvement rapide de passants frileux, de voitures qui se croisaient. Il s'était pris à monter les Champs-Elysées droit devant lui, dans un besoin instinctif de maîtriser sa fièvre. Mais le cerveau continuait en lui son travail; et la résolution, flottante dans sa pensée, s'y affirmait peu à peu si résolue qu'il s'étonnait maintenant de ne pas l'avoir prise plus tôt.

Cette dernière scène avec Nora venait d'être l'éternelle goutte d'eau qui fait déborder le vase... Libre! il voulait l'être, comme il savait vouloir. Les difficultés, les obstacles, les préjugés à vaincre, le scandale même, il s'en souciait comme d'un jeu d'enfant. L'audace et l'énergie indomptable que toute résistance faisait naître en lui se développaient inflexibles en son être... Puis, quand il serait libre, il arriverait bien à la con-

quérir, *elle*, pour qui il eût marché sur des charbons ardents, s'il eût esperé pouvoir la mériter ainsi !

Oh ! ce supplice d'être retenu loin d'elle quand il la savait souffrir… A cette heure, ce qu'il éprouvait pour elle, c'était le meilleur de l'amour, la soif d'écarter tout mal de l'*aimée*, de se dévouer à elle, tout entier, dans la seule pensée de lui faire les heures infiniment douces… Et ce rôle d'ami, qui lui semblait impossible quelques semaines plus tôt, lui apparaissait tout à coup simplement facile, tant le sentiment de sa douleur à elle avait élevé l'élan qui le jetait vers elle…

Tout juste, il l'avait entrevue le jour de l'enterrement, sous le crêpe de son voile. Puis, il lui avait fallu rester des jours sans rien savoir de ce qui la touchait, car Antoinette Arthuise, souffrante, ne recevait pas… Aujourd'hui, le peu qu'il avait appris, c'était Liane, rencontrée par hasard, le matin, qui le lui avait dit innocemment. Et les paroles de l'enfant avaient mis en lui la vision poignante d'une Thérèse écrasée par l'épreuve nouvelle qu'elle devait porter solitairement ; sous laquelle elle succombait, comme si ce dernier coup eût enfin brisé sa fière vaillance… D'instinct, ses pas l'avaient conduit devant la maison où elle ne lui avait jamais donné le droit de pénétrer, près de laquelle si souvent, durant l'hiver, il était venu rôder, avec un espoir fou que peut-être elle sortirait et qu'il lui serait ainsi donné de la voir quelques minutes… Et, dans son cœur, résonnait sans relâche le souvenir d'une petite phrase de Liane :

— Il faut que ses amis l'entourent… Elle est si seule !…

Quelle odieuse sagesse, quelle absurde idée de respect et de délicatesse l'avaient donc arrêté, lui ? Si elle ne voulait pas, elle ne le recevrait pas… Mais pourquoi, oh ! Dieu ! ne pas aller simplement à elle, comme le faisaient ses amis… La bouche très pure d'une jeune fille ne l'avait-elle pas dit ? il fallait l'entourer pour qu'elle sentît moins l'isolement cruel… En une seconde, toutes ses hésitations étaient soudain balayées… Il monta.

— Mlle Erlennes reçoit-elle ?

— Je ne sais pas, monsieur. Mademoiselle était très fatiguée tantôt. Si monsieur veut entrer pourtant, je vais m'informer.

Elle lui ouvrait la porte du petit salon, attenant à l'atelier, puis elle disparut. Lui, machinalement, fit quelques pas dans la pièce, attiré vers l'atelier qu'il apercevait par l'écartement des portières. Et une sourde exclamation lui vint. Thérèse y était assise, devant son chevalet.

Mais elle ne peignait pas. Son pinceau même avait roulé à terre. Les mains tombées sur ses genoux, la tête un peu renversée en arrière, elle regardait vers le morne infini de ce ciel gris ; et dans le profil affiné qui se découpait en sombre sur la fenêtre, dans l'expression de la bouche, dans l'attitude entière, il y avait une telle intensité de lassitude désespérée, de souffrance inconsolée, qu'une angoisse affreuse le broya. Et comme le dernier soir à la Bourboule, il appela, la voix assourdie :

— Thérèse !

Elle tressaillit violemment, et comme ce soir-là aussi, elle tourna la tête vers lui, qui venait à elle, comme sa destinée même. Mais elle ne bougea pas et murmura seulement :

— Est-ce donc vous ? mon ami.

Une espèce de lueur de joie avait passé sur son visage devenu si blanc qu'il avait peur de la voir ainsi... Peut-être aussi était-ce tout le noir de son deuil qui lui donnait sa pâleur de cire...

La femme de chambre entrait, apportant la carte. Elle la congédia d'un geste, puis laissa tomber ses deux mains dans celles qu'il lui tendait, disant, du même accent presque bas :

— Mon ami, pourquoi êtes-vous venu ?

— Parce que je ne pouvais plus supporter de vous savoir ainsi souffrant toute seule, sans vous avoir dit même combien je voudrais vous aider à porter votre chagrin...

Elle inclina la tête, sans retirer les mains qu'il gar-

dait jalousement, comme si c'eût été pour elle une force de sentir son étreinte.

— Cela, je le savais... Il me semble bon de vous l'entendre dire. Peut-être n'est-il pas sage que vous soyez ici... Mais je n'ai plus même le courage d'être sage...

C'était si poignant, cette faiblesse chez elle, qu'il avait toujours vue si vaillante, que s'il eût hésité, l'invincible résolution l'aurait, en cette seconde, pris entier de tenter l'impossible pour avoir enfin le droit de la soutenir de tout l'infini de son amour. Et, en lui, s'effaça, comme une image vaine, la conscience de tout ce qui n'était pas elle, avec son visage de souffrance...

— Thérèse, vous êtes épuisée...

Elle murmura, fermant les yeux :

— C'est vrai, je n'en puis plus.

— Alors, fit-il, — et une gravité ardente était sur ses traits, — alors il faut vous confier à moi, mon amie très chère... Il faut me laisser vous aimer, être à vous tout entier...

Du même accent de lassitude sombre, sans révolte ni reproche, comme si même elle eût été incapable de s'étonner, elle dit :

— Vous savez bien que ce n'est pas possible!... Aujourd'hui comme hier, tout est contre nous... Et je ne veux pas qu'aucune honte puisse nous atteindre...

— Et s'il n'y en avait pas?... si j'étais libre...

— Libre!

Le mot avait jailli de sa bouche dans un cri. Elle se dressa. Dans le sursaut qui l'ébranlait, ses yeux avaient retrouvé soudain leur flamme pour interroger.

— Oui, libre... Maintenant nous avons le divorce en France, et pour Mme de Gardannes, comme pour moi, il serait la rupture d'un lien meurtrissant... Vous le savez bien!

Le divorce! Elle n'était pas, comme lui, morte au respect du serment conjugal éternellement gardé. Mais depuis quinze jours, elle avait supporté trop d'heures torturantes pour avoir encore toute son énergie devant l'épreuve. Elle le lui avait dit et c'était vrai, elle était

à bout de force ; dans le coup imprévu qui s'était abattu sur elle, son courage semblait avoir sombré... Et ce mot de « divorce » résonna dans tout son être, comme une promesse de délivrance. Libre! Il pouvait devenir libre, devant les hommes, tout au moins...

Avec sa puissance dominatrice de volonté, il le lui répétait dans une soif de jeter en elle la même inflexible résolution qui le possédait tout entier. Sans un mouvement, ni un mot, elle l'écoutait, sa détresse engourdie par le souffle d'amour qui l'enveloppait comme une grande caresse berceuse, lui ôtant peu à peu la conscience de la réalité des choses... Ah! être enfin heureuse un peu par lui... près de lui qui l'aimait depuis tant d'années...

Pourtant, tout à coup, elle dit faiblement, tressaillante, sous une sourde souffrance :

— C'est impossible, tout cela... Il y a toujours le passé entre nous.

Il eut un geste large qui rejetait à jamais en arrière le passé mort et répéta :

— Le passé? Thérèse, oubliez-le, comme je le fais... Laissez-le tomber en poussière... Pour ce qui a été, il y a vingt ans, allons-nous perdre l'avenir?... Oh! ma pauvre aimée, si nous devions le racheter pour avoir le droit d'être heureux, enfin, nous avons bien payé ce qu'il fallait!... Quand nous userions toutes nos forces à continuer à vivre loin l'un de l'autre, qu'en adviendrait-il de plus?... A quoi nous servira de nous être ainsi torturés sans profit pour personne?... Moralement, nous sommes libres et, de fait, je puis le devenir... en sachant le vouloir... Nos deux existences n'appartiennent qu'à nous...

Elle frissonna. Dans son souvenir, renaissaient les dernières paroles dites par sa mère où il y avait le regret de n'avoir pas pardonné ; et ces mots lui apparaissaient comme l'absolution même de ce qu'elle ferait dans l'avenir. Etait-ce donc vrai qu'ils avaient le droit de disposer de leurs vies, sans faire souffrir personne?... Non pas Nora, certes...

Mais un petit nom déchira son cœur, « Suzette. »

Elle avait oublié l'enfant... Et tout haut, elle pensa :

— Vous appartenez à Suzette... Vous ne pouvez pas la quitter... Et puis un jour, peut-être, elle porterait la peine du bonheur que nous voulons atteindre aujourd'hui, en ne songeant qu'à nous seuls ; et il ne faut pas que les innocents souffrent... Il ne faut pas!... Je ne veux pas que Suzette puisse être exposée à connaître un jour le chagrin comme moi, par la faute des autres...

Son visage, à lui, s'était contracté à cette évocation de sa toute petite fille. Mais l'avenir dont parlait Thérèse était si lointain, si incertain, et il se sentait tellement prêt à lutter, un jour, pour le bonheur de l'enfant, comme il luttait désespérément aujourd'hui pour conquérir le sien... Et, avec la même orgueilleuse confiance en sa volonté, il dit :

— Je ne quitterai pas Suzette; je vous la donnerai pour que vous la fassiez une femme telle que vous, qui serez sa vraie mère... Thérèse... ma Thérèse, dites que vous consentez à vous confier à moi... Dites et je ferai tout ce qu'il faudra pour que vous soyez sans remords... Ayez pitié de vous, de moi aussi qui suis à bout de courage pour supporter l'affreuse vie que je mène depuis des années... Il me faut votre chère présence de toutes les minutes... Il me faut *vous, vous!*... Ne nous sacrifiez pas inutilement... Ayez pitié de nous, ma plus aimée...

Elle serra ses deux mains dans un geste inconscient de prière.

— Pourquoi me tentez-vous ainsi?... C'est mal. Vous voyez bien que je n'ai plus la force de vous résister...

— Chère, je ne vous tente pas... Ce que je veux est le plus sage, le meilleur... Laissez-moi essayer de vous faire oublier tout le passé de tristesse. Recommençons une vie nouvelle, ma seule, mon unique adorée... Nous avons déjà perdu tant d'années... Jouissons enfin de celles qui nous restent...

Il continuait à lui parler avec une douceur suppliante, une ardeur sombre aussi, lui laissant pénétrer

toute sa misère afin qu'elle fût compatissante et consentît enfin à se laisser adorer... Et les mots arrivaient à son âme comme les flots arrivent incessamment contre les falaises, usant peu à peu leurs fermes assises.

Elle n'essayait plus de lutter... Oui, ce serait lâche et coupable de consentir à ce qu'il voulait, de prendre ainsi le mari d'une autre, de séparer la mère du père, d'enlever l'enfant à la mère — fût-elle une mère sans amour... Mais elle était épuisée!... Il y avait vraiment trop longtemps qu'elle luttait contre la vie, contre elle-même. Une lassitude immense l'écrasait. Il ne lui demeurait plus dans tout l'être que l'invincible besoin d'échapper au supplice de l'isolement qu'elle avait appris à connaître depuis quelques semaines, de s'abandonner dans l'avenir à cet amour qui lui appartenait depuis sa jeunesse... A quoi bon lutter et souffrir encore? Elle se ferait une âme insensible à tout ce qui n'était pas *lui*, afin d'oublier que toute ivresse de joie auprès de lui était criminelle, mensongère, afin d'oublier qu'elle ne se pardonnait pas sa faiblesse dont elle avait le mépris et l'horreur... Et si la destinée leur réservait encore des douleurs, du moins, elle aurait tout tenté pour qu'*il* fût heureux par elle, tout sacrifié pour essayer de goûter enfin à ce bonheur dont sa pauvre âme avait maintenant la nostalgie désespérée...

— Thérèse, donnez-moi votre avenir... Je le veux... Et j'ai bien gagné de le vouloir!...

Ses lèvres demeurèrent scellées; mais ses yeux qui étincelaient sombres, dans son visage sans couleur, avaient cette profondeur d'abîme qui s'y était creusée un instant, le soir du bal...

Lui la sentit vaincue; et, à cette minute, vraiment, il crut que dans l'avenir, enfin, cette femme, son unique aimée, serait sienne, qu'ensemble ils oublieraient l'horrible amertume des années enfuies... Et une joie passionnée, souveraine, triomphante l'envahit tout entier...

— Thérèse, mon trésor enfin reconquis, mon trésor qui sera ma femme!...

Il l'attirait doucement sur sa poitrine comme on

enveloppe d'une étreinte protectrice une créature brisée ; et ses lèvres, pour la première fois, cherchèrent les paupières brûlées de larmes, la bouche frissonnante, en des baisers pesants qui semblaient sceller leur union à travers le temps...

Elle eut un frémissement et les paupières battirent sur les prunelles dont le regard avait la même expression de rêve insondable; mais elle ne se déroba pas. Sa volonté paraissait morte. Ainsi que dans un lointain, elle entendit résonner le timbre d'entrée. Elle ne tressaillit même pas, la pensée fermée à l'existence même du monde, abîmée dans la seule sensation qu'elle avait atteint un refuge, dont elle n'eût pu supporter de perdre l'enivrante douceur qui la pénétrait toute...

Discrètement, la porte de l'atelier s'entr'ouvrait, et la voix pure de Marthe de Kergoz demandait :

— Thérèse, je puis entrer?... Vous recevez, paraît-il.

Elle était sur le seuil et s'arrêta, apercevant debout devant elle Thérèse dont la main était encore dans celle de Gardannes et qui la contemplait avec des yeux de créature soudain arrachée à un rêve, au fond desquels flottait une sorte d'épouvante... Il y eut une minute de silence ; et Marthe commença instinctivement :

— Je vous dérange, pardon...

Thérèse dit, d'une voix sans timbre :

— Non... Entrez, Marthe, vous êtes la très bien venue.

Et elle lui tendit la main, dérobant son visage pour que la jeune fille ne l'effleurât pas.

Marthe, hésitante, continuait :

— Thérèse, si vous avez encore à causer avec M. de Gardannes, je vais vous laisser, en vous faisant toutes mes excuses d'être arrivée aussi indiscrètement ; mais votre femme de chambre m'avait assuré que je le pouvais...

D'un étrange accent, elle dit sourdement :

— Vous avez, au contraire, bien fait d'entrer... Restez. M. de Gardannes allait me dire adieu... Nous

avons parlé de choses trop émouvantes... J'ai besoin maintenant de me reposer...

Il ne bougea pas. Au son de sa voix, à l'expression du visage décoloré dont les traits avaient pris quelque chose d'inflexible, il comprenait qu'elle était perdue pour lui, que jamais, Nora vivante, son rêve fou ne se réaliserait et elle ne serait sa femme! Dans une minute d'ivresse, elle pouvait hésiter devant la tentation ; mais le mortel charme dissipé, elle se retrouverait incapable de faire une chose qu'elle jugeait coupable... autant que de s'absoudre jamais si elle faiblissait dans son austère renoncement... Et le désir passa en lui comme un torrent de la saisir dans ses bras, de l'étreindre, de l'emporter, elle, qu'il sentait lui échapper irréparablement.

Pourtant il resta immobile, dominé plus encore par le respect qu'il avait d'elle, que par la présence de la jeune fille sérieuse, debout à leurs côtés.

Machinalement, il dit :

— Ainsi, vous voulez que je parte?...

— Oui, il le faut... Il est temps...

Elle lui tendait ses deux mains comme lorsqu'il était entré. Il les reçut dans les siennes et, s'inclinant, y appuya sa bouche. Quand il se redressa, il était livide. Dans son visage ravagé, les yeux avaient une lueur de désespoir sombre, les yeux dont la flamme l'avait réchauffée, qui, tout à l'heure encore, l'enveloppaient de tant d'amour... Et une douleur la broya parce qu'il souffrait ainsi à cause d'elle.

Il murmura « adieu », la regardant comme s'il n'eût jamais dû pouvoir détacher ses yeux de cette blanche figure dont les prunelles demeuraient arrêtées sur lui avec tant d'angoisse passionnée... Il salua Marthe. Puis, sans se retourner, il sortit.

Debout, les mains jointes, elle avait écouté le bruit de ses pas qui s'éloignait. Quand le silence se fit, comme si toute force se fût évanouie en elle, lourdement, elle s'assit et demeura immobile. Elle était sans âme, sans pensée, n'éprouvant plus qu'une sensation de déchirement atroce.

Très douce s'éleva tout à coup près d'elle la voix de Marthe.

— Thérèse, vous souffrez... Je ne puis rien pour vous?

Elle eut un frisson, reprenant soudain conscience de la réalité, et vit près d'elle les yeux clairs qui l'interrogeaient avec une émotion compatissante :

— Non, vous ne pouvez rien, Marthe.

Autour d'elle, c'était le décor familier et charmant de son atelier; son œil erra sur toutes les belles choses qu'elle avait aimées, dans l'intimité desquelles elle avait vécu et qui, tout à coup, lui paraissaient étrangères... Puis il tomba sur Marthe. Que devait penser cette enfant, de la voir ainsi?... Alors, dans un besoin impérieux de n'être pas soupçonnée, de n'être même pas l'objet d'une pensée qui pût troubler cette pureté de vierge, elle dit avec effort :

— Ecoutez-moi, Marthe, pour que jamais vous ne puissiez, dans l'avenir, croire... le moindre mal de moi... Mais c'est à vous seule que je dis cela... C'est un secret que vous me garderez, n'est-ce pas?

Les mains se tordirent dans un geste de souffrance.

— Autrefois, il y a neuf ans, j'ai dû devenir la femme de M. de Gardannes... Et puis, des circonstances graves nous ont séparés... Aujourd'hui, parce qu'il me savait malheureuse, il est venu, pour la première fois. Et le passé nous a ressaisis... bien durement! Lui non plus, n'est pas heureux... Vous ne pouvez pas savoir, Marthe, ce que c'est de voir souffrir un être dont le bonheur serait votre seule joie... Comme on se sent faible, alors!... Maintenant, nous ne nous reverrons plus... C'est fini.

Elle parlait avec une résolution froide, le regard fixe, d'une voix sans inflexion dont les belles sonorités semblaient brisées. Mais une plainte passionnée brusquement lui jaillit du cœur même.

— Oh! Dieu! pourquoi suis-je si jeune encore!... J'ai sans doute tant d'années encore à vivre!

— Ma pauvre chère Thérèse, fit Marthe dont les yeux s'étaient remplis de larmes devant cette douleur

qu'elle ne connaîtrait jamais... devant laquelle aussi les mots de consolation humaine lui semblaient si vains que le cri de son âme religieuse lui monta aux lèvres :

— Thérèse, regardez plus haut que votre misère... Vous trouverez Celui qui vous aidera à la porter... Demandez-lui qu'il soutienne aussi... votre ami... Qu'il vous donne à tous les deux le courage d'accepter votre épreuve... Lui seul le peut!

Les mots résonnaient avec la ferveur d'une prière. Et Thérèse obscurément sentit que cette enfant disait vrai. Maintenant nulle force sur la terre ne pouvait plus être son viatique... Mais le ciel lui semblait vide; comme l'univers même, maintenant que *lui* était sorti de sa vie pour jamais...

XXI

D'autres jours encore avaient fui...

Debout dans sa chambre, Thérèse relisait un mot d'Antoinette Arthuise qui venait de lui être remis.

« J'espérais, ma bien chérie, aller vous voir. Mais, hélas! mes malheureuses bronches sont encore si endolories que je n'ai pas eu la permission de m'aventurer dehors. J'en suis doublement désolée, car j'apprends à l'instant l'état très sérieux de la petite Suzette de Gardannes pour laquelle on craint le croup. La mère est à Nice ; le père, parti hier matin pour une de leurs propriétés, n'est pas de retour, ignorant la situation. L'Anglaise perd la tête devant sa responsabilité et vient de me faire avertir, espérant peut-être que j'irais à son secours...! Ce qui est impossible... »

En effet, c'était impossible à Antoinette. Mais elle, Thérèse, pouvait-elle la remplacer en cette circonstance?...

A larges coups, son cœur battait dans sa poitrine. En d'autres temps, comme elle eût tout de suite couru auprès de l'enfant en danger... Et seule!...

Seule! oui, Antoinette le disait. Il était absent, *lui*,

et auprès de sa petite fille, il y avait seulement une gouvernante affolée que son trouble même rendait peut-être incapable de bien soigner...

De quoi donc avait-elle peur en allant vers Suzette? de *le* revoir? Ah! si elle eût pu être sûre d'avoir cette peur? Mais d'où jaillissait l'élan qui la jetait irrésistiblement vers *son* enfant malade?... En vain elle essayait de lire en elle, où régnait la nuit...

Antoinette l'écrivait, *il* était loin!... Et même arrivât-il tandis qu'elle serait là, le péril de l'enfant écarterait bien de leurs pauvres âmes fragiles toute tentation mauvaise... Elle en était sûre... Alors pourquoi s'abandonner à la crainte lâche de se sentir faible encore près de lui?... Pourquoi hésiter à aller là où peut-être sa présence serait bienfaisante?

Brutalement, tout à coup, elle eut la vision de Suzette mourante et seule!... Quand peut-être elle eût pu la sauver par ses soins. Et c'était pour sa toute petite à *lui*, qu'elle hésitait ainsi, elle qui se fût si simplement dévouée pour une étrangère même!

Impérieuse, une résolution la domina. Elle irait voir si elle pouvait être bonne à quelque chose, elle qui ne se devait plus à personne... Plus forte que toute sagesse, la divine pitié l'emportait, cette fois, vers la rencontre possible avec l'être cher et redouté...

Dans une hâte de fièvre, elle se prépara aussitôt à sortir, prise toute, maintenant, par l'idée du danger de l'enfant.

Elle se jeta en voiture. Une pluie froide tombait. Elle ne s'en aperçut même pas. Une inquiétude la tenaillait au sujet de l'enfant qu'elle aimait, une inquiétude si aiguë que, machinalement, elle se prit à murmurer dans un besoin de se rassurer :

— Je vais apprendre qu'elle est mieux. L'Anglaise se sera tourmentée outre mesure, se voyant seule avec elle.

Jamais elle n'était entrée chez les de Gardannes et un frémissement l'ébranla toute à l'idée qu'elle allait se trouver chez *lui*. Avant de monter, elle demanda au concierge :

— Comment est Mlle Suzette ?

— Pas bien, madame. Le médecin est très tourmenté, car il paraît que c'est décidément le croup ; et miss ne sait plus que faire, surtout que monsieur et madame sont absents ! Miss leur a télégraphié, mais madame est à Nice. Elle ne peut pas revenir tout de suite... Pour monsieur, on ne sait pas si la dépêche lui est arrivée, rapport aux neiges qui, paraît-il, dans ce pays-là, empêchent les courriers de circuler ! Miss ne l'attend pas avant ce soir.

L'homme avait parlé avec volubilité, voyant l'attention de Thérèse. Elle le remercia et s'engagea dans l'escalier, plus forte maintenant qu'elle avait la certitude de ne pas se trouver face à face avec *lui*, ne songeant plus qu'à l'enfant.

Elle sonna ; et comme le valet de chambre lui ouvrait, elle vit apparaître l'Anglaise qui accourait, croyant à l'arrivée du médecin ; elle reconnut Thérèse et son visage tourmenté se détendit un peu.

— Ah ! madame ! quel malheur ! quel malheur ! Elle est bien plus malade que ce matin !... Et monsieur qui ne revient pas... Le docteur a dit à onze heures qu'il ne pouvait rien assurer et qu'il repasserait dans l'après-midi. Hier matin, elle était bien quand monsieur est parti. Son mal de gorge avait l'air guéri. Je l'ai fait sortir un peu... Elle aura eu froid malgré toutes mes précautions !

De grosses larmes coulaient sur les joues creusées de la gouvernante.

— Peut-être vous exagérez-vous son état, fit Thérèse avec une douceur compatissante. Voulez-vous me conduire près d'elle ?... Je verrai... nous essaierons ensemble de la soigner...

La pauvre fille eut une ombre de sourire reconnaissant, comme si c'eût été pour elle une délivrance de ne plus être seule à porter son inquiétude affreuse. Une sorte de plainte étouffée et rauque arrivait de la chambre et la femme de chambre, restée auprès de l'enfant, appela effrayée :

— Miss Kate, venez.

Thérèse entra à la suite de l'Anglaise. Suzette se débattait, portant d'un geste instinctif ses mains frêles vers sa gorge altérée d'air. Une angoisse était dans ses yeux de petite créature torturée. Elle aperçut Thérèse, et de sa voix étranglée, elle appela :

— Viens, Thérèse, viens... j'ai mal... Enlève-moi le mal...

Thérèse s'approcha et ses lèvres, passionnément, caressèrent le mince visage brûlé de fièvre, qui cherchait le sien. Une révolte la secouait de ne pouvoir rien, rien... Ah! si *lui* avait vu sa Suzette...

Aussi une seconde, pour lui, elle fut heureuse qu'il ignorât peut-être encore...

Un nouveau coup de timbre vibra. Cette fois, c'était bien le médecin. Il examina l'enfant haletante, inspectant la gorge tachée de membranes ; puis, très sérieux, il interrogea, se tournant vers Thérèse avec une involontaire curiosité de savoir qui elle était :

— La famille est prévenue, n'est-ce pas? car l'état est très inquiétant. Il s'est aggravé sensiblement depuis ce matin. Maintenant il n'y a plus à hésiter. Il faudrait recourir aux injections.

Son accent était absolu, mais ses yeux semblaient demander le consentement de Thérèse, comme si, en l'absence des parents, il eût voulu ne point assumer l'entière responsabilité des suites possibles du traitement. Elle hésita une seconde dans la conscience qu'en cette minute la vie de l'enfant lui appartenait peut-être... Mais que pouvait-elle dire? Son regard très grave s'attacha sur le médecin; c'était un homme dans sa pleine maturité, d'aspect froid, avec une expression d'intelligence et d'énergie... Le médecin de Nora! Elle n'avait pu le choisir que d'une science éprouvée...

Qu'aurait dit Philippe s'il eût été là? Ah! avoir ainsi la responsabilité de sa toute petite aimée!...

Elle regarda l'enfant qui se plaignait et attachait sur elle des yeux angoissés... Alors, avec une émotion qui lui brisait la voix, elle demanda :

— S'il s'agissait de votre enfant, monsieur, vous feriez les injections?

— Sans hésiter, madame.

— Vous pensez qu'il est temps d'agir? Qu'on ne saurait attendre l'arrivée de M. de Gardannes qui ne peut être ici que ce soir, vers huit heures?

— Pour mon enfant, je n'attendrais pas... Je trouverais mon retard d'une témérité criminelle.

— Alors... faites...

Tout de suite, ce furent dans la chambre les préparatifs hâtés de l'opération. L'Anglaise s'affairait, moins affolée pourtant depuis que Thérèse était là, et l'ayant suppliée de ne pas la quitter jusqu'au retour du père.

Mais la petite se débattait de nouveau dans une crise, avec la même plainte, voulant échapper au médecin, effrayée de ce qu'il prétendait lui faire, haletante sous l'affreuse suffocation. Ses petites mains se crispaient sur celles de Thérèse, tandis qu'elle lui murmurait, dans sa fièvre, un appel instinctif : Maman! Maman!...

— Madame, voulez-vous avoir la bonté de la maintenir un instant? commanda le médecin.

L'Anglaise élevait la lampe qui inonda de lumière crue les blancheurs du lit. Alors, très ferme, l'oreille sourde au cri de l'enfant, il fit l'injection dans la jeune chair frémissante... Quand il se redressa, il dit :

— Maintenant nous avons tenté ce qui était possible...

Et Thérèse sentit que vraiment la vie de l'enfant ne dépendait plus de la science humaine. Elle demanda :

— Vous espérez?

En cette minute, avec son visage tourmenté, si pâle dans le noir de sa robe, elle lui apparaissait tellement pareille à une mère, qu'il répondit avec une douceur fortifiante, sincère d'ailleurs :

— J'espère... Ce traitement nous a déjà donné tant de merveilleux résultats!

Elle savait bien qu'il ne pouvait lui dire davantage... Et pourtant l'incertain de cet espoir lui fut atrocement douloureux.

— Quand un peu de mieux peut-il se produire?

— Il faut le temps... Mais si, dans la nuit, il y a abaissement de la fièvre, ce sera bon signe.

Il partit, et Thérèse demeura seule dans la chambre auprès de Suzette dont les yeux de souffrance ne la quittaient pas et qui, par instants, lui murmurait, de sa petite voix éteinte, montrant sa gorge :

— J'ai mal là, guéris-moi... Reste... Reste tout près... Je veux toi...

Elle avait fait prévenir chez elle qu'on ne l'attendît point, sentant l'impossibilité d'abandonner l'Anglaise, avant l'arrivée de Philippe...

Ainsi, fatalement, elle allait le revoir. La destinée les rapprochait encore une fois, plus forte que sa volonté à elle... Mais c'était sans crainte qu'elle le voyait venir. Le danger d'une petite vie d'enfant avait effacé, en elle, toute pensée troublante.

Les instants s'écoulaient lourds de dévorante anxiété, emportant la plainte rauque de l'enfant que le mal suppliciait toujours. Y résisterait-elle longtemps encore?...

Thérèse regarda la pendule. Huit heures et demie. *Il* n'était pas là... Alors Kate avait craint justement. La dépêche lui était parvenue trop tard pour qu'il pût prendre le train à l'heure voulue... Quand serait-il de retour maintenant?... Et s'il arrivait trop tard?... Une horreur la secoua toute... Sauver Suzette, il le fallait, et elle était si impuissante!...

Elle se rassit près du petit lit et la terrible veillée commença, lui enlevant peu à peu la conscience des minutes qui s'enfuyaient; tout son être tendu dans la seule pensée qu'il fallait pour *lui*, que Suzette vécût... Une âme de mère était née en elle, une énergie invincible pour triompher du mal avec ses fragiles forces humaines.

Vers minuit, il y eut une crise plus effrayante encore que les autres, amenée par l'agglomération des membranes qui obstruaient le larynx. L'enfant, suffoquée, se débattait si violemment que ses ongles déchiraient la main de Thérèse. Elle ne voulait plus rien supporter sur elle, rejetait ses couvertures... Puis l'agitation cessa.

Ce fut une espèce de torpeur, un souffle si insensible que Thérèse, penchée vers elle, se demanda si l'asphyxie commençait...

Ah! Dieu, si une vie pouvait en racheter une autre, comme ardemment elle offrirait la sienne, elle qui n'avait plus rien à faire parmi les hommes, dont la destinée était close. Courbée vers l'enfant dont les paupières demeuraient abaissées, elle cherchait la respiration rare, contemplant le petit visage convulsé... Et soudain, des visions de l'été se levèrent dans son souvenir : Suzette lui jetant, pour la première fois, autour du cou, ses bras caressants dans le jardin de l'hôtel. Elle la revit toute vivante et joyeuse dans sa grâce adorable de petite fleur humaine, avec sa bouche câline, son rire qui était un chant d'oiseau, ses idées drôles, ses caprices, ses révoltes d'enfant, avec leurs apaisements délicieux... Oh! la lui rendre ainsi, à *lui* qui, dans l'avenir, n'aurait peut-être qu'elle, son enfant... Car de la femme inutilement adorée, les années le détacheraient, qu'il le voulût ou non...

L'enfant serait son refuge...

Encore une heure passée. Suzette vraiment semblait plus calme, son souffle moins haletant. La fièvre tombait-elle un peu? Le corps ne lui paraissait plus aussi brûlant... Un espoir s'éclairait en elle, si bienfaisant, si infiniment bon, que ses yeux s'emplirent de larmes.

— Madame, je crois qu'elle est un peu mieux, chuchota Kate.

Ainsi elle ne se trompait pas... Elle n'aurait donc pas inutilement lutté pour retenir l'enfant dans la vie!...

Pourtant cette vie était bien dure, bien cruelle... Parfois, elle meurtrissait atrocement ses créatures... Mais pas toutes! Il y en avait d'heureuses! Et une supplication lui jaillit de l'âme que cette toute petite fille eût tout le bonheur qui lui avait été refusé, à elle, et que ce bonheur remontât jusqu'à *lui*... Pour leur joie à tous deux, elle accepterait, s'il le fallait, sans se plaindre, sa morne destinée... Alors, tout bas, dans le secret de son âme fermée, elle pourrait l'aimer sans remords...

... L'aube blanchissait. Un jour tremblant de mars filtrait à travers les rideaux, jusqu'à la petite tête calmée, qui creusait le duvet souple de l'oreiller... Maintenant Thérèse songeait, revivant les jours enfuis, les plus éloignés à Etretat... Puis les plus proches en Auvergne, et aussi les heures troublées à Paris... la dernière surtout qu'ils avaient passée ensemble, si divinement terrible!...

Mais était-ce donc parce qu'elle venait de sentir le frôlement de la mort, la suprême apaisante? Toutes ses agitations, ses tourments, ses douleurs, ses espoirs irréalisables, tout cela lui paraissait tout à coup si lointain, tombé dans un passé qui ne renaîtrait plus... Et un infini désintéressement d'elle-même l'envahissait...

Elle tourna la tête, entendant la porte s'ouvrir, et elle le vit, *lui*, qui entrait, pâle, une contraction d'angoisse ravageant ses traits.

D'une voix qui était un murmure, elle lui dit, remuée d'une allégresse divine :

— Depuis deux heures déjà, elle est mieux... J'espère qu'elle est sauvée!

— Par vous, ma Thérèse...

Ils étaient debout auprès du petit lit, se penchant. Quand il releva la tête, leurs yeux se rencontrèrent et, dans leurs regards, il n'y avait que la tendresse très haute d'une âme pour une autre âme.

XXII

C'était près d'un mois plus tard, hors de Paris, dans la lumière blonde d'un renouveau soudain éclos; en pleine campagne, ainsi que le médecin avait ordonné qu'on emmenât Suzette. Et là, sa mère, rassurée quant au danger de la contagion, était venue la retrouver, n'ayant jamais eu le courage de rentrer dans l'appartement de Paris où l'enfant avait été atteinte.

La rude crise traversée l'avait un peu amincie et grandie, la petite Suzette; son visage menu s'était ef-

J'ai aussitôt télégratant que l'air vif des champs com-
je n'ai pas de réponse un peu de son éclat rosé ; et, vivi-
Elle ne lui avois, lui rendait sa souplesse alerte. Et
silence. C'est qu'elatin-là, en descendant de cheval, la
se jetterait vers E de tout l'effort de ses petits pieds
lui rapporter le mts, eut au cœur un frisson de joie
Presque avec ledans ses bras où elle se blottit avec
sa forme souple ine.
du matin : rêle trésor très précieux, il la ramena
— Et vounaise, assise au soleil, un tricot dans les
un feuilletaandis qu'il la tenait serrée sur sa poitrine,
posée.onfondait, dans sa tendresse, avec l'absente ai-
née qui s'était donnée toute pour la lui garder et dont
l ne savait plus rien depuis son départ de Paris. Ainsi
qu'elle l'avait demandé, il lui avait envoyé, dès son
urrivée, un mot pour lui dire que Suzette avait bien
supporté le voyage. Mais elle n'avait pas répondu ; et
ivec cette tension des nerfs que lui donnait maintenant
chaque jour l'heure de la poste, il demanda, du jardin,
u domestique qui passait :

— Le courrier est-il arrivé ?

Oui, le facteur venait de l'apporter. Hâtivement, Phi-
ippe le regarda. Pas de lettre encore. Des mots indif-
érents. Il les rejeta de côté. Pourquoi n'écrivait-elle
ien ? Pas même quelques lignes de réponse pour s'in-
ormer de l'enfant qui était un peu sienne maintenant.
'ourquoi ? Oh ! toujours le supplice des questions sans
éponse quand il s'agissait d'elle...

Machinalement, il ouvrait le journal qu'on venait
e lui remettre, l'effleurant d'un œil distrait. Mais un
om soudain immobilisa son regard : « Thérèse Er-
ennes. »

A quel propos parlait-on d'elle ? Et tandis que cette
nuette interrogation traversait son esprit, ses yeux
arcouraient les lignes :

« Nous apprenons avec regret l'état très grave d'un
e nos jeunes peintres d'avenir, Mlle Thérèse Erlennes,
ui est atteinte d'une angine diphtérique dont l'issue
nspire de très sérieuses inquiétudes à tous ses admira-
eurs. Il paraîtrait que c'est en soignant l'enfant d'une

amie que Mlle Erlenm[...]
met aujourd'hui sa vie en [...]er. »
Il lut ces phrases avec une [...]
sens très net lui échappait. Était-ce
rèse, de sa Thérèse, qu'on parlait a[...]
il répéta les lignes; puis regarda aut[...]
tivement, doutant de la réalité, avec
se trouvait précipité dans un cauche[...]
cessairement se dissiper. A quelques pa[...]
continuait à jouer dans le soleil, emplis[...]
une petite charrette, et sa voix claire chant[...]
d'elle, l'Anglaise travaillait, sous le ruisselleme[...]
fine clarté qui tombait du ciel pur, où, très haut, volaient les premières hirondelles. A une fenêtre, il aperçut Nora qui donnait un ordre... Elle, la mère égoïste, était là souriante dans la splendeur de son beau corps si jalousement soigné, tandis que l'autre, l'étrangère qui s'était dévouée toute à son enfant... Thérèse mourante! Cela soudain lui apparaissait une injustice tellement monstrueuse qu'il doutait que ce fût possible...

Sans réfléchir, il monta dans la chambre de Nora. Indolemment allongée, à son ordinaire, elle parcourait un journal; et une ombre passa sur ses traits quand son mari entra.

— Qu'avez-vous donc? Philippe.

— Je viens de lire ceci.

Et il lui tendit l'article. Elle y jeta un coup d'œil. Mais son visage ne marqua point de surprise. Elle dit seulement :

— Je le savais.

— Vous le saviez?...

— Oui, depuis hier. Je l'ai appris par un mot de Mme Arthuise qui m'en avertissait. Vous voyez comme j'avais raison de craindre la contagion et de ne pas vouloir rentrer dans notre appartement!

Il ne releva pas même cette réflexion où Nora était toute! Peut-être ne l'entendit-il pas. Une seule idée existait en lui.

— Vous saviez et vous ne m'avez rien dit?...

— A quoi bon? Vous vous seriez agité inutilement!

pris le jour tremblant de mars
usqu'à la petite tête cal-
e de l'oreiller... Main-
ant les jours enfuis, les
is les plus proches en
troublées à Paris... la
passée ensemble, si di-
le venait de sentir le
apaisante? Toutes
leurs, ses espoirs
coup si loin-
e et
e ef-

J'ai aussitôt télégraphié pour avoir des nouvelles. Mais je n'ai pas de réponse; j'en suis étonnée!

Elle ne lui avouait pas la véritable raison de son silence. C'est qu'elle avait deviné que, tout de suite, il se jetterait vers Paris, chez Thérèse, d'où il pourrait lui rapporter le mal.

Presque avec horreur, il regarda son visage reposé, sa forme souple sous l'élégance raffinée de la toilette du matin :

— Et vous attendez ainsi, paisiblement, en lisant un feuilleton, les nouvelles d'une femme qui s'est exposée pour votre enfant comme vous auriez été incapable de le faire!... Mais quelle créature êtes-vous donc? Vous ne comprenez donc pas que s'il lui arrive malheur, à elle, qui a pris votre place auprès de votre fille, je ne vous le pardonnerai jamais!

Une rougeur monta à ses joues mates, tant il y avait de violence, d'indignation et de mépris dans l'accent de son mari... Il sortait. Elle lui cria :

— Où allez-vous? Philippe.

— Vous pouvez me le demander? A Paris!

— Pourquoi?... Vous n'imaginez pas, je suppose, qu'il vous appartient de soigner Mlle Erlennes pour lui montrer votre reconnaissance?

Il gronda :

— Ce serait votre rôle à vous. Etes-vous prête à venir?

— Philippe, vous êtes fou!

Il ne l'entendit pas. Il était déjà dehors, donnant des ordres pour que les chevaux fussent attelés à la seconde même. Un train passait quarante minutes plus tard. A n'importe quel prix, il lui fallait l'atteindre. Chaque minute d'attente lui était une torture... Sans avoir revu Nora, il atteignit la gare. Le train y entrait. Tout juste, il eut le temps de se jeter dans un wagon...

Alors, là, immobilisé dans cette inaction forcée qui laissait à la pensée toute son acuité, son supplice s'aviva... Pourtant, de nouveau, l'impression d'être emporté dans un épouvantable cauchemar l'avait ressaisi... Ah! l'angoisse affolante d'une pareil voyage! Il l'avait

encore épuisée qu[illegible]es semaines plus tôt quand il revenait dans la nuit, [illegible]lé auprès de Suzette... Alors, c'était Suzette!... *Elle*, aujourd'hui!... Les deux seules créatures qui emplissaient, pour lui, le monde. Ainsi, Nora l'avait affirmé, l'horrible nouvelle était vraie : Thérèse était malade, très malade, en danger... Ah! qu'elle vécût!... Et s'il le fallait, si c'était à ce prix, il renoncerait même à la voir!... Qu'elle vécût! Devant lui, elle se dressait telle qu'il l'avait vue pour la dernière fois, quelques minutes, quinze jours plus tôt, quand elle sortait de chez lui, venant dire adieu à Suzette, si blanche dans le crêpe de son deuil, avec ses yeux pensifs, son sourire douloureux. Et il n'avait rien pressenti!... rien!

D'autres visions d'elle lui revenaient aussi... Surtout celle du soir du bal, dans la bibliothèque, quand elle était habillée de sa robe d'or pâle et que tant de vie ardente brûlait dans son regard... Mourante! elle... Et parce qu'elle s'était dévouée à son enfant... à cause de lui...

Son angoisse s'exaspérait, se faisait palpitante de terreur, maintenant qu'il allait savoir... C'était Paris, enfin! le fourmillement des voitures, des passants indifférents... Puis le calme de sa rue, à elle, dont la perspective fuyante s'ouvrait sur la verdure jeune du parc Monceau.

Sans rien demander, il monta droit à l'appartement. La supplication inconsciente criait toujours en lui : « Qu'elle vécût! »

La porte était entre-bâillée. Il la poussa; et, dans l'ombre de l'antichambre, il distingua une religieuse qui passait. Elle se retourna au filet de lumière que laissait soudain filtrer le battant écarté par lui; et elle approcha, murmurant :

— Personne ne doit entrer à cause de la contagion. Le docteur l'a défendu.

Il put articuler :

— Comment est Mlle Erlennes?

— Monsieur ne sait pas?... Depuis ce matin, tout est fini...

Il eut la sensation qu'en lui aussi, la mort entrait... Mais depuis qu'il *la* savait atteinte, il avait été certain que ce serait ainsi...

Une porte s'entr'ouvrait, celle de l'atelier, et une silhouette jeune se détacha. Une voix demandait :

— Ma sœur, vous venez ?

Il reconnut Marthe de Kergoz. Elle avançait, surprise, mais une exclamation lui vint :

— M. de Gardannes !

Elle, qui *savait*, comprit pourquoi il demeurait ainsi enfermé dans ce silence, effrayant autant que l'expression même de son visage. Et elle dit faiblement :

— Entrez.

Il la suivit dans l'atelier où, un instant, il avait fait, quelques semaines plus tôt, ce rêve divin qu'*elle* serait enfin à lui... Marthe lui tendit ses deux mains. Une infinie pitié était dans son cœur. Il fit :

— Alors, c'est vrai ?...

Il y avait une épouvante dans son accent. Elle inclina la tête. De grosses larmes roulaient sur son visage.

— Oui, ce matin à neuf heures et demie.

Le matin même... Et rien ne l'avait averti... L'âme de l'aimée ne l'avait pas appelé en sortant du monde où elle avait souffert... Il demanda encore :

— Qui était auprès d'elle ?

— La religieuse qui la soignait et moi.

Elle dit cela si simplement qu'il ne songea même pas au danger auquel cette enfant s'était ainsi exposée. Il pensait seulement que c'était un peu moins atroce qu'elle ne fût pas morte toute seule, sans tendresse autour d'elle...

Marthe continuait, et sa voix tremblait :

— Tout ce qui était possible a été tenté... Mais elle n'avait plus le désir de vivre... Jusqu'au bout, elle a été courageuse, ne permettant pas qu'on avertît personne... Vous surtout !... Elle craignait le danger pour les autres. Les derniers mots qu'elle m'ait murmurés ont été pour que je vous dise son adieu, pour me recommander encore de vous remettre une lettre

qu'elle vous a éc. quand elle s'est sentie perdue...

Il supplia :

— Donnez-la-moi! ... l'avez là?

— Oui, je l'ai prise tout ... l'heure...

Il se rapprocha de la fenêtre pour être plus seul. Tout cela était si brutal qu'il n'avait plus conscience en lui que d'une horrible souffrance qui le broyait. Il reconnaissait l'écriture, mais moins ferme, fiévreuse; la senteur de violette, son parfum...

Il lut :

« Mon ami très cher, si vous recevez ces lignes, c'est que je ne serai plus. Alors, j'aurai acheté le droit de vous dire, enfin! combien j'ai été à vous, de toute mon âme, et toujours! depuis le temps de ma jeunesse... de vous dire aussi que je vous bénis, mon ami, de m'avoir aimée! Ainsi, je ne m'en vais pas sans avoir connu cette joie suprême d'être le tout d'un autre être...

« C'est une joie que je n'avais peut-être pas le droit de goûter par vous; mais je n'ai pas la force de la regretter... Non plus, je ne *peux* pas regretter notre amour, ni rien de ce que je lui dois, ni les instants de bonheur dont j'ai le regret désespéré, ni les larmes... ni même, Philippe, les baisers défendus, les seuls que j'aie reçus de vous, il y a quelques jours, et qui me semblent maintenant appartenir à un passé si loin en arrière... Non, je ne *peux* pas!...

« Ah! que je voudrais me sentir encore soutenue par vous!... Je voudrais pouvoir reposer ma pauvre tête douloureuse sur votre cœur qui s'est donné à moi, il y a des années, et quitter ainsi cette vie de souffrance, mes yeux dans les vôtres!... Heureusement, ce rêve fou est irréalisable... Vous le saurez seulement quand aucune tentation ne pourra plus m'atteindre... Mais, à cette heure, je vous sens, malgré l'éloignement, tellement à moi que, jusqu'à ma dernière seconde, j'aurai l'illusion bénie que vous êtes près de moi... Comme en cette minute qui a peut-être été la plus infiniment heureuse de mon existence de femme, à Etretat, devant la mer... Oh! cet instant de bonheur effrayant que nous n'avons jamais plus connu!...

« Mon ami, c'est atroce à penser même, mais il est mieux, voyez-vous, que je vous sois enlevée, car peut-être, un jour, nous n'aurions plus eu la force d'accepter notre éternelle séparation. Et il ne fallait pas que jamais il y eût rien de coupable entre nous !... Déjà, nous avions été si faibles !... Et puis, vraiment, je n'avais plus rien à faire sur la terre. Tout est bien ici. Tout est bien... Nous n'avons fait souffrir personne par notre faute. Je peux m'abandonner confiante à l'invisible Dieu qui a voulu pour moi la vie si cruelle, parce que j'ai bien lutté, de toute ma volonté, pour ne pas commettre le mal délicieux d'accepter votre amour, ô mon ami que j'ai tant aimé...

« Je sens que quand vous ne me saurez plus vivante, vous aurez la tentation de me suivre dans cet inconnu où je pars toute seule, la première... Mon bien-aimé, c'est ma dernière prière... Vous l'écouterez ? n'est-ce pas... Il faut vivre pour Suzette qui maintenant est un peu mon enfant, il me semble, depuis que j'ai tout tenté pour vous la conserver... Vous vivrez pour l'amour d'elle et de moi... Vous vivrez, en pensant que, pour *votre* Thérèse, les années ont été très lourdes, chargées de tristesses, et que si elles sont pareilles pour vous, c'est une dernière communion entre nous, par delà notre suprême séparation : celle de la douleur, puisque nous n'avons pu avoir celle de la joie... Ainsi, nous serons encore rapprochés... Et voici maintenant qu'il faut que je vous quitte, parce que la force me manque... Je vous dis adieu, mon ami, comme vous le souhaiteriez, si vous étiez en ce moment près de moi. Dans la mort, je vous aime, je suis *votre* Thérèse... »

Il avait lu, sans faire un mouvement.

Quand il releva les yeux, il ressemblait à un homme foudroyé... Et ses lèvres répétaient la dernière prière de l'aimée : « Vous vivrez pour l'amour de Suzette et de moi... »

HENRI ARDEL.

INGRES DE MONTAUBAN

(*Suite et fin*)

Pendant six années encore, de 1814 à 1820, ce peintre, déjà si grand et toujours méconnu, demeura à Rome, n'attachant qu'une médiocre importance aux portraits qu'il peignait ou qu'il dessinait pour vivre, mais poursuivant ce qu'il croyait sa véritable voie dans l'exécution de petits tableaux de genre ou de grandes compositions religieuses et historiques.

Cette période vit naître, après *Romulus vainqueur d'Acron*, qui est de 1812, *Tu Marcellus eris* ou *Virgile lisant l'« Enéide » devant Auguste;* puis l'*Arétin*, *Don Pedro baisant l'épée de Henri IV*, les *Fiançailles de Raphaël*, *Raphaël et* la *Fornarina*, *Philippe V et le maréchal de Berwick*, *Henri IV et ses enfants*, la *Mort de Léonard de Vinci*, *Jésus remettant les clefs du paradis à saint Pierre.*

Toutes ces œuvres renferment des beautés supérieures, mais inégales.

Dans les compositions historiques, Ingres a pu développer la noblesse de sa pensée artistique, l'énergie, et la pureté de son dessin, la hauteur de son style. Il a créé d'admirables figures humaines, qui, dans leur variété, leur multiplicité, ne s'écartent jamais de cette conception à la fois véridique et élevée que nous avons

étudiée dans l'*Œdipe*. S'il a excellé à rendre dans sa plus haute expression la beauté du corps nu, en repos ou en mouvement, il n'a pas déployé moins de maîtrise dans l'art de traiter la draperie.

L'antiquité nous avait enseigné ce qu'il peut tenir de majesté, de grâce et d'expression dans les plis d'une étoffe. La statuaire de cette époque ne manquait pas de modèles. Sans doute, lorsque les hommes et les femmes n'avaient guère d'autre parure que de longues tuniques et d'amples manteaux qui se façonnaient autour du corps, par la seule manière dont ils étaient portés, la coquetterie devait consister à tirer les effets les plus heureux de ces gauches vêtements. On n'y arrivait que par l'habitude et l'exercice. Ce ne devait pas être chose aisée, que de s'envelopper élégamment dans ces tissus que rien n'ajustait. Mais l'instinct de se faire valoir et de plaire, et la nécessité firent naître un art véritable. Les sculpteurs ne l'inventèrent pas. La frivolité de la jeunesse d'Athènes dut accomplir des trouvailles dont profita même un Phidias.

De nos jours, cette science de la draperie est devenue une spécialité des écoles des Beaux-Arts. Elle fait partie de leur enseignement. Mais c'est un peu à la façon d'une langue morte. Comment se renouvellerait-elle ? L'œil ne peut s'y exercer inconsciemment par les révélations de la vie. On ne voit pas de péplums dans nos rues.

Ingres apporta dans cette branche de l'art un sens personnel, un goût passionné, des exigences inattendues. En ceci, comme en beaucoup de choses, il égala les anciens sans les copier. Il fut un Grec avec une âme moderne. Nul ne donna jamais plus d'élégance, plus d'harmonie à des mouvements, à des ondulations d'étoffes. Il y mit tantôt une molle souplesse, tantôt la noblesse des longues lignes ou l'accent des vives cassures.

Ici encore, il n'acceptait pas aveuglément la tradition : il étudiait, cherchait par lui-même, surveillait la nature. Pas ou presque pas de mannequin sous les draperies : il n'en voulait point. C'est la vie qui détermine les plis de l'étoffe. Si elle est absente, on ne crée que la rigidité, la froideur. Aussi drapait-il tout être vivant qui entrait dans son atelier, ses visiteurs, ses amis, lui-même. Un jour, il fait poser le peintre Constantin pour la Vierge, dans le *Vœu de Louis XIII*. Puis, comme celui-ci ne réalise pas l'attitude voulue, Ingres monte lui-même sur l'échelle, se drape à son idée, soutenant dans ses bras un paquet de linge, en guise d'Enfant Jésus, tandis que Constantin fixe l'effet par un rapide croquis.

Pour juger de ce qu'Ingres pouvait déployer d'éloquence et de grâce dans les draperies, qu'on examine *Virgile lisant l'« Enéide »*, ou *Jésus remettant les clefs à saint Pierre*. Dans les deux toiles, le rapprochement des personnages risque d'amener de la confusion ou de la monotonie en un tel amas de tissus. Mais, au contraire, par la légèreté, l'ingéniosité, la souplesse des arrangements comme de l'exécution, tous ces plis s'harmonisent sans se répéter ou se mêler, chacun d'eux conserve sa signification particulière, et le sens général est allégé, éclairé par une écriture aussi franche, nette et coulante.

Ainsi doué, Ingres devait préférer les costumes antiques, les simples tissus qu'il pouvait, suivant son goût, modeler et ajuster sur des formes vivantes, plutôt que les vêtements à façons compliquées, qui dénaturent les lignes du corps.

On ne trouve pas dans *Françoise de Rimini*, dans *l'Epée de Henri IV*, dans *Henri IV et ses enfants*, ou la *Mort de Léonard de Vinci*, la liberté, l'aisance, la noble simplicité qu'offrent ses sujets antiques.

C'était une âme héroïque et naïve que celle d'Ingres.

Il avait la passion du grandiose. Il le montrait aussi bien dans ses partialités en musique, cet art qui, tout de suite au-dessous de la peinture, fut la joie de sa vie. Les roucoulades italiennes lui faisaient horreur. Il n'eût pas consenti à les exécuter sur son violon. Comment son pinceau s'y fût-il prêté? Or, dans un thème comme celui de *Françoise de Rimini*, dont Dante pourtant a fait un chant sublime comme du Gluck ou du Mozart, le peintre ne découvrait que des fredons amoureux à la façon de Rossini. Il s'en débarrassa lestement par une vignette. Dans ce coquet becquetage sur la joue, rien ne subsiste du baiser délirant qui soudain prend le goût de la mort sur la bouche de ces malheureux amants!

En 1819, Ingres envoyait à Paris son *Angélique*. Cette superbe nudité féminine ne fut pas mieux comprise que n'avait été l'*Odalisque*. On lui reprocha une perfection trop sculpturale, soulignée par le ton uniforme de la chair. C'était oublier l'intention de l'Arioste lui-même, qui disait de son héroïne : « Roger eût pu la prendre pour une statue d'albâtre ou du marbre le plus précieux, attachée sur le roc par la main d'un habile sculpteur. » Cette description avait certainement déterminé Ingres dans le choix d'un sujet si conforme à sa manière, à sa conception majestueuse et tranquille de la beauté. Quelle injustice dans le reproche qu'on lui adressa!

Mais le persévérant artiste touchait à la fin de son épreuve. Il allait bientôt, suivant l'expression du poète, « entrer vivant dans l'immortalité. »

En 1820, il quitta Rome pour s'installer à Florence avec Mme Ingres. Ce changement de résidence lui fut dicté par un peu de lassitude énervée, après tant d'efforts sur un champ de bataille où la victoire ne se décidait pas, mais aussi et surtout par le désir de retrouver l'ami de sa jeunesse, le sculpteur Bartolini.

Peu après son arrivée dans ce nouveau séjour, Ingres jeta sur la toile l'ébauche du tableau qui devait enfin manifester son génie aux yeux les moins favorables. L'Etat venait de lui commander pour la cathédrale de Montauban un tableau ayant pour sujet le *Vœu de Louis XIII.* Ingres y travailla pendant trois ans, profitant des intervalles de l'inspiration pour suffire à de moindres commandes et à des portraits, son gagne-pain.

Il ne trouva pas d'emblée cette vision rayonnante et sereine qui devait le faire apparaître si près de Raphaël. D'abord il avait songé à représenter la Vierge abîmée de douleur devant son Fils mort; puis il jugea plus logique de faire monter le Vœu royal vers une Mère radieuse, assise dans la gloire, avec son divin Enfant sur les genoux. Et il dessina ce groupe adorable de la Vierge et de l'Enfant Jésus, soulevés sur des nuages, au-dessus d'un tabernacle, que des anges dévoilent.

Le Salon de 1824 s'illumina de cette apparition. C'était la beauté antique, échauffée par la flamme de la Renaissance. Le geste de Marie, qui soulève son Fils avec tant de fierté, l'expression sublime de son visage, la grâce de l'Enfant Jésus, sa moue puérile, le mouvement de ses petits bras, le dessin admirable de son corps, l'élan passionné des anges qui écartent le double rideau, tout fut apprécié, senti, par ceux même qui s'étaient montrés jusqu'ici le plus hostiles au talent d'Ingres. Son jeune adversaire, Delacroix, conduisit le concert des louanges. Il ne trouva rien à redire même au coloris de cette toile, riche d'accent et de lumière. En effet, une clarté ineffable entoure la Vierge, et descend, atténuée par des gradations douces, jusqu'à la figure de Louis XIII prosterné devant le tabernacle. Le rayon mourant fait encore étinceler le sceptre et la couronne tendus par le roi, et qui, symboles de la

France offerte, participent ainsi, du consentement divin, à la céleste splendeur.

Une telle œuvre parut trop belle pour la province. Le gouvernement voulut l'acquérir à l'intention de Notre-Dame ou du Val-de-Grâce, et il offrit à l'artiste une somme très supérieure à celle fixée primitivement. Ingres refusa des propositions si flatteuses : il fut trop heureux de donner à sa ville natale cette preuve de son filial amour (1).

Du moins vint-il à Paris jouir de son triomphe. Il l'attendait depuis si longtemps! Comme il arrive pour tous les artistes de mérite, à qui la gloire sourit tard, sa renommée se grossit immédiatement de tout l'arriéré qui lui était dû. La valeur, l'importance des tra-

(1) Le *Vœu de Louis XIII* reparut à Paris à l'Exposition universelle de 1855. On a pu le voir cette année au grand palais des Beaux-Arts (Exposition centennale) ; il va reprendre sa place dans la sacristie de la cathédrale de Montauban. A ce sujet, on lira avec intérêt la lettre inédite qu'il adressait, le 21 octobre 1849, à son jeune ami M. Armand Cambon :

« Tout le monde parle du bon effet que produit notre tableau dans la sacristie. J'en suis bien heureux ; le voilà sauvé, j'espère, à jamais. Mais on m'a dit que, le matin, le soleil et la grande quantité de jour lui font un peu tort, et aussi les murs qui, tout blancs, doivent amener des reflets. Voyez si en bouchant ou en atténuant le jour de quelques croisées tout irait mieux ? Vous suis-je bon à quelque chose ? Je suis prêt à vous servir, et, à ce propos, voulez-vous que je vous prie d'accepter l'esquisse peinte du *Vœu de Louis XIII* que vous avez pu voir ? Pardon pour si peu, mais c'est un souvenir d'amitié.

« Je pense aussi que le tableau n'est pas trop penché en avant ; je désirerais qu'il suivît le mur et qu'il ait l'air d'y être monumentalement ; et si au delà, aux angles des murs, on pouvait mettre une teinture rouge de soie, ou bien un ton absorbant la lumière, cela irait bien. Je suis fâché d'être si exigeant, mais c'est un père pour son enfant qui parle, et quand la sacristie serait toute arrangée ainsi, elle n'y perdrait pas, car, je me rappelle bien, c'est superbe. »

Com. par M. Gustave Cambon.

vaux accomplis éclata tout à coup. Les yeux les plus obstinément fermés se dessillèrent. Ingres, jusque-là plus méconnu encore que discuté, passa maître. Il recueillit en une seule gerbe tous les lauriers auxquels jusqu'alors s'étaient déchirées, sans les ravir, ses mains ambitieuses.

En 1824, on le nomma chevalier de la Légion d'honneur. En 1825, il fut de l'Institut. Aussitôt il recevait des commandes royales : le portrait de Charles X en grand costume de cour et la décoration d'un plafond du Louvre, dont il allait faire l'*Apothéose d'Homère*. A la fin de l'année 1829 il était nommé professeur à l'Ecole des Beaux-Arts (1).

(1) Ingres professa à l'École pendant vingt et un ans. Nommé le 30 décembre 1829, il se retira en 1851. Voici la lettre demeurée inédite qu'Ingres écrivit alors :

« *A Messieurs les professeurs de l'École des Beaux-Arts.*

« Messieurs et honorables collègues,

« Arrivé à l'âge de soixante et onze ans, après de longues années de service, je viens prier l'École de vouloir bien m'honorer du titre de recteur et de me permettre aussi de jouir des privilèges attachés à cette position.

« Les soins de santé qu'exiguent (*sic*) mon âge m'éloignent d'un enseignement que je regrette. Mais dans vos mains, Messieurs, il ne saurait jamais fléchir et de loin je ne cesserai de prendre la plus vive part aux succès glorieux d'une École dont les intérêts me seront toujours chers.

« Veuillez donc croire à l'assurance des regrets et du dévouement de votre très honoré collègue.

« J. Ingres.

« Paris, ce 25 octobre 1851. »

(Archives de l'École des Beaux-Arts.)

Un admirable monument, œuvre de M. Guillaume, marque le passage d'Ingres à l'École des Beaux-Arts. Il est le produit d'une souscription dont la généreuse initiative revient aux élèves de l'École, et à leurs maîtres qui étaient alors MM. Gérôme, Cabanel, Pils (peinture) ; Cavelier, Jouffroy, Dumont (sculpture) ; Paccard, Laisné, Constandufeux (architecture) ; Farochon, Henriquel-Dupont (gravure).

Enfin, on lui rendait justice! Son ardente conviction, son indomptable volonté, sa longue persévérance, l'amenaient au but toujours entrevu par le conscient orgueil de son génie. Quelle dut être l'émotion altière de ce cœur si fortement trempé? Nous le devinons, sans qu'il le laisse voir, sur ce tableau de Heim, de la salle des Sept-Cheminées. En cette année 1824, dans le Salon Carré du Louvre, le roi Charles X distribue les récompenses aux artistes. Parmi les illustres, non loin du monarque, Ingres est là. Droit et massif comme un roc dans sa petite taille, il tourne ardemment sa grosse tête volontaire, il attend l'appel de son nom pour aller recevoir la croix.

Ecoutons-le faire le récit de cette minute dans une lettre où, sous la concision voulue de la phrase, on sent la bouillonnante joie : « Ma fortune a véritablement changé du tout au tout. Je vais reprendre d'un peu plus haut, lorsque le roi nous a distribué nos croix au Salon. Avant la cérémonie et devant ce tableau, les artistes de tous les genres et de toutes les écoles m'entouraient et me félicitaient avec cœur et sentiment sur mes ouvrages et sur cet heureux moment de ma gloire. Arrive enfin le moment de l'appel : quand on m'a nommé pour aller vers le roi, les applaudissements ont été unanimes et aussi marqués que possible. »

IV

Ingres se fixe à Paris. Il ouvre un atelier. Il va former des élèves. Que leur enseignera-t-il?

Nous l'avons vu déjà. Nous avons dit la fermeté de ses convictions artistiques. Les principes dont il s'était imposé à lui-même l'application, il va les prescrire comme des dogmes à ses disciples. Les paroles les plus

caractéristiques qui tomb[...] devant eux de sa bouche, que ceux-ci recueilleron[...] [...]nt et nous transmettront plus tard, sont les mêmes que nous retrouvons, griffonnées au jour le jour sur les Cahiers d'Ingres.

Car cet impétueux artiste, toujours en ébullition, toujours transporté d'enthousiasme ou de colère, à moins qu'il ne fût abattu de découragement, cet homme au caractère perpétuellement tendu, était en même temps le plus méthodique et le plus réfléchi. Il analysait tout, ne laissait rien au hasard, et, pour plus de sûreté, puisait en lui et dans ses lectures une foule de raisons déterminantes, qu'il accumulait dans des Cahiers, dont on pourrait dire qu'ils étaient sa conscience écrite.

Il les a légués à sa ville natale, avec la collection de ses esquisses et de ses œuvres d'art. Ce n'est pas la moins précieuse relique d'une existence qui a tant enrichi notre trésor intellectuel, que ces neuf petits cahiers.

Il s'était fait la leçon à lui-même avant de la faire aux autres. Sa rigide doctrine : voir avant tout la nature et la voir en beau, ne pas la transfigurer mais lui rendre justice en la montrant dans ce qu'elle crée de supérieur — il l'inscrivit au seuil de son âme comme une profession de foi. Lorsqu'il en trouvait trace chez les anciens, il copiait mot à mot leurs auteurs comme pour assurer sa propre ferveur et la garer de toute défaillance.

Il communiqua donc à ses élèves des convictions fortes, le respect et non la superstition de la nature, le goût du beau, mais seulement quand le beau est aussi le vrai.

Son influence despotique entière, non seulement sur les jeunes gens qui se groupaient dans son atelier, les deux Flandrin, Amaury-Duval, Théodore Chassériau, Lehmann, les frères Balze, mais sur tous ceux qui, par

affinité, attendaient les décrets de son génie, fut très saine. A la fois réactionnaire et révolutionnaire, comme nous l'avons indiqué, elle défendit l'idéal contre des crudités et des brutalités que l'on prenait pour des hardiesses, en même temps qu'elle ramenait à la vérité les timides esclaves de la tradition. Les timorés lui durent plus d'indépendance, les fougueux, plus de mesure.

Tous participèrent à cet éclat dont il fit resplendir l'Ecole française. Son nom est le plus grand dans notre peinture nationale de ce siècle. Il est admirable qu'un tel artiste ait enseigné comme premier devoir la probité, la simplicité artistique, et surtout qu'il ait prêché d'exemple.

A quatre-vingt-six ans, il se rendit plusieurs jours de suite, un carton sous le bras, comme un écolier, dans une exposition où se trouvait un dessin de Holbein. Il copiait ce dessin. Quelqu'un lui demanda pourquoi il prenait cette peine : « Pour apprendre (1), » répondit-il.

Quand un pareil maître confesse devant ses élèves le secret de ses luttes, il leur donne une leçon plus haute, plus efficace, qu'en leur dictant des formules et des recettes.

Il venait de faire le portrait de Bertin aîné, et voici ce qu'il disait au jeune Amaury-Duval :

« Je ne pouvais pas, je ne trouvais rien... Certes, mon modèle était bien beau, j'en étais enthousiasmé. Mais ce que je faisais était mauvais. »

Mme Ingres l'interrompit.

« Il faut toujours qu'il recommence ; moi, je trouvais ça très beau. »

« Ne l'écoutez pas, reprit le maître. Ne l'écoutez pas, mon cher ami ; c'était mauvais, et je ne pouvais pas l'achever ainsi. J'avais eu le bonheur de tomber sur le

(1) *Magasin pittoresque* (I, XXXVII, novembre 1869).

meilleur et le plus inte[illegible]gent des hommes. M. Bertin venait de Bièvres exprès pour [illegible] il m'avait donné déjà un grand nombre de séances, et je me voyais dans la nécessité de lui dire que tout cela était peine perdue! J'étais désolé, mais j'eus ce courage... Savez-vous ce qu'il me répondit? « Mon cher Ingres, ne vous « occupez pas de moi; surtout ne vous tourmentez pas « ainsi. Vous voulez recommencer mon portrait? A « votre aise. Vous ne me fatiguerez jamais, et tant que « vous voudrez de moi, je serai à vos ordres. » Cela me remit la joie au cœur. Je le priai de prendre ainsi que moi un peu de repos, et plus tard, j'ai trouvé, j'ai fait le portrait que vous avez vu. » (1)

S'il a trouvé, et à quel point il a trouvé, nous le savons, quand nous nous arrêtons au Louvre devant cette toile saisissante qu'est le portrait de M. Bertin. Ses tâtonnements, ses douloureuses reprises, ses remords éperdus, nous en avons le témoignage dans les esquisses si différentes qu'il en a laissées.

En voici une où Bertin l'aîné se tient debout, le coude droit appuyé au bras du fauteuil, la main gauche sur la hanche et chargée de son chapeau. Le buste se renverse légèrement en arrière. Le perçant regard est dardé directement devant lui, mais ne rencontre pas celui du spectateur, car le visage apparaît de trois quarts. L'attitude est solide, décidée (2). Elle marque bien l'importance consciente de ce représentant de la haute bourgeoisie, de ce directeur d'un journal influent, qui se savait une force. Pourtant cette physionomie ainsi posée paraît presque insignifiante à côté de la vigoureuse personnalité du Louvre. Si Ingres l'eût peinte ainsi, il en eût fait une belle œuvre, cela est certain. Mais il y avait mieux dans son modèle et dans

(1) *L'Atelier d'Ingres*, par Amaury-Duval.
(2) Musée de Montauban.

lui-même. C'est ce mieux qu'il pressentait, qu'il poursuivait avec un acharnement désespéré.

Quelle illustration de sa doctrine! Quel exemple de ce que la nature nous cache si nous ne l'interrogeons que superficiellement! La voir, tout est là. Sur l'ébauche, il y a bien M. Bertin. Mais c'est un des mille Bertins qui, au hasard de l'heure, de l'expression, du mouvement, concourent à constituer le Bertin essentiel, le caractère entier, profond, personnel, dont l'ensemble ne surgit que par éclairs. Cet éclair, Ingres voulait le surprendre. Il l'a saisi, fixé sur sa toile.

Qui ne connaît, comme pour l'avoir rencontré dans la vie, cet homme aux cheveux gris, aux yeux pénétrants, à la bouche avisée, si carrément assis dans son fauteuil, les deux mains sur ses genoux? Qui ne se les rappelle, ces mains si vivantes, courtes avec des bouts de doigts effilés et couverts de rides expressives? L'une d'elles vient sans doute, dans un mouvement vif, de bousculer cette chevelure pittoresquement hérissée par places. Elle va remuer encore. Ces lèvres frémissantes de malice vont lancer quelque démontante riposte. Vous sentez qu'il ne faut pas trop s'y fier. Il est intimidant, ce personnage, malgré sa bonhomie. Et, tout en vous retirant pour lui laisser le dernier mot, vous vous étonnez que votre ombre n'ait pas intercepté ce reflet lumineux qui tremble là, dans la convexité luisante d'une breloque, et là encore sur le bois vernis du fauteuil. Voici du réalisme, presque du truc, si c'était amené par artifice. Mais c'est l'accent de la vérité même (1).

L'*Apothéose d'Homère* avait précédé le portrait de

(1) Deux copies ont été exécutées, l'une par Amaury-Duval, élève d'Ingres, pour la famille de Bertin, l'autre par M. Louis Cabanes, compatriote du maître, pour le compte de l'État. Cette copie a été attribuée par M. Henry Roujon, directeur des Beaux-Arts, au Musée Ingres.

M. Bertin. Elle avait [illegible] la gloire d'Ingres. Et cela rend plus instructive, plus touchante encore, quand on y songe, la sévérité pour soi-même que déploya, dans l'étude d'une physionomie contemporaine, le grand artiste qui venait de planer sur de tels sommets.

*
* *

L'*Homère* fut composé pour décorer le plafond d'une salle du Louvre. Il y demeura, en effet, pendant une vingtaine d'années. Puis une excellente copie par Dumas et les frères Balze vint le remplacer, afin que l'original pût être offert en meilleure situation et en meilleur éclairage à l'admiration du public et à la studieuse observation des peintres.

Nous devons nous féliciter de ce qu'Ingres a disposé cet admirable groupe face au spectateur et non flottant au-dessus de la tête. Il s'est bien gardé de faire plafonner ses figures, ne voulant pas restreindre à la circonstance, à l'accidentel, un hommage que, dans sa ferveur pour l'antiquité, il voulait universel et durable.

Sur cette page, d'une souveraine noblesse, l'allégorie s'élève à la hauteur d'une grande pensée philosophique. Le lien spirituel qui enchaîne l'une à l'autre les générations humaines, qui rend chacune redevable à ses aînées de ce qu'elle a pu concevoir, goûter, créer dans son bref passage sur la terre; la véritable immortalité du génie par son incessante action sur toutes les âmes qui, successivement, naissent et se développent dans son rayonnement; la communauté du trésor artistique, auquel nul ne peut ajouter ou puiser sans faire œuvre fraternelle avec tous les sublimes esprits du passé comme de l'avenir : telles sont les idées qui se dégagent de l'*Apothéose d'Homère*.

Il est impossible de faire plus exactement corres-

pondre une conception plus abstraite avec une formule plastique plus digne de l'exprimer. Ce tableau est un monument élevé par l'humanité à sa propre gloire. Ceux qui l'incarnèrent dans sa plus subtile essence, réunis en un groupe auguste, saluent son antique rêve. Toute la profonde poésie d'une telle pensée vivifie la composition d'Ingres.

Chaque visage, chaque attitude, chaque pli d'étoffe fut cherché patiemment, avant d'être exécuté avec cette libre maîtrise qui fait croire à un miracle de révélation. Le choix et la prépondérance respective de personnages si divers, les attributs qui devaient les rendre reconnaissables, le terrible problème des costumes d'époques si différentes, compliquaient les difficultés qu'on imagine. Tout fut résolu avec clarté, simplicité, incomparable grandeur.

Ce sont bien là, rassemblés autour du trône où siège l'aède aveugle, les êtres de légende ou d'histoire qui furent des révélateurs et des conducteurs : les poètes, les philosophes, les peintres, les sculpteurs, les rois protecteurs des arts. Les voilà, tels que nous nous les représentons, avec leur physionomie presque surhumaine à force d'être devenue traditionnelle, et les accessoires distinctifs qui doivent les personnifier. Et cependant, c'est encore et tout bonnement, par la vérité de l'interprétation, un groupe d'hommes quelconques, unis pour une offrande et qui accomplissent, sans uniformité, sans raideur, un acte identique dans l'ensemble, individuel dans le détail.

Ce mélange d'héroïsme et de naturel est aussi frappant que possible dans les trois figures de femmes purement symboliques : la Victoire ailée, qui pose une couronne d'or sur le front d'Homère, l'Odyssée et l'Iliade, ses filles immortelles, assises au pied de son trône.

Quelle distance entre ces créatures pleines de charme féminin, de vie florissante, de curieuse person-

nalité, et les froides allégories que le sujet imposait presque! Peut-on nier cependant qu'elles ne tiennent avec convenance et dignité leur rôle fictif? Cette Victoire, qui s'envole d'un vol si léger, n'a-t-elle pas le prestige céleste, l'autorité qui conviennent à sa mission? Cette orgueilleuse fille, aux sourcils froncés, à la bouche dédaigneuse, aux mains nerveusement croisées autour de son genou, et qui relève un pied prêt à la marche, dont les orteils se retroussent et frémissent, ne semble-t-elle pas la sœur belliqueuse d'Achille? Est-il besoin du glaive posé à côté d'elle pour nous faire deviner l'Iliade? Et cette douce rêveuse, qui drape autour d'elle un manteau couleur de vague, et qui, le menton dans sa main, voit se développer sous ses paupières mi-closes de lointains horizons, n'est-elle pas la mélancolique enchanteresse qui, de rivage en rivage, entraîna le rêve aventureux d'Ulysse?

Dans l'*Apothéose d'Homère*, Ingres donnait la mesure entière et la formule de son génie. Pourtant il ne croyait pas avoir atteint l'expression suprême, définitive de sa pensée. Il crut la livrer mieux encore, avec plus d'éclat, de force, de persuasive chaleur dans une œuvre qui suivit immédiatement l'*Homère*. Ce fut une scène religieuse destinée à la cathédrale d'Autun : le *Martyre de Saint Symphorien*.

Ingres avait voulu redoubler le grand coup frappé par l'*Homère*. Son élan porta dans le vide. Là, où il espérait une victoire plus complète encore, si c'était possible, il rencontra presque un échec. Il n'y comprit rien, ne s'en consola pas, maudit son époque et l'injustice du public. Il jura qu'il n'exposerait plus — et il ne devait que trop bien tenir sa parole. Il souhaita fuir Paris, accepta comme une délivrance sa nomination de directeur de l'Académie de France à Rome, ferma son atelier, congédia ses élèves et reprit, l'âme indignée et amère, le chemin de l'Italie.

On était en 1834. Il y avait dix ans qu'Ingres était accouru de Florence dans l'ivresse du succès. Depuis, sa réputation n'avait fait que s'affermir. Et, malgré les discussions soulevées par le *Saint Symphorien*, malgré l'exaspération qu'en ressentit le peintre, il occupait réellement dans l'estime publique la haute place à laquelle il avait droit.

Quels étaient donc les torts qu'on reprochait à son plus récent tableau? Et quels juges avait-il surtout contre lui?

Les classiques se prononçaient le plus sévèrement, tandis qu'il trouva des défenseurs inattendus parmi les romantiques. L'un de ces derniers fut Decamps. Nous pouvons nous en étonner aujourd'hui. Témoins des hardiesses les plus outrées, en proie à une véritable anarchie artistique, nous avons peine à nous représenter Ingres comme un révolutionnaire. Pourtant, ses écarts et sa témérité scandalisèrent.

Par l'exagération de son dessin, l'abus de la force dans le nu, il se séparait irrévocablement de David. Depuis Michel-Ange, on n'avait jamais vu en peinture des torses, des bras et des jambes musclés comme ceux des licteurs qui entraînent le Saint vers le lieu de son supplice. L'énergie de l'accent allait, disait-on, jusqu'à l'invraisemblance. Nul doute pourtant qu'il n'y eût là une antithèse voulue entre la bestialité des bourreaux et la supériorité toute morale de leur victime.

Est-ce à dire que l'artiste demeura cette fois au-dessous de lui-même et que le *Saint Symphorien* représente une erreur de ce grand génie? Non, car malgré son exubérance le dessin garde toujours sa fierté. Rien de vulgaire dans tous ces corps, trop robustes, mais magnifiques de style. Les expressions offrent une attachante variété. Le visage illuminé du martyr, l'exaltation fanatique de sa mère, sont les deux centres moraux du drame. Entre eux se partagent la curiosité,

l'émotion de la foule. Les uns considèrent avec stupeur cette femme qui envoie son fils à la torture. On ne comprend pas qu'elle le voit déjà dans la gloire, comblé des béatitudes célestes. Les uns s'indignent contre elle, comme ce jeune garçon qui ramasse une pierre pour la lui jeter, ou comme ce soldat qui, en arrière du centurion, tourne vers elle un visage plein d'un étonnement irrité. Une jeune mère serre son enfant dans ses bras dans une protestation frémissante. D'autres considèrent celui qui va mourir pour sa foi. Leurs sentiments oscillent de l'hostilité à la compassion, de l'indifférence à l'horreur. Les plus éloignés se haussent avec des faces béantes et intriguées; des femmes s'attendrissent; un vieillard se prend le crâne à deux mains, confondu devant une si inconcevable folie; un homme se frappe la poitrine, ouvre des yeux comme éblouis d'une subite clarté, semble prêt à se convertir. Et, les dominant tous, le centurion, du haut de son cheval, ordonne du geste qu'on en finisse, qu'on se mette en marche vers le lieu de l'exécution.

La construction savante, précise et diverse d'une telle scène, tant de personnages qui présentent des caractères physiques et psychologiques si distincts, si pittoresques, une grande noblesse dans les attitudes, les draperies, tant d'énergie dans le dessin, une haute pensée, une couleur toujours sobre mais bien adaptée en cela même à la décoration murale, par-dessus tout l'indéfinissable beauté que le génie répand sur toutes ses créations, n'y avait-il pas de quoi épargner à Ingres le déboire que la critique autant que le public lui infligea ?

Il en souffrit plus que de raison « Je ne suis plus, je ne veux plus être de ce siècle ap[illegible]at ! » s'écria-t-il. Et il quitta Paris pour la Ville Ete[illegible]lle.

V

S'il douta de la justice humaine, il ne douta pas de son art. Il s'y voua avec une passion plus emportée. « Le jour où j'ai quitté Paris, écrivait-il à M. Gatteaux, j'ai rompu pour jamais tout pacte avec ce qui pourrait le moins du monde me rapprocher du public. Je ne suis plus peintre que pour moi, je peindrai ou je ne peindrai pas; je m'appartiens enfin, et je ne veux appartenir qu'à moi. »

De fait, son prestige n'avait pas diminué, son influence non plus. Comme directeur de l'Académie de France à Rome, il restait l'initiateur, le conseiller, le modèle pour bien des jeunes talents. Son fier idéal ne pouvait manquer d'attirer, de soulever les âmes. Sa doctrine ne profita pas seulement aux peintres. Ce qu'elle contenait d'essentiel s'appliquait à tous les arts : à la musique, qu'il sentait si profondément ; à la sculpture surtout, car ne maniait-il pas le crayon ou la brosse comme un ciseau? Toutes les branches de notre Ecole de Rome reçurent les lumières de ce noble esprit et en attestèrent l'excellence.

La faveur officielle le suivit dans son ombrageuse retraite, vint lui montrer qu'on ne l'oubliait pas. Le Duc d'Orléans lui commanda un petit tableau d'histoire qui allait être pour lui la source de travaux très ardus, mais aussi d'une glorieuse compensation.

Il fit la *Stratonice*, une de ses toiles les plus goûtées dès le début, et restée aussi l'une des plus justement célèbres. Le prince, désirant avoir le pendant d'un tableau qu'il possédait déjà, fixa les dimensions : 98 centimètres sur 27.

Malgré cette difficulté, Ingres se résolut à exécuter ce qui séduisait alors son imagination. L'anecdote dont

Stratonice est l'héroïne le hantait depuis des années, mais il la voyait dans de plus grandes proportions. La vision avait acquis cette intensité qui fait surgir sous sa forme visible l'œuvre entrevue peu à peu, méditée avec amour. C'était cela qu'il voulait faire, et il le fit. Mais que de tourments dans la contrainte de transformer en miniature sa grandiose conception!

Ce n'était pas le seul écueil. On trouve dans la correspondance d'Ingres les traces brûlantes de ses angoisses pendant des années qu'il consacra à l'exécution de la *Stratonice*, et de ses inquiétudes quand, de la villa Médicis, le tableau partit pour Paris. Tout s'effaça dans la joie du succès, qui fut considérable.

Par la composition, le groupement des personnages, leurs attitudes, la distribution de la lumière, la somptuosité en même temps que la délicatesse du décor, Ingres a fait une œuvre d'art impeccable! La tenue de l'ensemble, la grâce des détails, le goût sobre et sûr, ne sauraient être trop loués. Quant à la signification de cette scène, elle est d'une irréprochable clarté. Les sentiments différents des quatre principaux personnages apparaissent distinctement par l'expression de leurs visages ou par leurs gestes, qui sont significatifs sans tomber dans le théâtral, ce qui constituait pourtant le plus dangereux écueil d'un tel sujet.

Un jeune homme atteint d'une grave et mystérieuse maladie est étendu sur son lit de douleur. Un médecin, appelé par le père au désespoir, se tient à côté de lui et l'examine. Ce père lui-même, effondré de chagrin, s'abat les mains jointes contre la couche où son fils agonise. A ce moment, dans cette chambre presque funèbre, une femme passe. Elle est jeune, charmante et mélancolique. C'est la seconde épouse de ce père désolé, la belle-mère du jeune malade. Et tandis qu'elle va s'éloigner d'un pas languissant, le médecin devine avec effroi la vérité. Celui qui est là, sur ce lit, meurt

d'amour. A des signes qui ne le peuvent tromper, l'homme de science a reconnu la passion et une passion inavouable, celle d'un fils pour la femme de son père. Telle est, en effet, l'histoire de Stratonice : la seconde épouse de Séleucus Nicator fut aimée par Antiochus, que ce roi avait eu d'un premier mariage. Le médecin Erasistrate, ayant surpris ce secret, déclara que le jeune homme mourrait si on ne lui accordait Stratonice. Et l'amour paternel alla, paraît-il, jusqu'à une telle abnégation.

De cette page qu'a composée Ingres avec une scène aussi poignante, tout se dégage en clarté, en beauté. Mais la clarté même nuit peut-être un peu à l'émotion en privant cette scène du mystère qui la rend saisissante quand nous l'imaginons, et qui s'évanouit par l'interprétation visible des sentiments les plus secrets. Cela est si vrai, que, pour empêcher Séleucus d'être frappé comme le spectateur par une évidence que les autres ont tant d'intérêt à lui cacher, le peintre lui a fait s'ensevelir le visage, en un mouvement de désespoir, parmi les draperies du lit. Autrement, ce père infortuné verrait ce que nous voyons, et ce qui, dans la tragique réalité, dut rester contenu sous des indices moins perceptibles. En interprétant par le pinceau une situation pareille, Ingres se condamnait au seul moyen possible de la faire comprendre, c'est-à-dire à une mimique intensément expressive. Ces trois personnages, si anxieux de celer les mouvements de leurs âmes, devaient cependant les traduire par des gestes. On devine les tortures d'un artiste au goût souverain en proie aux difficultés d'une pareille tâche. Ingres s'y acharna, calcula chaque pli d'un vêtement, abaissant ou relevant un bras, changeant vingt fois la direction d'un regard, le port d'une tête, la décoloration d'un visage blêmissant.

Certes, nul autre que lui n'eût accompli sans obscu-

rité ou sans ridicule un pareil tour de force. Il a exécuté un tableau merveilleux, — par l'élégance de cet intérieur de palais antique, l'intérêt des moindres objets, le charme touchant de cette figure de femme, svelte et souple dans ses draperies comme ses sœurs de Tanagra, et dont le front se penche, lourd de sa coupable beauté. Une lumière fine, tombant d'en haut, enveloppe Stratonice, et s'en va décroître, entre les colonnes ioniques de l'alcôve, sur le groupe formé par Antiochus, qui veut écarter de son cœur la main trop perspicace du médecin, par celui-ci que saisit l'épouvante et par Séleucus abîmé de douleur.

La *Stratonice*, exposée par les soins du Duc d'Orléans dans une des salles du pavillon de Marsan, où de nombreuses personnes eurent l'autorisation de la voir, fut pour tous les visiteurs un objet d'enchantement. Le romanesque du sujet n'était pas pour déplaire au public, et les connaisseurs admirèrent le goût délicat, la grâce pathétique, le style impeccable, qui rehaussaient, ennoblissaient l'anecdote.

L'engouement fut tel, que l'humeur farouche d'Ingres désarma. Il revint à Paris, et l'un de ses premiers actes fut d'assister à un banquet organisé en son honneur.

Le Duc d'Orléans lui demanda son portrait. Ingres le fit avec plus de cœur qu'il n'en mit généralement aux effigies officielles. L'affaire de la *Stratonice* et la bonne grâce du prince l'attachaient à l'héritier du trône. Il éprouva une sincère doule[illegible] lorsque la catastrophe de Neuilly jeta le plus [illegible]bre deuil sur la famille royale.

Ce fut la seule circonstance de sa longue vie où des sentiments personnels se mêlèrent chez lui à des considérations politiques. Il vit se succéder les gouvernements, et il représenta successivement leurs chefs avec une absolue indifférence. Il avait peint le premier Con-

ul, puis l'Empereur, puis Charles X, puis le fils de Louis-Philippe. Il devait, sous le second Empire, peindre *l'Apothéose de Napoléon*. Ce ne sont certes pas ses meilleures toiles. Sauf pour le Duc d'Orléans, il ne cherchait pas l'homme dans le souverain, et le souverain n'avait pas le don d'inspirer son pinceau. Nul moins que lui ne se préoccupa de politique (1).

VI

Le Musée de Montauban garde une des belles toiles d'Ingres, *Jésus au milieu des docteurs*.

L'Enfant Jésus, assis sur un siège trop haut pour que ses petits pieds posent à terre, lève un doigt vers le ciel, et étend l'autre main, dans un geste à la fois plein de gravité et de naïveté puérile. C'est tout un poème tendre et divin que cette jeune figure. Il y a aussi une expression bien heureusement trouvée chez la mère du

(1) Pourtant nous avons une lettre très curieuse d'Ingres qui trouve ici sa place. Cette lettre, adressée à Mme Etex, femme du statuaire, nous a été communiquée par M. Mangeant, son petit-fils :

« Chère madame,

« Je regrette beaucoup de ne pouvoir répondre d'une manière satisfaisante à votre aimable lettre et à celle de votre mari, contre lequel je n'ai aucun grief particulier, dont j'estime le beau talent, mais dont les opinions, si différentes des miennes, m'éloignent à jamais de ceux qui les professent.

« C'est avec regret que je me vois forcé de vous en exprimer ma pensée dont vous avez provoqué l'expression, mais dont (*sic*) je dois vous dire ici ma résolution de ne pas renouer des relations qui me feroient peut-être regretter d'avoir cédé au sentiment d'intérêt que je vous conserve néanmoins.

« Recevez, avec mes compliments, les souhaits de bonheur et de prospérité que je forme pour vous, chère madame, et votre mari, au fond du cœur.

« J. Ingres.

« 25 novembre 1852. »

Sauveur, qui, reconnaissant son Fils dont elle était inquiète, tend les mains avec une joie mêlée d'un soudain respect. Tout autour du divin Enfant, les vieillards l'écoutent, diversement impressionnés. Il en est de séduits, et d'aucuns révoltés. L'un est attentif, l'autre dédaigneux; celui-ci médite, celui-là s'isole avec son voisin dans une discussion particulière. Les vêtements de tous ces sages ont les beaux plis tranquilles qui conviennent à leur digne maintien. L'architecture géométrique dont s'encadre la scène ajoute à sa poétique majesté. Et malgré tout, cette scène est d'une familiarité, d'une bonhomie délicieuses.

Comme pour beaucoup de ses toiles, Ingres conserva celle-ci longtemps dans son atelier, et la date tardive de la signature ne correspond pas à celle de l'exécution.

Pendant les quinze ou vingt dernières années de sa vie, le peintre fut surtout occupé à reprendre des œuvres ébauchées dans sa jeunesse, à les terminer, à les refaire, ou bien à exécuter des répliques de celles qu'il avait laissées partir mais dont il ne demeurait pas satisfait.

C'est ainsi que nous avons, à l'aquarelle ou à l'huile, des répétitions de l'*Apothéose d'Homère* qui devient *Homère déifié* avec des substitutions ou des additions de personnages, de la *Chapelle Sixtine*, de la *Vierge à l'hostie*, de l'*Angélique*, des variantes de l'*Œdipe*, de la *Stratonice*, et nous pourrions presque dire deux exemplaires de la *Source*, tant la *Vénus Anadyomène* semble une sœur jumelle de la plus exquise création d'Ingres.

Pourtant la *Vénus Anadyomène* a une personnalité bien à elle. C'est une œuvre complète en soi, et que n'éclipse pas la radieuse apparition dont elle semble le reflet.

Entre la première ébauche et l'achèvement de cette

toile, quarante ans s'écoulèrent. Qui s'en étonnera si, précisément, on la rapproche de la *Source*, si l'on songe à tant de dessins (1), d'esquisses, où la forme délicieuse se fixe peu à peu parmi des tâtonnements sans fin, et si l'on constate en elle la vision dominante dont s'enchanta le génie du peintre ?

La Vénus Anadyomène, c'est une Source sans rocher, sans urne, — vierge aussi, mais un peu moins individuelle, un peu moins humaine, dans une faible tentative de divinisation. Au fond, c'est une apparition identique ; c'est le corps de la femme surgi hors du mystère des créations, dans sa perfection la plus idéale, et sans qu'un émoi de désir en ait encore fait tressaillir la chair innocente.

Ce rêve délicat, cette évocation touchante, cette beauté sans souillure et sans souffrance, cette Eve qui n'a pas encore apporté ni subi la tentation, voilà l'œuvre suprême qui absorba la plus noble ardeur d'un des plus nobles génies. On peut dire qu'Ingres s'y consacra passionnément. Etant donné cette conception toute spéciale, il y a lieu de s'étonner que l'imagination du peintre l'ait identifiée avec l'allégorie de Vénus. La triomphante déesse, dont le règne brûlant asservit les cœurs des hommes, nous paraît mal adaptée à ce rôle de candeur, même sortant du sein des ondes, même, comme dit Musset :

Secouant, vierge encor, les larmes de sa mère.

Mais qu'importe le titre du tableau ? Ingres, en choisissant ce sujet, n'a dû songer qu'à cette harmonie bleue du ciel et de la mer, sur laquelle se détacherait la svelte blancheur du corps adorable, et aussi à ces

(1) Il y a trente dessins environ au musée de Montauban (fonds Ingres), sans parler des études dont se sont enrichies les collections particulières.

amours qu'il pourrait grouper en leurs grâces d'idolâtrie et de caresse aux pieds de Vénus naissante.

Rien de plus délicieux à voir que ce groupe d'enfants. L'un tend un miroir à la Beauté, qui n'y jette pas les yeux et qui s'ignore encore. Un autre, brun et espiègle, décoche une flèche à quelque naïade. Un troisième baise le pied de la jeune déesse, dont un quatrième embrasse le genou. La blanche écume mousse autour des formes enfantines. On ne peut imaginer quelque chose de plus gracieusement tendre, de plus naturel, que les attitudes et les expressions de ces petits êtres. Doit-on regretter le ton uniforme de leurs chairs, pareilles entre elles et pareilles aussi à celle de Vénus ?

Cette espèce d'idéalisation de la substance humaine, qui lui ôte les ombres, les taches, les nuances, les signes trop matériels et trop sensuels de la vie, pour ne lui laisser que la chaste splendeur des contours, est une expression d'art qu'il faut accepter ou rejeter en bloc, mais sans discuter avec le peintre qui l'a voulue. Ne demandons pas à sa Vénus ou à sa Source l'illusion voluptueuse des formes palpables, sous lesquelles court et s'émeut le sang prompt à les rougir au moindre effleurement. Contentons-nous de l'enchantement du regard et de l'émotion de la pensée devant ces créatures de rêve, de pureté, d'ignorance, qui nous montrent la Beauté victorieuse par elle-même, sans le secours troublant de la Passion.

Cette *Vénus Anadyomène*, avec son visage naïf presque rustique, ne donne guère l'idée de son rôle divin. On ne voit pas en elle la personnification de la plus redoutable et en même temps de la plus enivrante puissance qui courbe les cœurs des hommes. Pourtant elle subjugue par la seule magie de sa grâce, enveloppée des contours les plus souples et en même temps les plus nobles qui jamais aient exprimé le charme

féminin. Le style de cette nudité immortelle, le galbe si fin et pourtant sans aucune sécheresse, la longue ligne fière qui, de la pointe du pied droit jusqu'à la rondeur du bras, monte au-dessus de la tête, l'autre ligne renflée si délicatement par la hanche et le sein gauches, la séduction si simple du geste, qui soulève la chevelure alourdie par un ruissellement d'eau et de perles, tout concourt à l'émotion respectueuse qui étreint le cœur devant la parfaite beauté.

La *Vénus Anadyomène* porte la date de 1848. Cette date concorde avec un moment troublé de la vie d'Ingres; nous voulons parler de la décoration du château de Dampierre.

Quand, pour la seconde fois il revint, et définitivement, d'Italie, Ingres s'était engagé, sur la demande du duc de Luynes, à exécuter deux immenses peintures murales dans la grande galerie, nouvellement restaurée, du château de Dampierre. Il en médita longuement le double projet, et se décida pour deux compositions allégoriques, l'*Age d'Or* et l'*Age de Fer*.

Son premier projet était de les peindre à fresque, puis il se décida pour l'huile, ne voulant pas s'imposer, pour un si long travail, la présence d'un maçon. Il commença par l'*Age d'Or*. Pendant sept années, de 1842 à 1849, il passa régulièrement plusieurs mois de la belle saison à Dampierre. Le duc de Luynes avait fait aménager pour lui et Mme Ingres un pavillon, où leur existence demeurait indépendante de celle des châtelains.

Ingres travailla d'abord avec beaucoup d'enthousiasme et de passion à ce grand panneau décoratif. Puis son zèle se refroidit. Des tiraillements entre lui et son hôte se produisirent. Il abandonna l'œuvre, la reprit, l'abandonna de nouveau. Enfin, en 1849, Mme Ingres étant morte, le maître déclara que le séjour de Dampierre, où toujours elle l'avait accompagné, lui

serait désormais trop pénible, et qu'il ne pouvait terminer l'*Age d'Or*, déjà cependant très avancé. Quant à l'*Age de Fer*, à peine une ébauche en avait-elle été jetée sur la muraille.

Le duc de Luynes sembla garder contre le peintre un ressentiment, qui s'expliquerait mal si la raison mise en avant pour la suspension des travaux avait été sincère. Entre l'artiste et le grand seigneur, il dut y avoir autre chose, des susceptibilités meurtries, de ces coups d'épingle dont la piqûre se cicatrise moins vite que la blessure d'un coup d'épée.

Quoi qu'il en fût, le maître de Dampierre fit disposer devant l'*Age d'Or* un ample rideau de velours, qui voile encore aujourd'hui la peinture, et derrière lequel elle pâlit et s'étiole comme une belle créature dans un cachot.

Et le souvenir de cette grande muraille, où flottait son rêve inachevé, devait rester aussi douloureux sans doute à Ingres qu'au maître de Dampierre la vue du morne rideau derrière lequel périssait l'espérance d'un chef-d'œuvre.

*
* *

On croira difficilement que le pinceau si chaste d'Ingres ait pu se départir cette fois de la sévère pureté avec laquelle il traitait même les plus suggestives nudités féminines. Il est certain que malgré le titre voluptueusement évocateur de l'*Odalisque*, malgré la liberté de ce beau corps sans voiles, les plus candides regards n'ont pas à se baisser devant elle. Il en est de même de la *Vénus*, de l'*Angélique*, de la *Source*, inaccessibles comme des marbres antiques à toute pensée libertine.

Dirons-nous toute notre pensée ? Le plus grand des hommes est toujours un homme. Et c'est d'une psychologie bien humaine que l'imagination s'exalte sur ce qu'on regrette, sur ce qui va échapper, plus que sur

les trésors dont on ne prévoit pas la privation : beaucoup d'écrivains et d'artistes ont mis dans leurs œuvres tardives une flamme de passion qu'ignora leur jeunesse. Ingres avait dépassé la soixantaine, quand il peignit l'*Age d'Or* et aussi le *Bain turc*. Loin de nous l'intention de découvrir quelque sénilité dans ces admirables pages. L'art s'y affirme avec autant de force, de certitude, d'éclat que dans ses mâles débuts; mais il s'y montre plus troublé, plus ému, et d'une émotion plus charnelle. Le rêve descend plus près de terre; il s'humanise; il prend une grâce plus tendre, plus provocante, — disons le mot : plus lascive.

Dans l'*Age d'Or*, quelques coups d'aile encore tentent de nous maintenir parmi le symbolique et l'immatériel. A gauche du tableau, cette altière figure d'Astrée, prêchant la sagesse à de méditatifs adolescents, sauve la proximité de leurs jeunes corps, dont les beautés virginales ou viriles se laissent ignorer d'eux-mêmes plus que du spectateur. Au milieu, ces jeunes filles qui dansent autour de l'autel conservent quelques voiles, sauf une seule, dont la forme gracile suit le rythme de la ronde avec un mouvement d'une pudeur exquise. Mais déjà, sa robuste compagne, qui bat des mains pour ramener le joueur de flûte à la mesure, ne s'inquiète guère d'éveiller des rêveries moins innocentes. Et quant aux personnages du premier plan, ceux qu'Ingres appelait « des familles heureuses », ils ne permettent pas, en effet, de douter de leur bonheur. Couples enlacés, enivrés, ils ne peuvent, même dans le repos, renoncer mutuellement à la saveur de leurs chairs splendides. Ils dénouent à peine leurs étreintes même pour caresser leurs beaux enfants, et ils ne songent pas à profiter du mystère que leur offriraient les bocages, pourtant si délicieusement frais et sombres, de leur miraculeux jardin.

Dans le *Bain turc*, sur les marges étroites d'une pis-

cine, c'est un entassement de femmes nues, aux tièdes chairs opulentes. Elles s'alanguissent et s'énervent dans l'air moite, saturé de parfums. Leurs corps se tordent, s'étirent ou se ramassent au hasard de leur impatience ou de leur assoupissement. L'une d'elles pince les cordes d'une mandoline. Les notes aiguës, grelottantes, nostalgiques, les traversent de spasmodiques frissons ou les hypnotisent en une haletante extase. Entre toutes ces créatures anéanties ou grisées, une seule paraît échapper à l'oppression physique, et mettre un songe d'amour ou de liberté parmi cette sensualité morne : c'est une blonde aux traits piquants, dont une esclave parfume les cheveux. Le buste droit, les bras croisés, un énigmatique sourire à ses lèvres dédaigneuses, elle fixe d'un regard perdu quelque mirage aperçu d'elle seule. C'est une attachante figure, unique dans l'œuvre d'Ingres par son genre de beauté, irrégulière, toute moderne, avec quelque chose d'ironique, d'averti, de désabusé. Par quel hasard cette fille de l'inquiétude occidentale se trouve-t-elle parmi ses sœurs fatalistes et résignées de l'Orient ? On aimerait à lui entendre raconter son histoire.

Les beautés de tout premier ordre que contient l'*Age d'Or* ne nous sont pas absolument soustraites par le linceul de velours qui les ensevelit à Dampierre. Ingres a exécuté entièrement cette œuvre sur une toile de dimensions restreintes. D'ailleurs ceux qui ont suivi dans cette étude ses procédés de travail ne seront pas surpris d'apprendre que cette importante composition avait été préparée par de nombreuses ébauches. Montauban les possède, et l'on peut juger par ces dessins de l'inspiration abondante, pleine de verve, qui devait faire de cette peinture une œuvre vibrante, chaudement voluptueuse, comme un hymne d'amour païen



Dans cette rapide analyse de la vie et des travaux d'Ingres, nous avons dû laisser de côté plusieurs de ses tableaux et non des moindres, tels que le portrait de son père, celui de Chérubini, les deux admirables portraits de Mme Moitessier, ceux de Mme d'Haussonville, de Mme de Rothschild, de Mme Forgeot, de la famille Rivière, de M. Bochet, de M. Cordier, le *Molière à la table de Louis XIV*, l'*Odalisque à l'Esclave.*

Nous ne pouvons davantage nous étendre sur les dessins qu'il exécuta pour les vitraux des chapelles de Dreux et de Saint-Ferdinand. Cependant nulle part autant que dans ces figures de saints et de saintes, le maître ne déploya la perfection, la sûreté, la noblesse de son dessin. On les admirera au Louvre. Et dans les préparations que le maître en a laissées, on peut voir, par l'étude du personnage nu avant le drapé, qu'il ne se contentait pas de mystiques effigies, mais qu'il voulait faire palpiter un être de chair sous le vêtement religieux et traditionnel.

Comment dérouler en quelques pages l'œuvre de cette vie féconde, remplie par un acharné labeur ?

Nous touchons aux dernières années. Elles furent aussi actives que les premières, mais baignées de gloire. Le bonheur intime n'y manqua pas. En 1852, les amis d'Ingres l'avaient persuadé de se remarier. Il rencontra pour la seconde fois la profonde, la paisible tendresse si nécessaire à son âme de sensibilité vibrante et tourmentée.

En 1855, l'Europe entière, conviée aux fêtes de l'Exposition universelle, put admirer l'Œuvre d'Ingres, réunie aussi complètement que possible, et présentée dans une salle à part. L'impression fut immense. Les critiques de détail tombèrent devant un ensemble où

s'affirmait un idéal unique, personnel, s'expliquant lui-même par le rapprochement de ses expressions diverses, et livrant ainsi le secret de ses réserves comme de ses audaces.

Puis, l'année suivante, comme pour couronner par une évocation de suprême poésie cette carrière où rivalisaient les chefs-d'œuvre, Ingres exposa la *Source.*

La voici bien, la fille de son rêve. Ce n'est pas une passagère vision qu'animait le pinceau du vieux maître. C'était l'émanation même de son âme géniale, lentement fleurie dans de longues méditations, et qui, finalement, s'incarnait dans une forme immortelle. Doit-on la décrire encore ? Son charme échappe à l'analyse. Et tant de mots ont été dits sur elle !

Debout contre la paroi sombre et humide du rocher, le corps virginal apparaît dans sa pureté, sa fraîcheur de grand lis d'eau. Souple, frissonnant comme de la chair, il est solide de contour et uni de ton comme un marbre rosé. Quelle est cette substance humaine qui participe à tout ce que la nature créa pour la volupté du regard : pulpe soyeuse de fleur, mollesse d'enfance, finesse, fermeté d'albâtre ? Et quelle ciselure de cette unique matière ! Quelles lignes enveloppantes, caressantes malgré leur chaste fierté ! En quels termes définir tant de grâce unie à une telle splendeur de style ?

Qui donc, autre qu'un incomparable poète de la forme, eût trouvé l'attitude de cette adorable créature ? Ce bras gauche levé pour développer, comme un élancement de tige, une longue ligne onduleuse ? L'autre bras, avec la douce épaule, fléchissant un peu sous le poids de l'urne, afin de donner la double saillie délicate du sein et de la hanche ?

Toute rigidité d'allégorie s'efface en cette marque de légère lassitude, en ce genou qui plie, comme si ce corps venait à peine de trouver son équilibre. Rien d'immobile dans un dessin pourtant si arrêté. Le mou-

vement existe dans le repos. Ce n'est pas une statue, cette jeune fille, qui, tout à l'heure, par quelque beau geste d'incantation, va renouveler le miracle de l'onde éternellement jaillissante. Ce qu'il y a de plus immuable en elle, c'est son âme. Son rêve innocent ne saurait changer. N'est-elle pas loin de la terre, née du baiser de quelque nuage effleurant la roche impassible? Fidèle à son berceau de pierre, elle ne suit pas son eau vagabonde parmi les passions des hommes. Assez de limon là-bas, dans la plaine, troublera cette eau qu'elle abandonne. Mais ici, c'est la transparence du cristal, la paix de l'ombre, l'ingénuité de la nature vierge. C'est ce que le peintre a rendu par la candeur de ce visage au vague sourire, dont les yeux ont la limpidité du flot qui ruisselle en ce clair bassin.

Figure de calme, d'ignorance, de sérénité, planant sur une existence de luttes, sur un siècle ivre de savoir. Sœur de l'*Œdipe*, elle semble, à côté de cette ardente personnification de la curiosité humaine, un souvenir de notre lointaine innocence, l'image de notre passé disparu. C'est pourquoi nous l'aimons. Nos lèvres arides se rafraîchissent à cette eau qu'elle leur verse. Et nous bénissons l'artiste à qui nous devons le ravissement de ce songe divin.

*
* *

Ingres mourut en 1867. Il avait achevé sa tâche, donné le dernier mot de son génie.

On a dit de lui qu'il était un Grec égaré dans notre époque moderne. Nous savons que la nature ne sème pas les âmes au hasard dans la durée, mais que tout grand créateur exprime les aspirations de sa race et de son temps.

Ingres n'échappa point à cette loi. Non seulement il fut le fils de son siècle, mais il le représenta doublement et dans la réaction classique et dans l'impulsion roman-

tique. Mais, comme dans son âme admirablement équilibrée, les deux tendances se tempéraient l'une l'autre, il en résulta ce génie harmonieux qui semble planer au-dessus des passions contemporaines, dans lesquelles cependant son cœur intrépide se plongea si hardiment.

Plus encore que le fils d'un pays et d'un siècle, Ingres fut le fils d'une ville. Dans ce tempérament à la fois fougueux et contenu, ne reconnaît-on point l'âpre génie de Montauban? Le mélange même d'indépendance et de tradition, qui fut la caractéristique de son art, marque ce qui s'est fondu d'esprit latin avec la bouillante sève gauloise dans la vieille capitale du bas Quercy.

Ville tout imprégnée de la forte culture littéraire et artistique de Rome, cependant éprise de libre examen et toute frémissante encore des luttes entreprises pour défendre le droit de penser, Montauban devait enfanter ce héros intellectuel armé d'un double glaive. Nulle autre cité ne pouvait le porter dans ses entrailles.

Aussi quel sentiment profond unissait Ingres avec sa ville natale! Ce qu'il lui rendit en reconnaissance, elle le lui avait donné en maternelle prédilection. « Nul n'est prophète en son pays, » faut-il croire. Celui-ci pourtant le fut. Les acclamations de l'Europe ne firent que multiplier les applaudissements dont sa fière petite patrie avait enivré son enfance et fortifié sa jeunesse. Elle a le droit de revendiquer bien haut cel[illegible] qu'elle ne renia jamais.

Fils de Montauban comme le glorieux peintre, nous savons remplir le vœu de son cœur en reportant à sa ville bien-aimée l'hommage que nous souhaitions de rendre à son génie.

Henry LAPAUZE.

POÉSIES

LA LOUANGE DE SAINT BENOIT

A J.-K. Huysmans

O Père, la phalange autour de toi surgie,
Par des larmes essaie en vain de retenir
Le Maître qui dicta la sainte Stratégie.

Prophétiques, tes bras s'étendent pour bénir,
Et l'Ange, t'invitant d'un coup d'aile suave,
Tu meurs calme et debout, les yeux vers l'Avenir.

Permets qu'un de tes fils, rendant son vers esclave
D'un rythme que la main égale va scandant,
Unisse la prière à ta louange grave.

Père majestueux, pacifique et prudent,
Patriarche qui vis jaillir de tes entrailles
Le fleuve large où s'est abreuvé l'Occident,

Semeur qui, sûr que Dieu bénirait tes semailles,
As jeté le bon grain vers tous les horizons,
Tranquille créateur d'hommes et de murailles,

Romain qui, dans la paix des claustrales maisons,
Mêlais l'âme savante à l'âme fruste encore,
Dominateur d'instincts, éveilleur de raisons,

Toi qui, trouant la nuit comme un clair météore,
Élevas tout un monde à l'abri de ton seuil,
Et guidas les élans de sa farouche aurore,

Toi dont les moines seuls, dans les cités en deuil,
Restés encor debout parmi les violences,
Tenaient tête aux pesants conquérants pleins d'orgueil,

Toi dont les fils, courbant les haches et les lances,
Agenouillaient les Franks sous de pieux effrois,
Et pliaient leur voix rude aux romaines cadences,

Toi par qui les Abbés, vêtus de lourds orfrois,
Assis dans la cathèdre aux mosaïques rares,
Avec leurs ciseaux d'or ont tonsuré des rois,

Toi qui, pour éclairer les époques barbares,
Appelas sur des fronts dont s'entoure le tien
Cette splendeur qui luit aux gemmes des tiares,

Benoît, qui sauvas l'or du vieux monde païen,
Et dont la race docte, ainsi qu'à des eaux vives,
A rafraîchi son âme au chant virgilien,

Rends-nous, ô Fondateur, les figures pensives,
Les beaux fronts sillonnés de ces Laborieux,
Plongés dans la poussière et la paix des Archives.

Qu'ils se dressent encor, Cénobites pieux :
Mets des lueurs du Ciel sur leur face ridée,
Fais-les, comme autrefois, sévères et joyeux.

Qu'ils vivent dans l'ivresse abstraite de l'Idée,
Que, solitairement, sous les profonds arceaux,
La Méditation les appelle, accoudée.

Et, comme avec ton Ordre, ô Benoît, sur les eaux,
Au milieu du Passé tempétueux tu brilles,
Par ta fixe clarté guide les temps nouveaux.

Et que le Siècle écoute encore sous les grilles,
Pour oublier son doute et son charnel tourment,
La jubilation austère de tes Filles.

Mais, ô Maître, apprends-nous le pur isolement
Dans la cellule close où l'esprit s'illumine,
La puissance du calme et du recueillement,

Patriarche pensif, dont l'image domine
Les cloîtres embaumés d'extase et de savoir,
O notre solennelle et puissante Origine,

Toi qui, dans le vitrail embrasé par le soir,
Nous apparais avec ton visage en prière,
Sur un fond d'or, drapé rigidement de noir,

Et le doigt sur la bouche, ô grand Silentiaire.

MÉLANCOLIES D'ÉTÉ

A Félix Jeantet.

Après-midi d'été qui, sous les hauts ombrages,
    Dardez sans bruit vos traits de feu,
Je sais l'enivrement de suivre vos nuages
    Dans l'éblouissant vide bleu.

Il vient des sons de cloche à travers les feuillées
Taciturnes et sans oiseaux;
Et c'est un vol traînant d'heures ensommeillées
Qui s'est abattu sur les eaux,

Sur les profondes eaux où la forêt reflète
L'ennui de ses chênes pesants,
La forêt vague où semble encor glisser, muette,
La Mélusine des vieux ans.

Couché parmi les fleurs mourantes de la rive
Où, plein de songe, on s'exila,
Dans l'air privé de brise on sent qu'il vous arrive
Un souffle lent de l'Au-Delà.

Un sourd ennui vous prend d'être encor de la terre,
Et ce sont comme des appels
Vers d'autres régions, pour le cœur solitaire,
Des appels doux et solennels...

Cette âme, inassouvie à la fois et ravie,
Qui poursuit son rêve jaloux,
De quel envolement vers la seconde Vie,
De quel départ lui parlez-vous?

O nuages gonflés comme des voiles blanches
Sur cet azur vertigineux, .
Par la mélancolie ardente des Dimanches
Silencieux et lumineux.

A UNE AME

Grande âme que dévore une ardeur éternelle,
Le même javelot céleste m'a touché.
Et je sens naître en moi le feu qui vous rend belle,
Du véritable Éros, véritable Psyché.

Quand vous m'avez parlé, de cette voix meurtrie
Où vibraient la souffrance et l'extase à la fois,
Le deuil d'être exilé de la même Patrie
A frémi dans mon cœur comme dans votre voix.

J'ai lu dans vos regards la brûlante pensée,
Qu'excepté le *retour au pays,* tout est vain :
Puis vous vous êtes tue, âme deux fois blessée,
Par l'ennui de la terre et par l'Amour divin.

Parlons, parlons encor du martyre ineffable
Où votre amitié chaste est mon unique appui,
Jusqu'à l'heure où, l'Amour ayant dressé la table,
Nous pourrons aller boire et manger avec Lui.

Nous saignons tous les deux : mêlons le sang qui coule
De nos fronts douloureux et de nos cœurs navrés ;
Montrons-nous, loin des yeux de la cruelle foule,
Le dard, le dard chéri qui nous a déchirés.

Mais vous que le Vainqueur terrassa la première,
Pour qu'un jour, par la mort, au seuil de notre Roi,
J'arrive comme vous, chère âme de lumière,
Éclairez le chemin, en montant devant moi.

LOUIS LE CARDONNEL.

VUES RAPIDES

Rien ne sépare davantage deux êtres qui s'étaient jadis chéris passionnément d'amour ou d'amitié, — plus tard désunis par le sort, — que de se retrouver un jour, fortuitement, dans un voisinage intime.

Ça leur semble un attentat contre la pureté des visions et des regrets.

*

Quelle bêtise de jamais parler d'inconscience à propos du fourbe et du menteur!

Ne les voit-on pas toujours maudire qui les surprend?

*

Des gens ont l'air de faire, sans arrêt, ce qu'ils veulent.

Ils ont seulement pris l'habitude d'être exacts à tout ce qu'ils font, et d'obéir volontiers.

*

Amusante curiosité :

L'on peut être d'excellents amis, sans se vanter de l'être, sans en parler, sans que personne en parle. Tout bonnement, si vous voulez, et même avec des vues différentes sur l'amitié, sur bien d'autres choses encore.

Le moyen d'être, je vous le demande, ces amis véritables, avec la prétention, avec la renommée de l'emploi?

Dans ce cas, n'est-ce pas une chaîne?

Si l'on s'en targue, n'est-ce pas une vexation?

Si c'est par méthode de bien vivre ensemble, dirait-on pas un sacrifice?

Alors, la parité d'opinions?... mais cela existe-t-il?

*

Ce n'est pas chez les « professionnels » de l'esprit qu'on trouve l'esprit.

On trouve, chez eux, seulement son vil procédé.

L'esprit de nature existe où Dieu l'a mis, souvent chez des humbles, chez des illettrés, que nul n'imprime, et qui parfois enchantent une âme de connaisseur.

*

Un qui n'a pas foi dans son étoile :

X..., bohème suranné, se rend l'autre jour dans le plus profond Midi, pour essayer d'extraire le billet de mille à certain cousin peu sensible, qui le fait jeter à la porte.

Le train qui ramène ce vaincu déraille, et, presque seul, notre homme s'en tire sain et sauf.

— J'ai de la chance tout de même, déclare-t-il; moi qui n'ai jamais eu d'argent, je me connais, si j'avais palpé la somme, j'y passais comme les autres.

*

Pourquoi dire avec reproche d'une personne qu'elle n'entend que « le dernier qui parle »?

Puisqu'il y a toujours quelqu'un qui parle, autant vaudrait dire qu'elle entend tout le monde.

*

Qui aime *trop*, — mortelle folie! — n'est pas, ne peut point être aimé...

Non seulement dans le banal amour, mais dans aucun ordre de rencontres.

Ceux-là même qui abusent de cet excès sont les premiers à n'y pas croire.

*

« Observateur, » dites-vous, avec une sorte de considération.

C'est bien ; mais il faudrait préciser.

Dans l'observation même, il y a le degré, sans parler du point de vue.

Tel homme ne regarde que des étoiles et de l'idéal ; mais cet autre ne voit que les échecs de vos parents, les noms de vos tailleurs et les menus de vos repas.

*

Patrie! Patrie!

Ce n'est pas seulement, — c'est beaucoup mieux! — la plus belle des paroles humaines.

C'est le charme du mystère qui est nous-même; notre propre chaîne, avec quelle douceur!

Sans cesse, il nous revient des émotions intimes ou matérielles de cette attache, à tous les jours passés de notre existence.

Oh! non, ce n'est pas un mot, quoiqu'il soit le souverain de tous.

Presque enfant encore... je revois souvent cette vision banale, mais inaltérable.

En Hollande (cependant tout près de chez nous, famille du Nord), nous voyagions en troupe, lorsque, autour de La Haye, apparurent des gens de notre ville, que, là-bas, nous connaissions à peine.

Mais ici, nous reconnaissant, « à l'étranger, » tous les yeux s'allumèrent, et ce furent à l'instant des sourires, des mots chaleureux.

Louis DÉPRET.

A TRAVERS L'HISTOIRE

REVUE MENSUELLE DES LIVRES ET DES ÉCRIVAINS

PARIS (1)

Les changements que nous voyons s'opérer si rapidement dans ce Paris que nous aimons tant, sont-ils la cause de cette recrudescence de publications essayant de fixer les traits de l'image qui s'efface? Nos rues deviennent des voies ferrées où sifflent les locomotives, des disques vont être installés aux angles des boulevards. Que deviennent les jolis quais aux bouquinistes qu'Anatole France déclarait le plus bel endroit de la terre? « On y trouve des livres, disait-il. Il y a des arbres et il y passe des femmes. » Les gares de chemins de fer s'élèvent au cœur même de la ville. Elles ont balayé, comme de vieilles pierres, les belles ruines de la Cour des comptes. Nous verrons le jour où la gare

(1) *La Vie parisienne au XIX*e *siècle, Paris de 1800 à 1900, d'après les estampes et les mémoires du temps,* publié sous la direction de Charles SIMOND. Paris, libr. Plon, 1900, gr. in-8°.

Les Villes d'art célèbres, Paris, par Georges RIAT. Paris, H. Laurens, éditeur, 1900, in-8° avec illustrations.

Paris-Atlas, par Fernand BOURNON. Paris, libr. Larousse, 1900, in-4°, avec illustrations.

du Nord s'installera aux Tuileries. Le Louvre sera noirci par la fumée des locomotives.

Et les beaux livres que MM. Charles Simond, Georges Riat et Fernand Bournon font passer sous nos yeux rendent plus poignants nos regrets.

« Paris sans pair » — c'est-à-dire sans égal — était déja au treizième siècle un dicton familier. Et, dès cette époque, on se servait du proverbe que nous redisons couramment : « Paris ne s'est pas fait en un jour. »

Ce qui est remarquable, comme le fait observer M. Bournon, c'est que, dès ces temps lointains, les deux adages couraient le midi :

Et ven s'en à Paris, car Paris es ses par : (Il s'en vient à Paris, car Paris est sans pair.)

Digas les qu'en un jorn Paris non fo obrat : (Dites-lui qu'en un jour, Paris ne fut pas fait.)

En 1711, des fouilles sous le chœur de Notre-Dame mirent au jour des pierres d'un singulier intérêt. C'étaient les fragments d'un autel à Jupiter « très bon et très grand », avec des inscriptions indiquant que des nautes, c'est-à-dire des mariniers de l'endroit, l'avaient consacré, sous le règne de Tibère, vers le début du premier siècle de notre ère, au dieu prot[illegible]. Ainsi donc, dès l'aurore de notre civilisation, les Parisiens avaient formé une corporation de bateliers, régulièrement constituée, et dont l'organisation fut le noyau de la ville. Les nautes fondèrent ainsi la municipalité, lui donnèrent son blason, qui, dès le douzième siècle, figure sur le sceau municipal. Puis la situation merveilleuse, au centre de cette France septentrionale qui fut le berceau de la civilisation moderne, assura un prompt développement.

A l'abri des « châtelets » construits pour repousser les envahisseurs normands, autour des églises fortifiées comme Saint-Germain-des-Prés, la population commerçante prospérait, les marchés s'organisèrent.

Les documents du temps montrent les nautes installés aux abords de l'Hôtel de Ville actuel, à la Grève et au Monceau-Saint-Gervais. C'est le marché public. Un autre marché, les Champeaux, est fondé au commencement du onzième siècle, par Louis VI. Il a eu la vie longue : ce sont aujourd'hui les Halles. « La prospérité de Paris, dit M. Bournon, doit beaucoup à Philippe-Auguste. Ce n'est pas assez de la médiocre statue, hissée au sommet d'une des deux colonnes de la place de la Nation, et de son nom donné tardivement (en 1864) à une avenue voisine, pour exprimer la gratitude de la cité envers l'un de ses principaux fondateurs, car il a véritablement droit à ce titre. Les Halles créées, le Louvre construit, le pavage des voies les plus importantes ordonné, le cimetière des Innocents clos de murs, étaient déjà des œuvres éminemment utiles. Il fit plus encore. La plus grande partie de son règne fut employée à doter la ville d'une enceinte nouvelle qui enveloppa les deux rives de murs flanqués de tours et de courtines, précédés d'un large fossé sur lequel, en avant des portes, furent jetés des ponts-levis. » Enfin c'est à Philippe-Auguste que Paris doit d'avoir été choisie pour capitale de la France : du moins la ville reçut de lui la consécration de son rang. A la bataille de Fréteval, les bagages du roi — parmi lesquels se trouvaient les chartes de la Couronne, le fameux *Trésor des Chartes* — ayant été pillés par les Anglais, Philippe-Auguste décida que, désormais, le Trésor des Chartes ne le suivrait plus dans ses voyages mais serait gardé à Paris. Le fait était, en lui-même, de mince importance : on voit aujourd'hui les conséquences qu'il portait en lui.

M. Georges Riat, dans sa monographie d'un si beau sentiment artistique, d'une émotion d'art si droite et si sincère, a bien compris l'intérêt des monuments dans l'histoire d'une cité. Elle s'y concentre avec tous

ses caractères. Hélas, faut-il que le vandalisme des hommes, les destructions sauvages et sottes des révolutions, celles, qui sont encore plus déraisonnables, des hommes d'ordre et de jugement : — les chanoines de Notre-Dame, par exemple, faisant briser les vitraux sublimes de la cathédrale afin de pouvoir plus commodément, dans le chœur, lire leurs patenôtres, qu'ils marmottent, auxquelles personne, auxquelles eux-mêmes ne comprennent rien ; ou bien messieurs les architectes du gouvernement faisant abattre deux des trois tours de Saint-Germain-des-Prés, parce qu'une église ne doit pas avoir trois tours — faut-il que tant de vandalisme ait enlevé à la gloire de Paris l'étonnante succession de chefs-d'œuvre qui se dressaient dans ses rues et dont chacun était le vigoureux témoignage du caractère et de la puissance des époques successives que la ville avait traversées !

Il est vrai que Notre-Dame subsiste, merveille de l'architecture médiévale et, sans doute, le chef-d'œuvre de l'art. Avec raison, M. Georges Riat s'y attache et la décrit avec amour. L'honneur de la conception grandiose revient à Maurice de Sully, qui administra le diocèse de 1160 à 1196. La première pierre fut posée en 1163 par le pape Alexandre III. Le patriarche de Jérusalem, Héraclius, officia pontificalement dans le chœur en 1185. En 1196, quand mourut Maurice de Sully, l'abside était achevée et la nef très avancée. La célèbre inscription du portail méridional témoigne qu'il fut commencé en 1257 par le maître imagier Jean de Chelles. L'église resta, telle qu'elle avait été exécutée, jusqu'au dix-septième siècle. C'est alors que les fantaisies de Louis XIII, faisant des vœux à la Vierge, puis celles des chanoines qui désiraient y voir clair dans le chœur, inaugurèrent les ravages. Telle qu'elle est, la cathédrale donne encore une idée approximative de la splendeur et de la pureté primitives, et, à ceux qui

sont capables d'un effort d'imagination, une idée de ce que devait être la cathédrale au moyen âge.

La cathédrale était toute blanche dans la candeur des pierres nouvellement taillées. Les parois en vitraux étincelants étaient lumineuses, car les vitraux n'étaient pas recouverts de la couche de crasse, de la patine opaque et verdâtre que le temps y a insensiblement apposées. Erreur de croire que l'église était sombre et triste : aussi bien devrait-on cesser de se répandre en lamentations sur « ces temps si sombres du moyen âge ». Le douzième et le treizième siècles sont la période la plus éclatante, la plus prospère et la plus joyeuse des temps modernes. Telle la cathédrale gothique, dans son élan de foi triomphale vers le ciel. Blanches, remplies de lumières multicolores que les verrières faisaient pleuvoir sur les dalles, les nefs s'élançaient hardies et joyeuses, emplies des chants sonores que mille voix portaient vers le Créateur. Et il faut se mettre dans la pensée des hommes de ce temps, tâcher, par l'imagination, de comprendre leur foi forte et absolue, que l'égratignure d'un doute n'a jamais éraillée, cette foi qui n'a même pas eu l'idée que l'ombre d'un doute fût possible. Et, en réunissant les traits de ce tableau rétrospectif, on pourra peut-être se faire une idée, très faible certes encore, de l'impression artistique qui rayonnait dans l'âme d'un homme de ce temps au moment où il pénétrait sous la nef haute et radieuse.

Nous nous imaginons aujourd'hui que nous sommes infiniment supérieurs à nos aïeux. Il n'est pion de collège qui ne parle avec un mépris bien assis de ces barbares du moyen âge. Il est vrai que ce n'est pas notre faute si, aujourd'hui, nous ne produisons plus rien qui puisse se comparer aux œuvres des grandes époques. Après avoir été admirablement jeunes, nous sommes devenus très vieux. Nous n'y pouvons rien.

Mais au moins devrions-nous avoir assez de réserve pour ne pas nous couvrir de ridicule en montrant trop ouvertement que nous ne sommes même plus capables de comprendre ceux qui ont fait quelque chose. M. Georges Riat est monté dans la cathédrale. « Du haut de la terrasse d'une tour, écrit-il, près de l'échauguette, l'immense édifice offre un spectacle extraordinaire; il se développe sur une longueur de près de cent cinquante mètres; les croisillons du transept s'allongent sur une cinquantaine de mètres; les voûtes s'élèvent à trente-sept mètres et, sur les combles, où s'entre-croise ce qu'on appelle *la forêt* des poutres et des madriers, et qui en donne en effet l'impression, la flèche jaillit dans les airs à une hauteur vertigineuse. Au-dessous, c'est tout un monde de contreforts, de clochetons, de pinacles, de gargouilles, de balustrades, de colonnes, de corniches, de pignons et de consoles. Mieux qu'au bas des tours la vieille basilique, à ces altitudes, paraît une œuvre hors de pair, la merveille la plus achevée que la foi de tout un peuple ait jamais offerte à Dieu en témoignage de sa croyance. »

Nous ne pouvons songer à suivre ici nos savants auteurs, MM. Fernand Bournon et Georges Riat, dans leurs consciencieuses études de tant de monuments, églises, vieux ponts, hôtels construits par la munificence des grands seigneurs, palais des rois. Arrivant au dix-neuvième siècle, M. Riat dit avec raison que ce temps laissera à la postérité deux chefs-d'œuvre dans Paris, l'Arc de Triomphe et l'Opéra. Ces deux grandes œuvres ont été créées, non seulement par le génie de leurs architectes, Chalgrin pour l'Arc de l'Etoile, Charles Garnier pour l'Opéra, elles sont la résultante même de leurs époques respectives et, par là, si intéressantes aux yeux de l'historien. En 1806, Napoléon choisit le rond-point de l'Etoile pour y élever un monument à la gloire des armées françaises qui venaient

de remplir l'Europe de leurs exploits. C'est l'époque de maturité et de toute-puissance de l'Empire. Ce n'est pas Chalgrin tout seul qui a fait l'Arc de l'Etoile, c'est la grandeur même de Napoléon, c'est la bravoure et l'audace de ses deux cents généraux, c'est l'endurance, l'enthousiasme, la foi des millions de Français allant à la mort des batailles en acclamant l'Empereur : c'est par eux que la porte triomphale se dresse haute et grandiose et toute-puissante. Les pilastres massifs et immobiles semblent encore frémir du vol de l'Aigle. Chaque pierre parle à l'âme comme un vers d'épopée. En passant sous la voûte, il nous semble que nos épaules ploient sous le faix de tant de grandeur.

Plus loin, dans Paris, l'Opéra, éblouissant dans sa richesse luxuriante et inquiète, est bien l'image du second Empire. Est-il déjà possible de juger ce temps sans autre souci que celui de la vérité historique? Il était riche et prospère et menait un bruit éclatant. Regardez l'escalier et la salle de l'Opéra. Tout y est vaste et aisé et l'on s'attend à voir sortir par la porte d'honneur, dont les portants sont deux femmes, vêtues de tuniques à longs plis, ayant des volutes extrêmement lourdes sur la tête, à voir apparaître l'empereur, accompagné de l'impératrice dans sa robe blanche à crinoline, un collier de perles à son cou souple et blanc; puis les chambellans et les diplomates remplis de rubans multicolores et de crachats scintillants; puis des membres de l'Institut habillés de vert, et des maréchaux chamarrés tenant sous le bras leurs chapeaux à plumes d'autruche.

La troisième république a élevé la tour Eiffel.

Tout en donnant une place principale aux monuments dans son histoire de l'art à Paris, M. Riat s'occupe de la peinture et de la sculpture. Il dit avec raison que l'art à Paris se confond avec l'art français dans son ensemble et qu'il serait difficile d'y décrire une

école locale, comme l'école vénitienne par exemple ou l'école florentine. Cela est vrai et, cependant, dans cette étude de l'art parisien eût-il été possible, semble-t-il, de dessiner l'influence du milieu avec plus de précision. Il est d'abord tout un groupe d'artistes qui se sont inspirés directement des mœurs et des rues de Paris, dont l'œuvre est sortie directement de la vie ambiante et qui, par là, appartiennent bien en propre à la capitale. Le mouvement artistique de la France serait à l'heure actuelle concentré à Orléans, par exemple, que les vierges et les nymphes de M. Bouguereau, les tableaux d'histoire de M. Cabanel ou de M. Jean-Paul Laurens, les fresques d'un Puvis de Chavannes, ne seraient sans doute pas bien différents de ce que nous les voyons; mais les tableautins de Béraud ou de Nittis, les paysages de Luigi Loir, les canotiers de Heilbuth, n'existeraient pas. Aussi, bien que Heilbuth soit né en Allemagne, Nittis en Italie et Béraud en Russie, leur art est-il particulièrement et essentiellement parisien. De même, ne voit-on pas une grande différence entre un sculpteur comme Paul Dubois, entre autres, de qui le talent est d'inspiration florentine bien plus que française, et le vigoureux et primesautier génie de Dalou, qui semble jailli du pavé de nos rues? Je suis même étonné que, dans son judicieux tableau de l'art parisien, M. Riat n'ait pas fait une place à part à ce grand sculpteur, enfant de Paris, s'inspirant des modèles parisiens, qui fut délégué de la Commune au musée du Louvre et tira l'essence de son talent des idées du peuple de Paris. Il a fait ces œuvres puissantes, *le Triomphe de la République* qui est à l'Hôtel de Ville et le monument de la place de la Nation, comme David a fait le sacre de Napoléon, comme le baron Gros a peint les grands tableaux de l'épopée impériale : mettant instinctivement dans son œuvre l'empreinte des idées et du génie même de son temps.

Et Dalou a bien les idées de la foule parisienne. Aussi e voyons-nous dans Paris peu à peu surgir de toute part : place de la Nation avec son monument à la République, à la Chambre des députés avec cet étonnant bas-relief, « Mirabeau aux Etats généraux, » au Luxembourg avec son hymne à Delacroix, et cette œuvre d'une puissance prodigieuse, le Triomphe de Silène. Le modèle qui servit pour le Silène promené gaiement à dos de baudet est un gros cocher dont la graisse avait eu le temps, tandis qu'il était tranquillement sur le siège, allant tout doucement à l'heure, de e former jusqu'à déborder en multiples replis, comme les vagues que la peau a de la peine à contenir. Et ous sommes loin ici des académies de Rome et 'Athènes et bien à Paris!

Il est enfin une dernière influence de Paris sur l'art rançais dont on cherche l'indication dans le livre de I. Riat. C'est l'éclosion de la petite école romantique ui a peint les arbres sous le ciel gris et les vaches llongeant le cou, pour tremper leur museau noir dans eau qui passe. Emmuré, sans autre horizon que les ues étroites, grises et dures, le Parisien gagne l'amour es fleurs et de la campagne. Ce n'est pas un amour obuste et d'action comme celui du marin pour la aute mer, mais quelque chose de sentimental, de ès fin et de nuancé : voilà bien Corot, et Rousseau, et royon, et Daubigny, et Chintreuil, et Français et tous s autres. Nombre d'entre eux ne sont pas de Paris. uelques-uns même ont peint d'autres paysages que eux des environs parisiens. Mais c'est dans ce goût arisien qu'ils ont trouvé leur raison d'être. Ils en ont é les échos.

M. Riat nous donne un rapide et brillant tableau de histoire de la capitale par les monuments. Le livre de . Bournon en est un large et vivant complément, occupant presque exclusivement de l'époque mo-

derne. C'est le Paris d'aujourd'hui, actif, grouillant, fiévreux, qui revit devant nous, en ses manifestations si multiples, en ses contrastes saisissants : les laboratoires, les entrepôts, les mairies, les lycées, non moins que les théâtres, les musées et les bibliothèques. Puis les environs de la ville, où les Parisiens aiment tant à se répandre aux heures de liberté, où nombre d'entre eux restent aujourd'hui à demeure; car combien de Parisiens, de bons et vrais Parisiens de Paris, n'ont plus d'autre domicile qu'à Versailles, à Clamart, à Saint-Germain, ou, comme celui qui a l'honneur d'écrire ces lignes, à Montfermeil! Paris s'étend ainsi et à juste titre dans le livre de M. Bournon jusque sous les hautes allées du grand parc de Versailles, jusqu'aux bords des bassins de Fontainebleau, où l'on voit approcher les carpes monstrueuses couvertes d'une mousse séculaire. Voici la tour de Montlhéry, les châteaux de Compiègne et de Pierrefonds, la résidence de Chantilly, les Vaux-de-Cernay, la terrasse exquise de Saint-Germain. La nature et les rois se sont entendus depuis des siècles pour que les Parisiens de notr[e temps] puissent passer agréablement leurs dimanche[s et f]êtes et M. Bournon le rappelle très savamment, mais sans que cette science, sous le style aimable, vif et facile, se fasse pédamment sentir.

Du troisième des ouvrages annoncés, *Paris de 180[0] à 1900*, publié sous la direction de M. Charles Simond nous parlerons plus brièvement, pour la raison qu[e] nous avons l'honneur de figurer parmi les collaborateurs. Aussi nous est-il difficile d'en faire un gran[d] éloge ou d'en recommander sans façon l'acquisition [à] nos lecteurs. Nous nous contenterons de dire que c'es[t] une œuvre extrêmement remarquable et que la plac[e] en est marquée sur les rayons de toutes les biblio-thèques.

Année par année, l'histoire du siècle est raconté[e]

par M. Charles Simond et ses collaborateurs, telle qu'elle a été vue par la ville de Paris, où, comme on sait, toute l'histoire de France depuis cent ans s'est concentrée. Une illustration d'une extrême abondance et d'une étonnante précision double la valeur du récit. A la fin de chaque année, des tableaux synoptiques groupent les faits saillants. M. Charles Simond a eu l'heureuse idée de laisser le plus souvent la parole aux contemporains eux-mêmes ou, à leur défaut, d'emprunter aux historiens d'aujourd'hui les pages les plus marquantes qu'ils aient consacrées à ces événements.

Paris vient d'être décoré de la Légion d'honneur, peu de temps après M. Paquin. C'est le fait du jour. Il donne un regain d'actualité au discours que Bonaparte prononça en 1802 devant le conseil d'Etat pour y soutenir la création de l'ordre de la Légion d'honneur tel qu'il l'avait conçu. M. Charles Simond le reproduit. On ne le lit pas sans le plus grand étonnement. Voici comment parla Napoléon, qui passait pour le génie incarné de la guerre :

« Messieurs, dans tous les pays du monde, la force des armes cède aux qualités civiles. Partout les baïonnettes s'abaissent devant le prêtre qui parle au nom du ciel, devant l'homme qui impose par sa science. Moi, le premier, ce n'est pas comme général que je gouverne, mais parce que la nation croit que je possède les qualités propres au gouvernement. Si elle n'avait pas cette opinion, mon gouvernement ne se soutiendrait pas. Allez, je savais bien ce que je faisais quand, général l'armée, je prenais la qualité de *membre de l'Institut*. J'étais sûr d'être compris, même par le dernier tambour. Je n'hésite donc pas à le déclarer : entre l'homme de guerre et le civil, au dernier appartient incontestablement la prééminence. Si on distingue les honneurs en militaires et en civils, on établira deux ordres en France, tandis qu'il n'y a qu'une nation. Si on ne

décerne les honneurs qu'aux militaires, ce sera encore pis, car dès lors la nation ne sera plus rien. Si, au contraire, on adopte les bases du projet que nous discutons, les soldats ne sachant ni lire, ni écrire, seront fiers, pour prix d'avoir donné leur sang à la patrie, de porter la même décoration que les grands talents de l'ordre civil; et ceux-ci, de leur côté, attacheront d'autant plus de prix à cette récompense de leurs travaux, qu'elle sera la décoration des braves. Bien des officiers aussi se trouveront choqués peut-être de voir leur décoration, non seulement orner la poitrine du prêtre, du juge, de l'écrivain et de l'artiste, mais descendre jusqu'à celle du simple soldat. Eh quoi! le courage n'est-il pas toujours du courage et le sang toujours du sang! »

Ainsi parlait le général Bonaparte. Puissions-nous aujourd'hui trouver chez nos avocats un égal respect des idées et des sentiments d'autrui!

Frantz FUNCK-BRENTANO.

BILLETS DE QUINZAINE

EN AMÉRIQUE

La réélection du président Mac-Kinley n'est pas sans nous suggérer les plus instructives réflexions. Il est bien entendu que nous n'en connaissons pas les dessous, que les ressorts nous en échappent forcément dans ce que leur jeu peut révéler à ceux qui le voient de près, et que nous sommes beaucoup trop loin de cette Amérique tout de même assez lointaine, beaucoup trop étrangers à un pays aussi différent du nôtre, pour saisir, à pareille distance, autre chose que les grandes lignes. Ces grandes lignes, cependant, nous les percevons fort bien, et nous y constatons très nettement que M. Mac-Kinley, représentant de l'« impérialisme », y bat à une écrasante majorité M. Bryan, représentant du « démocratisme », et cela dans le pays de la démocratie-mère, de la démocratie-type. Doit-on au moins faire des réserves, et ces mots d'« impérialisme » et de « démocratisme » nous offrent-ils ici des acceptions qui en détruisent ou en affaiblissent le sens? Non, et ils signifient bien en somme ce qu'ils ont toujours signifié. L'« impérialisme », momentanément incarné en M. Mac-Kinley, annonce bien une Amérique désireuse de s'élever au-dessus de son rôle purement marchand, de se répandre au dehors non seulement par une ex-

pansion commerciale mais par une expansion politique, et d'avoir, en un mot, ce qu'on appelle une « Histoire », cette « Histoire » que n'ont pas, dit-on, les « peuples heureux ». Quant au « démocratisme » dont M. Bryan tenait le drapeau, il résumait bien aussi ce que résume normalement le « démocratisme », à savoir cette sorte de concentration pacifique sur soi-même qui aboutit à l'unique souci de s'émanciper individuellement le plus possible, et de jouir sur place de plus en plus, et de plus en plus tranquillement, de toutes les jouissances réalisables.

L'impérialisme de M. Mac-Kinley n'est-il pas d'ailleurs un impérialisme un peu grossier, au service de la ploutocratie, et gravitant autour de l'impérialisme anglais ? Ne se peut-il pas aussi que le démocratisme de M. Bryan se trouve passagèrement favorable à de nobles causes ? Tout cela est fort admissible, mais il n'en est pas moins très remarquable qu'une nation, ou, plus exactement, une fédération de nations absolument libres, ayant à librement choisir, après un[illegible]e de libre existence, entre l'impérialisme, avec tout ce qu'il implique, et le démocratisme, avec tout ce qu'il promet, ait librement choisi l'impérialisme. « Faites bien attention, disait le démocratisme aux électeurs, vous allez, en votant pour l'impérialisme, voter pour tout ce qui est contraire à notre essence même de nation américaine; vous allez renier nos origines, nos raisons d'être ; ouvrir une ère d'aristocratie, de militarisme, d'inutile et dangereuse gloriole! Vous allez vous jeter dans une mégalomanie dont vous ne pourrez que souffrir et où sera la fin de tout ce qui, depuis cent ans, fait de nous le pays montré en exemple par tous les philosophes, tous les poètes et tous les libéraux du monde. Méfiez-vous donc, repoussez cet impérialisme, n'ambitionnez pas une Histoire et continuez à représenter sur le globe le peuple heureux qui n'en a pas... »

Et qu'a fait le peuple américain, malgré toutes ces remontrances, tous ces avertissements, tout ce qu'écrivent depuis cent cinquante ans tous les philosophes du monde, tout ce qu'il a pu expérimenter lui-même depuis le même temps, et à l'aube même du vingtième siècle, comme pour l'inaugurer, comme pour y jeter le chant du coq?... A une majorité formidable, presque en masse, il a voté pour l'impérialisme. De même qu'au personnage de Molière il plaisait d'être battu, de même il plaît à l'Amérique, et cela au moment actuel, à la veille de 1901, de cesser enfin d'être l'Amérique, de commencer à avoir une « Histoire », et de ne plus être un « peuple heureux », ou ce qu'on appelle un « peuple heureux » !

Est-ce que vous ne trouvez pas là un impérieux sujet de méditation? Et beaucoup d'autres faits, d'ailleurs, secondaires quoique aussi caractéristiques, ne s'ajoutent-ils pas, dans le même ordre de choses, à ce fait capital? Quiconque a visité l'Amérique y a toujours été frappé du besoin des Américains de vivre au milieu des images historiques. Ce n'est pas une fois, ni dix fois, mais vingt fois, qu'on nous a parlé des véritables orgies d'architectures antiques auxquelles ils se livrent, et de leur goût pour tout ce qui ressuscite, chez eux, la gloire et les souvenirs des peuples européens. Toute une partie de leurs énormes fortunes est consacrée, pour leur habitation propre, à la construction de maisons qui reproduisent nos vieux châteaux. J'ignore si quelque milliardaire s'est déjà fait construire, pour son usage personnel, une reproduction du Louvre, mais il s'en rencontrera certainement un qui l'exécutera. Peut-être même y verra-t-on tous les portraits des rois de France, et peut-être même aussi le milliardaire aimera-t-il à s'imaginer, en les regardant, voir en eux ses propres ancêtres. Et rien, d'après tout ce qu'on nous rapporte, n'aura jamais été plus « amé-

ricain »!... Est-ce si ridicule? En aucune façon, et rien n'est plus normal, au contraire, ni même au fond plus légitime. Un homme est riche, aussi riche qu'on peut rêver l'être, mais n'est que riche. Il désirera nécessairement quelque chose de supérieur à la richesse, et cherchera dès lors la richesse morale, c'est-à-dire la noblesse, ou une noblesse quelconque, mais qui dépassera celle de l'argent. N'est-ce pas là, à cette heure, le cas même de l'Amérique? N'est-ce pas, en ce moment, toute l'histoire de ce peuple riche et libre, mais qui n'a pas d'« Histoire », et qui rêve d'en avoir une? N'est-ce pas tout le fond de cet « impérialisme », dont nous ne distinguons d'ici que la silhouette, et qui peut encore être fort rudimentaire, mais n'en est pas moins un pas marqué vers l'état de gloire et d'éclat moral, et de gloire dans le plus vieux sens du terme, qu'une grande nation, à un moment donné, ne pourra jamais ne pas souhaiter?

Entre les nombreux objets de réflexion, et de réflexion approfondie, qui nous sollicitent, réfléchissons donc tout particulièrement à cette explosion prévue, mais néanmoins saisissante, de l'« impérialisme » américain. L'« impérialisme » est comme un super-nationalisme. C'est un nationalisme poussé jusqu'à son état le plus aigu, et nous aurons peut-être à veiller à ce que l'Histoire d'Amérique, qui va sans doute commencer, ne se fasse pas aux dépens de l'Histoire de France.

MAURICE TALMEYR.

CHRONIQUE

La rentrée des Chambres. — Situation confuse. — L'équivoque continue. — La politique internationale. — Un nouveau *Livre jaune*. — Nicolas II et M. Loubet. — Le président Kruger. — Vandalisme moderne. — Architectes et conseils municipaux. — Pour la vieille France. — Un cri d'alarme.

Le lendemain du jour qui datait notre dernière chronique, les Chambres se sont réunies et ce qu'on est convenu d'appeler la vie politique recommençait. Cette ouverture de la session extraordinaire s'est effectuée dans le plus grand désordre et la plus grande confusion, à la Chambre tout au moins. Après une série de votes obscurs et contradictoires, le ministère est sorti vainqueur, mais peu glorieux, des interpellations qui l'attendaient à la rentrée et qui n'ont su s'élever jusques à un débat sur la politique générale. Ces séances mouvementées, où une quantité d'incidents qui se sont produits pendant les vacances parlementaires ont été rappelés, mais à la hâte, sans suite et sans lien, laissent la situation tout aussi peu claire et n'auraient fait plutôt que souligner encore le caractère anormal et invraisemblable d'une combinaison qui réunit M. Waldeck-Rousseau et M. Millerand. On annonce enfin que la Chambre est décidée à se mettre au travail ; en attendant l'examen du budget de 1901, pour lequel il n'est pas besoin de se presser puisqu'il est bien probable que, quoi qu'on fît, on n'arriverait pas à temps, elle va reprendre la discussion de la ré-

forme des boissons pour donner une apparence de satisfaction aux doléances du Midi inquiété par la mévente des vins. Rien de « sensationnel », on le voit, n'a marqué cette rentrée qui coïncidait avec les derniers jours de l'Exposition, et les modifications apportées au cours de cet été dans l'ordre de la politique internationale n'ont provoqué la curiosité de personne ; il ne s'est pas trouvé un député pour donner au ministre des affaires étrangères l'occasion de prononcer, lui aussi, un de ces discours dont retentit presque quotidiennement la presse d'outre-Manche; les ministres anglais sont, en effet, moins silencieux et moins discrets que les nôtres, et, dans cette monarchie, la politique extérieure du pays ne s'entoure pas de tous les mystères et réticences dont on l'enveloppe ici pour en dérober les arcanes au profane vulgaire. On n'eût pas demandé à M. Delcassé son sentiment sur le comte de Bulow et le marquis de Lansdowne, ni sur la réélection du président Mac-Kinley dont lord Salisbury, au banquet du lord-maire de Londres, s'est félicité avec une bonne grâce si désinvolte; mais on aurait pu l'interroger sur le sens exact et la portée de l'accord conclu entre l'Angleterre et l'Allemagne au sujet de la Chine, sur la marche des négociations, etc., etc. Il s'en fût sans doute tiré en parlant de la publication prochaine d'un *Livre jaune*, et il est vrai qu'un *Livre jaune* vient d'être publié sur les événements de Chine et qu'il est fort bien fait et présenté le mieux du monde. Mais l'Angleterre publie, elle aussi, des « Livres jaunes » qui sont des « Livres bleus », et ses hommes d'Etat trouvent pourtant quelque chose à dire au public. Et puis l'indiscret questionneur aurait pu se parier que M. le ministre se féliciterait hautement des dépêches échangées entre le tsar et le président à l'occasion de l'inauguration du monument Carnot à Lyon et qu'il y reconnaîtrait une nouvelle preuve de la force de l'alliance si heureusement conclue entre les deux Etats et un nouvel hommage — un de plus, un encore — à la Paix; et le questionneur aurait gagné son pari... Mais le Parlement ne veut rien savoir.

La troisième République, et surtout sous sa dernière figure, celle que nous lui voyons à cette heure, n'aime pas que le pays s'intéresse avec trop de passion et de suite à ce qui se passe à l'extérieur; elle préfère le maintenir dans des querelles de politique intérieure et l'ahurir ou le fatiguer de mots de discorde ou d'espoirs de réformes. Et la voilà bien empêchée, dans sa vaine et sotte prudence, de l'irrésistible mouvement qui porte tous les cœurs français vers un vieillard exilé, vers le vénérable Kruger, représentant de tous ces Boers auxquels l'Angleterre fait une guerre impie dans un but de rapine et de lucre. Mais tous nous ressentons comme un très grand honneur qu'en posant le pied sur la terre d'Europe, ce soit le sol de la France que touche le président Kruger.

*
* *

Le temps n'est pas le seul ennemi des monuments par où une époque s'efforce de lui échapper et de durer pour les âges suivants. Il n'est même pas leur pire ennemi; celui qu'on dénonce comme tel, c'est le plus souvent l'architecte chargé de leur conservation; c'est encore — et l'ironie n'est guère moindre — sous la forme d'un conseil municipal, les descendants eux-mêmes de ceux qui les ont édifiés. L'excellente *Chronique des Arts*, en même temps qu'elle appelle l'attention sur la façon dont s'opère la restauration de Fontainebleau, résume les plus récents méfaits d'une ignorance présomptueuse à laquelle il semble que rien ne soit plus en état de faire contrepoids. A Avignon, le maire, encouragé sans doute par l'impunité accordée à son premier exploit, la démolition de la porte Limbert, que l'administration des Monuments historiques trouva suffisant de faire remplacer, suivant une note dont on goûtera la saveur, « par une grande et belle porte d'entrée dont les plans ont été fournis par elle, » vient de procéder — sous le contrôle de cette même Commission, dit une information que nous voulons croire plus ironique qu'exacte, — à la destruction d'une autre

porte, en attendant la démolition complète, *déjà annoncée.* A Soissons, la municipalité, pour ne pas gâter l'admirable symétrie d'une place qui n'est qu'un carré nu planté de maigres arbres, fait raser les restes d'une basilique découverte il y a quelques années et abattre une tour à laquelle s'attachaient des traditions locales. A Orléans, les édiles encore décident, à l'unanimité moins une voix, la mutilation du cloître d'un ancien cimetière où se trouvaient des restes assez bien conservés d'anciennes peintures. A Grenoble, on peut remarquer sur les piliers de la crypte de Saint-Laurent, qui sont du sixième ou du septième siècle, des traces de dégradations récentes : un architecte, paraît-il, émerveillé de la beauté de ces piliers, en a détaché un morceau comme échantillon. Et nous ne parlons pas de la maison de la rue Saint-Romain de Rouen, de Péronne, d'Aigues-Mortes, menacées dans leurs vieilles murailles...

Les regrets exprimés par la *Chronique des Arts* ne sont que trop justifiés. Mais à qui s'adresser? à qui avoir recours? On ne peut que jeter un cri d'alarme, sans espérer, hélas! qu'il soit entendu. On dénonce ces imprudentes initiatives qui diminuent et altèrent la physionomie du pays, le plus souvent sans sérieuse raison; mais voilà qui ne touche guère les comités électoraux, promoteurs de ces initiatives, et si quelque écho en parvient jusqu'à la Chambre, au cours de la prochaine discussion du budget des beaux-arts, il est plus que probable qu'il ne sera pas entendu.

CLAYEURES.

12 novembre.

Le directeur-gérant : P. MAINGUET. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie — 1632

L'Instantané

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

3e Année. N° 52 2e semestre 24 Novembre 1900

LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS



312. — FAÇADE DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS
(Quai d'Orsay)

Cliché de M. Ourdy. Gravure de Rousset.



313. — COUR D'HONNEUR



314. — LA SALLE DES PAS-PERDUS

Cl. de M. Coulon.

Gr. de G. de Résener.



317. — SALLE CASIMIR PERIER

Cl. de Coulon — Gr. de G. de Résener.



318. — MIRABEAU A LA SÉANCE DU 23 JUIN 1789 (SALLE CASIMIR-PERIER)
(Bas-relief de M. Dalou)

Obtenu avec jumelle Mackenstein. Gr. de G. de Résener.



319. — LA SALLE DES CONFÉRENCES



320. — LA SALLE DES CONFÉRENCES

Obtenu avec jumelle Mackenstein.

Gr. de G. de Résener.



321. — ARRESTATION DU PRÉSIDENT MOLÉ (SALLE DES CONFÉRENCES)



322. — LA BIBLIOTHÈQUE

Obtenu avec jumelle Mackenstein. Gr. de G. de Résener.



323. — LA SALLE DU TRONE

NOS GRAVURES

LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS

312 à 323. — **La Chambre des députés ou Palais-Bourbon.** — Cet édifice est situé sur la rive gauche de la Seine, en face du pont de la Concorde.

HISTORIQUE DU PALAIS-BOURBON

Sur son emplacement, la duchesse douairière de Bourbon fit bâtir, en 1722, par l'Italien Girardini, un hôtel dont l'entrée principale, sur la rue de l'Université, subsiste encore. Le prince de Condé, petit-fils de la duchesse, agrandit considérablement le palais, auquel fut incorporé l'ancien hôtel de Lassay (aujourd'hui hôtel de la Présidence). En 1790, le palais devint propriété nationale sous le nom de *Maison de la Révolution*. La Convention y installa l'Ecole centrale des Travaux publics, appelée plus tard l'Ecole polytechnique, et qui y resta jusqu'en 1805. Un décret de l'an III décida que le Conseil des Cinq-Cents y tiendrait ses séances. C'est alors que Gisors et Lecomte construisirent la salle des séances. Le péristyle, de style grec (du côté du pont de la Concorde), fut construit, de 1804 à 1807, par Poyet ; la salle actuelle par Joly, de 1828 à 1832.

DESCRIPTION DU PALAIS

La façade sur le quai se compose d'un portique à douze colonnes corinthiennes (sur le perron, statues de *Minerve*, par

Roland, et de *Thémis*, par Houdon; au bas, statues de *Sully*, *Colbert*, *L'Hôpital* et *D'Aguesseau*, par Beauvalet, Dumont, Deseine et Foucou; au fronton, bas-relief, par Cortot : *la France tenant des tablettes, entre la Liberté et l'Ordre public, et appelant à elle les génies du Commerce, de l'Agriculture, de la Paix, de la Guerre et de l'Eloquence;* au mur, bas-reliefs de Rude à droite, et de Pradier à gauche).

L'entrée du palais, rue de l'Université, est précédée d'une belle place avec statue de *la Loi*, par Feuchères (1855). — Dans la cour d'honneur, de chaque côté de l'escalier, deux statues par Gayrard : *la France votant* et *la Force légale*.

Lorsqu'on peut visiter l'intérieur, on entre par la grille du quai d'Orsay et on visite dans l'ordre suivant :

Salon de la Paix ou salle des Pas-Perdus : plafond, par Horace Vernet, représentant : *la Paix;* à droite, *les Divinités de la mer fuyant devant la navigation à vapeur;* à gauche, *les Progrès des Sciences et de l'Industrie;* dans la partie inférieure, d'un côté, les pairs et les magistrats; de l'autre, les membres de l'Université et du corps diplomatique. — Salle des Séances : hémicycle orné de vingt colonnes ioniques de marbre, à chapiteaux de bronze doré; caissons et arabesques de la voûte, par Adam et Gosse. A droite et à gauche du bureau, statues de *la Liberté* et de *l'Ordre public,* par Pradier; au-dessus des colonnes et dans l'attique, statues de *la Raison*, de *la Justice,* de *la Prudence* et de *l'Eloquence,* par Desprez, Dumont, Allier et Foyatier; entre les piédestaux des colonnes, bas-relief, par Roman, représentant *la France distribuant des couronnes aux Arts et à l'Industrie;* au-dessus, tapisserie des Gobelins (*l'Ecole d'Athènes*), d'après Raphaël; à la tribune des orateurs, beau bas-relief, par Lemot (*la Renommée et l'Histoire*). — Salle des Conférences : voûte décorée par Heim (*Charlemagne dictant ses Capitulaires; Louis VI affranchissant les Communes; Saint Louis donnant ses Etablissements; Louis XII présidant la Chambre des comptes*); derrière *la statue de Henri IV,* par Raggi, trophée de drapeaux des guerres du premier Empire; tableaux par Vinchon (*la Réunion des Etats par Philippe le Bel*), Ary Scheffer (*les Bourgeois de Calais*), Vincent (*le président Molé*). — Vestibule ou salle des Distributions : statues de *Cicéron* et de *Démosthène;* à gauche, *Mazeppa*, tableau d'Horace Vernet; à

droite, la *Place Saint-Marc à Venise*, tableau de Joyant. — Bibliothèque (200,000 volumes environ) : grande galerie décorée de remarquables peintures d'Eugène Delacroix (20 sujets allégoriques religieux ou historiques; au nord, *Attila, suivi de ses hordes barbares, foulant aux pieds l'Italie et les arts;* au sud, *Orphée venant policer les Grecs encore sauvages et leur enseigner les arts de la paix*); au centre de la galerie, vitrine renfermant la collection complète des insignes, médailles et cartes d'identité des députés, depuis l'Assemblée constituante (9 novembre 1789) jusqu'à nos jours. — Salon Pujol : plafond décoré de grisailles remarquables, par A. de Pujol (*la Loi salique, les Capitulaires de Charlemagne, l'Edit de Nantes, la Charte de 1820*). — Salle Casimir-Perier : en haut des parois, à droite et à gauche, bas-reliefs, par De Triqueti (*la Loi vengeresse; la Loi protectrice*); à droite, grand bas-relief en bronze, par Dalou (*la Séance de la Constituante du 23 juin 1789*); statues de *Mirabeau* et de *Bailly*, par Jaley, de *Casimir-Perier*, par Duret, du général *Foy*, par Desprez. — Salle du Trône : peintures et grisailles d'Eug. Delacroix (au plafond, *la Justice, la Guerre, l'Industrie* et *l'Agriculture;* aux murs, les *Fleuves de France, l'Océan* et *la Méditerranée*, figures colossales). — Salle des Quatre-Colonnes : statue de *Montesquieu*, par Dumilâtre. (PARIS 1900, *Guides Joanne, librairie Hachette et Cie.*)

LA CHAMBRE CORPS POLITIQUE

La Chambre des députés se compose de 584 membres (un député par 70,000 habitants) élus par arrondissements, pour quatre ans, par le suffrage direct et universel.

Le président actuel de la Chambre est M. Paul Deschanel, député d'Eure-et-Loir, membre de l'Académie française.

Parmi les députés qui se recommandent à l'attention par d'autres titres que ce seul titre de député, on peut citer : MM. Aynard, Barthou, Georges Berger, André Berthelot, Henry Boucher, Léon Bourgeois, Henri Brisson, Joseph Caillaux, actuellement ministre des finances, Paul de Cassagnac, le comte B. de Castellane, G. Cavaignac, G. Cochery, D. et H. Cochin, Cruppi, Decrais, ministre des colonies, Delcassé, ministre des affaires étrangères, Paul Déroulède,

député de la Charente, proscrit, Edouard Drumont, d'Estournelles, l'abbé Gayraud, D. Guibert, Marcel Habert, député de Seine-et-Oise, proscrit, Clovis Hugues, Alphonse Humbert, Jonnart, gouverneur général de l'Algérie, C. Krantz, de Lanessan, ministre de la marine, l'abbé Lemire, Le Myre de Vilers, Georges Leygues, ministre de l'instruction publique, Lockroy, de Mahy, Méline, Gaston Menier, Mesureur, Millerand, ministre du commerce, L. Millevoye, Motte, Mougeot, sous-secrétaire d'Etat des postes, le comte Albert de Mun, membre de l'Académie française, C. Pelletan, Piou, Poincaré, les barons Reille et Xavier Reille, Ribot, l'amiral Rieunier, Jules Roche, Rouanet, Rouvier, Schneider, Sembat, Viviani, Wilson.

Le directeur-gérant : P. Mainguet. PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie — 1668.

LE FRIQUET

(*Suite et fin*)

XVI

Il était à peine huit heures du matin et la pluie tombait comme elle tombe, quand elle s'y met, dans la plaine de Caen.

Baugé, qui travaillait, vint à la fenêtre pour la pousser et couper l'eau qui cinglait ses plâtres frais.

Mais il s'arrêta bouche bée, lâchant sa pipe qui alla s'écraser sur le pavé. Dans l'encadrement de la fenêtre apparaissait le Friquet, trempée, les dents claquantes, les traits tirés, les lèvres pâles, le regard durci.

En apercevant la petite, Baugé sentit son cœur se serrer douloureusement. Sans même ouvrir la porte, il enleva l'enfant dans ses bras et, la passant par la fenêtre, la déposa sur le divan.

Et il répétait, bourru et tendre, ne sachant s'il devait plaindre ou gronder :

— Mais qu'est-ce qui est arrivé, Seigneur ?... qu'est-ce qui est arrivé ?...

En quelques mots, la petite écuyère expliqua son cœur au sculpteur qui l'écoutait silencieux et désolé. Elle lui dit qu'elle n'avait pas pu supporter le spectacle du bonheur qui la désespérait. Elle ne s'était pas

décidée à la légère. Pendant trois semaines elle avait réfléchi, ne dormant pas, ne mangeant plus.

— A présent — ajouta-t-elle, en jetant un regard narquois sur sa robe trempée et ses jambes amaigries qu'elle allongeait pour les montrer à Baugé — à présent, j' suis pas brillante, m'sieu Baugé, mais y m' suffira d' quelques jours pour me r'taper...

— Mais d'où arrives-tu, comme te voilà faite?... Tu n'es pas venue à pied de Paris, j'imagine?...

— Ah! non!... d' Caen seul'ment!... et c'est d'jà gentil... surtout qu' j'ai rien mangé ni bu d'puis hier à huit heures du matin...

Baugé s'était précipité sur le buffet où étaient ses modestes provisions. Il rapporta du pain, une bouteille de vin, et les confitures d'abricots de Mme Schlemmer, en demandant :

— Pourquoi n'as-tu pas pris un fiacre à Caen... ou au moins le petit tramway?...

— Pac' que j'avais plus un rond... j'ai eu juste pour mon billet d' troisième d' Paris à Caen... et pour c' couteau-là qu' j'ai acheté à Paris avant d' partir pour pas êtr' sans rien... j'avais pas même un parapluie... et c' qu'on s' sent bête, allez!... Rien qu' d'avoir quelqu' chose dans les mains, n'importe c' que c'est... on est rassuré!...

Elle posa sur la table un grand couteau suédois, en bois rustique, avec une formidable lame qui rentrait dans le manche où elle se fixait solidement par un ressort, ne pouvant plus se fermer.

Baugé fit tourner le couteau plusieurs fois dans sa belle main large et dit :

— C'est une rude arme, cet outil-là!...

— Oui... n'est-ce pas?... et ça n' coûte que quatre francs, au lieu qu'un revolver, c'est cher!... et puis, d'ailleurs, j'en ai peur, des armes à feu!...

— C'est cependant plus pratique!...

— Mais non!... j' tirerais à côté, moi!... ou j' ferais partir les coups dans ma poche!... j' sais pas m' servir de c't' outil-là... tandis que c'lui-ci, c'est tout à fait mon affaire... c'lui qui aurait ça planté entre les deux épaules, ben j' crois qu'y l' sentirait...

— Et qu'est-ce que tu vas faire?...

— Ah!... voilà!... c'est pour ça que j' viens vous trouver, m'sieu Baugé!... vous avez été très bon pour moi, vous m'avez offert d' m'aider... ben j' viens vous taper!... J'ai retrouvé l' Mafflu... et mon pauvre vieux Charlemagne dans les débris de la faillite Jacobson... avec eux j'entre au nouveau cirque... seul'ment j' me suis fait engager en parlant d' mes belles toilettes et d' mon beau cheval...

Elle glissa un regard furtif sur la pauvre petite robe qui plaquait toute sur son corps fin et acheva :

— Et voilà mes belles toilettes!... c'est comme mon beau cheval... j'ai Charlemangne, en fait d' beau ch'val!...

— Combien te faut-il?...

— Cinq mille balles!... pour acheter des frusques, une amazone et un cheval... on m' donne 5,000 par mois alors j' pourrai tout d' suite vous rembourser...

— Ne t'occupe pas de ça pour l'instant...

— J' vais tâcher d'attraper *Mon Ami Pierrot!*... Y peuvent rien en faire sans moi, chez les Schlemmer... alors on va sûr le vendre!... il est superbe!... et parfait quand y a pas d'automobiles à la clef!... on fait d' l'effet, d'ssus. Si j' peux l'avoir, c'est un succès!...

— Et te loger, te nourrir?...

— J'ai pris un p'tit appartement qui est payé pour trois mois. J'ai employé mon argent à ça... l' Mafflu est d'dans... et Charlemagne est dans la cave, l' pauv' vieux!... ça vous fait rire... Oui, j'avais pas d'écurie, turellement... et comme y monterait à une échelle, nous l'avons fait descendre... il est très bien... seul'-

ment y peut pas y rester... on finirait par nous embêter... Je l' chloroformerai... j' veux pas qu'y souffre...

— Mon pauvre Friquet, tu vas être très malheureuse à reprendre cet affreux métier que tu avais en horreur...

— J' l'y ai toujours!... mais qu'est-ce qu' vous voulez, faut bien que j' fasse ça, puisque j' sais pas faire aut' chose... Voyez-vous qu' j'ai eu raison de d'mander des barres et un trapèze... et d' pas m' laisser rouiller...

— Tu as eu d' la chance d'être engagée tout de suite à un prix pareil!...

— Dame!... j'étais connue!... j' montais à ch'val avec Mme Schlemmer... et puis, j' fais pas seul'ment des sauts d'obstacles... j' fais du trapèze volant... c'est à ça qu'on tient encore l' plus!... et puis... y a encore aut' chose...

— Il y a que tu es superbe, parbleu!...

— Superbe, c'est pas l' mot... mais enfin, j' peux paraître en maillot sans qu'on s' mette à appeler Azor...

— J' te crois!...

— Savez-vous à quoi j' pense, m'sieu Baugé?...

— Non, Friquet!...

— Ben, j' pense à m'sieu d' Tréorec... et au nez qu'y f'ra quand y va voir mon nom sur l'affiche... car j' vais êtr' annoncée c' soir, sur l'affiche!... Ah!... y n' sont pas longs à faire leur réclame, allez!... C't' égal, le jour où y m'apercevra voltigeant dans l' ciel... dans l' ciel du cirque... et sus l' trapèze!... y sera baba, l' pauv' type!...

— Depuis quand es-tu partie de chez les Schlemmer?...

— D'puis hier soir!... mais v'là plusieurs jours que j' m'organise avec l' Mafflu!...

— Et si on fait courir la police après toi?...

— Pas d' danger!... m'sieu Schlemmer saura que j' suis plus à la maison que quand y m' verra au

cirque... et madame?... ben, elle sera plus tranquille si j' suis pas là, madame!... j' la gêne, à présent!...

Baugé secoua la tête, attristé :

— Ecoute, mon petit Friquet, tu es faite pour être saltimbanque comme moi pour être ambassadeur!... Réfléchis... Veux-tu que je te place quelque part?... chez de braves gens puisque je ne suis pas assez vieux pour te prendre avec moi sans potins... Veux-tu, voyons?... Grâce à ce sale youpin, qui m'a fait restaurer sa cambuse, je suis presque riche... et je serais heureux de te tirer de ce mauvais pas...

— Merci, m'sieu Baugé, vous êtes bon comme tout, d' vouloir vous charger d' moi... mais dans c' cas-là, l' plus simple, ç'aurait été d'accepter c' que m'offrait m'sieu d' Tréorec...

— Eh bien, accepte...

— J' peux pas!... j'aime trop l'aut', voyez-vous!... ça serait vilain d' faire ça!... Vous n'avez pas idée, je l' vois bien, d' l'adoration qu' j'ai pour M. d' Ganges...

— Hélas, si!... j'en ai l'idée!...

— Non!... j' suis sûre que non!... Quand y venait au cirque l'année dernière, à Saint-Séverin, j' le r'gardais tout l' temps, je n' voyais qu' lui... l' soir où j' suis tombée sur vous, vous savez bien...

— Oui...

— Ben, c'tait pas tant pac' que j'étais fatiguée qu' pac' que je r'gardais M. le maire... au lieu de r'garder où j' mettais mes pieds!... et quand y m'a emmenée avec lui l' soir à pied, j' me souviens qu' dans l'avenue j'aurais voulu mourir là, tout d' suite, à côté d' lui!... Je r'gardais les étoiles, j' me rappelle!... et à chacune qui filait j' disais : « Mon Dieu!... faites que j' meure si j' peux pas rester avec lui, j'aime mieux ça!... » pac' que, vous savez, quand on souhaite quelqu' chose pendant qu'une étoile file, ça s' réalise...

— Pas toujours, heureusement!...

— Que si!... j' suis bien sûre, allez, que l' bon Dieu permettra que j' fasse pas des vieux os... Mais enfin, y n' s'agit pas d' ça pour l'instant... j' vous explique c' qui s'est passé en moi d'puis un an pour qu' vous n' croyez pas que j' suis folle... v'là tout!... tout!...

— Mais je ne crois pas que tu es folle, mon Friquet...

— Euh! euh!... c'est pas bien sûr, hein?... Quand j'ai vu qu'y partait et qu'y m' donnait à Mme Schlemmer, j' me suis dit : « C'est un moment à passer... à son r'tour y me reprendra... » et avec Mme Schlemmer, j' m'entendais bien, pac' que nous parlions d' lui... sans ça... qu'est-c' qui aurait pu l'intéresser en moi?... elle m'aurait pas laissé mourir de faim, non!... mais si j' lui avais pas été donnée par M. d' Ganges, elle se serait pas beaucoup inquiétée d' savoir si à l'office on m' rossait... Au commencement, je n' comprenais pas très nettement tout ça... quand il est rev'nu, même, je n' voyais pas d' mal à c' que Mme Schlemmer l'aimât aussi... C'est que, à ce moment-là, je n' comprenais pas d' quelle façon j' l'aimais... C'est quand j'ai su par le curé d'Hourville qu'ils se promenaient tout seuls, au bord de l'Orne en s' cachant d' moi, qu' j'ai compris... et bien!... Oh! là là! Oui, bien!...

— Comment?... — fit Baugé ahuri — le curé t'a dit que...

— Oh!... pas à moi, vous pensez!... non... mais y racontait ça à M. d' Villiers-Neaufle un jour qu' j'écoutais...

— Comment, tu écoutais, Friquet?... ça ne te ressemble guère...

La petite se hérissa :

— Pourquoi donc qu' ça n' me r'ssemble guère?... j' suis pas un vieux Romain, moi!... J' vous choque?...

— Tu ne me choques pas, mon petit Friquet, mais

ça me peine de te voir te chiner toi-même... et contrairement à la vérité...

— C'est pas contrairement à la vérité... j'ai écouté... c'est la vérité vraie... et j' suis allée voir au bord de l'eau si l' curé avait menti...

— Eh bien?...

— Ben, j'ai rencontré m'sieu d' Ganges... tout seul... y v'nait d' la quitter!... et puis après, j'ai rencontré m'sieu Schlemmer qui les cherchait... et qui m'a offert de m'entretenir...

— Toi?...

— Oui... moi!... et c'est c' jour-là qu' j'ai su qu' j'étais vraiment jolie!... D'puis que j' suis à Paris, j' l'ai su encore mieux!... seul'ment, voilà!... j' suis jolie pour tout l' monde, excepté pour l' seul pour qui j' l'aurais voulu...

— Est-ce que tu as eu une explication avec Mme Schlemmer?...

— Jamais!... j' lui ai jamais rien dit... ni elle non plus elle m'a rien dit!... seul'ment ça n' bichait plus!... Oh!... j' n'ai que d' la reconnaissance pour Mme Schlemmer... elle a été exquisement bonne!... si j' pouvais faire quelqu' chose pour lui prouver ma r'connaissance, je l' ferais tout d' suite.

Changeant brusquement de ton, la petite écuyère continua :

— J'ai rien emporté de c' qu'elle m'avait donné... rien qu' mon amazone... pac' que j' savais pas si j'aurais tout d' suite trois cents balles pour en faire faire une... les robes, les bijoux, j'ai tout laissé... mais nous n' sommes tout d' même pas quittes... je l' sais bien...

Elle regarda l'heure au coucou accroché près du poêle et dit :

— Faut que j' me sauve, m'sieu Baugé!...

— Je vais aller avec toi à Caen... je n'ai pas d'argent ici, comme tu penses?...

— Allez à Caen… mais pas avec moi… faut pas qu'on nous voie ensemble… Si les Schlemmer me font chercher par la police… il est inutile que vous soyez mêlé à ça…

Le sculpteur prit son chapeau et dit :

— Dans tous les cas, nous pouvons descendre ensemble à la station…

Le Friquet hésita, puis dit, les larmes aux yeux :

— C'est que… j' voudrais aller par le chemin du parc!… j' veux r'passer là où j' lui ai dit adieu… là où j'ai compris qu' c'était fini d' rire…

— Eh bien, nous allons descendre par là…

Le Friquet répondit, livide, la voix sombrée :

— Non… j' vous en prie… j' voudrais êtr' seule!…

Et elle partit en courant…

XVII

Pendant une semaine les journaux n'entretinrent leurs lecteurs que des « débuts sensationnels » du Friquet.

Sur des affiches énormes, le nom de *Mademoiselle Friquette* s'étalait en lettres hautes d'un mètre. M. Schlemmer, rentrant un soir chez lui, avait trouvé à sa porte une quinzaine de fiacres contenant une vingtaine de reporters, que sa femme avait refusé de recevoir et qui l'attendaient, anxieux.

Le banquier adorait la réclame. Ravi d'être interviewé, il raconta par le menu l'histoire du Friquet. Il la raconta une seule fois aux reporters suspendus à ses lèvres et le lendemain il lut avec ahurissement vingt versions totalement dissemblables. Mais tous, sans exception, parlaient de «la nostalgie de la boue» qui ramenait la petite écuyère au «bercail de l'écurie».

Ceux qui ne disaient pas le «bercail de l'écurie»

disaient « le sable de la piste » ou « le crottin primitif », mais, à quelques variantes près, la banalité de pensée était la même.

Les débuts du Friquet furent un triomphe. Triomphe à la fois de beauté, d'adresse, de drôlerie, de plastique et de correction.

Pendant la première partie du spectacle, Mlle Friquette, en amazone noire, merveilleusement collante, montait *Mon Ami Pierrot* non pas en haute école, mais en course d'obstacles, des obstacles formidables, que le grand cheval passait en de magnifiques bonds.

Puis il tournait sur place, exécutant ces étonnants sauts de mouton qui avaient tant amusé un soir les promeneurs de l'avenue du Bois. Ces sauts, au cours desquels le long cheval mince se ramassait en boule, rentrant sous lui ses jambes, bossant du dos et faisant craquer les sangles. A la fin, s'enlevant, il retombait s'écrasant tout près de terre, les jambes raidies, écartées en étoile. *Mon Ami Pierrot* avait un stock de défenses, non pas inédites, mais qui surprenaient par leur violence et leur rapidité.

Le Friquet, souple, distinguée, infiniment élégante, semblait, en amazone, une très jolie femme de vingt ans.

Jamais un de ses mouvements ne sentait le cirque. Elle saluait de la tête et montait non seulement sans cravache, mais sans le moindre stick, tenant les rênes dans ses deux mains très basses.

Elle était la perfection et la correction mêmes.

Plus tard, elle arrivait en maillot gris perle avec, seulement, une imperceptible petite culotte de soie, grise aussi, le cou nu, les cheveux flottants.

Agile, elle grimpait comme un singe à la corde qui la conduisait aux trapèzes accrochés au cintre. Et là, elle faisait tout bonnement du trapèze volant, mais elle le faisait mieux que quiconque. La facilité, la souplesse,

l'allure, la beauté des mouvements du Friquet, rendaient presque nouveau ce « numéro » implacablement ennuyeux d'ordinaire.

Et quand, pour descendre elle attrapait la corde d'une main, se laissant filer à terre avec une rapidité de balle, la salle entière hurlait le nom du Friquet qui, dans un salut gamin reculait jusqu'aux écuries en secouant sa toison blonde, d'un mouvement sauvage et drôlet. Puis, du fond du passage, la petite gymnaste revenait en courant, s'arrêtant d'un mouvement piqué et sec et, s'enlevant d'un coup de reins, faisait le saut périlleux qui, chaque soir, mettait le public en délire.

C'est que vraiment ce saut si souple et si facile ne ressemblait en rien au saut périlleux où se sent l'effort, toujours pénible à voir, qui gonfle les veines du cou et du front et rougit le visage.

On jetait au Friquet des fleurs, des éventails, quelquefois même des bibelots de prix.

Pour la voir dans son premier « numéro », on se décidait à dîner de bonne heure.

Les habits à boutonnières fleuries s'écrasaient à l'entrée des écuries, s'empilaient dans la salle toujours louée huit jours d'avance. Les marchands de billets faisaient des affaires d'or. Tout le monde voulait applaudir la jolie écuyère. Et on se pressait parce que les journaux avaient annoncé que Mlle Friquette partait après le Grand Prix. Un barnum l'emmenait en tournée et lui donnait dix mille francs par mois.

Un soir, le Friquet reconnut, seul au fond d'une loge, M. Schlemmer qui regardait, silencieux et congestionné.

Lorsqu'elle revint dans sa loge, elle vit sur la toilette un écrin. Il contenait un merveilleux bijou de Lalique, un peigne fait d'un oiseau aux ailes légères déployées, empoussiérées de pierreries pâles, aigues-marines, saphirs blancs, diamants, qui tenait dans son bec,

démesurément ouvert, un rubis éclatant et énorme.

Quelqu'un était donc, malgré sa défense, entré chez elle. Elle interrogea l'habilleuse qui n'avait rien vu. Le Mafflu, pris par son service dans le cirque, n'avait rien vu non plus.

Chaque jour la petite aperçut le banquier tapi au fond de la même loge. Elle distinguait la tache rouge de son visage et la lueur de ses yeux.

La date du Grand Prix approchait. Un soir, en arrivant au cirque, elle trouva, rue Saint-Honoré, Joseph, le valet de chambre de Mme Schlemmer qui l'attendait pour lui remettre une lettre de sa maîtresse. Et il expliqua :

— Je demande pardon à mademoiselle de l'avoir attendue comme ça!... mais au cirque on a refusé de donner l'adresse de mademoiselle, alors, il a bien fallu que je guette... parce qu'il y a une réponse...

— C'est bien!... — dit Friquette, après avoir lu la lettre — dites à madame que c'est oui...

Par un mot gentil, presque affectueux, Mme Schlemmer rappelait au Friquet que souvent elle avait témoigné le désir de rendre un service, ou de reconnaître d'une façon quelconque les bontés que l'on avait eues pour elle et que le moment était venu de tenir sa promesse. Elle lui demandait de venir le lendemain matin vers dix heures au Bois, au Pré-Catelan, où elle viendrait la rejoindre près de la Croix-Catelan.

Le lendemain, à l'heure dite, la petite écuyère attendait.

Mme Schlemmer arriva seule à pied, gênée, — sembla-t-il au Friquet — qui, de nouveau, assura la jeune femme de son dévouement et de son désir de prouver sa reconnaissance.

Alors, avec embarras, pâlissant et rougissant tour à tour, Iseult avoua le service qu'elle attendait de Friquette.

Elle savait, comme tout Paris le savait, que son mari était fou de la petite écuyère. Sur un signe d'elle, il irait au bout du monde. Eh bien, il s'agissait — puisqu'elle partait — de l'emmener à sa suite, c'est-à-dire de se laisser suivre par lui...

Et comme le Friquet faisait un geste de dégoût, la jeune femme expliqua :

— Comprenez-moi bien... je n'ai pas à savoir si vous accorderez quelque chose à M. Schlemmer... ça ne me regarde pas...

— Je l' pense!... — fit la petite avec hauteur — car si j' devine l'usage que vous voulez faire d' la liberté qu' vous donnerait ce... déplacement d' votre mari, vous n'avez guère le droit de juger ma conduite...

— Ne vous emportez pas, Friquette... — dit doucement Mme Schlemmer — je ne voulais pas vous blesser, je vous assure...

— Pardon!... — fit le Friquet, émue de cette doucœur — j'oublie trop c' que j' suis!... mais j' veux qu' vous sachiez, madame, que M. Schlemmer n'a pas attendu que j' sois au cirque pour m'offrir c' que vous pensez qu'y m'offre aujourd'hui... mais c'est vrai que d'puis quelques jours, j'ai remarqué qu'y vient au cirque, j'ai reçu des fleurs et un bijou qu'il a dû faire mettre... je n' sais pas comment, dans ma loge...

— Ferez-vous ce que je vous demande?...

— Ma foi non!... j' serais enchantée d' vous débarrasser d' vot' mari... mais je n' peux pas, pour ça, subir sa présence, l'entendre m'offrir son amour et son argent... il l'a fait une fois... et j'ai encore ses paroles dans les oreilles... Pouah!...

Mme Schlemmer dit :

— Alors, séparons-nous!... J'espérais de vous un service que vous ne voulez pas me rendre...

— Je l' voudrais — s'écria le Friquet désolée — je

l' voudrais, mais vrai, là, je n' peux pas!... Et n' croyez pas, madame, qu' c'est pour... pour pas vous donner cette liberté qu' vous voulez avoir... vous n' m'avez pas d'mandé pourquoi j' m'étais trottée d' chez vous...

— Mais...

— Si vous n' me l'avez pas d'mandé c'est qu' vous l' savez... Alors n'en parlons pas... et comme vous l' savez... — oh! ne m' dites pas qu' non! — et qu' vous supposez que j' veux vous séparer de M. d' Ganges, plutôt que d' vous aider à tromper plus facilement M. Schlemmer... Eh bien, vous vous fourrez l' doigt dans l'œil jusqu'au coude...

Comme la jeune femme faisait un mouvement, elle reprit :

— Vous auriez p't-être raison si vous étiez seule en jeu... pac' que, si j' vous suis reconnaissante de c' que vous avez fait pour moi ça n' suffirait tout d' même pas pour que... mais lui?... il y a lui!... lui qui vous aime autant qu' vous l'aimez... et qu' j'aime, moi, cent fois plus encore!... Eh bien, pour lui, pour qu'il soit heureux, pour qu'il puisse vous avoir à lui plus commodément, je ferais tout...

Elle s'arrêta et acheva, l'air terrifié :

— Tout!... mais pas ça!...

— Adieu!... — fit Mme Schlemmer — nous n'aimons pas de la même façon...

— Ah! fichtre non!... — s'écria le Friquet avec énergie.

Elle regarda la jeune femme qui s'éloignait et murmura :

— C'est monstrueux, d' vouloir que j' fasse ça!... mais si c'était lui qui m' l'avait d' mandé... j' crois que j' l'aurais p't'-êtr' fait tout d' même...

Lui!... Elle eût tant voulu l'apercevoir... même de loin, mais l'apercevoir encore une fois!...

Elle s'en allait faire cette tournée. En reviendrait-elle?... Il arrivait souvent des accidents aux gens de sa sorte. Elle pensait qu'elle pouvait mourir sans revoir le cher visage tant aimé et une profonde tristesse l'enveloppait toute.

Elle passa au cirque une partie de l'après-midi. Depuis quelques jours elle dressait un cheval nouveau. Le régisseur, qui vint la regarder travailler, s'émerveilla de voir sauter le cheval. Et comme il disait que le dressage était complet, Friquette proposa :

— Si je l' prenais ce soir?... ça changerait un peu d' *Mon Ami Pierrot!*... l' public doit avoir soupé d' sa fiole, à c'lui-là!...

Mais le régisseur protesta :

— Ah! mais non!... pas d'essai ce soir!... c'est aujourd'hui le beau jour!...

— Tiens!... c'est vrai!... — murmura le Friquet se souvenant — c'est aujourd'hui l' beau jour!...

En rentrant à l'écurie, elle aperçut dans le passage un homme qui tournait le dos, causant avec un palefrenier. Et ce dos arrondi lui rappela quelque chose de déjà vu. Au bruit qu'elle fit en sautant à terre, l'individu se retourna brusquement et la petite écuyère demeura clouée au sol.

— Oh! — fit-elle abasourdie — oh! m'sieu Jacobson!...

Le juif clignait de l'œil, cherchant à reconnaître qui avait prononcé son nom. Alors Friquette demanda :

— Comment?... v'là qu' vous n' reconnaissez plus l' Friquet, à c't' heure!...

Que cette belle personne fraîche et souple fût la petite sauvage de jadis, cela révolutionnait toutes les idées de M. Jacobson.

Voyant qu'il restait à la regarder sans trouver un mot à lui dire, ce fut la petite qui parla :

— Ça va toujours bien, au Grand Cirque Amé-

ricain? — demanda-t-elle pour dire quelque chose.

Alors l'homme se désola :

— Ah!... tu ne sais... pardon... vous ne savez pas...

— Oh! — fit le Friquet, bonne enfant — vous pouvez m' tutoyer si ça vous chante, vous savez!... du moment qu' vous n' pouvez plus m' donner d' taloches, je m' fiche pas mal du reste...

Il expliqua, avec de grands gestes de ses petits bras courts qu'il déployait du mieux qu'il pouvait :

— Le Grand Cirque Américain!... en faillite, le cirque!... vendu, ratiboisé!... Ah! c'est comme si ton dép... votre départ nous avait porté la guigne... de ce moment-là, tout a marché en dépit du sens commun... D'abord, j'ai voulu ajouter des numéros à Mariquita pour te remplacer... parce que votre départ faisait un trou énorme...

— L' fait est — observa le Friquet narquoise — que j' faisais pas mal de choses dans vot' boîte!... des Etoiles qui pansent cinq ch'vaux, qui couchent à l'écurie, qui lavent les voitures et fabriquent les cerceaux d' papier, vous en trouverez pas des flottes, vous savez... surtout aux appoint'ments qu' vous m' donniez!...

— Mariquita à qui je ne demandais pas tout ça m'a refusé le peu que je lui demandais... et puis, elle a retiré l'argent qu'elle avait dans l'entreprise... il a fallu rendre des comptes...

La petite dit en riant :

— Et vous n'aimez pas bien ça?...

— C'était la faillite!... il me faut maintenant travailler chez les autres... c'est bien dur!...

— Comment?... vous êtes engagé ici?...

— Oui... avec *Mustapha*, que j'ai pu sauver de la débâcle...

— Mustapha!... — murmura la petite se souvenant

de l'arabe galeux que le patron présentait en liberté — il vit encore, celui-là ?...

Mais elle se sentait mal à l'aise. L'annonce de l'engagement de M. Jacobson la troublait sans qu'elle sût pourquoi.

Il lui semblait fantastique que l'on osât présenter *Mustapha*, déjà sifflé un an plus tôt, parce qu'il était en piteux état et qu'il manquait ses tours.

Elle demanda encore :

— Est-c' que vous avez vu l' Mafflu ?...

— Mais oui... je l'ai vu tout à l'heure...

— Il a dû être étonné, hein, d' vous apercevoir ?...

— Oh !... pourquoi ?...

Le Mafflu expliqua à la petite comme quoi cet engagement qui lui semblait inexplicable l'inquiétait. Et il conclut :

— Je n' serai plus tranquille un' seule minute... et tous les soirs, avant la représentation, j' vérifierai moi-même tes cordes !... en attendant, prends bien garde au Schlemmer... il a encore rôdé par ici tantôt pendant que tu travaillais dans la piste... et comme y n' me connaît pas, y voulait m' donner une lettre pour toi... j'ai r'fusé d' la prendre, comme tu penses... il a dû la donner à quelqu'un d'autre... on t' la remettra ce soir, bien sûr !...

— C'est fait — dit le Friquet — c'est-à-dire on n' me l'a pas r'mise... j' l'ai trouvée sur la toilette d' ma loge, quand j'ai été m' changer...

— Qu'est-c' qu'y veut ?...

— Dame !... mon pauv' Mafflu ! y m' semble qu' c'est pas bien difficile à d'viner...

Le clown serra les poings :

— Ah ! la canaille !... si jamais il arrive à t' joindre, j' voudrais êtr' là !...

— Tu sais qu' j'ai besoin d' personne pour me défendre?... — fit la petite écuyère.

Puis comme le clown promenait sur lui-même un œil confiant et faisait jaillir ses biceps monstrueux, elle étendit son bras musclé et dit :

— Ça n' te vaut certain'ment pas, mais c'est encore suffisant pour ne rien craindre, va!...

— Que le bon Dieu te garde!... — fit le pauvre homme très ému de ce qu'il considérait comme un malheur.

Et le Friquet répondit, à moitié riant, à moitié sérieuse :

— Oh! j' t'en prie, mon bon Mafflu!... n' mêlons pas l' bon Dieu à ces choses-là!...

Le régisseur avait eu raison d'affirmer que « ce soir, c'était le beau jour ».

Jamais la salle n'avait été aussi élégante qu'aujourd'hui. Et quand le Friquet entra, bien prise dans son amazone sombre, sur *Mon Ami Pierrot* que les premiers applaudissements faisaient toujours se dresser tout debout, elle trouva vraiment que c'était une jolie salle qui l'acclamait.

Mais comme elle était aux suffrages du public absolument indifférente, elle se replia vite dans sa rêverie, qui prenait un tour particulièrement lugubre ce soir-là.

Elle fit machinalement sauter *Mon Ami Pierrot*, et comme il profitait, pour se dérober, de la distraction qu'il devinait avec cet admirable instinct du cheval, elle lui envoya une longue tape avec sa main, en se couchant sur l'encolure, ce que jamais elle n'avait fait.

Et le petit Barfleur — qui venait tous les soirs — déclara :

— Le Friquet n'est pas dans son assiette!...

Il était très fier de connaître l'Etoile qui faisait courir tout Paris. Pas plus qu'un autre il n'était entré dans

la loge impitoyablement fermée de la petite écuyère, mais il se postait toujours à l'entrée des écuries pour la saluer au passage et obtenir souvent un gentil sourire et quelquefois une indifférente poignée de main.

En se redressant, après avoir giflé *Mon Ami Pierrot*, le Friquet aperçut, au milieu des loges bondées de toilettes claires, un trou noir qui était la loge occupée chaque soir par M. Schlemmer. Et elle pensa :

— Tiens!... il lâche!... c'est pas malheureux!... quand bien même j'aurais voulu faire ce que me demandait sa femme, je ne l'aurais pas pu!...

Elle revoyait les yeux implorants d'Iseult. Elle regrettait de n'avoir pas pu s'acquitter envers elle. Et, quelle que fût la désinvolture avec laquelle la jeune femme l'avait traitée, elle sentait que sa reconnaissance n'en était diminuée en rien.

D'ailleurs, son mal ne venait pas de Mme Schlemmer, mais d'elle-même, qui avait osé aimer un homme comme M. de Ganges, et de M. de Ganges qui aimait Mme Schlemmer et non pas elle.

Jamais il ne songerait à faire du Friquet sa maîtresse.

La petite sentait bien qu'il lui fallait renoncer à tout espoir de bonheur.

Et comme *Mon Ami Pierrot*, énervé, venait de prendre mal son saut et de buter avec violence, elle ferma les yeux, souhaitant le panache complet qui la délivrerait de souffrir.

Mais la chute ne vint pas, et la solidité de Friquette, qui n'avait pas bougé dans l'effroyable secousse, fut seulement un prétexte à d'étourdissants bravos.

Le pauvre Friquet sentait les larmes lui monter aux yeux. Elle était dans un état de surexcitation et en même temps de faiblesse. Elle eût voulu pouvoir s'isoler, dormir, ne plus penser à rien!

Elle écourta son « numéro », se disant avec effroi que maintenant il fallait aller s'introduire dans son maillot

et recommencer à amuser ce public bruyant et imbécile qu'elle avait en ce moment en haine.

Elle sauta la haie qui la ramenait aux écuries, se laissa rappeler frénétiquement sans vouloir revenir, malgré les supplications du régisseur et du Mafflu, et rentra dans sa loge dont elle poussa le verrou. Elle voulait être seule, seule, seule! L'idée que l'habilleuse même pouvait entrer, lui était insupportable.

Elle se dévêtit rapidement et complètement, avide de fraîcheur, et versa de l'eau dans la grande cuvette pour y plonger son visage en feu.

Et tout à coup, elle eut conscience que quelque chose avait remué derrière elle. Elle se retourna et, de saisissement, lâcha la lourde cruche qui vint rouler à terre et, se brisant, inonder le tapis.

Debout à deux pas du Friquet, M. Schlemmer, congestionné, les yeux injectés, la lèvre pendante, regardait, extasié.

La petite écuyère fit un mouvement pour prendre un peignoir accroché au mur de la loge, mais le banquier s'avança et la saisit brutalement dans ses bras, en disant :

— Je te l'ai dit, que je t'aurais!...

— Et moi — dit le Friquet d'une voix que l'épouvante enrouait — je vous ai dit que, si vous me touchiez, je vous tuerais...

Il balbutia, pâle, le front en sueur, resserrant son étreinte autour de l'enfant qui se débattait avec vigueur :

— On dit ces choses-là... on ne les fait pas!...

La petite répondit :

— Non?... ben, vous allez voir ça!...

Dans d'autres circonstances, sa force peu commune fût venue facilement à bout du banquier, elle l'eût étranglé comme un poulet, mais elle était dans une heure d'horrible lassitude.

Elle s'avoua qu'elle fléchissait et, à mesure qu'elle se voyait faiblir, la honte qu'elle éprouvait de sentir les mains de M. Schlemmer sur sa chair nue, allait grandissante et l'emplissait d'épouvante et de dégoût.

Tout à coup, elle étendit le bras vers une table où parfois le Mafflu travaillait à des accessoires. Là, elle avait aperçu le couteau suédois acheté lorsqu'elle était allée à Caen demander à Baugé de lui venir en aide.

Rapidement elle s'en saisit, leva très haut son beau bras souple et fort, et, le laissant retomber d'un grand mouvement lourd, sans même voir où elle frappait, enfonça le couteau jusqu'au manche dans le dos de M. Schlemmer.

Les doigts de l'homme s'ouvrirent, et, lâchant la petite, il tomba comme une masse, le nez tourné vers la terre.

Le Friquet se pencha sur lui, très calme, comme soulagée d'un grand poids. Et elle pensait :

— Ben, Mme Schlemmer va voyager aussi longtemps qu'elle voudra... Je ne lui dois plus rien non plus, à elle!... nous sommes quittes!...

Elle s'assit au bord du divan et regarda le corps étendu. Elle ne doutait pas que le banquier ne fût mort. Elle avait vu si souvent des accidents qu'elle distinguait très bien les morts des évanouis.

Puis elle se dit :

— C'est Jacobson qui l'a fait entrer et caché!...

Et, tout de suite, la pensée lui vint, non pas de s'innocenter, ça lui était bien égal, n'espérant plus rien, elle était indifférente à tout. Mais se venger de ce juif immonde, et des années de misère, et de cet attentat qu'il avait aidé à commettre, évidemment, pour de l'argent.

Elle ouvrit la porte de la loge. Le couloir était désert.

Vite elle passa un peignoir. Puis, redevenue soudain

forte, elle chargea le corps sur ses épaules et alla, courant presque, jusqu'à une sorte de loge d'où elle avait vu Jacobson sortir, achevant de boutonner son gilet.

Elle reconnut tout de suite le complet marron qu'il portait quand, dans la journée, il lui avait parlé.

Fouillant les poches du banquier, elle prit son portefeuille qu'elle fit passer dans la poche du complet marron, puis elle poussa le corps dans le couloir.

Pas une goutte de sang n'avait coulé de ce corps mou. Le couteau semblait boucher hermétiquement la blessure.

Au moment de rentrer chez elle, le Friquet revint encore au cadavre. La peur de faire accuser un brave homme de clown ou d'écuyer, lui venait. Evidemment, elle pourrait toujours parler si on faisait fausse route, mais elle aimait mieux tout de même bien établir la culpabilité de M. Jacobson.

Elle alla déchirer un morceau du complet marron et le mit dans la grosse main boursouflée de M. Schlemmer.

Puis, au galop, elle s'habilla et fut prête juste à l'instant où on l'appelait.

Quand, toute fine et merveilleusement bâtie, elle parut dans le maillot gris perle qui moulait ses jambes musclées, les bravos recommencèrent qui lui tintèrent aux oreilles, ébranlant son cerveau fatigué.

Elle se sentait mal à l'aise. Son cœur battait irrégulièrement, ses tempes aussi. Des crampes lui nouaient les mollets.

Elle grimpa à la corde lisse jusqu'à son trapèze où elle s'assit, heureuse d'être arrivée. Elle ne pouvait plus monter. Elle sentait que, si elle n'eût pas atteint le trapèze, elle tombait.

Durant cinq minutes, elle voltigea gracieuse, élégante, admirable à voir.

Soudain son regard se fixa dans la salle. Elle venait

d'apercevoir avec les Villiers-Neaufle et Mme Schlemmer, dans une loge, Hubert de Ganges qui la regardait.

Pendant un instant, elle dévora de ses yeux agrandis le visage aimé qu'elle avait tant désiré revoir encore...

Et d'être vue dans cette situation dégradante, presque nue, sous ce maillot couleur de chair, faisant des tours de force, elle eut une honte atroce, un désespoir fou. Elle voulut cesser cet exercice odieux et redescendre au plus vite.

Sans quitter des yeux M. de Ganges, elle se lança violemment sur la corde qu'elle manqua. Elle eut conscience de ce qui lui arrivait. Elle demanda pardon à Dieu, envoya dans un baiser tout son cœur à Hubert, et vint, avec un affreux bruit mou, s'écraser sur le sol.

Le Friquet avait définitivement cessé de souffrir. Son corps souple s'allongeait à terre dans une pose exquisement jolie. Sa bouche fraîche recommençait à sourire.

Dans les bras du Mafflu qui sanglotait, elle s'en alla doucement balancée, tandis que le petit Barfleur, important, répétait à qui voulait l'entendre :

— Ce pauvre Friquet!... Je la connaissais beaucoup, vous savez...

GYP.

LES CARGÉSIENNES

UNE VILLE GRECQUE ET FRANÇAISE

...Tyndaride,
Lumière continuelle sur la mer...
LA TAILHÈDE.

Depuis que le peuple français marque sa volonté de persister dans sa tradition naturelle, le nom, l'histoire des Cargésiens me poursuivent. Acharné petit peuple qui, pendant deux cents ans d'une rude vie, soutint avec patience et labeur cette volonté qui se forme à peine chez nous.

Il était déraciné de son territoire. Des centaines de lieues et pendant de longues journées, il avait flotté sur la mer, non sans toucher à des ports inhospitaliers, avant de trouver son lieu d'établissement. Mais cette Enéide nouvelle ne termina point ses malheurs. Il eut sa farouche Iliade. Ses murailles furent renversées à peine debout; il lui fallut changer de place et courir de nouveaux refuges. Cependant il ne changeait rien à sa manière d'être et se gardait très pur.

Il n'y a rien au monde de plus touchant que le tableau d'une frêle race qui se maintient. Cette longue variété de générations qui se suivent, canéphore et lampadophore sur la frise du Temps, et s'y transmettent pêle-mêle le nécessaire et le superflu de leurs biens.

l'homogène trésor des goûts, des sentiments, des idées, des lois et des coutumes héréditaires, donne au voyageur-philosophe le double sentiment de l'antiquité de la vie et du grand courage des hommes.

En vain nous représentons-nous que ces survivances sont naturelles et que des êtres consanguins s'engendrant les uns près des autres dans des conditions qui les resserraient trouvèrent dans la fidélité à leurs origines tantôt leur volupté et tantôt même leur salut particuliers : l'intelligence des causes conservatrices accroît, loin de l'atténuer, notre admiration instinctive, et la pensée de la conformité aux lois du monde ajoute même au sentiment du merveilleux : l'objet que protégea ce concert de forces unies en devient presque vénérable.

Ce vivace et antique objet se pose dans l'esprit comme les forts navires qui ont vu la moitié du monde et toutefois rentrent au port : quelques simples que soient les principes hydrostatiques, les arts du constructeur et du navigateur, nous ne sommes point maîtres de ne point mesurer par l'imagination la puissance des océans, l'immensité et la solitude des traversées, avec la vigueur des souffles qui les tourmentent et toute cette masse des autres fortunes contraires que les nefs héroïques ont surmontées. Encore les risques de perte sur l'étendue maritime de la planète sont-ils en petit nombre, comparés à ceux qui, dans la course de deux longs siècles, menacèrent une poignée de pauvres gens et toute leur fragile cargaison historique !

I

La plage du Nouveau Phalère est aux premiers jours du printemps le rendez-vous des plus jolies Athéniennes et des élégants Athéniens. Cette molle flèche

de sable, d'où l'on distingue entre deux pavillons chinois les colonnes de l'Acropole, a besoin cependant, pour remplir son mérite, des lumières d'un beau soleil. Je l'ai vue, il y a quatre ans, par un après-midi maussade, sous un ciel trouble, fatigué d'épais nuages gris entre lesquels se rallumait, de temps à autre, avec une sorte d'effort, un rayon presque maladif. La mer obscure et blanche moutonnait douloureusement.

Chaque secousse de rafale apportant un peu d'inquiétude et de tristesse, mon compagnon jura de m'y arracher à tout prix.

L'aimable homme, correspondant politique, littéraire et scientifique de plusieurs grandes feuilles françaises, me montrait, depuis quelques jours, les aspects d'Athènes ancienne et nouvelle avec le zèle patriotique d'un fils.

— Soyez mon Œdipe, dit-il. Ecoutez-moi comme le sphinx, car je vous défie de me dire quelle est, au juste, ma patrie.

Il parlait le français plus purement encore que ne font ses concitoyens. Il y mettait même un peu moins d'accent que la plupart de nos Marseillais. Je le soupçonnais d'appartenir à quelque famille de banquiers phocéens fixée dans le nord de la France ou du moins d'avoir fait toutes ses études à Paris.

— Point du tout, me dit-il, quand j'eus fait part de ce soupçon. Et sachez que vous n'en serez pas quitte à si bon compte.

Il insistait. Mais en s'écartant de la plage, la route apparaissait toute bordée de petits lots de terrains fraîchement enclos et qui sont cultivés avec beaucoup de soin et de goût. De tous ces parterres pointait une multitude de roses. Le vent qui venait contre nous, renversant les calices et les dépouillant au passage, nous posait sur les lèvres, à chaque battement, une gouttelette de miel.

Mon confrère eut l'esprit de différer jusqu'au terme de mon plaisir. Mais, lorsque le chemin fut redevenu plus sévère :

— Vous n'échapperez point. Il faudra, me dit-il, que vous me deviniez. Je ne suis pas Français de la manière qu'il vous semble. Marseille n'est point mon berceau, ni mon lieu d'origine. Malgré mon accent, qui est bon, je suis de race grecque, Grec de langage et, s'il vous faut quelque chose de plus, de rite grec. Il n'est pas un globule de mon sang qui ne soit de Grèce. Et, bien que personne ne soit plus grec que moi, je dépends du consul de France. Comme vous. Très exactement. Citoyen de la France, mais établi en Grèce, cette Grèce me tient, non sans raison, pour son vrai enfant.

— Eh! dis-je, les effets de la naturalisation varient bien d'Etat à Etat.

Mon compagnon m'interrompit :

— Ai-je la figure d'un naturalisé? Je ne suis point de ces métèques! Il n'y a rien de semblable dans mon affaire. Ni mon père ni moi, nous n'eûmes à remplir aucune formalité pour devenir français. Encore un coup, nous sommes français. Français naturels. Nous le sommes, comme vous l'êtes assez probablement, sans avoir rien fait pour cela : par la position du lieu de votre naissance, par le droit ou par le hasard de la nature, le sol où naissent les vôtres comme les miens, étant, de fortune, français!

Mon Œdipe me devenait intéressant. Il m'embarrassait. Je dis adieu au ciel, à la mer, au vent, au chemin pour écouter ce diable d'homme. La voix chaude et chantante, mais exempte de raucité, il agitait le balancier de son origine :

— Grec et Français, Français et Grec : comment est-il possible que j'aie tous les droits correspondants à ce double nom?

« Ah! monsieur le félibre, ah! monsieur le natio-

naliste, ah! monsieur le sociologue, voilà de quoi vous donner du fil à retordre... »

Et, faisant mine de quitter la promenade :

— Mon cher hôte, vous dois-je abandonner au beau chœur de vos réflexions ?

Amasis et ses vieux confrères, les souverains d'Egypte et d'Asie, qui s'envoyaient des énigmes à déchiffrer, usaient peut-être de ces formes solennelles. Ils ne passaient point en malice, en joie ni en fierté cordiale mon hôte du Nouveau Phalère. Il se rengorgea. L'œil en feu, et son index hoché rythmiquement depuis l'extrême droite jusqu'à la gauche extrême, il se délectait à m'emprisonner dans l'enceinte de sa question :

— Aussi Français que Grec. Aussi Grec que Français.

Je l'assurai que j'y perdrais mon latin et mon peu de grec, s'il ne me mettait sur la voie.

Il m'y poussa rapidement :

— Eh bien, dit-il, la patrie que vous recherchez est à l'occident de l'Attique, sur la route marine de la fabuleuse Hespérie. Pour l'Achaïe et même pour Zacynthe et Corfou, elle appartient aux lointains royaumes de l'Occident. En un mot, le char du soleil y descend à peu près une heure plus tard qu'à Athènes.

— Heure française ? dis-je.

— Heure française. Est-ce bien malin ?

Il ricanait, tout enflé de son avantage.

— Observez, reprit-il, ma modération. J'ai été bien honnête ! Je vous ai épargné le tiers de la difficulté, ne m'étant prévalu près de vous que de deux patries. A vous dire vrai, j'en ai trois.

Sans doute que je fis trop sensiblement éclater mon admiration pour cette sorte de trigamie politique. Fabuleux citoyen de tant de patries ignorées, quelque stupeur ayant dû se peindre sur mon visage, il essaya d'en abuser.

— N'en doutez point, mon hôte. Trois patries. Et lesquelles! Trois belles patries à la fois, telle est ma part, la légitime : sans compter tout ce qu'il me divertira d'usurper!

Et, glorieux jusqu'à l'impudence :

— Vous me savez né de la France et de la Grèce : apprenez que je suis encore de la giboyeuse Cyrnos.

J'étais trop fait aux manières ultra-grecques du promeneur pour ne point traduire instantanément le nom de Cyrnos par celui de la Corse. Mais ce nom me livrait le mot de l'énigme cherchée. Fort délicatement, je mis sous le nez de mon hôte le bout de ma canne albanaise, qui figura tant bien que mal le glaive du fils de Laïus.

— Sphynx, ô sphynx, vous faut-il traverser comme vos mystères?

Et, lui voyant quelque doute sur sa défaite, j'y allai de mon coup de grâce :

— Χαῖρε, enfant de la française, de l'hellène et corse Cargèse.

II

— *Vous saviez le nom de Cargèse!*

Il n'y a rien que l'*O Mantovano* du *Purgatoire* pour donner l'idée de ce cri. Le goguenard poseur d'énigmes s'était évanoui : seul demeurait un Cargésien, ses démonstrations d'allégresse et de fierté civique. Je crus qu'elles m'étoufferaient. Ma canne était au sol et je crois aussi mon chapeau. Mais il m'accablait de demandes, tout en me priant de pardonner l'impétuosité de son mouvement.

— Etait-ce attique, était-ce seulement cargésien, de se livrer ou de se trahir avec cette fougue! Non, sans doute; mais tant de lieues l'avaient tenu séparé de sa ville, et cela depuis si longtemps! Lui-même était si loin de supposer que j'eusse entendu parler d'elle! Le

commun des Français fait si volontiers ses délices de la crasse ignorance des plus illustres éléments de la géographie !

Ces excuses faites, reçues, les questions recommencèrent. Elles furent d'un ton plus sage. Avais-je donc vu sa patrie ? Y avais-je touché avant d'aborder à Athènes ? Ou, si notre vaisseau avait longé la belle côte de Cyrnos, quelque compagnon de voyage m'avait-il indiqué une tache brillante au nord du golfe de Sagone en prononçant le nom que tous les Cargésiens ont gravé au fond de leur cœur ?

Il fallut avouer que je n'avais point visité ni de loin salué Cargèse et que j'eusse même ignoré toujours ce nom charmant par une sotte négligence de la géographie de la Corse : seulement, bien heureusement, un de mes amis de Provence qui avait tenu garnison à Ajaccio, ayant dit ce nom devant moi, y avait joint des circonstances d'un détail si curieux que je n'avais pu l'oublier.

III

Je répétai à ce Cargésien ce que je savais de Cargèse par l'intermédiaire de mon ami : tant de piété faisant honneur à sa patrie, la réputation de Cargèse ne pouvait manquer d'enorgueillir l'exilé.

Le militaire dont je rapportais le souvenir avait vu Cargèse un jour d'élection.

Ces jours sont terribles en Corse. L'électeur y est dépourvu de scepticisme. Il traite la chose publique comme les affaires d'amour ou les querelles de famille qui agitent son sang. Du reste, ses plus vifs intérêts sont en jeu, les plus personnels et les plus secrets. Il ne peut voter sans tumulte. A défaut du chant de la poudre, les cris de mort sont de rigueur. Le seul refuge

de l'étranger est à la campagne. Mais mon ami roulait, depuis des heures, dans la campagne d'Ajaccio sans trouver nulle part un coin où mettre pied à terre. La voiture attelée de robustes petits coureurs dépassait l'extrême banlieue. Cette fois, des conflits aigus ayant envenimé les anciennes blessures, des passions nouvelles étaient nées. Si loin qu'il enfonçât, la rumeur de haine grondait. Villages, hameaux, jusqu'au moindre pâté de masures enfermaient la guerre et ses cris. Au coude de tous les chemins, on s'attendait à voir un combat singulier ou quelque rencontre de clans. Mon paisible ami, qu'une indisposition éloignait pour quelques semaines du service actif, regrettait cette turbulence sous la vigne et sous l'olivier. Il la blâmait comme une insigne faute de goût.

— Hé quoi, disait-il, ce beau ciel, cette généreuse nature m'accorderont-ils la place des rêves d'un soir?

Il prit le parti de se perdre tout à fait dans la solitude. Les chevaux excités le traînèrent, par monts et vaux, sans autres incidents, parmi les plus doux paysages et les plus violentes populations, l'espace de cinquante kilomètres, exactement.

Au cinquante et unième, la scène changea tout d'un coup. De nouveaux visages parurent. On devait approcher d'un bourg considérable, s'il fallait en juger par le nombre et l'architecture des toits qui se montraient au-dessus de la côte, entre les sinueuses guirlandes des cactus rouges et violets; mais l'atmosphère de cette petite ville plaisait enfin par le calme et la discrétion. La paix rustique n'y était guère troublée que des bruissements naturels ou, en prêtant l'oreille, de l'humaine musique de conversations tenues à demi-voix par des citoyens policés. Nulle bande vociférante. Plus de chants irrités. La voiture parvint sur une place oblongue. Elle s'arrêta au flanc du bureau de poste. Des cultivateurs, assez proprement vêtus, se prome-

naient par groupes. Deux prêtres conversaient, mais ils ne disputaient point. Différents par le costume et le reste de l'apparence, l'un, à très grande barbe, portait une sorte de toque avec un ample habit qu'il drapait à l'orientale, l'autre, en collet romain, conservait l'uniforme de nos clergés occidentaux.

Accoudés à une muraille basse, des vieillards et des jeunes gens, ceux-ci pétulants sans furie, paraissaient débattre avec fermeté quelque point qu'ils avaient défini avec précision. Chez les uns et les autres perçait de la réserve, aiguisée même d'ironie. L'idée du bien commun, l'exacte connaissance du représentant à nommer, le souvenir des anciennes expériences manquées se peignaient tour à tour sur chaque visage. Au lieu de la rudesse et de la simplicité observées jusque-là par tout le pays, mille nuances transparentes annonçaient un fonds délicat.

Mon voyageur se crut transporté sur le continent, dans un sage repli de la montagne provençale et, comme dans les tragédies, il demanda :

— Où suis-je ?

Quelqu'un lui répondit qu'il était à Cargèse, ville corse par l'emplacement, mais construite et peuplée par les arrière-petits-fils d'émigrants laconiens qui, venus de Colokythie deux siècles en deçà, étaient restés fidèles au génie de leur sang.

— Enclavés chez les Corses, devenus Français avec eux, nous n'avons aliéné qu'une petite part de l'héritage de nos ancêtres. Personne à Cargèse n'approuve un éclat de voix superflu ni la gesticulation disproportionnée. On s'y applique à traiter de tout raisonnablement.

Ainsi parla le Cargésien à son visiteur provençal et mon ami, en contant ce séjour en Corse, me transmit ces paroles qu'il avait recueillies et gardées pour leur forme antique. Je les répétai mot pour mot à ce sphynx

du Nouveau Phalère, dont j'étais l'hôte. Celui-ci ne me fit plus mystère de son plaisir, lorsque j'eus ajouté que mon ami passa à Cargèse une bonne nuit animée de songes paisibles.

Il m'en récompensa par des renseignements sur les fondateurs de Cargèse. Il me donna le goût d'aller voir sa mère-patrie.

IV

L'un des étés suivants, comme je passais par Ajaccio, je contentai l'extrême curiosité qu'on m'avait donnée de Cargèse.

Il est des courses plus faciles. L'aller et le venir exigent bien quatorze heures de diligence. Je les affrontai et fis bien. Aux régals dont je me flattais, la route en ajouta que je n'avais point attendus.




Avec ses taches vertes de broussailles et de petits bois, ses fourrés de lentisques, d'arbousiers et de myrtes, avec ses murs de hautes roches taillées à pic, le paysage corse est fougueux. Il a le mouvement et la vie d'une terre neuve. Son pittoresque est tourmenté dans la manière romantique. Mais à mesure que nous nous approchions de Cargèse, il semblait s'adoucir. Sans perdre de vigueur féconde, il gagnait quelque chose de la grâce et de la majesté de nos vieux pays. Je crus voir naître sous mes yeux cette grâce fine et comme relevée d'un grand air historique.

L'œil prévenu a probablement le pouvoir d'altérer presque à l'infini l'apparence d'une contrée et la structure même de ses plaines et de ses montagnes. Il voit ce qu'il souhaite ou ce qu'il redoute de voir. Sous le

bénéfice de ces remarques, je ne puis m'empêcher d'admirer quelle précision revêtirent, dans ma pensée, les souvenirs que me suggérait tout d'un coup le chemin de Cargèse. En vérité, les souvenirs m'en paraissent même trop nets pour n'avoir été qu'illusion. Je dirai donc comment ils se levèrent en moi, pendant la seconde moitié de cette course.

La route est pratiquée sur une dentelle de caps. Celui qui porte la tour ruineuse de Capigliola venait d'être doublé et, bien que je n'y eusse jamais mis le pied de ma vie, le paysage nouveau qui s'épanouit en ce lieu se fit reconnaître aussitôt. Il me parlait si bien que j'en pouvais nommer avec exactitude les plus légers détails, mais, c'était, il est vrai, de noms tout à fait inconnus de mes compagnons de banquettes, tous marins, boutiquiers et cultivateurs d'alentour. Chacun de ces lieux corses recevait un nom grec, pour sa parfaite et prodigieuse ressemblance avec le canton de l'Attique dont il ressuscitait non seulement la forme mais la couleur.

Je croyais redescendre ce segment de la voie sacrée qui commence où débouche le vallon du Mystique sur les eaux du golfe d'Athènes. Je ne sentais plus que dix stades entre la ville de Périclès et mes yeux : c'était Athènes que je quittais, non Ajaccio. Les hauteurs septentrionales, que le cocher barbare s'obstinait à nommer Lozzi, me retraçaient l'Acrocorinthe et, plus bas, de blanches maisons sur une plage figuraient, trait pour trait, Mégare et Lefsina, qui est l'Eleusis des modernes. Oui, je regagnais Eleusis! Cette même fièvre pieuse qui, plusieurs mois auparavant, m'avait dévoré sur la voie sacrée recommençait à battre à mes tempes et à mes poignets. Et, comme alors, je saluai cette masse abrupte, nue et sévère, du Parnès, établie au levant. Si, dans la mer occidentale, mes yeux cherchaient en vain de leur mouvement machinal un îlot ressem-

blant à la crête de Salamine, tous les autres détails de la route corse me faisaient négliger ce vide brillant de la mer. Comme vers Eleusis s'élevait un parfum, mêlé de violette et de sel, qui annonce les marécages. Même teinte rouge des terres. Même direction des chemins. La composition générale du pays était aussi la même : seulement, çà et là, quelques eucalyptus essayaient de me dérouter.

Ces troncs échevelés qui laissent reluire par place un aubier rose-pâle devinrent bientôt plus pressés. Entre leur colonnade, un petit fleuve se montra. Il s'appelle Liamone et, selon un usage de tous les fleuves corses, s'égoutte dans la mer plutôt qu'il ne s'y jette ; une longue nappe sans déversoir s'est donc formée de part et d'autre de son embouchure. Quoique l'air parût immobile, la pente des eaux presque nulle, cet étang était tout sillonné de petites rides et son frisson se continuait à la cime des bouquets de joncs émergeants. Une pareille vue reforma tous mes souvenirs, un instant dispersés par les eucalyptus. Elle leur donna même un branle nouveau. Cheminant de la sorte, entre ce marais du Liamone, que tourmente la fièvre, et la claire et salubre mer, il m'était impossible de ne pas évoquer sur ma gauche la mer d'Athènes et sur ma droite les petites flaques frissonnantes déterminées par le Céphise éleusinien. Comme la route de Cargèse, la voie sacrée, avant de rejoindre Eleusis, se trouve prise entre les marais et la mer. Elle traverse le Céphise sur un vieux petit pont de pierre tout pareil à celui qui passe le Liamone ; les antiques *rhetoi* y bouillonnent à peu près de même manière que cette onde maigre et furieuse, mystérieusement crispée et rebroussée, comme d'une aile oblique tournoyant sans fin sous les eaux.

Passé Sagone, une longue fleur d'asphodèle, aperçue au milieu de champs déserts et sauvages, mit le

comble à mon illusion d'un retour en Attique. Je vis plus tard que l'asphodèle est fort commune dans la Corse aussi bien que dans ma Provence. Mais, celle-ci ayant été la première aperçue parmi tant de rudes buissons, j'en faillis crier de plaisir. Flétrie, durcie et desséchée par la saison, qui l'avait réduite à la forme grêle d'un candélabre à demi ébréché, sa vue ne laissa point d'éveiller la mémoire vive de ces soirs de printemps où, du flanc de l'Hymette, je regardai le souple et élyséen arbrisseau, seul vêtement de ces collines, plier, flotter, languir au jeu d'une brise amollie.

*
* *

Le conducteur, montrant du fouet de confus amas de pierrailles, brisées au penchant d'un coteau, me dit :

— Paomia!

Je saluai ces ruines de la sœur aînée de Cargèse, le premier des abris que se soient faits en Corse les Grecs.

En 1676, lorsque les sept cents fugitifs de Colokythie, formant cent dix familles, vinrent lui demander un territoire à cultiver, le sénat de la république de Gênes leur adjugea la campagne de Paomie. Ils y bâtirent un gros bourg, qui prospéra, mais fut condamné à périr brusquement.

Les colons se tenaient, en effet, pour les obligés des Génois. Lorsque, au siècle suivant, Paoli souleva la Corse, il se rangèrent du parti des continentaux. Et, du droit de la guerre, le parti de l'Indépendance les traita en simples Génois. Les paolistes assiégèrent, prirent, brûlèrent Paomie, dont les malheureux habitants refoulés sous Ajaccio se retrouvèrent sans foyer. On les établit comme on put dans les faubourgs de la grande ville : une chapelle dite aujourd'hui chapelle des Grecs et que l'on voit sur la belle route des San-

guinaires leur permit de garder en même temps que leur liturgie un exact souvenir de leur tradition naturelle.

Beaucoup plus tard (ce fut dix ans après la vente de la Corse à la France), M. de Marbeuf, qui tenait l'île pour le roi, céda aux anciens habitants de Paomie le territoire de Cargèse, où se fit leur nouvel état.

Cargèse, Paomie… Ou j'ai le sens bien faux, ou ces consonances sont grecques. Quand je les entendis pour la première fois, je me demandai si les exilés laconiens n'avaient pas, en mémoire de leur patrie lointaine, renouvelé la nomenclature des lieux : ainsi Troie renaquit, avec un petit Xanthe et un Simoïs mensonger, au fond de l'Epire sauvage. Rien de pareil ici. Une providence a tout fait. Cargèse était Cargèse, Paomie Paomie, bien avant l'arrivée de leurs nouveaux colons : soit que les côtes de Cyrnos aient été visitées, fréquentées et nommées par d'antiques navigateurs d'une race hellène, soit aussi que Byzance ait jadis porté son influence jusqu'à ces bords, soit enfin qu'un parfait aménagement, une convenance très pure de climats, de terrains et d'appellations y aient tout naturellement attiré ceux qui étaient le mieux disposés pour s'y établir.

V

Au dernier des caps de la route, avant que d'en franchir la pointe, je me suis retourné pour voir le chemin parcouru. Le golfe de Sagone développait la suite de ses anses bleuâtres, de ses promontoires dorés : ce cirque baigné de lumière où des hameaux tels que le frais et riche Calcatoggio brillent sur des massifs de cyprès et de châtaigniers se trouve en outre illuminé d'une sorte de phare fixe : à la pointe d'une montagne, miroir luisant dans la flamme vive du ciel,

le château des Pozzo di Borgo commande la terre et la mer.

Il disparaît tout à coup derrière un rocher; les autres spectacles s'évanouissent et nous plongeons au sein d'une claire vallée, toute verdoyante. Là, le ciste, le myrte, l'asphodèle, le lentisque ne sont plus seuls. Tous les arbres fruitiers se mêlent aux herbes sauvages. Notre route remonte entre les vergers et les vignes, d'où s'élèvent, de-ci de-là, quelques chapelles de sépultures privées. Enfin les grands parterres de cactus violets et pourpre, que m'avait décrits mon ami, courent au rebord d'un plateau, nouant et dénouant de larges nœuds, bizarres comme des dragons hérissés. Et les toits de Cargèse sourient par-dessus les cactus.

Depuis cette crête vermeille, les maisons de la ville descendent jusqu'au flot endormi d'une petite anse. Mais elles y descendent par une suite de gradins en demi-cercle, taillés dans une roche exposée au midi. En un endroit, la mer ne confine point à la ville : elle en est séparée par le cimetière, plantation exiguë de croix, de menues tombes, qui brille doucement avec une expression de mélancolie lumineuse propre à ces pays de soleil et qui enseigne, mieux que tout, la légèreté de la vie. Un cimetière ainsi posé, ouvert à la vue de chacun, semble recevoir, appeler, du pied des murailles vivantes, tout ce dont les mortels distraits ne veulent plus.

Dans le même bas-fond, près du cimetière, dégorge le ravin qui partage la ville du haut en bas : une fontaine située précisément à mi-côte y verse son eau claire, qui entretient une épaisse végétation. Mais la merveille, ici, cessa d'être dans les arbres et les arbustes. De jeunes Cargésiennes étaient groupées en cet endroit au moment où j'y arrivais. Je renvoyai l'étude du pays ou de la cité pour en mieux voir les habitantes.

Les unes emplissaient des brocs, et les autres trempaient des toiles. D'autres encore s'en venaient de l'extrémité d'un sentier mollement infléchi, pieds nus et la cruche d'argile en équilibre sur le front. Je venais de trouver en Corse plusieurs occasions d'admirer ce dernier mouvement. C'est le plus beau qui soit, car il met en valeur les qualités d'un jeune corps, non plus uniquement dans sa forme, mais dans sa grâce. La poitrine se gonfle et se modèle comme un vase. Elle s'ouvre comme une fleur. Le cou se pose, les reins se tendent nerveusement : devenue plus grave et plus souple, mesurée avec une inappréciable sagesse, la marche se déroule dans l'esprit comme une musique. La colonne vivante se déplace, glisse, se meut sans s'interrompre par des saccades trop brusques ni se décomposer en aucune brisure. Elle épouse la forme nuancée de la terre, et compose avec tous les moindres reliefs et ressemble ainsi à la tige d'un bel arbrisseau délivré, se mouvant sur le sol, sans s'abandonner d'une ligne. Une infinie multitude de demi-pauses rend tout heurt, tout saut insensibles, ou l'on n'a conscience que de leur harmonie. Elle est si continue qu'elle semble tracer une courbe dans l'air. Quelles gracieuses et majestueuses pentes prennent alors les vêtements les plus grossiers ! Je suis persuadé que les plis divins de l'Antique n'auraient jamais été possibles sans la coutume de charger l'amphore sur la tête et de cheminer les pieds nus.

On ne saurait pas définir à quoi les Cargésiennes se distinguent, dans cet appareil, du reste des Corses. C'est peut-être au fini, à l'extrême délicatesse du mérite commun. Ailleurs, quoique fort beau, le type demeure un peu fruste. Il se couronne ici de finesse et de dignité; je conserve dans ma mémoire, comme des images précieuses, quelques bustes d'une fierté digne du marbre, des rondeurs d'épaule et de hanche, si pures

qu'elles entraînaient, en quelque sorte, une idée de la perfection.

Je ne dirai rien des visages. Ni des filles de la fontaine, ni de celles que je rencontrai par la suite, toutes considérées avec tant de minutie et d'effronterie, que j'en reste confus encore, aucune ne montra le profil d'Hégheso, ni le masque des Errhéphores. J'ai recherché en vain de telles beautés à Cargèse. En revanche, ces fronts rustiques m'ont semblé presque tous merveilleusement expressifs; les émois de l'esprit s'y traduisent avec une grande richesse de nuance et de ton. Deux sentiments n'y paraissaient point : la placidité, la stupeur. Toujours et partout affluait la vie de l'intelligence sensible, un air annonciateur et divinateur, la flamme, le combat d'ombre subite et de lumière, les va-et-vient de la pâleur et de la rougeur et, sur des traits parfois informes, un rayon de grâce touchante, animé jusqu'à la passion... Les mêmes charmants caractères m'avaient étonné et séduit chez les dames d'Athènes. Quoique originaires de Morée et non de l'Attique, les filles de Cargèse se révélaient athéniennes de l'Occident, mais en cotte de bure, sous le hâle et dans les travaux.

Ces petites paysannes, aux yeux d'un bistre clair ou d'un gris inquiet, semblaient dignes de tout comprendre ! Une beauté spirituelle ne saurait mieux se peindre que par la force des évidences qu'elle répand : on n'imagine pas qu'elle puisse mentir. Dès mes premiers pas dans Cargèse, je supposai que la culture, ajoutée à ce naturel, donnait des esprits féminins d'une distinction fine et rare. Occupé de savoir s'il en était ainsi, je cherchai. Ce ne fut point long. Il y a dans Cargèse une maison où tout converge, puisque, au reste, c'est de là que tout est sorti. Introduit presque par surprise sous ce toit où l'hospitalité ne cessa jamais d'être princière, je rencontrai de jeunes dames qui me justifièrent tout

ce que j'avais présumé. La Grecque de Cyrnos y développait son type supérieur.

Il faut dire de cette jeune fille, au visage éloquent, qu'elle est douée d'une parole plus éloquente. Réfléchie avec enjouement, ingénieuse, prompte, elle ne craint pas le docte jeu de la sophistique et s'y montre vive et gracieuse... La conversation, roulant sur les choses de Grèce, venait de s'arrêter au plus grec, mais au plus subtil et au plus enchevêtré de tous les mystères, le mystère des deux processions du Paraclet : vénérables nuées qui, en leur temps, brouillèrent Photius et saint Nicolas, et Byzance avec Rome. Comme j'osais prétendre que ces profondeurs étaient sombres, elles me furent illuminées aussitôt. Avec la lampe de Pysché et le verbe de Diotime, une jeune Cargésienne fut mon guide au milieu de cette abstruse théologie, rendue ainsi à la transparence du cristal pur : mieux que l'ingénieux professeur Bergeret quand il expliquait les anciens poètes, cette dame allia la netteté française à la grecque subtilité.

VI

La population de Cargèse a cependant perdu l'homogénéité primitive. Beaucoup de Corses autochtones sont entrés dans le fond de la population. Ces Cargésiens nouveaux, dont les pères ne sont pas venus de Colokythie, composent à présent près de la moitié de la ville. On a bâti pour eux une église de notre rite, avec clocher quadrangulaire installé du côté de l'évangile et en arrière de l'autel. Cette église occupe une esplanade assez belle. Elle regarde le couchant.

Mais, précisément au même niveau, de l'autre côté du ravin et de la fontaine, une égale esplanade porte l'église grecque, dont la petite cloche est établie sur le

fronton. Le soleil, qui se lève derrière l'église latine, allume la blanche façade de la grecque, qui reçoit tout son orient : il tourne dans le ciel, au-dessus de la mer, dans le vaste hémicycle qui s'étend entre les deux temples et, descendu le soir au chevet de l'église grecque, ses extrêmes rayons embrasent le porche latin. Ainsi soir et matin, tour à tour enflammés d'une naturelle lumière, se saluent les visages des deux bâtiments religieux. Salut permis et canonique, puisque les paroisses ne se sont jamais distinguées que sur des points de rite et d'étiquette disciplinaire.

Les Grecs de Cargèse sont uniates. Depuis plus de deux siècles, ils ont cessé d'appartenir à la communion orthodoxe; ils ne dépendent plus du patriarche œcuménique, mais du pontife universel. Qu'ils aient laissé de très bon cœur le Phanar pour le Vatican, ce serait peut-être trop dire. Composé d'hommes sages, le Sénat vénitien imposa aux émigrants de 1676 cette première condition qu'ils reconnaîtraient la primauté du Saint-Siège afin de n'introduire aucune dispute de juridiction religieuse dans leur patrie nouvelle : les pauvres gens, n'ayant pas le choix, acceptèrent le pis aller pontifical. Ce point réglé, on leur fit une pente large et facile sur les autres détails de la religion. Il ne fut question, paraît-il, ni du *Filioque*, ni du dogme du Purgatoire. Rome leur choisit un pappa, et tout fut dit. Ils se romanisèrent sans difficulté apparente. Cependant on m'assure que l'antique esprit schismatique n'a pas cessé de couver dans quelques familles, et plus d'un vieillard de Cargèse a appris des Anciens, pour la transmettre à ses neveux, une grimace de dédain à l'égard du pape de Rome.

Quoique rattaché au diocèse d'Ajaccio, le pappa de Cargèse fait les fonctions d'évêque. Ses pouvoirs sont très amples. Il règle, à lui tout seul, les quatre carêmes. Il décide souverainement de tous les points de disci-

pline qui intéressent son troupeau. Mon ami ne m'avait point menti : c'est un homme magnifiquement habillé de ces larges draperies à l'orientale, dont quelques ordres religieux conservent seuls un vestige au milieu de nous, la barbe épanouie, la chevelure à boucles longues et flottantes. Les prêtres de notre rite seraient misérables, avec leur visage rasé, leur douillette étriquée, leurs chasubles façon tailleur, en comparaison de ce majestueux héritier du manteau et de la barbe philosophiques! Mais le pappa et le curé n'en font pas moins un bon ménage. Si une messe latine vient à manquer, les dévotes du rite ne sentent plus aucun scrupule d'aller prendre la grecque, ou réciproquement.

L'église des Latins n'ayant rien de particulier à me montrer, je franchis la ravine et courus à celle des Grecs. Elle n'a qu'une nef, simple, tout à fait nue, le sanctuaire protégé, selon l'usage, par l'iconostase aux trois portes, qui sont tendues de rideaux de laine. De loin, les peintures de la cloison mystique me surprirent par l'éclat, tout ensemble trop pâle et trop neuf, de leurs ors; la mollesse du coloris et la correcte propreté du dessin annonçaient un byzantinisme suivi à contre-cœur. Tout s'expliqua lorsque je sus que ces objets étaient de fabrique romaine, précieux don de la Propagande.

Un large et confortable confessionnal, d'un bois très clair et bien sculpté, garde le seuil. Il est surmonté de l'inscription METANOEITE, c'est-à-dire, je pense, soit *Examinez-vous*, soit *Repentez-vous*. En avançant, on trouve à gauche un autel dédié à saint Spiridon, personnage considérable en Orient. La liste des jeunes personnes de la confrérie, rédigée en belles minuscules classiques, est suspendue à cet autel. Face à saint Spiridon, sur l'autel opposé, paraît ce sujet

de scandale : une statue de la Vierge Marie! Grave dérogation aux usages de l'Eglise grecque. En effet, les concitoyens de Phidias, s'ils n'ont jamais cessé d'admettre des images dessinées ou peintes, ont, depuis le christianisme, banni de leur temple comme idolâtre toute forme sculptée, qu'elle soit de pierre ou de bois. Cet usage honteux d'une prescription absurde nous explique suffisamment la méchante sculpture des hellènes modernes. Avec des exemples divins, sous une lumière délicate et habile à faire valoir les plus légers reliefs, eux-mêmes intelligents, adroits, spirituels, les malheureux ont dû laisser à des praticiens italiens jusqu'au soin de mouler des contrefaçons acceptables de Myrine et de Tanagra.

La Vierge cargésienne, de type latin, n'a du reste rien de commun avec l'austère Panaghie, la Toute-Sainte, la grave et immobile présidente d'immortelles incarnations. C'est ici Lourdes, la Salette et Saint-Sulpice. L'autel est donc fleuri abondamment de papier peint, garni de cierges et de lampes. Il a sa couronne de petits *ex-voto*. Ici comme partout, une congrégation de jeunes filles prie et chante sous le vocable. Et les noms des congréganistes pendent sur la muraille, mais la liste en est rédigée en lettres latines, comme pour rendre hommage au caractère distinctif de cet autel. En la parcourant, je dus remarquer le grand nombre des noms patronymiques corses qui s'y trouvent mêlés aux grecs.

Soupçonnant que des Corses avaient été hellénisés par des Cargésiennes, je voulus savoir s'il était survenu beaucoup d'unions mixtes.

— S'il y en a, me dit quelqu'un, ces unions ne fournissent pas l'explication que vous cherchez.

« Nous avons établi pour les unions mixtes un système assez ridicule et qui fait contresens. Il est de règle que la femme suive le rite du mari. Vous devinez que,

changeant de rite, elle ne change point de langue : la langue originaire qu'elle parlera aux enfants et qu'ils appelleront leur langue maternelle sera pour ceux du rite latin la langue grecque, comme pour ceux du rite grec, le patois corse des latins. Les enfants tenus pour Grecs à l'état civil recevront ainsi une tradition latine, les enfants tenus pour Latins seront, en réalité, plutôt Grecs!... Voilà notre régime des mariages mixtes. Ne serait-il pas plus sage que l'homme fût incliné au rite de sa compagne? C'est la mère qui est la véritable éducatrice. Avec sa langue, celle-ci transmettrait fidèlement, dès le berceau, les chansons, les proverbes, les contes, les danses, les jeux, et, en somme, le patrimoine entier de chaque sang... Notre usage contraire explique assez que tous nos biens se réduisent et se dispersent? »

Le traditionnaliste qui me parlait ainsi pencha la tête en homme affligé.

— « Du moins, lui dis-je, ce système, tout absurde que vous le jugez, devrait garder intacts les noms de vos chefs de familles. D'où proviennent tous les mélanges qu'atteste ce tableau?

— « Des deux causes, l'une est infiniment ancienne. Nous avons subi l'influence de l'Italien, dans les temps où nous habitions encore la Morée. Les Vénitiens furent les maîtres du Péloponèse avant les Turcs, plus longtemps et peut-être plus despotiquement que les Turcs. Nous nous mîmes ensuite, de nous-mêmes, en contact avec les Génois, puis les Corses. Ces suzerains et ces voisins devaient nécessairement déteindre sur nous. Les fautes d'orthographe ou de langue commises par leurs scribes, qui détenaient nos registres officiels, ont estropié bien des noms ou les ont chargés d'une désinence italienne. Quand ils abordèrent chez les Génois, nos aïeux suivaient un prince de leur pays, descendant de l'empereur Etienne Comnène, de son vrai

nom Georges Stephanopoulo, qui se traduit le fils d'Etienne : mais les grimoires de Venise avaient déjà altéré l'aspect de ce nom; Gênes et la Corse même ne connurent que le prince Stephanopoli, autrement dit le prince Ville-de-la-Couronne. Image agréable peut-être, consonance euphonique, mais ici vide de tout sens, et qui siérait mieux à la poupe d'un vaisseau de haut bord qu'à la postérité des anciens Porphyrogénètes.

« L'autre cause de l'altération latine de nos noms sera, quoique récente, trouvée presque incroyable.

« Voici vingt ans, un certain nombre de Cargésiens des deux rites étaient partis pour l'Algérie. Ils colonisèrent un canton de la province de Constantine. La majorité étant grecque, on leur assigna pour commun pasteur un prêtre du rite grec. Il fit des mariages entre Latines et Latins, baptisa des enfants latins, les instruisit : ceux-ci s'accoutumèrent. Ils firent la communion sous les deux espèces. Ils suivirent la messe sans voir l'officiant. Ceux qui revinrent à Cargèse, où l'on revient toujours, n'avaient aucune idée des usages de Rome. Et le rite grec leur plaisait. Ils passèrent donc au pappa, en dépit de toutes les réclamations du curé... »

Juste ou non, peut-être mythique, cette dernière anecdote me fit plaisir. Elle enseigne une fois de plus que toute race persistante et que tout peuple vivace sont prosélytes. Leurs caractères se répandent par adoption autant que par génération. Qui dit hellène, dit, par là même, hellésinateur. C'était vrai du temps d'Ulysse et du temps d'Alexandre. Du temps de Marc-Aurèle, du temps de Lascaris, c'était encore vrai : un petit fait de l'humble chronique de Cargèse me montrait que cette vérité n'avait point tout à fait achevé de vivre.

VII

Le Cargésien hospitalier qui voulait bien me faire les honneurs de l'église, franchit, à la porte latérale de gauche, le degré de l'iconostase et, dans le sanctuaire, au-dessus de l'autel, indiqua trois tableaux fort vieux, à demi effacés et comme enfumés. Leurs fonds d'or éteint, traversés et troublés de rigides formes noirâtres, laissaient toutefois distinguer le souvenir de leur vivacité première. Tant bien que mal, je reconnus, sous l'épaisse rouille des temps, un ermite dans son désert, un docteur, le coude brisé à angle droit et montrant la route du ciel, des prophètes, fronts chauves ou embroussaillés jusqu'aux yeux, avec de grandes barbes foisonnant jusqu'à la poitrine.

— Ce sont, me dit mon guide, trois icônes emportées par nos pères de Laconie.

... Dans la mobilité de certaines fortunes, il y a des mœurs immobiles. Elles soutiennent, sans se briser, tout l'effort des âges. Ces saints patrons qui avaient accompagné sur la mer leurs pauvres dévots moréates sont consubstantiels des petits dieux politiques et domestiques qu'embarquaient, sur la noire nef, les premiers navigateurs ioniens : xoanons de Diane ou d'Hercule, icônes de saint Jean ou de saint Spiridon, les mêmes parfums d'huile ou de cire vierge avaient brûlé, aussi longtemps que durât la navigation, devant l'effigie tutélaire. Le rivage touché et la colonie établie enfin, les simulacres, quels qu'ils fussent, avaient été placés, selon les mêmes rites, au-dessus du même foyer. Ni Enée, ni Protis, ni le sophiste Pythéas ne furent plus ni moins, ni autrement pieux que ce moderne Georges Stephanopoli de Commène. Pour achever la ressem-

blance avec leurs antiques aînés, les trois icônes de Cargèse subirent la même longue suite de tribulations que les grands pénates d'Iule : après le tourment des vaisseaux, elles eurent quelque répit; mais soudain, une nuit, elles furent, en grande hâte, déclouées, chargées à dos d'homme. Il leur fallait fuir Paomie assiégée, menacée de ruine. Toujours religieux et bénis de la divinité politique, les Grecs réussirent à les dérober avec eux et à les mettre en sûreté. Des cachettes taillées dans le ventre d'une muraille gardèrent longtemps le dépôt. On l'en retira à la paix. Maintenant, les saintes peintures suspendues au fond d'une église toute neuve forment le titre de noblesse du pays.

VIII

Cette énergie préservatrice, cet esprit fidèle et sauveur, que deviennent-ils, aujourd'hui? Voilà ce que j'ai recherché.

Il est clair que la langue particulière de Cargèse, petit dialecte hellénique importé de la Laconie, perd son terrain. Pour mieux dire, elle l'a perdu. Les Cargésiens du dix-huitième siècle avaient appris notre langage avec une facilité qui est manifestement un des signes de cette race. Ils le parlaient beaucoup mieux que le patois corse, qu'ils entendaient au reste puisqu'ils s'en servaient au besoin. Mais, en incorporant de nouveaux moyens d'expression, ils gardaient le premier et le plus naturel. Ce trilinguisme dut leur rendre d'éminents services et tout au moins tenir singulièrement en éveil la souplesse originale de leur esprit. Je pense qu'il faut déplorer l'oubli du grec comme un véritable appauvrissement tant pour Cargèse et pour la Corse

que pour notre France elle-même. Il est des particularités morales et linguistiques qui, juxtaposées à la tradition nationale, la réduisent et l'affaiblissent; mais celle-ci, tout au contraire, l'accroissait, car elle tendait à fortifier les éléments helléno-latins qui nous civilisent.

Le désastre a eu lieu. M. Metaxas, qui est réputé dans tous les pays grecs un patriote et un philhellène indomptable, a dû se résigner à fermer l'école qu'il entretenait à Cargèse. Le grec persiste néanmoins à l'église et dans une foule de locutions familières et de dictons proverbiaux. Il y a des contes grecs, un peu jargonnés, et qui se transmettent, plus ou moins bien interprétés. Les chansons grecques se maintiennent également, pour accompagner certaines danses de Laconie. Partout où l'essence, le pouvoir et le timbre vivant des mots demeurent liés à quelque chose de résistant, les mots ont subsisté dans leur premier aspect. Ceux-là sans doute ne déclineront qu'avec la pureté et la force du sang.

J'en dirai autant de certaines coutumes publiques et privées. Si, à Pâques, l'on ne vient plus, au moment où le prêtre proclame l'*aspasmos*, se donner devant l'autel le baiser de paix, le repas des morts, la *synchoria*, s'est perpétuée. Un poète corse, M. Dimarati Servô, qui a pleuré dans ses vers la désuétude du premier rite, a expliqué avec précision et lucidité comment le second se pratique :

> ... Les plus proches parents de celui que l'on pleure
> Se rassemblent le soir dans la triste demeure.
> Chacun, détail touchant, au funèbre festin
> Vient apporter sa part de vivres et de vin.
>
> D'abord, le plus âgé, celui que l'on vénère,
> Pour l'absent regretté murmure une prière,
> Et l'on s'assied ; mais tous éplorés et muets
> Étouffent leurs sanglots et délaissent les mets.

Le repas douloureux rapidement s'achève.
Tout le monde est debout; l'aïeul aussi se lève,
Et pour le cher défunt, ô moment solennel,
Demande à Dieu la paix, le repos éternel.

Une chose enfin ne semble point périssable : c'est le rude ferment d'activité et d'intelligence pratique que ces nouveaux venus ont ajouté au sang paresseux des campagnes corses.

On connaît que les indigènes de la Corse ont un goût assez prononcé de la fainéantise. Il faut les transplanter dans l'administration pour les résoudre au mouvement. Ils y deviennent, en ce cas, des sujets d'élite. Mais chez eux, quelques plants de châtaigniers pouvant suffire à leur frugalité et ce bon arbre ne voulant ni arrosage, ni labour, ni taille, ni engrais, on ne se donne même pas la peine de le cueillir, quand les marrons pendent de l'extrémité de ses branches ou s'ils ont roulé sur le sol : nos gentilshommes corses, encore que grands gueux, trouvent dur et pénible d'avoir à se baisser; ils chargent de ce soin des mercenaires qu'ils font venir exprès d'Italie.

Tels étant les hommes de Corse, tels furent donc les premiers indigènes qui vinrent se fixer à Cargèse. Ils ne valaient ni plus ni moins que leurs compatriotes, ou peut-être, si j'en crois la chronique, étaient-ils un peu au-dessous de la moyenne : le flegme corse se compliquait en eux de l'esprit de maraude et de vagabondage qui leur avait fait quitter le hameau natal. Mais le contact des laborieux Cargésiens eut vite fait de transformer et de fixer ces nouveaux venus. Les Cargésiennes, recherchées en mariage, s'en mêlèrent peut-être aussi. Ils changèrent de vie, prirent la charrue et la bêche, commencèrent des défrichements, s'employèrent au jardinage, s'enquirent même de nouvelles industries... Depuis que l'élan fut donné, la transformation s'est produite si complètement qu'il n'y a plus

de différence sensible entre les deux races ; la plus active a secoué l'inerte, la sédentaire a enraciné la nomade.

Grecs ou Latins, nos Cargésiens expédient tous les jours d'amples auges de figues barbaresques dans la montagne et de fins paniers de légumes à Ajaccio. Même, devenus fort ambitieux et cupides, ils se plaignent de ne pouvoir adresser aussi leurs denrées à nos ports de Provence. Rien n'est encourageant comme ce spectacle d'un naturel dormant, stimulé et renouvelé par un exemple ou un contact excitateur. Ce qu'ont été, à Cargèse, les Laconiens, les Cargésiens de race mixte le seront probablement pour l'île entière : c'est là, c'est par l'un d'eux que pourra commencer la mise en valeur de la Corse... Déjà, les jardins de Cargèse, qu'ils soient de Grecs ou de Latins, passent pour les mieux tenus du département.

*
* *

Sur le pont du bateau qui nous ramenait à Marseille, les yeux se trouvaient plus occupés que la réflexion tant que nous demeurâmes dans la rade d'Ajaccio : c'est que l'on ne se détache point aisément de la haute et fière enceinte de ses montagnes, revêtues des flammes du soir. A la pointe des Sanguinaires et devant la mer libre, commença seulement une méditation de tous les plaisirs du voyage. Cargèse alors, remise à son rang naturel, devint la plus haute fleur de mes souvenirs. Elle riait dans ma pensée ; mais tout d'un coup, en me retournant vers les côtes qui se développaient à mesure que nous fuyions, je la vis paraître elle-même sur l'avant-dernière ligne des caps qui sont visibles au nord-est. La petite ville, quoique lointaine, était distincte, pareille à un petit amas de cubes

blancs, posés au creux d'une table de roche fine. Transparent comme l'ongle, brillant comme le feu, le rocher azuré qui porte Cargèse dessinait par des jeux d'ombres et de lumières sa concavité naturelle. Mais, tandis que le navire nous emportait et que descendait le soleil, le bord de cette vasque se rembrunissait peu à peu. Les adieux du couchant n'atteignirent enfin que les pointes et dentelles de la montagne qui, baignées d'éther rose, ou vivement imbibées d'un safran léger, nous figuraient des cônes de nacre incandescent ou de blondes aiguilles taillées dans le cristal et l'or.

L'ombre enveloppait les bas lieux; rien n'y répondait plus à la magique illumination des sommets, si ce n'est, à mi-côte, dans les violets et les bleus qui se durcissaient, la petite lueur blanchâtre des habitations de Cargèse. Et bientôt même, quand la mer devenait le champ des ténèbres et comme les montagnes disparaissaient l'une après l'autre, tout soleil s'étant effacé de leurs horizons successifs, voilà que, seul, par on ne sait quel caprice de l'atmosphère ou quelle préférence des clartés diffuses dans l'air, le faible éclat de cette petite cité bienveillante ne finissait pas de mourir, mais, survivant au reste, il nous accompagna jusqu'aux plus brillantes étoiles.

Et, cette fois encore, une dernière fois, je me trouvai rejoint du souvenir inévitable de la même heure, ou d'une heure toute pareille, goûtée quatorze mois plus tôt en Grèce. Les extrêmes clartés flottantes dans l'air de l'Attique s'étaient réfugiées de la même manière, avec le même *accent*, sur les marbres de l'Acropole. Notre navire s'éloignait, trop rapidement, du Pirée. Sous la nuit menaçante, nous n'apercevions plus que l'aigrette de flamme douce, marquant les Propylées, le Parthénon ou le Temple de la Victoire. Quoique l'ombre couvrît presque sans exception les îles, les montagnes et les eaux du golfe athénien, ce linéament

pur qui décroissait et pâlissait sans disparaître, ce pâle rayon, ce feu blanc, né de quelque reflet mais qui semblait jaillir du sein des belles colonnades, se prolongea sur nous fort avant dans l'épaisse nuit, comme le dernier signe que nous fissent la grâce, l'amitié, l'hospitalité et l'antique gloire athénienne.

— O petite Cargèse, je te remerciai tout bas. Tel était ton dernier bienfait. Tu ne manques point de beauté et, toi qui ris au passant et au visiteur, tu les charmes encore de l'histoire de tes vertus. Mais ni ta beauté ni ta gloire ne suffisent à ton cœur généreux et tu n'as de repos que tu n'aies fait songer à plus belle que toi.

CHARLES MAURRAS.

PAR LES CHEMINS

LA DERNIÈRE JOURNÉE

Les voyageurs qui étaient dans les premières voitures du train de Côme, peu après Sesto, sentirent une secousse, et une vieille marquise qui, pour son malheur, se trouvait avec un jeune homme et une demoiselle, de celles qui ont de si grands chapeaux, et baissait les yeux, les écarquilla et leva le nez.

Le jeune monsieur avait une magnifique pelisse et, par galanterie, voulait en étendre la moitié sur la plus jeune de ses compagnes de voyage, bien qu'elle fût d'un printemps un peu avancé. La question débattue et tranchée, ils étaient justement à arranger l'objet sur leurs genoux rapprochés, quand le train fut soulevé. Heureusement, la marquise était connue à la station de Monza et elle se fit donner une place de coupé.

Les journaux du soir racontaient : « Aujourd'hui, aux environs de Sesto, on a trouvé le cadavre d'un inconnu entre les rails du chemin de fer. L'autorité informe. »

Les journaux n'en savaient pas plus long. Une troupe de paysans qui revenaient de la fête de Gorla avaient trouvé tout à coup ce cadavre sous leurs pieds, au bord de la voie ferrée, et, curieux, avaient aussitôt

formé un cercle autour de lui, voulant voir comment il était. Un de la bande dit que rencontrer un mort un jour de fête porte malheur; mais la plupart, au contraire, pensèrent à prendre tel ou tel numéro de loterie.

Le cantonnier, afin de débarrasser la voie, avait posé le cadavre par côté, au milieu de touffes d'herbes, et lui en avait mis une poignée sur la tête qui n'était pas belle à voir, tout écrasée et maculée de sang.

Le prêteur, les gardes, les gens d'alentour accoururent par tous les trains, et, comme c'était la fête de l'Ascension, on voyait se détacher au milieu de la verdure des champs les plumets rouges des carabiniers et les vêtements neufs des curieux.

Le mort avait des pantalons tout déchirés, une veste de futaine usée, des souliers qui tenaient grâce à de la ficelle, et un billet de loterie en poche. Avec ses yeux grands ouverts dans sa face livide, il regardait le ciel bleu.

La justice se demandait si c'était un assassinat pour vol, ou pour tout autre motif. Et le procès-verbal fut fait en règle, ni plus, ni moins, que si ces pauvres poches eussent pu contenir cent mille francs. Puis, la justice voulait savoir qui était ce mort et d'où il venait : son nom, sa patrie, sa parenté, sa profession. Et d'indices, il n'y en avait point d'autres que sa barbe rousse, longue de huit jours, et ses mains sales et maigres, des mains qui depuis longtemps n'avaient rien fait et avaient eu faim.

Quelques-uns le reconnurent à ces signes, entre autres une bande joyeuse qui festoyait à Loreto. Les jeunes filles, dansant comme des folles, leurs jupes au vent, avaient dit, le voyant passer :

— En voilà un qui n'a pas envie de danser !

Il s'en allait tout droit son chemin, les bras ballants, les jambes flageolantes, ayant bien du mal à traîner

ses vieux souliers qui ne tenaient plus. Il s'était arrêté un instant comme pour écouter l'orgue qui jouait des airs de danse et comme s'il avait eu presque envie de se joindre aux danseurs, et il regardait sans rien dire. Puis il s'était remis en marche et s'était éloigné, suivant l'avenue qui s'étendait, longue et poussiéreuse, aussi loin que l'œil pouvait atteindre. Il marchait à droite, sous les arbres, la tête basse. Il s'en était fallu d'un fil que le tramway ne l'écrasât, si bien que le cocher s'était tourné sur son siège pour lui lancer une imprécation et un coup de fouet. Il avait échappé au danger en faisant un bond désespéré.

Plus tard, on l'avait vu sur la limite d'une ferme, assis par terre, dans une attitude suspecte. On aurait dit qu'il cherchait à prédire l'avenir de chaque épi de blé ou qu'il comptait les cailloux du sentier. Le garçon de ferme était accouru avec un gourdin et s'était approché tout doucement. Il voulait voir ce que machinait là ce vagabond; et les épis de blé en avaient pour longtemps encore avant d'être mûrs, et dans tout le champ, même en cherchant bien, on n'aurait pas trouvé un rouge liard à voler! Quand il avait été tout près de lui, le garçon avait vu que cet inconnu avait ôté ses souliers et tenait son menton dans ses mains; son gourdin derrière le dos, il lui demanda ce qu'il faisait là, sur les terres d'autrui, et il lui regardait les mains, l'œil soupçonneux. L'autre balbutiait, sans savoir répondre, et remettait lentement ses souliers. Puis il s'éloigna de nouveau, le dos courbé, comme un malfaiteur.

Il allait le long du canal, sous les mûriers qui mettaient leurs premières feuilles. Les prairies, à droite et à gauche, étaient toutes vertes. L'eau courait tantôt noire à l'ombre, tantôt luisante au soleil, un beau soleil de printemps qui faisait gazouiller les oiseaux.

Le garçon de ferme ajouta qu'il était resté plus d'une

heure à faire le guet pour voir si ce vagabond reviendrait et qu'il n'aurait jamais cru qu'il fît tant d'histoires pour s'en aller finir sous une locomotive. Il l'avait reconnu à ses méchants souliers qui ne tenaient pas, même avec la ficelle, et qui avaient sauté de ses pieds, de-ci et de-là, sur les rails.

— C'est au moment où les roues lui auront passé dessus que ses pieds ont dû gigoter et ses souliers partir ! — observa le garçon de l'auberge voisine qui avait couru jusque-là, en gilet noir et sa serviette sur le bras, attiré par l'odeur de la mort comme un corbeau.

Vers le coup de midi, il avait vu passer cet inconnu depuis l'auberge : une de ces figures faméliques qui vous volent de leurs yeux la soupe qui bout dans la marmite, quand ils passent. Mais les chiens l'avaient flairé et lui avaient aboyé après, lui et ses savates qui mordaient la poussière.

Comme le soleil baissait à l'horizon, l'ombre du cadavre partant des pieds déchaussés s'allongeait démesurément ; c'était un véritable épouvantail et les oiseaux s'envolaient silencieux. Le son des voix joyeuses et des airs gais joués par l'orgue de Barbarie arrivait de l'auberge voisine. Au fond de la cour, derrière les plantes étiolées rangées à la file, on voyait sauter et danser les jeunes filles échevelées, et quand le char qui portait les restes du suicidé passa sous les fenêtres illuminées, elles furent soudain obscurcies par la foule des curieux qui s'y précipitèrent pour voir. Dans la salle, l'orgue continuait à jouer la valse de *Madame Angot*.

Plus tard, on sut quelque chose sur ce malheureux. La logeuse de la porte Tenaglia, il y avait un mois de cela, un soir qu'il pleuvait, avait vu arriver cet homme à la barbe rousse, mort de fatigue, avec un petit paquet sous le bras qui ne devait cependant pas le charger beaucoup; aussi, quand tout d'abord cet inconnu avait

demandé combien cela coûtait de dormir à couvert, avait-elle bien pesé son paquet des yeux, pour voir, avant de répondre oui, s'il contenait, au moins, la valeur des deux sous pour le lit. Après cela, il était resté, attendant une lettre, et, tous les jours que le bon Dieu faisait, il s'en allait dès l'aube, avec ses souliers percés, son dos voûté, et déjà las avant d'avoir bougé, pour aller chercher cette réponse. Finalement, la lettre était arrivée disant qu'il n'y avait pas de place vacante dans l'atelier; la logeuse l'avait lue, l'ayant trouvée sur le matelas, car ce jour-là cet homme était resté jusqu'au soir assis sur son lit, les jambes pendantes, la lettre à la main.

Personne n'en savait davantage sur son compte. Il était venu de loin. On lui avait dit : « Vous trouverez de l'ouvrage à Milan, c'est une grande ville. » Il n'y croyait guère, mais il s'était mis à chercher quand même, tant qu'il lui restait quelques sous.

Il avait fait un peu de tous les métiers : tailleur de pierre, chaufournier, et enfin manœuvre. Depuis qu'il s'était cassé un bras il n'était plus le même, et les maîtres-maçons se le renvoyaient de l'un à l'autre pour s'en débarrasser. Quand il fut las de chercher son pain, il se coucha sur les rails du chemin de fer. A quoi pensait-il, pendant qu'il attendait, couché sur le dos, regardant le ciel pur et les cimes des arbres verts? La veille, rentrant au logis les jambes rompues, il s'était dit : « Ce sera pour demain ! » C'était un mercredi soir; à la claire lumière du gaz, on voyait toutes les auberges du Foro Bonaparte pleines de gens jusque devant la porte, et les baraques de saltimbanques regorgeant de monde, et des foules se pressant aux étalages des marchands ambulants, et dans l'ombre des allées d'autres se perdaient avec un murmure de voix basses et caressantes.

Le lendemain, il repartit; il passa devant une bou-

tique entr'ouverte; une jeune femme se tenait au fond allaitant son enfant, et, sur le pas de la porte, un homme fumait en manches de chemise. Il regardait tout en marchant, mais n'osait pas s'arrêter; il lui semblait que tous le chassaient, le renvoyaient plus loin, toujours, toujours. Il semblait que sur son passage on flairât déjà l'odeur du mort et qu'on l'évitât. Seule, une pauvre femme qui allait à Sesto, courbée sous une grande hotte, en marronnant, s'était assise un moment à côté de lui, sur le talus de la route, pour se reposer, et avait commencé à bavarder et à se lamenter, comme font les vieilles gens, racontant tous ses malheurs : comme quoi elle avait une fille à l'hôpital, et que son gendre la faisait travailler comme une bête de somme, et qu'il lui fallait aller jusqu'à Monza avec cette hotte sur le dos, alors qu'elle avait une telle douleur dans l'échine qu'il lui semblait que les chiens la mangeaient. Puis, elle aussi, la bonne vieille s'en alla pour faire cuire la polenta de son gendre. Midi sonnait au village, et toutes les cloches se mirent en branle pour la fête de l'Ascension. Quand elles se taisaient, un grand calme se faisait tout à coup et se répandait alentour dans la campagne. Soudain, on entendit le sifflet aigu et menaçant d'un train qui passait comme un éclair.

Le soleil était haut et chaud. Au delà de la route, à côté de la voie ferrée, les prairies s'étendaient à perte de vue sous les files ombreuses des mûriers, entrecoupées par le canal qui brillait entre les peupliers.

— Allons, allons! il est temps d'en finir! Mais il resta là, sur le talus, la tête entre ses mains. Un misérable chien sans maître, efflanqué et famélique, s'arrêta à le regarder, hésitant et peureux; celui-là ne lui aboyait pas après, et au bout d'un moment commença même à remuer la queue; mais à la fin, voyant qu'on ne lui donnait rien, il s'en alla lui aussi, et dans le

grand silence des champs on entendit le trottinement de la pauvre bête, qui vagabondait le ventre vide et la queue pendante.

Les orgues continuèrent à jouer, et les réjouissances se prolongèrent jusqu'à une heure avancée dans les cabarets et guinguettes. Puis, quand les jeunes filles furent fatiguées de danser et que les voix furent enrouées, on recommença à parler du suicide de la journée. Une ouvrière raconta la mort d'une de ses amies, belle comme un ange, qui s'était asphyxiée par amour; on l'avait trouvée avec le portrait de son amant sur les lèvres, un perfide qui l'avait plantée là pour épouser une marchande. Elle savait l'histoire dans tous ses détails : son amie et elle étaient restées deux ans ensemble, cousant à la même table. Ses compagnes écoutaient ce récit à moitié couchées sur le canapé, s'éventant, encore toutes rouges et luisantes de chaleur. Un jeune homme déclara que, si jamais il avait des raisons d'être jaloux, il réglerait leur compte à sa belle et à son rival, d'abord à elle, ensuite à lui, avec ce tranchet qu'il portait toujours, même quand il ne travaillait pas — on ne sait jamais! — Et il se posait, les mains dans les poches, devant les jeunes filles qui l'écoutaient très attentivement, beau garçon comme il était, avec ses cheveux frisés qui s'échappaient de dessous un tout, un tout petit chapeau. On porta d'autres bouteilles et tous, les coudes allongés sur la table, les yeux allumés et se serrant les mains, se disaient de tendres choses. Dans ce pauvre monde, il n'y a que l'amitié et l'amour. Vive la joie! Une bonne bouteille chasse la mélancolie pour une semaine. Quelques-uns intervinrent pour réconcilier deux jouvenceaux qui voulaient s'assommer pour les beaux yeux d'une espèce de moricaude qui, sans vergogne, les dardait de l'un à l'autre. « C'est le vin! c'est le vin!

criait-on. Vive la joie! » Les pacificateurs furent à leur tour sur le point de se prendre aux cheveux avec l'aubergiste pour quelques bouteilles qu'ils trouvaient de trop sur son compte. Puis tous sortirent à l'air frais de la nuit qui était déjà avancée. L'hôtelier resta un moment à barricader ses portes et ses fenêtres et à faire ses comptes sur son gros livre de caisse graisseux; après cela, il alla rejoindre sa femme qui sommeillait derrière le comptoir avec son enfant sur les genoux.

Les voix se perdirent dans le lointain par la route avec, de temps en temps, des fusées de rires et de gaieté qui éclataient tout à coup.

Partout, sous le ciel étoilé, il se faisait un grand silence, lorsque, sur le bord de la voie ferrée, le grillon se mit à chanter de son cri strident.

LE CANARI DU N° 15

Comme ce petit trou qu'habitaient les concierges ne voyait jamais le soleil, et qu'ils avaient une fille rachitique, ils l'installaient dans l'embrasure de la fenêtre et la laissaient là toute la sainte journée, en sorte que les voisins l'appelaient « le canari du n° 15 ».

Malia voyait passer le monde; le soir, elle voyait s'allumer les lumières; et si quelqu'un entrait dans la loge pour demander un locataire, elle répondait pour sa mère, dame Joséphine, qui se tenait près du feu ou lisait les journaux des gens de la maison.

Tant qu'il y avait un peu de jour, Malia s'occupait aussi à faire de la dentelle, de ses mains longues et pâles; et un jeune homme de l'imprimerie d'en face, à voir toujours derrière les vitres ce jeune visage qui était délicat et ces grands yeux cernés de teintes bleuâtres, était devenu amoureux du pauvre canari.

Mais il apprit son histoire; il sut que la moitié de son corps était paralysée, des pieds jusqu'à la ceinture, et il ne leva plus les yeux en sortant de l'imprimerie et en y allant.

Elle, en attendant, l'avait remarqué : personne ne la regardait jamais! et le peu de sang qui lui restait montait à sa pâle figure et la rendait toute rose chaque fois qu'elle entendait sur le pavé le pas de ce jeune homme. Et la vilaine petite rue humide et obscure lui semblait gaie, avec cette maigre plante étiolée qui pendait de la terrasse du premier étage, et ces grandes fenêtres de la typographie d'en face, où les poulies faisaient une telle besogne et un tel vacarme avec ce glissement continuel de bandes de cuir si longues, si longues qu'elles n'en finissaient plus et qu'il semblait à la Malia les sentir glisser et s'allonger dans sa tête tout le jour. Sur le mur, il y avait de grandes affiches qu'elle lisait et relisait, bien qu'elle les sût par cœur, et la nuit elle les voyait encore, blanches, rouges, bleues, les yeux grands ouverts dans l'obscurité et l'oreille tendue au pas de son père qui revenait à la maison en chantant d'une voix rauque une romance rebattue : « O Béatrice, le cœur me dit... »

Elle avait beau la connaître, cette romance, chaque fois qu'elle l'entendait, son cœur battait. Des gens passaient dans la rue la chantant, de pauvres garçons la répétaient tout en tapant leurs sabots sur le sol glacé et dans la neige épaisse. Malia écoutait, écoutait, le menton sur la poitrine, et elle cherchait à dire la romance, elle aussi, la chantonnant et la chantonnant encore, tout comme un canari qui répète sa leçon.

Elle devenait aussi un peu coquette. Le matin, avant qu'on l'assît derrière sa fenêtre, elle lissait ses cheveux, et, de ses mains décharnées, y piquait une fleur quand elle en avait. Lorsque la Gilda, sa sœur, se parait pour aller à son atelier de couture, arrangeant son

voile noir sur sa petite tête mutine, et, vive, remuante, donnant des coups de hanches et d'épaules dans ses vêtements, pleine de grâce et de séduction, elle la regardait avec le doux et mélancolique sourire de ses lèvres décolorées, puis l'appelait d'un signe de tête et voulait l'embrasser. Un jour que la Gilda lui avait donné un petit nœud de ruban mis de côté, elle en devint rouge de plaisir. Parfois, elle pensait à demander si on ne trouverait pas un remède pour elle dans les journaux, mais la demande expirait sur ses lèvres.

La pauvrette ne se lassait pas d'attendre que ce jeune homme levât de nouveau la tête vers sa fenêtre. Elle attendait, elle attendait, les yeux sur la ruelle, tandis que ses doigts maigres faisaient aller la navette. Mais un jour elle le vit qui accompagnait sa sœur, marchant pas à pas, les mains dans ses poches, et, arrivés devant la porte, ils s'y arrêtèrent, continuant encore à parler.

Elle ne voyait que de dos l'accompagnateur de la Gilda, mais il était clair qu'il lui parlait avec chaleur, et la jeune fille pensive grattait le pavé de la pointe de son ombrelle. Elle dit soudain :

— Non, pas ici ; la Malia est là à faire sentinelle, et c'est ennuyeux.

A la fin, un samedi soir, le jeune homme entra avec la Gilda et ils se mirent à causer avec dame Joséphine qui était en train de faire cuire des châtaignes dans la cendre chaude. Il s'appelait Carlini, il était garçon, compositeur-typographe, et gagnait 36 francs par semaine. Avant de s'en aller, il souhaita aussi le bonsoir à la Malia qui, dans l'embrasure de la fenêtre, était dans l'ombre.

Depuis ce moment, il commença à venir souvent, et, bientôt, presque chaque soir. Dame Joséphine le voyait de fort bon œil, le trouvant très bien élevé ; il ne venait jamais les mains vides : il portait des bon-

bons, des mandarines, des marrons rôtis, parfois même une bouteille cachetée. En ce cas, le sieur Baptiste, le père de la jeune fille, restait aussi au logis, causant tout à fait amicalement avec Carlini, lui disant qu'il voulait lui coudre de ses mains le premier habit neuf dont il pourrait avoir besoin. Il avait là tout son attirail de tailleur, les ciseaux. le fer à repasser, le miroir pour les clients. Pour le moment, le miroir ne servait qu'à la Gilda.

Quand le jeune homme arrivait avant son amoureuse et l'attendait, il se mettait à causer avec la Malia; il lui parlait de sa sœur, il lui disait combien il l'aimait, et qu'il commençait à placer de l'argent à la Caisse d'Épargne. A peine la Gilda était-elle rentrée, que tous les deux allaient chuchoter dans un coin, bouche contre bouche, se prenant les mains quand la maman tournait le dos.

Un soir il donna un gros baiser à la jeune fille, derrière l'oreille, pendant que dame Joséphine bâillait devant le feu, et Carlini croyant que personne ne les voyait. Il oubliait si bien la présence de la Malia, que souvent il s'en allait sans lui dire bonne nuit. Un dimanche, il arriva tout content avec la nouvelle qu'il avait enfin trouvé l'appartement qu'il voulait : deux petites chambres à la porte Garibaldi, et il était aussi en pourparlers pour acheter les meubles du locataire qui déménageait, un pauvre diable menacé de saisie, à cause du loyer. Dans sa joie, Carlini disait à la Malia :

— C'est dommage que vous ne puissiez pas venir voir cette maison, vous aussi.

La jeune fille rougit et répondit :

— La Gilda sera contente, elle.

Mais la Gilda ne paraissait pas si contente que cela. Souvent Carlini l'attendait inutilement, et il se plaignait à la Malia de sa sœur, disant qu'elle ne l'aimait pas comme il l'aimait, qu'elle était avare de bonnes

paroles et de tout le reste. Et quand le pauvre garço commençait à conter ses doléances, il n'en finissait plus; il disait tout, par le menu : quel plaisir lui ava fait tel mot aimable, la façon mignarde dont elle souriait, comment un jour elle s'était laissé embrasser. Il avait au moins une consolation en s'épanchant avec la Malia. Il lui semblait presque parler à Gilda elle-même, tant la pauvre infirme ressemblait à sa sœur, dans l'ombre, quand elle l'écoutait ainsi, le regardant de tous ses yeux. Il allait jusqu'à lui prendre la main, oubliant qu'elle était à moitié morte sur cette chaise.

— Voyez, lui disait-il, je voudrais que vous fussiez la Gilda, avec le cœur que vous avez!

Il restait là des heures entières, les mains sur les genoux, jusqu'à ce que la Gilda rentrât. Au moins, étant dans la maison, il l'entendait venir, trottinant de ses petits pieds agiles, et il la voyait arriver avec son fin visage rougi par le froid, et ses beaux yeux qui faisaient tout le tour de la chambre dès qu'elle y était entrée. La Gilda était vaniteuse et ambitieuse; elle avait défendu à Carlini de l'accompagner avec sa veste bleue d'ouvrier, quand elle s'en allait droite et bien coiffée par les rues. Un soir, Malia la vit revenir à la maison en compagnie d'un jeune monsieur, dont le chapeau à haute forme tout luisant rasait la fenêtre, et ils s'arrêtèrent sur le pas de la porte, comme elle le faisait auparavant avec Carlini. Mais elle ne disait rien à celui-là.

Le pauvre Carlini se ruinait : le loyer de l'appartement, les meubles à payer, les cadeaux pour son amoureuse, il n'y pouvait suffire, et puis le temps qu'il perdait; si bien que le directeur de la typographie lui avait dit : « A quel jeu jouons-nous? » — Il revenait confier ses peines à Malia, et la suppliait de plaider sa cause :

— Vous devriez parler à votre sœur, vous.

Gilda eut un haussement d'épaules et répondit à la Malia :

— Prends-le, toi.

Au premier de l'An, Carlini porta comme cadeau un beau coupon de laine avec des raies rouges; si rouges que la Gilda éclata de rire et dit que cela conviendrait très bien à quelque paysanne de Desia ou de Gorla, comme elle en avait vu à Loreto. Le jeune homme restait tout mortifié avec son étoffe en main, la repliant lentement, lentement; puis il l'offrit à la Malia, si elle en voulait bien.

C'était le premier cadeau que Malia recevait de lui et cela lui parut une bien grande chose. Dame Joséphine, pour excuser la sortie de Gilda, se mit à dire que cette enfant avait le goût fin comme une dame et ne trouvait jamais rien d'assez beau pour elle.

— Je ne suis pas en peine pour celle-là — avait coutume de dire dame Joséphine.

De fait, la Gilda était toujours fort élégante, et on la voyait tantôt avec une mantille neuve dont les longues franges retombaient sur sa poitrine, tantôt avec de petits souliers qui lui serraient les pieds, ou bien avec un grand chapeau de peluche qui faisait ombre sur ses yeux brillants comme deux étoiles. Un jour, elle revint avec un bracelet d'argent doré au bras, orné d'une améthyste grosse comme une noisette, et tout le voisinage se passa l'objet de main en main. La mère ne se sentait pas d'aise et trompettait partout que sa fille faisait de très beaux gains chez la tailleuse qui l'employait. La Malia voulut voir ce bracelet, elle aussi; et le père demanda qu'on le lui prêtât pour un soir, afin de le montrer à ses amis, ceux qu'il rencontrait là, à côté, chez le marchand de tabac et chez le liquoriste. Mais la Gilda s'y refusa et, depuis ce moment, le sieur Baptiste commença à crier quand elle

rentrait tard, et à dire à Carlini qu'il perdait son temps et son argent pour une ingrate qui n'avait pas de cœur, même pour ses parents. Un beau jour, Gilda ne rentra pas du tout et enleva à son père l'ennui de l'attendre désormais.

Malgré les fanfaronnades du sieur Baptiste, le deuil fut au logis. Dame Joséphine ne fit que maugréer et criailler contre son mari toute la soirée, et celui-ci noya son chagrin dans le vin avant de se mettre au lit. Quant à Carlini, la Malia l'entendit jusqu'à l'aube, allant et venant dans la rue, attendant toujours.

Quelque temps après, dame Caroline, la marchande de journaux du coin, vint raconter comme quoi on avait vu la Gilda à Galleria mise comme une dame. Le père jura qu'il voulait aller à la recherche de son sang avec Carlini, le jour même; mais, ce dimanche, on le ramena chez lui ne se tenant plus sur ses jambes.

Carlini s'était tout à fait lié avec le sieur Baptiste; il ne travaillait plus que quand il ne pouvait faire autrement, un jour par-ci, un jour par-là, dans de petites imprimeries, et il accompagnait le père de Gilda au cabaret d'où ils revenaient ensemble, bras dessus, bras dessous. Il était devenu comme de la famille, à force d'être un babitué de la maison. Il allumait le feu, ou le gaz dans l'escalier, tenait toujours en ordre les fers du tailleur, au cas où ils serviraient, et balayait aussi la cour pour épargner la peine de dame Joséphine, puisque son mari ne restait plus guère à la maison. Dame Joséphine, par reconnaissance, voulait lui faire croire que Gilda l'aimait toujours et qu'elle reviendrait un jour ou l'autre. Il hochait la tête; mais il lui plaisait quand même de parler de la Gilda avec la vieille, et surtout avec Malia qui ressemblait tellement à sa sœur. Il lui semblait alléger son cœur quand il causait ainsi avec elle dans la pénombre et qu'elle l'écoutait, fixant ses grands yeux sur lui. Et une fois qu'il revenait du

cabaret, dans un grand accès de tendresse et très troublé, il lui donna même un baiser.

La Malia ne cria point, mais elle se mit à trembler comme une feuille. Elle n'était pas habituée à ces façons de faire, et sa mère ne se tenait pas sur ses gardes pour elle. Le lendemain, à tête reposée, Carlini vint bavarder comme d'habitude, indifférent, ne se souvenant pas de ce qui s'était passé. Mais elle, la pauvrette, y avait pensé toute la nuit et elle sentait toujours le baiser du jeune homme sur sa bouche avec l'odeur âcre de son haleine. Alors, dès les premiers jours du printemps, comme si ce baiser eût été un feu ardent coulé dans ses veines, Malia commença à souffrir et à se consumer peu à peu. Sa mère répétait à dame Caroline et à la concierge de la maison d'à côté que le mal lui montait des jambes dans tout le corps; le médecin le lui avait dit.

Le mois de mars fut pluvieux. Tout le long du jour on entendait la gouttière déverser l'eau sur la toiture vitrée de l'imprimerie et les gens patauger dans la rue. De temps en temps, une voiture ruisselante de pluie s'arrêtait devant la maison et on en baissait les vitres et en ouvrait la portière avec hâte et fracas.

— « C'est la Gilda! » s'écriait la mère. La Malia, toute pâle, ses yeux fixés sur la porte, ne disait rien, mais on voyait son visage comme s'amincir encore. Puis, à l'heure mélancolique où la fenêtre elle-même s'obscurcissait, c'était la voix lamentable du vendeur de journaux : — *el Secolo! el Secolo!* — qui retentissait et semblait accroître la mélancolie des choses. Et la Gilda ne venait pas.

A la Saint-Georges, comme le beau temps était revenu, la journaliste du coin et d'autres voisins projetèrent une promenade à la campagne. Carlini, qui était de la maison, fut de la partie lui aussi. Le soir, ils descendirent des tramways très en gaieté et portant des

brassées de marguerites et de fleurs des champs. Carlini, en veine de galanterie, voulut donner à la Malia toutes ces fleurs qui lui embarrassaient les mains. La pauvre malade en fut contente comme si on lui avait apporté un morceau de campagne. De son petit lit, à travers la fenêtre, elle avait vu que la journée était splendide, par le mur d'en face qui avait paru plus clair et par la petite plante de la terrasse qui mettait ses premières feuilles. Elle voulait qu'on plantât ses fleurs dans un peu de terre pour qu'elles ne mourussent pas et qu'on les mît dans un pot ébréché quelconque, comme il devait tant y en avoir à la cuisine. Un caprice de moribonde, pour sûr. Les autres répondaient en riant que c'était comme faire marcher un mort. Pour la contenter, on en mit quelques-unes dans un verre d'eau sur la commode et, cherchant encore à l'égayer, on entama le sujet de la belle robe à raies rouges et noires, encore en pièce, qu'elle se ferait faire quand elle irait mieux. Son père avait là les ciseaux et le fil et tous les outils du métier. La pauvre petite les écoutait, les regardant en face l'un après l'autre, et souriait comme un enfant. Le lendemain, les fleurs du verre d'eau étaient mortes. Dans ce petit trou de chambre, l'air manquait pour vivre.

L'été avançait. Nuit et jour il fallait tenir la fenêtre ouverte à cause de la grande chaleur. Le crépi du mur vis-à-vis était devenu jaune et rugueux. Quand il y avait clair de lune, il en venait un doux et pâle reflet jusque dans la petite rue. On entendait les mamans et les voisines bavarder sur le pas des portes.

A la fête du 1er aout, le sieur Baptiste se prit de vin de la plus belle façon avec l'argent des pourboires; sa femme le querella à ce sujet et ils en vinrent aux mains. Carlini, en voulant jouer le rôle de pacificateur, attrapa un coup de poing qui l'aveugla à moitié.

Ce soir-là, Malia allait plus mal, et, la frayeur causée

par cette bagarre s'y ajoutant, le médecin, qui venait pour le premier étage et s'était arrêté en passant, dit clair et net que la pauvre jeune fille n'en avait plus pour longtemps à souffrir.

A cette déclaration, le père et la mère firent la paix, et la Gilda — sans qu'on sût qui l'avait prévenue — arriva aussi, vêtue de soie.

La Malia croyait, au contraire, aller mieux et elle demanda que l'on dépliât sur son lit la robe en pièce de Carlini pour se donner « un air de fête », disait-elle. Elle était assise sur son lit, soutenue par les oreillers, et, par moments, cherchant à respirer, elle se soulevait un peu, s'aidant de ses bras desséchés, qu'elle agitait comme fait un petit oiseau de ses ailes.

Dame Caroline dit qu'il fallait aller chercher le prêtre, et le sieur Baptiste qui, d'accord avec le *Secolo*, avait toujours méprisé ces niaiseries, s'en alla au cabaret en signe de protestation. Dame Joséphine alluma deux chandelles et mit une serviette blanche sur la commode. Le visage de Malia se décomposa quand elle vit ces préparatifs, mais elle se confessa au prêtre, même du baiser de Carlini, et après elle demanda à sa mère et à sa sœur de ne pas la laisser seule.

On attendait le retour du père. Dame Joséphine s'était assoupie sur le canapé et la Gilda parlait à voix basse avec Carlini, près de la fenêtre, croyant que Malia dormait. Et ainsi la pauvre petite passa sans qu'on s'en aperçût, et les voisins dirent qu'elle était morte tout juste comme un canari.

Le père pleura le lendemain toutes ses larmes, et sa femme soupirait :

— Pauvre ange! Elle a fini de souffrir. Mais nous étions habitués à la voir là, à cette fenêtre, comme un canari. Maintenant il nous semblera être plus abandonnés que des chiens.

La Gilda promit de revenir souvent et laissa l'argent

pour l'enterrement. Mais peu à peu Carlini lui-même espaça ses visites, et après qu'il eut déménagé à la Saint-Michel, on ne le vit plus.

Le sieur Baptiste, voulant changer de vie, fit inscrire l'enseigne de « Tailleur » sur un petit morceau de planche qu'il cloua à la fenêtre et qui resta là comme y était resté le canari du n° 15.

VIA CRUCIS

Mathilde chercha des yeux la Santina, un matin, au moment d'entrer chez la tailleuse où toutes deux travaillaient; puis elle se mit à son côté et lui dit tout bas :

— Tu sais? Poldo se marie.

Une flamme monta au visage de Santina; la minute d'après elle devint blême et baissa la tête sur son ouvrage. Elle ne dit rien; elle n'y croyait pas; cependant son cœur se gonflait et certains pressentiments qui déjà l'avaient agitée lui revenaient à l'esprit. Ses lèvres tremblaient dans l'effort qu'elle faisait pour retenir ses larmes.

A peine eut-elle pu trouver un prétexte pour sortir qu'elle courut à la mairie regarder les publications de mariage, et lut de ses propres yeux : « Leopoldo Bettoni avec Ernestina Mirelli, sans profession. » Revenue chez la tailleuse, les yeux gros, elle attrapa une verte semonce.

Le soir, elle voulut parler à Poldo, coûte que coûte. Il lui disait depuis quelque temps : « Je reste tard à l'atelier. J'ai du travail à terminer. » Et Renna qui était doreur comme lui dans le même atelier, l'ayant entendu un jour, s'était mis à rire : « Ne l'écoutez pas,

mademoiselle Santina, ce sont des contes à dormir debout.

Quand sa mère la vit s'apprêtant à sortir, l'air égaré, elle la retint par sa robe : « Où vas-tu, à cette heure? »

Elle ne répondait rien d'autre que : « Laisse-moi aller. Laisse-moi aller... » les yeux fixes et dilatés. Et ceux qui la rencontrèrent, courant ainsi sur les trottoirs, si tard dans la soirée, avec cette figure étrange, s'arrêtèrent à la regarder sous le nez, ou lui adressèrent des propositions qu'ils croyaient de circonstance. Mais elle ne voyait ni n'entendait rien. A la fin elle découvrit Poldo au fond d'un café, assis au milieu d'un cercle d'amis et regardant pensivement son verre. Quand il sortit seul du café, il se mit à jeter les yeux autour de lui comme un voleur; il semblait qu'un instinct l'avertît qu'il était guetté. Elle le saisit par le coude, au détour de la rue.

— Est-ce vrai que tu te maries?

Leopoldo jurait que non, les bras croisés. Il lui dit enfin :

— Écoute, je n'ai rien. Toi non plus, tu n'as rien. Nous ferions une fameuse sottise à nous deux.

Il ne lui avait point dit cela, au commencement, quand il tournait autour d'elle très amoureusement et lui murmurait ces paroles perfides qui faisaient fondre son cœur dans sa poitrine. C'est avec de telles paroles qu'elle s'était laissé prendre un jour dans une chambre d'auberge décorée des portraits du roi et de Garibaldi, images qui restaient à jamais gravées dans son souvenir.

Il s'en allait maintenant, suivant son chemin à pas lents, le dos courbé.

Tout d'abord il sembla à la pauvre petite Santa que son cœur mourait au dedans d'elle. Ensuite, peu à peu, elle se résigna. Mathilde lui disait : « Sotte, tu en trouveras cent autres, n'en doute pas. » Ses com-

pagnes d'atelier caquetaient et riaient tout le long du jour et le samedi faisaient des projets pour le dimanche. On voyait briller le soleil printanier sur les toits rouges, sur les terrasses pleines de fleurs. Alors les douces paroles de Poldo lui revenaient au cœur et le gonflaient de larmes. Le dimanche pour elle se levait tristement, dans cette rue Armorari si mélancolique, et elle songeait, elle songeait, les coudes appuyés sur le rebord de sa fenêtre, regardant les boutiques aux devantures closes.

Renna, qui habitait au-dessus, restait à sa fenêtre, lui aussi, regardant Santina qui, la tête penchée, montrait sa nuque blanche. Il ne sortait pas lui non plus et se mit bientôt à lui jeter des petits cailloux. Elle tournait la tête, la levait en l'air et riait ; c'était son seul sourire de la semaine.

Un soir de pleine lune, au milieu du bruit de la rue qui parvenait dans la maison, Renna descendit à l'étage au-dessous au moment où Santina sortait sur le palier pour chercher de l'eau. Elle portait son seau des deux mains et le jeune homme les lui prit toutes les deux et elle les lui abandonna, baissant la tête sous la clarté de la pleine lune qui inondait le balcon.

Cependant elle ne voulait pas, non ; parce que petit à petit elle s'était prise à l'aimer comme cet autre, et elle avait peur de ce qui suivrait. Renna savait qu'elle avait eu Poldo pour amant et il le lui reprochait à chaque instant, et, alors, Santina dut céder aussi à celui-là pour lui prouver qu'elle l'aimait. Cette fois ce fut à l'*Isola Bella*, après un repas où elle se sentait la tête lourde comme du plomb. Ensuite, tout abattue, elle regardait les vergers et les prairies qui s'embrumaient au crépuscule, tandis que Renna fumait à sa fenêtre, en manches de chemise.

Peu de temps après il lui dit :

« Nous avons fait une fameuse sottise ! » Il savait

que Beppo, le frère de la jeune fille, était un garçon très chatouilleux, de ceux qui n'aiment pas à faire rire à leurs dépens, et, le craignant, il se montra de moins en moins ardent avec sa maîtresse. « Tu es trop imprudente, ma chère! Tu agis de façon à ouvrir les yeux à un aveugle. »

Santina se taisait et se rongeait en silence. Le temps vint aussi où Renna, l'examinant de la tête aux pieds, d'un coup d'œil, s'écria : « Qu'as-tu? Tu as une mine! La sottise, eh?... » Et elle s'aperçut alors qu'il emportait tout doucement ses affaires de la chambre au-dessus et un beau jour elle le surprit dans l'escalier avec sa malle sur ses épaules.

— Tu t'en vas? Tu m'abandonnes?

Lui aussi niait, les bras croisés, comme cet autre. A la fin, la patience lui échappant : « Eh bien! que veux-tu! Tu sais bien que je n'ai pas été le premier... »

Elle voulait se jeter par la fenêtre, mais le courage lui manqua.

Sa maîtresse d'atelier prenait un air pincé quand elle la voyait arriver la démarche languissante, le visage bouffi et décomposé, les yeux battus jusqu'à moitié figure. Comme l'avait fait Renna, elle l'enveloppait de la tête aux pieds de certains regards qui semblaient lui dire sa honte en face. Finalement, quand elle fut sûre de ne pas se tromper, elle lui régla son compte un samedi soir, lui tendant de derrière son bureau cinq francs quatre-vingts centimes. — Santina se sentait défaillir. Mais sa maîtresse lui répétait avec un petit rire sec et aigre : « C'est inutile de pleurer maintenant. Il fallait y penser auparavant! » Sa mère, s'arrachant les cheveux, bégayait : « Qu'as-tu fait, malheureuse? Qu'as-tu fait? Si ton frère le savait!... »

Il le sut et tout aussitôt alla prendre Renna au collet, en pleine rue : « Je veux te manger le foie, traître! » On le rapporta chez lui la tête fracassée. —

« Ce n'est rien, disait-il. Je voulais laver dans le sang le déshonneur de cette malheureuse! Et si elle ne s'en va pas de la maison, je la tuerai, elle aussi. »

La pauvrette se sauva, la veille de Noël, n'emportant que ce qu'elle avait sur elle. Sa mère lui envoya un petit paquet d'affaires et y glissa quelques sous en cachette.

Les compagnes d'atelier de Santina n'en avaient plus entendu parler, lorsque, trois mois après, Mathilde la vit arriver chez elle, à l'improviste, n'ayant plus que la peau et les os et en quête d'ouvrage.

« De l'ouvrage?... c'est difficile, tu sais; la maîtresse... — Non! non! pas elle! — Mais alors... je ne saurais où en trouver... Pauvre petite, que tu es maigrie! Que vas-tu faire maintenant? — Je ne sais pas. — Et, lui, Poldo, qu'est-il devenu? — Je ne sais pas. — Prends courage. Tu redeviendras jolie comme avant, tu verras! »

Santina n'avait plus rien à attendre et s'en allait tête basse. Mathilde la rappela sur le pas de la porte. « Où vas-tu aller? — Je ne sais pas. — Écoute, si tu prends un autre amant, ouvre bien les yeux cette fois, que ce ne soit pas un sans-le-sou. »

Elle prit, au contraire, un beau jeune homme, riche comme un prince et bon comme le bon Dieu, si bien que la pauvre créature croyait rêver et n'en revenait pas chaque fois qu'il l'attendait sous le portique de la place *Mercanti*, quand elle allait rapporter de l'ouvrage de couture dans la rue *Broletto*, et que, la prenant par la taille, il répétait : « Mon ange! ma blonde adorée! — Non! Seigneur Dieu! Laissez-moi aller à mes affaires! »

Un soir, il la suivit dans le petit escalier de la maison qu'elle habitait, amoureux par-dessus les yeux.

Il dépensa pour elle de fortes sommes. Il voulait qu'elle le mît à l'épreuve et vît s'il l'aimait vraiment.

Il lui fit laisser la chemisière de la rue Brotello; il lui loua un bel appartement dans la rue Monara. Il la conduisait souvent au théâtre et à la campagne. Ah! les belles promenades dans le parc de Monza où l'on ne voyait que du vert et de l'azur, sous les ombrages épais des grands arbres aux pieds desquels dormaient les violettes et les cyclamens, et sous le scintillement des étoiles qui s'allumaient silencieuses dans le ciel à leur retour, alors que, bercés par le mouvement de la voiture, il posait sa tête jusque sur ses genoux! Oui, il lui semblait rêver. Elle cherchait à lire dans ses yeux ce qu'elle devait faire pour mériter pareil paradis.

Mais lui aussi. depuis quelque temps, paraissait rêver. Il fixait sur elle des regards pensifs, et, à ses demandes, il répondait : « Je n'ai rien; n'y fais pas attention; ce sont de petits ennuis. »

Un jour, il lui dit en riant que son père était furieux contre elle, mais son rire sonnait faux; et bientôt il n'eut plus jamais même un pâle sourire aux lèvres.

Souvent il arrivait tard, de mauvaise humeur. Il l'embrassait quand même, comme pour dire : « Je t'aime bien, tu le sais! » Dans un moment d'abandon, il lui confia qu'il était tourmenté à cause de certaines lettres de change; ses créanciers ne voulaient plus attendre. Son père en colère jurait qu'il ne lui donnerait plus un sou s'il ne changeait pas de vie. Santina baissait la tête tristement, martelée du souci de perdre son amour, car il ne lui venait même pas à l'esprit qu'il pût l'épouser.

Il lui dit avoir besoin d'aller à Gênes pour deux ou trois jours afin d'arranger ses affaires. Au moment de partir, à la gare, il répétait, la voix encore amoureuse : « Ne doute pas de moi, ne doute pas! » Il lui avait promis de lui écrire tous les jours; et, en effet, tous tous les jours, pendant trois mois, Santina alla chercher ses lettres à la poste et les y trouva. Mais un

matin, il en arriva une dernière dans laquelle il écrivait : « Que puis-je y faire? Mon père veut que je me marie à tout prix. » Et il lui envoyait un mandat de mille francs. Un monsieur qui passait auprès de Santina, comme elle sortait du bureau de poste, dut la prendre par le bras ; sans cela elle tombait sous l'omnibus de *Porta Romana*.

Le temps marcha et l'on vit Santa en voiture fermée avec un officier de cavalerie. Elle portait maintenant de grands chapeaux à plumes et des bottines à talons hauts comme Mathilde, et, une fois, elle envoya à sa mère cinquante francs en cachette. Elle se croisa, un jour, place du Dôme, avec Poldo qui la dévisagea et se pencha vers sa femme, une très grasse personne, lui disant quelque chose à l'oreille ; sur quoi elle se mit à rire en secouant son ventre.

Santina eut encore quelques jours de prospérité. Un noble étranger lui paya un mois de grande vie avec voiture de remise et toutes sortes de divertissements. Puis il boucla ses valises, lui aussi, lui laissant quelques milliers de francs qu'un commis voyageur lui mangea. Un professeur de musique, malade de la poitrine et meurt-de-faim, qui croyait se raccrocher à la vie en lui jetant les bras autour du cou, lui promit de l'épouser. Elle, bien que n'ajoutant plus foi à ce genre de promesses, mena une existence de sainte tout le temps qu'elle resta avec lui dans sa mansarde, se crevant les yeux à la couture pour lui acheter des médicaments. Il leur arriva de rester quarante-huit heures sans manger, blottis l'un contre l'autre sur un matelas, sous la lucarne. A la fin, elle l'accompagna au cimetière de la Porte Magenta, toute seule, le cœur serré par cette triste journée de février, toute blanche de neige. Le soir, elle alla dans une salle de danse pour chercher à souper.

Puis elle descendit encore, elle arpenta les rues ;

elle fit la douloureuse *Via Crucis* de la *Galleria* et de l'avenue *Santa Margherita*, à l'heure triste de la chasse au dîner, grelottant de froid sous son vêtement de soie, une couche de poudre de riz sur la joue, souriant à tous de ses lèvres affamées, rasant les hommes qui la toisaient d'un air méprisant, frôlant leurs pieds de ses pieds fatigués; n'ayant plus rien en propre, ni répugnances, ni sympathies, ni lassitude, ni sommeil, ni larmes, ni une miette de sa malheureuse beauté. Une nuit de carnaval, dans une orgie, Poldo voulut lui acheter un baiser avec l'argent qu'il tenait de sa femme et elle le lui donna sur sa bouche avinée.

La saison était encore rigoureuse. Là-haut, dans sa misérable petite chambre, sous les toits, l'eau gelait dans la cuvette. Si elle entrait dans un café pour se réchauffer, le garçon, en cravate blanche, lui murmurait quelques mots à l'oreille et, tête basse, elle se levait et sortait. Dehors, à la lueur ternie des grandes vitres de magasins, passaient des ombres encapuchonnées comme elle sous de grands chapeaux à plumes; et, derrière, marchaient pas à pas les agents de police. Les hommes cheminaient vite, le col de leur paletot relevé, le cigare à la bouche. Elle souriait, les lèvres brûlées par la fièvre.

Elle refaisait un soir sa lugubre promenade : place du Dôme, toute blanche de neige; rue Sainte-Marguerite où étincellent les vitrines de Bocconi; là une ongue station, humant l'air chaud et chargé d'odeurs appétissantes qui vient du sous-sol et sort par les petites ouvertures au niveau du trottoir. Les gens passaient en riant sous cape. Elle alla ensuite place de la Scala où le théâtre et les cafés tout brillants de lumière et les nombreux becs de gaz semblaient réchauffer la neige, puis elle s'engouffra encore dans la galerie Victor-Emmanuel, haute, sonore, avec son arc immense ouvert sur l'autre place, toute blanche de neige égale-

ment; et, derrière, toujours, le pas retentissant des sergents de ville qui la chassaient en avant, toujours en avant. Un vieux beau, au dos voûté, la lorgna en frisant ses moustaches teintes. La malheureuse souriait toujours inutilement de ses lèvres pâles. A la fin, elle s'approcha d'une de ces ombres qui, comme elle, promenaient éternellement sous leur chapeau à plumes et lui dit quelques mots à voix basse. L'autre haussa les épaules. Un monsieur passait à ce moment sans l'écouter; il revint sur ses pas cependant et lui mit une pièce de monnaie dans la main. Alors, enveloppée dans son manteau de soie, les plumes de son grand chapeau retombant sur son visage enfariné, elle alla s'acheter du pain. Et un garçon de café qui avait suivi la scène ricanait derrière son dos, tandis qu'elle s'éloignait avec son pain sous son manteau de soie, triomphante comme une reine.

G. VERGA.

(*Traduit de l'italien* par Mlle DOÜESNEL.)

LA COUPOLE ROUGE

Maintenant que les millions de visiteurs de l'Exposition sont rentrés chez eux, et que les longues veillées d'hiver favorisent le recueillement, nous allons recevoir, de divers points du monde entier, l'écho des impressions multiples que le vaste spectacle de toutes les manifestations de notre activité leur aura inspirées.

Ces impressions ne seront pas toutes flatteuses, pour les organisateurs de ce spectacle. Ces organisateurs s'étaient imaginé que les foules provinciales et exotiques arriveraient, avides de nos indécences parisiennes. Ils avaient conçu l'Exposition comme un honorable prétexte qu'elle offrirait, à ses visiteurs, de se régaler, à la manière de nos libertins de Paris, de gravelures, de nudités, de bouffonneries grossières. Ils avaient considéré les cabarets de Montmartre, ses mauvais lieux, et les basses vulgarités de la foire de Neuilly, comme des paradis de délices raffinées, qu'à l'exemple de nos névrosés parisiens, les habitants de nos provinces et les étrangers de tous les pays devaient brûler d'envahir. Et ils avaient voulu se montrer particulièrement soucieux du plaisir de nos hôtes, en installant les cabarets de Montmartre et la foire de Neuilly, en pleine Exposition.

Tant que les bataillons de marche de la perpétuelle

fête parisienne ont donné, la rue de Paris a été grouillante de foule. Les boniments des pitres forains et les déshabillés provocants de leurs galantes collaboratrices ont exercé une véritable attraction, sur les riches désœuvrés, sur les infatigables chasseurs de sensations inédites, sur ce qu'on pourrait appeler l'écume de la haute vie mondaine. Car cette élite a sa lie comme le peuple. Cette lie d'en haut ne dédaigne pas, dans les condiments de son plaisir, les relents de crapule, dont se délecte la lie d'en bas.

Mais, dès que tous les jeunes et tous les vieux marcheurs, retraits dans leurs coutumières villégiatures estivales, ont cédé la place à nos provinciaux et aux étrangers, les bouffonneries des pitres, les œillades et les sollicitations des maillots révélateurs de leurs compagnes ont perdu le pouvoir de leur magnétisme sur les passants. Ce n'était pas pour d'aussi médiocres réjouissances que nos provinces, encore accoutumées à la décence, et les étrangers, respectueux de la pudeur, avaient sagement accumulé leurs économies. Etrangers et provinciaux ont encombré, quelque temps, la rue de Paris, de leur ahurissement, devant les vains appels de la gaudriole parisienne, qui s'essoufflait à fouetter sa verve aux abois. Mais ils ne se décidaient pas à mettre la main à la poche. Ils laissaient les baraques vides et la caisse des tristes hères qui avaient spéculé, imprudemment, sur la diffusion du goût de la grivoiserie, hors de Paris, qui croit bénévolement donner toujours le ton au monde entier. Cette banqueroute de la gaudriole et de l'obscénité parisienne sera considérée, par beaucoup de bons esprits, comme un des résultats heureux de l'Exposition.

*
* *

Ce n'était pas cela que les foules provinciales et exotiques étaient venues voir à l'Exposition. Elles y

apportaient des préoccupations plus graves que celle de donner carrière à leurs fringales de joyeusetés égrillardes, dont Paris se flatte, un peu cyniquement, d'avoir la spécialité. Elles y venaient voir l'inventaire des richesses de la France, mises en comparaison avec les richesses du monde entier. C'était, à la fois, une curiosité et un besoin de savoir jusqu'à quel point la France maintient son activité, au niveau de l'activité menaçante de ses rivales, qui ont poussé les flots de ces foules dans les rues, dans les galeries, dans les palais et dans les jardins de cette ville éphémère, surgie dans la Ville durable et qu'on souhaiterait aussi, comme Rome, éternelle. Et il semble bien que ce spectacle, dont on va maintenant remiser le décor, n'aura déçu personne.

Nulle part encore, et pas même à Chicago, où la mégalomanie naturelle des Américains s'était mise à l'aise, on n'avait assemblé peut-être, un tableau si complet des produits du labeur humain. Il y a eu là, aux Invalides, au Champ-de-Mars et au Trocadéro, une leçon de choses universelle, telle que le monde n'en avait pas encore essayé. De la matière première et des machines destinées à son extraction, aux machines employées à mettre en œuvre cette matière, et aux objets tirés d'elle, par ces machines, jusqu'aux véhicules de terre et de mer qui distribuent ces objets au monde entier, on a eu tout sous les yeux. Aucune des opérations successives de la métallurgie, par exemple, qui font, du minerai l'acier, de l'acier, des armatures gigantesques ou des mécanismes minutieux, ne manquait presque, à la série hiérarchique de ses transformations. De même, on pouvait suivre la feuille de papier, depuis le moment où la bouillie de chiffons tombe sur le plateau humide où elle s'étend en lame mince de pâte rendue consistante, un peu plus loin, pour être séchée et mise en rouleaux, jusqu'au moment où ces rouleaux

accrochés aux bobines des presses à quatre étages reçoivent l'empreinte des formes clichées d'imprimerie, sont découpés régulièrement dans les machines, et en sortent, à l'extrémité opposée, pliés en journaux de quatre, huit, douze et seize pages, à volonté.

Pour les travailleurs de la métallurgie et de l'imprimerie ces opérations successives n'ont rien de surprenant. Ce leur sont choses familières. Mais quelles merveilles, pour les profanes! Quel miracle, qu'en l'espace d'une demi-heure, ils aient pu suivre les manipulations qui font, d'une poignée de chiffons, une feuille de papier, qui leur apporte, imprimée, l'expression de la pensée d'autrui!

La même décomposition, ou, si l'on veut, la même analyse des labeurs hiérarchiques, d'où sortent les produits définitifs de chaque industrie, s'opérait de même sous les yeux des visiteurs. Et la vue de cette décomposition des pièces, qui concourent à la constitution de chaque objet fabriqué, a dû leur procurer une singulière ouverture d'esprit.

Aussi devrait-on pouvoir compter que plus de sagesse inspirera les résolutions des hommes qui ont su comprendre ce qu'ils ont vu. Et d'abord la nécessité d'une constante culture intellectuelle s'imposerait à eux proportionnée aux loisirs de leur condition. Comment oser rester ignorant, en effet, de tant de choses qui se font dans le monde? Comment se résigner à ne rien comprendre aux incessantes merveilles que le génie humain tire de ses merveilles anciennes? Et la somme de savoir qu'il faut posséder, pour ne pas se trouver dépaysé, parmi ses semblables, devient de plus en plus démesurée. Si bien que la vie, pour être vécue consciemment, exige une constance et une vigueur croissante, dans l'effort. Cette nécessité de l'effort n'apparaît pas moins impérieuse dans l'exploitation de tant de merveilles accumulées, dans l'Exposition, et que la science

va multipliant. En sorte que la vie se complique de toutes les commodités qu'y ajoute le génie de l'homme. Leur multiplication et leur jouissance ne vont pas sans un accroissement de peine, pour les acquérir. Et quiconque aura été attentif à la leçon de cet immense étalage des produits de l'activité humaine, aura compris que l'effort devient, de plus en plus, une des grandes lois de la vie humaine.

Les esprits réfléchis n'auront pas reçu une leçon moins saisissante de discipline sociale, s'ils ont su prendre conscience des conditions réelles où peuvent se créer et fonctionner les prodigieux machinismes employés à l'Exposition des richesses de la terre, et à leur transformation, en tant d'objets de miraculeuse commodité.

Il y a une indestructible hiérarchie, entre le mineur qui extrait le minerai et le savant ingénieur qui aura calculé exactement le jeu des pièces multiples qui coopéreront, dans une parfaite subordination des unes aux autres, à la construction d'un de ces organismes mécaniques prodigieux, dont le mineur aura fourni, pourtant, la matière première. Il y a une hiérarchie, aussi, entre ce premier ouvrier et les ouvriers intermédiaires qui auront taillé, ciselé, ajusté l'acier, dans les proportions exactes, que l'ingénieur aura décidées. Et il y en aura une, de même, entre l'obscur manœuvre qui assemble le sable, dont l'enchanteur Gallé fera ses verreries magiques, et ce maître prodigieux de la flamme et de la couleur.

Toutes les évidences qu'on nie, parce qu'elles condamnent trop les déraisons contemporaines, s'affirment dans cette Exposition, avec un despotisme accablant. Ceux qui l'ont entreprise, n'y voulant trouver qu'un moyen de gouvernement, n'ont pas pris garde à la toute-puissance des réalités offertes à l'attention des foules. Mais il n'est pas possible que cette vision fas-

tueuse des richesses de la terre, qu'on pouvait embrasser, pour ainsi dire, d'un seul coup d'œil, ait retenu charmé, ébloui le regard de tant de visiteurs, sans solliciter les réflexions d'un grand nombre, sans leur faire entendre le profond langage qui sort de l'apparence des choses.

Et ces prodiges du machinisme, que l'on heurtait à chaque pas, disaient l'inévitable nécessité de la hiérarchie sociale, comme les merveilles du luxe et les trésors de l'art, qui sollicitaient, de partout, l'admiration, proclamaient la nécessité non moins dure, non moins impérieuse de l'inégalité des conditions. Ces trésors et ces merveilles, par tout l'éclat de leur riche matière, par toute la beauté de leurs formes, par la sélection et la rareté de leur destination, affirmaient, fortement, qu'ils ne peuvent être à l'usage de tous, et qu'ils ne sauraient exister, si la fortune universelle, distribuée à tous, également, supprimait les grandes fortunes individuelles. Personne ne serait assez riche pour acheter ces joailleries éblouissantes, ces ameublements somptueux dont le travail intellectuel constitue la valeur, bien plus que la main-d'œuvre, et ces œuvres d'art, qu'on ne saurait posséder sans jouir d'un superflu abondant, ni même goûter, sans une culture supérieure de l'esprit. La suppression des inégalités de la fortune publique et son égale répartition, si elles pouvaient se réaliser, amèneraient aussi la suppression de tous les travaux de luxe, des objets et des œuvres d'art, par conséquent de toute la beauté créée par des mains humaines.

Sans doute, ce n'étaient pas de telles idées que les entrepreneurs de l'Exposition s'étaient proposé de suggérer aux foules. Ce sont pourtant ces idées qui s'élevaient de toutes ces galeries, de tous ces palais, de toute cette ville factice, consacrés à la glorification de l'activité humaine. Et il s'en élevait d'autres idées, plus graves encore, plus austères et plus réprouvées de ceux

même qui ont organisé l'Exposition, mais que, si dures soient-elles, beaucoup d'esprits attentifs auront entendues.

*
* *

Quand on s'arrachait au charme nostalgique de tout l'Orient concentré sur les pentes du Trocadéro, quand on s'échappait, de cette zone de somnolence, où les criardes musiques musulmanes jetaient leurs stridences irritantes sur les ronflements sourds et entrecoupés comme de profonds sanglots des tambourins monotones, quand on secouait la torpeur de rêve flottante autour des minarets, des flèches des pagodes dentelées et des paillottes à demi perdues dans les verdures, sous un ciel ardent et recueilli, propice aux mirages lointains, pour pénétrer au Champ-de-Mars, on éprouvait une sensation un peu brutale, semblable à celle que produit la transition brusque de l'assoupissement d'une sieste, à la reprise d'une immédiate activité.

Sous l'arche géante de la Tour isolée et inutile, les façades parallèles des galeries, dont le palais de l'Electricité arrêtait le développement et raccourcissait les proportions, étendaient leurs murailles protectrices, sur le déploiement méthodique des acquisitions du savoir humain, et sur leurs contributions coordonnées à l'amélioration de la vie humaine. Quand on avait vu, en détail, les cellules juxtaposées de ces galeries, celles de la galerie des Machines, et celles des deux autres galeries parallèles des Invalides, on était assez bien placé pour s'arrêter, pour se recueillir, pour entendre bruire, en soi-même, les voix confuses qui sortaient de cet ensemble de constructions inharmoniques et des millions d'objets inertes qu'elles renfermaient. C'étaient ces voix qui mêlaient, à la glorificatioi du génie de l'homme, à l'allégresse de ses conquêtes sur la matière, à son ivresse paisible devant l'évidence des accroissements

de sa puissance intellectuelle et de son bien-être, le grave rappel des nécessités de l'effort, de la hiérarchie sociale et de l'inégalité des conditions, sans lesquelles tant d'inventions secourables n'auraient pu être réalisées. Et, à ces voix émanées de l'âme des choses, pour se communiquer à la voix intime que chaque passant pouvait entendre en lui, s'il se retournait à gauche, et se dirigeait vers les asiles de plaisir ménagés pour le distraire de ses trop graves préoccupations, une autre voix, une autre expression d'une autre loi sociale encore plus dure, mais non moins inflexible, s'emparait de sa pensée.

Entre les pavillons de la navigation, à un coude de la voie qui reliait les deux parties principales de l'Exposition, comme une bête monstrueuse, enracinée au sol jusqu'au cou, la coupole rouge du Creusot emplissait l'espace. On aurait dit la tête colossale de quelque mastodonte préhistorique, dépourvue encore de formation faciale, et armée d'antennes discordantes et redoutables, par les canons allongés, hors de sa surface courbe, dans une négligence totale de la symétrie. Ce globe teint de la couleur violente du sang, au milieu des blancheurs ouvrées des autres édifices, détonnait par l'aspect massif, trapu et sournois de sa forme sphérique, autant que par l'outrance de sa couleur. Mais qu'il fût impressionné par sa laideur puissante ou déconcerté par l'inattendu de sa présence, en un tel lieu, le passant pensif, qui se heurtait à sa masse tutélaire et meurtrière à la fois, sentait rompu le fil de ses méditations pacifiques. La coupole rouge, avec ses canons braqués, par des hublots bien abrités, sur les édifices regorgeant, alentour, des échantillons de toutes les richesses de la terre, représentait, là, la seule force dont les harangues officielles avaient évité prudemment de signaler la présence. Cette force visible de la Guerre était comme un hôte gênant qu'on n'avait pu exclure,

mais qu'on avait négligé d'annoncer, parmi toutes les autres forces de l'Art, de l'Industrie, du Négoce, auxquelles on avait prodigué les plus chaleureuses démonstrations. On avait fait le silence sur elle et sur la force efficace de Dieu, dans les congratulations gouvernementales, à toutes les autres manifestations du labeur et du génie de l'homme, comme un ministre en voyage jette à peine et de mauvaise grâce de froides formules de politesse au clergé et à l'armée. Et on avait relégué dans une encoignure, où ils ne s'imposeraient pas à l'excès, le siège et le symbole de cette force, qu'on tolère encore mais qu'on espère bien remiser, avec la ferraille des belles armures surannées.

Mais les hommes dont c'est le métier de faire servir l'acier et les ingénieuses combinaisons de la mécanique moderne, à la protection des richesses de notre sol et de notre labeur, contre les convoitises naturelles des étrangers, n'ont pas eu les pudeurs et les mauvais vouloirs de nos hommes d'Etat, contre cette force, dont ils sont les agents. Ils en ont logé les engins formidables, dans le simulacre d'un de ces forts à coupole d'acier, puissamment tapis au long de nos frontières, et qui tiennent leurs canons aux aguets, contre la marche éventuelle des envahisseurs. Ils ont posé la rondeur énorme et disgracieuse de leur fort, parmi les élégances fragiles des autres palais, comme pour nous rappeler la dépendance où demeure le développement de notre bien-être, de la solidité défensive de la force, dans son asile tutélaire. La beauté ne va pas sans la force, parmi les hommes éternellement enclins à se dépouiller, ni la jouissance paisible des biens de la vie, sans la disposition de ceux qui les possèdent, aux immolations collectives qui les leur sauvegardent de l'envie de leurs voisins. Et, conscients ou non de ce qu'ils ont voulu exprimer par leur coupole rouge, les constructeurs du fort du Creusot ont eu le courage de la peindre de la couleur

du sang, qui est la couleur provocante du pantalon de nos fantassins, la couleur de l'héroïsme et la couleur de la gloire.

C'est ici que, parmi la badauderie ambiante, le passant, replié en lui-même, a senti s'apesantir l'obsession des pensées sérieuses qui déjà l'avaient envahi. Il a oublié qu'il se dirigeait vers les lieux de plaisir qui le sollicitaient, des deux rives de la Seine, sur le quai des Nations ou derrière les nefs en verre des serres de la ville de Paris. Cette coupole rouge l'arrête, le retient, impose sa masse barbare, à sa contemplation. Il ne la voit plus, maintenant, sous son aspect un peu fantastique d'animal antédiluvien, dont quelque convulsion aurait mis au jour la tête monstrueuse, dénuée de formation faciale. Il la voit, dans sa forme précise de sphère armée pour jeter la mort, de tous côtés. Sa difformité ne le choque plus. La difformité est inhérente à toutes les constructions que la science établit dans d'exclusives conditions mathématiques. Or c'est ici le triomphe des applications mathématiques combinées avec celles de la physique et de la chimie.

Nulle part ailleurs ne nous est rendue plus sensible la puissance effrayante dont ces sciences ont muni l'homme, par leur secours mutuel. Les mathématiques ont calculé, avec la plus exacte précision, le rayonnement de cette sphère rouge, enfoncée dans le sol pour tenir tête au cercle des assaillants, et la force de résistance qu'il fallait donner à son revêtement métallique. La chimie a mesuré la force expansive des explosifs, leur puissance d'éclatement, leur vigueur impulsive, et la physique, les rapports de leur poids à leur portée, ainsi que la force de résistance et de détente dont il convenait d'armer les organes projecteurs de tout cet énorme outillage. Tout cela est de proportions si exactement coordonnées, de si juste équilibre, que de délicats et souples mécanismes d'horlogerie suffisent à communi-

quer l'impulsion nécessaire, à l'organisme géant de la coupole rouge. Et on se demande, avec effroi, si ce monstre rivé au sol ne s'animera pas, quelque jour, de formidables moteurs intérieurs qui le déchaîneront et le voitureront à travers vaux et montagnes.

Notre passant méditatif, autour de cet organisme de destruction, dont il explore la face sanglante, plus muette que celle du sphinx antique, mais bien plus suggestive qu'elle, et plus meurtrière de quiconque n'en saurait pas pénétrer l'énigme, en sent bien toute l'horreur sur les âmes futiles, asservies aux niaiseries d'une sensibilité maladive, et qui ont pris notion de l'humanité, dans les bergeries badines du dix-huitième siècle, dans les sophismes douceâtres de Jean-Jacques Rousseau et dans les fadeurs humanitaires des adeptes de la fraternité des peuples et des apôtres de la paix universelle. Mais sa pensée est assez virile pour s'abstraire de cette ambiance de tremblements, de bêlements et de pâmoisons où pâlissent et gémissent les âmes sensibles à la seule apparence, à la seule idée de la douleur. Il sait la fécondité de la douleur et du sacrifice. Il a suivi la hiérarchie des abnégations par lesquelles tant d'instruments de bien-être, tant d'œuvres de beauté, accumulés dans les diverses cellules de l'Exposition, ont pu être réalisés. Il a observé que la concurrence du bien-être et du luxe ne se soutient, entre nations, qu'à l'aide de la conquête.

Sous leur vernis de civilisation les hommes ont gardé les mêmes instincts rapaces que les primitifs chasseurs de proie. Ces instincts, chez certains peuples, ont même pris une double impulsion, l'une qui est ce besoin héréditaire de rapine, l'autre qui est distributrice et propagatrice, au dehors, des produits surabondants de leur travail, et qu'ils ne suffiraient pas à consommer. Des peuples sont conquérants, aujourd'hui, pour s'emparer du bien des autres peuples, et aussi pour leur imposer

l'usage des objets qu'ils fabriquent et dont ils n'auraient pas l'emploi, à l'intérieur de leurs frontières. La guerre ne s'impose plus seulement pour maintenir l'intégrité du sol national et pour déposséder d'autres peuples de leur bien propre. Elle se fait aussi pour créer des débouchés aux industries trop productives. C'est autant pour s'emparer des richesses du sous-sol minier de l'Orange et du Transvaal que pour répandre, dans toute l'Afrique du Sud, l'usage de leurs tissus, de leurs fers ouvrés et de leurs aciers que les Anglais s'obstinent à une guerre réprouvée par le sentiment du monde entier, mais nécessaire à leur expansion normale.

Dans la mémoire du passant fasciné, maintenant, par la coupole rouge, s'évoque l'écho du grondement martelé de la grande machine d'extraction de la mine d'or du Transvaal, ce grondement vorace et implacable qui lui a serré douloureusement les centres nerveux, et l'humble image de la ferme transvaalienne, silencieuse auprès d'elle. Il lui devient presque évident, malgré les protestations de sa sentimentalité, que la ferme est vouée à disparaître, devant la cruelle insistance de la machine, et que les maîtres de cette machine se seront persuadés qu'ils rendront service aux habitants de l'humble ferme, en leur imposant l'usage de tant d'objets manufacturés, dont regorgent leurs entrepôts métropolitains. Car l'idée de limiter la production des mines, des usines et des manufactures européennes, impliquerait l'éventualité d'une immédiate misère, que nul ne s'aviserait, en Europe, d'accepter.

Toute cette activité fiévreuse et infatigable qui se manifeste, s'étale et se presse dans l'Exposition, ajoute donc une nouvelle nécessité aux nécessités anciennes de la guerre. Et, sans doute, le bonheur humain s'est accru, de tous les secrets arrachés par la Science à la Nature. Mais, ou la Nature se venge de la violation de

ses énigmes, ou la Science impose un dur tribut à la jouissance de ses conquêtes. Plus la Science procure, aux peuples, de moyens de jouir des forces de la Nature, plus elle les rend aussi tributaires de la guerre, pour préserver les produits de ces forces, des convoitises de leurs voisins, ou pour propager chez autrui l'usage des excédents dont l'encombrement les appauvrirait. Qu'on le veuille ou non, la guerre peut être déterminée par le besoin de multiplier, sur tous les points du globe, l'évacuation des produits du travail d'un peuple, s'il ne veut être réduit à périr de consomption à côté de richesses accumulées, qu'il ne trouverait plus à échanger. C'est ce besoin qui nécessite les expéditions et les guerres coloniales. Il susciterait aussi des guerres continentales, si des peuples en venaient à se disputer, trop violemment, l'accès des terres lointaines où ils rivaliseraient de faire pénétrer les excédents de leurs produits.

Sous l'oppression de toutes ces pensées hautes et graves, la coupole rouge, aux yeux du promeneur réfléchi, a dépouillé son aspect horrible et rédhibitoire, en un tel milieu. Elle y semble bien à sa place, au contraire. Et son aspect d'organisme de lutte, puissamment ramassé sur lui-même pour mieux donner tout son effort, en devient plutôt rassurant. Cette coupole rouge était nécessaire, à l'intersection des voies qui reliaient les deux doubles ailes parallèles de l'Exposition. Il fallait qu'elle offusquât, de sa masse sanglante, la badauderie comme l'attention investigatrice des visiteurs. Il fallait qu'elle allongeât, hors de sa carapace de tortue géante, les tentacules de ses canons menaçants et tutélaires tout à la fois, au-dessus et autour de ce colossal entassement de richesses, dont ils assurent, simultanément, la sauvegarde et la diffusion au loin. Il fallait cette obsédante image de la guerre, au milieu de tant d'images utilitaires, au milieu de cette profusion des

commodités de la vie. Sa vue aura eu la vertu salutaire de rétablir l'équilibre des idées. On aurait trop cédé à l'illusoire espoir que la guerre, désormais, pouvait être bannie des préoccupations des hommes, si elle n'avait pas dressé sa forteresse armée, parmi toutes les mignardises et les jolies mièvreries des alentours. Grâce à elle on a pu sentir que la jouissance des biens de la vie dépendait étroitement de l'énergie réservée à leur conquête, à leur défense et à leur diffusion.

Aussi notre passant idéal, au lieu de se hâter loin de la coupole rouge, en un mouvement de répulsion et de mépris des images sanglantes qu'elle évoquait, l'a-t-il considérée, longuement, retenu par l'austère langage qu'elle lui parlait. Beaucoup d'autres passants ont été retenus, avec lui, par l'insistance de ce langage, que des niais auraient voulu leur faire négliger, parce qu'ils le déclarent démodé. Notre passant et tous les autres qui ont subi la même hantise de la coupole rouge ont pénétré à l'intérieur de sa sphère. Ils y ont vu beaucoup de canons. Il y en avait d'énormes et des petits. Grosses ou moindres pièces offraient les mêmes facilités de mouvement que des jouets mécaniques, solides et bien réglés. Tous ces passants regardaient ces outillages meurtriers, jolis et inoffensifs dans leur repos, avec le respect, le silence ému, l'attention aux éveils de la pensée, dont on est saisi devant les phénomènes des grandes forces, qui rapetissent l'homme à ses propres yeux, au contact des immensités. A côté de la coupole rouge, dans des galeries voisines, d'autres canons encore, des obus innombrables, des engins de destruction formidables et ingénieux, tout un énorme matériel de guerre, agrandissaient la vision des luttes survivantes à toutes les utopies, emplissaient l'imagination d'images de bataille, dressaient la guerre en expectative, au-dessus des frêles édifices de l'Exposition, ne laissaient plus subsister, parmi tant d'invitations au nonchaloir, à la

sécurité, au relâchement des appétits, que son appel aux forces viriles, que son excitation des énergies. Et c'est peut-être cette évocation puissante de la guerre qui aura été la plus réelle rareté de cette Exposition, qui a voulu les donner toutes en pâture à la badauderie et à l'attention du monde entier.

*
* *

Quelques idées très saines, très substantielles et très actives sur les mentalités normales, auront été, ainsi, remises à leur place légitime, par ce vaste spectacle du labeur humain, qu'offrait l'Exposition. Nécessité de l'effort individuel pour une connaissance moyenne de l'œuvre de la vie, de plus en plus élargie ; nécessité de la soumission aux lois de la hiérarchie sociale, pour donner toute sa valeur à l'effort des collectivités, de même que la mécanique rend tout son effet par la subordination hiérarchique de ses divers organismes ; nécessité de la soumission individuelle à l'inégalité de la participation aux richesses de la vie, sans laquelle la beauté des superfluités disparaîtrait et, avec elle, l'objet même de beaucoup de travaux supérieurement rémunérateurs ; enfin et surtout nécessité de la guerre qui est l'inévitable condition de la jouissance des richesses acquises par le travail, et de leur diffusion à travers le monde ; telles sont quelques-unes des grandes idées que l'Exposition aura raffermies dans les esprits.

Ce sont de dures vérités. Il est tout naturel qu'elles affligent les âmes molles, inconsistantes, réduites à une sorte de vie végétative, par la prédominance qu'elles ont laissé prendre à leur seule sensibilité. Elles exigent un vigoureux éveil de l'intelligence, une soigneuse discipline de la volonté, une acceptation clairvoyante et résolue des réalités. Elles entretiennent et développent sous des formes affinées les rudesses héréditaires de

l'homme. Il n'y a cependant aucun risque de voir nos Français se rendre répulsifs par une culture exagérée de ces idées. Ils n'ont que trop de tendances à se soustraire à leur alimentation tonique. Mais les leçons de choses qu'ils ont pu prendre à l'Exposition et les exubérances d'énergie dont les autres peuples se font gloire, autour d'eux, sont bien propres à stimuler leur indolence. Ce stimulant de l'énergie qui résulte de l'action des réalités sur les consciences, laisse aux hommes, en définitive, moins de quiétude que par le passé. Il leur faut plus de savoir, plus de volonté, plus d'activité, à mesure que la Science multiplie les commodités de la vie. La jouissance de ces commodités exige, à mesure qu'elles se multiplient et se perfectionnent, une multiplication parallèle d'efforts individuels. Et il y a là de quoi déconcerter les esprits superficiels, persuadés que la Science n'a d'autre but que de venir en aide aux défaillances de leur activité. Tout ce que leur ont dit, assez brutalement, les agglomérations de ses merveilles et l'obsession de la coupole rouge, ne tend qu'à les tirer de leur étonnement. Plus on veut jouir des merveilles de la Science, plus il faut avoir agi, par soi, ou par ses ascendants. La Science ne diminue pas l'effort humain. Elle l'applique à des objets plus étendus. Les facilités qu'elle lui prête lui imposent en même temps plus d'extension. C'est toujours à la sueur de son front que l'homme arrache, à la Nature, les aliments de ses appétits. Il n'obtient une surabondance d'aliments que par une surabondance de sa sueur et de son effort. L'antique malédiction demeure aussi durable que la vie.

FÉLICIEN PASCAL.

LA « DIVINE COMÉDIE »

TRADUCTEURS ANCIENS ET NOUVEAUX

Voici Dante saisi par l'actualité. La mort récente de Louis Ratisbonne, l'un des traducteurs les plus connus de la *Divine Comédie*, la publication d'une nouvelle traduction en vers ramènent l'attention sur le poète florentin et sur son œuvre capitale (1).

Publiée il y a près d'un demi-siècle, la traduction de Ratisbonne a fait son temps. Sans doute, à l'occasion de la mort de l'auteur, la critique a énuméré ses œuvres et mis en bonne place cette entreprise de longue haleine. Mais Ratisbonne ne restera que l'auteur, charmant d'ailleurs, de la *Comédie enfantine*, devant son renom le plus durable au volume qui lui a peut-être demandé le moindre effort.

S'il fallait en croire un critique sceptique et fin, celui qui se voile, aux yeux des lecteurs de *l'Echo de Paris*,

(1) *La Divine Comédie* de Dante Allighieri. Traduction en vers français accompagnée du texte italien, d'une introduction historique et de notices explicatives en tête de chaque chant, par Amédée DE MARGERIE, ancien professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Nancy, doyen de la Faculté libre des lettres de Lille. Paris, Retaux, 1900, 2 vol. in-8°. — Cf. les traductions de Louis Ratisbonne, — Lamennais, — Brizeux, — Pier-Angelo Fiorentino, — Ozanam (*Purgatoire*). — La traduction de Ratisbonne est en vers; les autres sont en prose.

sous le pseudonyme de *Nestor*, l'oubli serait la faute de l'œuvre traduite plus que du traducteur. Il qualifie l'ouvrage de Ratisbonne « d'entreprise fort respectable, à cause même de sa parfaite inutilité ». Et il ajoute : « La *Divine Comédie* ne sera jamais lue par la foule française. Quant aux lettrés, ils préféreront toujours une traduction en prose plus stricte, et la plupart d'eux savent assez d'italien pour, en s'aidant de cette traduction en prose, retrouver et goûter la langue du poète. Dante d'ailleurs, contrairement à la commune opinion, est très aisé à comprendre dans son texte... Ce qui y est obscur, passages tronqués, allusions à des faits peu connus, est obscur pour les Italiens eux-mêmes et n'intéresse que les commentateurs et les érudits. » (*Echo de Paris*, 27 septembre.)

Si une telle opinion était exacte, l'œuvre en vers ou en prose, passée, présente ou future de tous les traducteurs de la *Divine Comédie* serait vouée d'avance à la stérilité. Une sorte de traduction juxtalinéaire suffirait aux lettrés et la masse des lecteurs n'aborderait jamais la connaissance d'un poème hérissé d'obscurités.

Fort heureusement, la vérité n'est point dans cette exécution sommaire. Est-il bien exact d'abord qu'une traduction en prose soit préférable à une traduction en vers ? Même au point de vue littéral, alors surtout qu'il s'agit de langues ayant autant d'affinités que l'italien et le français, ne peut-on concevoir une traduction en vers qui suive l'original d'aussi près que la traduction en prose la plus stricte ?

Et si une telle traduction est possible, ne l'emportera-t-elle pas toujours sur la prose, même la plus cadencée et la plus nombreuse ? Ne donnera-t-elle pas mieux l'impression exacte de l'original ? Ne reproduira-t-elle pas mieux le rythme, le mouvement, le balancement propre aux vers ? Le problème est de trouver des vers et une période qui répondent au rythme de l'œuvre

originale. Cette donnée résolue, la supériorité de la traduction en vers devient évidente.

Mais avec la *Divine Comédie*, traduire ne suffit pas, il faut expliquer. Nestor a bientôt fait, avec une assurance peut-être excessive, de prétendre que Dante est très aisé à comprendre dans son texte et que ce qui est obscur l'est et le reste pour tous, en dépit de tous les commentaires.

Il est bien peu des 4,500 tercets environ dont se compose la *Divine Comédie* qui puissent se passer d'explication. Assurément le lecteur, s'il ne connaît ni le personnage ni l'événement auquel Dante fait allusion, pourra comprendre le sens général et obvie de la phrase; mais combien il pénétrera plus profondément dans l'intime même de l'œuvre, combien il en saisira mieux la force et la beauté, s'il a l'intelligence de tout ce que Dante a voulu dire! Par ces explications, si elles sont multipliées, disparaîtront un grand nombre des obscurités du poème. Il en restera. Soit que Dante ait parlé de personnages ou de faits dont la trace a disparu, soit surtout qu'il ait adopté ou critiqué telle théorie dont les progrès des sciences physiques et naturelles ont démontré l'inanité, plus d'un passage restera toujours enveloppé de brumes. Même alors, est-il sans intérêt de connaître les hypothèses les plus plausibles auxquelles ces passages inéclaircis ont donné lieu? Lorsqu'il s'agit d'une œuvre qui rassemble, comme dans une encyclopédie, la plupart des connaissances de son temps, les lettrés, même les lecteurs plus superficiels, ne sauraient-ils pas gré au traducteur qui, sans les encombrer de prolixes explications, parviendrait sinon à éclaircir toutes les obscurités du poème dantesque, du moins à en poser clairement et de façon attachante toutes les données devant eux?

On voit par là qu'une traduction de la *Divine Comédie* doit satisfaire à bien des conditions qui ne sont

pas généralement imposées au traducteur d'une œuvre poétique. Il nous reste à rechercher dans quelle mesure et par quels moyens M. Amédée de Margerie a satisfait au programme ainsi tracé.

Le nouveau traducteur a, comme Ratisbonne, traduit en vers, — tercet pour tercet, — disposant ainsi d'un vers de douze pieds pour rendre un vers italien de onze pieds, c'est-à-dire de longueur à peu près égale. Le texte italien est imprimé au bas des pages. On peut donc rapprocher l'original de la traduction et l'on est immédiatement frappé de la fidélité avec laquelle celle-ci reproduit celui-là. Souvent elle semble moulée sur lui et, dans leur ensemble, aucune des traductions précédentes n'a de plus près serré le texte. Que le traducteur s'appelle Brizeux ou Fiorentino, Ozanam, Lamennais ou Ratisbonne, non seulement le nouveau traducteur soutient la comparaison avec eux, mais le plus souvent il doit leur être préféré.

Ce qui est plus essentiel peut-être pour l'impression à produire, cette fidélité n'est pas obtenue au détriment de l'élégance. La période reste constamment fluide et harmonieuse; la tournure des phrases est en même temps si française qu'à lire ces strophes à voix haute, l'auditeur croit plutôt entendre une œuvre originale qu'une simple traduction. Nulle part on ne sent l'effort d'une pensée qui a dû pénétrer dans la pensée d'autrui, d'une langue qui a dû se couler, bon gré mal gré, dans le moule d'une langue étrangère.

Le plus souvent il semble que l'auteur, libre de sa pensée, de son jet, de sa forme, n'ait pas eu à subir l'empreinte et l'entrave d'une pensée et d'une forme étrangères.

L'éloge n'est pas mince. Quelque considération, respectable à coup sûr, mais étrangère à la critique, ne nous aurait-elle pas aveuglé? Il est nécessaire d'appuyer ce jugement par des exemples. Ils en seront le

contrôle et la justification et les lecteurs auront profit à relire trois ou quatre épisodes de la *Divine Comédie.*

Célèbre est la déclamation de Dante contre l'avidité qu'il prête aux Papes. Elle a inspiré à Lamennais une de ses pages les plus vigoureuses, et une des meilleures de sa très inégale traduction :

« Je ne sais si je fus bien sensé, lui répondant en cette sorte : — Eh ! dis-moi quel trésor

« Notre-Seigneur exigea de saint Pierre, avant de remettre les clefs en son pouvoir ? Certes, pour toute demande, il lui dit : Suis-moi !

« Ni Pierre ni les autres n'exigèrent de Mathias de l'or ou de l'argent, quand par le sort il fut élu à l'office qui perdit l'âme criminelle.

« Reste donc là, car justement es-tu puni, et garde bien les deniers mal perçus, qui contre Charle te rendirent hardi.

« Et n'était que, même ici, me le défend le respect pour les clefs souveraines que tu tins pendant la douce vie,

« J'userais de paroles encore plus rudes : car votre avarice attriste le monde, foulant aux pieds les bons et élevant les mauvais.

« Ce fut vous, Pasteurs, qu'eut sous les yeux l'Évangéliste, quand, avec les rois, il vit forniquer celle qui est assise sur les eaux,

« Celle qui naquit avec les sept têtes et eut les dix cornes pour signe, tant que la vertu plut à son époux.

« Vous vous êtes fait un dieu d'or et d'argent ; et, entre vous et l'idolâtre, quelle différence, sinon qu'il en prie un, et vous cent ?

« Ah ! Constantin, de combien de maux fut mère, non ta conversion, mais cette dot que reçut de toi le premier Père enrichi ! »

Voici la traduction de M. Amédée de Margerie :

« Peut-être en ma réponse eus-je trop d'arrogance,
Mais j'osai répliquer au Pape sur ce ton :
— « De grâce, enseigne-moi ; quel prix raconte-t-on

« Que le Sauveur du monde ait exigé de Pierre
Pour lui donner les clés du ciel et de la terre ?
Un seul assurément. Il lui dit : Suis mes pas.

« Quel or ou quel argent dut payer Mathias
Lorsque Pierre et les dix, par un honneur insigne,
Lui donnèrent le rang qu'avait perdu l'indigne ?

« Garde donc, garde ici ton poste mérité ;
Garde l'or, fruit mauvais de ta rapacité,
Qui contre le roi Charle accrut ta hardiesse !

« Si je n'arrêtais pas ma langue vengeresse
Par respect pour les clés, emblème souverain,
Qui, dans le joyeux monde, honorèrent ta main,

« Je te tiendrais encore un discours plus sévère.
C'est votre avidité qui contriste la terre,
Foulant les bons, portant les méchants aux honneurs.

« L'apôtre vous avait reconnus, faux pasteurs,
Alors qu'il vit la femme assise au bord de l'onde,
Prostituer son corps à tous les rois du monde,

« Elle qui, née avec sept têtes sur les monts,
Portait royalement dix cornes à ses fronts,
Quand son époux aimait les vertus en son âme.

« Aux dieux d'or et d'argent rendant un culte infâme,
De l'aveugle idolâtre en quoi différez-vous ?
Il adore un faux dieu, vous les adorez tous.

« Oh ! Constantin, combien ta faute fut profonde
Non de te convertir, mais des biens de ce monde
D'enrichir par tes dons le pontife romain ! »

Ou nous nous trompons fort, ou la traduction nouvelle, non moins vigoureuse que celle de Lamennais, l'emporte singulièrement sur elle par le charme du rythme.

Dans l'épisode de Françoise de Rimini, Lamennais est inférieur. Il n a pas su transformer sa rudesse en douceur. Au contraire Brizeux, dans sa langue harmonieuse, donne quelque idée du suave récit de Dante :

« Et elle à moi : « Il n'est pas de plus grande douleur que de se rappeler un temps heureux dans la misère, et ton savant maître le sait bien.

« Mais si tu as un si grand désir de savoir quelle fut la première racine de notre amour, je ferai comme celui qui pleure et parle tout à la fois.

« Nous lisions un jour par passe-temps les aventures de Lancelot et comment il fut épris d'amour; nous étions seuls et sans aucune défiance.

« Plusieurs fois cette lecture fit nos yeux se chercher et notre visage changer de couleur; mais ce fut un seul passage qui décida de nous.

« Quand nous vîmes le doux sourire de l'amante couvert par le baiser de son amant, celui-ci, qui jamais ne sera séparé de moi,

« Me baisa la bouche, tout tremblant; le livre et celui qui l'écrivit furent pour nous un autre Galléhaut; ce jour-là, nous ne lûmes pas davantage. »

Et voici, avec la supériorité de la cadence poétique sur la prose la mieux rythmée, la traduction nouvelle dont la fidélité est remarquable :

« Et Françoise : — « Il n'est pas de douleur plus amère
Que de se rappeler, au sein de la misère,
Le bonheur du passé; ton Maître le sait bien.

« Mais puisque tu voudrais connaître le lien
Et le premier anneau de cet amour si tendre,
A travers mes sanglots ma voix va te l'apprendre.

« Nous lisions Lancelot par passe-temps un jour,
Et comment il fut pris dans les chaînes d'amour.
Nous étions sans soupçon, et seuls par aventure.

« Nous pâlîmes souvent pendant cette lecture;
Plus d'une fois mes yeux rencontrèrent ses yeux;
Mais une ligne enfin nous vainquit tous les deux.

« Quand nous lûmes comment le souris de Ginèvre
Par ce parfait amant fut baisé sur sa lèvre,
Celui-ci, que de moi rien ne peut diviser,

« Tout tremblant sur ma bouche il osa me baiser.
Le Galehaut pour nous fut cette impure page,
Et nous ne lûmes point, ce jour-là, davantage. »

Fiorentino, cet Italien qui maniait le français comme sa langue maternelle, a vigoureusement traduit le récit d'Ugolin :

« Si tu ne pleures pas, de quoi donc pleures-tu ?

« Déjà ils étaient réveillés, et l'heure approchait où l'on nous apportait notre nourriture, et chacun de nous tremblait de son rêve, quand j'entendis clouer sous moi la porte de l'horrible tour ; alors je regardai fixement mes enfants sans prononcer un mot. Je ne pleurais pas ; mon cœur était devenu de pierre. Ils pleuraient, eux, et mon Anselmuccio me dit : « Comme tu regardes, père ! qu'as-tu ? » Cependant je ne versai pas une larme, je ne répondis pas, tout ce jour ni la nuit suivante, jusqu'à ce que le soleil se levât de nouveau sur le monde. Comme un faible rayon se fut glissé dans la prison douloureuse, et que j'eus reconnu mon propre aspect sur leurs quatre visages, je me mordis les deux mains de douleur, et mes enfants, croyant que c'était de faim, se levèrent tout à coup en disant : « O père ! il nous sera moins douloureux si tu manges de « nous ; tu nous as vêtus de ces misérables chairs, tu peux nous en « dépouiller. » Alors je m'apaisai pour ne pas les contrarier davantage ; tout ce jour et l'autre qui suivit, nous restâmes tous muets. Ah ! terre, dure terre, pourquoi ne t'ouvris-tu pas ?

« Lorsque nous atteignîmes le quatrième jour, Gaddo se jeta étendu à mes pieds, en disant : « Tu ne m'aides pas, mon père ! » Là il mourut, et comme tu me vois, je les vis tomber tous les trois, un à un, entre le cinquième et le sixième jour, et je me mis, déjà aveugle, à les chercher à tâtons l'un après l'autre, et je les appelai pendant trois jours alors qu'ils étaient déjà morts... Puis la faim l'emporta sur la douleur. »

Quand il eut achevé, avec les yeux ternes, il reprit le pauvre crâne dans ses dents, qui broyaient l'os avec la rage d'un chien. »

Ecoutons à son tour M. Amédée de Margerie :

« Si tu n'en pleures pas, tu n'as jamais pleuré.

« Ils s'éveillent enfin ; et bientôt l'heure sonne
Du repas qu'au matin notre geôlier nous donne.
Nous méditions ce rêve, attendant son retour ;

« Et j'entendis clouer la porte de la tour;
Et regardant alors mes quatre fils en face,
L'œil fixe, bien longtemps je demeurai de glace.

« Et je ne pleurai pas; mais ils pleuraient. L'un d'eux,
Mon Anselmuccio, me dit : — « Pourquoi tes yeux
« Nous fixent-ils ainsi? Qu'as-tu donc, ô mon père? »

« Ma voix resta muette, et sèche ma paupière,
Et tout ce jour, et tant que l'autre nuit dura.
Mais au second soleil quand le jour s'éclaira,

« Quand un faible rayon par un étroit passage
Glissa dans la prison, quand je vis mon visage
Sur quatre fronts pâlis quatre fois reflété,

« Je mordis mes deux mains, par la rage emporté.
Ils crurent que la faim me causait ce délire,
Et je les vis soudain se lever, et me dire :

— « Tu peux, père, tu peux calmer notre douleur;
« Mange; voici nos corps. De ces chairs de malheur
« Tu nous as revêtus; délivres-en nos âmes (1). »

« Alors je me contins pour eux, et nous passâmes
Ce jour et le suivant en silence à souffrir.
O terre sans pitié, tu devais t'entr'ouvrir!

« Mais lorsque reparut la quatrième aurore,
Gaddo jusqu'à mes pieds put se traîner encore,
Et puis tomba, disant : — « O père, sauve-moi! »

(1) Le texte italien porte : *Tu ne vestisti queste misere carni, e tu le spoglia.* — Le traducteur, en rendant *misere carni* par *chairs de malheur*, sans rien ajouter au sens, a déjà donné une force et une beauté singulières à la pensée. Il y a plus; la nécessité de la rime l'a amené à traduire : *tu le spoglia* par : *Délivres-en nos âmes*, addition heureuse qui, sans dénaturer la pensée de Dante, la complète et l'agrandit. Les trouvailles de ce genre ne sont pas rares dans cette œuvre profondément réfléchie et fouillée. Voyez, comme tour de force de traduction, le chant dit des *Métamorphoses* (*Enfer*, ch. XXV.)

« Il mourut. A leur tour, comme ici tu me vois,
Après deux jours, je vis succomber ses trois frères ;
Et, la clarté déjà manquant à ma paupière,

« Je cherchais à tâtons, et sur eux me penchais,
Et, morts depuis trois jours, encor je leur parlais.
Puis le jeûne fit plus que la douleur de l'âme... »

« Il dit. Son œil brilla d'une sinistre flamme,
Et puis il se remit au crâne et, sans repos,
Comme un chien famélique il en broya les os. »

De la traduction de Ratisbonne, on peut dire qu'elle a le double défaut d'être heurtée, peu harmonieuse, et d'être souvent écrite en un français flottant où tour à tour les formes de phrase et les expressions mêmes du seizième siècle se heurtent avec celles usitées de nos jours. Ce double défaut devait la faire vieillir vite. Un court exemple suffira pour marquer le contraste entre les deux traducteurs en vers. Nous prenons une charmante comparaison du chant vingt-septième du Purgatoire.

Ratisbonne traduit ainsi :

Ainsi qu'on voit en paix sur les cimes ardues
Les chèvres ruminant quand elles sont repues ;
Tout à l'heure folâtre et léger maraudeur,

A l'ombre maintenant le troupeau dort tranquille,
Tandis que le soleil flamboie et, qu'immobile,
Courbé sur son bâton, les garde le berger.

Et comme le pasteur, paisible sentinelle,
Parque la nuit auprès de son troupeau fidèle
Et des loups ravisseurs écarte le danger :

Tels nous étions alors tous trois dans cette passe,
Eux les deux bons pasteurs, et moi la chèvre lasse,
Serrés des deux côtés contre l'escarpement.

Voici comment, à son tour, M. Amédée de Margerie rend les mêmes pensées :

Les chèvres qui, leur faim n'étant point assouvie,
Sur la cime des monts bondissaient follement,
A l'aise ayant brouté, viennent paisiblement

A l'ombre ruminer, tant que le soleil darde.
Penché sur son bâton, le chevrier les garde,
Et se repose ainsi sans les perdre des yeux.

Le berger qui, la nuit, bivouaque sous les cieux,
Veille immobile auprès de ses brebis fidèles,
Pour empêcher le loup de s'élancer sur elles.

Tels alors nous étions tous les trois dans ces lieux,
Moi, la petite chèvre, eux, les bergers pieux,
Pressés des deux côtés par la muraille sombre.

Le lecteur a sous les yeux toutes les pièces de comparaison. A lui de juger de la valeur de la traduction nouvelle.

Mais avec la *Divine Comédie*, traduire — nous le répétons — n'est qu'un des problèmes à résoudre. Expliquer est le second, le plus difficile, le moins résolu jusqu'à ce jour.

Tantôt, comme Lamennais, on rejetait quelques notes très brèves à la fin du chant ; tantôt, comme Fiorentino, on plaçait en tête un résumé de trois ou quatre lignes, une sorte de titre développé. Tantôt, comme Ratisbonne, on réunissait les deux systèmes, faisant précéder le chant d'un court résumé, le faisant suivre de notes insuffisantes. Plus complet, dans sa traduction du Purgatoire, Ozanam faisait suivre les chants de plus longs commentaires; mais ils nous sont restés sous forme de notes des leçons qu'il avait professées à la Sorbonne.

Il restait une forme à trouver qui éclaircît les obscurités du texte, mais rendît attachante la lecture des explications fournies. C'est à proprement parler l'originalité de la traduction nouvelle.

M. Amédée de Margerie a lu toute une bibliothèque

sur Dante. Commentaires allemands et italiens, rien n'a échappé à ses investigations patientes, poursuivies pendant un quart de siècle, entre maints autres travaux.

Seulement, au lieu de consigner le résultat de ses longues recherches dans des notes qui ne peuvent se lire d'un trait et dont la lecture hachée, au fur et à mesure des renvois intercalés au texte, enlève une grande partie de son intérêt à la traduction elle-même, empêche le lecteur de saisir le mouvement et l'ordonnance de la pensée, de s'échauffer à la lecture ininterrompue d'invectives éloquentes, de récits poétiques qui ne veulent pas être coupés par des arrêts malencontreux, — au lieu de diviser, comme Ratisbonne, en deux parts ses notes et observations, de résumer d'un côté le chant et d'annoter de l'autre les points obscurs, le nouveau traducteur s'est arrêté à une conception qui paraît simple, qui paraît la seule depuis qu'il l'a trouvée et appliquée, mais dont personne cependant ne s'était avisé avant lui.

En tête de chaque chant, en une notice d'une certaine étendue, écrite d'un style soigné et attachant, le traducteur non seulement résume le chant qui va suivre, mais à mesure qu'il avance dans l'exposé, il donne toutes les explications nécessaires de façon que rien d'essentiel ne reste obscur. Le lecteur est mis ainsi au courant des controverses auxquelles a pu donner lieu l'interprétation de telle ou telle pensée, des faits et des personnes auxquels le texte fait des allusions directes ou voilées, des théories philosophiques ou physiques, des points de doctrine religieuse que Dante expose avec ampleur ou auxquels il se réfère en quelques mots. En d'autres termes, M. Amédée de Margerie écrit une sorte de chant explicatif à côté du chant original, — le premier dont le mérite essentiel est d'être clair, de ne rien laisser dans l'ombre de ce qu'il est né-

cessaire de connaître, — le second qui est l'œuvre elle-même avec ses impérissables beautés, son mouvement lyrique, sa richesse d'imagination, son abondance d'images et de métaphores aussi justes que sobres, presque complètement dépouillé de ses obscurités désormais dévoilées.

A lire sans commentaires cette œuvre profonde et obscure, on a l'illusion — à laquelle n'a point échappé le critique que nous citions au début de cette étude — de croire qu'on a compris aisément tout ce qui était accessible, que ce qui est obscur l'est et doit l'être pour tous.

A parcourir les notes explicatives que M. Amédée de Margerie a écrites à côté de chaque chant, on comprend l'ordonnance de l'œuvre originale; ses obscurités disparaissent et ses beautés se montrent sous un jour plus éclatant.

A ce point de vue, il n'est pas exagéré de dire que la traduction nouvelle est définitive, qu'elle révélera la *Divine Comédie* à beaucoup de ceux qui se flattaient de la connaître, qu'elle en rendra la lecture accessible à un grand nombre d'autres, et qu'ainsi la connaissance d'une œuvre dont les beautés sont incomparables sera mise à la portée de tous ceux qui ont la passion du beau.

Une telle traduction devait être précédée d'une vaste introduction historique. L'auteur n'y a point manqué. En un chapitre d'une magnifique ordonnance, M. Amédée de Margerie a placé la *Divine Comédie* et Dante dans leur cadre, traçant de l'Italie des treizième et quatorzième siècles, de ses rapports avec l'Allemagne et avec la France, de la ville de Florence, de son organisation municipale, de ses luttes au dehors, de ses querelles intestines, un tableau complet, clair, plein de mouvement et de vie.

« En présentant le résultat de ce long travail au pu-

blic français et au public italien qui seront juges de sa valeur, le seul témoignage que je puisse me rendre est d'avoir eu, pour seuls inspirateurs et seuls guides, l'amour de ce grand art qui élève les âmes et l'amour de la vérité historique qui les éclaire. » On ne saurait mieux préciser la portée de l'œuvre nouvelle. Par l'élégance soutenue, la vigueur et la fidélité de la traduction, elle n'est pas indigne du poète florentin ; et elle est digne de prendre place parmi les œuvres historiques par le contingent de recherches personnelles auxquelles s'est livré le traducteur et par l'originale mise en œuvre des matériaux amassés de toutes les provenances, et fondus avec un soin judicieux dans une harmonieuse unité.

JULES AUFFRAY.

BRIMBELLES

Dans la jeunesse les années ne s'en vont pas; elles viennent.

*

Pour certaines âmes, tomber n'est pas choir, mais rebondir.

*

Mettez une sourdine à votre bonheur quand vous approchez des affligés.

*

C'est une petite perfidie de louer à outrance ses amis, pour qu'on soit tenté de signaler leurs défauts.

*

Mieux vaut aimer sans retour que de ne point aimer.

*

On désire quitter cette vie autant pour *ne plus voir* que pour *voir mieux*.

*

Plus le temps nous est mesuré, plus il nous semble vite passé.

*

Soyez plus flatté d'être convié aux deuils qu'aux

fêtes; on recherche les gens de cœur lorsque les autres se retirent.

*

Nulle harmonie plus délicieuse que celle de la voix aimée.

*

Ceux qui cherchent le plus à attirer l'attention, presque toujours la méritent le moins.

*

Au risque d'être mal venu, soyons l'avertisseur d'autrui, si toutefois notre cri d'alarme doit être un cri de salut.

*

Écouter attentivement son interlocuteur, c'est rester chapeau bas devant lui; combien oublient même de se découvrir!

*

Qui n'a jamais pardonné, n'a jamais vraiment aimé.

*

Les petites négligences peuvent conduire à de grands désastres, comme les fissures d'une digue à d'affreuses catastrophes.

*

Derrière sa vitre, l'égoïste regarde avec même plaisir la pluie tomber sur les passants ou le malheur sur autrui.

*

L'intérêt qu'on nous témoigne n'est souvent qu'un égoïsme déguisé.

*

N'avez-vous jamais songé, devant les nombreuses caisses qui nous suivent au moindre déplacement, à

cette autre — unique et si étroite — qui suffira pour nous transporter de ce monde dans l'autre?

*

Il en est qui se font gloire de s'habiller chez le grand faiseur et daignent à peine meubler leur esprit au bazar.

*

Ceux à qui on n'a jamais dit « je t'aime » sont plus aimés souvent que ceux à qui on l'a répété cent fois.

*

Notre chemin s'allonge ou se raccourcit selon que la douleur ou la joie nous y escortent.

JEANNE DOMPIERRE.

LE MOIS SCIENTIFIQUE

La suppression des arrêts des trains aux stations. — La téléphonie sans fil. — L'aluminothermie, nouveau procédé de préparation des métaux à l'état pur et d'obtention de températures élevées. — L'épidémie de peste de Glascow.

Les arrêts des trains à des stations plus ou moins rapprochées constituent un obstacle considérable à la rapidité des transports en commun sur les voies ferrées, et l'éducation du public, dans l'art de monter rapidement en voiture, a des limites qui ne sauraient être dépassées sans quelque danger pour les voyageurs, et de grosses responsabilités pour les compagnies.

Toujours est-il que, sur les lignes de banlieue, le temps perdu par les arrêts aux stations n'est pas loin de représenter la moitié de la durée des trajets, au grand préjudice des voyageurs autant qu'à celui des compagnies, qui sont forcées de limiter le nombre de leurs trains en deçà des besoins de la circulation, ou de rapprocher ceux-ci de telle façon que leur protection devient très aléatoire.

La pénétration des voies ferrées dans les grandes villes, dont plusieurs sont déjà pourvues de *métropolitains* en cours de développement, rendra très sensible

cette cause de lenteur des transports, lenteur qui, vraisemblablement, sera corrigée dans un avenir peu éloigné par l'adoption de quelque système analogue à celui que nous allons décrire.

Il y a cinq ans déjà, un ingénieur des ponts et chaussées, M. J. Thévenet Le Boul, avait proposé à ce problème une solution élégante, sinon très pratique, consistant à faire circuler des trains continus le long d'embarcadères rotatifs.

Ce système différait essentiellement des appareils dits *plates-formes roulantes*, que tout le monde connaît maintenant pour les avoir pratiqués à l'Exposition. De tels trottoirs roulants, pour la réalisation d'une vitesse de trains de chemins de fer, exigeraient en effet un nombre de trottoirs successifs économiquement inadmissible.

Dans le système de M. Thévenet Le Boul, au contraire, les trains n'étaient accessibles qu'à des stations déterminées, mais ils gardaient une vitesse constante pouvant aller jusqu'à 12, 15, 20 kilomètres et plus à l'heure, et les voyageurs y prenaient place par une manœuvre unique, simple et sans danger.

Cette faculté d'accès à un train en pleine marche était assurée par des embarcadères rotatifs formés par des plates-formes animées, autour de leur centre, d'un mouvement tel que la vitesse, à leur circonférence, fût égale à celle du train qui les contournait sur environ les trois quarts de leur développement.

Le public abordait ces plates-formes par la région centrale, dont la vitesse était, bien entendu, considérablement réduite. Le rayon de l'évidement central étant, par exemple, de 4 mètres, et le rayon total étant de 20 mètres, le train marchant à 12 kilomètres à l'heure, les voyageurs n'avaient à aborder, au centre de l'embarcadère, qu'une vitesse de $0^{m},66$ par seconde, c'est-à dire la moitié de la vitesse d'un homme au pas.

On voit donc qu'un voyageur, si peu ingambe qu'il puisse être, pourrait facilement monter sur une telle plate-forme rotative, et se diriger vers le bord extérieur où il aurait alors la même vitesse que le train. Il monterait par suite dans ce dernier sans éprouver aucune réaction sensible et aussi facilement qu'on se meut dans un compartiment d'un train en marche.

La descente du train s'effectuerait avec la même facilité par la manœuvre inverse, le voyageur disposant, pour quitter son compartiment, de tout le temps pendant lequel sa voiture reste en contact avec la plate-forme de la station où il veut descendre.

Le système était assurément très ingénieux. Malheureusement, il comportait des trains continus, se déroulant en un ruban circulaire et ininterrompu de la tête de ligne à son point terminus; et cette disposition, qui, il est vrai, a l'avantage de la sécurité absolue au point de vue des accidents de rencontre ou de tamponnement, a le tort de ne pouvoir s'adapter qu'aux parcours peu étendus, ou de comporter des frais de matériel exagérés.

Il faut toutefois reconnaître que la continuité des trains, dans les limites où elle pourrait être employée, pour les trajets métropolitains, par exemple, aurait, en plus de celui de la sécurité, l'avantage de l'indépendance du travail moteur d'avec les accidents du profil de la ligne. Quelles que soient les pentes et rampes du tracé, le travail de mise en marche du matériel roulant est le même, les voitures qui gravissent une rampe étant aidées par celles qui la descendent.

Quant à la puissance du trafic, elle est considérable pour les trains continus, même formés de voitures ne comportant que deux places de front. Un calcul très simple montre en effet qu'avec une vitesse réduite de 12 kilomètres à l'heure, et une plate-forme élémentaire de $1^{m},60$ de longueur à deux banquettes portant les

voyageurs, le nombre des voyageurs transportés par heure serait de trente mille!

C'est ce que débiteraient des trains normaux de chemin de fer de vingt voitures chacun, passant à pleine charge toutes les deux minutes, ou ce que pourraient transporter vingt lignes de tramways à voitures complètes, et à départs également espacés de deux minutes.

Assurément un tel système aurait rendu de grands services au public, cette année, par les facilités qu'il aurait apportées à l'évacuation de l'Exposition, et nous n'aurions pas donné aux étrangers le pénible spectacle d'un métropolitain encombré au delà de toute prudence et de toute convenance, et d'un trafic d'ailleurs de beaucoup insuffisant.

Mais la continuité des trains n'est pas une nécessité, et un ingénieur anglais, M. John Perry, propose à son tour un système qui n'est, au fond, que celui de l'ingénieur français, dont il diffère seulement par la conservation des trains ordinaires, discontinus et successifs.

Vraisemblablement, M. Perry ignorait le projet de M. Thévenet Le Boul; et le système qu'il propose paraît lui avoir été inspiré par le calcul des pertes énormes d'énergie occasionnées par le démarrage et l'arrêt des trains à chaque station du nouveau chemin de fer souterrain de Londres (Central London Railway).

L'ingénieur anglais demande donc qu'à chaque station, le quai d'embarquement soit remplacé par une sorte de vaste plaque tournante ayant à la circonférence la vitesse du train à desservir. Au centre, comme dans le système français, se trouverait l'escalier d'accès commun aux deux directions du train, mais des couloirs seraient ménagés dans la plaque tournante pour conduire de l'escalier central aux divers trains, avec des indications pour guider les voyageurs. Ceux-ci,

nous le répétons, partant d'une vitesse de rotation presque insensible, se trouveraient à l'extrémité du couloir convenable, entraînés à la vitesse même du train dans lequel ils doivent monter; et rien ne serait plus facile pour eux que de s'y installer. Ils disposeraient d'ailleurs pour cela d'un certain temps dépendant naturellement de la grandeur de la plaque tournante et de l'angle du secteur suivant lequel le train lui resterait tangent.

Bien entendu, avec des trains composés de voitures ordinaires, ne pouvant embrasser que des courbes très développées, des plates-formes à court rayon ne pourraient être employées; et celles que prévoit M. Perry n'auraient pas moins de 150 mètres de diamètre.

Pour une vitesse de 12, 8 kilomètres à l'heure, au bord libre, l'escalier central d'une telle plate-forme devrait effectuer sa résolution en 134 secondes.

Le temps laissé aux voyageurs pour monter ou descendre serait de 60 secondes — temps largement suffisant dans ces conditions — et des écriteaux bien apparents indiqueraient au fur et à mesure le temps restant disponible pour cette opération : 50, 40, 30, 20, 10 secondes. Au signal 0, une barrière viendrait fermer l'extrémité du couloir, le voyageur verrait le train s'éloigner et attendrait le train suivant.

Les portières pourraient du reste être ouvertes et fermées automatiquement à l'arrivée au contact de la plate-forme tournante et au moment où le train la quitte.

Quoi qu'il en soit de l'avenir réservé à ces ingénieux systèmes, il n'est pas contestable qu'ils apparaissent comme très pratiques et au point de vue du mécanisme et au point de vue du coût d'établissement, et qu'ils réaliseraient une grande économie de temps et d'énergie.

Nous voyons même dans quelque installation simi-

laire la solution du problème de l'échange des sacs de dépêches entre les petites stations et les trains express.

Ceux-ci pourraient, en effet, dans le voisinage desdites stations, ralentir leur vitesse jusqu'à la limite suffisante pour mettre en mouvement, à leur passage, un fragment de trottoir mobile qui les suivrait, en marche parallèle de sens et de vitesse, pendant quelques centaines de mètres, ce qui permettrait l'échange, en toute sécurité, des sacs de dépêches et de colis postaux.

*
* *

Lors du Congrès de l'Association britannique, pour l'avancement des sciences, qui s'est tenu récemment à Stradford, un éminent physicien anglais, sir William Preece, a fait une communication qui n'a certainement pas eu chez nous le retentissement qu'elle méritait.

Il s'agissait en effet de la téléphonie sans fil, dont le savant anglais venait simplement annoncer la naissance et la parfaite viabilité. La télégraphie sans fil étant à peine âgée de trois ans, on voit que le nouveau progrès ne s'était pas fait attendre. Voici comment on avait été amené à sa découverte.

En 1894, en Ecosse, dans les terres hautes, des expériences avaient été entreprises par M. Gavey pour déterminer les lois régissant la transmission des signaux Morse par une méthode électro-magnétique de télégraphie sans fil, toute différente d'ailleurs de celle qui a prévalu et dont nous avons eu l'occasion de décrire ici même le principe, dû à notre compatriote M. Branly, et l'application due à M. Marconi.

Deux fils parallèles, bien reliés à la terre, avaient été placés de chaque côté d'un lac, le Loch Ness, et des dispositions avaient été prises qui permettaient de rac-

courcir systématiquement ces fils pour arriver à déterminer le minimum de longueur nécessaire pour l'enregistrement satisfaisant des signaux.

M. Gavey eut alors l'idée de comparer les signaux téléphoniques et les signaux télégraphiques et de rechercher si la parole articulée pourrait être transmise dans les mêmes conditions que les signaux Morse. Les essais montrèrent de suite qu'il était en effet possible d'échanger la parole à travers le Loch, à une distance moyenne de 2 kilomètres, entre deux fils parallèles dont la longueur avait été réduite à 6 kilomètres sur chaque rive.

L'émotion soulevée, en 1897, par l'application qu'à cette époque M. Marconi fit des ondes hertziennes, détourna l'attention de l'étude de la méthode électromagnétique, qui parut bientôt surannée, et qui cependant était bien pratique. Mais deux autres savants anglais, MM. Evershed et Olivier Lodge, avaient néanmoins persévéré dans cette voie, et devaient arriver bientôt à perfectionner le procédé en y introduisant d'admirables systèmes d'appel.

En 1899, des expériences, faites cette fois par sir William Preece sur le détroit Menai, mirent en lumière ce fait, que les effets téléphoniques les meilleurs sont produits quand les fils parallèles sont terminés par des plaques plongeant dans la mer. Dans ces conditions, les effets ordinaires d'induction étaient considérablement accentués par les effets conducteurs à travers l'eau, et, comme conséquence, la longueur des fils parallèles pouvait encore être réduite.

D'ailleurs, aucun appareil spécial n'était nécessaire et les transmetteurs téléphoniques ordinaires étaient utilisés sans bobines d'induction.

Sur ces entrefaites, le besoin d'établir une communication entre les îles ou rochers connus sous le nom de Skerries et la terre ferme d'Anglesey s'étant fait

sentir, on décida qu'on recourrait à la téléphonie sans fil.

Il fallait mettre le phare des Skerries en relation avec la station garde-côte de Cemlyn.

Un fil de 680 mètres de longueur fut tendu le long des Skerries, et un autre de 600 mètres fut également tendu à Cemlyn, à partir d'un point situé en face des Skerries.

Chaque ligne se terminait par une plaque immergée dans la mer. La distance moyenne entre les parties parallèles des deux fils était de quatre kilomètres et demi.

L'usage a prouvé que les communications téléphoniques obtenues dans ces conditions étaient excellentes; et le système fonctionne actuellement à la satisfaction de tous.

D'autres essais encore ont d'ailleurs été faits récemment, par exemple entre Rathlin Island, sur la côte septentrionale de l'Irlande, et la terre ferme. Ici, l'étendue à franchir pour les ondes vocales est plus considérable, car la langue de terre de Rathlin, la plus voisine de la terre ferme, en est encore distante de près de six kilomètres et demi. Néanmoins M. Gavey réussit parfaitement dans cette nouvelle installation de téléphonie sans fil.

On peut donc considérer qu'aujourd'hui, la téléphonie sans fil à travers un bras de mer est un système pratique et d'usage commercial.

Aucune expérience n'a encore été faite avec des navires, mais il est permis de penser que rien n'empêcherait d'échanger des conversations téléphoniques entre navires, ou entre la côte et un navire, à des distances considérables, et au moyen d'appareils ordinaires, le circuit étant formé d'un fil de cuivre reliant les sommets des mâts et se terminant, à chaque extrémité du navire, par une plaque immergée dans la mer.

*
* *

La chimie a, tout récemment, doté l'industrie d'un nouveau procédé permettant d'obtenir, dans des conditions peu onéreuses et très simples, des températures très élevées. Le besoin de telles températures se présentant très fréquemment dans les industries métallurgiques, entre autres, la nouvelle méthode dont nous allons exposer le principe nous paraît appelée à de nombreuses applications.

On a donné le nom d'*aluminothermie* à cette méthode, qui repose en effet sur l'emploi de l'aluminium, et dont le point de départ se trouve dans le principe dit du « travail maximum », principe établi par M. Berthelot et exprimant ce fait, qu'une réaction chimique hypothétique est en effet réalisable, toutes les fois que la quantité de chaleur dégagée dans cette réaction est positive. Autrement dit, deux corps étant en présence, si le calcul montre que les nouvelles combinaisons que vous en attendez doivent produire un dégagement de chaleur, ces nouvelles combinaisons se feront effectivement. Si au contraire elles ne pouvaient se faire qu'après absorption de chaleur, il ne faudrait attendre aucune action réciproque.

Or, si l'on compare les quantités de chaleur dégagée par la combinaison d'un atome des différents métaux avec un atome d'oxygène, c'est-à-dire par la combustion élémentaire de ces métaux, ces quantités sont entre elles dans les rapports donnés par les chiffres ci-dessous :

Magnésium.....	145,5	Cadmium.....	66,3
Lithium........	145,0	Fer..........	65,9
Calcium........	145,0	Tungstène....	65,7
Strontium......	131,2	Cobalt........	64,5

Aluminium.....	131,2	Nickel........	61,5
Sodium........	100,9	Plomb........	50,8
Potassium......	98,2	Bismuth	46,4
Silicium........	90,9	Thallium......	42,8
Core...........	90,9	Cuivre........	41,8
Manganèse.....	90,0	Mercure.......	25,5
Zinc...........	84,8	Argent........	7,0
Étain..........	70,8	etc.	

D'où l'on peut conclure que l'aluminium, mis en contact avec un oxyde d'un des métaux qui le suivent dans cette liste, lui prendra son oxygène, la formation du nouvel oxyde devant mettre en liberté une quantité de chaleur égale à la différence des nombres donnés.

Comme on le voit, l'aluminium serait incapable de réduire seulement les oxydes de magnésium, de lithium, de calcium et de strontium.

La première conséquence de ce fait, c'est la possibilité, grâce à l'aluminium, de préparer à l'état pur une très longue liste de métaux.

Il est bien évident d'ailleurs que si l'on a choisi l'aluminium, et non l'un des quatre métaux qui lui sont supérieurs, c'est que le prix de ce métal est maintenant très bas, tandis que la préparation des autres métaux est beaucoup plus difficile, sans parler de la rareté des minerais de lithium et de strontium.

Hâtons-nous de dire que le rôle réducteur de l'aluminium est connu depuis longtemps et a déjà servi à la préparation de quelques métaux d'un isolement difficile, tels que le silicium, le manganèse et le vanadium.

Mais ce qui est nouveau, c'est l'adaptation, que l'on doit à M. Goldschmidt, de cette réaction de laboratoire aux opérations de la grande industrie. Le procédé indiqué par le chimiste permet en effet de rendre l'opération continue, et d'utiliser la chaleur dégagée au commencement de la réaction pour produire la réac-

tion elle-même. Il repose sur ce fait que, lorsqu'on mélange de l'aluminium en grain ou en poudre avec un oxyde métallique, en proportions convenables, et que l'on arrive à amorcer la réaction en un point de la masse, celle-ci se propage rapidement.

Les peroxydes étaient tout indiqués pour obtenir un amorçage facile, et M. Goldschmidt a combiné une cartouche d'allumage, petite boule composée de poudre d'aluminium et de poudre de bioxyde de barym, auxquelles on ajoute un agglutinant.

Il suffit alors de placer cette amorce à la surface du mélange sur lequel on veut agir, et d'y enfoncer un fil de magnésium allumé. Le feu se communique aussitôt à la masse, et la réaction se propage.

S'il s'agit de préparer un métal à l'état pur, on se sert d'un creuset que l'on remplit au quart du mélange de poudre d'aluminium et de l'oxyde à réduire, dans les proportions indiquées par la constitution moléculaire; et sur ce mélange, on verse quelques grammes de poudre d'allumage, que l'on enflamme avec une allumette. Il se produit immédiatement une très légère explosion, et le feu se communique à toute la masse qui entre en fusion. Dès que le bain apparaît liquide, il suffit alors d'ajouter, à l'aide d'une pelle à main, et par petites portions, ce qui reste du mélange à traiter, jusqu'à épuisement de la matière préparée. On laisse ensuite refroidir le creuset, que l'on brise après quelques heures; et l'on peut recueillir une matière qui se divise aisément en deux parties : le culot, formé du métal pur dont on cherchait la préparation, et une partie supérieure formée d'alumine.

On voit combien est simple, facile, et en même temps élégante cette préparation des métaux, encore naguère si compliquée et si onéreuse.

Actuellement, plusieurs usines préparent le chrome et le manganèse d'après cette méthode, applicable éga-

lement à la préparation des alliages. On conçoit en effet qu'il suffit de réduire simultanément plusieurs oxydes, dans les proportions indiquées, pour obtenir les mélanges métalliques.

Mais cette méthode aluminothermique n'a pas que cette application à la préparation des métaux purs. La quantité considérable de chaleur qui accompagne la réaction de certains oxydes peut être utilisée pour de nombreuses opérations industrielles, d'habitude fort péniblement exécutées.

Ainsi, dans la préparation du chrome, la température développée a pu être évaluée à environ 3,000 degrés; et avec une telle chaleur, toutes les opérations de brasage et de soudure doivent se faire avec une simplicité et une rapidité admirables. Il suffit en effet d'environner les parties métalliques à souder d'un manchon en terre réfractaire où l'on produit la réaction thermogène de l'aluminium sur un oxyde déterminé, pour obtenir la fusion des parties métalliques en présence, et par suite leur soudure en moins de temps qu'il n'en faut pour décrire l'opération.

Pour ces emplois industriels, M. Goldschmidt prépare un mélange d'une homogénéité constante et d'une inflammabilité facile, formé d'oxyde de fer très bien pulvérisé et de grains d'aluminium de petites dimensions et de formes régulières.

*
* *

Il faut reconnaître que l'Europe fait très bonne contenance en face de la peste, et que ce mot semble avoir décidément perdu son antique vertu d'affoler les populations.

Il serait cependant imprudent de tomber dans l'excès contraire, et de traiter l'antique fléau avec une indifférence que nous pourrions payer fort cher; car, en

réalité, nous l'avons échappé belle, ces temps derniers, et c'est pur hasard que nous n'ayons pas eu, parmi nos visiteurs de marque de l'Exposition, Madame la Peste.

Comment celle-ci est arrivée à Glascow, nul ne le saura jamais ; pas plus qu'on ne pourra dire comment un individu a pu, ces jours derniers, la prendre à Londres, et a failli nous l'apporter.

Nous avons dit comment les cas atténués des maladies contagieuses constituaient le gros danger de propagation des épidémies. Il n'y a sans doute rien à redouter de malades gravement atteints, incapables de sortir de leur lit, et en proie à des troubles si caractérisés, qu'aucun médecin ne saurait hésiter sur l'étiquette à mettre à leur mal. Mais des malades qui se sentent à peine indisposés, qui ne sont pas arrêtés dans leur vie courante, et vont a leurs affaires comme des gens bien portants, avec, pour tout symptôme, quelque fièvre douteuse, et quelque vague mal de tête, voilà les vrais agents des ensemencements épidémiques. Pour être peu touchés, ces individus n'en sont pas moins, en effet, porteurs des germes morbides, agents de contagion qu'ils vont semant sur leur passage, sans laisser de traces apparentes ; et ces germes, rencontrant des organismes plus sensibles, font alors des maladies qui, celles-là, peuvent être mortelles.

Mais ces cas atténués, nulle barrière ne pourra jamais les arrêter au passage, et nulle quarantaine ne pourra nous en préserver ; car ce n'est que des malades qu'on peut se défendre ; et voilà pourquoi il ne faut compter que sur les mesures de désinfection et d'isolement des malades pour arrêter les épidémies, sans se flatter de l'illusion de jamais empêcher une épidémie, quelle qu'elle soit, d'envahir un territoire, si bien défendu qu'on le croie.

Aujourd'hui, notre hygiène hospitalière paraît en

état de tenir toutes ses promesses, et de se montrer à la hauteur de la science dont sa pratique est inspirée; car, après l'épidémie de Porto, voici que l'épidémie de Glascow a été éteinte sur place, sans grands dégâts : trente et un pestiférés, dont onze seulement ont succombé. Admirons ces résultats, quelque pénibles qu'ils soient encore, en considération du danger couru.

Une maladie qui, tombant à l'improviste au milieu d'une grande ville, ne fait pas de plus grands ravages, ne mérite plus d'être classée parmi les *pestes*.

Et voici encore un fléau à ajouter à ceux que la science de notre grand Pasteur a décidément vaincus.

Dr J. HÉRICOURT.

LES LIVRES ET LES MOEURS

LETTRES INTIMES DU P. DIDON (1)

I

Les lettres du P. Didon à Mlle Th. V..., qui viennent de paraître en librairie, furent écrites entre l'année 1875 et l'année 1896. Elles sont datées de divers lieux de la terre, parfois du Touvet en Dauphiné qui est le pays natal du grand orateur, et quelques-unes de Palestine où il alla chercher la trace de Jésus dont il tint à honneur d'être le fidèle historien. Mais la plupart furent adressées du couvent de Corbara en Corse, solitude lointaine où le P. Didon fut relégué en 1880, après ses retentissantes conférences de la Trinité, et demeura plus d'une année dans l'exil sinon dans l'oubli, ayant accepté avec la plus parfaite soumission, et sans une pensée de révolte, l'arrêt de ses supérieurs.

Cette correspondance ne constitue ni une biographie ni une direction morale. Si elle relate quelques traits de vie, ils nous étaient déjà connus : ce sont l'apostolat de Paris, le départ pour la Corse, le plan de la vie de Jésus, le voyage de Terre-Sainte, l'arrivée au col-

(1) *Lettres à Mlle Th. V...*, par le R. P. DIDON. (Plon, édit.)

lège d'Arcueil que le Père fut appelé à diriger. Nous n'y trouvons pas davantage ce bréviaire spirituel, cette hygiène de l'âme qu'offrent aux chrétiens l'*Imitation* ou l'*Introduction à la vie dévote*. Non point que j'entende comparer à ces pieux chefs-d'œuvre les sincères effusions d'une âme vigoureuse et croyante, plus tournée vers l'action que vers la psychologie. Mais je veux ainsi souligner une différence qui est essentielle. Un saint François de Sales, un Pascal, un Fénelon, nous attirent à eux par une connaissance profonde du fond humain, par un merveilleux doigté sur le clavier des passions, et nous les laissons exercer une influence précieuse sur notre vie intérieure, assurés que nous sommes de trouver dans leurs conseils et leurs pensées un excellent régime d'amélioration intime. Le P. Didon n'est pas de leur famille : son influence est tout autre. Nous verrons qu'elle sait être, elle aussi, utile aux âmes, mais elle consiste simplement en une excitation permanente à la foi et au dévouement, à l'acceptation de la destinée et au *plaisir* de se sacrifier pour Dieu. Le P. Didon, je l'ai dit, n'est pas un psychologue, et c'est pourquoi nous découvrons plutôt dans sa correspondance l'étude d'un homme qu'une étude des hommes.

C'est son âme, — son âme toute bouillonnante d'impétueux désirs de répandre le bien, son âme agitée de cette fièvre sacrée qui le pousse vers les païens modernes comme elle poussait jadis saint Paul vers les Gentils, son âme croyante et active, impérieuse et mystique ensemble, qu'il a répandue tout entière dans ses lettres. Elle fut courageuse et ferme dans l'épreuve, elle ne connut ni mesquineries ni bassesses, elle eut véritablement le goût de Dieu, et par là elle nous offre un rare spectacle, dans notre temps détaché de toute noblesse; néanmoins on la sent bien de notre époque agitée, passionnée et sincère qu'elle rêva de traîner de force dans le chemin de la Foi.

Pour cette grandeur et cette *modernité* — c'est lui-même qui emploie ce terme, — il nous importe de l'analyser dans son caractère et ses aspirations. Et il nous sera doux d'exprimer son élévation en même temps que son ardeur, et le sens assez exact qu'elle eut des besoins actuels de la société.

II

Une nature ardente et généreuse, et même peut-être à l'origine violente et orgueilleuse, dont la foi a transformé et purifié les ardeurs et les générosités afin de leur donner tout leur prix, — ainsi nous comprenons le P. Didon après la lecture de ses lettres. Il était né dans le Dauphiné, et ses yeux d'enfant avaient contemplé les paysages sauvages et fiers du Grésivaudan. Il avait été élevé par une mère admirablement croyante et courageuse. Au cours de ses épanchements intimes, nous le retrouverons toujours passionné de la beauté de la terre, cet ouvrage de Dieu, et passionné de piété filiale. Le sol natal et la famille ont façonné sa sensibilité : ils lui ont donné le goût de l'enthousiasme et de l'admiration, et il en a fait le goût du divin. De là, cet impérieux besoin d'héroïsme qui le tourmente. D'instinct, il aime les cimes; il déteste la plaine, il n'y est pas accoutumé. « Ce qui est vulgaire et bas me répugne, — dit-il, — ce monde décrépit m'est odieux... » Et de fait, notre monde moderne, dans ses parties purement intellectuelles, dans ses habitudes de sécheresse, d'ironie, de dilettantisme, de détachement léger et supérieur, ne peut que lui être un objet d'horreur. On se rend parfaitement compte de l'impression d'agacement que lui aurait apportée la lecture d'un Renan ou d'un Anatole France, et qu'il leur eût préféré au besoin les sombres déclamations d'un Michelet. En voici la

preuve : « J'aime mieux une larme versée sur les douleurs d'autrui ou sur nos misères que toutes les extases d'une sensibilité raffinée. L'homme n'est grand et beau, l'homme n'est digne de Dieu que dans les heures où il s'oublie lui-même pour servir la vérité, la charité, et s'immoler au devoir. »

J'ai parlé de son sentiment de la nature. Mais le sentiment profond de la nature prédestine plutôt les âmes à la contemplation qu'à l'action. Or, lui, est surtout un actif. De cette contemplation dont le repos lui est bienfaisant il fait encore une action qui est la prière. Il ne s'abandonne pas au plaisir d'admirer la beauté des choses, il ne demande pas à la nature une source de méditations sur le monde et sur l'homme. Il aime seulement à goûter son calme dans la solitude après les agitations, et il lui demande de rendre à son cœur une force nouvelle pour s'élever vers Dieu. La mer et la montagne le surexcitent au lieu de l'engourdir. Elles lui sont une occasion d'actes de foi. Au Touvet, lorsqu'il gravit les montagnes du Dauphiné, l'immobilité sereine de l'espace lui inspire cette parole : « Le silence permet d'écouter Dieu. » Et de Saint-Brieuc, près des vagues de la mer, il écrit : « Ici je vis comme un ermite. Pas un être humain. A peine sur la grève quelques pêcheuses qui vont et viennent, emportant leurs poissons et leurs filets. Des paysans bretons, au milieu de leurs champs, nous saluent comme le bon Dieu. Je me promène sans relâche sur la grève, au bord de la mer caressante et harmonieuse. Je la regarde, je l'écoute, et il me semble entendre la voix de Dieu mêlée à la voix de tout ce que j'aime. C'est une manière poétique mais vraie de prier. » Il préfère d'ailleurs la montagne à la mer, parce que, pour avoir le plaisir que donne la montagne, il faut commencer par l'effort de l'ascension, et qu'il aime cet effort. La vie physique, la vie au grand air, plus tard il la recommandera à ses élèves

d'Arcueil, confiant dans la santé du corps pour les bonnes dispositions de l'âme. Là encore nous retrouvons son tempérament actif. Pendant ses séjours en Dauphiné, il ne manque pas de briser ses muscles et il y trouve une grande joie : « Je suis revenu de mes grandes excursions alpestres, — écrit-il. — J'ai escaladé un sommet de plus de deux mille mètres, franchi à travers la neige et les rochers un col de deux mille cinq cents mètres. J'ai bu avec ivresse l'air de mes montagnes. J'ai secoué là-haut la poussière humaine. J'ai regardé le ciel de plus près, les hommes de plus haut. J'ai prié, j'ai chanté de joie; j'aurais voulu vivre là, au-dessus des sapins et des mélèzes, en pleine lumière, au pied des rocs inaccessibles, buvant l'eau des glaciers, le lait de mes brebis et de mes chèvres. Vain rêve, hélas! Il faut vivre avec les hommes, lutter, souffrir, attendre, espérer, agoniser... et finalement, mourir. » Son émotion l'exalte et le trompe sur lui-même. C'est sa vie, cela, lutter, souffrir, espérer : en général, il le sait bien. Le sentiment de la nature est, pour lui, comme la prière, une ascension de l'âme vers Dieu. Or il n'est point taillé pour prier toujours. Au couvent de Corbara, il se sent en exil, et pourquoi? parce qu'il n'agit pas. Ainsi, bien qu'il trouve des expressions singulièrement heureuses pour peindre la nature (exemple, pour exprimer les nuits sèches de Corse, et son ciel sans vapeurs : « Ici, les étoiles n'ont pas de larmes : ce sont des yeux de feu qui vous regardent sans pleurer. »), bien qu'il éprouve, à la regarder, des sensations profondes et pénétrantes, il ignore son *grand secret de mélancolie*, et cette langueur qu'elle verse en ses véritables amants. Il lui doit l'élévation de son esprit, et non son caractère.

Son caractère, il le doit sans doute en partie à sa mère. Il ne parle jamais d'elle sans une sainte émotion. C'était une grande chrétienne, capable d'endurer sans

murmurer la souffrance, la séparation, l'épreuve. Par sa confiance dans son fils, elle lui communiqua sa force d'âme : il en eut besoin à Corbara où il sut se montrer digne d'une telle mère. Aussi lorsqu'il considérait avec tristesse notre temps énervé, songeait-il à cette vigueur que peut donner à la volonté la formation première de la famille. Ce sont les mères qui font les fortes générations : « Elles manquent, dit-il, à notre pays, à notre race. Elles sont sans énergie et sans espérance. Elles ne comprennent plus les grandes audaces et les sacrifices héroïques : tout ce qui donne à un cœur qui s'ouvre l'amour des choses divines ! » Elles ne craignent point que leurs fils soient médiocres, s'ils doivent l'être près d'elles et en toute sécurité ; elles ne désirent point qu'ils remplissent une large destinée, si elle doit comporter des difficultés, des séparations et des risques. Mais le P. Didon ajoute fièrement : « Grâce à Dieu, ma mère, à moi, n'est point de cette race dégénérée. » Ses meilleurs jours étaient ceux qu'il allait passer près d'elle au Touvet. Il eut le cruel chagrin de ne point lui fermer les yeux. Elle accueillit la mort avec sa fermeté habituelle, tandis qu'il quittait le couvent de Corbara pour venir la revoir. Lorsqu'il arriva, déjà on avait fermé sa bière. Cependant, il voulut contempler ce noble visage courageux, visité par la sérénité suprême. Avant l'altération définitive, il connut, pour en avoir vu le reflet, cette *paix des morts* qui attend, après les agitations, les vivants rassurés par la foi, pour qui le trépas n'est qu'une porte de lumière. Lorsqu'il regagna sa lointaine solitude de Corse, empêché de donner carrière à ses grands désirs d'apostolat, privé de cette joie que donne l'utilisation normale de ses forces, il put, selon son expression, *savourer sa souffrance* : de cette souffrance il n'extrayait qu'un grand exemple de vertu et une douce exhortation à la patience, à la résignation pieuse.

A l'élévation de l'esprit, à la trempe du caractère, il joignait un besoin incessant d'activité. Son âme ardente, ayant faim et soif de ce qui ne passe plus, de ce qui est éternel, était une âme d'apôtre. Il lui faut la lutte quotidienne pour la vérité. Il trouve d'instinct des expressions militaires pour peindre les élans de son cœur. Il est né avec l'épée et la cuirasse : c'est un croisé. Dans un parallèle à la manière classique entre un dominicain tranquille et pacifique, et lui-même, il écrit : « L'odeur de l'encens l'enivre ; moi, je suis électrisé par l'odeur de la poudre. Il est un *timide ;* je suis un *hardi*. Au premier coup de canon faisant tomber les vieilles murailles ennemies, et trembler le sol, il s'effarouche. Je suis né pour cette poussière chaude dans laquelle je respire à mon aise. La mêlée lui fait peur ; elle me calme. » Saint Paul est sa grande admiration, à cause de sa vie passionnée dont aucune minute ne fut perdue pour le service de Dieu. On peut juger dès lors de sa tristesse lorsqu'il dut renoncer à la prédication, et que sa grande voix, faite pour retentir sous la voûte des églises, fut réduite au silence du cloître. La parole, qui transmet directement le frisson d'une âme à d'autres âmes, était son domaine : sa phrase, même écrite, a naturellement le tour oratoire. « La parole seule, dit-il, convient pour traduire quelque chose des mystères infinis. Ecrire est si lourd, si lent, si mort. Ecrivons quand même, puisqu'il ne nous est pas donné mieux. » C'est bien là une réflexion d'orateur : un écrivain affirmera au contraire que seule la phrase écrite peut revêtir la précision et la force nécessaires à l'expression des grandes pensées.

III

Nous connaissons la sensibilité ardente, le caractère énergique, le goût d'action du P. Didon. Maintenant nous allons voir comment la Foi a purifié et exalté ces dons excellents. Je mets une majuscule au mot *foi*, pour bien désigner ainsi la conviction religieuse. Car il est aisé de comprendre qu'une âme semblable ne pouvait se passer de croire. « Le scepticisme est hideux, a-t-il écrit. J'en ai la répulsion totale. Il sent le cadavre; je veux des vivants. » Il ne pouvait être qu'avide de croyance : orateur, homme d'action, le cœur ouvert, il aspirait triplement à croire. La science, la beauté, l'humanité nous offrent leurs fois diverses; elles peuvent suffire à rendre des vies fécondes. Plus grand par le cœur que par l'intelligence, le P. Didon avait surtout en lui le don d'amour; il se sentait des aspirations si vastes que la terre ne les pouvait combler. Qui descend profondément en soi-même en arrive toujours à se demander comment le goût de la durée est enclos dans notre destinée passagère, et comment l'homme, seul être qui connaisse la mort, ose agir comme s'il l'ignorait ou la dédaignait. Aucune harmonie n'existe entre nos rêves et nos désirs et ce qu'il nous est permis d'en réaliser. N'a-t-on même point tiré de cette antinomie un argument métaphysique en faveur de la vie future par la nécessité naturelle de donner une raison d'être à des pensées infinies inexplicables chez un être qui a découvert ses limites? Seulement il demeurerait encore à démontrer dans l'homme cette conception de l'infini qui suffirait à le créer.

« Nous avons soif d'immortalité, de lumière, de vie, d'amour, d'infini!... Et tout ce que nous expérimen-

tons meurt, est sombre, est froid, passe vite, est limité. Ce n'est que par notre faim, notre supplice que nous entrevoyons l'immortalité, la lumière, la vie, l'amour, l'infini, Dieu! » Ce sont là des paroles qui reviennent constamment dans les lettres du P. Didon. Rien de la terre ne le satisfait. Et, de fait, le fini ouvre ou entre-bâille toujours une porte sur le mystère, et la science, à mesure qu'elle avance, découvre de nouveaux horizons. Ce mystère, ce dernier mot de la vie, le P. Didon en voit la lumière en Dieu, dans le Dieu de l'Evangile; il croit en lui de toute l'ardeur de son cœur, et « la raison doit écouter la voix du cœur, si elle veut s'avancer dans ces régions surhumaines où notre esprit ne voit plus rien et défaille ». Le Christ est sa fin, et dès qu'il l'a trouvé, tout est trouvé. Par lui, il maîtrisera aisément sa nature, il domptera sans peine sa personnalité! C'est le seul précepte de vie pratique qu'il donne à sa fille spirituelle : la foi est notre force, et notre amour doit la répandre. Il faut renoncer en désir et en fait à tout ce qui nous détourne de Dieu; il faut mourir aux choses de la terre, afin de vivre d'une vie plus puissante, et toute perdue en Dieu, — s'oublier, se dégager de soi-même pour mieux se donner aux hommes, et par là se donner à Dieu.

Dans cet état de foi et d'amour, l'âme est prête pour tous les sacrifices. Et même le sacrifice renferme pour elle une sainte ivresse. Il la purifie de son feu sacré, il la rend plus digne de l'avenir immortel auquel sa destinée l'attache. Aussi l'âme chrétienne ne se contentera pas de l'attendre; elle le recherchera, elle le souhaitera. Elle bénira la main qui lui envoie ses épreuves. Seule, la douleur fait entrer dans les cœurs qu'elle déchire en les visitant la vérité de la vie et de la mort, lorsqu'elle est acceptée sans révolte. A diverses reprises, le P. Didon revient dans es lettres sur ce rôle nécessaire de la douleur dont il va jusqu'à faire une faveur spéciale

de la Providence : « Toute destinée qui n'a pas son calvaire, écrit-il, est un châtiment de Dieu. » Mais combien peu de vies humaines furent exemptées de cette faveur céleste! Et ailleurs : « La douleur est le grand maître de la vie, elle dégage en nous *l'homme éternel*. Elle brise tout l'égoïsme peu à peu; elle éteint dans son eau glacée le feu de notre volcan, elle nous dématérialise. Quand on a passé par l'agonie intime, la volupté est un démon vaincu. » Le poète nous avertissait de la même leçon de la souffrance :

> L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,
> Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.

Ce sont les grandes émotions, joies ou douleurs, qui nous révèlent le fond de notre nature, et nous détachent de toute cette mesquinerie des habitudes et des préjugés sociaux dans laquelle nous nous agitons d'ordinaire. Mais la douleur nous détache davantage de nous-mêmes, nous livre pantelants à la consolation de la foi, tandis que la joie risque d'exalter en nous le goût de la vie personnelle. Celle-ci porte en elle la volupté et l'orgueil, et celle-là contient la pitié.

Le P. Didon fut soutenu toute sa vie par cette foi merveilleuse. Je ne suis pas théologien, et ne m'aventurerai pas à combattre ou à justifier le décret qui obligea le grand orateur catholique à délaisser la chaire et à gagner la solitude de Corbara. Je n'ai pas sous les yeux les conférences qui provoquèrent cette interdiction, mais je sais que leur hardiesse serait plutôt de la forme que du fond, et que peut-être aujourd'hui elles ne soulèveraient point un pareil débat. Ce qui m'intéresse ici, c'est la manière dont ce décret fut accepté, et cette manière est très simple et très noble. Pas un instant, le P. Didon ne songe à se défendre; homme de lutte, il s'incline sans murmure.

Il ne croit point mériter sa disgrâce, et il la subit avec respect. Le seul regret qu'il exprime vient de l'abandon de ses amis. Ceux qui craignirent un instant quelque éclat ne le connaissaient pas; ils mesuraient sa fierté et sa foi, et si l'une était grande, l'autre était toute-puissante. Quelle force cette foi peut-elle donner à une âme? Et nous la retrouvons pareille dans une autre épreuve plus intime, qui est celle de la mort de sa mère loin de lui. Tandis qu'il tourne dans son étroite cellule comme un lion en cage, il ne songe qu'à louer Dieu et s'applique à tirer de son affliction un plus complet oubli des choses de la terre, une plus complète soumission aux volontés d'en haut. La foi est le ressort de cette volonté, l'explication de ce caractère, la lumière de cette intelligence. Il fut avant tout un croyant. Sa direction morale et sa philosophie tiennent en deux mots : croire en Dieu, aimer Dieu. Nous avons vu qu'elles suffisent à élargir un cœur, à parer une vie.

IV

« Nous vivons dans un temps sceptique et mou. On ne comprend plus les audaces; on dirait des vieillards pétrifiés qui, ne pouvant plus remuer leurs membres, s'étonnent que des êtres vivants marchent et bondissent. Laissons-les à leur pétrification et continuons à vivre. — Vivre, c'est souffrir; vivre, c'est sortir de soi; vivre, c'est aimer; vivre, c'est se mouvoir vers Dieu; vivre, c'est s'étendre sur la croix du Christ, percé comme lui de cinq plaies; vivre, c'est se transformer; vivre, c'est être tout à l'Esprit. »

On reconnaît le P. Didon à ces effusions lyriques. Mais il a bien vu que *vivre c'est se transformer*, et il comprend que dans le monde tout évolue, sinon dans

sa forme substantielle, du moins dans ses formes accidentelles. Ainsi la Religion immuable doit faire face aux besoins de chaque temps. Quels sont ces besoins de notre époque? quels étaient-ils plus spécialement il y a une vingtaine d'années? Notre époque continuait ce rêve de la science inauguré vers le milieu du siècle, et s'appliquait à élever une contradiction insurmontable entre les lois de l'observation scientifique et cette prédestination religieuse qui donne leur ordre aux événements. Elle créa une équivoque qui dure encore. Le P. Didon, bien qu'il différât par trop d'enthousiasme et d'exubérance d'une génération soucieuse de froideur et de méthode, distingua très nettement ce mal : « Il faut que l'harmonie se rétablisse, écrivait-il en 1880, entre les modernes sans foi et les croyants sans *modernité;* il faut que les premiers retrouvent Dieu, et il faut que les seconds marchent en avant sur terre. » Des catholiques rebelles à la transformation d'un monde qui se renouvelle sans eux, et des sceptiques rebelles à cette humilité qui accepte la volonté divine dans la marche du monde physique comme du monde moral, voilà l'antinomie qu'il importe de réduire. Il méprise un peu ces conservateurs que leur refus de marcher rend semblables à des morts, et il voudrait aller à ces incroyants qu'*on délaisse trop*. Mais ceux-ci le repousseront en lui disant : Votre religion est contraire à la science, à la sociologie, à l'économie politique. C'est ce débat qu'il convoite, d'où sortira la vérité. Car la religion est la mère de tous les progrès scientifiques, politiques et sociaux, et il faut enfin qu'on le sache. Il faut plonger au fond de dix-huit cents ans pour ressaisir le Dieu disparu, et rétablir dans son intégrité la figure du Christ; l'Evangile peut seul rajeunir notre génération épuisée.

Ce rêve du P. Didon, de sauver le monde moderne en s'emparant de ses propres armes, de montrer

que la vérité de la morale chrétienne n'a rien à perdre d'une confrontation avec la science, nous le voyons s'épanouir aujourd'hui. Un livre curieux, paru d'hier, portait ce titre singulier : *Le Positivisme chrétien.* Son auteur, M. Godard, y prétendait démontrer que l'observation de la vie apportait une conclusion conforme aux lois de la Religion; et la dernière préface que M. Paul Bourget inscrivait en tête du troisième volume de ses Œuvres Complètes, en posant en principe l'existence de lois absolues dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, et en ajoutant que l'expérience des choses humaines lui paraissait établir par les faits la vérité du Décalogue, ne jetait-elle pas les bases d'un catholicisme expérimental ?

Henry BORDEAUX.

CHRONIQUE

Le vingtième siècle. — Un mandement du cardinal Vaughan. — Prévisions pessimistes. — Conflits et guerres. — Lord Rosebery à Glasgow. — L'Empire britannique. — La concurrence économique. — Les affaires et la guerre. — L'âge de l'Or. — La France. — Le passé et l'avenir. — Le présent.

Quelle sombre figure offre le monde au siècle naissant! Quel triste matin éclaire ce jour nouveau, tout chargé d'inquiétudes et de menaces, et quelles déceptions se préparent ceux qui ont grossièrement confondu le développement du bien-être avec le progrès moral! Un éminent prélat anglais, le cardinal Vaughan, s'adressant à son clergé à l'occasion du pèlerinage à Rome, saisit le présent et le prochain avenir dans un raccourci effrayant. Les races, dit-il, sont exaspérées les unes contre les autres; les nations se provoquent à la lutte par des railleries et des insultes et se demandent à qui est réservée la prépondérance, quelles sont celles qui dominent l'humanité. L'envie, la jalousie, la haine, le désir de la vengeance, l'avarice, la soif de la domination et de l'hégémonie ont éclaté parmi les nations comme une peste et une menace de mort. Les

gouvernements ont essayé d'impuissants remèdes. Une conférence fut convoquée à La Haye, d'où le Pape a été exclu. Ils forgent des engins de destruction; ils arment les peuples. Ils prêchent l'évangile du commerce, parlent de porte ouverte, de sphères d'influence, et envoient des armées à la bataille. Les hommes fouillent avec passion les entrailles de la terre pour y trouver de l'or; les impôts augmentent, les besoins grandissent. C'est un tumulte de cris contradictoires. Les nations sont divisées; le monde est désorganisé, il apparaît moribond à l'entrée du vingtième siècle.

Le jour même où le cardinal Vaughan adressait aux catholiques anglais son mandement pessimiste, le comte de Rosebery développait, dans un discours prononcé à l'Université de Glasgow, la thèse impérialiste, et l'hymne qu'il chantait en l'honneur de l'« Empire britannique » prévoyait, lui aussi, dans ses strophes finales, un siècle de conflits et de guerres. Du point de vue universel, catholique, où s'était placé l'homme de Dieu, comme du point de vue purement anglais où s'était placé l'homme d'Etat, la conclusion est la même. L'ancien ministre libéral, représentant aujourd'hui de la fraction libérale-impérialiste, ne s'abuse pas en effet sur les moyens nécessaires et les conséquences de la nouvelle politique. Cette expression : « Empire britannique » sous-entend, selon lui, la prépondérance anglaise s'exerçant en faveur de la paix, de la civilisation, de la Foi, mais aussi le maintien et l'accroissement de cette prépondérance en ce qui concerne le commerce et les affaires. Il y a cinquante ans, dit-il, le monde était oisif, pendant que les Anglais découvraient et annexaient les contrées sauvages; les pays étrangers tournaient en dérision le commerce et le tenaient pour une occupation inférieure. Aujourd'hui toutes les nations veulent ouvrir boutique; tout arpent de terre sans occupant est l'objet d'une lutte.

Le monopole des Anglais leur est ravi ; ils doivent lutter pour l'existence. Le vingtième siècle, conclut lord Rosebery, ouvre une période de concurrence internationale très vive, presque acharnée, plutôt dans les arts de la paix que par les moyens de la guerre. Mais il importe que les Anglais fassent montre d'un plus grand esprit pratique et qu'ils dépassent tous les autres peuples dans la politique, le commerce et la guerre.

Ouvrez les journaux. Les dépêches mentionnent partout de nouveaux armements. L'Amérique étudie un nouveau canon d'après le modèle le plus récent de l'artillerie française. L'Allemagne construit de nouveaux canons aussitôt connus en Russie. La Turquie renouvelle en Allemagne son matériel d'artillerie. La marine ne déploie pas une moindre activité. Et tout cet appareil de guerre se met en mouvement et se développe pour protéger et pour étendre des intérêts commerciaux. Il n'y a plus de politique dynastique, et la politique territoriale elle-même est surtout déterminée par la politique économique. Mais, pour purement commerciale qu'elle soit, elle tend fatalement à la guerre, et l'exemple récent de M. Chamberlain a du reste montré que la guerre elle-même n'était, pour un homme d'Etat avisé, qu'un des « rayons » du commerce universel. On ne guerroiera plus contre l'Infidèle comme au temps des croisades ; finies aussi les guerres contre la maison d'Autriche et de la succession d'Espagne et la guerre de Sept ans, entreprises pour la gloriole des princes ou la gloire et l'hégémonie morale des nations ; on se battra pour écouler ses produits, pour placer ses aciers et ses cotonnades ; on se battra pour le coffre-fort, et ce sera vraiment l'âge de l'Or. Que l'humanité, dans sa folie, ait fait de ce plat et sombre avenir une nécessité et qu'il soit illusoire de s'en plaindre, c'est de quoi l'on ne peut discourir. Même on ajoutera que la plainte est dangereuse ; encore per-

met-elle de voir clair; cette clairvoyance doit assurer, dans tous les conflits qui se préparent, la situation de la France. Au cours des siècles modernes, c'est elle qui montre le plus long passé d'honneur et de civilisation et qui a répandu le plus de lumière sur l'Occident; qu'elle reste, lors de la prochaine barbarie, le refuge des idées et des travaux nobles et désintéressés. Hélas! comme le spectacle de l'heure présente semble peu favorable à de tels espoirs! L'intrigue, le lucre, la bassesse et la duplicité sont les maîtres, et la vieille maison même n'est plus gardée par ces maîtres nouveaux qui l'ont remplie d'étrangers et chassent les héritiers légitimes.

CLAYEURES.

18 novembre.

L'Instantané

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

4e Année. N° 1 **Le n° : 10 centimes** **1er Décembre 1900**



I. — LE COLONEL DÉPRUNEAUX
des sapeurs-pompiers

Cliché de Sartony. Gravure de Reymond.



2. — M. BRYAN

Candidat à la présidence de la République des États-Unis

Cl. de Pach Bros. Gr. de Ruckert.



3. — M. MAC-KINLEY

Réélu président de la République des États-Unis

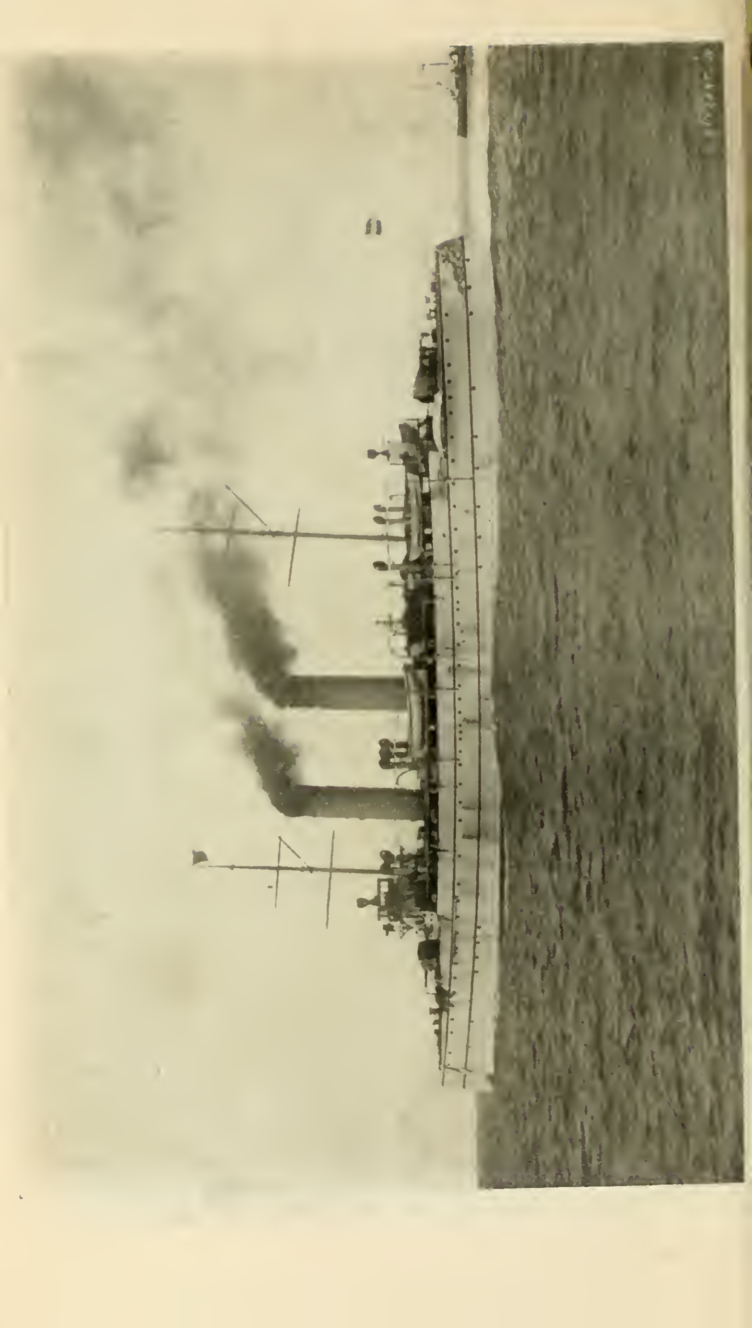
Cl. de Feinberg. Gr. de Ruckert.



4. — Mme LOUIS BOTHA



5. — LE GÉNÉRAL DEWET HARANGUANT LES BOERS A POTCHEFSTROOM





7. — M. GEORGES D'ESPARBÈS

Auteur de *la Guerre en dentelles*

Cl. de Bogaert. Gr. de Reymond.



S. — « LA GUERRE EN DENTELLES »



9. — « LA GUERRE EN DENTELLES »

(Théâtre de l'Odéon)

Cl. de Paul Boyer. Gr. de Rousset.



10. — LE SUPPLICE DE LA CANGUE A SHANGHAÏ
Cl. de M. X...

11. — PLACE PUBLIQUE A SHANGHAÏ
Cl. de M. Chusseau-Flaviens. Gr. de Ruckert.



12. — LA GARDE DES DOUANES A NEWCHANG



13. — LE PALAIS DE L'ÉLECTRICITÉ ET LES FONTAINES LUMINEUSES

Obtenu avec Eastman Kodak, cartouche

NOS GRAVURES

1. — **Le colonel Dépruneaux.** — Le nouveau colonel des sapeurs-pompiers de Paris n'est pas un inconnu pour les Parisiens. Comme capitaine, puis comme chef de bataillon, il a appartenu pendant près de vingt années au corps d'élite qu'il est appelé à commander. Il possède de très beaux états de service, neuf campagnes et deux blessures de guerre. Mais ce qui est particulièrement intéressant dans sa nouvelle position, c'est qu'il s'est aussi beaucoup distingué comme pompier. Il a été, notamment, blessé dans deux grands incendies, rue d'Allemagne en 1878, et boulevard Montparnasse en 1886, et il a reçu, pour sa brillante conduite, trois médailles d'or dont une de première classe.

Le colonel Edouard Dépruneaux n'a pas cinquante-neuf ans. Il est né le 10 février 1842. Il sort du rang, s'étant engagé en 1859, ce qui est encore assez rare pour un officier de son grade. Il a fait très vaillamment la campagne du Mexique et la guerre contre l'Allemagne. A la bataille de Servigny-Noisseville, il reçut deux coups de feu, ce qui ne l'empêcha pas de s'échapper après la capitulation et d'aller rejoindre l'armée de Bourbaki. Sous-lieutenant le 13 août 1865, lieutenant le 12 mars 1870, capitaine en 1876, chef de bataillon le 2 mai 1884, lieutenant-colonel le 9 juillet 1893, colonel le 17 août 1897, officier de la Légion d'honneur, il commandait le 74e régiment d'infanterie, au Havre, lorsqu'il fut appelé le 3 novembre dernier à la succession du colonel Detalle, comme colonel du régiment des sapeurs-pompiers de Paris.

2, 3. — **Les élections américaines.** — Les élections qui viennent d'avoir lieu en Amérique mettaient en présence le président Mac-Kinley, candidat des républicains, et M. Bryan, candidat des démocrates.

M. William Mac-Kinley est né le 29 janvier 1843, à Niles, dans l'Ohio, d'une famille d'origine irlando-écossaise. Bien qu'il ne fût âgé que de dix-sept ans quand éclata la guerre de Sécession, il s'engagea dans l'armée du Nord et gagna à vingt ans le brevet de major qui lui fut décerné par Lincoln. En 1869, après la guerre, il quitta l'armée pour rentrer dans la vie civile, exerça la profession d'avocat et fut nommé procureur du comté de Starck. Mais il ne tarda pas à délaisser, à son tour, la

magistrature pour se jeter dans la politique et fut élu en 1876, au Congrès de Washington, comme représentant de l'Etat d'Ohio. Réélu pendant six législature consécutives, il était, en 1890, président du comité des voies et moyens de la Chambre des représentants, et c'est en cette qualité qu'il fit triompher le fameux tarif protectionniste auquel son nom est resté attaché. En 1891, il fut élu gouverneur de l'Etat d'Ohio et, en 1892, président du Congrès de Minneapolis. Enfin, candidat des républicains à la Convention de Saint-Louis, il fut élu, en 1896, président de la République. M. Mac-Kinley a épousé, en 1871, Mlle Ida Saxton, de Canton, dont il a eu deux enfants, morts en bas âge.

M. William-Jennings Bryan est né le 19 mars 1860, à New-Harlem, dans l'Illinois, d'une famille originaire d'Irlande. Élevé à l'Université de son État, il s'installa en 1888 à Lincoln, dans le Nebraska, où il ouvrit un cabinet de consultation qu'il dirige encore avec le concours de sa jeune femme, diplômée de la même faculté, et sa collaboratrice intime et dévouée ; il a trois enfants, deux fillettes et un fils. En 1890, il tint son premier meeting politique et fut envoyé par le Nebraska au Congrès, où il eut des débuts sensationnels. Cela ne l'empêcha pas d'échouer aux élections de 1894. Il se fit alors journaliste, rédigea en chef le *World-Herald* d'Omaha, mais sans succès, si bien qu'il n'assista qu'en qualité de reporter, en 1896, à la convention de Saint-Louis. Quelques jours après, la convention de Chicago le désignait comme le concurrent opposé par les démocrates au candidat des républicains, et tous les républicains partisans de la frappe libre de l'argent se ralliaient à son drapeau argentiste. Il ne recueillit que 176 voix contre 271, et, le 4 novembre 1896, M. Mac-Kinley entrait à la Maison Blanche.

M. Bryan n'a pas été plus heureux cette fois qu'il ne le fut il y a quatre ans, et le président Mac-Kinley a été réélu par 305 voix, tandis que M. Bryan n'en obtenait plus que 142.

Le temps n'est plus où l'élection présidentielle aux Etats-Unis pouvait être considérée comme un simple événement de politique intérieure, sans répercussion sur la politique internationale. Depuis, notamment, la guerre avec l'Espagne, la communauté ou la contrariété des intérêts américains et des intérêts européens sur divers points du globe donnaient au contraire à cette élection une importance universelle. Par la réélection de M. Mac-Kinley, l'Amérique manifeste son intention de poursuivre une

politique d'expansion et d'intervention, et de prendre rang, dans le nouveau classement des nations, parmi les puissances « mondiales ».

Chef du gouvernement anglais, lord Salisbury s'en est félicité dans un récent discours, et *le Globe* de Londres exprime en ces termes le sens que l'Angleterre impérialiste se plaît à attribuer à cette réélection :

« La branche cadette de la grande race anglo-saxonne a suivi l'exemple donné récemment par le mère-patrie, en déclarant nettement qu'elle était décidée à accepter virilement sa destinée évidente, suivant l'expression du président. Désormais, les Etats-Unis prennent place parmi les puissances mondiales. Ils ont fait un pas décisif. Nous saluons avec joie l'entrée du jeune géant de l'Ouest dans les conseils des puissances, et nous voyons avec le plus grand plaisir ce nouveau mouvement vers l'époque où la voix de la grande race anglo-saxonne sera toute-puissante dans les conseils de l'univers. »

4, 5. — **La guerre sud-africaine. — Mme Louis Botha. — Le général Dewet haranguant les Boers à Potchefstroom.**

6. — **Le « Gelderland », qui conduisit à Marseille le président Krüger.** — On sait que la Hollande a offert au président Krüger un navire de guerre, le croiseur *Gelderland*, pour le conduire en Europe. Ce navire est arrivé à Marseille le 22 novembre.

Nous sommes heureux, grâce à l'obligeance des établissements Fijenoord, de Rotterdam, de pouvoir donner ici une photographie de ce beau croiseur. Il a été construit, sur les plans de M. Loder, à Rotterdam, par les chantiers de l'établissement Fijenoord, ainsi que le « Friesland », qui représente la Hollande à Lourenço-Marquès.

Les caractéristiques du *Gelderland* sont : 94 m. 40 de longueur, 14 m. 76 de largeur, 4,033 tonneaux de déplacement, vitesse de 20 nœuds, force de 12 machines de 9,850 chevaux, et pour armement 4 canons Krupp à tir rapide de 15 c/m, 6 de 12 c/m, 4 de 7 c/m 1/2, 8 de 3 c/m 7, 4 mitrailleuses et 4 tubes lance-torpilles. Il est puissamment éclairé à la lumière électrique. Son commandant est le baron de Landas Wyborgh. — Th. J.

7. — **M. Georges d'Esparbès.** — Nous empruntons à *l'Eclair* les lignes suivantes sur M. d'Esparbès :

« L'auteur de cette *Guerre en dentelles* que représente l'Odéon, M. Georges d'Esparbès, est né dans ce Midi d'où viennent les Cadets de Gascogne. Il possède toute la nervosité naïve et sentimentale qui permet à l'homme d'avoir des convictions et des enthousiasmes. Toutes les illusions généreuses auxquelles nous avons coupé les ailes, il les porte dans son cœur. Il a le goût naturel de l'héroïsme. C'est dire qu'il n'écrit pas l'histoire contemporaine. Il se reporte, au contraire, vers les siècles passés pour chanter les batailles et ressusciter les guerriers. Il a tracé, en une belle prose, vibrante et forte, l'ardente chevauchée de Napoléon, d'une humanité sincère et patriotique jusqu'au délire. En des chroniques journalières, parues d'abord en journal, réunies ensuite en volumes, sous ces titres, vite populaires : *la Légende de l'Aigle, la Guerre en dentelles*, et tout récemment *le Roi* (Henri IV), il a écrit des œuvres d'un beau talent original, où la phrase claironne comme à Iéna ou à Fontenoy, où les périodes de flamme frissonnent comme les plis du drapeau.

« Né à Valence-d'Agen, cachant sous un pseudonyme empanaché un nom venu du peuple, de cérébralité fruste et saine comme tous les primitifs, M. Georges d'Esparbès n'a ni ambition ni vanité. Il se contente d'être un honnête et superbe artisan de lettres. En dehors de quoi, il n'a pas d'histoire. M. Leygues, qui fait profession d'aimer les arts, le marqua, à la promotion de janvier 1899, du signe glorieux que Napoléon créa pour ses braves. Et cette décoration fut particulièrement bien accueillie du monde littéraire, car M. d'Esparbès est lui aussi un brave, qui garde un air très doux quand il fait revivre ses figures martiales de *la Guerre en dentelles* ou de *la Légende de l'Aigle*. »

8, 9. — Scènes de **la Guerre en dentelles**, drame de M. Georges d'Esparbès, représenté au théâtre de l'Odéon. — **La Gavotte** (2e tableau) : M. de Max (le marquis de Pry), Mlle Valentine Page (Jenny Florval). — **Fin du dernier tableau** : M. de Max, M. Laumonier (Olivier de Pry).

10, 11, 12. — **En Chine. — Le supplice de la cangue à Shanghaï. — Place publique à Shanghaï. — La garde des douanes à Newchang.**

13. — **Exposition de 1900. — Le dernier soir** (lundi 12 novembre).

Le directeur-gérant : P. Mainguet. Paris. Typ. Plon-Nourrit et Cie. — 1675.

LA REVUE

HEBDOMADAIRE

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET C[ie], RUE GARANCIÈRE, 8.

LA REVUE

HEBDOMADAIRE

(*DIXIÈME ANNÉE*)

ROMANS — HISTOIRE — VOYAGES

2ᵉ SÉRIE : 5ᵉ ANNÉE. — TOME I.

DÉCEMBRE 1900



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 8

LUDIVINE

PREMIÈRE PARTIE

I

— Non, ma chère, répliqua M. de Lafauche en achevant de déguster les fraises de son dessert, rien n'apaisera en moi le ressentiment d'une injustice...

Sa fille Ludivine, devinant au retroussis amer des lèvres paternelles l'averse prochaine des doléances coutumières, qui revenaient à heure fixe comme un accès de fièvre intermittente, se bornait à baisser la tête sur son assiette et à attendre avec résignation que le nuage eût crevé.

Ils étaient attablés, l'un en face de l'autre, au seuil de la salle à manger de leur petite maison du Pavillon, dont la terrasse fleurie s'allongeait à mi-côte entre Igny et Bièvre. Dans la lumière déjà assourdie par les ombres du coteau boisé de Verrières, où s'enfonçait le soleil couchant, les figures du père et de la fille accusaient de notables et caractéristiques différences de lignes et d'expression. Brune, svelte, bien faite, ayant encore dans ses yeux couleur noisette la candeur rieuse d'une enfant, Mlle de Lafauche unissait à une grâce toute printanière je ne sais quoi de volontaire et de

trop décidé L'arête ferme du nez, le front carré, coupé dans le milieu par deux plis verticaux, décelaient une propension à la ténacité têtue, tandis que les narines facilement dilatées, la bouche charnue et comme gonflée par moments, les joues auxquelles affluaient de subites rougeurs, trahissaient une nature passionnée. Elle avait de jolies dents blanches mouillées et d'abondants cheveux noirs aux boucles rebelles. — Le père, Saturnin de Lafauche, venait de franchir le cap de la soixantaine. Il était maigre, bilieux, avec une barbe grise mal plantée. Ses yeux aux pupilles injectées de jaune, aux paupières rougies, ses yeux de myope s'éclairaient de fugitives lueurs méfiantes et inquiètes. La bouche surtout résumait l'état d'âme du personnage; une bouche chagrine, édentée, crispée, avec des retroussis ironiques dans les coins. On y lisait les déboires, les vanités froissées, les âcretés d'humeur du fonctionnaire casanier, qui a usé le meilleur de sa vie à des besognes fastidieuses, à des minuties de bureaucrate et à des luttes mesquines pour l'avancement.

— Oui, poursuivit-il, en pliant méthodiquement sa serviette, à ma dernière heure, le ministre serait là devant moi, je lui répéterais encore : « Vous avez commis une iniquité! »

L'écluse était lâchée, et bien que l'injustice dont il se plaignait datât déjà d'une année, la blessure d'amour-propre de l'ancien chef de bureau au ministère des finances saignait comme au premier jour. Il ne pouvait pardonner au gouvernement de lui avoir « fendu l'oreille », quand ses facultés administratives gardaient leur pleine verdeur, lorsque sa compétence et les services rendus lui donnaient le droit de passer chef de division « au choix ». Il se répandait en aigres récriminations contre la lâcheté du ministre, qui n'avait pas hésité à sacrifier un agent d'élite aux rancunes de quelques misérables politiciens. Il avait été le bouc émis-

saire. On lui avait fait payer ses opinions conservatrices et aussi, ajoutait-il vaniteusement, sa particule dont les camarades étaient jaloux. Sous le prétexte de ses soixante ans sonnés, on l'avait mis en demeure de prendre sa retraite. C'était un acte arbitraire, un odieux abus de pouvoir…

— Petit père, objectait Ludivine en essayant de le calmer, avoue cependant que le ministre a lui-même reconnu ses torts, en t'offrant comme compensation une direction dans un chef-lieu de département.

— Oui, il a eu l'audace de me donner le choix entre ma retraite ou une collocation hors de Paris… Jolie compensation, qui consistait à me faire moisir dans un trou de province et à m'arracher à toutes mes habitudes d'indépendance!… Vois-tu un homme de ma trempe, obligé de vivre sous la coupe d'un préfet?… Merci, déchéance pour déchéance, je préfère manger une médiocre pension de quatre mille francs dans ce coin de banlieue où je suis mon maître, où je repose sous un toit qui m'appartient… Mais l'oisiveté m'y ronge… Elle me tuera!

Dans la splendeur de cette soirée de la fin de juin, ses plaintes sur sa carrière brisée, sur l'inaction meurtrière, sur sa santé compromise, s'exhalaient toujours plus acerbes et plus désenchantées. Et pourtant si jamais coin de terre eut la propriété de pacifier les inquiétudes humaines et de consoler les ambitions déçues, c'était certainement le paysage que le père et la fille contemplaient en ce moment. A ce tournant de la vallée, entre deux versants boisés, la Bièvre coulait somnolente, sous des platanes, à la marge de fuyantes prairies semées de bouquets d'arbres. Le jour déclinait; au delà de Jouy-en-Josas, les derniers rayons du couchant teignaient en rose les arches lointaines de l'aqueduc de Buc, entrevu parmi de moutonnantes verdures. Avec l'ombre accrue, un calme profond descendait sur

les prés. Le silence n'était troublé que par de lointaines sonneries d'angélus et par le grincement métallique d'une faux que là-bas, dans le fond, un invisible faucheur aiguisait avec la hâte d'un homme qui veut finir sa tâche avant la tombée du crépuscule. Au milieu de cette paix du soir, les paroles acrimonieuses de l'ancien chef de bureau montaient comme autant de notes discordantes.

— Et remarque bien, ajoutait-il avec un vague accent de reproche, que si j'ai accepté ma retraite, ce n'est point par égoïsme, ni par orgueil, comme on pourrait le croire... C'est dans ton propre intérêt, Ludivine... Je n'ai point voulu te condamner à croupir dans une petite ville sans ressources, sans débouchés, où tu aurais eu pour unique perspective de coiffer sainte Catherine... Avec la modeste fortune que t'a laissée ta pauvre mère et le peu de bien que tu hériteras de moi, tu n'aurais jamais trouvé à t'y établir convenablement; tandis qu'en demeurant près de Paris, j'espère bien, grâce à mes relations, grâce aux souvenirs que j'ai laissés au ministère; oui, je compte bien découvrir un bon parti et te marier richement un jour ou l'autre...

— Mais je n'ai point hâte de me marier, interrompit avec vivacité Ludivine; je me trouve heureuse comme je suis, petit père, et je ne veux pas te quitter.

— Ne dis donc pas de sottises... Toutes les filles grillent de trouver un mari.

— Pas moi, je t'assure... Ce n'est pas que le mariage en lui-même me répugne, mais je n'épouserai qu'un homme qui me plaira... et jusqu'à ce que j'aie déniché ce merle blanc, je préfère rester près de toi...

— Autant de mots, autant de niaiseries, repartit sèchement M. de Lafauche; d'abord tu ne m'auras pas toujours près de toi... J'ai une mauvaise pierre dans mon sac et je ne ferai pas de vieux os...

Les yeux limpides de Ludivine s'humectèrent et elle se récria :

— Petit père, je t'en prie, ne te mets pas de pareilles idées en tête... Depuis que nous sommes ici, tu ne t'es jamais mieux porté.

— Oui, on dit ça aux gens, pour les endormir... Mais je me connais, on n'a pas vécu trente ans dans l'atmosphère malsaine des bureaux sans en subir les conséquences... Je m'y suis détérioré l'estomac.

— M. Hugues Dambroise affirme qu'il n'y a rien de grave, et que le régime du lait te rétablira complètement.

— Dambroise n'entend rien à mon mal... D'ailleurs, il est trop jeune et manque d'expérience.

— Il a été reçu l'un des premiers à l'internat et il a la réputation d'être très fort.

— Je t'accorde que c'est un garçon sérieux, répondit avec condescendance M. de Lafauche, qui malgré son pessimisme ne demandait qu'à être rassuré ; et puis il possède une qualité peu commune à la jeunesse d'aujourd'hui : il se plaît dans la société des gens plus âgés, sachant qu'il y a toujours profit à converser avec eux... Chaque fois qu'il passe un jour de congé à Bièvre, il me rend visite et s'intéresse à ce qui me touche.

— Je crois qu'il nous aime bien.

— En tous cas, il est plein d'égards et de déférence... Je lui en sais gré... Sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, il ne ressemble en rien à son voisin et ami M. Robert Champlan, qui est le jeune drôle le plus outrecuidant que je connaisse !...

A ce nom, Ludivine, comme mue par la détente d'un secret ressort, releva vivement la tête :

— Robert, répliqua-t-elle, a l'humeur un peu trop indépendante, mais lui aussi nous aime bien...

— Je me moque d'une affection qui se traduit par des inconvenances et de perpétuelles contradictions...

Un esprit frondeur qui se jette comme un hanneton à travers les discussions les plus graves et se mêle de me tenir tête à propos de questions financières dont il ignore le premier mot... Un garçon insupportable et mal élevé!

— Ce n'est pas sa faute... Il a perdu ses parents de bonne heure et a été trop tôt livré à lui-même... Mais, ajouta Ludivine avec un visible désir d'excuser celui que son père attaquait, Robert a bon cœur et il est remarquablement doué...

— Doué en quoi?... riposta aigrement M. de Lafauche; quelle preuve a-t-il donnée jusqu'à présent de cette remarquable intelligence?... A vingt-quatre ans, il est sans position, et je ne lui sais d'autres talents que la chasse et la pêche à la ligne, deux métiers de paresseux... Il flâne du matin au soir, fait le beau parleur et achève de manger le maigre patrimoine que ce pauvre Champlan lui a laissé, après une liquidation commerciale désastreuse.

— Tu es peu charitable, repartit Ludivine avec vivacité; tu oublies que son père a été pour toi un ami dévoué.

— Dévoué, possible..., mais imprévoyant, à coup sûr... Champlan était de ces gens qui jettent leur argent par les fenêtres et qui se croient bons parce qu'ils sont prodigues... Il a mal fini et son fils lui ressemblera.

— Il ne faut pas se fier aux apparences... Robert a de l'énergie et il est plein d'excellentes intentions...

— L'enfer aussi en est pavé, s'exclama sarcastiquement M. de Lafauche. J'attendrai pour changer d'avis que ce jeune homme à projets en mette un à exécution.

— C'est ce qu'il compte faire.

— Tant mieux!... Je serai curieux de le voir à l'œuvre... Pour le quart d'heure, ses façons d'être me sont antipathiques et il me déplaît souverainement.

— On n'est pas louis d'or, répliqua Ludivine avec

une pointe d'humeur, et on ne peut plaire à tout le monde...

Elle boudait visiblement et semblait révoltée par la partiale animosité de son père. Un silence tomba entre eux, pendant lequel on n'entendit plus que le bruissement d'une faux abattant les dernières gerbes de la prairie. M. de Lafauche avait allumé une cigarette et fumait, renversé sur le dossier d'un fauteuil d'osier.

Brusquement Ludivine jeta sa serviette et se leva d'un air agacé.

— Tu me quittes? murmura languissamment M. de Lafauche.

— Oui, j'ai besoin de marcher... Je descends jusqu'aux prés...

II

Elle s'éloigna lentement, contourna l'angle de la terrasse et disparut derrière les arbres du verger qui dévalait en pente douce jusqu'au pont jeté sur la Bièvre. Tandis qu'elle marchait, le crépuscule s'était tout à fait épaissi. Les bruits de faux avaient cessé et une paix recueillie enveloppait les prés. L'eau somnolente de la petite rivière coulait avec un murmure à peine saisissable; les premières étoiles qui scintillaient à l'horizon se reflétaient dans le miroir sombre de l'imperceptible courant. On distinguait encore sur le sol ras et d'un vert plus tendre de la prairie les meules de foin méthodiquement alignées, et de tous côtés s'exhalait l'aromatique odeur de l'herbe fraîchement fauchée.

Ce parfum pénétrant, fait de la meurtrissure de toutes les graminées fourragères : flouves, menthes, eufraises et mélilots, est la senteur caractéristique des

nuits de la Saint-Jean. Pour que la plantureuse végétation des prés donne intégralement son arome, il semble nécessaire que la faux ait changé toutes ces tiges imbibées de sève en de mourantes jonchées. L'herbe des prairies est comme nos joies et nos douleurs, que le souvenir seul embaume et rend vraiment savoureuses ; il faut qu'elle soit fanée pour dégager son odeur. Ce soir-là, dans la pénombre, la verte étendue des prés exhalait une haleine grisante. L'air était imprégné d'amoureux et vivifiants effluves. Ludivine, en longeant les haies d'aubépines et de fusains, respirait avec délice cette émanation des tiges juteuses, et elle se sentait peu à peu rassérénée par la verdeur parfumée de la terre. Sa mauvaise humeur s'était évaporée dans la fraîcheur de la nuit de juin.

Elle éprouvait maintenant une joie très douce. Les yeux levés vers le ciel fourmillant d'étoiles, elle allait plus légère et une vague espérance de choses meilleures gonflait sa poitrine. Elle marchait sur le sol herbeux et élastique avec un renouveau d'allégresse et poussait toujours plus avant, comme si, au détour d'un buisson, elle allait se trouver face à face avec quelque surprise heureuse. Tout à coup elle s'arrêta et son cœur battit. Un bruit de pas assourdis par les jonchées de foin résonnait de l'autre côté de la haie. En même temps une jeune voix virile se mit à siffler un air de chasse et elle eut presque la certitude que le siffleur n'était pas pour elle un inconnu. Elle écarta adroitement les branches d'aubépines et, à la tremblotante clarté des étoiles, elle distingua la silhouette d'un garçon alerte et bien découplé, qui n'était autre que le jeune homme pour lequel elle venait de rompre une lance avec M. de Lafauche.

Le frisson des branches remuées avait attiré l'attention du promeneur ; il interrompit tout net son sifflement et cria d'un ton bref :

— Qui est là ?

— C'est moi, Robert, répondit en riant Mlle de Lafauche.

— Ludivine!... murmura-t-il, et sa voix un peu rude prit subitement une inflexion caressante; par quel heureux hasard êtes-vous ici ?

— Il faisait si beau et les prés sentaient si bon que je me suis attardée dehors... Et vous aussi, à ce que je vois.

— Oh! moi, l'odeur des foins n'y était pour rien; je procédais tout simplement à ma petite promenade hygiénique habituelle et je me félicite d'avoir pris ce sentier puisque j'ai le plaisir de vous y rencontrer... Mais ne trouvez-vous pas qu'il est peu commode de causer avec l'épaisseur d'un buisson entre soi ? Si vous le permettez, je passerai de votre côté...

Avec l'agilité d'un chat, il se faufila par une étroite brèche ouverte dans la haie, sauta le fossé et surgit à quelques pas de Ludivine.

Autant qu'on en pouvait juger à la faible clarté des étoiles, Robert paraissait âgé de vingt-quatre à vingt-cinq ans. Il était de taille moyenne, robuste, souple et de mine avenante. Des moustaches retroussées laissaient voir une bouche charnue, un menton massif et des mâchoires saillantes; les yeux allongés, et comme couchés sous les arcades sourcilières proéminentes, semblaient fort beaux. Ils avaient beaucoup d'éclat et sous de longs cils on distinguait, malgré la nuit, la fauve lueur câline des prunelles. Il tenait ses mains enfoncées dans les poches de son veston; son feutre mou, rejeté en arrière, découvrait un front lisse, bien modelé, et la naissance des cheveux châtains.

Les deux jeunes gens cheminèrent côte à côte et Robert Champlan demanda avec une intonation légèrement ironique :

— Comment se porte M. de Lafauche ?

— Médiocrement... Il a l'appétit capricieux et dort mal.

— Toujours l'estomac?

— Toujours.

— Et naturellement son humeur doit s'en ressentir... Avez-vous remarqué, Ludivine, que les gens dont l'estomac est mauvais ont aussi un mauvais caractère?

— Non, répliqua Mlle de Lafauche, avec un accent réprobateur; mais je vous prie de remarquer, vous, que cette observation n'est aimable ni pour moi ni pour mon père... Ne pourriez-vous pas lui montrer un peu plus de déférence?... Tout à l'heure encore, à table, il était question de vous, et...

— S'il a été question de moi, interrompit railleusement Robert, vous avez dû en entendre de dures sur mon compte, car M. de Lafauche ne m'épargne guère!... Quels nouveaux griefs a-t-il encore contre moi?

— Il vous reproche vos airs frondeurs et vos partis pris de contradiction.

— C'est tout?

— Non, et voilà qui est plus grave : il vous blâme de rester oisif, de vivre paresseusement au jour le jour et de ne pas assez vous inquiéter de l'avenir.

— « L'avenir est à Dieu, » comme dit l'autre, et quant à rester oisif, M. de Lafauche se trompe lourdement... Mon cerveau travaille tout le temps, mon inaction me pèse et je passe mes journées à chercher un biais pour en sortir... — Mais quoi? dans la société actuelle, il ne suffit pas d'avoir la bonne volonté de travailler, il faut encore trouver quelqu'un qui consente à utiliser vos facultés... Toutes les carrières sont encombrées. Pour un emploi, il se présente deux cents candidats prêts à jouer des poings ou à faire les plus lâches courbettes afin d'arriver bons premiers... Ces

manèges-là me répugnent... Aujourd'hui il n'y a plus qu'un moyen de se tirer dignement d'affaire : partir pour les colonies, s'installer dans un pays neuf où la place ne manque pas, et où un homme d'intelligence et d'initiative peut encore entreprendre avec succès la lutte pour la vie...

— Vous expatrier! s'écria impétueusement Ludivine, quitter pour toujours votre maison et vos amis, vous songeriez à cela, vous, Robert?

— Pourquoi pas?...

A la clarté des étoiles il vit les yeux de Mlle de Lafauche devenir humides; il surprit sur le visage de la jeune fille une expression de tristesse qui le rendit rêveur et le toucha sans doute, car il ajouta avec une affectueuse complaisance :

— Cela ne vous plaît pas, Ludivine?... En ce cas, cherchons autre chose... Je tiens avant tout à ne pas baisser dans votre estime.

— Oh! moi, je ne vous ai jamais mal jugé... Je sais que vous avez du cœur et du courage... Mais quand je vous entends blâmer par les autres, cela m'irrite et me fait de la peine.

— Tant de peine que cela!...

— Oui, plus que je ne puis dire...

Ils s'étaient arrêtés dans le sentier et leurs regards s'étaient rencontrés.

— Tenez, poursuivit Ludivine, ce soir, quand il a été question de vous, à dîner, et que père vous a traité si sévèrement, j'ai quitté la table, toute chagrine, toute mortifiée, et je n'ai retrouvé un peu de calme que lorsque je suis arrivée dans les prés.

— Je suis presque tenté, s'écria-t-il gaiement, d'être reconnaissant envers M. de Lafauche, puisque ce sont ses accusations qui vous ont poussée à sortir ce soir. — Puis d'un ton plus pénétré, avec une caresse dans la voix, il reprit : — Merci de vous intéresser ainsi à

mon sort. — Vous m'aimez donc un peu, Ludivine?

Les yeux baissés, elle demeurait muette; elle avait arraché une brindille d'aubépine à la haie et la tortillait nerveusement dans ses doigts. Robert lui saisit brusquement les mains et, avec plus de câlinerie, il murmura :

— Moi, je vous aime bien fort, Ludivine, et ce n'est pas d'aujourd'hui... Quand j'étais un lycéen et que je revenais à Vaupreux, aux vacances, je me sentais le cœur plein de joie à l'idée de vous voir au Pavillon où vous passiez tout le mois de septembre. Vous n'étiez qu'une fillette alors, mais je ne trouvais rien de plus mignon et de plus parfait que vous... Après, je suis resté des années sans avoir de vos nouvelles, mais vous demeuriez dans ma mémoire comme une image de piété dans un livre de messe. Vous charmiez mes souvenirs d'adolescent... Et quand j'ai appris que vous reveniez au Pavillon pour y habiter toute l'année, il m'a semblé que ma monotone solitude de Vaupreux s'ensoleillait tout à coup... Je vous ai revue : vous étiez plus jolie, plus séduisante encore; sans en rien dire, je me suis mis à vous aimer et si, comme vous me l'avez montré tout à l'heure, vous avez pour moi un peu d'affection, je serai le plus heureux des hommes, je me sentirai capable de soulever des montagnes pour devenir digne de vous!...

Elle l'écoutait, tout étourdie. A mesure qu'il parlait, il lui semblait que son cœur se gonflait si fort qu'elle allait étouffer. Elle ne songeait pas à dégager ses mains prisonnières; au contraire, involontairement elle serrait plus étroitement celles de Robert. Elle songeait confusément que ce qui se passait entre elle et lui n'était pas très correct et que, selon les conventions mondaines, elle aurait dû déjà lui imposer silence et s'enfuir. Mais elle n'était pas fille à dissimuler sa pensée, et quand Robert eut cessé de parler, quand leurs

regards se confondirent de nouveau, impulsivement elle répondit à la muette et câline interrogation des yeux de son ami :

— Oui, je vous aime beaucoup...

Elle le disait avec une naïve conviction et ses mains s'abandonnaient plus confiantes à l'étreinte passionnée de Robert. Ce premier aveu d'amour s'exhalait, suave et pénétrant comme la senteur des herbes fauchées, qui alanguissait Ludivine et lui donnait la hardiesse de révéler les secrets de son cœur. — Oh! la féerie des odeurs, on n'en connaît pas assez les puissantes vertus. Les savants, qui ont étudié minutieusement les phénomènes de l'optique et de l'acoustique, ont négligé de s'occuper des lois physiques des parfums. Et cependant, plus que les couleurs et la musique, ceux-ci agissent sur nos sens et déterminent les mouvements de notre âme. Leurs propriétés sont aussi subtiles et ont la même apparence d'immatérialité que celles des sons et de la lumière; il faudrait tout un livre pour les classer et en analyser les modes multiples de pénétration et d'influence. Qui ne sait avec quelle énergie et quelle précision certaines odeurs évoquent en nous les milieux où nous vivions, les états d'esprit où nous étions, quand nous les avons perçues pour la première fois? Il est des aromes dont les vertus suggestives tiennent du miracle; il en est d'autres qui à leur gré amollissent ou fortifient nos volontés et nous rendent tour à tour faibles ou héroïques, attendris ou insensibles. — L'haleine des foins récemment fauchés plongeait les deux jeunes gens dans une amoureuse atmosphère, elle leur versait un philtre qui les isolait du reste du monde et leur faisait perdre la notion des heures...

— Chère enfant, murmurait Robert, répétez-moi encore que vous m'aimez!

— Oui, je vous aime...

Tout à coup, du haut de la terrasse du Pavillon, un

appel réitéré résonna avec des intonations irritées :

— Ludivine!... Ludivine!

— C'est mon père qui me réclame, dit Mlle de Lafauche en tressaillant; il faut que je me sauve.

Les mains se quittèrent puis se reprirent avec une plus chaleureuse étreinte.

— Ludivine, supplia Champlan, promettez-moi de revenir ici, demain, à la tombée de la nuit.

— J'essaierai, répondit-elle précipitamment. Bonsoir, Robert!...

Elle avait rassemblé ses jupes dans ses mains et courait vers le verger du Pavillon. Quand elle arriva essoufflée sur la terrasse, elle aperçut son père qui l'arpentait dans toute sa longueur, avec des piétinements d'impatience.

— Où étais-tu? s'écria-t-il rageusement. Voilà une heure que je t'attends pour ma potion... Tu sais pourtant bien que je ne puis me fier aux domestiques et que toi seule peux la doser exactement; mais c'est le cadet de tes soucis!... Je n'ai affaire qu'à des indifférents et à des égoïstes... Je ne fermerai pas l'œil de la nuit et ce sera ta faute!...

Outre qu'elle n'avait pas la conscience parfaitement en repos, Ludivine était trop émue pour répliquer. Elle baissa la tête et gagna docilement la chambre où l'irascible malade avait déjà étalé les ingrédients pharmaceutiques destinés à lui procurer un sommeil réparateur.

III

Robert Champlan était rentré à Vaupreux, tout aussi ému que Ludivine, mais sans avoir les mêmes scrupules sur la conscience. Il était pleinement heureux de sa soirée et de l'aveu qu'il avait arraché à

Mlle de Lafauche. Encore qu'un garçon de vingt-quatre ans qui se trouve en tête à tête avec une jeune fille très séduisante soit naturellement enclin à exagérer l'émotion qu'il ressent, Robert n'avait pas menti en disant à Ludivine qu'elle avait la première fait battre son cœur de collégien. Même quand elle portait des jupes courtes et une natte sur le dos, sa grâce, sa joliesse d'adolescente lui paraissaient adorables; il éprouvait alors près d'elle une confuse joie, en même temps qu'une honte de sa gaucherie et de son piteux accoutrement de potache. Plus tard, lorsque, après la retraite de M. de Lafauche, ils étaient devenus voisins de campagne, les troubles du lycéen se changeaient en une tendre admiration pour cette nouvelle venue, dont la fraîche beauté projetait comme un gai rayonnement jusqu'au fond du maussade intérieur de Vaupreux. Il profitait de l'ancienne amitié qui avait lié son père et M. de Lafauche pour visiter les hôtes du Pavillon et, bien que l'ex-chef de bureau lui fût peu sympathique, la personnalité de Ludivine l'attirait comme un aimant et lui faisait supporter avec résignation l'humeur quinteuse du maître du logis. Bien souvent, pourtant, son amour-propre était soumis à une dure épreuve; M. de Lafauche ne lui épargnait ni les coups de boutoir ni les allusions mortifiantes à propos de son apparente oisiveté; parfois, à bout de patience, Robert se redressait comme un jeune coq et d'un ton cassant prenait l'offensive à son tour; d'aigres paroles s'échangeaient, et, en sortant du Pavillon, le jeune homme irrité se jurait de ne plus y remettre les pieds. Sa résolution tenait pendant quelques jours, puis il songeait qu'un kilomètre le séparait à peine de Ludivine, qu'en un quart d'heure il pouvait goûter la joie de la revoir, et il revenait tranquillement s'exposer aux nasardes acrimonieuses de M. de Lafauche. La jeune fille lui en savait gré et, par un redoublement de gentillesse et d'attentions déli-

cates, s'efforçait de le récompenser de son zèle. Il devinait qu'elle prenait plaisir à ses visites et qu'un courant sympathique s'était établi entre eux; néanmoins il n'osait pas lui faire entendre que le penchant qui l'entraînait vers elle était autre chose qu'un sentiment d'innocente camaraderie. Incertain de l'accueil qui lui serait réservé, il s'était tu jusqu'à ce soir où, dans la prairie de la Bièvre, grâce à l'opportune complicité du crépuscule de juin et des parfums de l'herbe fauchée, le cœur de Ludivine s'était spontanément ouvert et avait répandu devant lui les trésors d'une tendresse chaste et passionnée.

Maintenant il revenait au logis dans un état de joyeuse exaltation. Il se savait aimé et se sentait lui-même fervemment amoureux. Peut-être, à la vérité, cet amour était-il composé d'éléments moins purs et moins désintéressés que la tendresse de Ludivine; peut-être y entrait-il comme alliage une certaine sensualité et aussi la satisfaction d'avoir tiré vengeance des sarcasmes de M. de Lafauche?... Néanmoins le sentiment était sincère, vivace et ardent. Robert s'y abandonnait avec la fougue de ses vingt-quatre ans, et voyait déjà toute sa vie, dans l'avenir, illuminée et enchantée par l'espoir d'y marcher désormais en compagnie de Ludivine de Lafauche. Du moment qu'elle l'aimait, rien ne pouvait empêcher qu'elle devînt sa femme. Evidemment M. de Lafauche ne verrait pas ce mariage avec plaisir et s'y opposerait d'abord énergiquement. Mais Ludivine avait une volonté aussi tenace que celle de son père et, si mal disposé que fût l'ancien chef de bureau à l'égard de son jeune voisin de Vaupreux, il finirait par céder devant l'obstination de sa fille unique, lorsqu'il aurait acquis la conviction que celle-ci était sérieusement éprise. Pendant sa longue carrière de fonctionnaire, le propriétaire du Pavillon avait si constamment sacrifié au décorum et à la correction, il s'y

était tellement imbu de respect humain que la crainte du qu'en-dira-t-on primait chez lui toute autre considération. Il était homme à tout accorder par peur du scandale, et le jour où il lui serait démontré que Ludivine, à sa majorité, ne reculerait devant rien pour épouser le garçon de son choix, il donnerait son consentement afin d'éviter les sommations légales. Le seul point important était donc que l'amour de Mlle de Lafauche fût assez fort et assez persévérant pour combattre avec fermeté les préventions paternelles. Cela, Robert s'en assurerait dès le lendemain, puisque Ludivine lui avait promis de le retrouver, au soir, dans les prés de la Bièvre. En attendant, le jeune homme savourait avec délectation ces premiers bonheurs de l'amour qui commence et dont l'exquise fraîcheur, au dire de La Rochefoucauld, a le velouté « de la fleur sur le fruit ». Il jetait un regard de dédain sur le pauvre ameublement de son antique logis de Vaupreux, délabré, mal tenu par une servante indolente et désordonnée. Il songeait qu'avant peu son existence prendrait une tournure nouvelle. Dans un intérieur devenu aimable et souriant, il aurait près de lui une compagne charmante, possédant toutes les séductions qui rendent l'amour délicieux et durable. Il lui serait permis enfin de mener la vie de confort et de bien-être à laquelle il avait toujours voluptueusement aspiré. Le patrimoine dont Ludivine avait hérité de sa mère lui en donnerait les moyens; d'ailleurs il pourrait alors, avec sécurité, mener à bien les merveilleux projets d'avenir et de fortune qui bouillonnaient dans son cerveau, et qui, une fois réalisés, apporteraient dans son intérieur, non plus seulement une modeste aisance, mais la richesse avec le luxe et le plaisir, qui en sont les corollaires.

Le lendemain, il attendit avec impatience la tombée du crépuscule et, dès que le soleil fut couché, il gagna rapidement la prairie où, la veille, il avait rencontré la

jeune fille. Le charme du paysage était resté le même. Comme le soir précédent, la Bièvre étalait sous les platanes son eau dormante où se reflétaient les premières étoiles; l'air était encore imprégné de l'odeur des jonchées de foin. Mais Robert eut beau arpenter pendant plus d'une heure les prés humides de rosée et longer attentivement les deux côtés de la haie d'aubépine, il ne vit point paraître Mlle de Lafauche, et il remonta, dépité et inquiet, le sentier qui conduisait à Vaupreux. Le jour suivant, même attente et même déception. Robert en venait à se demander s'il n'avait pas rêvé les bonheurs de l'avant-veille. Avec un anxieux battement de cœur, il franchit agilement les clôtures du Pavillon, gravit les allées en pente et se hasarda jusqu'au seuil de la terrasse. Les volets clos, entrevus parmi les massifs, ne laissaient pas filtrer le moindre filet de lumière, et la maison paraissait déjà ensevelie dans le sommeil. Cette fois, Robert Champlan rentra à Vaupreux, découragé et sérieusement tourmenté. Ludivine s'était-elle repentie d'avoir trop facilement cédé à un premier élan de tendresse et s'était-elle défiée d'elle-même? Ou plutôt M. de Lafauche, ayant cauteleusement épié les amoureux et entendu leur conversation, tenait-il sa fille en chartre privée? Le jeune homme souffrait trop de cette incertitude pour rester plus longtemps dans l'ignorance de ce qui s'était passé. Quelle que fût sa répugnance pour une explication avec M. de Lafauche, il résolut d'affronter les colères de son acariâtre voisin et, le jour suivant, après midi, il poussa, non sans éprouver un vague malaise, la grille du Pavillon qui s'ouvrait sur le chemin de Verrières.

L'humeur accorte de la servante accourue à son coup de sonnette le rassura sur l'accueil qui lui était réservé Si M. de Lafauche se fût douté de quelque chose, il n'eût pas manqué de fermer sa porte au nez de Robert.

Le père et la fille venaient d'achever leur déjeuner

et prenaient le café sous une tonnelle proche de la terrasse. Ce fut là que la servante introduisit le jeune homme et qu'il fut tout d'abord salué par une exclamation ironique :

— Ho! ho! dit M. de Lafauche, voici un revenant... Vos nombreuses occupations, mon cher Robert, vous font trop négliger vos voisins!

— Non, monsieur, répondit-il d'un ton conciliant, mes occupations ne sont pas si absorbantes qu'elles puissent m'empêcher de vous rendre mes devoirs... J'ai été simplement retenu à Vaupreux par l'attente d'une visite qui m'était annoncée et qui n'a pas eu lieu.

Il s'était tourné en parlant vers Ludivine, aux joues de laquelle monta une subite rougeur. Elle avait parfaitement compris l'allusion de Robert à une visite attendue et elle y devinait un reproche qui augmentait le désarroi de son esprit déjà si cruellement troublé. — Dès le lendemain de son tête-à-tête, Mlle de Lafauche avait eu honte de s'être laissé si facilement entraîner. Ses scrupules étaient d'autant plus vifs que son amour était plus fort. Elle tremblait que la spontanéité même de ses aveux ne lui nuisît dans l'estime de celui pour lequel elle se sentait un si irrésistible penchant : « Que doit-il penser de moi? se demandait-elle. En me voyant accepter si tranquillement un rendez-vous, il a dû me prendre pour une vilaine fille, effrontée et inconsidérée!... Et s'il me juge mal dès le principe, m'aimera-t-il longtemps comme je veux être aimée? » Là-dessus, elle s'était juré de se montrer moins faible à l'avenir et, tout en souffrant de manquer à la parole donnée, elle avait renoncé à retourner le soir dans les prés de la Bièvre. Ainsi partagée entre le souci de sa respectabilité et le désir de revoir Robert, elle était d'autant plus sensible aux reproches indirects du jeune homme et elle perdait contenance, au point de ne plus s'apercevoir qu'il lui tendait la main comme d'habitude.

Son embarras n'échappait point à l'œil observateur de M. de Lafauche, mais, sans avoir l'air d'y attacher d'importance, l'ancien bureaucrate sirotait lentement son café et entrait en propos avec le visiteur :

— Puisque Ludivine oublie de vous offrir un siège, commençait-il, prenez ce fauteuil près de moi... Voulez-vous une tasse de café? Non... à votre aise... Ainsi vous avez été retenu à Vaupreux par des amis qui vous ont oublié?... Cela ne vous excuse pas tout à fait, car vous auriez pu tout de même trouver un moment pour vous informer de ma santé...

— Pardon! murmura le jeune homme, je vous croyais mieux portant.

— Je vais mal, très mal... Mes nuits sont affreuses. On ne veut pas s'en apercevoir, je passe ici et ailleurs pour un malade imaginaire... On ne reconnaîtra la gravité de mon état que lorsque je tomberai tout d'un coup... Laissons cela... On n'amuse pas les gens en les entretenant de ses propres misères... Parlons de vous!... Où en sont vos affaires, jeune homme? Avez-vous de nouveau accouché d'un de ces mirifiques projets qui doivent vous rendre millionnaire et qui, en attendant, vous font perdre votre temps et le plus clair de votre patrimoine?

Robert Champlan se mordait les lèvres, comme pour retenir quelques-unes de ces répliques cinglantes dont il était coutumier. Il avait pris la résolution de se montrer patient et pacifique; il repartit en riant :

— Oui, monsieur de Lafauche, j'ai effectivement en tête un nouveau projet, mais il n'est pas encore mûr... Lorsqu'il sera à point, je me permettrai de vous en dire un mot et de vous demander conseil.

Cette réponse conçue en termes modérés et conciliants surprit grandement l'ancien chef de bureau : « Ouais! pensa-t-il, ce jeune merle a ordinairement bec et ongles; d'où vient donc qu'aujourd'hui il est tout

miel et tout sucre? » — En sa qualité de vieil employé, Saturnin de Lafauche était aussi méfiant que perspicace; habitué aux perfidies et aux roueries de la diplomatie administrative, il ne voyait partout que traquenards et supercheries; il jugeait en principe que tout homme qui modifie brusquement son attitude et son humeur doit y être poussé par quelque motif d'intérêt. Le subit adoucissement des façons ordinairement très âpres de son interlocuteur lui parut louche. Il rapprocha cette étonnante métamorphose de l'embarras visible de Ludivine et en conclut qu'on manigançait quelque chose contre lui. Il résolut donc d'ouvrir l'œil et de se tenir sur ses gardes.

— Hé! hé! reprit-il avec une apparente bonhomie, ce sera la première fois que vous ferez appel à mon expérience, et peut-être aussi la dernière... Nous ne demandons généralement des conseils qu'avec l'intention de ne pas les suivre, pour peu qu'ils soient contraires à nos espérances... N'importe, vous me trouverez toujours à votre disposition... Pas en ce moment néanmoins, car voici l'heure de ma sieste et, après une exécrable nuit d'insomnie, j'ai grand besoin de repos...

Et comme Robert semblait vouloir discrètement se retirer :

— Non pas, ajouta-t-il, restez... Ludivine vous tiendra compagnie. Je n'en ai que pour une demi-heure au plus, après quoi je vous rejoindrai moins grognon et plus dispos...

Il quitta la tonnelle et gagna la maison, tandis que Mlle de Lafauche d'une main nerveuse rangeait les tasses sur le plateau. Les jeunes gens entendirent son pas s'éloigner dans le vestibule et demeurèrent cependant silencieux en face l'un de l'autre.

— Vous m'en voulez? chuchota enfin Ludivine en tournant vers son ami ses yeux clairs, où on lisait un anxieux désir de pardon.

— Non, répliqua-t-il, mais j'ai été mortellement inquiet; mon imagination a douloureusement travaillé pendant ces deux jours d'attente vaine. Je me suis figuré qu'on nous avait épiés, que votre père savait tout et vous empêchait de sortir... Il n'en est rien, heureusement... Mais alors pourquoi n'êtes-vous pas venue ainsi que vous me l'aviez promis?...

— Je n'aurais pas dû vous le promettre... A peine rentrée au Pavillon, j'ai eu honte de ma conduite. Je me suis dit qu'une jeune fille ne doit point se permettre... tout ce que je me suis permis, et j'ai pris la résolution de ne point recommencer.

— Ah!... C'est que vous ne m'aimez pas vraiment, en ce cas.

— Robert!... Comment aurais-je osé vous le dire, si cela n'était pas?... Précisément parce que je vous aime, au contraire, je veux que vous n'ayez de moi aucune mauvaise opinion... J'ai peur qu'en me voyant agir avec si peu de retenue, vous ne me jugiez mal plus tard et que cela diminue la tendresse que vous pouvez avoir... Essayez donc de me comprendre!... En ce moment, si je vous obéissais, vous n'auriez pas l'air de m'en vouloir, parce que vous-même n'êtes pas maître de vous... Mais après, quand vous seriez de sang-froid, vous vous diriez que je suis une fille mal élevée, et vous n'auriez plus pour moi ni estime ni affection...

— Quel enfantillage!... repartit Robert qui ne saisissait pas ces nuances délicates et les regardait comme de puériles subtilités; si vous m'aimez, vous devez comme moi désirer que nous nous trouvions ensemble le plus souvent possible, et, pour nous voir, il nous faut bien convenir d'un lieu de rendez-vous.

— Ne pouvez-vous venir ici?

— Ici, je vous trouve rarement seule... M. de Lafauche est toujours en tiers et, pour supporter ses sar-

casmes, il me faut une patience d'ange… Tout à l'heure encore, tandis qu'il me lardait, je me suis tenu à quatre pour ne pas lui river son clou.

— Gardez-vous-en bien!… Maintenant plus que jamais, il faut éviter une brouille.

— D'accord… mais croyez-vous que ce ne soit pas mortifiant d'être sans cesse rabroué devant vous et de ne pouvoir répliquer?… Non seulement c'est pénible, mais dangereux, car je finirai par éclater; c'est pourquoi nous devons chercher à nous voir ailleurs… N'étions-nous pas plus tranquilles et plus heureux, l'autre soir, au bord de l'eau?

— Oui, mais… si mon père venait à s'apercevoir de mon absence… J'ai peur de tout depuis que je ne suis plus en paix avec ma conscience… Tenez, en ce moment même… N'avez-vous pas entendu comme un bruit de feuilles remuées?

Ils restèrent un moment muets, aux écoutes; mais le bruit qui avait alarmé Ludivine ne se renouvela pas.

— C'est quelque chat qui rôdait sous la tonnelle, reprit Champlan.

— N'importe, cela seul a suffi pour me donner le frisson…

— Nous n'aurons pas à craindre de surprise là-bas, dans les prés…

— Oh! Robert, je vous en prie, n'insistez pas!

— Si fait, j'insiste dans notre intérêt à tous deux… Demain soir, je vous attendrai derrière le moulin…

Elle n'eut pas le temps de soulever de nouvelles objections; des pas firent grincer le sable et M. de Lafauche parut à l'autre extrémité de la tonnelle.

— Déjà! s'écria étourdiment Robert.

— Cela sonne comme un reproche, dit le père de Ludivine, d'un ton demi-ironique et demi-bon enfant. Mes siestes ne durent jamais longtemps et je me con-

tente d'un léger somme... Maintenant, Robert, me voici tout prêt à entendre vos confidences et à vous prodiguer mes conseils.

— Excusez-moi, monsieur, répondit Champlan, ainsi que je vous l'ai dit, je n'ai pas encore mûri mon projet; quand j'aurai vu tout à fait clair dans mes idées, je m'empresserai de profiter de votre bienveillance... Pour aujourd'hui, il faut que je rentre à Vaupreux et je vais vous demander la permission de me retirer...

— A votre aise, mon cher, à votre aise!...

Et avec une hâtive poignée de main ils se séparèrent...

André THEURIET,

de l'Académie française.

(A suivre.)

FRAGMENTS DE MA VIE

(1800-1812)

Le colonel wurtembergeois de Suckow, auteur des *Mémoires* que nous présentons au public, est né le 15 mars 1787 à Goldberg (Mecklembourg-Schwerin).

Entré dans l'armée prussienne à l'âge de treize ans, en 1800, il prit part avec elle, en qualité de sous-lieutenant, à la campagne de 1806. Fait prisonnier à Magdebourg et renvoyé sur parole dans ses foyers, il se trouva sur le pavé après la conclusion du traité de Tilsitt. En effet, la Prusse, obligée de réduire considérablement son armée, prit à ce moment le parti de congédier en masse les officiers qui n'étaient pas ses sujets directs.

Le lieutenant de Suckow fit alors des démarches en vue d'être admis avec son grade dans l'armée russe qui, à cette époque, formait une quantité d'unités nouvelles et avait, en outre, grand besoin de monde pour remplacer les officiers tués dans la campagne précédente.

Sur ces entrefaites, ayant appris que le roi de Wurtemberg, dont le domaine s'était considérablement arrondi en ces derniers temps, augmentait son armée, il s'adressa à lui. Moins d'un mois plus tard, il apprenait déjà que sa demande était agréée et qu'il était nommé, à la date du 25 mai 1808, sous-lieutenant au régiment d'infanterie de la garde. Il prit en cette qualité une part tout à fait insignifiante à la campagne de 1809 contre l'Autriche, à la suite de laquelle, le 22 avril 1810, il fut promu lieutenant au 4e d'infanterie.

Puis vint la grande ruée des peuples vers la Russie. Le Wurtemberg fournit pour cette expédition une division (25[e] de la Grande Armée), qui fut rattachée au 3[e] corps (maréchal Ney). Le régiment du lieutenant de Suckow était de la fête. Des soixante-dix officiers qu'il avait emmenés au début, il en ramena *cinq*, au nombre desquels se trouvait l'auteur de ces *Mémoires*.

Capitaine en février 1813, il prit part à la campagne d'Allemagne, au cours de laquelle il fut décoré de la Légion d'honneur, puis à la campagne de France. Colonel en 1842, il prit sa retraite en 1848 et mourut, à Stuttgart, le 7 janvier 1863.

CHAPITRE PREMIER

MON ENTRÉE AU SERVICE

Premières années. — Confirmation et départ pour Berlin. — La poste mecklembourgeoise. — Initiation militaire. — Le général de Goetz. — Un échec mortifiant. — La popularité du général de Goetz. — Plaisante façon d'arrêter les gens aux portes de Berlin. — Le général de Larisch. — A quoi mène le savoir-vivre. — Je suis accepté en qualité de cadet surnuméraire. — Un capitaine prussien en 1800. — Le caporal et Mme Meritz. — Je débute dans la carrière. — Caporal de visite. — Ma première garde. — Les espions. — De la classification des officiers de garde. — M. de Mecklenburg et sa clarinette. — On ne dort pas quand on est de garde.

Je venais d'atteindre, au commencement de ce siècle, l'âge où un bon père songe sérieusement à l'avenir de ses fils. Pour moi, je n'avais aucune hésitation sur le choix de ma carrière future.

J'avais treize ans et comme, dès ma plus tendre

enfance, j'avais toujours marqué le goût le plus vif pour le métier des armes, mon unique désir était d'entrer le plus tôt possible dans un régiment.

A cette époque-là, il était entendu qu'un jeune homme de mon pays considérait comme un suprême honneur d'être admis dans l'armée prussienne, laquelle servait alors de modèle à toutes les autres.

Tous les préparatifs en vue de mon départ étaient faits. Je venais d'être *confirmé* (1) et, pour la circonstance, mes parents m'avaient donné un frac et un pantalon bleus, qui pouvaient tous deux me servir de petite tenue, le jour où je serais devenu cadet dans un régiment. On n'avait pas oublié non plus, en me taillant les cheveux, de laisser un point d'attache pour la queue artificielle que je devais porter aussi longtemps que ceux-ci n'auraient point la longueur voulue. A l'extrémité de cette queue était fixée une balle en plomb qui la faisait pendre d'aplomb entre les deux épaules.

Toutes ces dispositions faites et pourvu d'une malle bourrée d'une infinité de choses utiles et inutiles, avec cela construite avec solidité, de manière à pouvoir résister victorieusement aux injures des voitures de poste de l'époque, j'attendais avec la plus vive impatience la lettre de Berlin devant m'annoncer que, grâce aux bons offices d'un de mes cousins, j'étais admis au régiment d'infanterie de Goetz, en qualité de cadet-gentilhomme *(junker)*.

Au bout d'un temps interminable, à mon gré, la nouvelle de mon acceptation parvint enfin dans notre village isolé.

Je fus donc aussitôt expédié à Berlin sous l'égide de Witt, notre chasseur. Il avait déjà rempli le même

(1) Cérémonie du culte protestant qui équivaut à la première communion des catholiques. (*Note du trad.*)

office auprès d'une demi-douzaine de jeunes gens de ma famille qui étaient entrés au service prussien.

Bien que la distance à parcourir fût de soixante lieues seulement, c'était, pour l'époque, un gros voyage.

Nous prîmes la poste ordinaire, la poste mecklembourgeoise ordinaire. Qui n'a connu ce moyen de transport abominable ne peut s'imaginer ce que c'était. Quant à moi, rien que d'y songer, cela me donne encore le frisson.

Le véhicule, une simple voiture à échelles, sur lequel étaient empilés des ballots de café, des sacs de poivre, des barils de harengs, était surmonté d'une planche jetée en travers et ornée d'une espèce de dossier. Ce simple appareil, pompeusement décoré du titre de banc, servait de siège pour les voyageurs.

Witt, qui avait l'expérience de pareils voyages, joua si bien des coudes et prit de si habiles dispositions que je ne tardai pas à être casé. Il est vrai que je ne savais où loger mes pieds au milieu de ce fouillis de sacs, de colis et de tonnelets qui, soit dit en passant, n'étaient arrimés que de la façon la plus sommaire.

Lorsque j'avais quitté la maison paternelle, on m'avait donné une montre en argent, logée dans je ne sais combien de boîtiers, laquelle devait me permettre d'arriver exactement à tous les services que j'aurais à remplir. Quelle joie de posséder une montre à treize ans ! Je la tirais toutes les cinq minutes pour constater les progrès de l'aiguille et les trouvais régulièrement insuffisants.

En outre du postillon, désigné dans toute l'Allemagne sous le titre de *beau-frère,* qui conduisait la diligence, il y avait un conducteur spécialement chargé des bagages et qui s'occupait généralement fort peu des voyageurs. Il n'était aimable que pour ceux qui voulaient bien lui payer la goutte à l'un ou l'autre des

cabarets où, d'accord avec le postillon, il s'arrêtait sans motif plausible.

Pour supporter ces trois longues et ennuyeuses journées de voyage à travers une contrée prodigieusement monotone, il fallait avoir, comme moi, la perspective de réaliser une foule de désirs.

On s'imaginera aisément l'étonnement qui me saisit à notre entrée dans la belle capitale, à la vue des constructions luxueuses, des brillants équipages et surtout des militaires si coquets dans leurs superbes uniformes.

Tout était nouveau pour moi qui connaissais uniquement les petites villes et les villages de mon pays natal.

Dès notre arrivée, mon mentor, le brave Witt, me conduisit chez un de mes proches parents, qui servait alors en qualité de lieutenant au régiment d'Arnim et qui, après les premières effusions, me fit subir, séance tenante, un premier examen, dont il se montra fort peu satisfait, je dois l'avouer. Ma démarche, mon langage, mon habillement, tout, en un mot, fut impitoyablement critiqué par lui. Il n'avait qu'un seul refrain à la bouche : « Cela ne peut pas continuer ainsi. »

Je devais être présenté le lendemain matin au général de Goetz; aussi commençai-je de très bonne heure mes préparatifs en vue de cet acte solennel, qui devait décider de ma destinée. Mon cousin m'apprit de quelle façon je devais saluer en entrant, ce que je devais répondre au cas où le général m'interrogerait, et insista particulièrement sur le titre d'*Excellence* auquel ce dernier avait droit et qu'il ne fallait jamais oublier de lui donner.

Ensuite mon cousin passa l'inspection de mon habillement. Je dus endosser ma tenue de *confirmation;* l'ordonnance m'aida à m'habiller et me donna encore un dernier coup de brosse. Malgré cela, je fus encore l'objet de certaines observations ; j'avais mal mis ma

cravate, mes chaussures étaient trop grossières, et ainsi de suite à n'en pas finir.

Une fois dehors, aux côtés de mon mentor et tout fier de l'effet que je croyais produire, j'ouvris de grands yeux en voyant les rues de Berlin. Nous arrivâmes, au bout d'un temps qui me parut long, au bâtiment de la *commandature,* où logeait le général, et, après avoir indiqué le but de notre visite, nous fûmes aussitôt introduits. Après avoir pénétré dans la pièce, nous n'y vîmes personne ; toutefois, au bout d'un instant, nous découvrîmes une interminable pipe turque, dont le fourneau reposait à terre et dont le tuyau, qui disparaissait derrière le poêle, s'agitait par instants. Ceci nous fit supposer qu'à son extrémité devait se trouver un être animé.

Au bout d'une attente assez pénible et qui me parut fort longue, une voix rude, semblant sortir de la niche du poêle, nous interpella en ces termes :

— Voyons, approchez !

J'aperçus alors le personnage qui devait décider de mon sort, un général en grand uniforme avec la plaque de l'Aigle rouge sur la poitrine. Soit dit en passant, l'usage ne voulait pas encore, à cette époque-là, que les généraux reçussent en civil.

Mon cousin me présenta en termes fort brefs, exposa le but de la visite que nous faisions à Son Excellence, et pendant ce temps le vieux m'inspecta sous toutes les faces, ne cessant de hocher la tête et de pousser des hum ! hum ! inarticulés qui n'étaient guère faits pour m'inspirer confiance dans le succès de notre démarche.

Hélas ! je ne tardai pas à constater la déplorable exactitude de l'interprétation que j'avais donnée à ces hum ! hum !

— Ce jeune homme, dit Son Excellence, est trop petit pour moi ; je ne puis pas l'accepter tel qu'il est ;

il faut le renvoyer chez ses parents et attendre qu'il ait une demi-tête de plus. Je le prendrai plus tard.

Cette réponse me produisit un effet terrible ; je perdis contenance et eus toutes les peines du monde à faire proprement, en sortant, la révérence que j'avais eu tant de peine à apprendre.

Pendant que nous nous en retournions, mon cousin mit tout en œuvre pour me rassurer et me dit que, dans toute l'armée, le général de Goetz passait pour très brutal ; que, par conséquent, je ne devais pas regretter outre mesure de ne pas avoir été admis dans son régiment.

On mettait à l'actif de ce général une masse d'anecdotes et je dois dire que toutes corroboraient largement l'appréciation portée sur son compte par mon cousin. Il était peut-être le seul de toute l'armée qui ne portât point la queue. Celle-ci lui occasionnait, paraît-il, des maux de tête affreux, et pour ce motif il en était dispensé.

Commandant de place de Berlin, il était peu aimé de la population. Un jour, à l'occasion d'une manifestation dans les rues, il parut, monté sur un cheval blanc, et voulut rétablir l'ordre ; mais ceci ne lui réussit aucunement, et, sans l'intervention du feld-maréchal de Möllendorff, qui était alors gouverneur de la capitale et qui jouissait d'une grande popularité, il aurait eu du mal à s'en tirer sans encombre. Le trait suivant, que j'ai entendu citer fréquemment, caractérise bien, me semble-t-il, sa façon de juger la population berlinoise.

On sait qu'à l'époque dont il s'agit, une grande partie de l'armée prussienne se composait de mercenaires, gens assez oublieux de leurs devoirs pour violer le serment de fidélité au drapeau, déserter, s'engager dans un autre pays et, aussitôt après avoir touché leur prime, recommencer ailleurs le même manège (1). Pour

(1) Consulter à ce sujet les *Mémoires de Steininger,* dont une traduction française a été publiée, en 1898, chez Flammarion.

mettre autant que possible un frein à ces velléités de désertion, on interdisait aux soldats suspects de dépasser l'enceinte de Berlin sans être munis d'une autorisation en règle. Ce laissez-passer devait être déposé par les sortants à l'une des portes de la ville et repris par eux à leur rentrée. Si, à l'heure de la retraite, les permissions n'étaient pas retirées par certains des titulaires, ceux-ci étaient soupçonnés de désertion et l'on prenait aussitôt contre eux des mesures déterminées. On tirait le canon, l'on envoyait à leur poursuite des officiers montés, spécialement commandés chaque jour pour ce service, etc., etc.

Pour éviter d'être repris, les troupiers qui faisaient une tentative de désertion cherchaient à se procurer des vêtements civils, grâce auxquels ils pouvaient sortir de la ville sans être inquiétés et gagner ensuite le large, ce qui avait lieu assez fréquemment.

Un de ces individus ayant été repris, malgré cela, on l'interrogea avant de le faire passer par les verges (punition qui était de rigueur en pareil cas); il dit à quelle heure et par quelle porte il avait quitté Berlin et, grâce à ces renseignements, on n'eut pas de peine à trouver le nom de l'officier qui était de garde au moment où le fait s'était passé.

Le général de Goetz, commandant de la place, exaspéré, lui demanda des explications et lui reprocha de n'avoir pas surveillé avec toute l'attention nécessaire les gens qui entraient et sortaient par la porte confiée à sa vigilance. L'officier, qui avait conscience d'avoir fait tout son devoir, ne trouva pas d'autre excuse que de dire qu'il n'avait pas le droit d'arrêter un civil qui passait par sa porte; que par conséquent il était obligé d'agir de même à l'égard d'un soldat déguisé et qu'il ne connaissait d'ailleurs pas. Mais le général, peu satisfait de cette réponse, lui fit la leçon dans les termes que voici :

— Savez-vous comment je m'y prenais, monsieur le lieutenant, lorsque j'étais officier de garde à l'une des portes ? A tout individu, même revêtu d'habits civils, qui voulait passer, je criais : « Pourquoi ce vaurien ne vient-il pas se présenter à moi ? » Quand c'était un habitant de Berlin, je m'attirais à coup sûr la réponse que voici : « Monsieur le lieutenant, je vous prie de me parler autrement. Je ne suis pas un vaurien. » Si au contraire c'était un soldat en fraude, presque toujours il cherchait à se défiler sans bruit, sans réclamation, et alors je n'hésitais pas un instant à le faire empoigner.

En refusant de m'accepter, sous prétexte que je n'étais pas assez grand, le général de Goetz détruisait mon rêve d'entrer dans l'armée prussienne, m'obligeait à rentrer chez mes parents, à déposer mes habits de confirmation et la montre aux boîtiers innombrables, et surtout me forçait à rentrer au collège pour y conjuguer à nouveau le verbe *amo* et traduire Cornelius Nepos; tous exercices fort peu à mon goût. Il me restait, il est vrai, la ressource de tenter la chance auprès d'un autre chef de corps de la garnison de Berlin.

Après en avoir parlé à mon cousin et avoir obtenu son consentement, je me risquai à faire une deuxième démarche. En conséquence, nous allâmes voir le lendemain le général de Larisch, un vieillard de soixante-dix ans passés, aux cheveux blancs comme neige et au dos très voûté, qui nous accueillit fort aimablement et nous demanda le but de notre visite.

Mon cousin, qui était connu du général, reprit la parole et exposa dans les termes les plus convenables et les plus persuasifs les raisons de la démarche que nous faisions auprès de lui.

Ce brave vieillard, tout en l'écoutant, se prit à examiner mon infime personne avec une attention au

moins égale à celle que le général de Goetz avait apportée à cette opération. Lui aussi déclara que je n'étais pas assez grand et assura que d'ailleurs il avait à son régiment le complet réglementaire de cadets.

Pendant qu'il parlementait avec mon cousin et que celui-ci l'assurait du zèle que j'apporterais à grandir le plus et le plus vite possible, que de plus il mentionnait, comme par hasard, le chiffre très respectable de la rente que mon excellent père avait l'intention de me servir, le général laissa tomber un cure-dent qu'il tenait à la main. Aussitôt je me précipitai à terre, je ramassai l'objet et le remis à son propriétaire en m'inclinant devant lui le plus gracieusement du monde, m'étant souvenu à propos des leçons de mon maître de danse.

Cette marque de déférence parut faire impression sur le général et le disposer en ma faveur, car, me tapotant les joues, il me dit avec bienveillance :

— Tiens, tiens, ce petit blondin a du savoir-vivre. Eh bien, je vais me laisser faire ; je le prends, mais seulement à titre de cadet surnuméraire.

Titulaire ou surnuméraire, voilà ce qui me laissait froid ! J'étais soldat prussien, je n'en demandais pas davantage pour l'instant.

Mais bientôt, malheureusement trop tôt, j'appris la différence qu'il y avait entre les titulaires et les surnuméraires. Mon cousin m'expliqua ceci pendant que nous faisions route ensemble pour rentrer chez lui.

Le cadet surnuméraire portait l'uniforme d'ordonnance et couchait dans un lit militaire, chez un soldat marié et logé en ville, lequel était généralement chargé de surveiller son jeune locataire. En ma nouvelle qualité, je n'avais droit ni au prêt ni au pain ; j'étais obligé de subvenir aux frais de mon existence jusqu'au jour où, par suite d'avancement, je passerais titulaire. Par contre, je devais faire le service de sous-officier et être traité comme tel.

Cette peinture de mon existence future m'inspira toute sorte de réflexions amères. Avant tout, je craignais que mon père me fît des objections et ne déclarât qu'il était tout disposé à m'aider, mais qu'il n'avait pas d'argent en surnombre pour défrayer complètement, dans une ville aussi chère que Berlin, son fils, le surnuméraire. Toutefois, soit dit en passant, mes craintes n'étaient pas fondées, car mon excellent homme de père se déclara prêt à assumer toutes les charges, en attendant que je fusse titularisé.

Le vieux général m'avait recommandé de me présenter le plus tôt possible à mon capitaine, M. von der Golz, lequel devait me donner les instructions nécessaires. Je m'empressai de déférer à cet ordre et d'aller faire la visite prescrite.

M. von der Golz était un homme d'un certain âge, un peu corpulent, et d'humeur joviale. Il vivait en garçon et, rien qu'à voir sa personne et son installation, l'on observait qu'une compagnie dans ce temps-là devait constituer un joli revenu pour son propriétaire (1) et que lui, personnellement, était fermement décidé à ne se priver de rien.

Après m'avoir donné une foule de bons conseils et d'indications relatives à ce que j'aurais à faire dans le service et en dehors, il me congédia en me disant d'aller trouver le caporal Meritz, qui était marié et logé en ville. Celui-ci, qui devait me fournir le logement et m'instruire, était aussi chargé de m'apporter mon uniforme, etc., etc.

Dès le lendemain matin, ce Meritz, qui de sa profession était tailleur, vint me prendre mesure et m'emmena ensuite chez lui, où il me présenta à madame son épouse, qui allait devenir ma maîtresse de maison. Il me conduisit donc rue de la Poste, à son logement

(1) Quelques milliers de thalers. (*Note du trad.*)

qui était situé en face d'une boucherie. Comme c'était un homme plein de courtoisie, il me céda le pas et me fit entrer le premier. Là encore j'éprouvai une désillusion, car il demeurait au fond d'une cour sombre, dans un bâtiment d'apparence misérable derrière lequel coulait la Sprée.

Nous grimpâmes un escalier raide et étroit et nous arrivâmes enfin au *tusculum* de M. Meritz. Le corridor était si obscur que, même en plein jour, on ne pouvait distinguer la porte.

En pénétrant dans la chambre qui, avec un petit cabinet, formait tout le logement, je me trouvai en face de Mme Meritz, une Berlinoise pur sang, issue de la classe des cuisinières. Après avoir échangé avec elle les compliments d'usage en pareil cas, je reçus d'elle une foule de bons conseils qui se rapportaient presque tous à des questions d'ordre à observer dans l'intérieur de la maison ou, pour mieux dire, de la chambre. En même temps, Mme Meritz m'assura qu'elle était un cordon bleu de première force, qu'elle avait fait ses preuves pendant les années où elle avait servi chez M. N. N..., conseiller intime des guerres, et qu'il me suffirait de lui indiquer mes préférences pour être servi à mon goût.

Elle me fit voir ensuite mon lit, placé dans le cabinet voisin, et me présenta à mes deux camarades de chambrée. L'un d'eux était l'homme de droite du premier rang de la compagnie. Cet individu — je ne tardai pas à constater que c'était un vaurien de la plus belle espèce — était musicien de son état. Quand il lui arrivait de jouer à une fête, il rentrait généralement ivre au point de ne pouvoir pas regagner son lit. Le camarade de lit de ce long musicien était un petit tambour à l'esprit excessivement borné, un Polonais de naissance, qui baragouinait à grand'peine quelques mots d'allemand. Ceci ne m'empêchait d'ailleurs aucu-

nement de m'entretenir avec lui; aussi ne tardai-je point à posséder quelques renseignements sur son compte. Il exerçait dans son pays les hautes fonctions de porcher, métier sur lequel il me donna maints détails. C'est ainsi qu'il s'étendait avec complaisance sur les mesures stratégiques et tactiques grâce à l'emploi desquelles il avait réussi bien des fois à défendre ses protégés contre les attaques dont ils étaient l'objet de la part des innombrables bandes de loups qui infestent cette région.

J'étais donc installé chez le caporal Meritz et faisais dorénavant partie de sa famille. Il fallut, pour confectionner mon uniforme, un temps que je trouvai désespérément long, car je brûlais de me montrer dans toute ma splendeur aux yeux des Berlinois étonnés. Il vint pourtant le jour si longtemps attendu, mais aussitôt le caporal me déclara que nous allions commencer mon instruction militaire : au bout de très peu de temps, il me déclara d'un air satisfait que jamais il n'avait eu d'élève aussi bon que moi et que je serais bientôt au courant de toutes les branches du métier. Comme je ne me faisais pas faute de lui offrir de temps à autre une goutte au débit situé en face de notre logement, il approuvait sans restriction ma façon d'employer les fonds mis à ma disposition.

Depuis longtemps j'avais envie de posséder un chien. Avec le consentement de mon instructeur, j'achetai un caniche blanc qui — soit dit en passant — me revint très cher. Par la suite, je fis aussi l'acquisition de deux tourterelles que j'installai dans la chambre des Meritz, derrière le grillage qui entourait le poêle. Mais les pauvres bêtes eurent une existence des plus éphémères. Comme elles roucoulaient parfois au milieu de la nuit, et troublaient ainsi le sommeil de Mme Meritz, un beau jour elle leur tordit le cou.

Je vécus ainsi la lune de miel de ma carrière mili-

qui était situé en face d'une boucherie. Comme c'était un homme plein de courtoisie, il me céda le pas et me fit entrer le premier. Là encore j'éprouvai une désillusion, car il demeurait au fond d'une cour sombre, dans un bâtiment d'apparence misérable derrière lequel coulait la Sprée.

Nous grimpâmes un escalier raide et étroit et nous arrivâmes enfin au *tusculum* de M. Meritz. Le corridor était si obscur que, même en plein jour, on ne pouvait distinguer la porte.

En pénétrant dans la chambre qui, avec un petit cabinet, formait tout le logement, je me trouvai en face de Mme Meritz, une Berlinoise pur sang, issue de la classe des cuisinières. Après avoir échangé avec elle les compliments d'usage en pareil cas, je reçus d'elle une foule de bons conseils qui se rapportaient presque tous à des questions d'ordre à observer dans l'intérieur de la maison ou, pour mieux dire, de la chambre. En même temps, Mme Meritz m'assura qu'elle était un cordon bleu de première force, qu'elle avait fait ses preuves pendant les années où elle avait servi chez M. N. N..., conseiller intime des guerres, et qu'il me suffirait de lui indiquer mes préférences pour être servi à mon goût.

Elle me fit voir ensuite mon lit, placé dans le cabinet voisin, et me présenta à mes deux camarades de chambrée. L'un d'eux était l'homme de droite du premier rang de la compagnie. Cet individu — je ne tardai pas à constater que c'était un vaurien de la plus belle espèce — était musicien de son état. Quand il lui arrivait de jouer à une fête, il rentrait généralement ivre au point de ne pouvoir pas regagner son lit. Le camarade de lit de ce long musicien était un petit tambour à l'esprit excessivement borné, un Polonais de naissance, qui baragouinait à grand'peine quelques mots d'allemand. Ceci ne m'empêchait d'ailleurs aucu-

nement de m'entretenir avec lui; aussi ne tardai-je point à posséder quelques renseignements sur son compte. Il exerçait dans son pays les hautes fonctions de porcher, métier sur lequel il me donna maints détails. C'est ainsi qu'il s'étendait avec complaisance sur les mesures stratégiques et tactiques grâce à l'emploi desquelles il avait réussi bien des fois à défendre ses protégés contre les attaques dont ils étaient l'objet de la part des innombrables bandes de loups qui infestent cette région.

J'étais donc installé chez le caporal Meritz et faisais dorénavant partie de sa famille. Il fallut, pour confectionner mon uniforme, un temps que je trouvai désespérément long, car je brûlais de me montrer dans toute ma splendeur aux yeux des Berlinois étonnés. Il vint pourtant le jour si longtemps attendu, mais aussitôt le caporal me déclara que nous allions commencer mon instruction militaire : au bout de très peu de temps, il me déclara d'un air satisfait que jamais il n'avait eu d'élève aussi bon que moi et que je serais bientôt au courant de toutes les branches du métier. Comme je ne me faisais pas faute de lui offrir de temps à autre une goutte au débit situé en face de notre logement, il approuvait sans restriction ma façon d'employer les fonds mis à ma disposition.

Depuis longtemps j'avais envie de posséder un chien. Avec le consentement de mon instructeur, j'achetai un caniche blanc qui — soit dit en passant — me revint très cher. Par la suite, je fis aussi l'acquisition de deux tourterelles que j'installai dans la chambre des Meritz, derrière le grillage qui entourait le poêle. Mais les pauvres bêtes eurent une existence des plus éphémères. Comme elles roucoulaient parfois au milieu de la nuit, et troublaient ainsi le sommeil de Mme Meritz, un beau jour elle leur tordit le cou.

Je vécus ainsi la lune de miel de ma carrière mili-

taire, au milieu des distractions sans nombre qu'offrait alors cette belle ville de Berlin. Tout était nouveau pour moi. Je passais mes soirées alternativement à la comédie où brillaient alors des étoiles de première grandeur, telles que : Iffland, Unzelmann et sa femme, et enfin la Bethmann, à l'Opéra, célèbre par ses représentations fastueuses, ou bien au café en compagnie de mes camarades. Je coulais ainsi des jours heureux en attendant que mon capitaine voulût bien me déclarer capable de faire mon service.

Enfin je fus admis à passer devant lui mon examen d'instruction militaire. Ce ne fut ni long ni difficile et, après avoir convenablement répondu à toutes les questions, j'obtins l'autorisation si ardemment désirée.

Le service des cadets était de deux sortes à cette époque-là : service du régiment et service de garnison. Le premier comportait avant tout les fonctions particulièrement ennuyeuses de la *visite*. Chaque régiment occupait dans ce temps-là un secteur déterminé de la ville. La contenance des casernes étant insuffisante, les hommes sur lesquels on pouvait compter étaient logés chez l'habitant. Il va de soi que celui-ci ne mettait pas son salon à la disposition de ces hôtes plutôt désagréables. Aussi les pauvres diables de troupiers perchaient-ils habituellement, avec leurs femmes et leurs enfants, au troisième ou au quatrième étage, en des bouges sans nom. Comme naturellement les hommes ainsi logés ne pouvaient être surveillés aussi étroitement que ceux qui demeuraient à la caserne, on s'efforçait de parer aux inconvénients résultant de ce procédé en désignant chaque jour un sous-officier pour aller, après la retraite, les visiter et constater leur rentrée. Pour cela, il fallait, soit grimper trois ou quatre étages, soit s'égosiller au milieu de la rue à les appeler. L'homme ainsi interpellé venait alors à la fenêtre et devait répondre « présent ».

S'il restait muet, on admettait qu'il n'était pas chez lui à l'heure prescrite et on lui infligeait une punition, le lendemain.

Je dois dire que ce moyen était assez précaire, vu que bien des femmes imitaient à s'y méprendre le formidable « présent » de leurs maris.

Mon tour de *visite* n'allait pas tarder à venir et j'avoue que cela me causait une certaine appréhension d'être obligé de crier tant de noms, au milieu de la rue. Je craignais d'être tourné en ridicule, d'autant plus que j'avais une toute petite voix d'enfant.

Vaines craintes! Accompagné d'un vieux caporal nommé Barran, je pris bravement mon service, et allai de maison en maison. Barran, qui avait une voix de basse profonde, criait le nom de chaque soldat et je le répétais aussitôt. Ce duo d'un genre nouveau produisait un effet assez comique.

Après m'être acquitté consciencieusement et sans anicroche de ces premières fonctions, je ne devais pas en rester là, M. Meritz ayant jugé que le moment était venu de m'initier aux mystères du service des places, afin de pouvoir dire le plus tôt possible au capitaine que je connaissais mon affaire. Il entreprit aussitôt de me *dresser* dans sa chambre. En ce temps-là on employait le mot *dresser;* de nos jours, il a été avantageusement remplacé par *instruire* ou *exercer*. Je dus prendre place à côté de l'armoire aux habits, qui remplissait l'office de guérite, et faire en un mot tout le service d'une sentinelle devant les armes. Pour donner la plus grande vraisemblance possible à ces exercices, Meritz m'avait armé d'un fusil de munition, une de ces machines monstrueuses que possédait alors l'infanterie prussienne. Très lourd, avec une crosse presque droite qui empêchait, pour ainsi dire, d'épauler, il était entièrement disloqué. Cela tenait à ce que les soldats, pour mieux faire sonner les attaques d'armes, relâchaient

autant que possible les garnitures. A l'époque, il est vrai, l'on exigeait que le maniement d'armes fût non seulement correct, mais encore sonnât bien et avec ensemble. Pour être bon, il devait frapper les oreilles aussi bien que les yeux.

Lorsque mon instructeur me jugea capable de monter la garde, il en rendit compte au capitaine, et je reçus l'ordre de me tenir prêt à prendre le service, dès le lendemain, à la porte de Cottbus. Pour cette première fois, je devais monter la faction comme un simple soldat. Je ne puis dire combien j'étais fier d'avoir à remplir ce devoir et de veiller, pendant vingt-quatre heures, comme simple mousquetaire, à la sécurité de la belle capitale.

Le soleil se levait à peine sur cette journée qui devait être un triomphe pour moi, que j'étais déjà occupé à faire mes préparatifs. Mes armes, mes effets d'équipement, tout fut mis dans l'état le plus brillant, et je donnai un soin tout particulier à la queue, cet accessoire encore indispensable en ce temps-là.

Le lieutenant de Mecklenburg, un de mes compatriotes, qui devint par la suite un de mes bons amis, devait commander le poste auquel j'étais affecté. Pour ma part, j'étais enchanté de l'avoir, car il jouissait, parmi les cadets, d'une réputation de grande bienveillance, qui d'ailleurs était absolument justifiée. Je dois ajouter que très peu d'officiers et d'enseignes étaient dans son cas, la plupart ayant oublié qu'eux aussi avaient passé jadis par les échelons inférieurs.

A l'heure prescrite, armé pour la circonstance d'un fusil de cadet, plus court et plus léger que celui de munition, je fus d'abord inspecté minutieusement par M. Meritz, à l'escouade duquel j'avais été affecté pour la circonstance, puis nous nous rendîmes à la place d'armes du régiment. (Celle-ci était dans la grande rue en été, près des écuries de la Cour en hiver.) La parade

ne dura pas longtemps et le lieutenant de Mecklenburg prit le commandement de son poste.

En ce temps-là, il y avait beaucoup moins de maisons à Berlin que maintenant; aussi fallait-il traverser d'immenses terrains non bâtis pour gagner les portes. En attendant qu'on les utilisât pour y élever des constructions, on les cultivait et il fallait évidemment une bonne dose d'imagination, quand on circulait au milieu des champs de blé ou de pommes de terre en fleur, pour se croire dans l'enceinte d'une capitale.

Aussitôt arrivé au corps de garde, je pris la faction devant les armes, non sans que l'officier commandant le poste m'eût fait des recommandations de toute espèce. Entre autres, il avait insisté sur l'importance qu'il y avait pour moi à ne pas me laisser surprendre par l'officier supérieur de jour. Ceci mérite une explication.

L'officier supérieur de jour était un lieutenant-colonel ou un major du régiment; il avait pour mission de visiter les postes fournis par ce dernier. Bien entendu il faisait ce service à cheval. Or, plusieurs de ces vieux messieurs mettaient leur point d'honneur, lorsqu'ils étaient de jour, à surprendre les postes placés aux portes. Pour cela, ils cherchaient à se rapprocher vivement et aussi discrètement que possible de la sentinelle devant les armes qui, alors, n'avait plus le temps voulu pour faire sortir le poste. Ceci procurait alors à ces vieux supérieurs l'occasion d'infliger à l'officier de garde un blâme sévère, qui se traduisait habituellement par la formule suivante :

— Monsieur le lieutenant, vous ne vous êtes pas assuré consciencieusement que votre sentinelle devant les armes connaissait tous ses devoirs.

Il est juste d'ajouter que ces *espions* — c'était ainsi qu'on les appelait — n'étaient pas très nombreux, car il fallait monter à cheval convenablement pour exécuter

la manœuvre indiquée ci-dessus. Or la plupart d'entre eux étaient âgés, corpulents, et n'allaient plus qu'à des allures très modérées.

Pour réussir à surprendre le poste, il fallait, ainsi que je l'ai dit, s'en approcher en tapinois... Ceci était impossible du côté de la ville, attendu que celle-ci communiquait avec la porte par une très large avenue. Il fallait donc chercher à arriver par des voies détournées. Celle qui avait la préférence de ces messieurs était un sentier étroit longeant le mur d'enceinte et que suivaient ordinairement les hommes chargés de relever les innombrables sentinelles placées dans les intervalles qui séparaient les postes des portes. Or ce sentier était vraiment dangereux pour les cavaliers par les temps de pluie ou de neige.

J'étais fort inquiet parce que ce jour-là, précisément, l'officier supérieur de jour appartenait à la catégorie des *espions*. C'était le major de Barfuss, un tout petit homme qui montait à cheval très crânement, et qui passait pour être sévère et très strict dans le service.

Je n'ai pas besoin de dire que, pendant tout le temps de ma faction, je ne songeai qu'à lui. A chaque instant je m'attendais à le voir déboucher sur un de mes flancs et à être surpris. Comme il avait un cheval gris foncé et qu'il régnait à ce moment un brouillard intense, j'avais d'autant plus de chances de ne pas le voir à temps.

Grâce au mauvais état du sentier et peut-être aussi à l'heure de ma faction, qui correspondait à celle de son repas, il n'était pas encore venu au moment où l'on me relevait. Je poussai donc un soupir de soulagement.

Restait à savoir maintenant l'attitude que le lieutenant de Mecklenburg allait observer à mon égard, et la catégorie de *loyauté* dans laquelle j'aurais à le classer.

Nous autres cadets, en vrais gamins que nous étions,

nous avions rangé les officiers avec lesquels nous prenions la garde en quatre catégories, suivant la plus ou moins grande bienveillance dont ils usaient envers nous pendant les vingt-quatre heures de vie en commun.

Appartenaient à la première de ces catégories les lieutenants qui ne s'occupaient aucunement des cadets, les abandonnaient à leur sort et les traitaient comme les autres caporaux du poste. Lorsque l'on était de garde avec un de ces messieurs, on en était réduit, pendant les vingt-quatre heures, au poste, au genre de vie et surtout — oh! surtout — à la conversation des hommes. Ceci était particulièrement dur pour un jeune homme bien élevé. Il faut songer qu'à cette époque l'armée prussienne se composait en majeure partie de mercenaires étrangers, recrutés aux quatre coins de l'Europe, qui étaient de véritables *enfants perdus*, et l'on comprendra tout de suite combien peu enviable était le sort de ceux qui étaient condamnés à vivre, pendant vingt-quatre heures, à leur contact intime dans un étroit corps de garde.

Tout a bien changé depuis ce temps-là.

La deuxième catégorie des officiers de garde embrassait les lieutenants qui procuraient aux cadets les adoucissements suivants : une tasse de café, une pipe et l'autorisation de s'installer avec eux au coin de la cheminée. La plupart de ces messieurs se bornaient cela.

La troisième catégorie n'avait que très peu de représentants. Ceux-ci faisaient déjà proprement les choses : ils invitaient à dîner et à souper. Il en résultait pour eux une dépense qui n'était pas à la portée de toutes les bourses, d'autant plus que nous avions très peu d'officiers fortunés au régiment. C'était connu.

Nous considérions tous comme un grand bonheur le fait de prendre la garde avec un des lieutenants de la quatrième catégorie, laquelle était fort peu nom-

breuse chez nous. Il est vrai que la qualité de ces messieurs remplaçait la quantité. Ils nous accordaient une faveur plus appréciable que toutes les autres, en nous isolant des autres hommes pendant toute la durée du service. Je veux dire par là qu'ils nous autorisaient à passer la nuit sur le petit lit de camp de leur chambre. Ce meuble n'était là que pour la forme, vu que ces messieurs préféraient s'installer dans un moelleux fauteuil qu'ils louaient *ex propriis*.

Aussitôt que je fus relevé de faction, le lieutenant de Mecklenburg s'occupa de moi avec une telle sollicitude que je m'empressai de le classer dans la quatrième catégorie. Toutefois je ne fus pas admis à fumer avec lui le calumet de paix, attendu qu'il n'aimait pas le tabac. En revanche, il me procura des jouissances d'une autre nature, en me jouant quelques airs de clarinette. J'avouerai en toute sincérité qu'il n'était pas de première force et qu'il lui échappa un certain nombre de *couacs* assez peu harmonieux.

A peine rentré au poste depuis un instant, j'entendis crier : « Aux armes ! » On devine ma satisfaction lorsque je constatai que cette alerte était motivée par le venue du terrible officier supérieur de jour. Je suppose que, ce jour-là, il s'était rappelé à temps le titre d'une pièce de Kotzebue (1), car il arrivait par la grande route et ne semblait aucunement disposé à nous surprendre.

A cette époque, les instructions des chefs de poste des portes spécifiaient que les officiers en personne devaient examiner avec l'attention la plus scrupuleuse les étrangers qui entraient ou sortaient, leur demander où ils allaient, d'où ils venaient, etc., etc. Celui qui aurait négligé cette partie si importante de ses fonctions se serait exposé aux blâmes les plus rigoureux.

Grâce à ces nombreuses formalités obligatoires, j'ai

(1) *Le Droit Chemin est le plus court.*

eu le bonheur de me trouver face à face avec l'un des officiers les plus réputés de l'armée prussienne. Le colonel de York, commandant le régiment de chasseurs à pied qui, — sauf erreur, — était alors en garnison à Mittenwalde ou à Fürstenwalde, vint à passer notre porte dans un simple char à bancs. Cet homme, à la physionomie grave, répondit brièvement aux questions du lieutenant. Je ne me doutais guère du rôle considérable qu'il devait jouer un jour.

Le terrible major de jour, satisfait de la tenue du corps de garde, nous quitta bientôt. Pour ma part, je respirai plus librement, n'ayant plus à craindre d'être surpris par lui pendant ma faction suivante, car il était bien rare qu'un poste fût honoré, pendant les vingt-quatre heures, d'une deuxième visite de ce genre. Le lieutenant de Mecklenburg semblait aussi délivré d'un rude souci, depuis le départ du major. De la meilleure humeur du monde, il se mit en devoir de préparer de ses propres mains, près de la cheminée, un frugal souper auquel je fus invité à prendre part et au cours duquel nous nous rappelâmes mutuellement une foule de souvenirs de notre cher petit pays natal.

Minuit avait sonné depuis un bon moment lorsque nous nous décidâmes à gagner, lui son grand fauteuil, et moi le lit de camp. A mon grand regret, je commis alors une maladresse qui, je m'empresse de le dire, me valut aussitôt un blâme très mérité. Ne connaissant pas encore les usages et les formes de mon nouvel état, je crus devoir me conformer aux règles de la politesse et dire au lieutenant, pendant que je m'allongeais sur ma dure couche :

— Je vous souhaite de bien dormir cette nuit.

On s'imaginera sans peine mon effroi, lorsqu'en réponse à ce souhait qui partait d'un bon naturel, je m'attirai l'observation suivante :

— Jeune homme, comment pouvez-vous vous per-

mettre de me souhaiter une bonne nuit? Rappelez-vous bien ceci : *quand on est de garde, on ne dort pas.*

Pensait-il sérieusement ce qu'il me disait? J'en doute fort, car, tenu éveillé par la crainte de ne pas être prêt lorsque viendrait mon tour de reprendre la faction, j'entendis à maintes reprises des ronflements sonores qui s'échappaient des profondeurs du fauteuil.

Ma première nuit de garde, qui avait été en même temps une nuit de veille, avait été coupée par une faction et un tour de patrouille. Lorsque le jour parut, je fis ma toilette réglementaire. Ma queue fut poudrée de frais, je serrai de plusieurs crans mon col rouge d'ordonnance, je brossai mes guêtres et blanchis à la craie le baudrier de ma giberne, qui avait souffert un peu. Naturellement, j'étais sorti de la chambre de l'officier pour me livrer à toutes ces opérations. Lorsque je pénétrai dans le corps de garde, je fus assailli de tous côtés par des gens qui voulaient me donner un coup de main qui n'avait rien de désintéressé ; l'un voulait faire ceci, l'autre cela, comptant bien qu'en récompense de leurs services, je leur offrirais un petit verre de cette boisson du Nord qu'ils aimaient tant.

Une fois ma toilette achevée, je pus de nouveau me présenter dans toute la splendeur de ma tenue de caporal à mon supérieur et compatriote, et fus admis à partager le café qu'il avait préparé de ses propres mains sur le feu de la cheminée et à engloutir un nombre incalculable de petits pains qu'il avait achetés au mercanti qui était cantinier du poste. Cet individu et ses pareils sont baptisés *Knapphans* (Jean-le-Pingre) par les troupiers. Ceci tient apparemment au fait que ces industriels débitent toujours des morceaux le plus petits possible.

On ne pouvait songer à se priver de ces gens-là, car les postes se trouvaient si éloignés des dernières maisons de la ville, que les hommes de garde auraient eu

mille peines à se procurer les objets ou aliments dont ils avaient besoin. Dans certains cas, la chose leur aurait même été impossible.

Lorsque nous eûmes fini de déjeuner, commença pour nous la période la plus fastidieuse de ces vingt-quatre heures de garde. Je crois ne rien apprendre de nouveau aux initiés. Il est neuf heures du matin, l'on est fatigué, car on n'a presque pas fermé l'œil de toute la nuit, on est de mauvaise humeur et l'on n'a de goût pour aucune occupation sérieuse. Que faire pour tuer le temps, en attendant l'arrivée de la garde montante?

A cette époque, la parade avait lieu dès onze heures du matin, à Berlin. Malgré cela, comme il y avait très loin de la grande rue à la porte de Cottbus, nous étions forcés de nous dire que la libératrice ne serait certainement pas en vue avant midi, au plus tôt.

Que devenir jusque-là?

On se promenait sans trop s'éloigner du poste, on se risquait même à une centaine de pas en dehors de l'enceinte; dans la belle saison, l'on admirait les environs, bien que la nature n'ait guère prodigué ses beautés du côté de la porte de Cottbus. Mais il n'était pas encore midi et l'on ne voyait toujours pas de garde montante à l'horizon; d'ailleurs, on savait qu'elle arrivait sans le moindre enthousiasme et par suite à une allure très modérée.

Enfin, une occasion s'offrit à moi de tuer le temps mortel qui séparait neuf heures de midi. Le lieutenant de Mecklenburg me demanda tout à coup :

— Dites donc, cadet, savez-vous jouer aux échecs?

Par bonheur, je pus lui répondre affirmativement. Sans être de force à être admis dans un club de Londres, je savais néanmoins faire exécuter au cavalier les sauts dont il est coutumier et faire avancer les tours avec la majesté voulue. Les craintes que m'inspirait ma faiblesse ne tardèrent pas à s'évanouir, car je ne

fus pas long à m'apercevoir que M. de Mecklenburg n'avait jamais été l'élève du fameux professeur Alexandre. Ceci me mit en si belle confiance que je gagnai presque autant de parties que mon adversaire.

Enfin, l'homme qui avait été placé dehors pour faire le guet accourut tout essoufflé nous annoncer que la bienheureuse garde montante apparaissait à l'horizon. Le *calefactor,* un homme du poste commandé spécialement pour servir l'officier de garde et entretenir le feu dans le poêle, fut appelé et reçut l'ordre d'emballer le *panier de service* de M. de Mecklenburg et de tout préparer pour notre départ. Un vieil uniforme, — que le lieutenant endossait la nuit pour ménager ses effets de grande tenue, — une cafetière, un cahier de musique, la clarinette, un échiquier, etc., etc., furent soigneusement empaquetés pour être transportés par le *calefactor* au logement du lieutenant, où ils devaient reposer en paix jusqu'à la garde prochaine.

La garde montante vint s'établir à côté de nous; son commandant prit en consigne les différents papiers de service, ordres écrits et autres, le matériel appartenant à l'État et celui qui était la propriété commune des officiers, enfin les objets loués par ces derniers moyennant une redevance de deux groschen (vingt-cinq centimes) par jour. Ceci fait, nous partîmes en toute hâte, et, pour ma part, je regagnai ma soupente chez le caporal Meritz.

J'étais fier d'avoir accompli ce service de vingt-quatre heures. Malgré les éloges que le lieutenant de Mecklenburg m'avait adressés, je tombais de fatigue. Aussi, dès mon arrivée à mon logis, m'empressai-je de me jeter sur mon lit que le caporal Meritz avait eu la gracieuseté de faire mettre en état, et de dormir à poings fermés sur mes premiers lauriers.

CHAPITRE II

SERVICE DE GARNISON

La garde du Château. — Capitaines en premier et capitaines en second. — Un usage coûteux. — Je porte le drapeau du régiment. — Ce que l'on appelait un corps de garde. — Une course au clocher. — Le lieutenant d'Otterstaedt. — L'habitude est une seconde nature. — « Bonne nuit, mon capitaine. » — Le vieux Dessau peint en rose. — Tribulations du capitaine de garde. — Une faveur accordée aux cadets. — Les coups de plat d'épée n'ont rien de déshonorant. — Les cours de l'École des cadets. — Les professeurs de l'École. — Les recrues wendes. — Une rencontre inattendue. — La garnison de Berlin en 1802. — Les chevaux des officiers de la garde. — Journées d'inspection. — *Dans ce cas-ci.* — Deux jeunes princes. — Neuf mois de vacances.

J'avais donc fait mes débuts dans le service de place et m'attendais à être prochainement appelé à l'honneur de prendre en qualité de cadet-gentilhomme la garde au Château. Ce poste était, à cette époque-là, et est probablement encore aujourd'hui, le plus important de Berlin, tant au point de vue du service à fournir qu'en raison de son gros effectif.

Il était commandé par un capitaine et comprenait un lieutenant en premier, un sous-lieutenant, un enseigne, un cadet-gentilhomme, deux caporaux bien au courant des affaires de bureau et possédant une belle écriture, et un certain nombre de sous-officiers. Tout ce nombreux personnel, y compris un lieutenant en premier détaché avec un poste dans la deuxième cour du Château, et à l'exception des sous-officiers mentionnés en dernier, était, suivant un usage très ancien, complètement défrayé, pendant la durée de la garde, par le capitaine chef de poste. Ceci constituait une grosse dépense pour lui.

Par une de ces bizarreries assez fréquentes alors dans l'armée prussienne, les capitaines de l'état-major (capitaines en second) étaient les seuls qui prissent la garde. Or, ils étaient payés très maigrement. Les capitaines-commandants, en revanche, que l'État comblait de ses générosités, et qui auraient dû prendre le service comme les précédents, en étaient dispensés pour une raison que je ne connais pas, ou, ce qui est plus probable, se faisaient remplacer avec le consentement tacite de leurs chefs et indemnisaient les camarades des dépenses qu'ils leur occasionnaient par là.

Il est évident que l'hospitalité offerte par les chefs de poste variait selon les dispositions de chacun. Les uns ne voulaient pas s'imposer de grands sacrifices pour nourrir de si nombreux jeunes gens qui avaient tous un appétit formidable; d'autres, au contraire, faisaient les choses royalement, aussi bien pour la qualité que pour la quantité des plats.

La garde était rassemblée dans la grande rue et n'attendait plus que l'arrivée de la fraction qui était allée chercher le drapeau chez le chef de notre régiment. C'était moi qui avais, ce jour-là, pour la première fois de ma vie, l'honneur de porter ce palladium de l'un des plus vieux et des plus illustres régiments prussiens. Un véritable enthousiasme s'empara de moi lorsque, dans la chambre du général, on me remit cet emblème en présence de l'*adjutant* (adjudant-major) qui accompagnait toujours la garde du drapeau. En réalité, celui-ci n'avait plus guère que la hampe, car on n'apercevait pas le moindre bout d'étoffe; le temps, les campagnes et les balles ennemies avaient joint leurs efforts pour réduire ce drapeau à son unique hampe. Celle-ci, qui n'avait pas moins de huit pieds de long, constituait un poids déjà lourd pour un enfant de treize ans.

Mes seules fonctions, pendant toute la durée de cette garde, consistaient à surveiller ce drapeau, à le porter

lorsque le poste prenait les armes et, éventuellement, à rendre les honneurs du salut.

Les sentinelles étaient placées, la garde descendante partie, et la plus joyeuse animation régnait parmi ce monde que l'on n'aurait jamais cru chargé d'un aussi important service. Les deux scribes, dont j'ai fait mention plus haut, avaient pris place dans la chambre des officiers et préparaient leurs rapports du soir; ils taillaient leurs plumes en attendant la besogne qui n'allait pas tarder à venir, car le poste du Château centralisait les comptes rendus et, d'une façon générale, tous les papiers des autres postes de la ville. Les *calefactor* déballaient les paniers des officiers et en sortaient les accessoires habituels.

Lorsqu'ils se furent acquittés de cette mission, les pipes emmanchées de longs tuyaux entrèrent en activité, pendant que la table, prenant un air de fête, se couvrait de plats et de bouteilles.

Suivant un usage datant de loin, les officiers qui venaient d'être relevés étaient restés avec nous et allaient partager notre repas. A chaque instant la porte s'ouvrait et, suivant le grade du nouvel arrivant ou le pied de familiarité plus ou moins grande sur lequel il vivait avec le chef de poste, c'était un aimable :

— Bonjour, mon petit capitaine;

ou un cérémonieux :

— Monsieur le capitaine, j'ai l'honneur de vous souhaiter le bonjour.

On restait pendant une bonne heure au moins à bavarder gaiement et, ma foi, les jeunes gens pouvaient apprendre bien des choses dans ces moments-là. La politique, les nouvelles et les questions de service faisaient tour à tour les frais de la conversation. Parfois on effleurait aussi, mais toujours sur le ton de la plaisanterie, des questions personnelles, notamment celles concernant les jeunes.

A cette époque déjà régnait parmi les officiers prussiens cet esprit de corps auquel ils doivent leur force et qui leur rend le service tellement agréable.

Nos aimables invités s'étaient retirés l'un après l'autre. Notre chef, qui se trouvait être, par extraordinaire, un commandant de compagnie, un original dont je ne me rappelle plus le nom et qui avait la marotte de monter ses gardes lui-même, ordonna aux *calefactor* de préparer la table pour le dîner. Une aimable gaieté et une conversation dégagée de toute contrainte furent les assaisonnements naturels de notre modeste repas, et certainement aucun des convives ne remarqua l'absence de la boisson que, de nos jours, on considère comme indispensable. Non certes, nous n'avions devant nous ni Rüdesheimer ni Lafitte ; nous ne buvions que de la petite bière de Fredersdorf ou de Cottbus, et elle nous suffisait amplement.

Après le dîner, les assistants, se conformant à l'ancienne coutume, se souhaitèrent « une bonne digestion », et ensuite nous procédâmes à l'acte solennel de la préparation du café, ou plutôt nous allâmes regarder les *calefactor* qui le préparaient au feu de la cheminée, laquelle, en outre du poêle réglementaire, existait alors dans toutes les chambres d'officiers.

Le cafetier en chef ayant annoncé que le noir breuvage était prêt, ce fut pour les assistants le signal de prendre leurs immenses pipes. Malheur à ceux qui ne fumaient pas ! Au bout d'un instant, ils étaient pris de suffocations et n'avaient plus d'autre ressource que de fuir le plus vite possible et d'aller se promener sur l'esplanade du Château en regardant défiler à leurs pieds les jolies promeneuses de Berlin.

L'aimable conversation, à laquelle je ne prenais d'ailleurs aucune part, ce qui était naturel, eu égard à mon âge et à mon grade, fut brusquement interrompue par le cri : « Aux armes ! », provoqué par l'approche

de l'officier supérieur de jour, qui venait visiter notre poste. Je le verrai toute ma vie passer devant notre front.

C'était le prince Ferdinand-Auguste de Prusse, qui servait à mon régiment en qualité de major ; un grand et bel homme, élégant, distingué, et dont l'extérieur trahissait, dès cette époque, les qualités militaires qui devaient un jour le faire citer au nombre des plus vaillants de l'armée prussienne. Plus heureux que son frère, le prince Louis-Ferdinand, qui tomba au champ d'honneur, il put jouir encore pendant de longues années de la gloire qu'il s'était acquise.

Les corps de garde, à cette époque, étaient au sous-sol ou plutôt à la cave, car il fallait généralement descendre une vingtaine de marches pour y accéder, et ceci donnait lieu parfois à des scènes du plus haut comique. Par exemple, quand on criait : « Aux armes ! » les nombreux officiers du poste se ruaient dehors, chacun voulant arriver le premier. Naturellement, c'étaient presque toujours les jeunes gens, sous-lieutenant, enseigne ou cadet-gentilhomme, qui sortaient vainqueurs de cette course d'un nouveau genre. Par contre, les hommes plus rassis, le lieutenant en premier et le capitaine, qui étaient généralement affligés d'un certain embonpoint, prenaient l'obstacle bien moins facilement et arrivaient, toujours haletants, quelquefois en retard, devant le front du poste. Il est fort probable que ceci était une des raisons pour lesquelles la plupart des commandants de compagnie se faisaient remplacer dans leur tour de garde par les capitaines en second, dont les poumons supportaient plus facilement ces ascensions aussi fatigantes qu'inévitables.

Une fois la visite de l'officier supérieur de jour passée sans accident, il y avait bien des chances pour que le poste n'eût plus à sortir le reste de la journée. Ceci n'avait lieu que très exceptionnellement, lorsque

l'un ou l'autre des membres de la famille royale, le gouverneur ou le commandant de la place de Berlin se montraient de notre côté. En conséquence, on pouvait entamer, sans crainte d'être dérangés, une partie d'hombre. Ce jeu était alors en très grand honneur parmi le corps d'officiers.

Par suite de ma situation subalterne et aussi de mon âge, je ne pouvais y prendre part qu'en simple spectateur. Venu au monde et élevé dans un pays où tout le monde joue aux cartes, parce que celles-ci constituent le moyen le plus agréable de passer les interminables soirées d'hiver à la campagne, je connaissais, dès ma plus tendre enfance, les règles de ce jeu et, en ma qualité de juge de camp muet, j'eus occasion, ce soir-là, de me faire une opinion — que je gardai soigneusement pour moi — sur le talent des différents joueurs.

Au cours de la partie, j'entendis citer à maintes reprises le nom d'un lieutenant en premier, d'Otterstaedt, qui avait quitté le régiment peu de temps avant mon arrivée. M'étant renseigné à son endroit, j'appris qu'il était si fort à tous les jeux et qu'il en savait si bien les règles, qu'il s'était acquis une véritable autorité en la matière. Quand une faute avait été commise ou qu'il s'agissait de trancher un cas douteux, on en appelait toujours au lieutenant d'Otterstaedt. On entendait alors couramment :

— Pourquoi Otterstaedt n'est-il pas là? Il nous tirerait d'affaire.

Ou bien :

— Qu'aurait dit Otterstaedt, s'il avait vu commettre cette faute?

A plus d'un demi-siècle de là, l'occasion s'offrit à moi de faire la connaissance de ce joueur émérite. Nous nous trouvions dans une ville d'eaux allemande. Il occupait alors de hautes fonctions dans l'administration civile; je me fis présenter et lui racontai que

j'avais servi dans le même régiment que lui. L'excellent vieillard, supposant que nous nous étions trouvés ensemble, me tendit aimablement la main et m'assura qu'il ne me trouvait pas changé (depuis cinquante ans !). Ma foi, je ne voulus pas lui enlever ses illusions.

Notre chef de poste était un de ces êtres inquiets qui, lorsqu'ils ont la responsabilité d'assurer un service, n'ont confiance en aucun de leurs subordonnés, veulent tout faire par eux-mêmes et en arrivent alors fatalement à dégoûter tout le monde et à empoisonner leur propre existence. Il ne prenait point part au jeu, mais rôdait sans cesse dans les différentes cours du château, continuellement préoccupé de surveiller ses factionnaires.

Enfin, vers six heures du soir, il devint un peu plus calme; le moment était venu d'expédier un nombre incalculable de rapports à un nombre tout aussi incalculable d'autorités. Pour éviter les erreurs, il fallait collationner ces papiers qui étaient répartis, à cet effet, entre les différents officiers, etc., etc., présents. Le rapport destiné au roi était lu par un singulier personnage, un type, qui, depuis un temps immémorial, remplissait à ce poste du Château les fonctions de secrétaire et qui, en raison de sa longue expérience bureaucratique, jouissait d'une haute considération. En toute circonstance il était de bon conseil et, de plus, il possédait au plus haut point le talent de gratter les mots ou les taches.

Je l'entends encore, ce petit caporal d'apparence insignifiante, faire la lecture avec son accent d'Allemand du sud. La façon dont il s'y prenait pour dire « à la ligne » provoquait en particulier de formidables explosions d'hilarité parmi les assistants.

Aussitôt les rapports expédiés, son service était fini. Il se rendait alors dans une modeste auberge du voisinage, où il se consolait de ses occupations mono-

tones en vidant une bouteille de bière de Krossen ou de Cottbus.

Cependant, *consuetudo est altera natura.*

Je me rappelle à ce sujet un fait qui corrobore absolument ce proverbe.

Un individu appartenant aux plus hautes classes de la société, qui avait été condamné à la détention perpétuelle dans une forteresse, avait été gracié vers la fin de sa vie. Mais il lui était impossible de quitter les lieux où il avait passé de si longues années à l'abri de tout souci. Il demanda la permission de rester dans sa prison; on la lui refusa. Il s'établit alors dans une maisonnette assise au pied de la montagne dont la petite forteresse couronnait le sommet Nouveau chevalier Toggenburg, il ne mourut que bien des années après.

L'heure de la retraite venait de sonner. C'était pour les hommes de la garnison le signal de la rentrée au quartier; elle marquait aussi pour les officiers de garde la fin de leur partie. D'ailleurs il était grandement temps pour eux de lever la séance, car, depuis une demi-heure au moins, notre capitaine trottinait, inquiet et attendant avec impatience qu'ils eussent fini. C'était un homme d'ordre, très réglé dans ses habitudes, et fort gêné de ne pas pouvoir souper à son heure ordinaire. Comme il était fort courtois, il ne voulait pas intervenir auprès de ses nombreux invités et les déranger; mais, au fond, il était très ennuyé de voir passer l'heure.

Nous eûmes vite fait d'expédier notre frugal souper. En sortant de table, le capitaine donna les instructions voulues pour la surveillance des sentinelles pendant la nuit. Chacun eut sa part de service; quant à moi, simple petit cadet, je n'eus rien à faire, mon rôle consistant simplement en ceci : sortir avec le drapeau, lorsque la garde prenait les armes.

Les *calefactor* préparèrent donc cinq fauteuils pour les quatre officiers et moi. Ces messieurs ayant pris possession l'un après l'autre de leurs sièges, moi aussi je m'installai de manière à passer la nuit le plus confortablement possible.

Ainsi que je l'ai déjà dit, notre capitaine était un original de la plus belle espèce, et j'eus occasion de constater qu'il n'y avait rien d'exagéré dans ce que l'on racontait à son sujet. Mes jeunes camarades m'avaient prévenu que, lorsqu'il s'allongeait dans son fauteuil, il ne manquait jamais de se souhaiter une bonne nuit. A peine avait-il pris place que je l'entendis prononcer à haute et intelligible voix les mots sacramentels : « Bonne nuit. » Aucun de nous ne broncha, mais nous pouffâmes intérieurement.

Le lendemain matin, les nombreux invités du capitaine se réunirent autour de la table où était servi le café. Pendant ce temps, les rapports et comptes rendus affluaient de toutes les portes de Berlin. Uniformément laconiques, ils ne contenaient guère autre chose que ces trois mots : « Rien de nouveau. » Je dis *guère*, parce que l'un d'eux mentionnait un événement susceptible de préoccuper même un chef plus calme que le nôtre ; aussi le brave homme était-il au désespoir.

Voici ce qui s'était passé :

La patrouille envoyée, dès le réveil, au Lustgarten, disait dans son compte rendu que la statue en marbre du prince de Dessau — le même que le peuple et l'armée dé-ignaient sous le nom de *vieux Dessau* — du vainqueur de Hochstaedt et de Kesselsdorf, avait changé de couleur pendant la nuit et avait passé du blanc au rose. Or, si l'on s'en rapporte à ses historiens, cette nuance ne s'harmonisait aucunement avec les manières du héros, car celles-ci n'étaient rien moins que tendres. Les auteurs de cette profanation n'avaient ménagé ni sa perruque ni même ses guêtres.

Bien entendu le capitaine se rendit aussitôt sur les lieux pour constater de ses propres yeux le délit. Il revint en se tordant les mains; toutefois, cela ne l'avançait pas beaucoup. Il n'y avait pas moyen de nier le fait. Quelque mauvais sujet — probablement un ennemi personnel du célèbre auteur de la statue — avait profité de l'obscurité pour tromper la surveillance de la sentinelle et enduire le monument d'un liquide rose. Les factionnaires furent interrogés successivement. On les tourna et les retourna dans tous les sens, mais les recherches demeurèrent vaines, et je ne sache pas que l'on ait jamais découvert l'auteur de cet acte de vandalisme. Il convient d'ajouter que tout fut mis en œuvre pour débarrasser la statue de son badigeon et la blanchir en un mot. Là aussi le succès fut incomplet et, d'après ce qui m'a été dit récemment, encore aujourd'hui, par conséquent à cinquante ans de date, elle est tachée à certains endroits.

Comme il fallait s'y attendre, cet événement produisit une sensation énorme. Le monument fut littéralement assiégé de curieux et de gens empressés. Notre pauvre capitaine était obligé d'expédier patrouille sur patrouille pour maintenir l'ordre; ses officiers, forcés de rester continuellement sur pied pour assurer ce service, étaient exténués. Hélas! le pauvre homme n'était point encore au bout de ses peines.

Ainsi que c'était inévitable, le commandant de la place de Berlin, qui était redouté à cause de sa sévérité et de sa brutalité, ne tarda pas à venir. Et il en dit, et il en dit tellement au malheureux capitaine qu'un témoin impartial aurait fini par supposer que le mauvais coup n'avait pu être fait par un autre que le chef de poste...

Colonel DE SUCKOW.

(*Traduit de l'allemand par* le capitaine VÉLING.)

(A suivre.)

L'UN OU L'AUTRE

Ceci n'est ni un roman, et on le verra bien, ni une œuvre de polémique, et je souhaite que l'on en croie ma parole. J'ai voulu seulement consacrer ces pages à la mémoire d'un homme que l'on a mal jugé pour l'avoir mal connu.

Maxime de Puyhardy était mon ami, un peu mon parent; on sait que, dans nos provinces de l'ouest, toutes les familles sont plus ou moins alliées entre elles; en approcher une, c'est les approcher toutes. Les Puyhardy sont originaires des Deux-Sèvres; une petite commune du canton de Coulonges en retient encore le nom. Je dois observer cependant qu'il ne subsiste en cet endroit aucun vestige d'un ancien état de choses féodal ni même seigneurial. Tout au plus trouve-t-on, accotée à l'église du village, formant le bras gauche de la croix, une chapelle qui, particularité assez rare en France, est propriété privée, et, dans cette chapelle, des « tombes nobles » et des ornements en forme d'écussons; mais ces écussons et ces tombes ne présentent point d'autres armoiries que celles des Raoul et des Bernardeau qui ont successivement tenu le fief des Chastelliers, sur la paroisse de Fénioux. Il se pourrait donc, après tout, que, pour établir son droit au nom joliment sonore qu'il portait, Maxime eût été en peine d'invoquer d'autres titres sérieux que la possession d'état; mais au moins celle-ci était-elle indiscutable, au point de n'avoir jamais rencontré de contestations,

même en ce pays de Poitou, où la science du nobiliaire est si pointilleuse.

Maxime naquit à Paris, vers 1835; il est mort à Cherbourg le 16 octobre 1883. Ce qui tient entre ces deux dates n'est guère de nature à solliciter l'attention du biographe; mais le philosophe, le psychologue peuvent s'y arrêter avec quelque intérêt, et l'ami pieusement y attarde sa pensée. Aucun des faits de cette existence ne dépasse, en tant que fait, le cercle normal de la vie quotidienne, et sans doute Maxime aurait passé, comme tant d'autres, laissant traîner derrière lui une ombre courte aussitôt évanouie, s'il ne se fût venu heurter à l'un des grands mouvements sociaux qui ont ébranlé cette fin de siècle. C'était une âme douce et faible; nul jamais ne se connut plus mal et ne nourrit sur son propre compte de plus complètes illusions. Cœur affectueux et tendre, il avait le respect passionné de l'intelligence; nature saine, ouverte aux appels féconds de la vie, il entretenait en lui la curiosité de l'abstraction, et se croyait avec joie possédé de l'esprit de système; enfin il estimait être doué d'un tempérament méthodique et pondéré parce que sa jeunesse avait été chaste et que ses lèvres se refusaient à l'expansion. Et ces malentendus intimes s'aggravaient de ce qui aurait fait sa force s'il avait su voir plus clair en lui-même : un profond sentiment de la justice, une sincérité absolue, une loyauté capable de s'élargir en héroïsme.

C'est pourquoi l'on a si mal compris son rôle, en réalité tout passif, dans les événements qui, en fin de compte, l'ont dévoré. Ces événements, je n'en puis parler qu'avec une certaine réserve. Ils continuent à dérouler leurs conséquences au sein de notre vieille société chancelante, qui doit les regarder passer comme on voit glisser près de sa main la queue armée du scorpion. D'ailleurs, et bien que ces pages dorment depuis près de vingt ans, plusieurs des personnes qu'elles mettent forcément en cause existent encore; j'ai donc dû jeter sur les faits et sur les visages un voile que l'on jugera peut-être trop transparent.

Mais je ne suis plus de ceux dont la jeunesse peut se promettre un long avenir, et je ne voudrais pas, quand l'heure viendra me surprendre, emporter avec moi le secret de cette vie muette que le monde n'a pas comprise.

Quand, après l'affreux malheur qui foudroya sa vie, Maxime vint mourir entre les bras d'une sœur tendrement aimée, il laissait une quantité considérable de papiers jetés sans ordre au fond de tiroirs qu'il n'ouvrait plus depuis deux ans. Mme de la Rousselière voulut bien — et qu'elle daigne trouver ici l'hommage de ma gratitude — me confier la mission douloureuse de lire et de classer ces documents. A mesure que je poursuivais ce travail, je voyais vivre, palpiter, saigner ce cœur souffrant qui n'avait point crié sa peine; et je me sentais envahi du désir sans cesse grandissant de lui rendre enfin justice en le montrant à tous tel qu'il m'apparaissait. Je n'ai point eu la prétention de ressusciter un moment de l'histoire contemporaine, encore moins de le juger; ma seule ambition a été de dresser une figure chère au centre des faits et des témoignages qui pouvaient la baigner d'une lumière vraie. Je m'y suis appliqué avec conscience.

Plusieurs sources précieuses de renseignements se sont offertes à moi. — En première ligne, les écrits laissés par Maxime lui-même. Si vite que l'oubli s'étende sur les tombes, sa réputation littéraire n'a pu s'effacer encore; bon nombre de bibliothèques gardent sur leurs meilleurs rayons les œuvres délicates qui, de bonne heure, avaient signalé son nom à l'attention publique. Or, comme tous les écrivains subjectifs, il avait l'obsession de l'autobiographie et il y cédait par intermittence. C'est ainsi que, parmi les velléités de *Journal de ma vie* qui ont passé entre mes mains, un important fragment, allant de mars 1875 à juin 1876, a pu être utilisé, et, placé en tête de cette collection de pièces, la pénètre d'une clarté précise.

En outre, plusieurs des correspondants de Maxime m'ont prêté un profitable concours en me fournissant le texte de ses lettres ou en m'aidant à classer celles

que je retrouvais dans ses papiers. D'autres ont fait, en ma faveur, appel à leurs souvenirs ou à leurs notes intimes, comme j'évoquais moi-même mes souvenirs personnels toujours vivants.

Enfin j'ai dû fouiller les collections de journaux pour y retrouver des récits de faits oubliés, et surtout pour y réveiller les échos de vieilles polémiques maintenant bien assoupies. J'ai fait de mon mieux pour n'emprunter à ces différentes sources que des éléments de certitude, comme aussi pour concilier et grouper logiquement les indications que j'y puisais. Pour moi, du moins, pour ma mémoire fidèlement affectueuse, Maxime s'en est levé, bien réel, bien vivant, tel que je l'ai connu, tel que je l'ai aimé, tel que je l'ai plaint.

Mais je ne me dissimule pas que le récit de cette existence pour ainsi dire tout intérieure, à peine traversée par des frissons de douleur, se sème de lacunes profondes. Ces lacunes, je n'ai pu ni voulu les combler. Je n'invente pas; je n'oserais même dire que je *raconte*, si ce mot devait conserver ici sa signification trop courante de composition et d'artifice. J'enregistre et je classe avec la conscience étroitement scrupuleuse d'un archiviste.

Et il se peut que le portrait ainsi demeure incolore, car la photographie ne possède pas l'éclat vivant du tableau; que l'intérêt faiblisse, car le chapelet des faits n'est pas intéressant dans son dévidement régulier. Donner la vie, c'est faire œuvre d'art; c'est trier, choisir, mettre en valeur; c'est détremper les personnages et les choses, les paroles et les gestes, de sa propre personnalité; c'est mentir. Je n'ai pas voulu mentir, advienne que pourra! Parmi ceux qui me liront, il s'en rencontrera un peut-être auquel il suffira que j'aie dit vérité.

C'est pour celui-là que j'écris.

H.-C. M.

PREMIÈRE PARTIE

(*Fragments du Journal de Maxime*)

10 mars 1875.

Je ne pense pas tirer grand'chose des observations que j'ai pu faire aujourd'hui; mais il faut être méthodique et savoir ramasser les épingles. D'ailleurs c'est un excellent procédé de travail que celui qui consiste à noter au vif la première impression produite sur nous par les personnes destinées à entrer dans notre cercle de relations; pour peu que l'on ait soin de ressaisir ensuite ces mêmes personnes à diverses époques et en diverses attitudes, on obtient une suite de clichés dont la superposition aide merveilleusement le psychologue à dégager les traits essentiels d'une physionomie; on se forme ainsi l'esprit et le coup d'œil. Or il y a des chances pour que la famille Vildieu, ainsi que ses entours, demeure désormais dans le champ de mon objectif. J'instaure donc une série d'observations, et j'en pose tout d'abord le cadre.

Hervé est en appétit de mariage ; il me l'a notifié l'autre semaine, entre la poire et le fromage, étant venu s'inviter à dîner chez moi. Il va sans dire qu'il avait déjà trouvé son fait — une jeune fille charmante, naturellement — et qu'il possédait, sur *le parti*, les premiers renseignements indispensables : fortune suffisante, famille honorable, plus de père; une mère bonne personne, peu encombrante, légèrement effacée; une sœur aînée; un frère étudiant, gentil, pas très remarquable, un garçon quelconque.

Je pense que je dois l'honneur de cette confidence à

ma qualité d'oncle célibataire. C'est un joli lieutenant de vaisseau que mon neveu Hervé, et je l'aime fort; aussi n'est-il sans doute pas fâché de m'exhiber comme un argument sérieux à l'appui de sa candidature. Or, des amis communs, auxquels il n'a pourtant rien fait, ayant jugé à propos de s'entremettre, le moment de m'exhiber était venu. J'ai été, je crois, parfait de bonne grâce et de condescendance affectueuse; sans faire la grimace, sans prendre un air supérieur, à la première sommation, j'ai enfilé un habit et suis allé, rue Daunou, à la faveur de je ne sais quelle réception soi-disant intime, me montrer à la famille. J'en arrive et voilà mon cadre posé; il s'agit maintenant d'y camper mes silhouettes.

Près de la porte, à gauche, au milieu d'un tout petit groupe juvénile, Mlle Marie Vildieu, *la jeune personne*. Hervé n'a pas choisi trop mal, étant donné ses goûts que j'ai la prétention de connaître. C'est une bonne petite fille, plutôt gentille que jolie, intelligente et suffisamment instruite; elle semble gaie, vive, simple, un peu enfant peut-être, aimant la musique sans être musicienne, la peinture sans peindre, et la littérature sans la pratiquer. Bref, c'est la pâte dont on fait d'accortes petites ménagères, ordonnées, dociles, prévenantes, sensées, fort préoccupées de leur mari, de leurs marmots et de leur intérieur, bonnes épouses et bonnes mères, comme disent les épitaphes.

Ce que j'écris là, je l'ai dit à Hervé, sur un ton d'encouragement paternel, parce que, si tel est son idéal, il ne m'appartient pas de l'en détourner.

Tout en travers du salon papillonnait le frère, un amusant petit bonhomme de dix-neuf ans, très libre à tous les points de vue ; il a eu, pendant le dîner, quelques mots drôles, et a disparu dès le début de la soirée. — Plus au fond, à l'angle d'un canapé, la mère, Mme Vildieu; je l'ai contemplée avec une attention à

la fois respectueuse et effrayée, cherchant à déchiffrer, pendant qu'il en était temps encore, l'énigme de ce sphinx toujours inquiétant : la future belle-mère. Eh bien, sincèrement, je me sens rassuré. Mme Vildieu semble figée dans une placidité aimable qui promet à ses gendres des jours exempts d'orages; comme elle constitue le centre de la famille, en sa qualité de centre, elle ne bouge pas; les autres évoluent autour d'elle sans troubler sa quiétude, et ses yeux vont de son aînée à sa cadette avec la même expression de tranquillité tendre, sans paraître remarquer qu'elles ne se ressemblent pas du tout.

Car elles ne se ressemblent pas du tout, et, si le portrait physique de l'aînée est, des deux, le plus facile à faire, je n'oserais pas jurer qu'il en fût de même de son portrait moral. C'est une belle personne de vingt-trois à vingt-cinq ans, brune, un peu trop grande, mais mince et bien prise; pâle, des yeux noirs sérieux et profonds, une bouche fine, légèrement serrée, des cheveux courts, et un lorgnon à demeure qui a quelque chose de déconcertant. Elle s'appelle Armande, et ce nom lui va bien; je le dis sans aucune ironie, étant de ceux qui estiment que Molière n'a pas réussi à ridiculiser toutes ses victimes.

J'ai causé un peu avec elle. Elle parle bien, en phrases posées, toujours affirmatives ou négatives, sans exprimer jamais un doute ni une hésitation; et elle encadre son discours de gestes rares, précis, presque secs tant ils ont de netteté et de sobriété. Evidemment, son érudition est considérable; et non pas cette érudition de surface qui procure à nos jeunes filles le brevet supérieur; non, une érudition virile qui dénote la bachelière, ou mieux, la licenciée. Ce n'est point qu'elle en fasse étalage; il n'y a pas chez elle ombre de fausse gloire, pas plus qu'il n'y a ombre de modestie; elle *sait* et on s'en aperçoit tout de suite, voilà tout.

Lorsque je suis entré, elle se tenait debout devant la cheminée, serrée dans une robe noire sévère sur laquelle tranchait un col droit d'une blancheur et d'une rigidité masculines; elle s'accoudait à la tablette comme un homme, et, quand je me suis incliné devant elle, elle a répondu à mon salut de telle sorte que je l'ai regardée de nouveau, craignant de m'être trompé et d'avoir, par erreur, adressé mon compliment à un garçon. Le même doute absurde me revenait chaque fois qu'elle prenait la parole, surtout quand elle s'adressait à un homme. Je crois que cela tenait à sa façon de rajuster alors son lorgnon et de fixer son interlocuteur en l'appelant tout net « mon cher ami ».

Elle en avait d'ailleurs rarement l'occasion; car, outre que les invités étaient peu nombreux, on ne faisait pas positivement cercle autour d'elle. Elle n'avait, à proprement parler, qu'un fidèle, mais qui, du moins, lui faisait une cour assidue, s'étant installé près d'elle dès son entrée dans le salon, et n'en ayant bougé du reste de la soirée. Je dois noter toutefois qu'en même temps qu'il se trouvait ainsi auprès d'Armande, il était confortablement logé en un excellent fauteuil au meilleur coin de la cheminée, en sorte que sa place semblait lui plaire fort à tous points de vue.

Et il mérite aussi un croquis détaillé, celui-là, car il constitue peut-être, de toutes ces figures, la plus originale. C'est un vieux gentilhomme, ami et familier de la maison, le chevalier d'Anthis. Il a dû vivre sous la Régence; depuis lors, sans doute, il s'est immobilisé en un beau cadre doré au milieu d'une galerie d'ancêtres, et ce n'est que de nos jours qu'une fantaisie subite l'en a fait descendre pour venir humilier notre fade génération. Ses traits sont d'une finesse extrême, sa bouche n'a point de lèvres, et son toupet se dresse, si joliment gris qu'il semble porter encore un œil de poudre; autour de ses mains délicates on cherche instinctivement

les manchettes de M. de Buffon; mais le jeu rapide de ses narines et de ses paupières lui donne une expression énigmatique, tandis que tout un système compliqué de mille petites rides court si rapidement sur son fin visage qu'on ne sait jamais s'il est sérieux ou s'il contient, par politesse, un éclat de rire. En somme, tout cela compose un ensemble aussi gracieux que possible et troublant au suprême degré.

Des autres personnes présentes, je ne vois trop rien à dire; elles étaient si quelconques qu'elles ont glissé de ma mémoire; je ne vois plus confusément qu'un colonel formidablement moustachu qui joue le whist comme une mazette, et une drôle de petite blondinette tout ébouriffée, riante, jacassante, tourbillonnante, vrai mouvement perpétuel, sorte de toupie rose, jolie tout de même et amusante avec ses rires d'enfant et sa cervelle d'oiseau.

Et c'est tout. — A quoi me servira ce que je viens d'écrire? J'en ai tant commencé, de ces galeries de silhouettes qui dorment maintenant, velléités infécondes, en quelque coin injurieux! Et m'y voici encore, ouvrant de nouveau le sillon pour y enfouir encore un grain qui ne germera pas; cependant ma lampe baisse, mon feu meurt, mon lit se refroidit lentement, et la Diane de marbre qui rêve sur ma cheminée arrête sur moi ses regards surpris, contemplant avec un dédaigneux sourire le vieux niais de célibataire qui veille ainsi pour étendre sur le papier une encre si probablement inutile.

3 avril 1875.

Je retrouve ces feuilles en un coin de mon pupitre où elles commençaient à se tisser un petit linceul d'oubli. Mais il ne sera pas dit que je ne pourrai jamais fournir pareille course jusqu'à sa seconde étape, et je coudrai une queue à mes observations. Après tout, dire

qu'on n'a rien à dire, c'est encore dire quelque chose.

Hervé s'indignerait très fort s'il lisait par-dessus mon épaule, car ces derniers jours font époque dans sa vie, et je ne voudrais pas paraître attacher une faible importance à ce qui est, pour lui, si doucement grave et si solennellement heureux. Mais je m'entends; je veux dire qu'après m'être, comme toujours, *emballé* sur un groupe de figures nouvelles, j'ai découvert que ces figures, par leur faute ou par la mienne, n'avaient rien d'intéressant à me révéler.

Voici où nous en sommes. J'ai fait la demande. Oui, moi, l'incorrigible vieux garçon qui n'ai jamais su, pu ou voulu demander pour moi-même aucune menotte, j'ai présenté, formulé, verbalisé la demande de mon neveu; j'ai parlé comme ancien tuteur et comme fondé de pouvoirs de ma sœur absente, et cela a paru tout naturel; il y a des inconséquences qui n'étonnent que leurs auteurs. C'est égal; cela ne me rajeunit pas.

Je n'ai pas besoin d'insister sur le succès de ma démarche; cette formalité se remplit dans des conditions qui rassurent d'avance sur l'issue qu'elle peut avoir. On ne sollicite ainsi que les parents qui ont consenti déjà, comme le prêtre ne pose la question sacramentelle qu'à la jeune fille qui a revêtu pour y répondre la blanche robe d'épousée.

Il paraît que la famille Vildieu, très parisienne, a été d'abord effarouchée par la profession du soupirant; parce qu'il est officier de marine, elle le voyait déjà sur mer. Mais on lui a expliqué les choses, que la marine n'est plus ce qu'un vain terrien pense, et que cet emploi consiste principalement, de nos jours, à habiter, pendant une partie de l'année, à courte distance des côtes. Dès lors, tout a marché le mieux du monde; Hervé fait en ce moment sa cour, tandis que, soucieux d'une correction parfaite, je me montre convenablement assidu aux réceptions intimes de la rue Daunou.

La tâche, à vrai dire, est peu pénible, et je l'accomplis sans grand ennui comme sans grand plaisir. Ce sont de bonnes petites soirées, après tout, quelque chose de très doux dans un milieu propret, un peu plat, un peu endormi, mais d'une bénignité reposante. On y voit toujours les mêmes personnes, de braves gens peu instruits, modérément intelligents, bien élevés, aimables, médiocres, bref ce que l'on rencontre un peu partout. Vers neuf heures et demie entre le colonel moustachu, filant doux comme miel dans le sillage de sa femme, une femme forte, et même une forte femme, affligée d'un laideron de fille déjà mûrissante. Sur le coup de dix heures, c'est la blondinette qui arrive dans un énorme fracas de jupes tourbillonnantes, entraînant dans leur remous un beau garçon brun, aussi rieur qu'elle, quoique moins bruyant; joli ménage en somme. Entre temps, les autres invités se sont glissés dans le salon; le chevalier est venu doucement s'asseoir auprès d'Armande... et de la cheminée. On installe un whist inoffensif, on cause sans s'échauffer, on boit du thé passable. Il y a bien par-ci par-là quelque ténor ou pianiste « de beaucoup de talent » qui vient nous infliger sa musique d'amateur; mais le supplice est rare et relativement court.

Entre onze heures et minuit, la femme forte arrache militairement à la table de jeu son colonel de mari. C'est un signal pour tout le monde, et la procession défile en sens inverse le long de l'escalier, sur la spirale duquel on peut voir filer le colonel moustachu dans l'ombre de sa femme, et le beau brun dans les jupes de la blondinette.

Voilà ce que je considère chaque fois que le devoir me ramène rue Daunou; pourquoi perdre mon temps à en consigner le souvenir? Il y a chaque soir dans Paris trois mille maisons où se joue ce petit jeu, et il n'est personne qui, pour sa part, n'en connaisse au

moins une bonne douzaine. Je ne parlerai donc pas plus longtemps de ces réunions, satisfait d'y penser avec respect et de les bénir; c'est le repos heureusement bébête, le silence de l'esprit, l'hébétude des sens si favorable à la digestion, la calme somnolence, enfin, au sein de laquelle on regarde le temps couler avec une si douce lenteur qu'il ressemble à l'éternité; *Deus nobis hæc otia fecit.*

L'essentiel est de marier Hervé; c'est donc sur ce souhait pratique que se cloront ces inutiles pages, et aussi sur cet autre vœu emprunté à la sagesse de nos pères : Qu'ils soient heureux et aient beaucoup d'enfants. *Amen!*

2 mai 1875.

Je ne voudrais pas faire un second faux départ, et je ne sais pas du tout si je reprends ce cahier pour continuer ma galerie de silhouettes ou pour coudre simplement un post-scriptum à un autre. De toutes façons, ce que j'ai entendu hier mérite d'être recueilli et noté.

Hervé vient de suspendre ses opérations matrimoniales, son tour d'embarquement étant arrivé. Le conseil de famille a décidé de ne point recourir aux procédés dilatoires de permutations et de congés; le mariage est donc remis à une époque assez lointaine, car il serait malséant d'épouser une femme précisément pour la laisser passer seule sa lune de miel. Puis, on espère qu'à son retour mon neveu sera décoré, et cette idée chatouille la vanité naïve de la belle-mère. Me voici investi des fonctions de trait d'union; je m'en acquitte de mon mieux.

Or, j'étais hier rue Daunou, et j'avais dû accepter une carte en face du colonel. Au moment où sa formidable moustache nous faisait perdre triple, comme je relevais la tête avec un de ces gros soupirs sifflants

qui en disent long sur notre façon de penser, j'ai constaté dans le salon un mouvement insolite. Mlle Armande venait de laisser tomber au milieu de la conversation, comme une pierre dans une mare, cette phrase :

— Le jour finira bien par arriver où la femme cessera d'être quelque chose pour devenir quelqu'un.

En vérité, en ce moment, elle était à regarder. Debout contre la cheminée à son ordinaire, serrée dans sa robe noire, un peu plus pâle que de coutume, l'œil hardi, les narines dilatées, elle semblait être tombée en garde pour se battre contre toute une moitié du genre humain. Toutefois, et en dépit de cette provocation qui, évidemment, venait de lui échapper, elle restait maîtresse d'elle-même, cherchant déjà le moyen d'atténuer la rudesse de l'attaque sans affaiblir la portée de l'affirmation.

Elle m'a alors aperçu et je lui ai sans doute présenté la diversion désirée, car elle m'a dit, sans trop baisser la voix, avec une intonation très juste :

— Soyez donc notre juge, cher monsieur. Voici M. Dallier qui me cherche querelle parce que je ne puis lui donner une description suffisamment technique des toilettes préparées pour Marie.

M. Dallier s'est incliné gentiment.

— J'ai eu tort, a-t-il dit, de vous interrompre au moment où vous parliez, avec M. d'Anthis, politique et philosophie.

Il y a eu des sourires dans l'auditoire ; Armande n'a pas paru les remarquer. Elle a repris d'un ton moitié sérieux, moitié badin :

— Précisément ; et, comme vous avez, en votre qualité d'homme, le monopole de la philosophie et de la politique, vous vous êtes indigné de voir une femme se hasarder sur votre domaine et vous avez voulu la rappeler à l'humilité qui sied à son sexe.

M. Dallier a protesté d'un air comiquement hypocrite en mettant la main sur son cœur.

— On peut cependant, continuait Armande, admettre à l'extrême rigueur que la femme possède une âme, puisqu'il n'y a guère qu'un seul concile qui en ait douté ; et, Bergier définissant l'âme « une substance spirituelle qui pense », il n'est pas trop absurdement invraisemblable de supposer que nous pensons. En vertu de quoi peut-être pouvons-nous nous intéresser à notre âme pour la connaître au moins et la nourrir, par les mêmes raisons précisément qui font que vous vous intéressez à votre estomac. — Si, d'autre part, la femme paye vos impôts, relève de vos tribunaux, envoie ses enfants à vos armées, est soumise enfin à votre code et à toutes les annexes qu'il vous plaît d'y coudre incessamment, lui sera-t-il interdit de s'inquiéter de la manière dont ces lois sont faites, ces armées conduites, ces tribunaux composés et ces impôts établis ? — Mais non ; la femme est une infirme, une mineure ; quoi qu'elle fasse, elle en saura toujours moins que vous, monsieur Dallier, qui, sans doute, êtes bachelier ès lettres. Aussi est-ce vous qui aurez la bonté de lui faire sa part, de lui découper les morceaux, de lui dicter son rôle, de tracer son programme journalier en plantant autour d'elle les barrières qui l'empêcheront de quitter le pâturage permis ; et, quant à son âme, c'est vous encore qui étudierez, à titre de curiosité pure, cette entité problématique.

L'argumentation ne m'a point paru maladroite ; mais Mlle Armande l'a gâtée, ce me semble, par l'âpreté et aussi par le ton de ses conclusions. Elle a proféré de grands mots : *émancipation, juste pondération des droits et des devoirs, nouvel état social ;* elle a cité des noms très compliqués, qui devaient, j'imagine, appartenir à des économistes, mais que je ne puis vérifier, ne me les rappelant pas assez pour les chercher dans un

dictionnaire; elle a relaté aussi quelques vieilles ordonnances royales, effleuré la médecine et placé çà et là un peu de latin. J'ai trouvé que c'était trop; je l'avais entendue déjà faire ainsi preuve d'érudition dans nos entretiens à mi-voix au coin de la cheminée, et cela ne m'avait point choqué alors; je m'imaginais seulement, à ces moments-là, causer avec un jeune garçon très instruit. Mais ici, en plein salon, au milieu du silence général, ces paroles de mâle allure m'ont paru sonner moins bien.

Après tout, il est peut-être juste de mettre ce manque de mesure sur le compte d'une excitation anormale. La résistance produit le même effet sur les corps durs et sur les âmes combatives; elle les échauffe jusqu'à l'excès; or, Mlle Armande parlait, à n'en point douter, devant un auditoire hostile. Et cette hostilité n'était pas accidentelle, momentanée, née de l'incident présent et limitée à cet incident; elle est habituelle et générale; cette jeune personne n'a pas les sympathies de son entourage.

Les hommes, d'abord, je l'ai remarqué souvent, rendent peu hommage à ce mérite supérieur; ils n'ont, vis-à-vis de Mlle Armande, qu'une politesse un peu contrainte, une sorte de gêne ennuyée. Au lieu de lui savoir gré de ses efforts pour se rapprocher de notre sexe, ils semblent lui en vouloir obscurément de se dépouiller ainsi de ce qu'ils recherchent dans le sien; après une minute ou deux d'entretien, ils se disent sans doute : « Pour causer de la sorte, un homme nous suffirait largement; » et ils s'éloignent, ils se glissent auprès des autres femmes, cherchant autre chose, évidemment.

Je ne connais guère, en dehors de moi, que le vieux chevalier qui soit juste pour notre jeune amie; et encore, je ne sais pas trop. Du moins a-t-il pour elle une visible prédilection; il aime à la faire causer et il y réussit à miracle. C'est plaisir de le voir, écoutant,

dodelinant de la tête, passant rapidement ses longs doigts blancs et fins sur les ailes mobiles de son nez, n'interrompant jamais et trouvant le mot juste pour ranimer le feu prêt à s'éteindre; seulement, si les yeux sont imperturbablement sérieux et la voix toujours douce et calme, les rides du visage sont si riantes, le pli des lèvres si accentué, la phrase si aiguë, que je me suis surpris parfois à me demander s'il goûtait vraiment l'esprit d'Armande ou s'il se donnait à lui-même la comédie.

Le plus curieux, c'est que les femmes sont, à ce sujet, du même avis que les hommes, pour des raisons directement inverses; ceux-ci se fâchent de ne plus trouver en Mlle Vildieu une femme; celles-là de n'y pas encore trouver un homme; les uns lui reprochent de n'être plus attachante, les autres d'être déjà ennuyeuse. Je crois très réellement que telle est bien l'impression produite sur le clan féminin; j'avais pensé d'abord qu'il pouvait se trouver soit humilié par une supériorité incontestable et intransigeante, soit aigri contre un transfuge un peu méprisant; mais non; les femmes qui entourent Armande ne se préoccupent nullement de ses idées en elles-mêmes; peut-être, quand elles y pensent, les jugent-elles baroques, folles, peu convenables; mais cela ne constitue pas le grief; ce qui surtout lui nuit, c'est qu'on la trouve simplement assommante, assommante comme un homme, sans en avoir les bons côtés.

Ainsi, moins heureuse que le tombeau de Mahomet que deux aimants attirent jusqu'à paralyser réciproquement leurs influences inverses, Mlle Vildieu se trouve isolée à égale distance de deux mondes qui la repoussent également, l'un parce que son sexe ne justifie pas l'ennui de ses discours, l'autre parce que ses discours voilent fâcheusement le charme de son sexe; et il lui est difficile et pénible de conserver, dans ce vide, un juste équilibre.

Voilà peut-être pourquoi ses paroles se teintèrent d'une couleur excessive, donnant jeu, d'une façon regrettable, aux sourires des hommes et aux grimaces des femmes. Celles-ci, qui ne se jugeaient pas tenues à l'affectation polie dont un malotru seul peut se dispenser, manifestaient ouvertement leurs impressions. La femme forte, en particulier, était superbe d'indignation; elle haussait les épaules, détournait la tête et attachait sur la bonne Mme Vildieu souriante des regards pleins d'une dédaigneuse compassion; son laideron de fille, qui est bien élevée, baissait les yeux.

Quant à la blondinette, elle était à peindre. Pour elle, tout cela, comme, du reste, la vie en général, composait un spectacle très divertissant; évidemment effarée, non moins évidemment amusée, elle contemplait Armande pérorant comme elle aurait contemplé une sorte de monstre extrêmement curieux, un être hybride impossible à cataloguer, un mouton à cinq pattes, un veau à deux têtes; et, pareille aux enfants devant les tréteaux de Polichinelle, elle regardait tant qu'elle pouvait, se retournant de temps à autre pour jeter autour d'elle un coup d'œil ravi qui signifiait clairement : « Mon Dieu! que c'est drôle et que je m'amuse! »

Quant à moi, je n'ai pas d'avis pour le moment. Cette jeune fille a dit médiocrement d'incontestables vérités; cela suffit pour qu'elle devienne digne d'attention. Tenez-vous bien, chevalier; nous pourrions, quelque jour, nous disputer le bon fauteuil qui ouvre au coin de la cheminée des bras si tentateurs.

23 mai 1875.

Je ne sais à quoi cela tient, mais, depuis quelques jours, je trouve le travail plus facile et plus agréable. Les idées surtout me viennent plus aisément; il me semble que mon œuvre m'apparaît mieux dans son

ensemble et dans ses détails. Mon esprit est comme un bon cheval qui, alourdi longtemps par trop de vert, vient de recevoir une vigoureuse ration d'avoine, et se met à piaffer, impatient de partir. J'ai observé souvent ce phénomène; l'esprit parfois semble s'engourdir; ses velléités deviennent molles, insuffisantes, pour ainsi dire, à produire la pensée. Ce demi-sommeil dure plus ou moins longtemps, des semaines, des mois; puis, un beau jour, sans raison saisissable, je ne sais quelle secousse présage le réveil; les idées commencent à se formuler, vagues encore, semblables à des visions de songes; elles flottent comme des vapeurs indécises au-dessus d'un paysage qu'elles voilent de leur brume légère. Puis enfin ces vapeurs se condensent, elles se précisent, elles prennent une forme, l'œuvre est mûre, la plume va courir. Il me semble que j'en suis là. Je me reprends d'amour pour cette pauvre *Mélusine* si longtemps abandonnée.

Le diable, par exemple, sera de communiquer mon ardeur à Gautron. Il a toujours quelque chose à faire qui le détourne de notre ouvrage, il a surtout toujours une œuvre quelconque en train avec un autre collaborateur. Et pourtant, pourtant, *Deus! ecce Deus!* le fait ne se présente pas si souvent qu'on le puisse négliger.

Quel rapport peut-il bien y avoir entre cette reviviscence de mon esprit et la série encore si rudimentaire de mes observations? Pourquoi ai-je consigné mes heureuses dispositions personnelles sur ce grave registre d'*expériences?* Je ne le sais pas trop. J'étais joyeux de me sentir renaître, j'avais ce cahier sous la main, j'y ai jeté ma joie comme un grafitto sur un vénérable mur grec, comme cède à la joie de vivre la grisette qui écrit, sur les pierres de l'Arc de Triomphe : « J'aime Auguste pour la vie. »

17 juin 1875.

Je crois décidément que je suis sur la piste d'une bonne étude psychologique. Cette jeune fille n'est pas banale; c'est un *caractère*, comme on disait autrefois, avant qu'on se mît à dire : c'est un *type*. Sa conversation a toujours quelque chose d'un peu austère, mais en même temps d'élevé, de piquant même, et, maintenant que je la comprends mieux, que je connais la pensée profonde à laquelle elle doit certainement son originalité et son cachet, maintenant je prends, à converser avec elle, un intérêt extrême; car l'estime presque respectueuse que j'ai pour elle se nuance joliment d'une teinte de curiosité sympathique.

Je suis devenu naturellement son partenaire assidu, aussi assidu que M. d'Anthis; à nous trois, nous composons un triangle sacré qui constitue l'élément sérieux de nos petites réunions hebdomadaires. Armande tient le plus souvent la parole; je lui donne la réplique, et le chevalier nous écoute avec ce sourire fin et cette mimique gracieusement expressive que j'ai déjà notés. Il dit fort peu de chose, et cependant il tient une place énorme dans nos conversations, je ne sais comment.

Le jeune Charles semble s'amuser beaucoup de notre assiduité; il dit que nous formons la *cour d'Armande*. La première fois que ce mot a été prononcé, j'ai simplement haussé les épaules; Armande n'a rien de royal, et nous, je pense, rien de courtisanesque; nous sommes plutôt trois bons amis qui se plaisent à converser ensemble. La seconde fois, j'ai cru démêler dans l'intonation de Charles je ne sais quelle intention malicieuse qui m'a déplu et m'a fait réfléchir. Je me suis demandé si mon attitude auprès de cette jeune fille ne risquait pas de se voir mal interprétée.

Mais je ne me suis pas arrêté longtemps à ce scrupule que seul un excès de fatuité pourrait me faire

croire fondé. Depuis longtemps je ne suis plus un *jeune homme;* j'ai même cessé d'être ce que l'on appelle un *homme jeune;* enfin j'avoue trente-deux ans, et je crois cette indication suffisante pour qui sait aller du connu à l'inconnu. Je ne suis pas hideux, bien certainement, mais mes traits ne sont ni assez beaux ni assez laids pour me constituer homme à bonne fortunes. Je ne suis point sot, mais je n'ai ni l'esprit ni les allures d'un mangeur de cœurs. Mon attitude auprès de Mlle Armande reste simple, réservée; il faudrait avoir le diable au corps pour voir là autre chose que ce qui y est réellement. Il est visible qu'une seule chose me rapproche d'elle, comme elle la rapproche de moi : la similitude des esprits, la conformité des pensées.

De tout temps, je me suis connu sérieux, peut-être un peu grave, et je me pique surtout d'un libéralisme éclairé. J'aime la liberté avec passion, et, logiquement, je ne puis concevoir que l'on aille à la liberté autrement que par l'égalité. C'est pourquoi toutes les barrières, toutes les conventions, toutes les classifications n'ont pas d'adversaire plus résolu que moi.

De tels principes, on le comprend, me font accueillir avec une grande sympathie les revendications féminines; je ne saurais admettre la théorie antinaturelle qui creuse un abîme entre les deux moitiés du genre humain, et j'estime qu'il est scandaleux de voir s'ouvrir devant tous les imbéciles que vous savez les carrières littéraires, scientifiques, juridiques, politiques qui restent obstinément fermées à tant et tant de femmes intelligentes. L'argument tiré de la faiblesse physique et des incommodités inhérentes au sexe ne me touche guère, car je trouve dans l'histoire des débiles comme Charles V, des chétifs comme Richelieu, des nains comme Thiers, qui soutiendraient mal la comparaison avec nos escrimeuses, tireuses, chasseresses, écuyères, cyclistes et cricketeuses. Dès lors, quelle justice

y a-t-il à maintenir la femme dans un état d'infériorité ? — Badaire dirait sans doute que le fait de légiférer, de juger, de porter le sabre constitue une fonction et non une supériorité, et qu'il n'y a qu'à regarder autour de soi pour s'en convaincre; mais Badaire est seul à prendre ses plaisanteries pour des raisonnements.

Après une telle profession de foi, j'ai à peine besoin d'ajouter qu'il serait ridicule d'estimer mon voisinage dangereux pour une jeune fille comme Armande. Il faut sans doute aimer peu la femme pour lui rendre la justice que je lui rends. Ceux qui se plaisaient à correspondre avec Mme Dacier ne lui ont assurément jamais fait la cour. Mon penchant m'entraîne vers le commerce des âmes, disons mieux, des esprits, et je n'ai jamais ouï dire que ce fût un procédé efficace de séduction. Voilà pourquoi je puis, sans scrupules comme sans danger, me laisser aller au charme de ces conversations sérieuses, auxquelles peut-être, je n'en disconviens pas, le sexe de ma partenaire prête une saveur spéciale, mais qui ne risquent certainement pas de changer de caractère.

Malheureusement, le mois de juillet approche, et c'est l'époque où, depuis de longues années, j'ai coutume d'aller faire ma saison de bains de mer en un petit port obscur, découvert par moi jadis au fond de la Bretagne, et que, par grande fortune, n'ont encore envahi, l'une suivant l'autre, ni la spéculation odieuse ni la mode imbécile. Ensuite je vais accomplir mon petit tour de visites provinciales, et passer un mois à Cherbourg, auprès de ma sœur; programme invariable et religieusement suivi. C'est une habitude agréable et saine dont je ne puis m'écarter sous aucun prétexte, précisément parce que c'est une habitude; un vieux garçon se doit à lui-même d'être méthodique et régulier dans sa vie; c'est le salut de son célibat... après en avoir été trop souvent la raison déterminante.

Mais voici encore que ma personnalité envahit effrontément les pages, qui devraient demeurer plus scientifiquement froides, de ce registre d'observations. Est-il donc vrai que tout homme qui écrit écrit en face d'un miroir? Après tout, qu'importe! Si ce griffonnage ne peut m'être utile, il ne me fera du moins ni mal ni tort, puisque moi seul le relirai... en admettant que je le relise.

Et puis, cela encore, ce n'est pas très sincère. Personne, je crois, n'écrit une page dans cette conviction ferme qu'elle ne passera jamais sous des yeux étrangers. Au fond, nous pensons tous à *celui qui est derrière la porte.*

10 octobre 1875.

C'est une chose délicieuse, en vérité, que de revenir dans son Paris après une longue absence. Dès que la voix de l'employé a crié Versailles, Etampes ou Creil, dans l'ombre ensommeillée du wagon, on se relève du coussin où l'on gisait maussadement étendu; on redresse la tête, humant les premières bouffées lointaines de l'air parisien. Devant la vitre dont on essuie la buée légère, défilent, comme des fantômes amis, les cent mille villas qui ceinturent la capitale; on saisit au vol la silhouette d'un toit, l'ombre épaisse d'une forte maison, les masses noires des bois et des jardins touffus que découpent par en dessous des coulées de lumière indécise. La plaine se déroule à droite et à gauche, striée de raies brillantes qui signalent les bourgs endormis et vous font joyeusement sourire, car, pour qui rentre dans son Paris, les réverbères eux-mêmes ont leur poésie. Au loin, une grande lueur rouge monte à l'horizon; il semble que le train coure haletant vers une fournaise. Paris! C'est Paris! Les coups de sifflet redoublent, de fortes saccades imprimées au convoi signalent les aiguillages multipliés, les plaques tour-

nantes font retentir les voitures de leur vibration violente et sourde. L'allure se ralentit, les portières s'ouvrent sous la main des hommes d'équipe; le train glisse, apaisé, le long du quai inondé de lumière. Paris! C'est Paris! On descend alors, de ce pas rajeuni que l'on n'a jamais sur le quai des gares lointaines; une sorte d'empressement très doux vous fait battre le cœur, et l'on s'arrête un moment, ravi, devant les larges voies illuminées, les longues files de voitures somnolentes, au milieu de cette rumeur continue qui monte incessamment vers le ciel et que l'on écoute avec délices, certain que, demain, l'oreille aura repris son accoutumance et ne la percevra plus. En route, dans le fiacre cahotant, à travers les rues qu'on se plaît à reconnaître et dont on se surprend à murmurer les noms, en route à travers la ville accueillante, à travers la ville amie, en route vers le petit *chez soi* où l'on a plus chaud qu'ailleurs, et où l'on dort mieux.

Hélas! à peine ai-je écrit ces dernières lignes que je voudrais les effacer; c'est presque l'aveu de mon âge, et pas un *jeune* ne les comprendra. Quand on sait apprécier cette jouissance, c'est que l'heure a sonné où l'on n'en pourra guère plus goûter d'autres.

Mais ce qui est charmant à tout âge, c'est de reprendre pied sur le pavé natal; c'est de sortir le matin, de courir les rues, de suivre les boulevards et d'y faire sa visite à la foule, cette grande amie anonyme du badaud; c'est de serrer la main d'une simple connaissance avec une effusion qu'on n'a jamais que ce matin-là; c'est de regarder, de respirer, de s'emplir les yeux des mille objets qui font ici la vie ambiante; c'est de se retrouver, de se sentir chez soi, ou, mieux encore, *chez nous*.

Cette excitation joyeuse peut durer jusqu'à quarante-huit heures si l'absence a été longue. Après quoi, on est rentré dans ses habitudes comme dans une

vieille robe de chambre familière si bien faite à notre corps que nous n'en sentons plus la douceur; et la vie, recommencée, continue à se dérouler lentement.

12 octobre 1875.

Voici du nouveau, par exemple! et mon vieux Paris a mis une coquetterie charmante à me ménager une vraie surprise pour le jour même de mon retour.

J'avais, conformément au programme ci-dessus, entrepris le tour de promenade du Parisien revenu de voyage. Cela ressemble beaucoup à la tournée d'inspection que passe sur ses terres, quand il arrive de loin, un propriétaire soigneux de ses intérêts et amoureux de sa propriété. Chaque Parisien en effet possède tout Paris; il le possède par l'esprit et par le cœur; on n'en déplace pas un moellon qu'on ne le touche au vif, car chaque pavé de sa ville est à lui, comme chaque devanture, chaque enseigne, chaque encoignure, chaque carrefour. Seulement, moins heureux que le propriétaire foncier, il ne peut ni commander ni empêcher, et il rencontre, en son conseil municipal, généralement composé de provinciaux, un ennemi dont la nocivité réside principalement dans son inintelligence absolue des beautés qu'on a le grand tort de lui confier. C'est pourquoi, pendant cette première promenade, le *vrai* Parisien est toujours un peu inquiet, comme un collectionneur rentrant dans son musée qu'il sait avoir été en son absence occupé par les Hottentots.

J'allais donc à petits pas, regardant si tout était bien en place, quand je me suis, au coin de la rue du Quatre-Septembre, trouvé nez à nez avec mon vieil ami Badaire. Nous nous sommes pris le bras et nous avons, en causant, enfilé les boulevards. Comme nous venions de dépasser le Vaudeville, j'ai aperçu un groupe féminin qui nous précédait, hâtant le pas. Le badaud est doué

d'une faculté précieuse : il peut, tout en restant fort attentif à la conversation, accrocher de l'œil tout ce qui passe à sa portée. C'est ainsi que ce groupe me frappa; il se composait d'une jupe feuille morte, ample et solide, d'une jupe noire, serrée, droite et sévère, et d'une jupe rose aux ondulations capricieuses. L'allure massive de la première m'était aussi connue que le style ferme de la seconde et le tourbillonnement de la troisième. Toutes trois tournèrent le coin de la rue du Helder et se présentèrent ainsi un moment de profil. Il n'y avait plus à hésiter : c'était bien Armande, encadrée de la femme forte et de la blondinette, frayant avec elles le plus amicalement du monde, et naviguant de conserve, bord à bord, comme dirait mon neveu Hervé.

— Parbleu! pensai-je, Salomon n'a pas menti en son amer portrait de la femme, ni François Ier non plus, qui rima le pauvre distique que l'on sait. En voici trois dont les sentiments réciproques me laissaient quelque peu perplexe lors de mon départ, et qui se retrouvent, à mon retour, « *tout à fait très bonnes* amies. » Armande a-t-elle apprivoisé la femme forte qui la voulait dévorer jadis et la blondinette qui la contemplait comme on regarde les lutteurs de foire; ou bien est-ce ces dernières qui ont opéré la conversion d'Armande aux confitures du ménage sérieux et aux colifichets du ménage gai? Et encore, dans ce cas, par quel second miracle vois-je marcher de la même allure et côte à côte les colifichets et les confitures?

J'ai quitté Badaire, et, tout courant, me suis rendu rue Daunou. J'ai trouvé Mme Vildieu seule, installée dans le plus joli bien possible, en un bon fauteuil, près d'un guéridon chargé des dernières fleurs, un livre anodin sur les genoux, souriant et soupirant suivant sa coutume. Comme je lui exprimais ma surprise et ma joie de la voir à Paris en ce mois d'octobre qu'elle passe généralement dans sa terre du Berri :

— Mon Dieu, oui, m'a-t-elle répondu languissamment. C'est Armande qui n'a pas voulu partir cette année. Elle a de grandes idées, cette enfant, de grands projets, et il lui était impossible de quitter Paris. Alors nous sommes tous restés; je ne pouvais pas la laisser seule.

Je me suis demandé *in petto* ce qu'aurait fait cette excellente mère, si ses autres enfants avaient voulu partir aussi énergiquement que l'aînée voulait rester; mais je me suis mordu la langue et j'ai repris, du ton le plus indifférent :

— Je crois en effet avoir eu le plaisir d'apercevoir tout à l'heure Mlle Armande. Elle était accompagnée de Mme Dallier et de Mme Defert; toutes trois, d'ailleurs, semblaient si affairées que je n'ai pu avoir l'honneur de les saluer.

— C'est vrai; Armande a mis toutes ces dames là-dedans; et elles ont à faire des courses interminables. Elles se donnent beaucoup de mal, réellement.

— En vérité? Y aurait-il indiscrétion à demander en quoi consistent ces projets et ces affaires?

Mme Vildieu a secoué la tête, de l'air boudeur et ennuyé d'un enfant auquel on demande, au dessert, de réciter une fable ; elle a ouvert et refermé son livre, redressé les fleurs qui s'affaissaient dans le cornet posé sur la table; puis elle a murmuré sans me regarder :

— Ce sont de grandes affaires. Vous savez qu'Armande a toujours été très sérieuse. Elle a des idées incroyables, vraiment, et celle-ci, en ce moment, l'absorbe tout à fait. On veut louer un local, un local convenable, dans un quartier convenable, s'installer d'une manière digne du but poursuivi. Toutes ces dames en sont, et il paraît que ce sera très bien.

Après ces explications lucides, j'aurais eu mauvaise grâce à poursuivre mon interrogatoire. J'ai regardé avec une vénération attendrie cette bonne mère qui se

contente, en sa douce et confiante béatitude, de savoir que sa fille *fait quelque chose.*

— Idéal et parangon des belles-mères, me disais-je en descendant l'escalier, je te bénis au nom de mon neveu. Si sa femme est une bonne femme, il ne t'en devra aucune reconnaissance, car tu n'y auras, certes, été pour rien ; et il égrènera sans inquiétude le doux chapelet des querelles conjugales, certain de ne les jamais voir aigrir par ton intervention, qui serait la plus invraisemblable des hypothèses. Ainsi tu n'auras été ni ne seras de nul fardeau dans son existence, et l'on pourra d'avance, répondant à ton unique et paisible désir, t'adresser pendant ta vie le souhait pieux des épitaphes : Repose en paix !

Là-dessus, je suis rentré chez moi, fredonnant, comme dans *la Dame blanche :* « Quel est donc ce mystère… ? »

Bah ! j'en aurai le mot tôt ou tard.

Henry-C. MOREAU.

(A suivre.)

A TRAVERS LE JURA[1]

LA CHAUX-D'ARLIER

Après les heureux paysages de la vallée et des lacs du haut Doubs, le plateau ondulé où coule le Drugeon est d'une tonalité triste, presque lugubre, quand le soleil ne lui apporte pas sa féerie. Maigres cultures d'avoine, d'orge ou d'absinthe, prairies marécageuses. Çà et là, des monticules rocheux revêtus d'une végétation souffreteuse. Vers l'est, se dresse la montagne de Laveron, couverte d'une belle végétation. Ce petit massif au cœur duquel dort le lac de Malpas et qui va mourir sur les rivages du lac de Saint-Point est de médiocre élévation au-dessus de la plaine, mais ses lignes onduleuses sont belles et se dessinent merveilleusement sur le ciel.

Dans la plaine, les eaux s'amassent en étangs, les prairies sont des surfaces trompeuses reposant sur des tourbes profondes. Rares sont les villages dans cette *Chaux-d'Arlier* humide et froide qui fut sans doute le plus étendu des lacs du Jura français. En cette saison, les eaux sont abaissées, le bétail peut parcourir le vaste marécage, les grands troupeaux donnent une sorte de grandeur rustique à ces mornes horizons.

Au delà de Frasne, le sol se relève, se bossèle de croupes où le calcaire perce la mince couche gazonnée;

(1) Voir la *Revue* du 5 mai 1900.

plus loin apparaissent des taillis; la grande végétation se montre de nouveau avec les sapins parfois centenaires des bois de Boujailles, parties de la superbe forêt de la Joux.

Rien n'a préparé à cette somptueuse sylve. Il est des forêts de sapins plus étendues, il n'en est guère de plus belles. Les résineux sont ici dans toute leur force et leur sève, nombreux sont les arbres dont la pyramide dépasse quarante mètres de hauteur. L'épicéa, qui domine partout ailleurs, couvre à peine la cinquième partie de ces 2,700 hectares. Le véritable sapin, *l'abies pectinata,* recouvre le reste du sol. Le plus grand arbre a quarante-neuf mètres de hauteur; le tronc s'élève sans branches, droit et lisse, jusqu'à trente mètres du sol, et alors seulement commence la ramure. Parti dans la forêt, sans guide, au hasard des sentiers, je n'ai pu rencontrer ce géant, auquel les bûcherons et forestiers ont donné le nom de Président, et suis revenu prendre le chemin de fer à la station de la Joux, isolée en pleine forêt.

CHAMPAGNOLE

Brusquement les arbres s'écartent; la région boisée fait place à une large vallée ensoleillée, d'aspect déjà méridional, malgré l'altitude de plus de six cents mètres. Du côté du couchant, des bois couvrent des arêtes de hauteur modérée, mais ce ne sont plus les masses noires des sapins. La forêt de Valempoulière qui se prolonge jusqu'à la dernière terrasse du Jura sur la Bresse, par d'autres massifs fort étendus : forêts des Moidons-Papillards, des Moidons-Ville-Blanche, d'Arbois, de Poligny, offre les teintes plus douces des hêtres et des chênes. Ce contraste des deux versants du val de l'Angillon est des plus curieux; à l'ouest, les coteaux secs revêtus d'arbres et d'arbrisseaux à feuilles caduques; à l'est, des prairies d'un vert doux, des monts aux

formes heureuses revêtus de pâturages et de sapins. Les villages sont nombreux, ils se suivent jusqu'à Champagnole, capitale de cette belle région où l'Ain se forme par la jonction de torrents superbes nés de sources qui sont parmi les plus pures et les plus abondantes de France.

Si ce n'est point une grosse ville, Champagnole, c'est la plus aimable et la plus coquette cité de ces plateaux jurassiens. Comme Pontarlier, elle a dû aux incendies d'être rétablie sur un plan régulier; le tire-ligne et l'équerre des géomètres n'ont pu lui enlever la beauté grandiose de ses gorges et la pureté de son ciel. La large rue principale s'est bordée d'acacias-boules et perd ainsi la vulgarité imposée par la ligne droite; de belles maisons de pierre ont été construites. Même les voies secondaires indiquent une prospérité constante. Cette ville de moins de quatre mille âmes doit sa fortune à la rivière; l'Ain donne la vie à des forges importantes où l'on étire le fer, il fait mouvoir les moulins et des scieries. L'admirable, c'est que cette industrie active n'a pu déflorer la beauté de cette gorge rocheuse où l'Ain roule ses eaux bleues sous de hautes parois à pic, formant des lacs minuscules entre les bancs du calcaire; allant d'usine en usine, brutalement saisi par les tuyaux d'amenée, il échappe à sa prison par de bruyantes cascades. Les scieries souillent parfois cette eau pure en déversant la sciure blonde. Des ponts hardis enjambent l'abîme; sur le plus vieux, le lierre a grimpé après la maçonnerie et tombe en guirlande de la voûte; le pont moderne n'a pas encore reçu cette parure du temps, mais son arche grandiose domine l'abîme; du parapet on voit s'allonger au-dessus de la roche les constructions de la ville. Dès les bords de la cluse, une promenade élégante dont plus d'un grand centre serait fier descend en zigzags entre des massifs d'arbustes verts.

L'écrin est digne de ce petit bijou de cité des montagnes. Tout autour, des chaînes et des croupes aux formes pures et nobles enferment le paysage ; ici revêtues de chênes, là-bas couvertes de sapins sombres. Sous le ciel bleu, dans l'air fluide, ce coin de France a l'on ne sait quelle allure classique ; c'est un paysage de Provence moins l'éclat de la lumière, avec plus de vigueur dans la végétation.

Et comme toute cette contrée est variée d'aspect, pleine de sites majestueux ou grandioses ! Cluses, gorges, cascades, puissantes fontaines, lacs charmants endormis au fond de vallées silencieuses font de cette partie du Jura comprise entre Champagnole, Saint-Laurent et Clairvaux une contrée étonnamment variée, où l'on peut errer pendant plus d'un mois en trouvant à chaque pas une surprise nouvelle. C'est le pays béni pour les excursionnistes à petites journées, dédaignant les escalades hardies et les « records » du tourisme professionnel. C'est la montagne, mais modeste par l'altitude et offrant pourtant toutes ses splendeurs, moins les neiges et les glaces éternelles. Les écrivains franc-comtois ont commencé à célébrer ce qu'ils appellent leur petite Écosse, une Écosse moins âpre, plus gaie, plus lumineuse surtout où les formidables courtines calcaires couronnées de sapins ne parviennent pas à assombrir le miroir transparent des lacs.

Champagnole n'a pas de lacs dans son voisinage immédiat, la grande nappe de Chalin est à trois lieues à vol d'oiseau, le groupe lacustre qui entoure le village du Franois de ses bassins miroitants est à la même distance ; le chemin de fer, d'ailleurs, passe non loin de ces vasques riantes. En revanche, les rives de l'Ain, de la Lemme, de la Saine et de la Serpentine accumulent les merveilles naturelles : cascades, défilés, abîmes et fontaines.

L'AIN ET SES SOURCES

Nous avons frété une voiture pour parcourir rapidement les bords de la *rivière d'Ain* et le val de Mièges. Le cocher fouette ses chevaux, les sonnettes tintinnabulent et nous voici à travers un plateau rocheux, table creusée de sillons profonds comme si une charrue de titans avait mordu dans la pierre. En vue du mont Rivel, si géométriquement taillé, nous montons lentement jusqu'au village de Sapois et l'on voit s'ouvrir une admirable combe, noire de sapins moussus; hauts et droits, les arbres s'élancent comme pour escalader les falaises du Bois-Sous-Prépondant et de la côte des Eperons, portant, à leur extrémité, les belles ruines féodales de Châteauvillain. Et, soudain, entre des monts robustes, aux formes superbes, s'ouvre la vallée où bondit l'Ain, puissant déjà, bien qu'à peine né.

La gorge semble un enfer; au fond s'élèvent des fumées noires, le bruit des machines retentit, des flammes rougeâtres s'élancent en sifflant par des cheminées; d'énormes tuyaux conduisent sur des turbines l'eau prise à la rivière, au milieu d'un inexprimable chaos de roches écroulées. Nous sommes aux forges de Sirod. Tout autour de l'usine se pressent les maisons ouvrières, bâtisses à un étage revêtues d'une épaisse couche de suie. Devant les portes, les matrones négligemment nippées, les jeunes filles vêtues de vêtements de percale aux teintes vives, cousent ou ravaudent, pendant que la marmaille joue dans les galets roulés par le torrent.

M. Jobez, le maître de forges qui eut l'idée d'installer ici ses martinets, ses fourneaux et ses laminoirs, et d'amener la vie dans ce désert, fut sans doute séduit par l'abondance et la violence des eaux; l'étrangeté du site ne le frappa guère, car il construisit sa demeure

en arrière, au milieu d'un parc naturel plein de roches moussues et de vieux arbres semblant bouder le torrent aux amusantes fureurs. L'Ain, un instant perdu sous la roche, reparaît en bouillonnant ; il jaillit entre les blocs, s'épanouit sous des grottes, s'épanche au-dessus de vasques qu'il a creusées; de charmants sentiers, bien entretenus, montent sous les taillis émaillés de pervenches et mènent au-dessus d'une coupure étroite, véritable lèvre de roches contournées. Au fond de l'abîme, l'Ain arrive furieux, par un lit qu'il a érodé au cours des siècles; écumant, irrité, jetant des rumeurs dans la gorge solitaire, il bondit et rebondit brusquement, plonge, tournoyant, plein d'écume, en jetant de blanches vapeurs irisées par les rayons du soleil filtrant entre les branches.

Le gouffre est vertigineux et attirant; pour le contempler, il faut s'accrocher aux troncs et aux racines.

Dans le torrent enragé arrive, avant la cascade, un adorable ruisseau, dans un large lit de pierres feutrées par une mousse épaisse et couvert de plantes à grandes feuilles. Ici l'eau coule lentement, par gouttes et par filets, et semble rejoindre à regret l'Ain bruyant et désordonné.

Tout cela est vraiment beau, d'une beauté grandiose, mais douce pourtant, grâce à la puissance de la végétation sans cesse arrosée par les vapeurs humides montant de l'abîme.

Les ruines de Châteauvillain dominent ce site. Ce fut un château presque inexpugnable, puisqu'il arrêta les troupes farouches et dévastatrices de Bernard de Saxe-Weimar. La forteresse couvrait la pointe de la côte des Éperons; pour y parvenir, il fallait suivre un étroit chemin, taillé en corniche et aboutissant à une coupure dans la roche, surmontée par un pavillon sous lequel s'ouvre la porte d'entrée. Au temps de sa splendeur, le château était embelli par des terrasses et des

jardins. Rien ne reste de tout cela, mais Châteauvillain est une des plus belles ruines de la Franche-Comté.

Jadis, pour franchir la montagne, il fallait passer par l'enceinte fortifiée en suivant les âpres sentiers d'accès, car les parois sont trop raides pour être escaladées en dehors de l'éperon terminal; la route moderne longe les parois et, par un tunnel, débouche dans la vallée de Sirod, sévère mais lumineuse, égayée seulement par la petite montagne à trois sommets, boisée de sapins, sous laquelle l'Ain s'engouffre. De ce côté la côte des Éperons a perdu son allure régulière de rempart cyclopéen; elle se hérisse de rochers aigus dont un, d'amusante silhouette, reste seul debout des *Trois Commères* qui ont fait naître tant de légendes.

L'Ain coule au pied; retenu par un barrage sur un plateau de roches nues, il semble dormir. Sous le bourg de Sirod, aux vieilles demeures ecclésiastiques ou féodales, il fait mouvoir des scieries; plus bas il donne la force aux dynamos qui envoient par des câbles l'électricité destinée à l'éclairage de Champagnole et à la force motrice d'une des grandes scieries de la ville. Bien que séparée de Champagnole par un épais et haut massif montagneux, cette partie de la vallée est donc une dépendance de l'active cité; même celle-ci vient chercher, par un aqueduc, l'eau de la puissante fontaine de Conte qui sort en tourbillonnant au fond d'une sorte de chaudière naturelle.

Cette source est dans un défilé où l'Ain s'emprisonne, sous le village de Conte, hameau de pauvre aspect situé au cœur d'un vaste bassin de montagnes, conque de prairies fermée au sud par les crêtes sombres de la forêt du Haut-Joux, vers les Planches.

Un chemin pierreux s'élève sur le pauvre plateau ou *chaux* couvert de monticules, semé de villages, étendu au pied des grandes arêtes jurassiques de la frontière. Les bords de ce plateau sont frangés de véri-

tables abîmes où naissent des fontaines alimentées par les eaux tombées sur le plateau et infiltrées dans le calcaire fissuré. L'Ain naît ainsi en une telle abondance qu'il impose son nom à la Serpentine, dont le cours est déjà long et qui a pour bassin la vaste contrée appelée val de Mièges.

Rien ne décèle l'abîme où naît la grande rivière jurassienne quand on atteint le rebord masqué par les arbres. Nous n'avons pas de guide, le cocher ignore le chemin et ne peut quitter ses chevaux ; un faucheur nous enseigne l'amorce d'un sentier où nous nous engageons. Dès les premiers pas, on pourrait croire que l'on descend dans un cratère. Vu de certains détours d'où l'œil peut plonger, on dirait un puits sans fond aux parois envahies par la verdure. Le sentier, si sentier il y a, est à peine visible; pour le suivre sans chute, il faut s'accrocher aux branches. Que de glissades suivies d'éclats de rire ! Parfois des plis se creusent, des ruisseaux courent en murmurant et vont se perdre bien loin.

Enfin voici le fond de l'abîme, les arbres disparaissent; nous sommes dans un bel hémicycle de roches aux entablements majestueux. Dans le fond, s'entr'ouvre un gouffre allongé, plein d'une eau verte et immobile, précédé d'un petit lagon où se reflète le ciel bleu et le cratère aux arbres sombres.

Nous faisons l'excursion en une période de sécheresse ; la grotte ne vomit pas d'eau : le lit de la rivière n'est qu'un couloir de rochers moussus, sans un suintement. D'ordinaire la source jaillit avec force, les eaux bondissent, la petite grève du lac disparaît, un torrent furieux remplit la gorge de rumeurs. Aujourd'hui la naïade est sans force, mais l'Ain n'en vient pas moins au jour; il se dissimule sous les roches et va bientôt former un courant presque aussitôt utilisé par les usines de Charency et de Conte.

Le silence est absolu dans cet abîme; pas un murmure de cascade, pas un chant d'oiseau, pas un froissement de branches; au fond du cirque, jamais le vent ne doit pénétrer.

Il faut remonter maintenant, se hisser à la force du poignet au moyen des branches et des racines noueuses. On nous a indiqué là-haut un chemin commode pour le retour, mais nous ne pouvons le retrouver et prenons le parti de nous élever droit vers l'orifice. Il y a bien encore des glissades et des culbutes, mais enfin voici la lumière, le bord du plateau, les prés où travaillent faucheurs et faneuses.

LE VAL DE MIÈGES

La voiture nous emporte vers Nozeroy, en vue d'un grand amphithéâtre de prairies où les villages sont nombreux. C'est le val de Mièges. Au centre, sur une butte isolée, se campe une cité semblable à une forteresse. Des remparts gris plantés de grands arbres, de vastes toits rouges, semblables à ceux de casernes, complètent l'illusion. Il y avait dans le Nord, avant les démantèlements récents, plus d'une bicoque militaire semblable à cette humble cité de Nozeroy.

Le nom de Nozeroy est d'allure fort celtique par la syllabe *Noz;* cependant, à l'époque des étymologies simplistes et naïves, on a voulu voir une corruption du nom de Nazareth. Le fondateur du château, Jean de Chalon l'Antique, l'aurait ainsi dénommé, à son retour des croisades, à cause de la similitude du site avec celui de la bourgade de Palestine. Rien, pourtant, ne doit moins se ressembler, que ce large bassin de prairies bordé de forêts de sapins et les campagnes de Judée baignées de lumière, rongées par l'implacable soleil. Quoi qu'il en soit, Nozeroy devint pour la famille de Chalon une petite capitale et une forteresse

puissante. Ces princes fastueux y déployèrent un tel luxe, donnèrent tant de fêtes et de tournois, que la cité naissante fut bientôt fameuse. Cette grandeur ne résista pas aux guerres et surtout à l'abandon par les héritiers des Chalons, princes d'Orange et tiges de la maison de Nassau qui règne aujourd'hui sur la Hollande et sur le Luxembourg.

Le val de Mièges est un vaste hémicycle herbeux, aux ondulations douces. La surface des prairies l'emporte de beaucoup sur celle des champs cultivés; dans les plis courent des ruisseaux où l'écrevisse abonde et dont les eaux vont rejoindre, la petite riviérette appelée Serpentine accrue, au pied de la butte de Nozeroy, par l'abondant ruisseau du gouffre de l'Houle, plus bas par le ruisseau du Serpentin. Le bord de ces petits cours d'eau encombrés de roseaux est très animé, les habitants de la ville et des villages aux noms singuliers : Longcochon, Billecul, Molpré, Communailles, se livrent à la pêche des écrevisses; l'épidémie qui a frappé ces crustacés n'a point pénétré dans le val de Mièges, mais si cela continue l'homme détruira ce que le fléau a épargné. Jusqu'aux bons gendarmes de la brigade qui, sur les rives du Serpentin, posent et lèvent les balances amorcées de viande.

Le val de Mièges est une des rares contrées de Franche-Comté qui aient une individualité propre; si le Baroichage dont Pontarlier fut le chef-lieu est à peine un souvenir, la contrée de Nozeroy, semblable au val de Saugeais, persiste comme une entité aux yeux de ses habitants et de ses voisins. La nature, d'ailleurs, lui a donné des limites très apparentes, l'arête de Fresse la sépare du bassin de Champagnole; au nord, la forêt de la Haute-Joux et des bois confinant aux landes de Pontarlier; enfin, à l'est, la chaîne puissante au cœur de laquelle naît le Doubs ferme nettement ce plateau, vaste de trente mille hectares.

Depuis la destruction du château de Nozeroy et l'abandon de la ville par ses seigneurs, le val de Mièges n'est plus qu'une région pastorale. Un moment on put espérer voir la princière résidence renaître de ses ruines : le prince d'Arenberg, maître actuel du domaine, avait tenté de restaurer le château, le plus merveilleux de Franche-Comté. Mais il s'est borné à consolider ces pauvres restes et à mettre au jour les œuvres d'art sculptées dans la pierre.

Des bords de la Serpentine, un raide sentier s'élève contre les remparts démantelés et conduit au cœur de l'humble ville. Si Champagnole est le type achevé de la cité moderne, régulière et coquette, mais froide, sa voisine du val de Mièges a conservé en grande partie ses allures de petite capitale féodale. A chaque pas on est arrêté par quelque détail de l'époque ogivale ou de la Renaissance; les vieilles demeures nobles ou de la riche bourgeoisie, les parties encore reconnaissables du château, les remparts d'où l'on découvre de si grands horizons, séduisent le voyageur. A l'extrémité de la grande rue, une porte de ville est restée debout, fièrement couronnée encore de son hourd à mâchicoulis, mais bizarrement coiffée d'un de ces campaniles de fer-blanc chers à cette province. Le vieil ouvrage de défense, soutenu par des contreforts trapus, est devenu un beffroi ou tour de l'Horloge; il donne l'heure aux habitants du faubourg et du mail extérieur, où, devant les cafés, se porte la vie de l'aimable chef-lieu. Assis devant la fontaine aux eaux jaillissantes, on voit d'ici tout le val verdoyant et les crêtes recouvertes de forêts sombres.

Par un chemin raide, pierreux, où les habitants viennent depuis un temps immémorial jeter leurs décombres, nous dévalons rapidement au pied de la ville. Voici la Serpentine aux eaux tranquilles, se dirigeant

vers Doye, où elle plongera en une belle cascade. Les pêcheurs d'écrevisses abondent.

Sur un promontoire semblable à celui de Nozeroy, mais moins élevé, le beau village de Mièges aligne, sur les deux côtés d'une large rue, ses maisons aux grands auvents, aux fenêtres fleuries de géraniums. Ces auvents abritent le bois coupé dans les forêts, et dont les communes sont affouagères. L'église de l'époque ogivale, modifiée par la Renaissance, est un bel édifice dont la présence est inattendue en cette contrée où les monuments furent détruits par de furieuses guerres; elle resta longtemps le centre religieux du val, comme Nozeroy fut le centre seigneurial. Mièges, siège d'un prieuré, fut chef-lieu de la paroisse, composée de tous les villages voisins : de là, ce nom de val de Mièges.

Le vallon du gouffre de l'Houle se creuse profondément au-dessous du village, il faut y descendre et gravir ensuite de raides pentes nues pour retrouver la route de Champagnole. De la crête, on a une vue aimable sur Nozeroy et le val aux pentes douces tapissées de prairies s'élevant jusqu'aux terres plus sèches d'Esserval, Plenise, Plenisette et Onglières, où les habitants se livrent à la culture des céréales et des pommes de terre.

Le soleil, descendant à l'horizon, illumine au loin les crêtes les plus hautes du Jura. Vers Arsures, on voit se dresser de beaux escarpements; vers Saint-Laurent, les lignes solennelles des montagnes se profilent, baignées dans une lumière fluide. L'immense paysage est d'une majesté et d'une mélancolie inexprimables.

Il faut nous arracher à ce spectacle et reprendre le chemin de Champagnole, tracé, jusqu'à Charbonny, en corniche d'un ravin rocheux. Aussitôt, on descend dans un vallon profond et vert, où des prés étroits

s'étendent au pied de bois de pins et de sapins, d'un vert sombre.

Les arbres grandissent; ils forment maintenant une forêt majestueuse, escaladent de hautes pentes. C'est une des plus fraîches et des plus gracieuses combes du Jura.

Brusquement, ce charme doux s'efface, les bois font place à de hautes parois rocheuses striées par des lignes de végétation ; ce défilé saisissant, au fond duquel la route a trouvé passage, se nomme Entreportes. La cluse semble avoir été taillée dans la montagne de Fresse; ses murailles s'élèvent à près de 150 mètres, site d'une grandeur sauvage. Le défilé se prolonge pendant 600 mètres, et l'on retrouve la fraîcheur et la verdure. Des hêtres, des frênes, des tilleuls, bordent un charmant et frais vallon; un moment les sapins apparaissent encore, en belles, solennelles et mystérieuses futaies.

Puis le paysage s'entr'ouvre; voici la lumière, le village d'Equevillon, le mont Rivel, taillé comme une citadelle, Champagnole dans son beau bassin. La nuit tombe; lancée par le courant, la lumière électrique jaillit brusquement aux réverbères.

L'ÉCOSSE DU JURA

Il semble que le Français a horreur de l'individualisme en ce qui concerne son propre pays. A tout, il lui faut trouver une comparaison. Un coin est-il rocheux, accidenté, pittoresque? vite on le baptise *petite Suisse*. Ce qu'il y a d'Helvéties minuscules sur notre territoire est invraisemblable. J'en connais un peu partout. Il n'est publication locale qui ne dise d'un vallon encaissé : « C'est une petite Suisse! » Notez qu'il n'y a ni montagnes, ni glace, ni neige, ni forêt de sapins, mais les indigènes n'en sont pas moins fiers de l'épi-

thète. Voilà pourquoi tant de pays adorables, qui seraient célèbres s'ils étaient *eux,* sont dédaignés des visiteurs. A quoi bon aller voir en petit ce que l'on peut voir en grand avec un billet circulaire!

Telles étaient mes réflexions en quittant Champagnole pour Saint-Laurent. On m'avait dit à table d'hôte :

— Vous devriez aller aux Petites-Chiettes ; vous traverseriez une petite Écosse.

— Où prenez-vous les Petites-Chiettes?

— Entre Saint-Laurent et Clairvaux ; le pays a changé de nom, il s'appelle maintenant Bonlieu.

— Et pourquoi petite Écosse?

— Parce qu'il y a des lacs!

Évidemment, c'est une raison. Mais je me disais, à part moi, que je serais tenté davantage par une définition française, le PLATEAU DES LACS, par exemple. Notez que cela rendrait mieux l'aspect du pays. Cette région jurassienne n'a de l'Écosse aucun trait : ni l'âpreté, ni la brume, ni l'élévation absolue, car les sommets dressés sur le plateau étalé entre 600 et 800 mètres au-dessus de la mer ont l'apparence de simples collines. Les lacs eux-mêmes sont d'adorables conques, mais ce ne sont que des vasques auprès des grands lacs écossais.

On les compte par dizaines, répartis en trois groupes principaux : Chalin, le Hérisson et le Grandvaux, assez rapprochés les uns des autres, pour offrir aux touristes qui commencent à séjourner aux abords du chemin de fer de Champagnole à Morez d'incomparables excursions, à la fois courtes et très variées. Le jour où les Français s'aviseront que leur pays est un beau pays, le plateau des lacs deviendra un des grands rendez-vous de villégiature.

Les Lyonnais ne s'y sont pas mépris ; cette population sérieuse et active qui a créé les vignobles de Ka-

bylie, mis en valeur les richesses naturelles du Tonkin et transformé la Camargue, n'a pas suivi la foule moutonnière vers les beautés enjolivées et tarifées de la Suisse. Elle a créé à son usage des centres d'été dans la merveilleuse ceinture de montagnes qui l'entoure. Dans les monts du Lyonnais et du Forez, elle a Yzeron, Riverie et le mont Pilat; dans le Bugey, c'est Hauteville et Nantua; autour de Salins, les Lyonnais ont « découvert » le val d'Amour et créé la colonie estivale de Port-Lesney; d'autres, poussant plus loin, ont occupé le plateau des lacs, et plus haut encore, entre la Saine et la Lemme, une *chaux* élevée à près de Soo mètres, fraîche, bien boisée, verte de pâturages, entourée de gorges profondes, sublimes parfois, où les torrents tombent en cascades puissantes; ils ont constitué là, à la Chaux-de-Crotenay et aux Planches, des petites colonies, noyaux de centres alpestres qui deviendront florissants.

Le chemin de fer de Champagnole à Morez a été pour beaucoup dans la création de ce sanatorium lyonnais; il remonte la Saine, puis la Lemme, jusqu'aux abords du gros bourg de Saint-Laurent. Les ingénieurs ont su respecter le paysage; tunnels et tranchées sont relativement rares et permettent d'admirer ces vallées d'une beauté sévère et tranquille. Quand on a parcouru la plaine de Champagnole, où les grands sapins des monts viennent finir sous la morsure des scies mécaniques, et, les plus petits, sous la pression des machines à injecter le sulfate de cuivre assurant leur durée sous forme de poteaux télégraphiques, on pénètre au sein de belles sapinières, en longeant la cluse profonde où l'Ain roule ses eaux bleues. Au pied d'un éperon de la montagne de Sapois, la rivière, qui vient de franchir un beau viaduc, boit la Lemme et fait mouvoir les roues de grandes forges dont les fumées embrument le site aimable du village de Syam. Le cirque n'en reste pas moins charmant jusqu'à l'endroit où la

Saine et la Lemme mêlent leurs eaux. La première débouche d'un couloir de hautes et belles montagnes, entre lesquelles elle descend par des cascades qui donnent un caractère romantique aux environs du village des Planches. Contrée fraîche et pittoresque au-dessus de laquelle s'étale, très accidenté, le plateau des lacs des Rouges-Truites et de Foncine.

La Lemme, que suivent route et chemin de fer, a moins de grandeur, ses eaux sont moins abondantes aussi; cependant, elle a ses gorges, ses rapides, ses abîmes bleus, et, près de la Billaude, une chute superbe. La rivière, débouchant par une fissure étroite, tombe dans un bassin d'où elle s'épanche, comme d'une vasque, dans le lit inférieur. La voie ferrée passe en tunnel dans ces beaux rochers, la route les suit en corniche. Plus loin, près de la gare de la Chaux-de-Crotenay, une autre cascade apparaît, moins bruyante, moins encaissée et sauvage, mais belle encore par les nappes minces et claires épandues sur un large rocher moussu.

En amont, la rivière s'épanouit, elle descend dans une succession de petits bassins reliés par des étranglements; sur la vallée s'ouvrent de profonds vallons, solitaires, où les prés sont emprisonnés dans le manteau sombre des bois de sapins. Bientôt on débouche sur une *chaux* d'aspect sévère où s'éparpillent les maisons de la Chaumusse et de Saint-Laurent. Voici le gros bourg formé par la croisée de quatre routes dessinant une étoile de huit rues. Nous n'y pénétrons pas; une voiture retenue à l'avance attend à la gare pour nous conduire en « Écosse », puisque Écosse il y a.

LE LAC DE BONLIEU

En route à travers la chaux de Saint-Laurent, grand bassin de cultures et de pâturages. La pierre abonde;

on a levé des dalles pour les dresser en clôture autour des champs. Mon fils Pierre, qui a gardé un vif souvenir de nos excusions en Bretagne, veut à tout prix découvrir des cromlechs dans ces barrières primitives. Après une montée douce entre ces mamelons pierreux, les sapins apparaissent; la forêt recouvre une mince arête de rochers dominant sur l'autre versant une nouvelle *chaux*, la chaux du Dombief, qui a donné son nom à un village allongé au flanc d'une muraille de roches grises. La route y descend rapidement et vient côtoyer le petit lac de Lautel ou Laustel, minuscule coupe bleue endormie sous les roches, entre les prés. Cette nappe, d'un hectare à peine de superficie, est très poissonneuse; on y aurait pris des brochets de quinze à vingt livres. Un ruisseau s'en échappe et va se jeter dans le Dombief, sous le village de Chaux.

Singulier village, tout neuf, avec des toits et des revêtements de zinc, pratiques peut-être mais fort laids. La Chaux-du-Dombief, jadis construite en bois, a été détruite par un incendie, il y a trois ans; les sinistrés ont reconstruit leurs maisons avec des matières prêtant moins de prise au feu. La reconstitution fut rapide, car la population est riche; en dehors des ressources fournies par la forêt et les pâturages, les biens communaux sont fort étendus : la répartition annuelle des coupes assure à chaque chef de famille un revenu de trois cents francs. Aussi veille-t-on avec soin à ne pas amener d'étrangers prendre place dans la commune : ils réduiraient la part d'affouage revenant aux autochtones. Cependant on ne pousse pas aussi loin l'hostilité qu'à la Chaux-des-Prés, commune du Grandvaux, où chaque part s'élève à huit cents francs. Dans un tel pays, c'est une rente suffisante pour un ménage. Pour ne pas la voir réduire, ces « grandvalliers » ne vendent jamais de terrain, fût-ce un are, à un habitant d'une autre commune. Ils avaient sollicité un bureau

de tabac; on le leur accorda, mais en envoyant un titulaire du dehors. Ce buraliste aurait eu, lui aussi, sa part d'affouage; alors on a décidé de le boycotter en ne lui achetant rien, et le bureau ne fut pas installé. On préfère aller au loin faire les provisions de tabac et de pipes.

Au-dessus de la Chaux-du-Dombief se dresse une mince arête de rochers, d'une aridité absolue, dans laquelle la route de Clairvaux s'est ouvert une sorte de col sous un amoncellement de calcaire d'un aspect tragique. Jadis une forteresse commandait le passage; il en reste encore des débris appelés le château de l'Aigle. Le nom semble excessif, sur le versant du Dombief, car l'élévation est médiocre; mais à peine a-t-on franchi le col que l'on comprend ce mot expressif: le château domine de près de deux cents mètres les plis où s'étalent les beaux lacs de Bonlieu, d'Ilay, du grand et du petit Maclus et de Narlay.

La route descend vers ces lacs par de grands lacets au flanc des parois escarpées d'une cluse. Un des détours montre l'étroite terrasse où fut le château, séparée de la montagne par une coupure que franchissait un pont-levis.

Voici la forêt de la Chaux-du-Dombief; vastes, tranquilles et majestueuses sapinières accrochées au flanc de la montagne et semblant monter à l'assaut de falaises superbes de couleur. Un chemin s'ouvre sur la route et, s'enfonçant dans la sylve ombreuse, atteint un ravissant hameau de villas et de fermes assis sur de vagues ruines; un beau lac s'étale, dont les eaux assombries par le cadre des hauteurs boisées reflètent ces monts noirs et les hautes roches.

Sous les sapins et les hêtres, un sentier serpentant entre les roches moussues côtoie le lac. C'est une délicieuse thébaïde; aucun bruit, sinon celui des poissons sautant hors de l'eau à la poursuite d'une proie et re-

tombant dans leur élément. Le lac doit en fourmiller; ses carpes sont célèbres dans toute la contrée.

Rien ne saurait rendre la grâce de cette nappe paisible enfouie dans son hémicycle de montagnes; c'est comme un cratère de volcan égueulé dont la végétation aurait couvert les parois pendant que les eaux s'emparaient de l'abîme. La profondeur cependant est faible; des soixante-six lacs mensurés dans le Jura par MM. Magnin et Delebecque, celui de Bonlieu ne vient qu'au trente et unième rang, avec une épaisseur d'eau de douze mètres.

La disposition du lac dans ce creux boisé lui donne l'apparence d'une surface étendue; en réalité il n'a guère que vingt hectares. On en fait le tour en moins d'une demi-heure, à la condition de marcher sans voir. Mais l'on resterait de longues heures à contempler l'eau calme et transparente, les jeux de lumière et d'ombre. Le moine Thibert ou Hugues de Montmorot, qui abandonna la Grande Chartreuse dauphinoise pour venir ici créer l'abbaye de Bonlieu, était un homme de goût; peu de sites de monastères avaient tant de douceur et de magnificence dans l'austérité. Aussi les moines de Grandvaux, jaloux de leurs voisins, vinrent-ils, sous le harnais de guerre, tenter de disperser les Chartreux en pillant et dévastant leur couvent. Le souvenir de cet exploit monastico-militaire, auquel s'associèrent sans doute les gens des Petites-Chiettes, est resté vivant dans l'esprit des Jurassiens. Toutefois la Chartreuse de Bonlieu vécut jusqu'à la Révolution. Celle-ci en fit une manufacture d'armes condamnée d'avance par son isolement; elle fut bientôt aliénée, les bâtiments tombèrent sous le marteau des démolisseurs.

La grande route pourrait nous conduire à Clairvaux, où d'autres lacs s'étalent dans un pays moins solitaire; mais nous les verrons plus tard en allant visiter le lac

de Chalin, le plus vaste de la « Petite Écosse ». Par un chemin tracé au long du ruisseau sorti du lac, nous allons maintenant visiter les nappes qui entourent Franois.

LES LACS DU HÉRISSON

Cette région des Petites-Chiettes contraste par sa monotonie et sa nudité avec la conque adorable de Bonlieu; mais le ruisseau sorti du lac a creusé ou plutôt scié une gorge qui, par ses surprises, détruit la banalité du paysage; il ne saurait à lui seul accomplir une telle œuvre, mais, accru de l'émissaire du lac d'Ilay, il forme le Hérisson. Quand ce Hérisson a de l'eau, c'est une des plus fringantes, bruyantes et bondissantes rivières du Jura. Sous le hameau d'Ilay, il arrive au-dessus d'un hémicycle de roches et tombe en cascade; mais les eaux sont rares cette année : les irrigations les ont presque toutes détournées; nous n'avons guère sous les yeux qu'une corniche circulaire d'où pleurent des gouttes suintant des roches moussues. Sous la cascade absente, une grande source sort de la roche par six ouvertures et va arroser un jardin orné de sculptures plutôt primitives : deux lions de pierre dont les gens d'Ilay ne sont pas médiocrement fiers. On me conseille d'attendre jusqu'à l'après-midi; alors, les prés étant abreuvés, on rendra l'eau au Hérisson et nous aurons la vue de cette chute du « Saut-Girard ». Cela ressemble fort aux cascades du bois de Boulogne, alimentées à heure fixe.

Je préfère descendre la rivière jusqu'au lac du Val : le Hérisson mérite bien son nom ici, tant il semble s'insurger contre la nature. A peine sorti du Saut-Girard, accru par la source puissante, il rencontre un épais massif boisé, y pénètre par une fissure qu'il a rageusement creusée, puis, brusquement, parvient au-

dessus d'une muraille de rochers haute de quarante mètres; bravement, il se précipite dans l'abîme; ses eaux brisées par la chute se résolvent en vapeurs où se joue l'arc-en-ciel : c'est le *Saut-de-la-Montagne*. La rivièrette se reforme, court bruyamment et, de nouveau, se trouve au bord d'une autre corniche, plus haute, car elle atteint soixante mètres; là encore le Hérisson n'hésite pas : réunissant ses eaux claires, blanches d'écume, il plonge d'un bond par le *Saut-du-Val* de Chambly dans une vallée verdoyante, encadrée de rochers d'un admirable effet. Il redevient alors un calme ruisseau, errant dans les prairies horizontales, lac de verdure qui doit avoir remplacé une nappe liquide. Ce bassin vert, puissamment encadré, s'appelle Val-Dessus à l'endroit où tombe le torrent; plus bas c'est le Val-Dessous. Le colmatage de la gorge n'a pu être achevé par le torrent ; au-dessous du village de Ménétrux-en-Joux, un lac s'épanouit, entre de superbes et sévères chaînes de roches : le lac du Val, un des plus solitaires, des plus austères et des plus beaux du Jura. Long de 1,700 mètres, vaste de 49 hectares, profond de près de 25 mètres, il nourrit en quantité des poissons fort appréciés des gastronomes jurassiens.

A son issue, les rochers se rapprochent; de nouveau, le Hérisson se reforme, mais apaisé; il descend avec lenteur dans l'étroite gorge, s'épanche entre des roseaux, et, rencontrant une dernière cuvette, l'emplit et forme ainsi le lac de Chambly ou lac de Val-Dessous, moins vaste, car il a 35 hectares seulement; moins profond, il n'atteint pas 12 mètres; moins long, il a 1,100 mètres seulement; moins encaissé, une bande de prairies humides l'ourle jusqu'au pied de sévères collines. Mais il est harmonieusement dessiné, ses rives ont de petits golfes. Il s'étale à 520 mètres d'altitude, deux mètres plus bas que le lac du Val-Dessus, vingt

mètres plus haut que leur voisin le lac de Chalin, presque un géant auprès d'eux.

Le Hérisson, sorti du lac de Chambly, s'en va rejoindre l'Ain par un cours sinueux. Sauf des forges aujourd'hui éteintes, pas d'habitations sur ses rives. Les bords des lacs eux-mêmes sont presque déserts. Entre les deux, le pauvre hameau de Chambly; à l'extrémité du lac du Val, le hameau du même nom.

LES SIX LACS DU FRANOIS

Nous voici revenus au Saut-Girard, puis à Ilay; quelques maisons où nous trouvons à grand'peine à déjeuner : il faut se contenter de fromage et de pain. Aussi, sommes-nous bientôt de nouveau en route pour le groupe de lacs qui entourent le village de Narlay, dans la commune de Franois. Le plus vaste est au-dessous même d'Ilay, dont il porte le nom, en même temps que celui de la Motte, d'un îlot qui fut occupé jadis par une abbaye.

Ce lac, dont la longueur atteint 1,800 mètres et la surface 80 hectares, est célèbre dans le monde des limnographes par sa profondeur de 30 mètres, la pureté de ses eaux et les accidents de son relief, succession de cuvettes et de barres dont M. Delebecque, qui s'est voué à l'étude des lacs français, explique la singularité par l'alimentation de la nappe au moyen des eaux venues souterrainement des lacs voisins du Maclu, eaux déjà décantées, très pures, et qui n'ont pu déposer de vases et niveler les aspérités du sol.

Le lac d'Ilay, s'il est plus vaste que son voisin de Bonlieu, n'en posséde ni la grâce, ni le cadre merveilleux. Des abords du hameau, il offre des rives basses, encombrées de roseaux; mais l'îlot de la Motte, couvert de hauts sapins sous lesquels on rencontre encore

les vestiges du monastère disparu, donne quelque beauté à la partie méridionale du lac.

Au nord, l'aspect change : les grands rochers de la Chaux-du-Dombief reflètent leurs arêtes sur le transparent miroir, les rives sont de petits coteaux boisés; le ciel, se réfléchissant, donne aux eaux une teinte bleue. La route le borde sans cesse, puis, s'infléchissant avec la rive nord, tourne brusquement. Le lac d'Ilay disparaît; bientôt une nouvelle nappe se montre, autrement pittoresque, vaste bassin triangulaire aux rives festonnées de pentes douces revêtues de prairies, se relevant bientôt en harmonieuses collines boisées; au fond d'un petit golfe, les maisons de Narlay se mirent. Le Franois couvre un coteau. Entre tous les lacs du groupe, celui-ci est un véritable abîme; au plus creux, il a 39 mètres et sa superficie atteint à peine 40 hectares. Aucun ruisseau ne l'alimente; il doit recevoir le tribut de sources invisibles. Nulle rivière n'en sort, et cependant il est d'une pureté cristalline. Ce caractère mystérieux a longtemps excité la curiosité; aujourd'hui on a découvert les causes du phénomène. Dans les profondeurs existe un orifice par lequel les eaux fuient sous la terre, et, s'accroissant pendant ce cours souterrain par le débit de réservoirs inconnus, vont sortir à dix kilomètres de là, à quelque cent mètres du lac de Chalin, en faisant mouvoir la roue d'un moulin. D'autres entonnoirs s'ouvrent près du rivage; quand les pluies ont été abondantes, les réservoirs intermédiaires amènent une telle quantité d'eau, que le conduit sous-lacustre est barré par ces fontaines souterraines; elles refoulent l'émissaire du lac et, avec lui, remontent jusque dans l'abîme de Narlay, dont elles élèvent le niveau. Des calculs, effectués à la source de Chalin, ont permis d'établir que le courant de sortie met douze heures avant de reparaître au jour.

Dans les combes voisines, dorment les lacs du Ver-

nois et de Fioget ; ils sont minuscules auprès de leurs voisins, mais couvrent encore, l'un 7 hectares, l'autre 10. La profondeur est également moins grande, 10 et 8 mètres. Le Vernois est une coupe ovale, assombrie par les hautes collines boisées qui l'entourent; aucune habitation n'anime ses rivages. Le Fioget est plus lumineux, une large bande de prairies en épouse les contours ; le hameau de Fioget s'élève à l'une de ses extrémités. Aucun indice pour le canal de sortie; ces vasques solitaires n'ont pas encore révélé leur secret. On suppose toutefois qu'un entonnoir conduit les eaux au réseau de ruisseaux souterrains qui vont former les grandes sources du lac de Chalin.

Nous voici revenus à Narlay et au Franois, pauvre village dont l'humble église couverte en pierre est basse, trapue, comme pour mieux résister aux tourmentes de l'hiver. Il nous reste encore deux lacs à visiter, le grand et le petit Maclus; ils sont médiocres d'étendue : 25 hectares et 6 hectares, mais profonds; le grand Maclu a 25 mètres d'épaisseur d'eau, le petit Maclu en a plus de 11. Ce sont deux nappes allongées au pied de la haute crête de la Chaux-du-Dombief, assombrie par l'épais manteau des sapins. Cette muraille se réfléchit dans les deux bassins et leur donne à certaines heures un aspect presque sinistre. Au grand soleil, les lacs jumeaux, séparés par une étroite prairie, sont deux oves de saphir enchâssés dans une végétation puissante. Comme les nappes voisines, comme le lac d'Ilay dont les sépare une mince colline, le grand et le petit Maclus sont peuplés de myriades de poissons.

Le soir vient; il faut dire adieu ou plutôt au revoir à la petite Écosse, car nous reviendrons bientôt sur le plateau pour visiter d'autres bassins lacustres endormis dans les plis parallèles du Jura.

Entre le petit Maclu et le lac de Narlay, séparés par

une colline où s'ouvrent des carrières de marbre, le chemin redescend maintenant vers la vallée de la Lemme; nous croisons en route de petites caravanes de touristes, de ces Lyonnais qui ont peuplé la Chaux-de-Crotenay, où ils commencent à attirer les Parisiens. Ce sont gens faciles à vivre; ils n'ont point demandé de grands hôtels à ascenseur, ni de domestiques en habit noir, ni de cuisine raffinée. Ils ont empli les trois ou quatre auberges, ont loué des chambres meublées chez l'habitant, ont exigé et obtenu un peu plus de confort, et montré à tout le pays comment on peut, avec de la volonté, enlever à la Suisse son monopole d'auberge du monde. Le grand explorateur, Marcel Monnier, et son ami Gauthiot, secrétaire général de la Société de Géographie commerciale de Paris, deux Jurassiens de vieille souche, qui se sont voués à la tâche d'attirer les visiteurs dans leur beau pays, peuvent signaler l'exemple de la Chaux-de-Crotenay. En ce moment, me dit-on, il y a, dans le village, cent vingt de ces hôtes temporaires.

La route, jusqu'aux abords de Saint-Laurent, suit le vallon de la Lemme, dominant parfois le torrent coulant dans son lit de rochers. Il y a quelques coins aimables dans ces cluses et ces combes, mais bien long pourtant semble le trajet! Il manque ici le charme doux des beaux lacs.

ARDOUIN-DUMAZET.

(A suivre.)

A PROPOS DE PERRUQUES

Pourquoi Sganarelle, au lieu de citer l'hypothétique chapitre des Chapeaux, ne parla-t-il pas plutôt du chapitre des Perruques? Du temps de Molière, celui-ci eut cependant singulièrement plus d'importance que celui-là. Le chapeau de castor enguirlandé de plumes et bordé de métal ne fut qu'une des pièces multiples du compliqué et fastueux ajustement d'alors, et pas plus remarquable que les gants de panne ou la cravate du point de France; la perruque au contraire est d'importance unique. Elle rehausse la taille et accentue les traits; sa masse opulente prête aux gens de qualité beaucoup de cette fierté, de ce dédain grave et assuré que nous admirons dans leurs portraits. Par elle les grands deviennent si différents de la canaille qu'ils semblent appartenir à une autre espèce, revêtir un cachet surhumain. Elle a quelque chose du noble cimier qui couronne le front des preux et même du nimbe de sainteté...

Aussi la porter devient-il une ambition légitime, la quitter une douleur cuisante. Après les gens de cour, ceux de robe, les artistes, les bourgeois s'en parent, et il n'est pas jusqu'au clergé qui ne la revendique. Mais la mode que n'ont pas restreinte les lois somptuaires, dont l'usage tombe chaque jour plus en désuétude, est arrêtée ici par une redoutable barrière.

I

L'abbé de la Rivière, factotum de Gaston d'Orléans, fut le premier ecclésiastique qui osa arborer la perruque (1). On la portait déjà universellement. Aux rudimentaires « tours » que la calvitie de Louis XIII avait mis en usage et qui se composaient d'un cercle d'étamine frangé de cheveux plats et dominé par une ample calotte, se substituaient les perruques à tresses où les cheveux cousus par paquets étaient abondants et supportaient une frisure compliquée. Les toupets des laïques s'élevaient à vue d'œil et, vraiment, à côté d'eux, le chef plat des clercs faisait triste figure. De-ci de-là quelques prélats s'avisaient bien de laisser croître leurs cheveux et de les onduler avec des « taffetas »; mais c'était l'exception. S'appuyant sur un texte de saint Paul, qui, dans une épître aux Corinthiens, avance assez bizarrement que « la nature enseigne qu'il est honteux aux hommes de porter de longs cheveux », plusieurs conciles avaient ordonné aux prêtres de se tondre la tête, et ce, à peine d'excommunication.

Cet arrêt fut respecté durant quelques centaines d'années ; au seizième siècle, si bien des combats se livraient contre l'antique discipline de l'Eglise, aucun ne porta sur lui. Des cheveux longs présentaient peu d'attraits en un moment où les grands seigneurs affectaient de dégager leur crâne. Les clercs qui briguaient des parures s'acharnaient du reste à poursuivre un autre trophée que celui des chevelures.

François Ier, à l'imitation des Italiens magnifiques qu'il avait rêvé d'asservir, portait la barbe. Cette barbe luisante et annelée, dont Clouet comme le Titien nous ont laissé l'élégante image, excita l'émulation de tous

(1) *Révolutions du costume en France*. Amsterdam, 1867.

les mentons français. Sur les pourpoints de satin clair et les cuirasses damasquinées, ce fut un universel étalage d'ondes soyeuses. Mieux qu'à aucune époque on prisait l'apparence et l'on se souciait de l'aspect physique. Les nobles dames n'étaient plus si passionnées que naguère pour les actions héroïques; au lieu de vivre dans les forteresses féodales où elles s'étaient tenues tout le moyen âge inaccessibles et songeuses, elles prenaient part aux fastes d'une cour un peu païenne. Aux joies austères et chimériques que, derrière les murs de leurs prisons impérieuses, elles avaient goûtées à rêver interminablement de chevauchées lointaines et de combats farouches, se substituaient des délices plus matérielles et plus simples; et leur idéal présent, fait de beauté tangible et de douceurs sensibles, s'imposait à tous. Les yeux cherchaient l'harmonie des nobles formes d'art, les entrelacs graciles et arrondis; on aimait le contact des étoffes molles et souples et des gemmes subtilement enchâssées; les paroles étaient languides et fleuries... Le soleil, en pénétrant par les larges baies jumelées, amenait des visions éclatantes comme ses rayons, et l'heure présente, l'heure des galas joyeux faisait oublier l'impossible avenir de gloire ou de salut.

Guillaume du Prat dans ce milieu splendide se plaisait, pareillement à tous les fastueux prélats de la Renaissance, à rivaliser de luxe avec les gens d'épée. Vêtu de soie et paré d'un collet de senteur, il devait, parmi les gentilshommes et les grandes dames, deviser de questions galantes en des jardins du *Décaméron* et danser, comme le cardinal d'Amboise, les pavanes qui se nouaient et se déroulaient dans les galeries de Fontainebleau. Son visage fort régulier s'accompagnait des flots égaux d'une longue barbe frisée; rien ne semblait plus naturel aux habitués de la cour qui reposaient agréablement leurs regards sur l'ensemble élégant de

sa personne. Mais Guillaume n'était pas destiné à ne vivre qu'auprès d'eux. Il fut nommé évêque de Clermont-Ferrand, et dut aller prendre possession de son siège épiscopal.

Il fit la route en litière. Autour de lui se pressait une brillante chevauchée. Des écuyers, des pages, un chapelain, un chirurgien, un argentier, des officiers de bouche, des musiciens, des porteurs, des valets d'appartement et d'écurie, toute l'infinie domesticité d'un grand seigneur de l'époque suivait le nouvel évêque. On voyagea de jour pour éviter les détrousseurs; on fit halte dans les hôtelleries renommées; sur tout le parcours on éveilla l'admiration des bourgeois, les acclamations de la populace. Enfin, à force de cheminer, on atteignit les confins des plaines nivernaises, et l'horizon se barra soudain par l'apparition d'une autre chevauchée : la théorie sombre et fière des grands monts Arvernes. C'est tout contre eux, sur la traîne de leur manteau, qu'est bâti Clermont. Guillaume put voir ses toits à pignons, les multiples flèches de ses couvents et de ses églises et, les dominant tous, la masse noire de sa cathédrale de basalte. Bel empire vraiment, et bien fait pour provoquer l'envie!

Il semblait que l'évêque n'eût qu'à approcher pour s'en saisir. Cependant il n'en était rien. Là-bas, dans les sacristies capitulaires, s'ourdissait un complot contre l'élégance et les coutumes mondaines du nouveau maître... Lorsqu'il fut signalé, accoutré pour une entrée triomphale, et que, revêtu d'orfrois et chevauchant une mule, il apparut au détour d'une rue, un chanoine se détacha du groupe qui, sous le porche de la cathédrale, devait lui souhaiter la bienvenue. Le chanoine portait un plateau d'argent dans lequel luisait une immense paire de ciseaux (1).

(1) Bouillet, *Tablettes historiques de l'Auvergne.* 1846.

— Qu'est cela? demanda Guillaume du Prat interloqué.

Il y eut des pourparlers, puis on expliqua que les ciseaux étaient destinés à la barbe du prélat. Le chapitre exigeait le sacrifice de ses ondes, refusant absolument l'entrée de la cathédrale à un évêque barbu. Il fallait, ou trancher la toison luisante, blondie, parfumée, ou renoncer à entendre le *Te Deum* solennel et à officier sous les voûtes sonores, dans les vapeurs de l'encens et le cantique des cloches... Cruelle alternative!

Fut-ce un mouvement de la fierté épiscopale ou simplement le culte très profane de ses avantages physiques qui révolta Guillaume du Prat?... Mais à l'énoncé des exigences de son chapitre, il s'arrêta court, le visage hautain. La suite chamarrée s'immobilisa, elle aussi, et les chanoines chuchotèrent tandis que leur émissaire très hésitant continuait d'avancer. Il y eut une minute d'incertitude, puis un grand tumulte; l'évêque brusquement tournait bride et, à toute allure, s'enfuyait. Derrière lui, malgré les appels du chapitre, le brillant cortège se ralliait, et, en torrent, serviteurs et valets dévalaient par les ruelles en pente, gagnaient la campagne et, parmi le claquement des fers de mule, le cliquetis des épées, le flottement des manteaux, disparaissaient.

Où allait-on? Oh! pas très loin : en un fief épiscopal qui dressait ses tours aux confins de la Limagne et dont les robustes murailles défiaient tous les chapitres du monde. Ce fut là que, durant de longs mois, les négociations des chanoines et de l'évêque traînèrent. De part et d'autre on s'en tenait aux premières exigences : Guillaume du Prat défendait sa barbe et son clergé l'attaquait... On agita des textes sacrés (1), on cita des

(1) Canon XLIV du concile de Carthage.

traités très doctes (1), une décision de la Sorbonne (2), et sans se convaincre réciproquement. Enfin l'évêque, peut-être gagné par la crainte chrétienne du scandale, céda, et, tristement, soumit ses joues au rasoir (3).

II

L'espèce draconienne des chanoines de Clermont ne s'éteignit pas durant les guerres de religion. Dans les stalles sculptées des cathédrales, elle subsistait encore, hargneuse et intraitable, au temps de l'abbé de la Rivière. Loin d'être touchée par la bonne volonté des ecclésiastiques qui, rasant de près leurs têtes emperruquées, se conformaient plus strictement qu'aucun aux paroles de saint Paul, elle montra la plus violente animosité contre la nouvelle mode. Ses cheveux, à elle, après avoir subi la tonsure canonique, s'arrêtaient contre les oreilles, en franges rigides, et atteignaient à peine sur la nuque le plat collet sacerdotal. Ceci était modeste et décent; mais comment qualifier le débordement des postiches! Et cependant leur usage s'étendait; après l'abbé de la Rivière, l'abbé Tallemand (4), cent autres prélats de cour les arboraient. Enfin quelques prébendiers de Paris, puis de province, osèrent eux aussi s'en coiffer. Cette dernière audace fut le signal des hostilités.

(1) Pierrius Valerianus (1538).

(2) 3 juillet 1561.

(3) Autre histoire de barbe ecclésiastique :

« François de Harlay, archevêque de Rouen, fit une fois je ne sais quel livre où il était peint avec sa barbe longue et étroite; car, quoique jeune, il la portait longue. On l'appelle barbe de natte, car elle était d'un blond fort doré. Le pape Urbain, à qui il fit présenter ce livre, n'en dit jamais autre chose sinon : « Bella barba. » — « Mais, Saint-Père, lui dit-on, que vous semble de ce livre? — Veramente bellissima barba. » — TALLEMANT, t. IV, p. 79. (Édit. Monmerqué.)

(4) TALLEMANT, t. VI, p. 301. (Édit. Monmerqué.)

Elles s'ouvrirent dans une ville dont le nom évoque les plus noirs souvenirs de terreur religieuse, dans la moyenageuse Albi. Ce fut de son palais épiscopal, bâti avec tant d'élégance par le cardinal d'Amboise, que partit le premier édit de persécution. Charles Legoux de la Verchère, « par la grâce de Dieu Archevêque et Seigneur d'Albi, » lança le 9 mars 1668, sur les instances d'une partie de son chapitre, une sévère ordonnance contre le port de la perruque. On y lisait cette phrase redoutable : « Défendons sous peine de suspense *ipso facto* à tous, chanoines, curés, bénéficiers, et généralement à tous ecclésiastiques de ce diocèse, de prendre la perruque. » La proscription semble formelle; pourtant, un certain adoucissement y est apporté quelques lignes plus bas. Là, l'évêque permet à ceux des membres de son clergé qui auraient une juste raison de mettre des postiches de la lui venir exposer, et leur promet, si elle est jugée bonne, une autorisation écrite de s'emperruquer.

C'était entr'ouvrir l'huis à la contrebande. Les clercs mondains s'ingénièrent à faire passer leurs perruques en fraude; la faculté les y aida en découvrant aux postiches de multiples vertus guérisseuses. Voici sur quelle argumentation de force majeure un prêtre s'appuyait, un peu plus tard, pour obtenir le libre exercice à sa perruque. Sa supplique est adressée à l'archevêque d'Aix qui, à l'imitation de son collègue d'Albi et de bien d'autres autorités séculières (1), vient de mettre en interdit « les chevelures artificielles ».

« Très pieuse personne, Maître Blanc, bachelier en théologie et vicaire fort vigilant en la ville de Lambesc, sujet aux maux de dents, au rhumatisme et à l'oppression, ayant non seulement toute la place de la cou-

(1) Ordonnances des évêques d'Agen, de Tours, de Toul, de Grenoble; des chapitres de Reims (1679), de Laon, de Paris (1689); de l'officialité de Tours. (THIERS, *Histoire des perruques,* 16.)

ronne dépourvue de cheveux, mais en manquant dans diverses autres parties de la tête; étant d'ailleurs affligé de plusieurs autres incommodités, surtout dans les temps nébuleux et lorsqu'il fait de grands vents, pour toutes les quelles choses... il prie avec instance et très humblement la Sainte Mère l'Eglise, à laquelle il appartient d'accorder de pareilles grâces, de lui permettre de se servir d'une perruque... En foi de quoi, nous, docteurs en médecine, avons souscrit les présentes. »

« A Lambesc, l'an de N.-S. 1684, le premier jour de décembre. »

« Signé : J.-L. Bonnet, D.-M. de Courtilhou; D.-M.-J. Meyslorier, méd. »

La nécessité de la perruque est ici flagrante, et l'évêque d'Aix s'en trouva justement convaincu. Par malheur, invoquer la raison de santé ne réussissait pas partout aussi bien. La plupart des évêques se prononçaient d'une façon formelle contre tout postiche, et ceux qui les toléraient en rendaient l'usage peu attrayant. Le cardinal le Camus ne donne à ses prêtres droit à la perruque qu'à condition qu'« elle ne passera pas les oreilles, ne sera ni poudrée, ni frisée ni annelée, et qu'il n'y aura rien en elle qui ressente l'air mondain et efféminé (1) ». D'autres restrictions plus mortifiantes encore sont imposées par certains évêques; ils défendent l'accès du chœur des églises aux prêtres dont la tête est couverte de perruques; celles-ci, assimilées à tous les couvre-chefs, doivent être déposées à la sacristie avant la célébration des offices (2).

Associer un crâne dénudé aux nobles poses liturgiques et à toute pompe rituelle semblait au reste fort déplaisant, et même ceux qui lançaient un pareil ordre reculaient devant son exécution, témoins les in-

(1) *Révolutions du costume en France.*
(2) Statuts synodaux du diocèse d'Agen.

certitudes et les contradictions, qu'en un jour mémorable se permit le chapitre de Beauvais.

Au nombre de ses membres se trouvait un certain chanoine Foy qui, sacrifiant à l'esprit du siècle, portait perruque; il n'en remplissait pas moins exactement ses fonctions, ne manquant point de venir au chœur réciter journellement vêpres et, quand son tour venait de le faire, officier. Le dimanche 25 octobre 1685, devant remplir les fonctions sacrées en grande pompe, il se rendit à la cathédrale et revêtit un fort bel ornement de damas blanc, orné d'orfrois de petit drap d'or (1). Autour de lui les diacres et sous-diacres, habillés de même, les chantres et toute la série des enfants de chœur se formaient en cortège; avant la messe une procession devait se dérouler autour de l'église. Le chanoine Foy, pénétré de la majesté de son rôle et recueilli en de saintes pensées, ne s'apercevait cependant pas qu'un certain nombre de ses confrères avaient tenu un conciliabule dans un coin de la sacristie, et ce ne fut qu'au moment de prendre place sous le dais qu'il vit au milieu d'eux un autre membre du chapitre, le chanoine Papin, revêtu des ornements d'un officiant. Le chanoine Papin portait modestement les cheveux à l'ancienne mode, ce qui ne l'empêchait pas d'afficher un air fort provocant. M. Foy pressent aussitôt un conflit et se trouble. Au même instant il s'entend anathématiser, sa perruque lui est durement reprochée, et voici qu'à la voix du doyen, Maître Claude d'Ormesson, le cortège solennel se forme autour de M. Papin, s'ébranle, et bientôt, chantant à pleine voix, se répand dans l'église, laissant M. Foy tristement abandonné en un coin de la sacristie.

Ce pauvre M. Foy vécut certainement là des minutes bien amères... Il mesura la cruauté de ses semblables

(1) Procès-verbal rédigé par Milet et Fiquet, notaires royaux, cité parmi les pièces justificatives des *Révolutions du costume*.

et toute l'injustice des décrets humains... Quel crime avait-il donc commis pour être rejeté du sein capitulaire? Il avait voulu prêter aux fonctions qu'il remplissait le rehaut d'une belle mine et d'un aspect digne et majestueux... Il se mirait dans les vitres des grands buffets à rocailles de la sacristie et, sous les flots ondés de ses cheveux d'emprunt, se trouvait vraiment bon air; puis, comparaison convaincante, il retirait sa perruque et considérait son chef amoindri et dépouillé. De l'une à l'autre des images, la différence était atroce. La Bruyère, en représentant Ménalque qui, dans un accès de rêverie, se promène les oreilles au jour, et Tallemant, en nous citant la méprise de M. de Guise qui, un peu ivre, retira son toupet pour son chapeau devant les ambassadeurs d'Espagne, témoignent du scandale qu'un homme à tête rase pouvait exciter de leur temps. M. Foy le mesurait avec horreur... Pourtant il voyait venir le moment où il devrait le provoquer. Il sentait que sa tranquillité était au prix de la suppression de sa perruque et, peu à peu, prenait le parti d'en faire l'abandon et de se présenter sans elle pour rentrer en fonction.

La procession terminée, il se montra tête nue et voulut ainsi célébrer la messe. Mais le chapitre, en le voyant découronné, recula devant son œuvre et une seconde fois refusa l'accès du chœur au lamentable M. Foy. C'en était trop... Outré, le chanoine fit appel à deux notaires de la ville qui constatèrent et son sacrifice et le peu de succès qu'il avait eu. Bientôt des huissiers instrumentèrent pour les deux parties, et leur affaire allait venir devant le tribunal de l'Official de Reims (1)

(1) La cause des perruques sacerdotales était, un peu avant (1679), portée devant un tribunal autrement solennel. Un chanoine de Soissons, protestant contre une délibération de son chapitre où les perruques sont proscrites, présente sa cause au Parlement. Là, il obtient un premier arrêt favorable. Mais la partie adverse constituait conseils et avocats quand l'évêque de Reims proposa sa médiation.

quand un accommodement l'interrompit. Il est probable que, d'après lui, M. Foy fut autorisé à porter cette perruque petite et rase à l'endroit de la tonsure dont, aux dernières années du règne de Louis XIV, l'usage est général parmi le clergé (1).

Les différences que ces perruques sacrées présentent avec les perruques profanes sont du reste flagrantes. Au lieu d'être longues, épandues et hautes, elles sont courtes, régulièrement arrondies, et une calotte surmonte leur toupet plat. Telles quelles, elles n'irritent pas moins un historien des Perruques qui vivait au temps du Roi-Soleil (2). Il leur reproche d'être « frisées à la moutonne, parfumées et poudrées ». Son indignation l'entraîne même à formuler un singulier grief : « Les Abbés, écrit-il, se sont avisés d'avoir des perruques qui eussent des couronnes de chair faites en peau de cochon, animal immonde et rejeté dans les anciens sacrifices... ô profanation!... »

III

Cependant la perruque, jadis raffinement suprême, devient vulgaire avec le temps, et les petits-maîtres la méprisent. Ils lui reprochent sa raideur; ils accusent l'élastique qui la maintient de tracer sur le front un disgracieux sillon; ils insinuent que, trop souvent, en de délicates circonstances, elle glisse, tourne et prend un aspect sensiblement ridicule; bref, ils sont en passe de l'abandonner.

Mais abandonner la perruque n'est pas abandonner

Elle est reçue, et les plaideurs acceptent d'un commun accord un règlement qui bannit les porteurs de perruques du maître-autel de la cathédrale, mais leur concède l'accès des autels latéraux.

(Registre capitulaire de l'église de Soissons, 14 août 1679, cité dans les *Révolutions du costume en France*.)

(1) Furetère.

(2) Thiers.

le mode de coiffure. Plus que jamais on aime « les frisures en béquille, en graine d'épinards, en bâtons rompus, à la débâcle, les ailes de pigeon, les queues à rosettes, les tresses enrubannées ». Les petits-maîtres ne songent pas du tout à se priver de tous ces enjolivements. Ils vont donc les appliquer à leurs propres cheveux et souffrir les apprêts que les coiffeurs infligent à leur docile peuple de perruques. Quelle patiente énergie il faut pour cela! L'opération décrite par un contemporain a de quoi glacer bien des courages :

« Les cheveux taillés selon la forme qu'on veut leur donner, lisons-nous dans les *Révolutions du costume en France*, il faut les prendre par pincées, les rouler sur eux-mêmes et les envelopper dans un morceau de papier triangulaire. Chaque pincée de cheveux ainsi roulée et enveloppée se nomme une papillote. Si vous désirez savoir combien une chevelure peut fournir de papillotes, je vous répondrai... que communément la tête d'un petit-maître contient cent cinquante, deux cents rouleaux.

« Lorsque cette première opération sera finie, vous passerez chaque papillote entre les deux pattes d'un fer chaud. Prenez garde que la chaleur ne soit trop grande, vous auriez bientôt détruit votre propre ouvrage... N'opérez pas non plus avec trop de précipitation, craignez que votre main ne bronche; la position est délicate; en voulant décorer l'idole, souvent on la défigure.

« Les papillotes étant ainsi pressées, laissez-les refroidir. Vous enlèverez ensuite le papier, vous réunirez tous les rouleaux avec un peigne et vous mêlerez les cheveux autant qu'il sera en votre pouvoir : c'est ce qu'on appelle crêper. Ceci étant achevé, partagez de nouveau les cheveux, dégagez les faces du toupet et le toupet des cheveux de derrière; vous formerez alors des boucles ou marrons, et la figure sera ébauchée.

« Une opération d'une nouvelle espèce se présente : Prenez de cette poudre blanche dont j'ai déjà parlé; vous la pétrirez avec une espèce de matière grasse appelée pommade; par le moyen de cette pâte, vous collerez, vous mastiquerez chaque boucle et l'obligerez à garder la forme que vous désirez. Si cette gomme ne suffit pas, ayez recours aux épingles noires; elles assujettiront à votre gré toutes les boucles... L'apprêt qui consiste à prendre avec une houppe de la poudre blanche et à la secouer légèrement sur les cheveux achève la *collure*... Cette méthode est universellement reçue. Elle est même commune en France au seigneur comme à son valet, aux personnes du monde comme aux gens d'Eglise... »

Les petits abbés aux *collures* savantes devaient expier terriblement leur coqueterie. Combien de têtes frisées à la moutonne allèrent mêler leur poudre au son rougi du panier de Samson! Combien d'autres la secouèrent sur les routes de l'exil!... Et cependant ces têtes menacées et dolentes, tant qu'un peu de vie les animait, étaient parées. On se coiffait exactement aux Carmes; on soignait ses cheveux dans les bourgs perdus de l'Allemagne... L'abbé de L... racontait à ses neveux, vers 1820, que sa peine la plus sensible de l'émigration avait été, par-dessus la faim ou le froid, la privation d'une coiffure décemment accommodée.

Cette frivolité acharnée n'est point méprisable; elle synthétise ce souci de l'attitude noblement élégante, cet héroïsme du sourire que posséda après deux siècles de discipline mondaine notre aristocratie et qui égala peut-être le stoïcisme antique.

IV

La dernière perruque qui puisse prétendre à une mention dans l'histoire de l'Eglise est celle du cardinal

de F... Son règne n'est pas fort lointain; on la contemplait à Rome dans la seconde moitié de notre siècle.

Mgr de F..., frère d'un grand homme d'Etat français, occupait un emploi auprès du Saint-Siège et se mêlait fort étroitement aux milieux pontificaux. Il passait ses jours à errer sous les ombrages du Pincio, à recevoir des étrangers de distinction, à conférer par les salles des Congrégations, à montrer son carrosse noir au Corso. Enfin il pratiquait exactement toutes les habitudes locales; il allait même jusqu'à revêtir les admirations italiennes et s'enthousiasmait pour le Tasse et pour Dante. Ce dernier surtout lui était cher. A force de méditer sur lui, il en était même venu à se figurer qu'un lien secret l'unissait au poète florentin et que physiquement il lui ressemblait.

Cette ressemblance admirable, il la cultivait, la choyait, et certainement à cause d'elle prenait un soin particulier de sa physionomie. Celle-ci, assez caractéristique, se trouvait par malheur gâtée d'un commencement de calvitie. Mgr de F... s'en désolait, et d'autant plus que la tare allait croissant... Bientôt elle lui parut si intolérable qu'il voulut essayer de la réparer. Le moyen, en effet, de laisser se dégrader le masque du divin Dante!... Aussi, par les soins pieux du prélat, un délicat toupet vint-il combler les vides du front historique; et l'innovation parut si excellemment heureuse à son auteur qu'il se laissa aller à la poursuivre. Le toupet grandit, ombragea de cheveux drus et luisants les tempes, puis les oreilles, puis la nuque illustres, et fut enfin perruque.

Toute la cour pontificale suivait avec complaisance les empiétements du toupet. Le Pape lui-même s'y intéressait. A la bonté charmante qui éclatait en lui, si flagrante qu'un adversaire tel que M. Taine en était frappé à première vue, Pie IX joignait une pointe d'esprit finement teintée de malice. Il souriait donc quand

la tête toujours plus chevelue du pseudo-Dante se montrait au Vatican. Mgr de F... employait pourtant mille ruses pour soutenir l'authenticité de sa toison. Une d'elles consistait à posséder des perruques de tailles graduées. Au début du mois il arborait une chevelure touffue, mais courte, qui, à quelques jours de là, s'allongeait d'un ou deux millimètres, puis, avec une sage régularité, d'un ou deux autres et encore de deux ou trois autres. A la fin du mois, Mgr de F... semblait accablé du poids de sa toison et confiait discrètement à ses intimes qu'il allait gronder son barbier qui vraiment ne lui coupait pas assez fréquemment les cheveux. Le lendemain de cet aveu, la perruque courte reparaissait pour son règne éphémère d'une semaine.

Mais les perruques successives et alternatives de Mgr de F... devaient éprouver un cruel affront. La diplomatie française, qui travaillait depuis longtemps à procurer le chapeau à leur possesseur, l'obtint enfin, et Mgr de F... se vit cardinal. Pie IX dut lui conférer la pourpre en un consistoire solennel.

Le jour de cette cérémonie, l'affluence diplomatique et prélatesque fut considérable au Vatican. Le consistoire ouvert, la nouvelle Eminence rayonnante et resplendissante vint devant tous s'agenouiller aux pieds de Sa Sainteté. Le public vit alors Pie IX prendre *le large feutre cardinalis* et le placer sur le chef de Mgr de F... Dans le grand silence attentif, la main papale fixait tous les regards; elle venait de déposer le chapeau selon les rites et allait s'écarter quand, soudain, on la vit se rabaisser et négligemment appliquer une légère tape sur l'ensemble de la coiffure du cardinal. Hélas! à ce heurt non protocolaire, chapeau et perruque penchèrent également. Alors Pie IX se détourna un peu et ses lèvres murmurèrent le mot admirable d'un autre grand Italien :

— *E pur si muove*...

PIERRE LALANDE.

CHRONIQUE MUSICALE

A propos du monument de Chopin. — Musiques anonymes : *Chansons populaires du Vivarais* recueillies et transcrites avec accompagnement de piano par M. Vincent d'Indy ; *les Musiques bizarres à l'Exposition*, par Mme Judith Gautier. — Une invention nouvelle : le Métronome enregistreur de M. Roques.

Des admirateurs, des amis, d'anciens élèves de Chopin ont eu la louable pensée d'élever à ce grand poète du piano un monument digne de sa mémoire. Je n'examinerai pas, ici, jusqu'à quel point ils ont réussi à orner le jardin du Luxembourg d'une œuvre d'art. Mais l'intention, en ce cas, peut suffire, et celle-ci était certainement excellente. On pouvait s'étonner, en effet, que rien, sauf le tombeau du maître, n'attestât, parmi nous, que Frédéric Chopin, Français par sa mère, vécut à Paris, et qu'il y écrivit une grande partie de son œuvre. Pas la moindre plaque commémorative, pas le plus petit buste, pas la plus petite borne-fontaine, aucune de ces stèles destinées à perpétuer parmi les populations le souvenir des hommes illustres et souvent des hommes médiocres. On aurait pu déplorer cet oubli si la chose avait la moindre importance. Mais la gloire de Chopin semblait, en vérité, n'en pas trop souffrir ; elle s'était jusqu'ici fort bien passée de cette espèce de *satisfecit* de la postérité qui, dans la plupart

des cas, revêt le caractère d'une manifestation d'ironie déplacée — quand le *statufié*, par exemple, se nomme Berlioz ou César Franck. A moins qu'on n'y veuille voir l'expression d'un regret causé par la stupidité des contemporains d'un grand homme. En ce cas, la mémoire de Chopin ne pouvait prétendre à une glorification de cet ordre et je ne pense pas qu'on puisse considérer son bronze comme un monument expiatoire élevé au génie outragé. Chopin fut, de son vivant, aimé, fêté, compris autant qu'un artiste peut l'être quand il ne s'adresse pas à la foule, mais à cette élite du cœur et de l'esprit dont il se fit un public enthousiaste. Il eut des dévots et surtout des dévotes parmi tout ce que Paris comptait, de son temps, de noms illustres dans le monde et dans les arts. Il souffrit peut-être, parfois, d'être privé des suffrages de la foule; mais la nature même de son génie le tenait enchaîné loin d'elle et il ne put certes accuser personne d'une disproportion, fût-elle minime, entre son œuvre et sa renommée. A la vérité, il fut martyr de la vie bien plus que de l'art : les souffrances qu'elle n'épargne à aucun homme revêtirent pour lui, en raison de leur acuité et de la délicatesse de son être moral et physique, un caractère particulier qui poétise sa physionomie et auréole son œuvre d'un douloureux prestige. A ce point de vue, on a bien fait de dresser, sur le sol où il passa, sa mélancolique effigie, de rendre hommage à un musicien génial, de fixer le souvenir d'une destinée touchante. Mais il siérait peut-être de réserver le bronze à ces hommes véritablement grands dont les facultés s'exaltèrent au battement du cœur universel, et dont l'œuvre, planant au-dessus de leur souffrance, retentit du sanglot ou du rire de l'humanité tout entière.

Assez de temps s'est écoulé, à l'heure où nous sommes, pour qu'on puisse juger l'importance de l'œuvre de Chopin, non seulement au point de vue de la mu-

sique de piano, mais par rapport à l'évolution musicale de notre temps. Il nous est permis, maintenant, de mesurer l'influence qu'elle a exercée sur la production artistique de la seconde moitié du siècle : cette influence a été considérable. Elle s'est même manifestée, d'une manière très indirecte, il est vrai, sur des maîtres dont le génie semble tout opposé à celui de Chopin. Aussi me paraît-il intéressant, puisque l'actualité m'en fournit le prétexte, de tenter de déterminer la part qui doit revenir à l'auteur des *Nocturnes* et des *Ballades* dans l'histoire des transformations que le langage musical a subies depuis l'époque classique.

Ce qui distingue plus particulièrement la musique contemporaine de celle de la période précédente, c'est avant tout sa grande mobilité harmonique; cette mobilité est inhérente au style des instruments à clavier, moins favorisés que les voix ou les instruments à cordes sous le rapport des modifications de sonorité qui tendent à varier l'expression. Déjà, dans l'œuvre de clavier de Sébastien Bach, on peut remarquer une rapidité de la progression harmonique incomparablement plus grande que dans son œuvre d'orgue ou sa musique vocale. De même chez Beethoven, quoique sa musique de piano accuse le plus souvent les larges plans de la symphonie. En se perfectionnant, le piano assuma encore davantage ce caractère d'instrument harmonique. Les qualités de sonorité des meilleures créations d'Erard ou de Pleyel réagirent sur la technique des œuvres de piano, de façon à développer à l'infini les possibilités de cet ordre, reléguant peu à peu au second plan la manière d'écrire en harmonies figurées qui convenait aux vénérables mécaniques dont le son avait une durée presque nulle. De la sorte Chopin vint à l'heure où ce souple organisme s'accommodait le mieux au langage harmonique tout neuf et d'une richesse merveilleuse que, dès l'abord, il lui fit parler.

Sous ce rapport, on peut dire que sa musique apparaît comme la résonance même de l'âme de l'instrument et qu'elle n'eût été possible avec l'aide d'aucun autre. Mais il porta ce verbe à un si haut point d'éloquence et de perfection qu'il devait retentir plus loin que le cercle intime où Chopin se reléguait. Les groupements de notes imprévus, les transitions chromatiques notamment, et les rapprochements de tonalités hardis qu'il prodiguait sur le clavier comme en se jouant, devaient peu à peu pénétrer dans le domaine plus vaste de la musique d'orchestre et jusque dans le drame, comme nous l'allons voir. C'est cette liberté et cette complexité de la trame harmonique, jointes à une dextérité d'écriture tout à fait digne d'admiration, qui assurent à bien des pages de Chopin, basées sur des idées quelconques ou entachées de maniérisme italien, un intérêt durable. C'est par elles aussi qu'il participe au mouvement qui, par degrés, nous conduit à la complète émancipation des règles étroites de ce qu'on nommait autrefois la *basse fondamentale*.

Cependant il n'apparaît pas que l'importance des découvertes de Chopin dans cet ordre d'idées ait été saisie par les musiciens qui détenaient alors l'admiration publique. On rencontre bien parmi les contemporains immédiats du maître un nombre notable de fades imitateurs. On n'en trouve point qui, s'inspirant de ses principes de mobilité et de richesse harmoniques, aient su les appliquer à des créations douées d'une vie indépendante. Un autre grand poète du piano, Schumann, qui écrivait ses belles œuvres au moment où paraissaient celles de notre héros, semble il est vrai avoir beaucoup aimé et étudié Chopin. Il a même esquissé dans son *Carnaval* un profil musical du maître de la plus fine ressemblance. Mais son style, tout personnel, s'appuie sur un principe très différent : Schumann, il est vrai, a su tirer parfois grand parti des

ressources du piano moderne. Mais l'écriture de ses œuvres, dérivée de Bach et du Beethoven de la dernière manière, n'est presque jamais subordonnée à leur *instrumentation*, si l'on peut dire, et elle apparaît, en général, plus frappante par l'ingéniosité et la tournure rythmique des contrepoints que par l'audace des transitions harmoniques.

Quant aux musiciens qui vivaient aux côtés de Chopin, pas un ne semble avoir aperçu ce qu'il y avait de fécond dans sa manière de traiter l'harmonie. Tout au moins aucun d'eux n'a-t-il tenté de se l'approprier. Il est vrai que, pour la plupart, ils ne s'occupaient que de théâtre et que le théâtre n'avait alors avec la musique que des rapports assez relâchés. Ce n'est ni chez Meyerbeer ni chez Auber, ni comme on pense chez Adolphe Adam, qu'il faut chercher un écho des raffinements de Chopin. Berlioz, le seul compositeur d'alors qui ne fût pas un *théâtral*, était absolument réfractaire aux innovations du genre de celles qu'apportait Chopin. Il détestait l'harmonie chromatique, l'enharmonie et les modulations rapides. Les appogiatures les plus douces lui semblaient intolérables ; je vois encore les traits de crayon bleu dont il a relié les unes aux autres les notes de certains accords de *Tristan et Yseult*, dans l'exemplaire hérissé de points d'exclamation dont Wagner lui avait fait don et que possède à présent la Bibliothèque nationale. Certains de ces accords sont d'une suavité parfaite, mais il a suffi à Berlioz de voir accouplés des sons *théoriquement* dissonants pour conclure que l'effet devait en être affreux. Avec sa prédilection pour l'harmonie diatonique et consonante, dont il savait rendre parfois, d'ailleurs, l'effet assez cruel, Berlioz devait peu goûter la musique de Chopin. Et nous savons par le journal d'Eugène Delacroix que Chopin ne pouvait supporter celle de Berlioz qu'il qualifiait d'« héroïque gâchis ».

Ce n'est guère qu'une dizaine d'années après la mort de Chopin que le principe dont la musique de piano lui avait fourni matière à de si riches applications commença à entrer dans la pratique de la musique d'orchestre; cela, grâce à un admirateur et à un interprète dont l'énorme influence sur la musique de notre époque, tant par son action personnelle et par ses écrits que par son œuvre, n'a peut-être pas été encore comprise. J'ai nommé Franz Liszt, de qui l'enthousiaste biographie de Chopin débute par ces mots prophétiques : « Quelque regretté qu'il soit et par tous les artistes et par tous ceux qui l'ont connu, il nous est peut-être permis de douter que le moment soit déjà venu, où, apprécié à sa juste valeur, celui dont la perte nous est si particulièrement sensible occupe le haut rang que lui réserve probablement l'avenir. »

Ce n'est pas à dire que la personnalité musicale de Liszt rappelle par ses traits généraux quoi que ce soit de la physionomie de Chopin. Liszt est orienté dans une direction tout autre et, comme le dit M. Camille Saint-Saëns, ce n'est pas la musique de piano de ce pianiste incomparable dans laquelle éclatent le plus vivement ses dons de poète-musicien. C'est dans les œuvres d'orchestre de Liszt, notamment dans les premières, que le maniement de l'harmonie, tel que Chopin l'avait conçu, apparaît, pour la première fois, sous forme non d'une copie servile, mais comme principe d'un mode d'expression plus libre et d'une émancipation progressive des us et coutumes de la tradition d'école. Le chromatisme de Chopin, l'imprévu de ses transitions, toutes choses aujourd'hui familières au commun des musiciens, c'est Liszt qui leur a donné une portée plus générale et qui les a transposées du piano à l'orchestre. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que l'influence de Chopin s'est étendue, par Liszt, jusqu'à Wagner lui-même. Certaines pages du second acte de *Tristan*

et Yseult semblent directement issues des *Nocturnes* ou des *Préludes* de Chopin. De même on peut remarquer que les musiciens qui se rattachent le plus directement à Liszt, comme, par exemple, la majorité des compositeurs de la nouvelle école russe, sont aussi ceux dont la tournure d'idée et le sentiment harmonique rappellent davantage Chopin. Parmi les musiciens français, Emmanuel Chabrice est également de ceux-là.

Il est évident qu'un maître dont le rôle, quoique caché peut-être aux yeux de la foule, a été si considérable, doit être compté parmi les plus grands de son époque. En essayant de préciser la part qui revenait à Chopin dans l'évolution musicale de notre temps, je n'avais d'autre désir que de montrer combien son mérite dépassait l'idée qu'on s'en fait en général. Il sied d'autant mieux de lui rendre hommage que cette manifestation prend, en raison des circonstances, le caractère d'un témoignage d'admiration rétrospectif. En effet, l'évolution musicale que Chopin annonçait est aujourd'hui accomplie et devait s'accomplir avec une rapidité semblable à celle qui l'a distinguée. Les ressources du chromatisme, le culte de la surprise harmonique perpétuelle sont choses éminemmnt fragiles; il n'est guère de genre d'effet sur lequel la sensation se blase plus vite. Le plus récent mouvement de l'art contemporain accuse un retour à une conception musicale toute différente, et beaucoup plus ancienne que l'harmonie, qu'elle est appelée sans doute à émanciper complètement. L'art des Primitifs, celui de J.-S. Bach, celui des dernières œuvres de Beethoven, l'art contrapontique, en un mot, semble appelé à fournir plus d'éléments à la période qui s'ouvre que cet art harmonique dont Chopin fut un des plus heureux adeptes. Néanmoins la gloire de Chopin n'est pas diminuée par l'achèvement de l'évolution dont son œuvre marque un

des points d'accomplissement les plus importants. Par quoi, d'ailleurs, les créations d'un génie authentique pourraient-elles être diminuées?

La maison A. Durand et Fils vient de mettre en vente un recueil de chansons populaires du Vivarais publié par M. Vincent d'Indy, que son goût bien connu pour les chants anonymes du peuple mettait à même de remplir avec succès une pareille tâche. Le nouvel ouvrage de l'auteur de *Fervaal* est remarquable surtout par la méthode et la clarté qu'il a su apporter au classement de ses trouvailles. Il n'est pas besoin d'aller bien loin dans son livre, car cette partition est un véritable livre, très soigneusement documenté, pour reconnaître qu'il ne s'agit pas là d'un travail de fantaisie, et que M. d'Indy possédait à fond son sujet. Les commentaires dont il accompagne chacune de ses chansons forment autant de monographies dont l'ensemble est des plus instructifs, et les considérations esthétiques et historiques qui précèdent les différentes divisions de l'ouvrage en *Chansons de Mai*, *Chansons anecdotiques*, *Pastourelles*, *Chansons de Danse*, etc., ne leur cèdent en rien comme intérêt. Tous les musiciens qu'attire le chant populaire, « source des plus belles mélodies, » disait Schumann, admireront la sûreté du sens critique dont M. d'Indy fait preuve à la page 16 de son recueil dans l'analyse qu'il nous donne de la genèse d'une belle et célèbre mélodie : celle de *la Pernette.* Rien de plus ingénieux que la façon dont il nous rend palpable, pour ainsi dire, l'origine de ce chant en en juxtaposant les notes à celles d'un verset de chant grégorien et d'un choral protestant.

Je crois pourtant relever une erreur dans les notes de l'auteur des *Chansons du Vivarais :* elle a trait à la chanson n° 44, intitulée « la Querelle du ménage ». Ce n'est pas le moins du monde, comme le croit

M. d'Indy, une chanson du *Chat noir* qui aurait gagné les campagnes. Elle est bien plus ancienne que ne l'était l'établissement de Rodolphe Salis. Elle figure dans le volume de M. J.-B. Weckerlin, publié chez Garnier il y a une dizaine d'années, comme chanson à boire, et date, autant qu'il m'en souvient, du dix-septième siècle. Je regrette de n'avoir pas le livre sous la main pour préciser. Je me rappelle seulement que les derniers vers du refrain sont :

Mon père était broc,
Ma mère était pot,
Ma grand'mère était pinte,

qui s'adaptent parfaitement aux dernières mesures de « la Querelle du ménage ». Cet air a d'ailleurs servi aux parodies les plus diverses. En ce qui me concerne, j'ai souvenir de l'avoir entendu plus de cent fois sur les routes de Normandie pendant mon service militaire. Transformé en chanson de marche et agrémenté de paroles qui n'avaient rien d'édifiant, il n'avait pas changé d'une note.

Ce dont il faut louer grandement M. d'Indy, c'est de n'avoir pas cherché à revêtir les chants de la Muse agreste d'une parure étrangère et de nous les avoir présentés dans toute leur simplicité, sous un aspect qui leur confère un signe d'absolue authenticité. Il n'est pas un seul de ces petits morceaux qui sente l'arrangement et trahisse la personnalité d'un compositeur prêt à venir en aide aux défaillances du chanteur populaire. L'accompagnement, qu'on pourrait bien des fois supprimer, est borné au strict nécessaire. Il se contente de souligner le mode de chaque mélodie et d'en marquer le rythme le plus souvent par de brefs accords plaqués. Cette simplicité n'était pas ce qu'il y avait de moins difficile à savoir conserver. Assez d'exemples nous ont appris qu'en pareil cas un musicien résistait

mal au plaisir d'*embellir* son sujet et d'accompagner les chants les plus sauvages d'harmonies trop apprivoisées.

C'est ainsi que je ne puis croire que les « musiques bizarres » notées à l'Exposition par M. Bénédictus et que vient de publier la librairie Ollendorff, avec un commentaire de Mme Judith Gautier, soient si peu *bizarres*. On ne peut vraiment penser que tous ces Madécasses, ces Chinois, ces Egyptiens aient étudié le traité de Rebers, et c'est pourtant l'impression que suggère la lecture de leurs divers chants et danses dans la notation de M. Bénédictus. En ce qui concerne plus particulièrement le Théâtre Egyptien et la pantomime d'*Antar* dont j'ai parlé ici même, mes souvenirs sont très nets. La musique extrêmement curieuse, et les chœurs qui accompagnaient les évolutions scéniques, étaient certes plus fourmillants de rythmes, moins réguliers, moins *carrés* que ne les rend cette notation. Sous le rapport de l'harmonie, elle était infiniment moins déterminée. Au fond, je crois que la transcription exacte de telles *symphonies* est à peu près irréalisable. Tout au moins faudrait-il en posséder les *parties séparées* qui, dans la plupart des cas, n'existent que dans la fantaisie des exécutants qui brodent sur un thème connu, à peu près comme font les Tziganes. On peut noter ce thème principal et l'accompagner en notation européenne d'un équivalent rythmique approximatif. Mais il est certes impossible d'arriver à la complète exactitude.

J'avoue avoir davantage retrouvé mes impressions dans les notices descriptives écrites par Mme Judith Gautier pour cette publication. Elles sont poétiques, documentées sans pédantisme, et révèlent, malgré leur tour familier, l'écrivain de grand style qui les a signées.

Je signale en terminant une invention nouvelle (1),

(1) Chez Durand et Fils.

qui me paraît appelée à rendre de grands services aux musiciens. Il s'agit d'un métronome enregistreur, dû à M. L. Roques. Cet instrument n'est pas destiné à battre la mesure, avec la rigidité de son célèbre confrère le métronome de Maelzel, aux pianistes qui veulent travailler « dans le mouvement ». Il ne servira guère qu'aux compositeurs, et aux chefs d'orchestre, lesquels seront émerveillés qu'un instrument d'une telle simplicité n'ait pas été inventé plus tôt. Figurez-vous une petite planchette de carton, pourvue d'une roue dentelée, à chacune des divisions de laquelle correspond un chiffre qui apparaît dans une fenêtre pratiquée à peu près au milieu de l'appareil. Cette roue est numérotée de quatre en quatre depuis zéro jusqu'à deux cents. On place une montre sur la planchette. On chante le motif que l'on veut mesurer pendant un quart de minute, en faisant avancer la roue d'une division sur chaque temps. Au bout du quart de minute, le mouvement de la valeur prise comme unité est indiqué, *pour la minute entière*, par le chiffre qui se trouve alors visible. Ainsi se trouve supprimée la méthode de tâtonnement à laquelle le compositeur devait avoir recours, quand il voulait fixer le mouvement d'un morceau en se réglant sur le tictac du métronome à balancier. Dans la plupart des cas, ce mouvement, *donné par une mécanique*, était inexact.

PAUL DUKAS.

CHRONIQUE

Le président Kruger en Europe. — L'arrivée à Marseille. — L'accueil de Paris. — Les peuples et les gouvernements. — La reine de Hollande. — A la Chambre. — Le budget à la vapeur. — Les doléances de M. Camille Pelletan. — Trains spéciaux pour le Palais-Bourbon.

Le triste voyage que fait en Europe le président de la République sud-africaine, M. Paul Kruger, s'est ouvert à Marseille par une journée d'enthousiaste sympathie et s'est poursuivi de Marseille à Dijon et de Dijon à Paris au milieu des acclamations et des vœux ardents des populations en faveur du Transvaal et de l'Orange. Ceux mêmes qui redoutaient quelque éclat fâcheux de cet élan qui porte les Français vers les héroïques combattants sud-africains ont été surpris de sa force et de son unanimité, mais ils se sont aperçus en même temps que leurs appréhensions étaient vaines. Ces cris : « Vive Kruger ! Vivent les Boers ! » ont suffi à tout. Ils signifiaient : « Vive la Liberté, vive la Justice, le Droit et le Courage, vive la Patrie ! » et qui, en France ou ailleurs, sans se dénoncer impudemment, oserait s'en plaindre ? L'accueil fait à Paris au président Kruger fut d'une grandiose émotion. Ces moroses journées de la fin de novembre ont eu, dans une brume

dorée, leur rayon de soleil; il a semblé que le vent du large, plus sain et plus vif, dissipât les nuages qui pesaient sur nous, et c'est un grand bienfait, dont nous devons être reconnaissants à M. Kruger, que ces quelques heures d'allégresse vaillante et de nobles espoirs que tous les Français ont vécues ensemble. Lui, cependant, était-il conscient du réconfort que sa présence et ses paroles apportaient parmi nous? Qu'en espérait-il pour les siens? Envoyé de deux peuples désespérés, abusés par l'Europe, écrasés par un sauvage ennemi, dans quelle mesure ces chaudes manifestations, cet hommage de tout un peuple ont-ils ranimé son cœur et fortifié sa résolution? Mais est-il permis de douter de lui? Ils n'ont rien ajouté à sa volonté et à son énergie, puisqu'en posant le pied sur la terre de France il a affirmé son indomptable confiance en Dieu et proclamé, en même temps que la barbarie de l'Angleterre, la justesse de sa cause et la nécessité de lutter encore, de lutter toujours. Peut-être seulement son espoir s'est-il accru, et peut-être en effet ce mouvement des peuples en faveur des Boers finira-t-il par émouvoir les gouvernements, comme il est certain que la réception faite par le peuple de France à M. Kruger a commandé l'échange de visites qui a eu lieu entre le président de la République sud-africaine et le président de la République française.

Les circonstances pourtant semblent peu favorables. De nouvelles élections ont confirmé les pouvoirs du ministère anglais; l'Allemagne et l'Angleterre ont lié partie en Chine, et Guillaume II oublie allégrement, mais non sans compensation, sa part de responsabilité dans la guerre sud-africaine et dans les malheurs des Boers; les Etats-Unis viennent d'entrer résolument dans la politique impérialiste, et l'initiateur de la conférence de La Haye, le puissant et magnanime empereur de Russie, est malade pour de longs jours. La jeune reine de

Hollande avait envoyé sur la côte africaine le vaisseau qui conduisit en Europe M. Kruger, et c'est elle qui va donner asile au vieillard errant ; le ciel lui réserve-t-il la grâce d'être la médiatrice qu'espèrent ses compatriotes sud-africains, et la Paix, une paix équitable, va-t-elle sortir de ses mains où brille depuis quelques jours l'anneau des fiançailles ?

*

* *

Toute à son devoir, la Chambre examine le budget de 1901 et il n'est pas impossible que ce budget soit voté et promulgué à temps, c'est-à-dire avant la fin de l'année. Rare spectacle ! Mais il faut s'approcher et le voir de plus près. La Chambre consacre à cet examen des séances du matin, et ces matinées ne font pas recette. Trois douzaines de députés tout au plus y figurent, et vous pensez bien que dans ces conditions la discussion ne s'attarde pas. Le budget va un train d'enfer ; la Chambre « fait » pour le moins « du dix millions » à l'heure. C'est une vitesse dangereuse peut-être. Elle a donné le vertige à M. Camille Pelletan de qui, je pense, on ne mettra en doute ni les sentiments républicains, ni les sympathies pour le présent ministère, ni la foi parlementaire. Voici la description qu'il fait de ces séances du matin : « Ceux des députés auxquels il prend la fantaisie d'assister à ces scènes singulières arrivent au Palais-Bourbon vers neuf heures et demie. Ils s'en vont déjeuner à midi. Et il y a tel jour où, dans l'intervalle, ils ont touché à sept budgets et en ont voté six. Vous devinez qu'ils se sont bien gardés de chercher à quoi seront employés les millions qu'ils ont accordés. Ce serait impossible. Il semble que c'est à qui se moquera de soi-même et du pays. Chaque budget a été demandé par un ministre, et examiné par la commission qui a chargé un rapporteur de défendre ses déci-

sions. Il est si bien entendu que la discussion est une simple facétie, qu'on n'attend même pas que le ministre et le rapporteur soient là. Si un malheureux orateur avoue qu'il n'a pas apporté son dossier, ne prévoyant pas que la Chambre avalerait plus d'une demi-douzaine de budgets dans sa matinée, les quelques personnes présentes le huent, le houspillent, et les pupitres eux-mêmes essayent de claquer d'indignation sur leurs gonds. S'ils n'y arrivent pas, c'est qu'il n'y a personne pour les aider. » Qui donc a dit que, pour dégoûter le pays du régime parlementaire, il n'y aurait qu'à organiser des trains spéciaux et à montrer par séries aux provinciaux — et même aux Parisiens — comment on le pratique au Palais-Bourbon ? Mais justement on ne le fera pas, il y aurait trop à risquer, et c'est même sans doute pour cette raison que la Chambre joue le moins possible en temps d'Exposition.

CLAYEURES.

Le directeur-gérant : P. Mainguet. — typ. plon-nourrit et cie — 1675



OCT
1987